3 1761 08126187 7

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tableaudepari05merc

(39)

TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU
DE
PARIS.

Wiedmann.

TABLEAU

DE

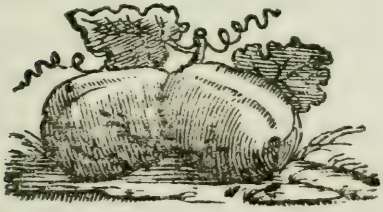
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Variété, mon sujet t'appartient.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

c. 1789

LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

DC
729
M47
1784
v. 5-6

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Le Diacre Pâris.

PENDANT ſon vivant il ne ſe douta guere du genre de célébrité qu'il obtiendroit après ſa mort. Le parti des Janſéniſtes voulut à toute force en faire un ſaint, & ils allerent en foule grimacer & convulſionner ſur ſon tombeau. L'enthouſiaſme communiqué au peuple auroit eu des ſuites, ſans l'aurore de la philoſophie qui diſſipa ces extravagances, ridiculiſa les novateurs & le thaumaturge, & ſervit le gouvernement aſſez inquiet ſur cette épidémie morale. Les eſprits échauffés, avec les noms de religion & de miracle, auroient

pu aller loin, tant le délire devenoit universel. Une princeſſe douairiere que l'âge avoit rendue aveugle, acheta pour mille écus les vieilles culottes du diacre, pour s'en frotter les yeux. Mais il y eut quelque choſe de plus étonnant encore; ce fut un gros livre in-4°, avec figures, contenant le recueil des miracles prétendus de l'abbé Paris. Ce livre d'un M. de Mongeron, eſt excellent en ſon eſpece; c'eſt-à-dire, pour humilier l'eſprit humain, & l'avertir des écarts dans leſquels il eſt toujours prêt à tomber.

Les mêmes enthouſiaſtes ont continué leurs convulſions clandeſtinement; ils ont eu recours à des preſtiges fort étonnans il faut l'avouer; & ſi la raiſon n'étoit pas toujours au-deſſus du rapport trompeur des ſens, on ſeroit tenté de croire qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans ces épreuves; mais ces épreuves avoient un caractere bizarre: recevoir des coups de bûche, des coups d'épée, rôtir à la broche, ſe pendre en croix, c'étoit ainſi que ces illuminés annonçoient leur miſſion. Pluſieurs crurent, ne pouvant combattre ce qu'ils avoient vu: mais quelle ſecte n'a pas eu ſes prodiges ou preſtiges, fondés

ſur des ſecrets particuliers, ou ſur la force extrême de l'imagination ?

PASCAL eût-il deviné que la ſecte dont il avoit embraſſé les idées, finiroit par donner un ſpectacle de convulſionnaires ? Mais, ſi je ne me trompe, il avoit un peu de leur phyſionomie.

PASCAL étoit un bon écrivain, préçis & nerveux ; il avoit du génie pour les mathématiques : mais c'étoit d'ailleurs un de ces foux-ſérieux, un de ces maniaques qui pouſſent leurs raiſonnemens à l'extrême. Il ſe félicitoit d'être malade, parce qu'il connoiſſoit, diſoit-il, les dangers de la ſanté, & parce que la maladie étoit l'état naturel d'un chrétien ; & qu'on étoit là, comme on devroit toujours être, exempt de toutes les paſſions qui travaillent l'homme qui ſe porte bien. Il avoit un ſoin très-grand (dans la vue de renoncer à tous plaiſirs) de ne point goûter ce qu'il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer, pleine de pointes ; & quand il prenoit quelque plaiſir à la converſation, alors il preſſoit ſa ceinture & redoubloit la violence des piquures, afin de détourner ſon ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il ſe mettoit

dans une grande colere quand on lui disoit qu'on avoit rencontré une belle femme : ce seul mot faisoit pécher, disoit-il. Jamais, par humilité, il n'a prononcé : *j'ai dit*, *j'ai fait*. Il attestoit que résister à l'ordre du roi (quel qu'il fût) c'étoit résister visiblement à l'ordre de Dieu, & que la puissance du monarque étoit *une participation de la puissance divine*. Pour cette derniere extravagance, elle étoit plus que bizarre. Il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit, parce qu'un cœur ne devoit être qu'à Dieu seul, & que c'étoit lui faire un larcin que de montrer quelqu'attachement pour autrui : par conséquent, il ne vouloit point qu'on l'aimât. Après de telles idées, il n'est pas étonnant qu'il apperçût un abîme à ses côtés. Ainsi, la folie touche au génie : une tension trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images, & les raisonnemens s'en ressentent ; ils deviennent des objets de dérision pour une tête bien moins pénétrante, mais aussi beaucoup plus saine.

CHAPITRE II.

Roué.

C'EST un mot créé par l'*extrêmement* bonne compagnie, ainſi qu'elle s'intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expreſſion qui réveille une idée de crime & de ſupplice, & l'appliquer ſi légérement ? On va juſqu'à dire un aimable roué. Qu'eſt-ce donc qu'un *roué aimable* ? demandera un étranger qui croit ſavoir la langue françoiſe. C'eſt un homme du monde, qui n'a ni vertus ni principes; mais qui donne à ſes vices des dehors ſéduiſans, qui les ennoblit à force de graces & d'eſprit. Voilà donc une idée complexe qui a donné lieu à un terme nouveau. *Tous les roués* dit-on, *ne ſont pas ſur la roue.*

ON dit d'un homme en place qui ſe permet tout, *c'eſt un grand roué*: ſon effronterie, ſon audace, juſtifieront ſes vices & ſon ambition: s'il triomphe, s'il abat ſes rivaux, il porte l'épithete honorable; s'il ſuccombe, on la lui retranche.

SI les étrangers s'étonnent qu'un pareil

mot ait pu ſe naturaliſer dans notre langue, qu'ils apprennent que de déteſtables plaiſanteries, des plaiſanteries de bourreaux, ont circulé long-tems & circulent encore dans toutes les bouches.

UN abbé fut pendu, il y a trente ans, pour de faux billets de banque : le malheureux, au pied de la potence, s'accrochoit à l'échelle ; le bourreau lui dit : *allons ; montez donc, monſieur l'abbé ; vous faites l'enfant.* Tout Paris a répété ce mot affreux.

UN ivrogne ſort d'un cabaret, place de Gréve. On avoit fait une exécution ; il étoit nuit ; le patient hurloit ſur la roue, la douleur lui arrachoit des juremens & des imprécations ; l'ivrogne levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, & dit tout haut, *ce n'eſt pas tout que d'être roué, il faut encore être poli.* Paris s'amouracha de ce mot inſenſé ; il fit fortune dans tous les cercles.

LORS du ſupplice de Damiens, un académicien fendit la preſſe avec beaucoup d'efforts, pour voir de plus près les tortures ingénieuſes des bourreaux ; le maître exécuteur, dit des hautes-œuvres, l'apperçut ; il dit : *laiſſez paſſer monſieur, c'eſt un amateur.* En-

core un mot qu'on cite en riant, & à tous propos.

MADAME du Châtelet voyant M. de Voltaire triste, & ne disant mot depuis plusieurs jours, dit à la compagnie, qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir : *vous ne le devineriez pas, mais je le sais. Depuis trois semaines on ne s'entretient dans Paris que de l'exécution de ce fameux voleur, mort avec tant de fermeté ; cela ennuie M. de Voltaire, à qui l'on ne parle plus de sa tragédie ; il est jaloux du roué.*

IL faudra donc que l'académie françoise admette ce mot dans son dictionnaire, comme un des termes les plus familiers à cette bonne compagnie, qui veut donner le ton à toute l'Europe : c'est une gentillesse que l'on se prête & que l'on se rend. Les mots *traître*, *perfide*, *méchant*, ont pâli ; on n'ose point dire de prime-abord, c'est un scélérat ; le terme paroîtroit trop fort : on dit, *c'est un roué* ; & chacun apperçoit les vices brillans & les vices voilés de celui dont on parle.

O peuple François, si ces preux & loyaux chevaliers vos ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils en voyant leurs petis-fils employer ce langage ?

AINSI les expreſſions deviennent outrées à meſure que la ſenſibilité s'émouſſe. Mais comment nos voiſins, qui n'ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot?

QUE diront-ils encore, lorſqu'ils apprendront que l'on cite comme un trait unique, une naïveté, le trait ſuivant. Une femme eſt accuſée d'avoir empoiſonné ſon mari qui dépériſſoit de langueur; elle s'écria: *qu'on l'ouvre, on verra que rien n'eſt plus faux.*

LE ſupplice de *Damiens*, & les atrocités de *Deſrues* reviennent fréquemment dans les converſations, avec les réflexions anologues; le caractere, les paroles des fameux aſſaſſins ſont analyſés; & comme on s'occupe, au ſortir de l'opéra, de la réforme de la juriſprudence criminelle, on parle des *roués* en place de Grêve, comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes ſe paſſent mutuellement de leur eſtime, ils s'offenſent moins des termes par leſquels on les caractériſe. On a dit de l'auteur des *Liaiſons dangereuſes*, c'eſt la plume d'un *roué*; il n'aura pas pris cette épithete en mauvaiſe part. Le voilà aſſimilé à gens de l'*extrêmement* bonne compagnie; & l'on peint ainſi d'un ſeul mot l'immortalité.

CHAPITRE III.

Chanteurs publics.

Il y en a de deux ſortes ; les uns lamentent de ſaints cantiques, les autres débitent des chanſons gaillardes ; ſouvent ils ne ſont qu'à quarante pas l'un de l'autre. L'un vous offre un ſcapulaire béni qui chaſſe le diable, peint en habit rouge dans ſon tableau avec la queue qui paſſe ; l'autre célebre la fameuſe victoire remportée ; tout cela eſt mis au rang des miracles ; & les auditeurs debout, ont l'oreille partagée entre le ſacré & le profane. On écoute & les tentations du diable (lequel s'eſt métamorphoſé pour ſéduire un pauvre homme avec de l'or) & la chanſon ſur la valeur héroïque de tel général qui s'eſt battu *en perſonne*. Celui qui parle en faveur des *choſes ſaintes* a les cheveux plats & l'air niais ; celui qui chante les batailles a l'air d'un luron ; ſa trogne eſt enluminée ; le grouppe eſt plus nombreux près de ce dernier, & ce contraſte repréſente aſſez bien le petit nombre des élus & la foule des réprouvés.

LA chanſon joyeuſe fait déſerter l'auditoire du vendeur de ſcapulaires ; il reſte ſeul ſur ſon eſcabelle montrant en vain avec ſa baguette les cornes du démon tentateur, l'ennemi du genre humain. Chacun oublie le ſalut qu'il promet, pour courir à la chanſon damnable. Le chanteur des réprouvés annonce le vin, la bonne chere & l'amour, célebre les attraits de Margot ; & la piece de deux ſols qui balançoit entre le cantique & le vaudeville, hélas ! va tomber dans la poche du chantre mondain.

TOUS deux crient à tue-tête, & affichent ſur leurs tableaux : *Par permiſſion de monſeigneur le lieutenant-général de police ;* car tout charlatan le *monſeigneuriſe*. Toutes ces permiſſions en ſon nom, gravées en groſſes lettres, font croire au petit peuple que le *lieutenant-général de police* eſt le maître abſolu de la ville, & que ſa ſeule volonté y fait tout ; il n'apperçoit que ce miniſtre qui tient la verge, & les autres adminiſtrateurs n'exiſtent pas pour lui ; il n'a point d'idée d'un miniſtere où l'exempt & l'inſpecteur ne ſont plus rien.

CES cantiques, ces chanſons, ces vaude-

villes ſont tous préalablement *lus & approuvés* par le cenſeur S***, qui fait lui-même des *chanſons* & des *couplets*; mais point auſſi naïfs, auſſi rians, auſſi faciles que ceux que l'on chante quelquefois dans les rues : le cenſeur eſt inférieur au poète.

Il y a encore les complaintes ſur les pendus & les roués, que le peuple écoute la larme à l'œil, & qu'il achete avec empreſſement. Quand, par bonheur pour le poète du Pont-Neuf, quelque perſonnage illuſtre monte ſur l'échafaud, ſa mort eſt rimée & chantée avec le violon. Ainſi à Paris tout eſt matiere à chanſon; & quiconque, maréchal de France ou pendu, n'a pas été chanſonné, a beau faire, il demeurera inconnu au peuple. Je ſoutiens ici que Defrues dans les carrefours de la capitale eſt plus illuſtre que Voltaire.

CHAPITRE IV.

Lait d'âneſſe.

L'USAGE du lait d'âneſſe eſt recommandé plus que jamais par tous les médecins. Il ré-

pare les tempéramens affoiblis par l'incontinence & la débauche. Dans les fauxbourgs, il eſt des troupeaux d'ânesſes, & l'on mene chaque matin la nourrice à l'hôtel du monſieur dont la poitrine eſt délabrée. Un élégant a pour frere de lait un ânon ; il en rit, & l'on en rit auſſi. La marquiſe parle très-affectueuſement de la chere âneſſe qui rétablira ſa ſanté. Après ce bienfait inſigne, elle ſera généreuſe ; elle doit l'envoyer dans une de ſes terres, où la pauvre bête alors ne fera que paître & gambader, ſans être aſſujétie à aucun travail. Ce projet de bienfaiſance eſt arrêté dans ſon ame ſenſible & reconnoiſſante ; elle en a pris l'engagement devant une nombreuſe aſſemblée avec une ſorte d'oſtentation qui fait ſourire & qu'on ne ſe laſſe point d'admirer.

CHAPITRE V.

Anon.

Après avoir parlé de la mere, parlons du fils. Mon pinceau n'a point d'orgueil ; il veut crayonner auſſi le frere de lait du jeune ſei-

gneur. M. de Buffon dit qu'il eſt joli ; mais l'a-t-il vu comme moi, lorſqu'il porte, mieux que des reliques, des paniers remplis de fleur ; lorſqu'il eſt conduit par une fraîche jardiniere, ſe promenant avec lui aux premiers jours du printems ? L'attirail forme un grouppe qui plait à l'œil ; le gentil animal paſſe auprès du cheval preſſé par le fouet & mordant ſon frein. Il devance la pauvre haridelle écorchée & défigurée qui traîne le fiacre ; il rencontre le chien crotté, le bœuf qui va ſe faire aſſommer : mais pour lui, propre & ſvelte, ſans crainte du boucher, averti par la baguette & non frappé, il réjouit la vue & l'odorat. Leſte comme ſa conductrice, il a marché ſur le pavé fangeux plus légérement encore que le petit-maître en équilibre ; aucune tache ne défigure ſon ſabot. Il dépoſe aux portes les fleurs dont il eſt paré plutôt que chargé, & revole enſuite à la campagne. Le plus fortuné Pariſien n'y va que le ſamedi au ſoir ; mais lui, il ne couche jamais à la ville ; il part avec l'aurore qui l'égaie. Quand le ſoleil ſe couche, il a déja pâturé abondamment autour de la cabane champêtre, & il s'endort, comme la jardiniere aux joues de roſes, ſans

trouble & ſans ſouci, après avoir été flatté de ſa belle main.

La courſe ſur le dos des ânes a eu ſon tems. Les princeſſes montoient le paiſible animal que Buffon s'eſt plu à venger de nos dédains. Il ne ſoupçonnoit pas l'honneur qu'on lui faiſoit; il n'étoit pas plus enorgueilli de porter une reine qu'une vendeuſe de fleurs; il ne ſentoit pas la différence qu'il y a entre une majeſté & une villageoiſe: c'étoit toujours une cuiſſe féminine qui preſſoit doucement ſes flancs. Une foule de plaiſanteries nâquirent de ces cavalcades; & quand la matiere fut épuiſée, les courſes de cette eſpece prirent fin. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs de ce monde; les plus vifs deviennent enfin les plus faſtidieux: ſans quelques couplets de chanſon que la mémoire ſe rappelle, le triomphe des ânes à la cour de France ſeroit déja tombé dans l'oubli.

CHAPITRE VI.

Accouchée.

ETENDUE, à demi-couchée sur une chaise longue, enveloppée dans le plus beau linge, elle se perd dans une infinité d'oreillers grands & petits. On ne voit que dentelles artistement plissées & de grosses touffes de rubans. Elle attend sur ce trône les visites de tout le monde; elle a tout préparé pour qu'on admire jusqu'à son couvre-pied.

UNE garde se tient assise près de la porte & flaire tous ceux qui arrivent. Elle répete incessamment, *n'avez-vous point d'odeurs?* Une femme de qualité s'écrie en passant, *non, je dois sentir la graisse.* Elle entre; une atmosphere de parfums l'environne & remplit toute la chambre.

IL est dit qu'on ne doit pas parler à l'accouchée; mais l'intérêt qu'on prend aux douleurs qu'elle a souffertes est si grand, qu'on ne peut s'empêcher de lui dire qu'on n'en a pas dormi toute la nuit. Ce compliment est renouvellé par toutes les femmes qui arrivent.

Après qu'on a loué le courage de l'accouchée, on fait l'éloge de ſes dentelles, & de la façon dont elle eſt miſe. On dit à chaque inſtant, *parlons bas*; & celle qui vient de donner le conſeil, eſt la premiere à élever la voix fort haut.

Les hommes n'entroient pas autrefois; aujourd'hui ils ſont du cercle; ce n'eſt que dans ces circonſtances que les hommes diſent encore des douceurs. L'accouchée reçoit mille complimens ſur ſon teint, dont les roſes n'ont fait que pâlir. Sa langueur la rend plus belle; mais quand le mari vient à entrer, il ſourit d'une façon ſi particuliere; il a un air toujours ſi étrange, que malgré toutes les minauderies de l'accouchée, il ne ſauroit ſoutenir les regards de l'aſſemblée, & s'y dérobe promptement.

Chaque fois que l'accouchée porte la main à ſon front, une femme décampe. Chacun défile pour attraper encore quelques fragmens de l'opéra, & l'on ſe plaint dehors d'être victimes des bienſéances.

Il manque à l'accouchée de la capitale le charme le plus intéreſſant & qui donneroit à ſon état un air plus reſpectable: l'enfant dans ſon

ſon berceau & attendant du ſein maternel ſa premiere nourriture. Pendant un tems, les femmes ont nourri elles-mêmes; mais ce n'étoit qu'une mode, elle a paſſé. La vie de Paris ſera toujours un obſtacle à l'accompliſſement de ce devoir ſacré. J'ai remarqué que perſonne n'oſoit parler du nouveau né ni au pere ni à la mere.

QUAND une femme ſe porteroit aſſez bien pour être relevée de couches au bout du douzieme jour, elle attendroit juſqu'au vingt-unieme pour reparoître. Juſqu'alors elle doit, quand il entre quelqu'un, retomber ſur ſa chaiſe longue, jouer la langueur & l'abattement, recevoir trente viſites, au lieu de ſe promener dans un jardin, & d'y jouir des douces influences de l'air.

IL eſt encore dit aujourd'hui qu'une femme malade doit recevoir du monde juſqu'au moment qu'elle expire. On ne laiſſe entrer, il eſt vrai, que les amis de la malade; mais elle en a tant que l'appartement eſt toujours plein.

LE protocole d'un mourant eſt de n'être jamais ſeul; & c'eſt un devoir d'étiquette que d'aller chez lui en foule.

IL faut être entouré de parens & d'amis,

dans toutes les criſes d'une fievre; on vient juſques ſous vos rideaux. Il faut que les têtes ſoient devenues beaucoup plus fortes, puiſqu'autrefois nos peres, lorſqu'ils étoient malades, ſe trouvoient incommodés ſeulement par le mouvement indiſpenſable du ſervice.

CEUX qui ne viſitent pas envoient deux fois par jour demander des nouvelles, & ſurtout le nom du médecin. Il devient un pronoſtic, & les gens du monde ſavent combien de jours une ducheſſe pourra réſiſter ſous les ordonnances de tel docteur. Il eſt des maladies où le médecin expédie ſon malade infailliblement; & le cocher lui-même ſait qu'au bout de huit jours il n'aura plus beſoin d'arrêter les chevaux à la porte de l'hôtel: auſſi s'informe-t-il du genre de la maladie. Alors il ſecoue la tête & prédit l'événement.

CHAPITRE VII.

Bacchantes.

ON nomme ainſi les femmes qui tout récemment ont affecté du déſordre dans leur coiffure & dans leur habillement; il paſſe dans

leur maintien & dans leurs discours. On se coiffe ainsi pour les tables de jeu, où les passions sont en mouvement; & alors il est permis de lever vers le ciel de beaux yeux courroucés. On sort avec fureur de la salle; & si l'on permet quelques horribles sermens, ils ne sont qu'analogues au ton & à l'habit. Les hommes au jeu se piquent de stoïcisme; froids & immobiles, ils reçoivent la réputation de beaux joueurs. Les femmes défigurent leur charmant visage tant qu'elles veulent, sans rien perdre de leur renommée.

UNE bacchante marche comme un dragon, en a le geste & le regard, fait assaut de paroles avec tout ce qui se rencontre, commande aux hommes, mange à table avec une voracité feinte, boit du vin. Enfin un homme qui, après avoir passé vingt ans dans son château, reviendroit à Paris, demanderoit à l'oreille de son voisin: dans quelle piece est le rôle que joue madame? voilà une singuliere folie qui l'agite!

ELLE est réjouissante; mais elle n'a pas pris universellement; c'est bien dommage. Les hommes ne buvant plus que de l'eau, affectant la plus grande modération dans leur maintien

& dans leurs discours, le tour étoit venu aux femmes de figurer le sexe hardi & fier ; elles avoient des dispositions admirables, & n'auroient pas mieux réussi, quand c'eût été pour célébrer l'abolition de la vieille loi Salique.

CHAPITRE VIII.

Cachets.

Se donne qui veut des armoiries sur le quai de l'Horloge ; s'empare qui veut des armes des plus illustres maisons. On demande à un graveur de déployer toutes les richesses du blason, & il va en gratifier les armes particulieres que vous inventerez à loisir avec lui. Le graveur payé imprime sur votre cachet le *champ*, les *pieces honorables*, les *figures*, &c. Personne ne vous dit mot, eussiez-vous épuisé tout l'art héraldique pour mentir journellement avec l'empreinte fugitive de la cire.

Ainsi firent, après la guerre des croisades, les écuyers, les pages des chefs de plusieurs maisons anciennes ; ils hériterent des écussons de ceux qui, après avoir vendu leurs terres,

alloient ſe faire tuer par les Sarraſins. Ils apporterent triomphalement les étendards du mort, ſe les approprierent & les tranſmirent à leurs deſcendans qui, quoique fils de ces *varlets* uſurpateurs, ont fait remonter leur origine à une ſouche antique. Ces honneurs volés lors des fameux voyages d'outre-mer, n'étant point conteſtés, ont paru légitimes à l'aide du tems.

NOTRE vanité eſt bien riſible; mais elle ne l'eſt jamais tant, que lorſqu'on cherche à ſe créer des ayeux imaginaires, & qu'après s'être nourri de pareilles billeveſées, on vient à s'enfler d'un orgueil égal à ſa crédulité. De toutes les petiteſſes dont l'eſprit humain eſt capable, celle-ci me paroit la plus miſérable & la plus ridicule.

SUR cent lettres, dont le cachet eſt gravé en armoiries, quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet impoſteur. Il y a des hommes aſſez ridiculement vains, pour vous faire admirer leurs cachets armoriés, tandis que vous avez connu leur pere, horloger, maçon, ou chapelier: mais ils ſe flattent qu'il en ſera un jour comme du tems des croiſades, que la poſſeſſion avec le tems deviendra un titre in-

conteſtable. Tel barbier entretient ſon fils dans cette ſuperbe eſpérance, & lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge.

Ils ſont là tout prêts à graver le menſonge ſur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque, que pour un trophée d'amour; les caſques & les lances, ou les fleches & le flambeau de Cupidon ſont au choix de l'amateur. Le burin tranchant eſt tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres.

Il n'y a que Paris pour recéler cette foule de beaux petits meſſieurs qui, le plumet ſous le bras, le diamant au col, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mere ou leur oncle eſt dans un coin, à ſolliciter le paiement d'une penſion accordée à des ſervices que rejette & que dédaigne le ſecond ordre de la nobleſſe.

CHAPITRE IX.

L'Ours.

NÉ dans les Alpes, descendu des montagnes neigeuses, arraché au magnifique amphithéatre qui domine l'Europe, on le saisit, on le charge de chaînes, on le conduit à Paris. Cet emblême de la liberté helvétique, révéré par toute la Suisse, que Berne éleve & nourrit dans ses remparts, danse ignominieusement sur le Pont-Neuf; & né pour vivre à côté d'hommes libres, amuse les badauds de sa figure étrangere.

IL semble regreter le séjour des frimats, les forêts de sapins où il erroit librement; il gémit en faisant son menuet sous le bâton: son air sérieux tient du païs où il est né.

QUE diriez-vous, valeureux Bernois, & vous, Suisses des douze autres cantons; que diriez-vous en voyant votre animal chéri, humilié, dégradé, sa robe faite pour les âpres hivers, salie de la boue parisienne, & lui tournoyer pesamment, au milieu des éclats

de rire de la populace réjouie par la danſe lourde de l'animal républicain?

LE fier léopard n'a point reçu cette humiliation ; il déchireroit de ſes griffes, conducteurs & ſpectateurs. L'ours helvétique monte à l'échelle, tend le chapeau du maître qui reçoit la vile monnoie que l'on offre par pitié à ſes pas cadencés. Il graviſſoit, le nez à l'air, les ſommets du mont Jura ; muſelé, il poſe ſa lourde patte ſur l'échelon, on le frappe avec la chaîne qui le guide. Et pourquoi le traiter ainſi? Il ne s'eſt pas vendu.

ON a vu les conducteurs d'ours, voleurs de grands chemins, ſe ſervir de ces animaux pour dépouiller les paſſans; on les avoit dreſſés à ce coupable uſage. Ils ont attiré l'attention du gouvernement.

ON nomme le gouverneur d'un ſot de qualité, d'un jeune Allemand, d'un Hollandois qui fait voyager ſon éleve pour le décraſſer, *un meneur d'ours*. Les Suiſſes font volontiers ce métier là.

CHAPITRE X.

Hôtel des Invalides.

L'ÉTABLISSEMENT le plus juſte d'un ſiecle de grandeur. On ne voit plus les ſoldats, comme le dit Young, *étendant le bras qui leur reſte, mendier leur pain le long des royaumes que leur valeur a ſauvés.*

Ce qu'il y a de touchant, c'eſt de voir ceux qui ne peuvent plus porter des alimens à leur bouche, être ſervis par des mains officieuſes & journalieres. Ces triſtes reſtes de la fureur inſenſée des batailles; ces corps, ſelon l'expreſſion d'un poète, *dont le tombeau poſſede la moitié*, ne peuvent plus accuſer la patrie d'une criminelle indifférence.

Un gouvernement doux a effacé les rigueurs d'une diſcipline trop auſtere; car, puiſque cet hôtel eſt un aſyle de paix & de repos, puiſqu'il eſt une récompenſe, il faut en éloigner les ordonnances triſtes & ſéveres qui conviennent aux ſoldats guerroyans & campés ſous la tente.

Ce vaſte bâtiment eſt en pierres; le vieux

ſoldat eſt enfermé dans des murailles épaiſſes. Ces voûtes où le ſoleil ne pénetre pas même en été, paroiſſent rendre ce grand lieu bien froid, bien ſombre, bien ennuyeux pour la vieilleſſe. De longs corps de bâtimens, des eſcaliers noirs, des corridors glaçans, impriment à ce grand édifice quelque choſe de triſte.

Les ſoldats y ſont logés pêle-mêle, & la propreté n'a pu s'établir dans ces ſalles ſpacieuſes. Mais les officiers y ſont bien en comparaiſon du ſoldat; les officiers m'ont tous paru aſſez contens de leur ſort, & cet aveu peut tenir lieu d'une louange complete.

Il n'y regne pas la même fraternité que dans les camps. Chacun s'iſole, & l'indifférence la plus abſolue regne entre ces êtres jadis ſi unis. C'eſt qu'il n'y a plus le danger des batailles, ni la ſociété d'armes, ni le poids des fatigues à ſoutenir; les régimens mêlés, les ſoldats ne ſe reconnoiſſent plus. De là peu d'échanges de bienfaits; l'eſprit militaire ne s'y manifeſte plus que par des rêveries ſur la gloire; cette retraite n'ouvrant plus de moyens à une ſorte d'avancement, chacun ne vit plus que pour le préſent, & ne ſe repaît plus que des fantômes du paſſé.

Les vieillards ont des infirmités & de l'humeur : il faut donc adoucir leur état ; c'eſt ce qu'on a fait depuis quelques années. Une adminiſtration qui n'a rien de rigoureux, leur a laiſſé nombre de petites libertés innocentes, qui font que chacun s'arrange à ſa guiſe & eſt content : avantage particulier que des loix générales & exigeantes ne pouvoient embraſſer. Rediſons-le : puiſqu'il s'agit de ſe repoſer, il faut à ces ſoldats du repos dans toute ſon étendue ; & c'eſt là leur principale récompenſe.

Le dôme eſt ſuperbe, & fait l'objet de la curioſité & de l'admiration des étrangers.

La cuiſine eſt remarquable par ſes immenſes chaudieres, par ſes broches nombreuſes, par la diſtribution prompte & égale des plats. Le ſervice du vin dans des chopines de plomb a quelque choſe de rapide & de particulier, qui étonne l'œil.

Les hommes ſont ſi ennemis des regles aſſujétiſſantes, que ces invalides ne paroiſſent guere au réfectoire que pour emporter leur portion congrue. Ils la troquent enſuite, la partagent comme bon leur ſemble ; & cette liberté qui ſatisfait tous les goûts, prévient

mille plaintes. L'expérience a prouvé que les petites jouiſſances ſans gêne plaiſoient à tous les hommes, & qu'ils les préféroient aux jouiſſances qu'on leur apprêtoit avec une ſorte de régularité.

LOUIS XIV laiſſa par teſtament ſon cœur aux Jéſuites de la maiſon profeſſe, qui l'ont placé dans leur égliſe, comme un monument de ſon affection royale pour leur ſociété.

AUJOURD'HUI qu'ils ne ſont plus, ſeroit-ce aller contre l'intention du feu roi, que de le tranſporter à l'hôtel des Invalides? Et où ce dépôt peut-il être plus dignement placé que dans ce temple ſuperbe?

LOUVOIS avoit deſtiné les magnifiques ſouterreins placés ſous l'égliſe à la ſépulture de nos rois, & comptoit y faire transférer les tombeaux de Saint-Denis.

LE cardinal de Bouillon, ambaſſadeur à Rome, fit faire par les plus habiles artiſtes un mauſolée au maréchal de Turenne, ſon neveu. Ce monument, propre à perpétuer la gloire & les exploits de ce grand homme, devoit être élevé dans le ſein de la France ſa patrie. Mais la diſgrace du cardinal ſuſpendit ce projet; l'ouvrage fut dépoſé dans les

granges de l'abbaïe de Cluni, où il eſt encore dans les caiſſes qui l'ont apporté de Rome.

Ne ſeroit-il pas convenable de l'en tirer, & de le placer à l'hôtel des Invalides, où il ſeroit d'une maniere plus décente & plus conforme aux vœux des braves militaires qui l'habitent? C'eſt là qu'eſt la poſtérité de ce grand général.

Il y a des bouches à feu contre les petits foſſés des Invalides. Ces canons ſe font entendre au paſſage de Leurs Majeſtés. A ce bruit, toutes les oreilles pariſiennes ſont aux écoutes, le nouvelliſte deſcend, & croit déja apprendre la nouvelle d'un avantage pour lequel il a parié. On lui dit que c'eſt le roi qui paſſe pour aller à la chaſſe tuer des lievres; alors il remonte tout honteux, peſtant contre le canon qui ne publie pas la victoire qu'il avoit annoncée.

CHAPITRE XI.

Châtelet.

JURISDICTION qui embraſſe le civil, la police & le criminel. Le prévôt de Paris eſt chef du Châtelet, & n'y paroît jamais; il a encore le droit d'aſſiſter aux états-généraux, comme *premier juge ordinaire & politique de la capitale du royaume*; mais perſonne, comme on le ſait, n'eſt moins occupé que lui.

SES trois lieutenans ſont tout; ils ont un crédit & une autorité dont le prévôt n'a pas l'ombre. Ils agiſſent tous trois ſous ſon nom à peu près comme les maires du palais agiſſoient jadis ſous le regne des rois fainéans.

LA charge de *lieutenant-général de police* a été démembrée de la charge de *lieutenant civil*; & la branche eſt devenue beaucoup plus importante que le tronc, puiſqu'elle s'étend aujourd'hui à toutes les parties de l'adminiſtration, où le lieutenant civil & même le prévôt de Paris ne voient goutte, & où même il ne leur eſt pas permis de voir.

Les procès se sont amoncelés dans cette juridiction, au point que l'on n'en voit plus le terme. Quelle main opérera la débacle ? La chicane a tant multiplié les détours, & les délais onéreux s'obtiennent si facilement, que rien ne finit; & l'on peut assurer qu'il y a impossibilité que tout finisse, dans l'état où sont les choses ; c'est un désordre sérieux, auquel il faudra dans peu remédier ; sans quoi cette justice n'en aura plus que le nom, & sera vaine & illusoire.

Le lieutenant civil, quand il remplit ses devoirs, n'a pas de moment à lui. Toutes ses heures sont déterminées par des fonctions urgentes, qui sans cesse se renouvellent. C'est la charge la plus triste, la plus ennuyeuse, la plus monotone dont un magistrat puisse être revêtu. Celle de *lieutenant-général de police*, par comparaison, est amusante ; elle appelle du moins des circonstances rares, curieuses, des faits étranges & particuliers, qui soutiennent le magistrat dans son travail, donnent à sa pénétration de quoi s'exercer, & peuvent occuper & intéresser tout-à-la-fois sa tête & son cœur. Le lieutenant civil n'a qu'un travail sec, rebutant, épineux. Il est sans cesse

tyrannisé par de petites formes juridiques. On appelle encore de ses sentences. Son bon sens & sa miséricorde ne lui appartiennent pas en propre ; il est subjugué par la loi, & la loi le plus souvent est bizarre. On lui adresse tout le papier timbré qui se barbouille dans Paris : *scellés*, *inventaires*, *référés*, *affaires de mineurs*, *curatelles*, *testamens* ; *contrats d'atermoiemens* si fréquens de nos jours ; *assemblées de parens*, *interdictions*, *saisies*, *séparations*, *prises de corps* ; & il faut qu'il réponde à tout. Mais il faudroit aussi que les jours eussent pour ce magistrat soixante & douze heures.

Il fut un jour, après le dernier exil du parlement, où le lieutenant civil tint seul en échec la cour, le chancelier & les ministres. Son refus auroit pu avoir une influence prodigieuse en levant le siege. Les notaires, les greffiers, les procureurs, les huissiers, &c. tout restoit dans une immobilité fort embarrassante. On sentit que le petit poids pouvoit faire pencher la balance en équilibre ; on fut intimidé, on eut recours aux supplications. Qu'est-ce donc que la machine de tel gouvernement, où un mince rouage, jusqu'alors

juſqu'alors non apperçu, arrête tout-à-coup ou facilite le jeu des autres reſſorts ?

Que l'on entaſſe enſuite les mots de deſpotiſme, de monarchie, d'ariſtocratie, d'olygarchie : mots ſans idées nettes. Tous les gouvernemens ſont mixtes, & admettent dans leur ſein des élémens oppoſés : ce que l'expérience confirme encore plus que le raiſonnement.

On a vu derniérement les juges du Châtelet faire les Inquiſiteurs & vouloir juger un livre de phyſique & de morale, qu'à coup ſûr ils ne ſavoient pas lire. On dit qu'ils renouvellent tous les cinquante ans cette prérogative : le tout pour ſoutenir quelque vieille prétention ignorée. Le ridicule dont ils ſe ſont couverts en voulant toucher à ces hautes matieres, les fera rentrer ſans doute dans les diſcuſſions qui ſont de leur reſſort.

CHAPITRE XII.

Armoiries de la Ville.

C'EST un vaiſſeau flottant. Ah, plût à Dieu que ces armoiries fuſſent parlantes, & que Paris fût une ville maritime !

ON s'eſt jeté dans de longues diſcuſſions pour trouver l'origine de ces armoiries. Rien de plus ſimple. Un peintre aura métamorphoſé un miſérable bateau en vaiſſeau de haut-bord, & le batelet ſera devenu un navire.

UNE erreur de peintre n'eſt pas dangereuſe ; mais tel qui ne connoiſſoit pas la conſtruction ni la marche de la galiotte de Saint-Cloud, a entrepris de diriger la marine royale. C'eſt que beaucoup de François, à l'imitation des marquis de Moliere, ſavent tout à merveille, & ſur-tout ce qu'ils n'ont jamais appris.

PARIS, malgré le vaiſſeau qui figure dans ſes armes, ne fournit point de matelots à l'état. On y mange de la marée ; mais les trois quarts de ſes habitans ignorent ce que

c'eſt que le flux & le reflux de l'Océan. Des bateliers moteurs de la navigation ſemblent plutôt traîner que conduire de longs bateaux qui s'engravent perpétuellement.

Des coches d'eau qui montent & qui deſcendent, qui partent majeſtueuſement du quai de Saint-Paul ou de la Tournelle ; voilà toute la marine qui juſtifie les armoiries de la capitale. Quand la Seine ſe gonfle, les flottes ſont en grand danger. Le vaiſſeau vogant à pleines voiles, n'en reſtera pas moins ſur la façade de l'hôtel-de-ville, & cet aſpect ne laiſſe pas que d'être facétieux pour l'œil d'un Anglois, habitant de Londres.

CHAPITRE XIII.

Démolition du Petit-Châtelet.

Enfin, ce vieil édifice qui avoit quelque choſe de hideux, barbare monument du ſiecle de Dagobert, conſtruction monſtrueuſe au milieu de tant d'ouvrages de goût, où le conſeil des Seize fit arrêter & pendre

Briſſon, Larché & Pardif, ce gothique & lourd bâtiment dont on avoit fait une priſon, vient de tomber & de céder ſon terrein à la voie publique.

J'AI paſſé ſur ſes débris : mais quel aſpect ! Les voûtes entr'ouvertes, des cachots ſouterreins, qui recevoient l'air pour la premiere fois depuis tant d'années, ſembloient révéler aux yeux effrayés des paſſans les victimes englouties dans leurs ténebres. Un frémiſſement involontaire vous ſaiſiſſoit en plongeant la vue dans ces antres profonds, & l'on ſe diſoit : eſt-ce donc dans un pareil lieu, au fond de la terre, dans un trou à mettre les morts, qu'on a logé des hommes vivans ?

CES cachots vont ſervir déſormais de cave aux maiſons qu'on va bâtir ſur leurs fondemens. Mais les murs y doivent être encore imprégnés des ſoupirs du déſeſpoir. Qui oſera placer là ſon tonneau de vin ? qui pourra le boire ſans ſe rappeller les malheureux qui ont gémi entre ces murailles, dans les tourmens du corps & les angoiſſes de l'ame, plus terribles encore ?

PUISSENT les dernieres traces de la bar-

barie s'effacer ainſi ſous la main vigilante d'un gouvernement ſage ?

CHAPITRE XIV.

L'Arcade Saint-Jean.

ATTENANT l'hôtel-de-ville, eſt une arcade auſſi triſte que dangereuſe, & par où cependant doit défiler tout ce qui deſcend de la belle rue Saint-Antoine. Ce paſſage eſt extrêmement incommode, & vous jette dans une rue tortueuſe & inégale, juſque vis-à-vis le beau portail Saint-Gervais, que l'on n'apperçoit qu'à moitié.

IL ſeroit à propos de percer une rue qui aboutiroit à la rue Saint-Antoine. Il faudroit du moins un trotoir pour les gens de pied ſous cette mauſſade arcade, où il n'y a aucun refuge contre les voitures.

CET endroit, quoique voiſin de la Grêve, eſt favorable aux voleurs qui attendent ſous cette voûte ſolitaire.

UN voleur y arrêta vers minuit un particulier, en lui mettant ſous la gorge un piſto-

let & lui demandant *la bourſe*. La main du voleur, qui ſans doute en étoit à ſon apprentiſſage, étoit tremblante. Le particulier qui craignoit que le mouvement de la peur ne fit partir la détente, lui dit avec le plus grand ſang-froid : *ne tremblez pas, monſieur, je vous donnerai.*

CHAPITRE XV.

Saints défigurés.

LE portail des égliſes offre nombre de figures gothiques ; mais à préſent ſi noires & ſi hideuſes, qu'on les prendroit plutôt pour des objets de réprobation, que pour des élus ayant en paradis la couronne de gloire.

IL manque à ces ſaints antiques un nez, une oreille, un bras. Les anges & les chérubins ont perdu leurs ailes ; l'archange du jugement dernier ſouffle encore & n'a plus de trompette. Ces viſages céleſtes, criblés par les injures du tems, font des mines affreuſes. Pourquoi donc ajouter encore à leur noirceur, en couvrant ces ſtatues enfumées

d'une couronne de fleurs fraîchement cueillies ? Ce contraſte afflige l'œil. Le ſaint prend la phyſionomie d'un démon ſous ces roſes éclatantes. L'on ne ſauroit pardonner à la piété ſon extrême mauvais goût ; il fait tort à l'image qu'on ſe propoſe d'honorer.

Le portail de Notre-Dame offre un enſemble ſi bizarre, que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver en théologie, en cabale, en chymie. Un adepte m'a aſſuré que le ſecret de la pierre philoſophale étoit écrit dans toutes ces groſſieres figures ; mais le tout, ſelon lui, ſeroit de ſavoir déchiffrer ces emblêmes énigmatiques.

CHAPITRE XVI.

Samaritaine.

Petit, vilain bâtiment quarré, adoſſé au Pont-Neuf, dreſſé ſur pilotis, & qui rompt de toutes parts un ſuperbe coup-d'œil. Cette maſure eſt un *gouvernement.*

Le fameux gouverneur de ce *gouvernement* a dans toutes ces immenſes parties la fonc-

tion de faire entretenir l'horloge, & l'horloge ne va point. Ce cadran vu & interrogé par tant de paſſans, eſt des mois entiers ſans marquer les heures. Le carillon eſt auſſi défectueux que l'horloge; il déraiſonne publiquement; mais du moins on a le droit de s'en moquer.

Il ſonne dans toutes les cérémonies publiques, ſur-tout quand le roi paſſe. Le roi peut entendre le morceau de muſique qui réjouiſſoit ſon triſayeul; & ſi la figure de Henri IV, qui eſt tout à côté, avoit des oreilles, elle pourroit achever l'air.

Vu la réputation dont la *Samaritaine* jouit dans toute l'Europe, on devroit bien moins négliger ſon carillon & ſon horloge; mais c'eſt un *gouvernement*; c'eſt tout dire: les clochettes n'y feront jamais d'accord.

Quand fera-t-on diſparoître ce bâtiment ſans goût, qui s'offre à l'œil avec le quai du Louvre & le quai des Théatins, qui gâte l'enſemble des deux rives, & qui ne ſert qu'à élever l'eau pour quelques baſſins qui n'en ſont pas moins à ſec les trois quarts de l'année?

CHAPITRE XVII.

A trois pour un liard les Anglois.

UN Anglois qui arrive à Paris pour la premiere fois, & qui entend au bout du Pont-Neuf & dans les carrefours crier de toutes parts nombre de femmes qui s'accordent dans un concert très-discordant, pour chanter du matin au soir : *à trois pour un liard les Anglois*, ne devine point ce que cela veut dire.

CE cri du Pont-Neuf a pris faveur pendant la guerre présente. Ces femmes vendent sur un éventaire de petites poires qu'on nomme d'Angleterre, & elles ont trouvé qu'il seroit plaisant & patriotique d'étourdir les passans & tout le quartier de leurs éternels, *à trois pour un liard les Anglois.* Les sarcasmes de nos voisins, en général, sont plus durs; mais plus ingénieux.

CHAPITRE XVIII.

Monter à Cheval.

LE Parisien apprendra de bonne heure à se tenir en équilibre sur un pavé glissant, à éviter le pas des chevaux, à se faufiler entre des roues mobiles & des voitures roulantes; il saura escamoter son ventre, s'applatir comme un Gascon; il saura franchir d'un pied leste les larges ruisseaux; il saura monter un escalier de sept étages sans reprendre haleine, le descendre sans lumiere; mais il ne saura pas monter ni se tenir à cheval.

L'ESPACE lui manque pour cet exercice. Les académies sont très-coûteuses & en petit nombre; elles ont encore des privileges exclusifs pour enseigner à monter à cheval. Oui, des privileges royaux: de sorte que, dans cette grande ville, le bourgeois ne peut faire aucun usage du cheval. On prend des fiacres pour la plus petite promenade, & le Parisien est & sera constamment l'homme le plus étranger à l'équitation.

CHAPITRE XIX.

Chaiſe-à-Porteur.

PORTER quelqu'un dans les rues fangeuſes & embarraſſées de la capitale, n'eſt pas choſe facile. Auſſi les chaiſes ne peuvent-elles circuler que le matin & dans quelques quartiers paiſibles. Les douairieres vont ainſi à la meſſe, & le laquais ſuit portant les *heures* dans un ſac de velours rouge brodé. La vieille préſidente veut qu'on remarque le ſac ſur lequel elle s'agenouillera, pour demander pardon à Dieu, *des petits péchés de ſa jeuneſſe*. Ailleurs les chevaux diſputent le pas à l'homme.

DEUX robuſtes mercenaires, tout en ſueur & s'arcboutant ſur leurs ſouliers ferrés, portent l'homme que l'embonpoint & la goutte empêchent de marcher. Au détour d'une rue, ils ſe trouvent au milieu d'un troupeau de bœufs effarés & menaçans. Une corne ſaiſit le brancard & renverſe la boîte: le gros individu qui l'emplit de ſa rotondité reſte là juſqu'à ce que le troupeau ait défilé. Les

têtes des bœufs en paſſant le ſaluent à la portiere; il ſe rencogne : jamais corne ne l'a tant effrayé; il faut retourner la boîte pour lui ouvrir la porte. La colere que cet accident lui cauſe, a gonflé ſes veines ; on a peine à le dégager. Il veut battre avec ſa canne les porteurs qui ſe ſont déja ſauvés ; & dans ſa fureur, il ne s'apperçoit pas qu'il a perdu ſa perruque.

La brouette qui a deux roues tombe rarement ſur le côté ; mais auſſi quand elle ſe renverſe les brancards en-haut, & qu'une demoiſelle parée, ajuſtée, ſe trouve dans cette voiture, jugez de l'attitude! Elle eſt obligée, en conſcience, de ſe pâmer pour voiler ſon déſordre, & ne point entendre ce que diſent les ſpectateurs.

CHAPITRE XX.

Fouette Cocher.

C'est le mot que dit encore le provincial en montant dans un *remiſe*. Oui, oui, *fouette cocher ;* tu crois d'arriver comme cela, mon bel ami! As-tu calculé les embarras qui arrê-

teront le pas de tes chevaux ? Ici les boueurs barrent la rue & reſtent deux heures à relever les ordures ; là eſt une charrette chargée d'une pierre ſi lourde, que les chevaux ne font que la retenir ; le limonnier en arrête ſeul tout l'effort ; c'eſt à chaque pas un vrai miracle. Les voitures à tonneaux d'eau, dont le nombre eſt conſidérable, obſtruent le paſſage. Elles ſe rangent de travers pour donner de l'eau dans les maiſons. Pluſieurs charrettes couvertes, (*) dans leſquelles les conducteurs ſont enſévelis & où ils ne peuvent ni voir ni entendre, s'oppoſent au défilé. Le bois des chantiers, de longues pieces de charpenterie menacent dans leurs mouvemens de crever les panneaux des voitures & le flanc des chevaux.

QUAND arrivera la débacle ? c'eſt le chaos à débrouiller. On croit appercevoir un débouché ; mais les pierres à bâtir, qui reſtent des mois entiers irréguliérement rangées dans des rues déja étroites, interceptent le paſſage.

CEPENDANT les cochers ſerrent le plus

(*) Ces miſérables charrettes ſont encore plus dangereuſes que les cabriolets, parce que c'eſt un manant aveugle & brutal qui les conduit.

qu'ils peuvent, gênent par leur impatience mal-adroite la libre circulation; c'eſt à qui obtiendra un pouce de terrein.

Tu veux paſſer avec ton équipage, & le malheureux piéton ne doit qu'à ſon ventre plat & rentrant le bonheur d'échapper à l'eſſieu du païſan, qui excede quelquefois d'un pied. Il ne faut que la voiture d'une blanchiſſeuſe qui reſte là plantée pendant trois heures, faiſant ſon compte dans la maiſon, pour arrêter quatre cents équipages. Mais voici qu'un cabriolet ſcélérat, profitant d'un jour ouvert, raſant de près la borne, s'échappe de la bagarre. C'eſt la foudre qui part d'un nuage orageux: ſauve qui peut. Le pervers conducteur veut regagner le tems perdu, en paſſant ſur le corps de ſes concitoyens. Et où court cet écervelé, ce méchant? car il faut l'être pour braver ainſi les clameurs de la multitude, comme ſi c'étoit un amas d'inſectes. Il court au logis d'une catin. Il porte déja ſur ſon front l'empreinte livide de la débauche, & dans trois ſemaines il va tomber en lambeaux entre les mains de l'impuiſſante chirurgie.

C'ÉTOIT bien la peine d'ajouter à une vie oiſive & corrompue un nouveau forfait, & de

montrer publiquement sur son front le mêlange du vil libertinage & de la férocité barbare ! Voilà comme l'un conduit presque toujours à l'autre.

PAUVRE provincial, prends patience dans ta voiture ! Tu as calculé la distance, mais non le tems qu'il falloit pour la franchir, & tu arriveras trop tard pour la visite importante ou frivole que tu vas faire.

CHAPITRE XXI.

Peaux de Lapins.

PROFIT des servantes, & que le maître le plus avare ne leur dispute pas. L'Auvergne fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapins, qui ne les achetent en détail que pour les revendre en gros aux chapeliers ; mais ce crieur en est surchargé de maniere qu'on cherche sa tête & ses bras. On le sent avant que d'entendre sa voix ; il vit dans l'exhalaison infecte de ces peaux ; il y résiste. Son cri est extrêmement dur. Les chats fuient à son aspect ; car il est homme à prendre leur robe, & les

chats ſemblent deviner qu'il en veut à toutes les fourrures de quadrupedes.

Il a de plus dans ſa poche un couteau toujours prêts à châtrer les matous. Il n'entre pas dans une maiſon, que les chattes ne ſe ſauvent ſur les gouttieres, en exprimant par des miaulemens plaintifs combien la figure de ce barbare leur eſt déſagréable.

Le cri, *peaux de lapins*, contraſte avec le cri, *vieux chapeaux*. Ce dernier plus aigu ſort d'un goſier féminin. Telle eſt la deſtinée d'un feutre: il commence encore en poil à être énoncé par le crieur, *peaux de lapins*; & après avoir orné une tête de ſavant, il finira tout craſſeux ſur les épaules d'une crieuſe de *vieux chapeaux*, qui l'abandonnera à un manœuvre ignorant, pour qui toute érudition eſt perdue. Si l'on pouvoit écrire l'hiſtoire des chapeaux, elle reſſembleroit fort à celle des têtes humaines: viciſſitude éternelle!

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Porcs.

Il se consomme chaque année à Paris près de trente mille porcs. Les charcutiers métamorphosent le porc en cent manieres différentes ; & ce qu'on appelle *saussices*, *boudin*, *cervelats*, *langues*, *andouilles*, &c. y est d'un goût excellent, qu'on n'atrappe point ailleurs. Les charcutieres, la fourchette en main, distribuent les morceaux de petit salé, renfort journalier des diners & soupers demi-bourgeois. Sans la tourte de quinze sols & le morceau de petit salé, les repas de la petite classe bourgeoise manqueroient les trois quarts du tems.

Mais tandis que les boucheres ont de l'embonpoint, un teint frais & vermeil, les charcutieres sont pâles & d'une carnation moins belle. C'est que l'exhalaison des viandes chaudes n'est favorable ni à la beauté ni à la santé.

Le fils de Louis le Gros traversant Paris, un cochon s'embaraſſa dans les jambes de son

cheval qui s'abattit, & ce jeune prince mourut de la chûte.

Les fils de France aujourd'hui traverſent rapidement la ville en carroſſe attelé de huit chevaux ; les troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs & d'hommes ne retardent point leur courſe.

CHAPITRE XXIII.

Placards.

Autrefois il étoit aſſez ordinaire de trouver quelques placards critiques ſur les affaires du jour. On a mis tant de ſurveillance dans la pourſuite des afficheurs, que cet uſage eſt devenu impraticable. Paris n'a point la ſtatue mutilée de Rome, où l'on attache des *paſquinades*. Le railleur le plus déterminé ſent expirer ſes bons-mots, lorſqu'il s'agit d'avoir un débat avec la police, qui empriſonne ou qui exile avec un petit avertiſſement. Les bons-mots & les ſatyres circulent de bouche en bouche, ſe copient même, mais ne s'affichent plus.

DANS le tems que la police étoit moins vigilante ou moins étendue, voici l'expédient dont on s'étoit servi pour appoſer les placards au coin des rues.

UN homme chargé d'une grande hotte, en la repoſant, s'arrêtoit ſur une borne, contre laquelle il reſtoit appuyé, la hotte toujours ſur le dos & l'air fatigué. Pendant ce tems, un petit garçon, accroupi dans le fond de la hotte, n'avoit qu'à paſſer les deux mains pour plaquer contre la muraille, l'affiche enduite de colle. Il étoit maſqué par les deux rebords. Il ſe renfonçoit bien vîte en ſe voilant la tête; & l'homme de partir à pas lents, laiſſant l'écrit à la vue des curieux.

LES caricatures de ce genre ne s'appliquent plus aux murailles; elles ont paſſé dans des brochures ſubtilement diſtribuées.

MAIS un placard aujourd'hui ne ſignifieroit rien pour le peuple occupé de ſes beſoins preſſans & de ſa ſubſiſtance journaliere: il eſt étranger à tout ce qui ſe fait; il a perdu depuis long-tems le fil des événemens publics, il ne ſait plus qui mene les affaires; il ne s'en embarraſſe point. Que lui importe qui tient le gouvernail? Le ſillage du vaiſſeau

eſt toujours le même pour lui. Enfin il n'a plus envie de rire.

On trouve de tems en tems quelqu'emblême relatif à l'adminiſtration de la police, qui n'eſt point parfaite. Le chef, en homme d'eſprit ne fait qu'en rire. Eh! qu'importent à l'adroit écuyer les henniſſemens de ſon courſier morigéné par ſon frein, dès qu'il peut à l'aide d'une légere houſſine régler tous ſes mouvemens.

Plus de traits ſatyriques que dans les brochures; le beau monde s'en amuſe, ſans trop y ajouter foi: mais l'épigramme vraie ou fauſſe arrive ordinairement une année révolue après la ſottiſe. Or l'épigramme eſt comme la correction des colleges, quand elle eſt tardive, elle eſt moins efficace.

Ces petites vengeances contre les hommes en place ne troublent plus leur tranquillité; ils acheveront leur plaiſible carriere ſans être moleſtés dans leurs fonctions. L'hiſtoire ne les ſaiſira qu'à leur mort; & ils n'auront pas entendu de leur vivant, dans le cri de la licence, l'accent de la vérité, qu'on y démêle toujours, parce qu'il eſt ordinairement caché.

Cependant les pauvres auteurs ne peuvent faire une faute que trente critiques ne

les aboient : ſouvent même on leur dit des injures lorſqu'ils ont bien fait. Le gouvernement protégera ces petites feuilles ſatyriques, qui ne nuiſent qu'à la réputation & à la fortune des écrivains ; mais en récompenſe l'ouvrage politique de tout homme en place n'admettra ni examen ni réprimande. O ! c'eſt un beau droit.

Les papes ont laiſſé *Paſquin & Marforio* parler & ſe répondre. Des railleries, des lardons amuſent le peuple & l'aſſoupiſſent. Ne vaut-il pas mieux encore que la ſatyre ſoit dans la bouche de la ſtatue, que de reſter concentrée dans le cœur où elle fermente & s'aigrit ? La mauvaiſe humeur d'un peuple s'évapore ainſi, & jamais le bras ne ſe leve, quand la langue a pu ſe ſoulager pleinement.

CHAPITRE XXIV.

Afficheurs.

Ils ſont quarante, ainſi qu'à l'académie françoiſe ; & pour une plus grande ſimilitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne ſait

lire & écrire. On diſpenſe l'afficheur de tout autre talent, ainſi qu'il arrive quelquefois dans l'illuſtre compagnie créée par le miniſtre deſpotique & verſificateur.

Ils ont à leur boutonniere une plaque de cuivre; ils portent une petite échelle, un tablier, un pot à colle & une broſſe. Ils affichent; mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette ſage modeſtie.

Un afficheur eſt l'emblême de l'indifférence. Il affiche d'un viſage égal le ſacré, le profane, le juridique, l'arrêt de mort, le chien perdu: il ne lit jamais, de ce qu'il plaque contre les murailles, que la permiſſion du magiſtrat. Dès qu'il voit ce nom, il afficheroit ſa propre ſentence.

Tel qui a affiché la comédie & l'opéra pendant trente ans, n'y a jamais mis le pied. Quand ils ont mis la lettre du côté de la rue, & qu'elle eſt bien droite, ils la contemplent d'un air de ſatisfaction & s'en vont.

Il leur eſt défendu de mettre aux portes & ſur les murs des égliſes & monaſteres, des affiches de comédies, romans & livres profanes; mais le titre eſt quelquefois équivo-

que, & les colonnes des temples ſont tolérantes : elles reçoivent paiſiblement ce que l'afficheur leur applique.

Il n'eſt pas prudent de lire une affiche, haute ou baſſe, au coin d'une borne, c'eſt un appât qui a ſon péril. Plus d'un lecteur eſt obligé d'interrompre précipitamment ſa lecture, & de ſe ſauver au milieu d'une phraſe inſtructive : ce qui nuit à la réflexion qu'on doit à toute lecture, même à celle des affiches.

On ſe croit quelquefois en ſûreté derriere une borne. Là on ſemble braver le danger & lire en paix : mais la plupart des bornes ont été creuſées par le petit eſſieu à ſa hauteur. Tandis que vous vous inſtruiſez, il paſſe par le creux formé, & vous emporte le gras de la jambe.

CHAPITRE XXV.

Eſtampes licencieuſes.

Elles ſe ſont multipliées le long des quais & ſur les boulevards. On n'y voit que nudités capables d'alarmer la pudeur, attitu-

des & poſtures laſcives, qui inſpirent à la jeuneſſe le goût de la débauche, & corrompent les regards même de l'enfance.

Il en eſt de ſi licencieuſes, que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le ſujet. Il tient quelquefois à un raffinement de corruption qui révolte beaucoup plus que ne feroit le trait immodeſte. On m'entend.

Il eſt ſans doute très-condamnable de laiſſer les filles, gorge découverte, arrêter le ſoir les hommes & les ſolliciter par de preſſantes invitations; mais qu'en plein jour des eſtampes obſcenes reſtent du matin au ſoir à la vue de l'innocence, pour lui faire naître l'idée du libertinage & en juſtifier la turpitude dans les cœurs à demi-corrompus, c'eſt vouloir qu'une nouvelle race d'hommes acheve de s'éteindre dans ſa ſource.

Boucher, après avoir été en peinture le corrupteur de la bonne école, travailla pour les boudoirs des courtiſannes. Mais ſon gendre Baudouin, peintre cynique, l'a ſurpaſſé en licence, & n'a preſque rien fait qui ne ſoit contraire aux bonnes mœurs.

Les peintres, pour plaire aux ames blaſées, s'étudient à préſenter à l'imagination des

idées libertines & quelquefois dégoûtantes. La *Soirée des Tuileries* eſt aſſurément loin du pinceau des graces.

Les eſtampes nouvelles trop nues pechent autant contre l'art que contre la morale. Elles n'auront jamais l'intérêt des images nobles & attendriſſantes. Ainſi que les livres obſcenes ſont déclarés bons à *mettre au cabinet*, de même les eſtampes licencieuſes ſuivront ces volumes déshonorés. Artiſtes! pourquoi renoncez-vous à la gloire? Pourquoi voulez-vous livrer vos noms à l'infamie? Ce qui eſt décent, voilà ce qui ſubſiſte, voilà ce que vos enfans pourront avouer.

On a beaucoup ſévi contre les livres philoſophiques, lus d'un petit nombre d'hommes, & que la multitude n'eſt point en état de comprendre. La gravure indécente triomphe publiquement. Tout œil en eſt frappé: celui de l'innocence ſe trouble, & la pudeur rougit. Il eſt tems de reléguer ſévérement dans les porte-feuilles des marchands ce qu'ils ont l'impudence d'étaler au-dehors même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges & les honnêtes femmes paſſent auſſi dans les rues.

CHAPITRE XXVI.

Tapiſſeries.

A la proceſſion de la *Fête-Dieu*, les tapiſſeries des rues offrent, ſur le paſſage du *Saint-Sacrement*, les amours impudiques des dieux & des déeſſes de la mythologie. Jupiter enleve Ganymede, careſſe Junon. Bacchus s'enivre ſur le ſein d'Erigone. Salmacis ſerre dans ſes bras amoureux le jeune homme qui lui réſiſte. Apollon pourſuit Daphné. Vénus ſourit à Adonis. Et voilà les images que la piété déploie pour honorer le *Saint des Saints !*

Les métamorphoſes d'Ovide ſont ſous les yeux des prêtres adorateurs. Le paganiſme fait tous les frais des hommages rendus au plus redoutable de nos myſteres ; & ſi un payen, tout-à-coup ſorti des gouffres de l'enfer où notre religion le plonge, aſſiſtoit à l'une de ces proceſſions, il reverroit de toutes parts ſes dieux & ſes idoles.

Qui l'eût dit que les faſtes de l'idolatrie triomphante orneroient le frontiſpice des maiſons catholiques & que les prêtres qui portent

le Dieu vivant, ſe promeneroient religieuſement au milieu des figures de la théologie payenne !

Les faux dieux de l'antiquité s'avancent juſqu'au pied du repoſoir. (*) Jupiter, armé de ſon foudre, y entre ; il ſemble en menacer la *Vierge Marie*. Apollon & les neuf Muſes reçoivent tout à côté la bénédiction que l'on donne au peuple.

Les tapiſſiers n'y entendent point fineſſe. Montés au haut de leurs longues échelles, ils clouent les Bacchantes armées du thyrſe tout au-deſſus de l'autel ; & l'œil, à travers les rayons du ſoleil, apperçoit l'enlévement de Proſerpine.

Quels étoient à Rome les ornemens publics lors de la marche des prêtres de Cybele & de Cérès ? Différoient-ils beaucoup des nôtres ?

Lorsque Louis XV, dans ſa fameuſe convaleſcence, vint rendre graces à Dieu à *Notre-Dame*, le bourgeois tapiſſa les rues, comme pour la fête la plus ſolemnelle du catholiciſme.

(*) Petite chapelle dreſſée à la hâte dans un carrefour, où le *Saint-Sacrement* ſe repoſe, & que les bourgeois ſe font gloire de bâtir.

ON a banni des appartemens ces tapiſſeries à grands perſonnages que les meubles coupoient déſagréablement, & elles ſont réléguées dans les anti-chambres. Le damas de trois couleurs & à compartemens égaux, a pris la place de ces figures qui, maſſives, dures & incorrectes, ne parloient pas gracieuſement à l'imagination des femmes. Les tapiſſeries deſcendent du galetas pour le jour de la *Fête-Dieu*, & on les envoie auſſi à la campagne pour garnir les manſardes.

AU reſte, il faut voir les tapiſſiers le jour de la *Fête-Dieu* monter & gliſſer le long de leurs échelles. Toutes les portes ſont tapiſſées. La proceſſion défile, & la queue eſt encore dans la rue, que voilà les hommes clouans & les tapiſſeries mythologiques qui dégringolent tout enſemble. Elles ſont ployées, emportées en un clin-d'œil; car elles doivent ſervir ailleurs.

LE miracle eſt qu'à travers tant d'échelles qui courent, droites & hautes, tant de marteaux qui ſont en l'air, tant de paſſans qui heurtent les échelons & leur baſe boiteuſe, il n'y ait pas quelque martyr de la tenture & du pieux empreſſement des tapiſſiers, qui

ce jour là regardent toutes les têtes comme des pavés.

CHAPITRE XXVII.

Jardin du Palais-Royal.

PHILIPPE d'Orléans, régent de France, habita ce palais. Il gouverna le royaume avec les principes les plus hardis, mépriſant beaucoup les hommes & les jugeant tous auſſi faux, auſſi bas, auſſi cupides que ceux dont il étoit environné. Il ſembloit indigne à ſon génie de gouverner cette maſſe d'individus dont il ſe jouoit avec la ſupériorité de ſon caractere.

LES principes de ſon adminiſtration, qui ſuccéderent à ceux de Louis XIV, forment pour l'hiſtoire une couleur bien tranchante. La nation Françoiſe qui ſe plie à tout, fut modifiée en un ſeul inſtant.

CETTE époque infiniment curieuſe a déterminé nos mœurs actuelles, & pour un tems qui paroît devoir être conſidérable. Si la baſe de la morale eſt à demi renverſée, la régence

a occasioné ce changement rapide dont l'influence n'est pas encore à son terme.

On se rassemble à midi au cadran du Palais-Royal. Des désœuvrés, montre en main, mettent l'aiguille sur onze heures soixante minutes, & s'en vantent toute la journée.

Au *Caveau*, d'autres désœuvrés agitent ces questions oiseuses & littéraires, mille fois rebattues, & dont la génération timide de nos jeunes auteurs ne paroit pas vouloir encore sortir.

Quand le duc de Chartres voulut convertir son jardin en bâtimens, chacun cria comme s'il eût été propriétaire du lieu. Malgré le public qui regardoit cette promenade comme une jouissance acquise, malgré ses vives clameurs, le duc fit tomber sous la coignée ces arbres qui, sous leurs ombrages, avoient vu les marchés clandestins des filles d'opéra. Jamais les Hamadryades (si elles sont chastes) n'eurent plus à rougir que dans cette fameuse allée. Mais on pouvoit la regarder comme la plus belle salle de bal qui fût en Europe. Elle fut détruite en peu d'heures.

Quand le public eut bien crié, & qu'il vit les arbres à bas, il se tut. Il paroît d'après

le plan adopté par le prince, que les Parisiens dans quelques années y auront gagné, (ce qui accusera leur précipitation ordinaire) que cet endroit réunira le brillant, le commode; que métamorphosé au gré du propriétaire, il offrira pour les agrémens une promenade supérieure à la précédente.

O Parisiens, toujours ignares & sottement ennemis de moindres modifications, songez donc que votre ville nageroit dans une cloaque, sans la main qui a rompu vos maussades habitudes! Laissez les puissans en monnoie modifier votre habitation. Qui l'a fait ce qu'elle est? eux seuls. Taisez-vous, plats bourgeois, & laissez les princes vous construire des monumens agréables. Voyez autour de vous, tous sont de leur création. Promenez-vous un peu plus loin, importans nouvellistes, & attendez le don magnifique & riant que votre lourde & ingrate cervelle ne peut pas même appercevoir en idée.

Si vous voulez voir de beaux tableaux, visitez la galerie du Palais-Royal; si vous voulez voir de jolies femmes dans le costume le plus élégant & le plus nouveau, placez-vous au grand passage du grand escalier; si

vous voulez manger de bonnes glaces, allez au caveau ; mais ſi vous voulez avoir les nouveautés piquantes, ne vous adreſſez pas aux libraires du lieu.

CHAPITRE XXVIII.

Coutume.

ON nous parle des Tahuglanks, ſitués au nord du Nouveau-Mexique, vers le deux cent quarante-unieme degré de longitude. On nous en parle comme d'un peuple policé qui a auſſi ſes arts brillans, mais des coutumes fort extraordinaires.

UN prince du ſang, chez les Tahuglanks, établit ſa chaiſe percée tout au milieu de ſa chambre, en préſence de ſa maiſon & de ceux à qui il donne audience. C'eſt une prérogative dont il ſe montre jaloux. Placé ſur ce trône mobile, le prince conſtipé ou dévoyé fait publiquement, ſans voile & ſans paravant, toutes les grimaces que lui commande ſa ſituation. Un grand valet debout & attentif lui preſente des pattes de coton

avec

avec lesquelles le prince s'essuie ; le valet les range l'une dessus l'autre comme des beurrées, & sous l'œil ouvert des assistans. On voit les déjections de monseigneur. L'odorat des courtisans rassemblés a beau s'armer de constance, il ne peut se soustraire aux tourbillons des alkali-volatils.

De belles dames qui viennent faire leur cour & demander des graces, arrivent quelquefois au milieu de la cérémonie, & ne s'en vont pas ; ce seroit un manque d'usage. Elles restent & font la conversation de l'air du monde le plus aisé.

Mais si le seigneur Tahuglank chie au nez de tous ceux qui entrent chez lui le matin, son maître le lui rendra bien le lendemain ; il s'asseyera encore plus fièrement sur la chaise percée, & embaumera son vassal. Celui-ci aura besoin de la ferme contenance qu'il exigeoit la veille ; il n'osera pas détourner la tête ; la conversation ira son train, comme si les parfums les plus suaves rempliſſoient l'appartement ; il n'offrira qu'un nez impassible, en songeant que c'est un prêté rendu, & qu'à trois jours de là, lorsqu'il prendra médecine, sa cour particuliere

aura le visage calme & serein à l'aspect des contorsions redoublées, qu'il variera tout à son aise & dans tout le loisir possible.

VOILA bien le sujet d'un chapitre pour un nouveau Rabelais; mais je ne suis pas assez docte pour l'entreprendre. En quel tems a commencé cette coutume ? Comment s'est-elle perpétuée ? Comment regne-t-elle encore chez ce peuple, dont les gazettes nous vantent le goût, la politesse & les graces ? Est-ce une filiation de l'histoire du Grand-Lama, qui fait don de ses excrémens desséchés à tous les princes & vassaux du Thibet ? Mais ils sont du moins en poudre. Il jouit seul de cette glorieuse prérogative; & parmi les Tahuglanks, il ne faut avoir qu'une goutte du sang royal dans les veines, pour inviter tout le monde au spectacle des fonctions journalieres de la garderobe avec tous leurs accompagnemens.

LES témoins prétendent que par l'adresse & la promptitude des enleveurs de la chaise percée, l'évaporation est presqu'insensible. D'autres soutiennent au contraire que les corpuscules actifs se font sentir dans toutes leur énergie; & le marc du souper d'un

prince eſt tout autre que le marc groſſier d'un porte-faix. Que faut-il croire ? Au reſte, celui qui ne ſera pas ſatisfait du récit que ma qualité d'hiſtorien m'a obligé de faire, pourra en achetant une charge honorable, ſe convaincre pleinement par l'expérience que ceci n'eſt point un conte.

CHAPITRE XXIX.

Commiſſaires.

Ils ont des départemens variés & même oppoſés. Quel rapport y a-t-il entre une batterie & l'appoſition d'un ſcellé ; entre la levée d'un cadavre, & un partage entre héritiers ?

Leurs fonctions principales concernent la police. Le guet leur amene tous ceux qui ont commis quelques déſordres. Ils peuvent les envoyer en priſon ſur le champ.

Une multitude de faits particuliers & ſouvent imprévus ſont remis à leur prudence, & exercent leur ſagacité. Les diſputes, les rixes, les accidens, les injures graves vont

d'abord à leur tribunal. Il faut qu'ils écoutent les parties & qu'ils décident promptement.

LES plaintes pour fait de vols, viols, violences & autres crimes, ſont auſſi reçues par eux; & d'après la clameur publique, ils interrogent d'office le coupable & le font empriſonner.

ILS font faire ouverture de portes, lors des ſaiſies de meubles en l'abſence d'un locataire; lorſqu'un particulier ſans ſecours eſt décédé dans ſa chambre. Enfin lors des morts promptes ou ſuſpectes, ils accompagnent le chirurgien du Châtelet.

LEURS fonctions ſont preſque toujours ou triſtes ou contraignantes. Si l'on releve un cadavre mutilé, enſanglanté, c'eſt pour les yeux du commiſſaire. Il ſe trouve entre le meurtrier & celui qui a été aſſaſſiné. Toutes les bleſſures que la perfidie, la fureur & le haſard occaſionent, viennent ſous leurs regards; toute affaire criminelle commence dans leur greffe. Leur procès verbal devient la baſe de la procédure criminelle; les juges prononceront d'après leur expoſé. Quel emploi ſérieux!

ILS font les interrogatoires des accuſés;

& ceux même qui ſont enlevés par des ordres ſupérieurs ſont encore interrogés par eux. Mais on choiſit un commiſſaire habile, qui vous fait mille queſtions captieuſes ; & c'eſt un danger de plus que d'être interrogé par un pareil homme qui ordinairement n'eſt pas diſpoſé à vous ſervir.

Il eſt peu d'état qui demande autant de juſteſſe dans l'eſprit, autant de modération, autant de reſſources, autant de connoiſſances particulieres que celui de commiſſaire ; & c'eſt un clerc qui balance entre une étude de notaire, de procureur, ou une charge d'huiſſier-priſeur, qui le plus ſouvent adopte ces fonctions redoutables.

Les uns pechent par la ſévérité, les autres craignent de ſe compromettre ; ils ſont rarement dans le point précis où ils devroient être. Après avoir fait tomber leur rigueur ſur le petit peuple ſans protecteur, ils ſemblent avoir un peu trop de reſpect pour tout ce qui tient aux grands & aux riches ; & cette conduite verſatile, pour ne pas dire plus, leur a ôté cette réputation d'intégrité qu'ils devroient avoir.

Leur ſituation eſt aſſez embarraſſante : ils

marchent entre le lieutenant de police, qui les réprimande vertement, & le peuple qui crie. Il faut qu'ils ſatisfaſſent l'un & l'autre; il faut même qu'ils devinent ce qu'on ne leur dit pas, & qu'ils agiſſent différemment ſelon les tems, les perſonnes & les circonſtances. Ceux qui n'ont point de ſagacité font des fautes (leur petit code à la main) qu'ils s'obſtinent à ne pas reconnoître.

Les commiſſaires ſont chargés de trop de choſes, & trop peu payés. De là vient que quelques-uns ont commis pluſieurs baſſeſſes.

Trop ſouvent le commiſſaire eſt abſent; il eſt allé à ſes plaiſirs, ou appoſer des ſcellés : car ils en ſont tous friands. C'eſt au clerc, perſonnage aſſez avili, que vous avez à faire. Le guet promene ſouvent un délinquant avec les menottes de quartier en quartier, faute de rencontrer le commiſſaire chez lui. Le peuple le craint toujours beaucoup plus qu'il ne le reſpecte.

Un commiſſaire emploie un autre commiſſaire pour faire la police dans ſon quartier, de crainte de ſe faire jeter la pierre par ſes voiſins. La plupart abandonnent le balayage des rues, la viſite des marchés, la vérification

du poids du pain, comme s'il étoit aviliſſant d'y veiller.

UNE fréquentation journaliere & néceſſaire avec l'inſpecteur, l'exempt de police, les eſpions, les mouchards, leur a imprimé je ne ſais quelle ſimilitude qui leur a ôté preſqu'entiérement la phyſionomie de juges.

LA plainte qu'il faut payer, & les caſuels de leur état, prélevés quelquefois ſur les filles de mauvaiſe vie qu'ils protegent ou qu'ils pourſuivent, ſelon le degré d'attention dont elles ſont pourvues ; les préſens offerts & acceptés par les bouchers, boulangers & autres, qui vendent à poids & à meſure, n'ont pas fait de leur place une place auſſi honorable qu'elle devroit l'être.

VOYEZ un juge de paix à Londres, rappellez-vous celui qui, troublé dans ſes fonctions par le fils du roi, lui ordonna de ſe rendre en priſon, & en fut obéi. Toutes leurs opérations étant de rigueur, précédant les ſaiſies, ordonnant les empriſonnemens, écrivant ſans ceſſe des procès verbaux ; toujours avec des accuſateurs & des accuſés, leur ame en a contracté une ſorte de roideur

& d'impaſſibilité, qui paſſe quelquefois ſur leur viſage.

Il n'y a point de farce ſur le boulevard où l'on ne voie arriver un commiſſaire à la ſuite d'une querelle. Il eſt en robe ſale & trouée ; on lui arrache ſa perruque ; on le bâtonne ſur le théatre aux éclats de rire de la populace. Il en eſt de même à la Rapée, dans une joûte que l'on donne ſur l'eau. Les perſonnages figurent une rixe ; ils ſe battent, le commiſſaire vient, il procede, il verbaliſe, il interroge : on finit par le jeter à la riviere avec ſa plume, ſon rouleau de papier & ſon écritoire.

Si cependant on prenoit ces farces au pied de la lettre, & qu'on s'aviſât de battre réellement cet officier de robe longue, on ſe feroit une affaire grave. Pourquoi donc montrer au peuple des commiſſaires bâtonnés, dont on déchire la robe ou que l'on jette à l'eau, aux huées univerſelles des ſpectateurs ?

CHAPITRE XXX.

Meſſe de minuit.

La veille de noël les égliſes ſe rempliſſent de monde ; mais ce n'eſt pas toujours la dévotion qui y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute, regardant les femmes & les filles, & il leur paroît plaiſant de les voir chanter & prier, à l'heure où elles ſont ordinairement entre deux draps, occupées à tout autre choſe.

On crut que c'étoit les organiſtes qui attiroient la foule bruyante. On les fit taire ; mais les ténebres d'un côté, les temples illuminés de l'autre, le renverſement paſſager de la coutume, rendront toujours ces heures de la nuit plus intéreſſantes que celles du jour. C'eſt la ſeule fête nocturne que la religion autoriſe ; & la licence qui profite de tout, s'y gliſſe malgré la ſainteté du lieu.

Les cérémonies dans les grandes paroiſſes ſont connues. Mais voulez-vous jouir d'un tableau vraiment curieux ? allez entendre une

meſſe de minuit dans un village, à quelques lieues de la capitale.

C'EST le tour de la fermiere; elle doit préſenter à l'autel l'agneau ſans tache, par les mains de ſon berger. Une députation de douze filles tant vierges que bergeres, eſt venue pour chercher le pauvre petit animal qui s'ennuie fort d'être étendu dans une manne ornée de pompons & de rubans couleur de roſe.

LA cloche ſonne, la proceſſion va commencer: en voici l'ordre & la marche.

LE premier perſonnage qui paroît eſt un bedeau, portant la fameuſe étoile des trois mages dont l'apparition auroit fort embaraſſé les *la Lande*, les *Caſſini* & *Newton* lui-même, s'ils avoient exiſté alors. Les trois mages ſuivent: l'un d'eux, le mage Maure, a le viſage barbouillé de noir de fumée; c'eſt l'Arlequin; mais il eſt ſérieux.

ON voit enſuite quatre anges qui ne volent pas mieux avec leurs ailes de carton, que le ſieur *Blanchard* avec ſon vaiſſeau volant & ſes parraſols. Les vierges folles portent leurs lampes éteintes; les vierges ſages leurs lampes allumées.

GABRIEL eſt là, plus beau que les autres;

il ſe retourne de tems en tems pour ſaluer Marie qui le regarde tendrement.

UN ſaint Joſeph ſuit d'un air niais: on a choiſi pour ce rôle l'imbécille du village. Sa fonction eſt de garder le pauvre petit agneau qui bêle de toutes ſes forces à la cérémonie. Les bergers s'avancent, enveloppés dans leurs grands manteaux, qu'ils relevent de tems en tems pour faire l'exercice de la houlette.

ENFIN on voit ſe développer, par des évolutions bien exécutées, un joli bataillon de bergeres. Elles ont toujours plus de graces que les garçons.

LEURS vêtemens ſont blancs, coupés d'écharpes & de ceintures de différentes couleurs; & leurs houlettes ornées de rubans. L'une porte l'arbre de Jeſſé; la ſeconde, la verge d'Aaron, retrouvée de nos jours par l'hydroſcope *Bléton*; la troiſieme, la pomme (non celle qui perdit Troyes, mais celle qui perdit tout le genre humain;) la quatrieme, le ſerpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terreſtre. Les autres n'ont en main que leurs houlettes, ou celles de leurs bergers favoris.

CETTE gentille phalange eſt accompagnée

d'un orcheſtre ambulant, compoſé de deux violons, d'une clarinette, d'un ſerpent & de cinq cornemuſes. Le concert de *Rouſſeau* chez M. de *Treytorens* n'approche pas de celui-là. Un chien qui a ſuivi ſon maître à l'égliſe ſans en être apperçu, entendant cette ſuperbe harmonie, ſe met à hurler lamentablement, pour faire ſa partie dans le concert. Bedeaux & bergers veulent le chaſſer, & la cacophonie redouble.

ENFIN, deux bergeres s'avancent pour chanter des cantiques pieux, décens, & ſur-tout très-ſpirituels, ainſi qu'on en peut juger par celui-ci que j'ai retenu :

Gabriel chez Marie
Vint par compaſſion,
Et lui fit œuvre pie
Sans copulation.

APRÈS la meſſe, qui a été entendue avec dévotion & ſimplicité de cœur par ces bonnes gens, le *réveillon* ſe fait. Les cabarets ſe rempliſſent malgré l'ordonnance du bailli; & qui ſait ſi la lampe de quelque vierge ſage ne s'éteint point !

CHAPITRE XXXI.

Boutique de Perruquier.

IMAGINEZ tout ce que la mal-propreté peut aſſembler de plus ſale. Son trône eſt au milieu de cette boutique où vont ſe rendre ceux qui veulent être propres. Les carreaux des fenêtres, enduits de poudre & de pommade, interceptent le jour ; l'eau de ſavon a rongé & déchauſſé le pavé. Le plancher & les ſolives ſont imprégnés d'une poudre épaiſſe. Les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies, étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudriere. N'entrez jamais dans cet antre infect ; mais regardez avec moi à travers une vitre caſſée.

VOICI un homme ſous la capotte de toile cirée, peignoir bannal qui lui enveloppe tout le corps. On vient de mettre une centaine de papillotes à une tête qui n'avoit pas beſoin d'être défigurée par toutes ces cornes hériſſées. Un fer brûlant les applatit, & l'odeur des cheveux brûlés ſe fait ſentir.

TOUT à côté, voyez un viſage barbouillé

de l'écume de ſavon ; plus loin, un peigne à longues dents qui ne peut entrer dans une crinière épaiſſe. On la couvre bientôt de poudre, & voilà un accommodage.

QUATRE garçons perruquiers, blêmes & blancs, dont on ne diſtingue plus les traits, prennent tour-à-tour le peigne, le raſoir & la houppe. Un apprentif chirurgien, dit major, ſorti de l'amphithéatre où il vient de plonger ſon bras dans des entrailles humaines, ou dont la main fétide ſent encore l'onguent ſuſpect, la promene ſur tous ces viſages qui ſollicitent leur tour; car le manant à Paris, pour aller à vépres & à la Courtille, veut porter le dimanche tête friſée & faupoudrée.

DES *treſſeuſes* faiſant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts & à travers des *cardes* ou peignes de fer, ont quelque choſe de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles ſemblent pommadées ſous leur linge jauni. Leurs juppes ſont craſſeuſes comme leurs mains; elles ſemblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchiſſeuſe, & les *merlans* eux-mêmes ne ſe ſoucient point de leurs faveurs.

LA matinée de chaque dimanche ſuffit à peine aux gens qui viennent ſe faire plâtrer les cheveux. Le maître a beſoin d'un renfort; les raſoirs ſont émouſſés par le crin des barbes. Soixante livres d'amidon dans chaque boutique paſſent ſur l'occiput des artiſans du quartier. C'eſt un tourbillon qui ſe répand juſques dans la rue. Les poudrés ſortent de deſſous la houppe avec un maſque blanc ſur le viſage. L'habit du perruquier peſe le triple. Battez-le; je parie pour ſix livres de poudre : il en a bien avalé quatre onces dans ſes fonctions, d'autant plus qu'il aime à babiller.

EH bien, le dimanche, à quatre heures du ſoir, ce même perruquier, laſſé de ſa blanche pouſſiere, monte dans une chambre, ſe met nu de la tête aux pieds, ſe lave, s'eſſuie, & paſſe dans une ſeconde chambre voiſine & ſéparée, où il s'habille proprement en noir. Il n'oſe lui-même repaſſer par ſa farineuſe boutique; il ſort auſſi propre qu'un conſeiller.

OU va-t-il? à l'opéra, voir danſer mademoiſelle Guimard, dont il vante les graces. Il ſe trouve à côté de celui qu'il a coiffé le matin. Alors il peut ſe frotter ſans crainte à

ſon voiſin, & rouler parmi les flots du peuple extaſié. Ce n'eſt plus un *merlan*, c'eſt un juge en muſique.

LORSQU'IL rentre, il ſe déshabille avec ſoin, range ſon habit propre, met de côté ſa chemiſe à dentelles, & revient dans la chambre graſſe reprendre ſes vêtemens lourds & poudreux, qu'il portera ſix jours de ſuite, ſi une tête ne coupe point la ſemaine pour le ramener au palais magique, où il claquera Veſtris, *le dieu de la danſe*.

IL faut que ce métier ſi ſale ſoit un métier ſacré; car dès qu'un garçon l'exerce ſans en avoir acheté la charge, le chambrelan eſt conduit à Bicêtre, comme un coupable digne de toute la vengeance des loix. Il a beau quelquefois n'avoir pas un habit de poudre; un peigne édenté, un vieux raſoir, un bout de pommade, un fer à toupet deviennent la preuve évidente de ſon crime; & il n'y a que la priſon qui puiſſe expier un pareil attentat.

VOILA comment, avec des loix mal entendues, on ſe joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore S. Louis, légiſlateur & patron des perruquiers, dans la vue de conſacrer de ſi reſpectables privileges!

OUI

Oui, pour raſer le viſage d'un fort de la Halle, poudrer une chévelure de porteur d'eau, peigner un ſavant, papillotter un clerc de procureur, il faut préalablement avoir acheté une charge.

Quelque choſe encore, qui tout-à-la-fois attire & repouſſe l'œil dans la boutique d'un perruquier, c'eſt le *pâté des cheveux ſortis du four.* Sa croûte, ſa reſſemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux, dites, cela ne fait-il pas friſſonner?

Il n'y a pas plus de cent ans que la perruque étoit un ornement rare & coûteux. Une perruque (frémiſſez, têtes chauves!) ſe vendoit juſqu'à mille écus. Il eſt vrai qu'elle étoit d'un volume énorme, & qu'il falloit dépouiller pluſieurs têtes pour en couvrir une ſeule. Aujourd'hui ſans ſe ruiner on couronne ſon chef d'une chévelure artificielle pour quatre piſtoles; & cette perruque moins chere eſt mieux faite, mieux plantée, & imite le naturel à s'y méprendre.

Les maîtres d'école des environs de Paris, les vieux chantres, les écrivains publics, les huiſſiers vétérans n'y regardent pas de ſi près. Ils ne veulent pas en impoſer; ils achetent

des perruques de haſard, qui laiſſent un pouce d'intervalle entre la peau & les cheveux factices. Ils vont au grand magaſin établi quai des Morfondus. Là eſt un tas de *tignaſſes*: mais malgré les revers & les années, les cheveux anciennement treſſés y tiennent encore.

Les têtes humaines, en-dehors comme en-dedans, quoiqu'on en diſe, ſont à-peu-près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guere d'être compté. D'ailleurs cette jauge de l'orgueil diſparoît à une légere diſtance.

Le maître d'école de village a embraſſé ce conſolant ſyſtême; il ramaſſe, avec le coup-d'œil ſupérieur de la philoſophie, le premier bonnet chévelu qui ne jure pas trop avec ſon poil. Dès qu'il fait heureuſement le tour de la boite où gît ſa haute penſée, il lui convient, il l'adopte. Son prédéceſſeur raiſonnoit-il mieux que lui? Étoit-il mieux coiffé? Qui pourra decider affirmativement entre deux têtes & deux coiffures? Le maître d'école ne met pas une ſi grande diſtance entre génie & genie, perruque & perruque; il paie trente ſols, & marche ainſi coiffé vers la claſſe où l'on ne ſe moquera pas plus de ſon bonnet que de ſa tête.

Il n'y a eu à Paris qu'un seul vieillard assez courageux pour braver l'art des perruquiers, lequel soumet tout occiput. Cet homme a osé dire : *ils n'existent pas pour moi.* On l'a vu paroître en tout lieu & même à la cour sans perruque. Dès lors il a paru un grand homme ; il n'avoit qu'à se coiffer comme le maître d'école, & ce n'auroit plus été qu'un homme ordinaire.

CHAPITRE XXXII.

Femmes-de-Chambre.

Une femme qui sert une autre femme, a besoin de bien plus d'art & de souplesse qu'il n'en faut à un homme dans la même condition. Point de milieu ; les femmes-de-chambre sont dans la plus grande intimité, ou dans la dépendance la plus humiliante

Que d'adresse il faut à une femme-de-chambre pour faire valoir, embellir les charmes de sa maitresse ! Il faut la rendre jolie, ou du moins lui persuader qu'elle a des graces infinies. Chaque matin la maîtresse la questionne

ſur ſon viſage. Elle doit avoir une réponſe prête, aller au-devant du caprice, corriger la mauvaiſe humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la ſincérité.

ON la gronde facilement; mais il lui eſt permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de la maîtreſſe ne ſeroit pas complet, ſi la femme-de-chambre étoit impaſſible.

RIEN de plus curieux que le dialogue qui s'établit quelquefois à la toilette: c'eſt un mélange de hauteur, de familiarité, de confiance, de mépris qui a quelque choſe d'indéfiniſſable.

LA femme-de-chambre connoît mieux ſa maîtreſſe que le laquais ne connoît ſon maître. Auſſi nombre de ſecrets particuliers ont été révélés par des femmes-de-chambre: c'eſt une bonne fortune quand on peut les enlever à ſes amies, ou du moins à ſes connoiſſances.

LA femme-de-chambre ne déroge pas, ainſi que le laquais, parce que la fille qui embraſſe cet état paroît l'avoir préféré à la perte de ſa vertu.

ELLES compoſent le cinquieme de l'ordre domeſtique. Quand leurs maîtreſſes ſont jeunes

& belles, elles ſont aſſez dédaignées, & il ne leur appartient pas d'être jolies. Mais à meſure que les femmes avancent en âge, la ſociété d'une femme-de-chambre leur devient plus néceſſaire. Les vieilles qui deſirent toujours qu'on les trompe un peu, s'accommodent aſſez de leur langage flatteur; & l'habitude donnant du poids à la liaiſon, elle ne peut plus enfin ſe rompre.

Les femmes-de-chambre en général n'ont pas les vices inhérens aux laquais. Elles prennent les manieres des femmes qu'elles ſervent; & quand elles ſe marient enſuite à de petits bourgeois, elles ont un air & un maintien qui en impoſent à cette claſſe, & qui devant un œil peu exercé les feroit prendre véritablement pour avoir vu le monde.

Elles ſe mettent pour l'ordinaire avec goût. Dans celles qui ſont méchantes, l'envie, la jalouſie, la médiſance, le menſonge, la fauſſeté, la flatterie, l'hypocriſie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci ſont toujours taciturnes, & leurs vices parlent hautement. Les femmes-de-chambre ſont fréquemment interrogées, & leurs vices ſont voilés.

Les ſoubrettes de notre comédie ont encore

des nuances qui appartiennent à leur état ; mais les valets ne ſe voient plus comme on les met ſur la ſcene. On diſtingue la femme-de-chambre qui eſt chez la ducheſſe : ſes façons ſont plus aiſées & plus nobles. Celle qui eſt chez la préſidente a contracté quelque choſe de la morgue de la maiſon ; elle met de la préciſion dans tout ce qu'elle dit & ce qu'elle fait. Celle qui eſt chez la financiere, parle des plus groſſes ſommes comme d'un rien, raconte les dépenſes que l'on fait à l'hôtel, & qui ne ſe font pas ailleurs.

QUELQUES femmes-de-chambre, au bout d'un certain tems, copient admirablement leur maîtreſſe ; & quelques-unes qui ſont bonnes, s'attendriſſent réellement ſur leur ſort, parce qu'elles voient de près les tourmens que l'envie de briller & les caprices de l'imagination leur font ſubir chaque jour.

SI la maîtreſſe traite ſa femme-de-chambre avec indifférence, la paix eſt entre les deux époux ; mais ſi une ſorte d'amitié naît entre elles, & que la ligue s'établiſſe, le mari ne pourra jamais deviner d'où part la diſcorde qui trouble ſa maiſon.

LES femmes-de-chambre ne parlent pas pré-

ciſément comme les poètes les font parler ſur la ſcene ; mais elles agiſſent avec dextérité dans pluſieurs occaſions, & elles ont encore ſur les caracteres une certaine influence que les valets ont perdue il y a long-tems.

UNE femme de qualité dit : *où ſont mes femmes ?* & ne dit jamais, *mes femmes-de-chambre ;* expreſſion réſervée à la bourgeoiſie.

DEPUIS que le luxe a placé quatre à cinq domeſtiques, enchaînés à la courroie derriere un carroſſe ; depuis que l'on a tenu ainſi quatre hommes ſerrés l'un contre l'autre, ſautillant ſur la pointe des pieds, obligés de monter & de deſcendre lorſque la voiture eſt en mouvement, & de s'élancer avec célérité au riſque de ſe rompre les jambes ; les femmes à leur toilette ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement occupées à offrir la boîte à poudre, les épingles, la pâte d'amande, tandis que le coiffeur arrange les cheveux.

CE vol d'individus, fait aux campagnes, à l'agriculture, n'a pas même été frappé parmi nous d'un impôt propre à punir cet égoïſme révoltant. Et tandis que le galon d'or & d'argent entre dans la livrée de la ſervitude, le ſarreau de toile couvre à peine le laboureur

& le vigneron. La classe travaillante voit les valets en habit de drap galonné, & les femmes-de-chambre en robe de soie, même avec quelques petits diamans. Cette malheureuse classe commence à s'estimer elle-même fort au-dessous de l'ordre domestique.

CHAPITRE XXXIII.

Comédie clandestine.

Je ne parlerai pas ici de ces farces irréligieuses où une jeunesse indévote se permet des gaietés très-indiscretes; où l'on voit le prêtre disant la messe, qui va cherchant l'hostie que la souris a emporté pendant le *Dominus vobiscum*, & déja à demi croquée. Je ne répéterai point le dialogue de l'abbesse se confessant au cordelier; il faut laisser ces bouffonneries sous le voile qui les couvre.

Je dois parler de certaines petites pieces libres & voluptueuses qu'on vient d'accueillir en secret, comme infiniment propres à débarrasser les femmes de ce reste de pudeur qui les fatigue.

La, Thalie, comme on l'a tant de fois reproché aux dramatiſtes, n'eſt plus une régente, le théatre n'eſt plus une école : on en a chaſſé toute morale ; ce n'eſt point l'eſprit aſſommant de Dorat ; ce n'eſt point le jargon quinteſſencié de la comédie moderne, c'eſt la peinture aiſée d'un riant & facile libertinage ; ce ſont les caracteres à la mode, le goût du jour, le ton nouveau d'une débauche raiſonnée, & qu'on appelle *décente*.

Un abbé ſe plaint de la facilité d'avoir des femmes, & de la difficulté d'avoir des abbaïes. Les ſoubrettes chantent des couplets qui font hauſſer l'éventail, mais pleins de vérités. Des équivoques, des plaiſanteries, une corruption bien profonde, le vice orné de toute la gaieté poſſible, voilà ce qui diſtingue ces mono-drames qui atteſtent notre eſprit, & la ſinguliere licence de nos mœurs.

Les romans de Crébillon fils ſont chaſtes, en comparaiſon de ces petites pieces, où la dériſion de la vertu & l'oubli des principes ſont affichés au point que l'auteur, quoi qu'il imagine, ne ſcandaliſe jamais l'auditoire. Il eſt toujours plus dépravé que le poète.

Ces mono-drames font ſortir le talent

pittoreſque de nos bouffons. Ainſi tous les moyens de l'ancienne comédie ſont tombés ; elle n'eſt plus que décrépite & froide, auprès de cette muſe moderne à l'œil vif & hardi, au ton décidé, au geſte libertin, qui a réponſe à tout, qui voit tout avec le ſourire dominant d'une malice ſpirituelle.

NOTEZ que toutes ces femmes dont on peint l'eſprit & la dépravation, ſont toutes ou comteſſes, ou marquiſes, ou préſidentes, ou ducheſſes ; & les hommes à l'avenant. Il n'y a pas une ſeule bourgeoiſe perſonifiée dans ces pieces. Il n'appartient pas à la bourgeoiſie d'avoir ces vices diſtingués ; le libertinage roturier eſi loin d'un idiôme auſſi fin, auſſi délicat ; il n'eſt pas digne des pinceaux qui célebrent les mœurs ingénieuſes des femmes de qualité.

ON joue auſſi dans des ſallons privilégiés, des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes & connues. On a beſoin de la cauſticité pour ſortir de l'atonie. La ſimple médiſance ne frapperoit pas aſſez profondément la victime ; il faut qu'elle expire ſous les pointes les plus acérées, & le tout par amuſement.

VOILA donc les *atellanes* naturalisées parmi nous; elles ne se présentent point sur les théatres publics. Tout-à-la fois licencieuses & impudentes, elles ne sont dans l'ombre que pour exciter plus vivement la curiosité. Les loix ne peuvent les interdire; c'est une jouissance pour ces êtres blasés, qui croient aviver ainsi leur ame abâtardie. Mais, malgré tant d'efforts, le rire du libertinage ou celui de la méchanceté ne sera jamais le bon rire. J'en préviens les auteurs & les auditeurs.

CHAPITRE XXXIV.

La fête des Rois.

LA fête des rois & le tirage du gâteau subsistent toujours. Cette très-ancienne coutume se transmet de pere en fils. Les incrédules & les impies, qui se moquent de l'étoile des trois mages, célebrent néanmoins cette fête comme les autres. Les festins ne rencontrent point de négatifs. C'est une branche de commerce pour la pâtisserie, dont la vente est considérable ce jour là.

On eſt curieux du ſort : on joue avec l'enfant qui tire le gâteau ; on veut être roi. Cependant ici le roi paie ſa royauté, & ne leve aucun tribut ſur ſon peuple.

Le ſavetier en famille eſt toujours roi ; car il eſt plus obéi dans ſa maiſon, que le préſident ne l'eſt dans la ſienne. Mais ce jour là il parodie la majeſté : il croit fermement, ainſi que tous ſes confreres, que les ſouverains & les princes ne s'occupent dans leurs palais qu'à boire, manger & ſe réjouir. Il ne leur attribue aucune peine, aucun ſouci, aucun travail, parce que leur table eſt toujours bien ſervie.

C'est auſſi le jour où, dans tout Paris, le peuple fait les réflexions les plus bizarres ſur la royauté. On voit qu'il ne la conſidere que ſous les plus faux rapports, & que toutes ſes idées rétrécies ſont, pour ainſi dire, des idées aſiatiques. Oh, qu'il eſt loin de concevoir ce qu'il devroit entendre !

Fontenelle, tout philoſophe qu'il étoit, tira un jour le *gâteau des rois*. La fève lui échut. *Vous êtes roi*, lui dit ſon voiſin ; *ſerez-vous deſpotique ? -- Belle demande*, reprit-il.

Diderot a fait une piece de vers ſur cette

royauté de table, laquelle ne reſſemble point aux vers niais que tant de ſots monarques de la fêve ont publiés dans pluſieurs recueils faſtidieux.

Tous les gens de bouche ſont fort occupés pendant cette huitaine; & l'on voit que toute fête fondée ſur la bafre, ſera & doit être immortelle.

Les proteſtans, hors de la France, ont pouſſé la réformation juſqu'à bannir toutes les fêtes, même celles qui donnent lieu aux feſtins. En arrachant le galon de l'habit, ils ont, comme dit le docteur Swift, déchiré l'étoffe.

CHAPITRE XXXV.

Almanach des Muſes.

C'est une corbeille de fleurs poétiques, que *Frere-Quêteur* au Parnaſſe offre tous les ans au public. On appelle ainſi le rédacteur, parce que pendant toute l'année il ſollicite les faveurs des enfans d'Apollon, qui contribuent de leurs travaux à former ſon recueil & ſon patrimoine. Il vit de ſa quête.

FRERE-QUETEUR prend & entaſſe au haſard toutes ces fleurs, ſans aſſortir les couleurs; il en compoſe un énorme bouquet, à-peu-près comme le fait un païſan mal-adroit à la fête de ſon bailli, puis il le jette au nez du public la veille du jour de l'an. Les fleurs vives, les fleurs pâles, les fleurs inodores, les fleurs odoriférantes, les orties même y ſont mêlées indiſtinctement. Mais qu'importe au *rédacteur?* Son bouquet n'eſt-il pas fait?

ON s'occupe de ce recueil les quinze premiers jours du mois de janvier; puis, ſemblable à certains inſectes éphémeres, il pâlit & diſparoit.

RIEN ne prouve mieux combien il y a de petits talens à Paris que cette foule prodigieuſe de petits vers. Pluſieurs petites réputations ſe contentent d'y briller une fois l'an; & comme ces auteurs ont de l'eſprit pour le premier janvier, ils perſuadent facilement leurs petites coteries qu'ils en ont ou peuvent en avoir toute l'année.

IL y a des tics littéraires qu'il eſt ſi facile d'imiter, qu'ils deviennent épidémiques. C'eſt ce qu'on remarque en liſant cet almanach, compoſé par tant de plumes différentes; c'eſt

une couleur, un ton uniformes. Vous jureriez que la moitié du livret eſt de la même main. On y apperçoit le même tour, la même maniere, la même prétention à l'eſprit; & juſqu'au choix des mots & des images, tout vous répete l'accent du perſiflage à la mode.

TOUT auteur veut y paroître libertin, léger, quoique ſouvent il ne ſoit ni l'un ni l'autre. Ces poètes parlent des ris, des jeux & des graces, qu'ils n'enchaînent que dans leurs hémiſtiches. Ils vous entretiennent de leurs fêtes & de leurs plaiſirs, ſans vous donner envie d'y aſſiſter; car tout en diſant aux autres: allons, mes amis, rions, chantons, abandonnons la gloire pour les beaux yeux de nos maîtreſſes, leur viſage s'alonge & fait la moue.

ON pourroit dire à ces muſes grimacieres ce qu'un homme diſoit à une femme qui faiſoit des mines: *trompeuſe, tu mens au rire.*

QUAND on lit les vers de Chapelle, de Chaulieu, de Coulanges, de Panard, de Collé, on prend part à leurs douces orgies; on eſt à table avec eux; on ſent que leurs plaiſirs n'étoient pas une illuſion; & on les voit auſſi francs dans leur abandon, que nos poètes

modernes ſont contraints, gênés, en alambiquant leur eſprit pour chanter leurs jouiſſances; & ce qu'on voit de mieux dans leurs vers, c'eſt que celles de l'orgueil leur ſont conſtamment les plus cheres.

UN jour, aſſis au pied des Alpes & me repoſant, je trouvai par haſard dans mon porte-manteau un volume ſéparé de ces petits vers. Je voulus les lire; mais ils me parurent ſi petits, ſi meſquins, ſi triſtes devant ces magnifiques amphithéatres qui élevent l'ame & lui donnent de fortes conceptions, que le livre puérile me tomba des mains; je le laiſſai au bas de ces majeſtueuſes montagnes, où il pourrit encore. Mais quand je me retrouvai à Paris, rue Saint Honoré, je le relus. Or, pourquoi cela, lecteur? Les livres dépendroient-ils du tems & des lieux?

CE recueil annuel & inégal eſt ſuivi de petites notices ſur les ouvrages de poéſie & de théatre, bien tranchantes, bien courtes, & toujours vides d'eſprit.

CE rédacteur eſt de plus compilateur de ſon métier, n'importe de quoi. Il va louant ſa plume à tout journaliſte preſſé, ainſi qu'un manœuvre va cherchant un maître maçon.

C'eſt

C'eſt l'emploi de ces écrivailleurs qui, bientôt déſeſpérés de leur radicale impuiſſance, ſe font *jugeurs*. Métier arrogant & tranquille ; car on ne finiroit pas, s'il falloit établir la réviſion des arrêts des folliculaires. Ils uſent du privilege du mépris où ils ſont tombés. Ils prononcent ſur tout, & comprennent peu de choſes. Auſſi point de réplique ; ce ſeroit un procès interminable ; tout ſe perdroit dans les menſtrues périodiques.

CHAPITRE XXXVI.

Bagarre.

Il y en eut une affreuſe, inouie, inconcevable. Ce fut le 30 mai 1770 ; j'y étois. A la ſuite d'un miſérable feu d'artifice tiré ſur la place de Louis XV, un peuple innombrable (car il ne reſta pas ce jour là un tiers de la ville dans les maiſons) ſe porta en foule dans une rue qui conduiſoit aux boulevards, pour y voir la plus triſte des illuminations. On pourroit la comparer aux flambeaux funéraires d'un long convoi, rangés ſur deux files. Elle ſembloit annoncer la cataſtrophe

la plus déſaſtreuſe. De gros nuages noirs, je me le rappelle, planoient ſur la triſte cité.

CETTE rue fort large en apparence, ſe terminoit comme un entonnoir. Des rigoles, des trous, des pierres de taille, pluſieurs équipages, rendirent le paſſage étroit & dangereux.

TOUT-A-COUP je me ſentis horriblement preſſé. Je perdis la liberté de reſpirer & je fus porté en l'air près de quatre minutes, par les flots tumultueux d'un peuple qui avoit à la lettre l'impétuoſité d'un torrent.

JETÉ dans l'angle d'un mur qui me ſauva la vie, j'eus le bonheur, après de longs efforts, de rétrograder, malgré des avis contraires; mais je me rappellai à propos que le matin j'avois vu des pierres de taille dans cette rue ſpacieuſe, & cette réflexion me détermina à revenir ſur mes pas. Une charpente brûloit près du feu d'artifice tiré, & le ſingulier effet de cet incendie m'entraina encore d'un côté oppoſé à la mort.

SORTI à peine de cet horrible tumulte, j'entendis les cris déchirans des hommes, des femmes, des enfans ſuffoqués; mais, quoique ſaiſi d'effroi, je ne ſoupçonnois pas encore l'amas d'horreurs que cette nuit épou-

vantable devoit raſſembler. Je regagnai mon logis ; je n'appris le déſaſtre que le lendemain, quand l'amitié tendre & inquiete accourut & vint m'embraſſer avec la joie de me revoir au nombre des vivans.

J'APPRIS alors que nombre de mes compatriotes avoient péri dans cette affreuſe bagarre ; que des ſcenes cruelles avoient encore ajouté à l'horreur du trépas. Le pied du fils fouloit involontairement les flancs de la mere ; le pere avoit beau ſe débattre, il paſſoit ſur le corps de ſon fils. On voyoit périr à ſes côtés l'objet le plus cher ; on devenoit malgré ſoi l'inſtrument de ſa mort. On portoit ſur ſon ſein le corps ſans vie, juſqu'à ce qu'il tombât pour être foulé ſous les pieds de la rage & du déſeſpoir. Les cris, les hurlemens étouffoient les prieres du ſexe foible ; l'enfance & la beauté avoient perdu leur charme & leur pouvoir.

UN grand nombre de cadavres reſterent ſur la place, & aucun d'eux (ce qui eſt ſurprenant) n'avoit une fracture. Ils avoient tous été étouffés, & le froiſſement les avoit déſhabillés en partie d'une maniere tout-à-la-fois déplorable & biſarre.

J'AI vu pluſieurs perſonnes languir pendant

trente mois des ſuites de cette preſſe épouvantable, porter ſur leurs corps l'empreinte forte des objets qui les avoient comprimés. D'autres ont achevé de mourir au bout de dix années. Cette preſſe coûta la vie à plus de douze cents infortunés, & je n'exagere point.

UNE famille entiere diſparut. Point de maiſon qui n'eût à pleurer un parent ou un ami.

ON n'a point ſu à quelle cauſe attribuer cet étonnant déſaſtre. Le lieu paroiſſoit ſpacieux, & perſonne ne prévit le danger.

AUCUN adminiſtrateur ne fut recherché; tout fut mis ſur le compte de la fatalité. Elle y entra pour beaucoup, il faut l'avouer; mais cela ne juſtifie point encore le peu d'ordre qui régna dans cette fête, & qui troubla toutes les imaginations ſuperſtitieuſes, par l'idée d'un redoutable avenir. Les craintes vulgaires ne ſe ſont pas réaliſées.

CET exemple fatal a du moins ſervi à établir par la ſuite, dans les fêtes publiques, l'ordre le plus exact; mais on a paſſé ſubitement à une autre extrémité. On a depuis invité le peuple à des fêtes, à condition qu'il n'y aſſiſteroit pas. On a fait un déſert de l'emplacement qui lui étoit deſtiné; on lui

a distribué encore plus de bourrades que de petits pains. De sorte qu'aux fêtes de la naissance du Dauphin, lorsque le roi & la reine se sont présentés aux fenêtres de l'hôtel-de-ville, pour être salués par les acclamations & les bénédictions du peuple; il n'y avoit point de peuple.

On n'est pas encore venu à bout à Paris de donner des réjouissances où le peuple ne fût ni foulé, ni maltraité, ni renvoyé. Peut-être enfin tant d'hommes de génie, ramassant leur intelligence, parviendront à nous montrer une fête digne de la capitale & des sommes énormes que l'on dépense pour mécontenter ordinairement tout le monde, & accorder à la soldatesque le plaisir de bourrer la multitude. L'argent, le goût & les idées ne manquent point. Qui empêche donc qu'on ne voie une fête populaire que l'on puisse citer aux nations voisines?

CHAPITRE XXXVII.

Rêves politiques.

Vous souvenez-vous de cet homme qui

voulut faire gagner à Louis XIV, quatre cent millions par an, en mettant toutes les côtes de France en fameux ports de mer ? Vous riez ! Eh bien, on fait tous les jours des projets de cette force là. L'un veut enſeigner au roi l'art d'enrichir ſes ſujets ; l'autre trouve que le roi n'eſt pas aſſez riche pour le titre qu'il porte, il veut doubler ſes revenus. Ces foux raiſonnant, calculant, arrangent des mots & des chiffres, qui font ſur le papier un effet merveilleux.

Je crois qu'il y a encore en France plus de têtes qui ſe fatiguent pour l'art du *gouvernement* que pour la *poéſie*. On démontre à un rimailleur inepte, que ſon vers eſt vicieux, qu'il peche contre les regles ; mais comment prouver à un rêveur que ſon raiſonnement politique eſt d'un ſot ! Son ſyſtême exiſte dans ſa tête ; il veut abſolument qu'il exiſte dans l'état : il ne voit aucun poids, aucun rouage, aucun frottement, aucune réſiſtance, comment lui donner les premieres notions qu'il n'a pas ?

Le cardinal de Fleury rioit de tous les projets qui lui étoient offerts ; & voilà tout ce qu'il pouvoit répondre.

DEPUIS le projet de *mettre en ports de mer toutes les côtes du royaume*, juſqu'à celui de mettre *une capitation ſur les chiens*, tous les faiſeurs ont raiſonné ſérieuſement ces plans inconcevables, & les ont regardés comme des efforts de génie & de patriotiſme.

CE qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les détails de ces projets inſenſés ſont ordinairement bien enchaînés, bien ſuivis, bien raiſonnés, & que la folie ne git que dans le principe.

LE gouvernement, dit-on, a commandé une comédie propre à ridiculiſer cette eſpece d'hommes. Mais il n'eſt peut-être pas adroit de traiter ces rêveurs ſérieux en adverſaires. La diſcuſſion s'établira; une épigramme aujourd'hui ne tient plus lieu de raiſonnement. Le gouvernement devroit laiſſer dire, à condition qu'on le laiſſât faire. Pourquoi jeter le gand ? Il n'y a plus de ſecte dans un état, dès que le gouvernement dédaigne de l'appercevoir. Il ne doit jamais entrer ouvertement dans aucune diſcuſſion politique : il doit agir, il a le bras; qu'il laiſſe la langue ſe remuer. Point de débats, point d'adop-

tion de ſatyres publiques ; il y auroit réaction : c'eſt ce que la gravité d'un gouvernement doit ſur-tout éviter. Comme il ne ſauroit rien gagner à la réplique, il faut qu'il évite une guerre de mots.

Ces rêves politiques abondent & paſſent dans des brochures, *ægri ſomnia.* Comme dans les romans les perſonnages ne mangent point, ne boivent point, (ce qui ſeroit ignoble à dire) ne ſont malades que d'amour, & vivent au moyen d'une caſſette toujours ſous-entendue, qui voyage avec eux à l'abri de tout accident, & toujours remplie par des banquiers fideles ; de même ceux qui font des romans politiques ne s'embarraſſent jamais du terrein cultivé d'un royaume. Ils ordonnent à la terre de produire ; ils vous peuplent un empire, ſans ſonger ſi les habitans pourront ſatisfaire aux beſoins de premiere & de ſeconde néceſſité. Rien ne les arrête ; ils enrichiſſent le monarque, lui donnent quatre cent mille hommes de troupes & cent vaiſſeaux de ligne. Ils font ſur le papier une nation floriſſante, victorieuſe, riche, donnant la loi à toutes les autres ; & ils oublient de lui donner du pain.

Ces auteurs ſont ſemblables à cet architecte qui avoit bâti une maiſon magnifique, où l'on admiroit les colonnes & les belles proportions qui ornoient la façade ; mais lorſqu'on voulut monter au premier étage, il ſe trouva qu'il n'y avoit point d'eſcalier.

Il y a au dépôt des affaires étrangeres une chambre où l'on a jeté tous les papiers que les eſprits à ſyſtême ont envoyés aux miniſtres. On a écrit au-deſſus de la porte : *Projets des têtes fêlées.* Tous ces projets diſent en ſubſtance : *ſi l'on ne fait pas ce que je dis, la France eſt perdue.*

D'autres ne ſont pas ſuſceptibles de la moindre alarme : ils vont répétant que les reſſources de la France ſont inépuiſables ; qu'on ne ſauroit la ruiner, quoi qu'on faſſe. On renouvelle ces axiomes miniſtériels qui ont régné véritablement ; & il eſt vrai que le tempérament robuſte & vigoureux de l'état a réſiſté juſqu'ici aux poiſons de tous les pharmaciens. Il paroît doué d'une de ces heureuſes conſtitutions propres à ſe moquer éternellement des médecins. C'eſt ce qu'il fait ; & les médecins ſcandaliſés voudroient le voir ſérieuſement malade, pour l'honneur de leur pronoſtic.

CHAPITRE XXXVIII.

Toilette.

UNE jolie femme fait réguliérement chaque matin deux toilettes. La premiere eſt fort ſecrete, & jamais les amans n'y ſont admis; ils n'entrent qu'à l'heure indiquée. On peut tromper les femmes; mais on ne doit jamais les ſurprendre : voilà la regle. L'amant le plus favoriſé, le plus libéral même, n'oſe l'enfreindre.

C'EST là que le myſtere met en uſage tous les coſmétiques qui embelliſſent la peau, ainſi que les autres préparations qui chez les femmes forment une ſcience à part; oſerai-je dire une encyclopédie ?

LA ſeconde toilette n'eſt qu'un jeu inventé par la coquetterie. Alors ſi l'on grimace devant un miroir, c'eſt avec une grace étudiée. On ne ſe contemple plus, on s'admire. Si l'on treſſe de longs cheveux flottans, ils ont déja leur pli & reçu leurs parfums. Les boucles ſont bientôt formées; elles naiſſent ſous une main légere, qui ſemble à peine y tou-

cher. Si l'on plonge un bras d'albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à ſon poli comme à ſa blancheur.

CETTE toilette n'eſt qu'un rôle qui favoriſe le développement de mille attraits cachés ou non encore apperçus. Un peignoir qui ſe dérange, une jambe demi-nue qu'on laiſſe entrevoir, une mule légere qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paroît plus riche & plus élégante, donnent mille inſtans flatteurs à la vanité des femmes. Tout, juſqu'au babil interrompu & coupé qui imite le déſordre & le négligé du moment, prête un jour aux ſaillies vagabondes de l'imagination.

LES femmes à Paris ont l'imagination plus ſouple & plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mieux qu'eux. Les liaiſons dans leurs diſcours ſont imperceptibles. Leurs tranſitions délicates ſont toutes liées par le ſentiment. On peut dire qu'elles écrivent leurs lettres par inſtinct; & j'ai toujours admiré le tour heureux de leur élocution, ſans pouvoir comprendre ni ſaiſir leur ſecret. Les billets du matin s'écrivent à la toilette :

ils ont une expreſſion locale ; ils ſont plus aiſés que ceux du ſoir.

C'EST là que l'on voit ſur-tout que les femmes ont l'art de réparer une imperfection par une grace, & que chaque agrément qu'elles ſe font cache un petit défaut.

POPE a très-bien peint une toilette. Je le traduis, ne pouvant mieux faire. „ Elle approche, dans un vêtement blanc, d'un autel où pluſieurs vaſes d'or & de cryſtal ſont myſtérieuſement rangés. La tête nue, elle adreſſe ſes vœux aux dieux brillans de la parure, à ces rois immortels du monde. Voilà qu'une image raviſſante reſpire au fond d'un miroir. Ses yeux s'attachent ſur les ſiens & y demeurent fixés. Elle ſourit amoureuſement à l'adorable déeſſe, unique objet de ſon admiration, de ſes ſoins, de ſon reſpect. A côté de cet autel, où regne le ſilence attentif, une humble prêtreſſe, les yeux baiſſés, prépare les pures eſſences qui doivent embaumer ſa flottante chévelure.

LES cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des tréſors cachés, où la beauté puiſe encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans, ſortent mille

graces particulieres. Les perles, les diamans, enfans du ſoleil, prêtent leur vif ornement. Le doux eſprit des fleurs s'échappe des flacons d'or ; l'air eſt embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante, l'yvoire des dents de l'éléphant ſe trouvent unis & métamorphoſés pour le même uſage. Plus loin ſont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour, & une armée d'épingles.

La beauté devient plus belle ; ſon front reçoit une nuance plus vive & plus touchante ; ſes yeux brillent d'un rayon plus animé ; ſon ſourire enfin eſt plus doux. Je ne ſais quelle grace accomplie ſe répand inſenſiblement ſur toute ſa perſonne. Quel éclat ! quelle fraîcheur ! „

Et que n'eût point dit Pope, s'il eût vu cette toilette d'or, qui n'étoit cependant pas deſtinée à une reine ; ce miroir célebre, ſurmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figuroit celle du pouvoir ! Le fini, le précieux de tous ces ornemens auroit été digne de ſes vers ; mais auroient-ils pu atteindre à la deſcription de tant de richeſſes ?

Pope eût été auſſi embarraſſé que l'auteur qui voudroit décrire le nouveau pavillon de *Lucienne*, où tout ce qu'a pu imaginer la fantaiſie raffinée du luxe eſt raſſemblé au premier degré.

AH, ſi l'on pouvoit devenir un des Sylphes dont parle le poète Anglois, & aſſiſter inviſible à telle toilette ! on en ſauroit plus en une heure, que n'en diſent toutes les anecdotes, que n'en font entrevoir toutes les conjectures.

Un ſeul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux ! faites parler les toilettes,
Et nous ſaurons le ſecret des états.

CHAPITRE XXXIX.

Pots de fleurs.

L'AMOUR de la campagne & de l'agriculture, commun à tous les hommes, ſe manifeſte encore dans l'immenſe tas de pierres qu'habite le Pariſien.

IL éleve en l'air un petit jardin de trois pieds de long; il place ſur ſes fenêtres un

pot de fleurs; c'eſt un petit tribut qu'il envoie de loin à la nature. Un arbre à fruit végete dans l'enceinte étroite d'une croiſée. Le citadin qui ne voit plus la campagne, arroſe ce nain arbuſte matin & ſoir. Il cultive dans une caiſſe l'œillet & la roſe. Six pouces de verdure le conſolent de la perte des tapis émaillés & remplacent l'aſpect des bois épais & fleuris.

MALGRÉ les défenſes de police, le citadin caſanier tient à ſon pot de fleurs, à ſa caiſſe de terre. Il la cache quand l'inſpecteur paſſe; il la replace quand il eſt paſſé. Mais au moment qu'on y penſe le moins, la maſſe s'échappe, tombe du cinquieme étage. Heureux celui qui n'en eſt pas touché ! L'arbuſte & les fleurs ſont emportés par le ruiſſeau, & les débris de ces jardins ſuſpendus atteſtent ſur le pavé qu'il n'auroit pas fallu ſe trouver à leur deſcente.

L'HOMMAGE offert à Pomone & à Flore, exilées de la ville, ſe manifeſte à chaque rue au ſein de la triſte priſon où le travail & la néceſſité renferment l'artiſan livré à des métiers ſédentaires. Telle femme nourrit quatre poules, ſix lapins, éleve huit ſerins,

& ſur les rebords de ſa fenêtre fait croître un groſeiller, un prunier. Le goût de la campagne perce, & vient expirer ſur les balcons où les rayons du ſoleil, interceptés par la hauteur des cheminées, ne frappent qu'une heure dans toute la journée. La femme qui ne quitte pas la chambre, épie cette heure fortunée, & ſourit de joie quand le calice d'une fleur iſolée vient à s'ouvrir à l'aſtre du jour. Elle appelle ſa voiſine pour contempler avec elle ce phénomene.

CHAPITRE XL.

Les accords.

LE pinceau ſatyrique de Hogarth, peintre Anglois, a repréſenté le ſeigneur ruiné épouſant la riche bourgeoiſe. Greuze a fait un tableau dont le ſujet eſt l'accordée de village; mais il a peint d'honnêtes gens de la campagne, ſimples dans leurs mœurs, & dont les paſſions n'alterent ni les traits du viſage ni le caractere.

UN tableau différent & plus moral ſeroit celui

celui qui offriroit les accords dans la classe que j'ai sous les yeux. Vous voyez la figure du futur époux, lorsqu'il traite les articles qu'il a fait soigneusement stipuler d'avance. A travers l'air passionné qu'il s'efforce de prendre, remarquez le coup-d'œil qui s'échappe sur la dot ! L'accordée, de son côté, lorgnant d'une maniere imperceptible ces sacs accumulés, n'a-t-elle pas l'air de dire ? j'aurai soin que cet argent se métamorphose en plaisirs & serve sur-tout à mes jouissances particulieres.

Ce n'est point d'un lien qui doit décider du bonheur de la vie qu'il est question ici ; c'est d'un arrangement entre deux familles, où chacune croit trouver de l'avantage. Voyez le pere, la mere, les parens. S'ils sont tous peints d'après nature, on appercevra des physionomies contraintes, avides & dissimulées. La fille qui se marie pour sortir d'esclavage, le mari qui y entre, amorcé par la dot ; une mere qui se débarrasse de soins gênans, un pere qui déja songe à éloigner son gendre : tout cet ensemble vous offrira le tableau d'un marché.

Qui le fera, ce tableau ? Le notaire le

voit tous les jours dans ſon cabinet ; mais il y eſt ſi accoutumé, qu'il n'y ſonge plus.

OPPOSEZ ces figures qui ſignent ainſi, à un mariage tel qu'il ſe pratiquoit dans un ſiecle paſtoral ; & que ces deux pendans ornent le cabinet de tout notaire. Qu'arrivera-t-il ? je le ſais bien. La famille calculant n'y verra que le plus ou le moins de talent du peintre, & rien de plus.

CHAPITRE XLI.

Saint-Denis en France.

LIEU de la ſépulture des rois de France, princes & princeſſes de leur ſang. Le plus beau ſonge que puiſſe faire un ſouverain, a dit le roi de Pruſſe, c'eſt de rêver qu'il eſt roi de France. Ici finit le ſonge.

ON dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain-en-Laye, emplacement ſuperbe & commode, parce que de ce ſite il découvroit le clocher de Saint-Denis. Il s'enfonça dans un bas marécageux, où il força la nature, pour perdre de vue le clocher fatal.

„ LORSQUE la mort avoit fermé la bou-
„ che des flatteurs & les yeux du maître de
„ l'Egypte, un tribunal integre s'avançoit
„ pour vérifier sa vie, & l'arrêtoit au bord
„ du tombeau. Là le monarque rentré dans
„ la triste égalité des morts, suppliant, dé-
„ pouillé de sa grandeur passée, imploroit
„ ce dernier asyle de l'homme & attendoit
„ son arrêt. La nation assemblée, repréſen-
„ tant la postérité, nommoit ses vertus, ou
„ dénonçoit ses vices. La plainte des mal-
„ heureux qu'il avoit opprimés, retentissoit
„ sur son cercueil, ou bien les larmes de la
„ reconnoissance publique l'arrosoient. C'é-
„ toit sur ces titres sinceres que ces magis-
„ trats de l'avenir prononçoient son juge-
„ ment irrévocable. S'il avoit abusé de sa vie
„ & de son peuple, les restes condamnés du
„ souverain décédé étoient détruits, & son
„ nom livré à l'immortalité de la honte.
„ Mais s'il avoit vécu le bienfaiteur de ses
„ sujets, ils l'accompagnoient encore dans
„ cette route solitaire; ils le conduisoient
„ en triomphe vers sa tombe, & la gloire y
„ gravoit à la suite de son nom: *ici il con-*
„ *tinue de régner.* Tel étoit le premier flat-

» teur qu'entendoit le nouveau monarque en
» montant sur le trône.

» Ce tribunal n'est point anéanti. Indé-
» pendant de la force & du caprice des cou-
» tumes, il subsiste chez toutes les nations
» & dans tous les tems, invisible & caché.
» L'incorruptible, l'immortelle vérité observe
» en silence les souverains du monde, à me-
» sure qu'ils passent. Dès qu'ils sont descen-
» dus dans la terre, elle apparoît au-dessus
» d'eux, donne un démenti éternel à l'im-
» posture, interroge les peuples, & sépare
» pour jamais les Titus & les Nérons ; elle
» charge l'équitable histoire d'annoncer son
» jugement aux générations futures, de livrer
» les mauvais princes à la justice des siecles,
» de recommander les bons rois à la pos-
» térité. »

A la suite de ce beau morceau, par M. le Tourneur, & qui ouvre son éloge de Charles V, me sera-t-il permis d'ajouter ces lignes ?

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert ces augustes souterreins où l'on dépose avec pompe, la dépouille mortelle de nos rois. Un jeune prince, moissonné dans la fleur de

ſon âge, (*) alloit y prendre place près de ſes ancêtres. Là, dans cette cour ſilencieuſe & triſte, les rois ſont ſeuls & ne ſont plus flattés. Chaque pas que je faiſois m'offroit un ſceptre briſé & le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil ſembloit vouloir ſéparer leur orgueilleuſe pouſſiere de celle des autres hommes; mais malgré le ſceau, les cendres des enfans de la terre ſont toutes égales & doivent ſe confondre un jour. Je traverſois lentement ces voûtes ſépulcrales, où la mort apparoit la véritable ſouveraine de l'univers. Je ſentois là, plus qu'ailleurs, ſon vaſte, univerſel & muet empire. De vains trophées dominoient les tombes des monarques pulvériſés. Ah! combien l'ami des hommes s'effraie & gémit d'en rencontrer ſi peu dignes de la couronne qu'ils ont portée! En voulant lire leurs noms, je confondois les dates, les tombeaux & les ſiecles. Leur nom même étoit à moitié effacé par la main du tems. Que ce tems eſt un ſage, un éloquent, un judicieux, un fidele hiſtorien! On paſſoit auprès de Louis XIV, & l'on diſoit, voilà Turenne. On s'arrêtoit

(*) Le duc de Bourgogne, frere aîné de Louis XVI, actuellement régnant.

aux pieds de Charles V & de ſon connétable. On diſtinguoit Louis XII. Mais dès qu'on avoit rencontré le cercueil du héros de la France, on s'arrêtoit, on ne le quittoit plus. J'ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau, garder un religieux ſilence, s'approcher avec attendriſſement, porter une bouche reſpectueuſe ſur le plomb qui renfermoit ces reſtes précieux. Tous les ſpectateurs, en contemplant d'un air fixe cette tombe ſacrée, ſembloient attendre un miracle du ciel en faveur de la terre. On eût dit que ce bon roi venoit de mourir. On déteſtoit le parricide comme s'il reſpiroit encore. On s'entretenoit de cet horrible événement comme d'une calamité récente & générale. On parloit de ſes vertus héroïques, de ſa bonté populaire, des vœux qu'il formoit pour le plus pauvre au moment où il fut aſſaſſiné. Les ſoupirs des aſſiſtans interrompoient leurs éloges, & le regret qui de moment en moment devenoit plus vif, ne permettoit plus qu'au ſilence de ſentiment d'achever la louange.

Les corps des monarques décédés ſont rangés ſous ces voûtes. Mais ſeroit-il permis de loger en idée leurs ames? Où placer celles

de Louis XI, de Henri III, de Charles IX.

Je placerois l'ame de Louis XIV au milieu d'une égliſe peuplée de réfugiés François. Là il entendroit ce qu'on dit de lui; là il verroit ſes enfans innocens expatriés & à l'aumône des Anglois. Il jugeroit lui-même la proſcription épouvantable qu'il ſigna par erreur. Oh, que l'erreur eſt funeſte!

On a tant parlé du tréſor de Saint-Denis, du ſceptre de Dagobert, de la grande-croix de Charlemagne, de l'oratoire de Philippe-Auguſte, que je ne dirai rien ſur ces objets bons à fondre ou à vendre.

Ce qui m'a plus étonné que le tréſor, ce fut le récit du porte-clef, couvert de la livrée royale, en entrant dans la chapelle de Turenne. *Sur ce marbre noir*, nous dit-il, *étoit une inſcription à la gloire du maréchal; mais la jalouſie de Louis XIV la fit effacer.*

Manes de Louis le Grand, vous étiez à dix pas de l'homme qui tenoit ce diſcours! Il a dû percer votre tombe; & c'eſt ainſi que la vérité viendra s'aſſeoir près du cercueil de tous les rois.

Je ne ſais; mais après avoir dernièrement viſité ce lieu ſi propre à réfléchir, j'ai écrit

le ſoir même le chapitre ſuivant. Je n'ai rien à dire à celui qui n'y trouveroit pas une liaiſon ſecrete avec celui-ci. J'aime tant à me figurer un Être au-deſſus des rois, & les jugeant tous. Quoi ! me ſuis-je dit ſur ces tombes, l'auteur du *Syſtême de la nature* ſeroit-il fondé ? J'ai frémi dans tout mon être, & cette idée m'a pourſuivie ; je ne voyois plus le genre humain, que comme un troupeau bêlant ſous la main des.... J'ai fui, je me ſuis ſoulagé en écrivant ce qui ſuit.

CHAPITRE XLII.

De l'Auteur du Syſtême de la nature.

On parle très-ſouvent de l'auteur du *Syſtême de la nature*. On me demande par-tout ſon nom, comme ſi je le connoiſſois. Je ne le connois point. (*)

(*) Ces titres de *Syſtême de la nature*, de *Code de la nature*, de *Livre de la nature*, de *Philoſophie de la nature*, de l'*Interprétation de la nature*; enſuite ces noms reſſemblans de *M. de Liſle*, de *M. l'abbé de Lille*, ont formé un chaos dans l'eſprit de pluſieurs provinciaux, qui confondent également les noms & les ouvrages. Il faut débrouiller ce chaos.

Il s'eſt caché dans d'épaiſſes ténebres, cet auteur violent. Que ſon nom meure à jamais dans l'obſcurité !

Cette immenſité harmonique de l'univers, ce concours de tant d'objets, dépendans d'une ſeule & même cauſe, tout ce poids de ſageſſe, de rapports, de vues & d'intelligence, n'écraſe point l'athée. Il ferme les yeux pour

---

L'auteur du *Syſtême de la nature*, très-dangereux ouvrage, eſt inconnu; l'auteur du *Code de la nature* eſt anonyme ; l'auteur du *Livre de la nature* eſt M. Robinet ; l'auteur enfin de la *Philoſophie de la nature*, eſt M. de Lisle de la Salle, ex-oratorien. Son ouvrage eſt une compilation indigeſte. M. l'abbé de Lille n'a jamais fait que des vers, & il eſt fort innocent du crime de philoſophie. Cependant comme M. l'abbé de Lille étoit beaucoup plus connu pour ſes vers que M. de Lisle pour ſa proſe, les clercs de procureurs, qui n'ont lu que la coutume & qui prennent leurs connoiſſances littéraires à la volée, ſe diſoient entr'eux au parc civil : *Tu ne ſais pas ?... Non. Eh bien ! . . . On va brûler l'abbé de Lille, pour avoir fait le Syſtême de la nature.* Comme ces ſcribes calomnioient l'abbé verſificateur ! Autre diſtinction. M. l'abbé de Lille qui ne fait que des vers, & ſobrement, eſt de l'académie françoiſe ; & M. de Lisle qui compile de la proſe philoſophique n'en eſt pas encore.

Les vers corrects & monotones de M. l'abbé de Lille ſont-ils plus amuſans à lire que la compilation de M. de Lisle de la Salle ? Prenez & jugez. Pour moi, je ne relirai ni l'un ni l'autre.

ne pas voir ; il durcit ſon cœur pour ne point ſentir. Il défend à ſon ame d'obéir à cette idée douce, conſolante & univerſelle, qui nous porte tous vers un Etre ſuprême. Il ne veut point d'un œil ouvert ſur les actions des hommes ; il ſemble craindre que la vertu n'ait ſa récompenſe, & que le tyran, oppreſſeur de ſes ſemblables, ne rencontre bientôt un vengeur.

ON diroit qu'il nourrit en lui-même des motifs ſecrets pour embraſſer le ſyſtême du déſeſpoir & celui du crime.

TANDIS que l'adorateur du Dieu juſte & bon regarde avec joie la voûte des cieux, ſi vaſte, ſi brillante, & la contemple comme le palais d'un Maître puiſſant & magnifique, dont la grandeur eſt le titre irrévocable de notre félicité ; l'athée n'apperçoit que des agens bruts, que des atomes liés dans un monde ſuſpendu quelques inſtans au-deſſus du néant. C'eſt l'abîme qui doit tout recevoir, tout engloutir. Triſte & déplorable ſyſtême ! Tout pâlit, tout s'efface : beauté, génie, grandeur, vertus ; il n'y a plus ſur la terre que déſordre & confuſion. Quoi donc, la nobleſſe de l'ame, l'héroïque ſenſibilité du cœur, la bonté com-

patiſſante, les lumieres grandes & généreuſes qui font la félicité des nations, iroient rejoindre le menſonge, la perfidie, la politique verſatile & ténébreuſe, la rage de l'ambition, la ſoif des combats, l'oubli de l'humanité! Néron & Socrate ne formeroient plus qu'une ſeule & même ame; la main qui a nourri un pere infirme ne ſe diſtingueroit plus du bras qui l'a égorgé!

Ah! l'homme ſenſible détournant ſes regards, n'oſe plus ni penſer, ni parler, ni écrire. Et que dire aux autres & à ſoi-même! Que dire aux adminiſtrateurs des peuples, ſi je vis ſous le ſceptre de fer d'une aveugle fatalité; ſi cette puiſſance ténébreuſe m'environne; ſi la vie n'eſt qu'un aſſemblage forcé d'élémens prêts à ſe diſſoudre; ſi la tombe n'a qu'une profondeur obſcure & muette où je dois m'enſévelir pour jamais? Eh bien, que j'y tombe plutôt aujourd'hui que demain; que je quitte un monde où il n'y a plus ni eſpérance, ni conſolation, ni appui; où le pouvoir qui m'a créé ne m'apperçoit ſeulement pas; où ma ſenſibilité eſt froiſſée de toutes parts, ſans qu'aucune oreille puiſſe entendre mes cris ni recueillir mes gémiſſemens;

où la force écrasante s'appellera impunément justice; où je ne pourrois même lui contester le titre qu'elle usurpe! Car que devient l'idée de justice, sans un Juge éternel & suprême? Et que dirai-je au tyran qui, me mettant le pied sur la gorge, me crieroit: *tu es foible, & je suis fort?*

AINSI l'athée a renversé l'ordre qui délectoit mes regards & reposoit mon cœur. Il a porté sur la nature, ainsi que sur lui-même, une main destructive & meurtriere. Il a interdit la vertu à ses semblables, comme ne devant conserver dans les siecles aucune marque distinctive; il a tué la grandeur & la générosité qui vivent de sacrifices; il a invité les passions, déja si terribles, à ne reconnoître aucun frein, & c'est dans le néant qu'il veut faire descendre avec lui tous les êtres, comme dans les ténebres favorables, sans doute, à le cacher aux yeux de tous & à le dérober à lui-même.

L'ATHÉE porte-t-il donc un cœur criminel? Et s'il ne l'est pas, comment peut-il voir sans frémir le tyran ensanglanté, dormant à côté du plaisible & vertueux monarque? Qu'importeroit alors d'avoir été un Marc-Au-

rele ou un Caligula; d'avoir ordonné les ſanglantes batailles, ou d'avoir tracé un code humain? Que deviendroit cette affection tendre & pure qui nous porte vers nos ſemblables? Fuyez gracieuſes émotions qui tendez à ramener l'union & la concorde au milieu des êtres ſenſibles! Ils ne ſont plus faits pour s'aimer, puiſque le crime & la vertu n'admettent entr'eux aucune différence.

Mais ce ſyſtême déſeſpérant eſt détruit par l'ordre & l'harmonie de la nature entiere: tandis que tout eſt admirablement lié dans l'univers phyſique, que la feuille a ſon organiſation, que l'atome a ſa tendance, que l'inſecte eſt merveilleux dans la pouſſiere; le monde moral ne ſera point abandonné à une horrible confuſion. Le ſpectacle des cieux eſt fait pour donner de l'audace & de l'élévation à nos idées. Il faut en croire notre ame, qui s'enflamme de joie & d'admiration devant tant de miracles prodigués par une main étendue; il faut repouſſer dans la nuit dont il ſort, ce noir ſyſtême qui ne peut réjouir que le mauvais roi.

Un autre ſyſtême plus pur, plus radieux, plus vaſte, plus conforme à l'immenſité des

objets qui nous environnent, s'offre à nous comme le dogme univerſel de tous les peuples. Il établit une relation heureuſe entre le Créateur & le cœur de l'homme; il ſoumet les monarques à rendre compte de leurs actions. Nous l'embraſſerons avec tranſport ce ſyſtême magnifique, & qui conſéquemment doit exiſter; car tout ce qui eſt grand & ſublime eſt néceſſairement vrai. Et d'où nous viendroit cette idée profonde & claire qui ſubjugue l'entendement? Nous aurions donc créé un ſyſtême plus grand & plus généreux que celui qui exiſte, nous foibles créatures! Oui, il exiſte, ce ſyſtême d'ordre arrangé par une Intelligence infinie & prévoyante. Je le vois, je le ſens; je m'y abandonne; j'abdique ma qualité d'homme, & je frémis devant tout être puiſſant, s'il n'eſt qu'un rêve.

Toutes ces planetes enchaînées dans leur orbite, circulant avec une rapidité qui effraie l'imagination, accompliſſant les révolutions céleſtes avec une préciſion qui ſemble obéir au calcul; tous ces globes de feu qui montent, deſcendent, ſe croiſent, & qu'une chaîne inviſible retient dans l'eſpace qu'ils parcourent; ce temple de l'univers avec ſon

plan, ſa magnificence, ſa ſuperbe décoration, que ſeroit-il en effet, ſans l'être né pour connoître, pour admirer ſon auguſte appareil, pour meſurer les diſtances, le rapport, le vol des aſtres, & pour avoir le ſentiment profond des prodiges qui ſe déploient autour de lui? Ce temple ſeroit inanimé & déſert ſi le prêtre de la Divinité, ſi l'homme n'étoit pas au milieu pour adorer & ſe proſterner devant l'ouvrage de la Sageſſe éternelle.

SANS l'élan d'une ame ſenſible, l'univers eſt froid, mort & ſtérile. L'hommage de ſa penſée, voilà ce qui donne une ame à la nature, en établiſſant un rapport entre l'ouvrier & l'ouvrage.

QUE l'homme ſoit donc un moment orgueilleux de ſon origine! C'eſt vraiment pour lui que le monde exiſte. Ces ſoleils immenſes, ils ne ſe connoiſſent pas; & lui il les peſe. Sa penſée s'élance au-delà des limites où pénetrent leurs rayons. Elle a une ſphere d'activité plus grande que la leur; elle paroît le point où tout ce qui eſt créé peut & doit aboutir. Ardent & tranquille contemplateur des merveilles de la création, il en eſt le chef-d'œuvre, puiſque c'eſt ſon ame qui ſent

avec transport la majestueuse existence de l'Auteur de la nature. Et pourquoi se refuser à la reconnoître? Il est bon, parce qu'il est grand. Toute idée lumineuse, tout sentiment cher, toute image sublime ou consolante, viennent du grand Etre. Adorons, aimons, espérons!

CHAPITRE XLIII.

Tours de Filoux.

Les filoux ayant à combattre une inspection vigilante, ont eu besoin de plus de ruse & de soupleſſe. La défense est devenue aussi ingénieuse que l'attaque. Le chef-d'œuvre seroit de s'entendre avec les prépoſés; mais comme cela est impraticable, il faut qu'ils aient recours à des astuces toujours nouvelles.

La main qui soutire la tabatiere d'or, la montre, la bourse, est légere & souple; mais elle s'est exercée sur un mannequin suspendu. Il faut qu'il soit volé sans qu'il vacille. La main subtile se forme à la longue, & la cupidité la rend adroite & sûre, mais la

mais la langue du filou qui l'endoctrine si bien & si à propos, comment a-t-il souvent une présence d'esprit admirable ?

Un homme qui venoit de recevoir un paiement chez un notaire, retournoit chez lui dans un carrosse de louage. Le cocher ne se souvenant plus du nom de la rue qu'on lui avoit indiquée, descendit de son siege & ouvrit la portiere pour le redemander. Il trouva notre homme roide mort. A sa premiere exclamation le monde s'amassa. Un filou qui passoit, fend tout-à-coup la presse, & d'une voix lamentable & pathétique, il s'écrie : *c'est mon pere ! malheureux que je suis !* Et donnant toutes les marques de la plus vive douleur, pleurant, sanglottant, il monte dans le carrosse, embrasse le visage du mort. Le peuple fut touché & se dispersa, en disant : *le bon fils* ! Le filou fit marcher le carrosse & les sacs d'argent ; & s'arrêtant à une porte, il dit au cocher qu'il vouloit prévenir sa sœur du funeste accident qui venoit d'arriver. Il descend, ferme la portiere, & laisse le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui. Le cocher ayant attendu long-tems, s'informa vainement dans la maison, du jeune

homme & de ſa ſœur; on ne connoiſſoit ni elle ni lui, ni le mort.

Il fut un tems où, à la réquiſition de l'archevêque, on faiſoit la chaſſe aux abbés qui alloient voir des filles. Ces abbés n'ont pour tout caractere que l'habit violet ou marron; quelquefois le manteau court & le petit colet. C'étoit ſur-tout dans les promenades du ſoir que ces abbés accoſtoient ces filles. Un filou s'étant aviſé de s'habiller en exempt de police, parcouroit les promenades; & dès qu'il voyoit un de ces abbés parler à des filles, il ne le perdoit pas de vue. Lorſque l'abbé ſortoit, il alloit à lui, & montrant tout-à-coup ſon bâton d'ivoire, il lui diſoit: *vous ſavez ce que vous venez de faire, monſieur l'abbé; je vous arrête de la part du roi.* Le pauvre abbé tremblant, montoit dans un fiacre, & oſoit enfin demander où on le conduiſoit. *Au Fort-l'Evêque*, répondoit le faux exempt. *Au Fort-l'Evêque? Ah, monſieur!* Il tâchoit d'attendrir le meneur, en lui repréſentant combien ſa réputation en ſouffriroit. Bientôt l'inexorable exempt compoſoit avec ſon priſonnier, & lui tiroit tout l'argent qu'il avoit en poche.

Il suivoit ce métier lucratif, lorsque le magistrat en ayant été informé, fit déguiser un exempt en abbé, lequel joua dans les Tuileries le rôle convenable pour attirer le faux exempt. Quand il vint à lui montrer son bâton & l'ordre du roi, l'abbé en tira un autre de sa poche, en lui disant : *voici le véritable, monsieur ; suivez-moi.*

On vit ce qu'on n'avoit pas encore vu, un exempt en manteau court arrêter un homme en habit bleu & le conduire réellement au *Fort-l'Evêque*, où il avoit feint d'en conduire tant d'autres. Je prie quelque dessinateur en belle humeur, de faire une estampe sur ce sujet; il faudra qu'on y voie la physionomie d'un exempt en rabat transpirer sous la calotte; l'imposteur qui en avoit endossé l'habit, ne doit avoir qu'une teinte de cet œil hardi & pénétrant, qui devine & en impose aux escrocs. La surprise, les deux bâtons croisés, l'audace terrassée, tout cela doit faire une estampe piquante.

Au mois de juin de l'année 1754, un banqueroutier, embarrassé du désordre & de la confusion de ses affaires, s'avisa du stratagême suivant. Il fit acheter secrétement un

cadavre de sa taille & de son poil, & le fit porter à sa maison de campagne ; il eut soin de le revêtir du même linge & des mêmes habits qu'on lui avoit vus le jour de sa disparition. Après quoi, lui ayant tiré dans le visage un coup de pistolet, de maniere à le défigurer & le rendre méconnoissable, il prit la fuite sous un autre habillement. Tandis qu'on déploroit sa mort tragique, il étoit en Angleterre. Ce fut ainsi que ce filou fut payer ses créanciers avec un cadavre acheté, & un coup de pistolet qui ne fit de mal à personne.

Il y a beaucoup plus de filoux à Paris que de voleurs. C'est le contraire à Londres. L'Anglois dédaigne de fouiller dans les poches ; il a honte d'une subtilité ; il attaque ou il enfonce les portes. Ici la ruse du vol est plus commune que sa violence ; l'adresse veille le jour & la nuit ; il faut tout garder, tout serrer. Une porte ne reste pas impunément entr'ouverte ; les mains vigilantes des larrons qui se glissent à pas de loup, se portent invisiblement sur tout, & l'on n'oseroit confier même pendant le jour aucun objet à la foi publique.

CHAPITRE XLIV.

Les Rogations.

C'EST une fête bien touchante que celle où la religion va trouver le laboureur au milieu des champs ; où les prêtres traverſent les guérets, pour demander au Dieu qui nourrit les humains, de fertiliſer la terre, de faire deſcendre la roſée du ciel ſur les ſemences, d'accorder au cultivateur des récoltes propices !

QUOI de plus auguſte que ces cantiques offerts ſous la voûte des cieux, qui montent vers l'Être ſuprême, qui implorent les véritables richeſſes, le froment nourriture premiere & les fruits ſavoureux ! La religion alors ſe montre comme nourrice de ſes nombreux enfans, comme médiatrice entre le ciel & la terre, & ſemble tout-à-la-fois promettre & appeller l'abondance.

LA ville eſt devenue ſi grande, que les prêtres ne peuvent plus viſiter les champs trop éloignés. Ils font le tour des charniers, ils ſe promenent ſur un pavé ſec ou fangeux ; mais dès qu'on ne voit plus flotter les bannie-

res à côté des épis, cette fête a perdu ce qu'elle avoit d'impoſant.

Il eſt inutile de traverſer des rues bordées de chapeliers & de marchandes de modes, pour rappeller une fête ruſtique, où l'on rendoit hommage au Créateur au milieu du verd naiſſant des prés.

Sans les bleds nouveaux, & qui annoncent une ſeve active, cette cérémonie devient ſeche. L'homme a vu ſes travaux bouleverſés par le caprice des élémens; il a craint, il a élevé les mains vers l'Être qui diſpenſe les rayons du ſoleil. Mais la proceſſion dans les rues pierreuſes de la ville a perdu toute ſa dignité, tout ſon charme, & l'on n'entend plus qu'avec froideur, dans la rue Saint-Honoré, les chants qui dans les ſentiers des haies fleuries auroient fait couler une larme de ferveur & de joie; car l'eſpérance n'eſt que le deſir, & voilà le plus pur tréſor de l'homme.

L'opulent ne voit-il pas le prix du froment avec une ſouveraine indifférence? N'eſt-il pas tenté de rire, quand il rencontre la proceſſion qui demande du pain à celui qui fait croître le bled? Pourquoi donc profaner cette antique & religieuſe cérémonie devant

la porte orgueilleuſe de tant d'hommes durs, ingrats & ſans yeux, qui précipiteroient leurs chevaux ſur la foule ſuppliante pour arriver un inſtant plus tôt à la bourſe ? Allons voir cette fête à la campagne. L'humble curé du village faiſant le tour des champs, eſt alors plus grand que le pontife de la capitale.

CHAPITRE XLV.

Le Landi.

LORSQUE le papier n'étoit pas encore en uſage, on ſe ſervoit de parchemin, & tous les ans on en vendoit pour toute l'année, à *une foire franche*, où le recteur de l'univerſité alloit en proceſſion. Les écoliers & les régens, ſeuls conſommateurs du précieux parchemin, l'accompagnoient à cheval. Dès lors les écoliers n'ont point oublié la fête du *landi*. Elle arrive au commencement de l'été.

LES écoliers cotiſant leurs bourſes, dans l'âge où l'on n'a pas encore appris à calculer, courent chez tous les loueurs de chevaux. Malheur aux pauvres animaux efflanqués ſur qui tombera le ſort. C'eſt leur jour de ſupplice.

L'ÉCOLIER se leve avant l'aurore. Sorti des murailles de son college, il fait galoper le coursier boiteux. Un autre cheval, compagnon de misere, traîne avec peine le cabriolet chargé de disciples & du lourd professeur. Il adoucit sa voix sévere, cache sa férule, & une partie de son empire est perdu pour vingt-quatre heures.

LE jour, quoique long alors, ne l'est pas encore assez. L'imagination embrasse toutes les jouissances. On voudroit les réaliser toutes a la fois. Le festin sera dressé sur l'herbe; le vin que l'on boira ne sera plus gâté par l'eau surabondante; la voix rauque des pédans n'osera plus tonner sur les aimables jeux. Les écoliers braveront dans une ardente liberté les regards des fâcheux pédagogues.

IL n'y a plus de maîtres ce jour là. Quand le régent rit, tout doit rire dans l'univers. Y a-t-il une autre puissance sur terre? non: voici la royauté qui s'avance; le hasard a conduit le monarque au milieu d'eux; le monarque est leur camarade; il a l'air riant; ils se familiariseront avec le monarque (*) qui,

(*) Louis XVI rencontrant des écoliers un jour

dans ce jour privilégié, aura daigné se mêler à leurs jeux, à leurs courses, & mettre de côté sa grandeur, à l'exemple du recteur violet qui a fait trêve avec la sienne.

L'ÉCOLIER qui connoît peu la distinction des rangs, qui ne suit dans ces heures rapides que la voix du plaisir, pense que tout ce qu'il rencontre doit participer à sa vive alégresse. Il n'immolera pas une minute de ses plaisirs; toutes sont comptées. Il s'est enivré trois mois d'avance de l'attente de ce jour unique. Il a secoué la poussiere des bancs, franchi la grille; il faut que rien ne reste du banquet servi sur le frais gazon. On dévore & l'on court; on court & l'on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné.

ON voit à regret le soleil qui déja penche vers son déclin. Alors on précipite les jeux; l'écolier redouble d'activité; il tourmente de nouveau le coursier qui ne prend pas part à la fête. Hélas! quand il reviendra le soir, il attestera tout poudreux, les jambes roides &

---

de *landi*, se mit à jouer avec eux aux barres; & les ayant invités ensuite à goûter, ils refuserent, leur goûter étant plus proche que le goûter royal, & l'appétit l'emportant sur l'honneur.

immobiles, qu'il a acquitté avec uſure le prix de ſon louage. Le maître a exigé le double, & ſans injuſtice. L'animal fatigué, tout penſif, ſemble craindre qu'une pareille fête ſe renouvelle.

C'EST le lendemain, jour nébuleux quand il feroit le plus beau ſoleil, que l'étude paroîtra triſte & peſante, que la voix des profeſſeurs deviendra plus haïſſable, & que le rudiment ſemblera le plus déteſtable de tous les livres.

CHAPITRE XLVI.

Jurés-Crieurs.

ILS ont une ordonnance de Charles V, qui les autoriſe dans la poſſeſſion & jouiſſance de fournir aux obſeques & funérailles les manteaux noirs, les draps, velours & tentures, dont on tapiſſe la maiſon du mort & le lieu de ſa ſépulture. Un juré-crieur peut répéter ce vers de la comédie :

Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.

QUAND il voit paſſer dans ſon équipage un être bien vivant, bien portant, il ſonge

à sa pompe funebre, & de quelle maniere il arrangera, avec tout le goût possible, sa chapelle funéraire.

Les curés & fabriques de Paris vouloient fournir aux morts toutes les décorations sépulcrales ; mais les jurés-crieurs sont venus avec une *déclaration* & un *édit* à la main, leur prouver que les ornemens du cercueil les regardoient ; que c'étoit à eux d'embellir le sarcophage, de donner des *pleureuses* aux parens ; que le curé n'avoit que le droit d'entonner le *De profundis*, d'allumer les cierges, enfin, que *le tarif de leurs droits leur étoit particulier.*

Autrefois le juré-crieur se couvroit d'un habillement fort bizarre, pour assister aux cérémonies funebres. L'héritier qui jouoit la douleur, ne pouvoit s'empêcher de rire, & on le voyoit à travers son long crêpe. Les héritiers n'ont plus voulu qu'on surprît ainsi le fond de leur ame ; & pour avoir l'air sérieux, les jurés-crieurs ont pris la robe des avocats.

On diroit que le procès pour la succession va commencer sur la tombe du mort. Mais patience ; après la robe, les avocats viendront. Tout ce qui porte robe noire vit de décès ;

& ſi le juré-crieur préleve ſa part immédiatement après le curé, elle ne ſera pas la plus conſidérable.

QUAND le défunt a des armes, le juré-crieur eſt obligé de les porter à l'enterrement, peintes en carton, ſur ſa poitrine ; car un mort illuſtre n'abandonne point encore le blaſon dans le dernier rôle qu'il joue aux yeux des vivans.

LES faiſeurs d'oraiſons funebres ne ſont-ils pas des eſpeces de jurés-crieurs, qui proclament les prétendues qualités du mort avec autant d'étalage que ceux-ci expoſent ſes armoiries ?

CHAPITRE XLVII.

Confeſſeurs.

SI l'habitude d'aller à confeſſe ſe perd inſenſiblement ; ſi elle eſt totalement éteinte dans les claſſes ſupérieures, ce n'eſt pas faute de confeſſeurs. Ils ſont en ſurplis dans les confeſſionnaux qui ſont adoſſés aux piliers des égliſes. Leur préſence vous invite à y entrer ; vous n'avez qu'à vous agenouiller.

Le prêtre entend les péchés par une petite fenêtre grillée. Un numéro distingue les confessionnaux, afin que vous sachiez à qui vous devez achever votre confession commencée, & que vous n'alliez pas demander l'absolution à un prêtre qui pourroit vous dire, *nescio vos.*

Des deux côtés sont deux grouppes de pécheurs qui attendent leur tour; c'est à qui passera, & quelquefois il y a dispute pour savoir à qui se plongera dans la boîte. On murmure hautement contre ceux qui occupent le confessionnal trop long-tems. La fille qui va à confesse avec sa mere, a soin d'abréger, & celle-ci en fait autant de son côté: le tout pour prévénir certaines réflexions mentales.

Les confesseurs achalandés n'en sont pas peu fiers; & quand ils ouvrent leur niche en boiserie, ils regardent d'un œil satisfait le troupeau demi-contrit des pénitens, ayant livre ou chapelet en main.

Il est composé ordinairement de quelques bourgeoises hypocrites ou sinceres, de plusieurs vieillards qui songent à leur fin, & de beaucoup de servantes qui passeroient pour voleuses aux yeux de leurs maîtresses, si elles

ne ſe confeſſoient pas. On y mene de force les écoliers; & quand le confeſſeur en a entendu un, il fait la confeſſion de toute la bande.

QUELQUES confeſſeurs ſe plaiſent dans les fonctions ſecretes de leur miniſtere. Ils peuvent faire du bien; ils peuvent faire du mal; c'eſt ſelon le caractere de l'homme. Il y en a qui ſe dévouent au ſoin d'écurer les conſciences des crocheteurs, des fiacres & des ſavoyards. De gros péchés bien lourds tombent cruement dans leurs oreilles non épouvantées, tandis qu'à deux pas de là des péchés délicatement voilés, qu'on fait entrevoir plutôt qu'on ne les avoue, friſent légérement ſon nerf auditif ſans le bleſſer.

UNE marquiſe, quand elle eſt aux pieds du prêtre, doit-elle ſe confeſſer comme une harangere? Si l'abſolution eſt la même, le ton du *confiteor* n'eſt-il pas différent?

MAIS la confeſſion d'une femme de qualité eſt une bonne fortune qui arrive rarement à un prêtre de paroiſſe. Les confeſſeurs ordinaires ont perdu la carte de leurs péchés ingénieux & mignons; ils ne ſont bien au fait que des péchés vulgaires, qui ne varient point

dans la maſſe du peuple, lequel prévarique plutôt par habitude que par goût.

SOUVENT on a négligé d'entrer dans un confeſſionnal depuis douze ou quinze années; mais on devient amoureux, on veut ſe marier. On croit le lendemain aller d'emblée à l'hôtel, donner la main à ſon amante chérie, & de là entrer au lit nuptial; mais ſans billet de confeſſion, point de ſacrement, point de jouiſſances conjugales. L'inſtant du bonheur eſt retardé, l'amant s'inquiete. Son amante lui dit en riant : *êtes-vous confeſſé*? *Cela ne me coûte rien à moi, confeſſez-vous.* A qui s'adreſſera-t-il? Tout eſt prêt, la dot, le feſtin, le bouquet, l'épouſée, & il n'aura rien s'il ne ſe confeſſe préalablement.

C'EST alors que, rodant dans une égliſe, il aviſe du coin de l'œil un confeſſionnal garni de ſon prêtre. Il le lorgne, il y entre furtivement avec une ſorte d'embarras; mais l'amour qui fait des miracles de toute eſpece, l'oblige à dire à mains jointes le *confiteor.*

IL l'a oublié : il ſait qu'il eſt amoureux & preſſé; voilà tout. Sa mémoire ornée de madrigaux, n'a retenu aucune formule pénitente. Il ne diroit pas mieux ſon *credo* ni ſon

pater ; c'eſt cependant un bel-eſprit. Mais les confeſſeurs aguerris ſont accoutumés à voir arriver ainſi les épouſeurs la veille de leur mariage. Ils les devinent, & en général ils les traitent honnêtement, ſatisfaits qu'ils ſont de cette ſoumiſſion paſſagere à l'égliſe, & de cet hommage, quoiqu'un peu forcé, rendu à ſon pouvoir.

Ils délivrent de bonne grace le billet de confeſſion, ſans lequel ils ſavent bien que l'on ne pourroit ſerrer le lien dont on attend ſon bonheur.

Le prêtre raiſonne. S'il a la complaiſance de donner le billet, il ſait qu'il ſera ſuivi d'une meſſe, puis d'un baptême, & que l'égliſe en profitera.

Un confeſſeur en ayant ainſi bien uſé envers un épouſeur, celui-ci tenant ſon billet de confeſſion, crut qu'il ſeroit plaiſant de revenir ſur ſes pas & de dire au prêtre: *je ne ſais, monſieur, ſi je ſuis bien confeſſé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* Le confeſſeur, homme d'eſprit, répartit: *ne m'avez-vous pas dit, monſieur, que vous alliez vous marier ?*

On a calomnié les confeſſeurs, en diſant que

que quelques moines vendoient ces indiſpenſables billets pour un écu de ſix livres & une bouteille de vin. Il n'y a point d'homme qui conſente à déshonorer ſon état, ſa perſonne & ſon couvent, à l'appât d'une ſomme auſſi modique. Une exception ſcandaleuſe ne doit pas être priſe pour l'uſage.

Il eſt plus décent, au lieu de recourir à ce détour, d'aller trouver un prêtre, de lui dire nettement de quoi il s'agit; & ſur vingt eccléſiaſtiques, dix-neuf vous ſerviront avec une politeſſe noble, & vous n'aurez point à vous plaindre.

Aucun prêtre ne peut confeſſer ſans le pouvoir de ſon archevêque. Les filles de Sainte-Catherine, rue Saint-Denis, ayant refuſé le confeſſeur que feu Chriſtophe de Beaumont leur avoit envoyé, & celui-ci s'obſtinant à ne point lever l'interdiction du prêtre qu'elles demandoient, ces ſaintes filles ont paſſé pluſieurs années ſans ſe confeſſer ni communier. Elles ont attendu ſa mort, & le nouvel archevêque vient de leur rendre le prêtre interdit.

CHAPITRE XLVIII.

Docteur de Sorbonne.

ON peut en rire, lorſqu'il veut ſoumettre théologiquement toutes les opinions de l'univers à ſes argumens biſarres ; mais il faut quelquefois le reſpecter.

LE plus beau rôle que puiſſe jouer un homme ſus la voûte du ciel, appartient à un docteur de Sorbonne, quand il ſerre dans ſes bras un criminel que la terre abandonne, quand il touche ſon cœur endurci, quand il le diſpoſe à ſe jeter dans le ſein du Dieu qu'il a méconnu, à attendre tout de ſa miſéricorde, à recevoir le ſupplice comme une expiation propre à ſatisfaire la juſtice divine. Il ſauve ſon ame du déſeſpoir, plus cruel que les tortures ; il allege ſes ſouffrances, il lui montre une autre vie, il l'aide à boire le calice amer. En lui inſpirant la réſignation, il lui donne la force qui combat les tourmens.

ENDORMIR ſes douleurs, élever ſon ame vers l'Être dont l'idée le conſole, quel emploi ſublime ! . . . C'eſt alors qu'un docteur

de Sorbonne fait oublier ſon titre, & qu'il ne paroît plus qu'un réconciliateur charitable, un conſolateur auguſte, un ami ſenſible, un héros.

Oui, le triomphe de la religion, c'eſt de voir un prêtre ſe courber ſur un corps écraſé ſous le fer des bourreaux, mêler ſes larmes à ſon ſang, preſſer ſes joues, le convaincre qu'un homme encore lui reſte dans cet abandon univerſel.

Il étouffe dans la bouche du malheureux le cri du déſeſpoir, & peut-être celui du blaſphême. Il lui montre le repos dans le ciel; & l'environnant d'auguſtes promeſſes, il le livre au Dieu vers lequel l'infortuné s'élance avec d'autant plus de ferveur, qu'il eſt plongé dans un abîme de maux.

Que de courage il faut pour ces momens terribles! Et quel autre ſentiment que celui de la charité, porteroit un prêtre à monter ſur l'échafaud avec le meurtrier, à ſe mêler à ſes bourreaux, à voir leurs apprêts à recevoir ſon dernier regard, à aſſiſter à l'horrible exécution, à ſoulever ſa tête pendante & défigurée, quand, les membres caſſés & repliés ſur une roue, il n'y a plus que les paroles de la religion pour le ſauver des impréca-

tions, de la rage & du déſeſpoir qu'enfante la douleur !

Le docteur de Sorbonne paroît alors le député ſenſible de l'humanité, qui vient adoucir ce que la loi a d'atroce & d'effrayant.

Le parricide Damiens fut aſſiſté dans ſes longues tortures par deux docteurs de Sorbonne. Le forfait & le ſupplice, également extraordinaires, appellerent deux charitables confeſſeurs qui ſe relayoient.

CHAPITRE XLIX.

Bureau qui manque à Paris.

Parmi tant de bureaux qui vous vexent, vous tourmentent, vous pillent, tandis que des quittances de douze ſols ont leur paraphe, que tout s'écrit par cette foule de commis automates, qu'on devroit commander déſormais à l'art des Vaucanſon ; il en manque un qui ſeroit infiniment utile. Ce ſeroit un regiſtre où tout homme qui veut travailler, en quelque genre que ce fût, s'offriroit en expoſant ſon âge, ſa demeure & ſes talens. D'un autre côté, un regiſtre ſemblable rece-

vroit toutes les demandes poſſibles. Puis des hommes intelligens, faiſant la comparaiſon, rapprocheroient les demandes & les perſonnes.

N'EST-CE pas ce qu'on appelle *le haſard* qui a placé une foule de gens inoccupés, qui leur a donné de l'emploi? Pourquoi ne pas hâter ce haſard, ou plutôt le faire naître dans une ville où il y a une multitude de beſoins & tant de gens qui cherchent à travailler pour les autres? Peu d'hommes riches qui n'aient beſoin d'un homme pauvre: peu de pauvres qui n'aient beſoin d'un homme riche. Le tout conſiſte à les faire trouver enſemble. Quoi! voilà un homme qui a des bras ou des talens, & il n'y auroit point de place pour lui dans le monde!

LES petites affiches ſont inſuffiſantes à cet égard. C'eſt par une protection particuliere du gazetier que la demande de tel infortuné eſt rendue publique. Des regiſtres toujours ouverts & que chacun viendroit conſulter à toute heure; des commis habiles à ſaiſir certains rapprochemens; une bienveillance caractériſée dans cette partie d'adminiſtration, feroient diſparoître la race des déſœuvrés, ou ne leur laiſſeroit aucune excuſe.

EH ! qui ſait ſi l'on ne pourroit pas étendre ce plan juſqu'aux mariages ? Lorſqu'on ſonge qu'une ſimple rencontre a ſeule déterminé, tantôt une honnête fortune, tantôt une heureuſe union, on ne ſauroit trop aider à l'inexpérience & à l'aveuglement ; car nous paſſons tous les uns à côté des autres, ſans nous connoître. Qui nous rapprochera ? Qui nous éclaircira ſur les rapports de notre ſituation ?

L'HOMME qui mérite le plus le titre de bienfaiſant, n'eſt pas celui qui donne de l'or : car l'or ſe dépenſe ; mais celui qui prévient l'inaction, dont l'inconvénient eſt d'engourdir & d'étouffer bientôt toutes les facultés de l'homme.

QUE le miniſtere me faſſe directeur d'un pareil bureau, & je m'engage publiquement à en démontrer les bons & ſalutaires effets en moins de quatre années. J'arracherai à l'oiſiveté & au vice une multitude d'hommes. Aucun talent ne demeurera ſtérile ; & juſqu'à un ſot, je puis me vanter de ſavoir le placer encore plus facilement qu'un homme d'eſprit.

CHAPITRE L.

Chartreux.

LES chartreux ſe trouvent enclos dans la ville. Ils ſont ſitués près d'une promenade publique, & pas trop loin de la comédie françoiſe. Que devient donc cette ſolitude qui doit les environner? Comment ſe trouvent-ils placés au centre du tumulte, eux dont la regle eſt d'habiter les lieux ſolitaires & éloignés du ſouffle contagieux des cités?

LES capucins avoiſinent le jardin des Tuileries, & ſont tout près de l'opéra. En rentrant chez eux, ils rencontrent néceſſairement les chanteuſes des chœurs & les danſeuſes au jupon court, qui n'ont pas encore d'équipage.

CE terrein précieux, occupé par des monaſteres, pourroit ſervir aux commodités & à l'avantage du public, & les hermites ſeroient beaucoup mieux placés dans la campagne. Ce ſont des vides trop effrayans dans une ville populeuſe, où les édifices & les habitans ſont ſerrés.

ON a ſenti cet abus: on a voulu tranſ-

planter plus loin les chartreux. Oh, que de clameurs & d'obſtacles ! La réſiſtance a été ſérieuſe, & nos anachoretes ont prouvé combien ils tiennent du fond du cœur à ces villes perverſes & corrompues, dont ils ont tant de peine à s'arracher.

AUTREFOIS les princes, les reines fondoient des monaſteres. N'eſt-ce point le tems de faire preciſément le contraire ?

CHAPITRE LI.

Arſenal.

L'ARSENAL du roi de France n'eſt point à Paris, ſous les deux magnifiques vers de Nicolas Bourbon, que Santeuil (*) étoit ſi jaloux de n'a voir pas faits.

Ætna hæc Henrico Vulcania tela miniſtrat:
Tela giganteos debellatura furores.

MALGRÉ ces deux vers, il n'y a point d'artillerie dans l'arſenal. Quelques fuſils rouillés,

(*) Il s'écria dans un enthouſiaſme poétique, qu'il *auroit voulu les avoir faits & être pendu.*

quelques mortiers hors d'état de ſervir, voilà tout ce qu'on y voit.

LES fonderies qui furent conſtruites par ordre de Henri II, n'ont ſervi qu'à la fonte des ſtatues qui décorent les jardins de Verſailles & de Marly.

IL s'y trouve un magaſin à poudre. Le feu y prit en 1562. Dieu nous préſerve de la répétition !

AU lieu de machines de guerre, on y voit, à travers de larges carreaux, une bibliotheque curieuſe, qui appartient à M. de Paulmi. Un jardin en très-belle vue offre une promenade aux habitans du Marais, qui ont toujours l'air un peu antique & de plus ennuyé. Ce quartier tranche en tout, même dans la façon de ſe promener, avec le reſte de la ville.

L'ARSENAL du roi de France n'eſt donc pas ſur le quai des Céleſtins; il eſt à Strasbourg, à Metz, à Lille, à Toulon, à Breſt. Voilà le miroir impoſant où ſe réfléchit ſa toute-puiſſance. Le fer qui eſt à l'arſenal de Paris n'eſt bon qu'à faire des marmites. Les véritables foudres de la guerre ſont ſur les frontieres, où les diſciples de Mars veillent

à la ſûreté du royaume, & ſont tout prêts à recevoir l'ennemi, s'il ſe préſentoit.

CHAPITRE LII.

Livres de Paroiſſe.

Heures, *Semaine ſainte*, *Offices*, *Quatre-tems de l'année*, &c. On ne les tire qu'à vingt & à trente mille exemplaires. Fameux auteurs, pouvez-vous prétendre, même en idée, aux ſuccès qu'obtiennent les débris du *Bréviaire* romain ou du *Miſſel* pariſien?

Ces livres ſont en latin; le peuple n'y entend rien; mais il achete toujours. Il défigure encore le mauvais jargon emprunté de la ſuperbe langue latine, eſtropie tous les mots, ne ſait ce qu'il dit à Dieu dans un plein chant paſſablement lourd; & il appelle cela prier.

Une femme de qualité récitant ſes prieres en latin, diſoit avec naïveté, *je ne ſais ce que je dis.* Son amie lui dit: *eh bien*, *priez en françois. Oh! non*, répondit-elle, *j'aurois trop de plaiſir.*

UN cardinal ne récitoit jamais ſon bréviaire, dans la crainte de corrompre ſa belle latinité.

COMBIEN y a-t-il d'évêques, d'abbés commendataires, de chanoines, qui diſent régulièrement leurs bréviaires? Mais s'ils ne le diſent pas, ils achetent les *quatre Volumes*, bien reliés & dorés ſur tranche. Ils en ont toujours un tome oſtenſible qui repoſe ſur leur cheminée; & voilà tout ce que demande le libraire de Hanſy, qui fait ſa fortune avec ces volumes latins leſquels ſe vendront encore plus long-tems que les œuvres de Rouſſeau & de Voltaire.

QUE les noms de Luther & de Calvin doivent être en horreur aux libraires qui tiennent en gros magaſin ces *Heures*, *Offices*, *Semaine ſainte*, &c! Ces réformateurs ont appris à prier en langue vulgaire. Si l'on s'aviſoit à Paris de chanter les pſeaumes de David en françois, que deviendroit cet amas énorme de latin qui rapporte un revenu ſûr & ample aux libraires non lettrés, qui n'entendent pas un mot des hymnes qu'ils ont imprimées, mais qui les chantent de grand cœur à l'égliſe avec la foule des fideles? Que ceux-ci reſtent ignorans, pourvu qu'ils ſoient des ache-

teurs assidus : n'est-ce point là le vœu des opulens magasiniers de versets & d'antiennes ?

L'ÉGLISE n'a point affermé la vente des livres saints, malgré leur produit immense ; & le gouvernement a mis en ferme nos autres lectures journalieres ; mercures, journaux, gazettes, &c. qui lui rapportent un tribut annuel. La sainte église heureusement n'a point adopté les bureaux de librairie & la race avide des commis qui s'en font un revenu, toujours au détriment des pauvres auteurs.

UNE dévote fait relier magnifiquement son *Eucologe*, & le fait porter en triomphe à l'église par son laquais. Elle veut qu'on remarque la reliure dorée.

CHAPITRE LIII.

Porte des Spectacles.

EN arrivant devant une salle de spectacle, vous appercevez une compagnie de gardes, fusil sur l'épaule.

CRISPIN & Arlequin ne paroissent jamais sur les planches, que préalablement des gre-

nadiers, avec leur haut bonnet, n'aient occupé l'enceinte du théatre, où vont paroître les ris & les jeux. Ces ſoldats, qui accompagnent les productions de Racine & celles de M. Piis-Barré, font à quatre heures des évolutions militaires ſur la place, comme s'ils alloient à l'ennemi. On les voit diſtinctement mettre la balle dans le fuſil : voilà le prélude de la comédie. Cela n'eſt pas trop gai, avant une répréſentation du *Bourgeois gentilhomme*.

Si la piece eſt un peu courue, il faut avoir les côtes fort preſſées avant d'obtenir un billet ; & tandis que les *parterriens* ſe battent, les comédiens ſont ſur un balcon & s'amuſent du flux & reflux des oppreſſés qui leur apportent de quoi ſouper.

En-dedans, le fuſilier vous range comme des oignons, vous fait aſſeoir, interpelle l'auditeur ventru, le chicane, veut que telle banquette contienne autant de derrieres, ſans en avoir pris les proportions ; il impoſe ſilence à ceux qui crient qu'ils étouffent. Il faut écouter le bon Moliere ſous la mouſtache d'un grenadier. Riez ou ſanglottez trop fort : le grenadier qui ne rit point, qui ne pleure point, obſerve à quel degré monte votre expanſive ſenſibilité.

Un major peu civil & mal coiffé, de ſeche figure, beaucoup plus ami des comédiens qu'il connoit que du parterre qui s'écoule, ſe courrouce quand on ſiffle ſes amis. Il n'a qu'à faire un geſte, & l'homme de goût, que le mauvais révolte, eſt ſoudain enlevé entre les deux hémiſtiches d'un vers Cornélien.

Il faut que ce major ſoit un grand connoiſſeur en littérature; car il ne s'éleve pas un murmure qu'il ne prenne parti chaudement. La ſentinelle lettrée, avec des cartouches en poche, eſt toujours de l'avis du major.

Le major examine juſqu'à quel point le ſiffleur qui paie a manqué de reſpect au comédien & à l'auteur. Quand il a bien pêſé le délit de leſe-comédie, alors il envoie en priſon le criminel. Le commiſſaire (ceci eſt arrangé) confirme aveuglément le prononcé du docte major.

Et comment ſe fait-il qu'à Londres, ſans gardes, ſans major, le public s'arrange ſi bien au-dehors & au-dedans, obſerve un grand ſilence, n'interrompt point mal-à-propos, & qu'on n'y abuſe point de l'extrême liberté? c'eſt que la police du ſpectacle étant entre

les mains du public même, elle n'en eſt que plus juſte & plus reſpectée.

MAIS cela ſeroit impoſſible à Paris : il faut une garde pour les voitures qui accourent audacieuſement, les cochers voulant rompre les rangs ; il en faut une pour l'ordre extérieur & intérieur. Le caractere du peuple l'exige ; il eſt accoutumé à ſentir par-tout le frein & la bride ; il ne ſauroit plus s'en paſſer.

S'IL y a un peu de contrainte, le ſpectacle auſſi n'eſt jamais troublé trop indécemment. L'amateur, curieux d'entendre Corneille, & qui ne veut pas être diſtrait par les bourraſques capricieuſes de la multitude, jouit tranquillement, & ſon plaiſir n'eſt pas altéré par des rumeurs déſordonnées. L'inſolence & l'audace ſeroient réprimées ſur-le-champ. Quand le major de la garde eſt honnête & ſenſé, tout conſidéré, l'on ne peut qu'applaudir à la police des ſpectacles ; elle eſt néceſſaire à Paris, autant qu'elle ſeroit ſuperflue à Londres. Il faut ſavoir ſacrifier ici une portion de ſa liberté, pour jouir plus ſûrement de l'autre.

ON commence à enviſager d'un œil plus tranquille les ſéditions théatrales, à moins

géner les arrêts du parterre, à lui laiſſer cette précieuſe liberté, la ſeule qu'il réclame. Il faudroit lui abandonner pleinement & politiquement le droit d'approuver ou d'improuver à haute voix tel auteur & tel comédien. Nous y gagnerions tous, même en lui accordant une certaine licence, plutôt qu'en lui ôtant de ſa liberté.

AH ! monſieur le major, vous qui avez fait croiſer ſur ma poitrine deux fuſils, lorſque je m'acheminois tranquillement pour aller prendre ma place au parquet de la comédie, place que j'avois bien acquiſe ; (*) laiſſez, de grace, le parterre & le paradis ſiffler amplement mes pieces & celles de mes confreres. Vous n'en battrez pas moins vigoureuſement les ennemis de l'état, lorſque vous ſerez en leur préſence.

(*) Cette anecdote tient à un procès connu, mais plus curieux dans ſes détails ignorés. On en régalera un jour les oiſifs qui s'occupent des faſtes importans du théatre.

CHAPITRE

CHAPITRE LIV.

Édits.

LE grand-pere de l'empereur de la Chine actuellement régnant a rendu un reſcrit unique dans ſon genre. Ayant remarqué dans ſes jardins une eſpece de tige qui donnoit un riz meilleur & plus abondant, il cultiva ſoigneuſement cette tige pendant pluſieurs années; & quand par l'expérience il fut certain du ſuccès, c'eſt-à-dire, que ce riz l'emportoit en qualité ſur tout autre, il publia un reſcrit où il l'annonçoit à ſes peuples. Il en fit la deſcription botanique dans le plus grand détail, donna tous les renſeignemens, & offrit à ſes ſujets des graines de cette précieuſe plante.

L'EMPEREUR affirma, dans le même reſcrit, qu'il étoit plus glorieux & plus ſatisfait de faire part de cette découverte à ſon peuple, que d'avoir élevé cent tours de porcelaine. Quand on ſonge que l'empereur, auteur de ce reſcrit, étoit à la tête de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes, qu'il s'occupoit de ces ſoins paternels, qu'il s'exprimoit ainſi;

l'ame eſt pénétrée de reſpect, car cent quatre-vingt-douze millions d'hommes qui béniſſent leur ſouverain du bienfait particulier d'une bonté attentive, forment le plus majeſtueux & le plus touchant des ſpectacles.

QUAND l'adulation poétique a voulu faire un dieu d'un roi, elle auroit pu paroître excuſable, ſi elle avoit enflé l'expreſſion de la reconnoiſſance en faveur de ce ſouverain Chinois, qui cultiva de ſes mains une plante nourriciere, pour l'annoncer avec alégreſſe & la donner à perpétuité aux deſcendans de cent quatre-vingt douze millions d'hommes. Quel trône! quel monarque! quel pere!

Si l'éclat des victoires, comme le dit Zoroaſtre, *n'eſt que la lueur des incendies*, quel roi de l'Europe, figuré en bronze dans nos places publiques, ne ſeroit pas plus grand en tenant dans ſa main une tige de cette eſpece, que d'être environné de l'appareil de la guerre & d'eſclaves enchaînés?

OH! ſi l'on ſubſtituoit à toutes ces inſcriptions latines les édits de bienfaiſance de chaque monarque en langue vulgaire, cela ne ſeroit-il pas plus vrai, plus ſimple & plus auguſte? Heureux dans l'avenir le ſouverain

qui pourroit en raſſembler un plus grand nombre !

CHAPITRE LV.

College Royal.

QUAND on a parlé d'un profeſſeur, on a parlé de tous ; ils ſe reſſemblent dans leurs ſtériles fonctions. L'on ſait aujourd'hui de quelle mince utilité ſont tous ces régens pour les arts ou pour les ſciences, qu'ils enſeignent à bâton rompu & pendant quelques minutes. J'en appelle ici à leur propre conſcience, ſur les progrès réels de leurs diſciples.

NOUS ſommes loin du ſiecle de *Ramus*, & l'on nous ramene ces groteſques leçons qui ne nous conviennent plus. Les livres, voilà les vrais précepteurs des hommes raiſonnables. Nous avons des livres ; nous n'avons plus beſoin de profeſſeurs.

QUOI de plus ridicule que de voir des hommes de vingt-cinq à trente ans aller écouter un régent qui parle inceſſamment de goût ; & ſon voiſin qui explique ſans traduire, qui traduit ſans expliquer !

ARGENT mal gagné, tems perdu; telle devroit être l'inſcription véridique du College Royal.

ON l'a rebâti à neuf : dépenſe fort inutile ; c'étoit le dernier édifice de la ville qu'on dût relever.

AU reſte, les profeſſeurs auront bien raiſon d'inſiſter ſur l'utilité de ce college, & encore plus ſur la validité de leurs appointemens : mais ceux qui ſavent ce que ſont ces documens de profeſſeurs, leur futilité, leur vain étalage, & de quelle maniere ils font *la claſſe*, doivent dire aux étrangers. ne faites pas le voyage pour venir entendre, *place Cambrai*, celui qui poſſede la chaire de littérature françoiſe.

ON ne ſait pas encore ſi ce college tient ou ne tient pas à une univerſité ; c'eſt un beau ſujet de diſcorde dans le païs latin. En attendant le païs eſt plein de ſottiſes & de ſolléciſmes. L'un met *in ædibus apud ſanctum Germanum Vetus*, & il ſe fait un ſchiſme dans l'univerſité pour ſoutenir que *vetus* vaut *veterem*. L'autre grave ſur la pierre d'un mauſolée de M. l'abbé Batteux, afin que cela dure, *uno è noſtris*, au lieu d'*uni*;

& puis on raccommode, on met un I dans l'O, & cela fait un Φ.

En vérité, nos profeſſeurs de l'univerſité ne ſavent pas mieux le latin que leur langue maternelle.

Un écolier bâilloit en claſſe. - - *Comment*, dit le régent, *vous bâillez lorſque j'explique ? Je vois là de la malice.* - - *Eh, non, monſieur, je bâille ſi naturellement !*

Quelle belle langue que la langue des Romains, lorſque Cicéron, Virgile, Tacite, l'écrivirent ! C'étoit un peuple libre & vainqueur qui la mettoit en uſage ; c'étoit dans des climats doux qu'elle ſe prononçoit, & qu'elle réſonnoit à des oreilles ſenſibles à l'harmonie ! Elle avoit de la douceur, de l'aménité, de la force & de l'élégance ; mais lorſque les barbares eurent renverſé la capitale du monde en féroces vainqueurs, ils porterent leurs attentats juſques ſur la langue. Ils la mutilerent comme les chefs - d'œuvre des autres arts. Cette langue s'abâtardit en paſſant par la bouche d'hommes qui étoient devenus eſclaves ; elle ne fit plus entendre que le murmure d'une captive. Ce peuple ſi fier,

tombé au-deſſous de l'abaiſſement, ne ſachant plus penſer, ne ſut plus parler.

Le latin ſe réfugia dans les cloîtres, où le monachiſme, en lui prêtant l'obſcurité, le louche, la ſuperſtition de ſes viles & puériles idées, lui fit plus de mal que la rage des barbares.

Cette langue s'échappa des mains deſſéchantes des deſtructeurs de la raiſon humaine, pour entrer dans l'Allemagne; mais appréhendée au corps par les juriſconſultes & les cabaliſtes, elle ne fut plus que le fantôme de ce qu'elle avoit été, qu'un mélange monſtrueux de différens idiômes, qu'un compoſé biſarre. C'étoit un cadavre qu'on promenoit en lui imprimant des mouvemens forcés. Ce qu'il y eut de plus triſte enfin, c'eſt que pluſieurs langues vivantes furent étouffées dans leur berceau; on les immola à ce jargon ſcientifique, qui paſſa pour la langue ſavante. Des langues qui avoient de la richeſſe & de l'abondance furent dédaignées, & ſe corrompirent devant une indigne rivale qui, malgré ſa dégradation, prit faveur à l'aide des pédanteſques univerſités.

CHAPITRE LVI.

Falots.

PORTEURS de lanternes numérotées, qui vaguent dans les rues vers les dix heures du ſoir. *Voilà le falot :* ce cri s'entend après ſouper ; & ces porteurs de lanternes ſe répondent ainſi à toute heure de nuit, aux dépens de ceux qui couchent ſur le devant ; ils s'attroupent aux portes où l'on donne bal, aſſemblée.

LE falot eſt tout-à-la fois une commodité & une ſûreté pour ceux qui rentrent tard chez eux ; le falot vous conduit dans votre maiſon, dans votre chambre, fût-elle au ſeptieme étage, & vous fournit de la lumiere quand vous n'avez ni domeſtique, ni ſervante, ni allumettes, ni amadou, ni briquet ; ce qui n'eſt pas rare chez les garçons, coureurs de ſpectacles, & batteurs de boulevards. D'ailleurs ces clartés ambulantes épouvantent les voleurs & protegent le public preſqu'autant que les eſcouades du guet.

CES rodeurs, tenant lanterne allumée, ſont

attachés à la police, voient tout ce qui ſe paſſe ; & les filoux qui dans les petites rues voudroient interroger les ſerrures, n'en ont plus le loiſir devant ces lumieres inattendues.

ELLES ſe joignent aux réverberes pour éclairer le pavé. Il eſt devenu beaucoup plus ſûr depuis qu'on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu'on apperçoit de loin, qui vous guident dans les ténebres, qui ſuppléent aux accidens & à l'invigilance du luminaire public.

A la ſortie des ſpectacles, ces porte-falots ſont les commettans des fiacres ; ils les font avancer ou reculer, ſelon la piece qu'on leur donne. Comme c'eſt à qui en aura, il faut les payer graſſement, ſans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s'égaient entr' eux. Quand ils voient ſortir un Gaſcon bien ſec avec ſes bas tout crottés, ils croiſent leurs feux pour éclairer ſa triſte figure, & puis ils lui crient aux oreilles : *monſeigneur veut-il ſon équipage ? Comment ſe nomme le cocher de monſeigneur ?* Ils diſtribuent à tous les fantaſſins dont ils ſe moquent les titres de *M. le comte*, de *M. le marquis*, de *M. le duc*, de *milord*. Un *épicier* eſt un

colonel : & un clerc de notaire en appétit, qui file précipitamment en cheveux longs, pour arriver à table avant le deſſert, ces poliſſons le pourſuivent en l'appellant *M. le préſident.*

Le porte-fanal ſe couche très-tard, rend compte le lendemain de tout ce qu'il a apperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l'ordre & à prévenir pluſieurs accidens que ces fanaux, qui circulant de côté & d'autre, empêchent par leur ſubite préſence les délits nocturnes. D'ailleurs, au moindre tumulte ils courent au guet, & portent témoignage ſur le fait.

Il n'y a que leur cri qui ſoit fatigant; mais ſi le falot crie la nuit, qui ne crie pas dans le jour ? Le petit peuple eſt naturellement braillard à l'excès ; il pouſſe ſa voix avec une diſcordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques, aigus, ſourds. *Voilà le maquereau qui n'eſt pas mort ; il arrive ! il arrive ! Des harengs qui glacent, des harengs nouveaux ! Pommes cuites au four ! Il brûle, il brûle !* Ce ſont des gâteaux froids. *Voilà le plaiſir des dames ! voilà le plaiſir.* C'eſt du croquet. *A la barque, à la barque,*

à l'écailler! Ce ſont des huitres. *Portugal, Portugal!* Ce ſont des oranges.

JOIGNEZ à ces cris les clameurs confuſes des frippiers ambulans, des vendeurs de paraſols, de vieille ferraille, des porteurs d'eau. Les hommes ont des cris de femmes, & les femmes des cris d'hommes. C'eſt un glapiſſement perpétuel; & l'on ne ſauroit peindre le ton & l'accent de cette pitoyable criaillerie, lorſque toutes ces voix réunies viennent à ſe croiſer dans un carrefour.

LE ramoneur & la marchande de merlans chantent encore ces cris diſcordans en ſonge quand ils dorment, tant l'habitude leur en fait une loi.

NON, jamais le peuple Pariſien n'a connu la douce *euphonie;* & ſon oreille inceſſamment déchirée & non révoltée, eſt la plus étrangere a toute expreſſion muſicale. Auſſi dans les ſpectacles n'a-t-il point le ſentiment de la mélodie & le plus ſouvent même de l'harmonie. Et puiſque nous ſommes à citer des mots grecs, l'*eutimie* ne lui appartient pas plus que la connoiſſance de la bonne muſique; mais il rencontre quelquefois l'*eutrapélie*.

VOILA trois phraſes qui ſentent bien le

pédant, dira-t-on. Pardonnez, lecteur; je sors de converser avec un traducteur des Grecs, qui vit dans l'ancienne Athenes, & qui ne veut pas connoître mon Paris. Je lui renvoie sa balle à l'article *Falots*.

CHAPITRE LVII.

Enthousiasme.

On veut plus que jamais ridiculiser ce mot, & l'on est parvenu dans ce siecle à décrier sous ce nom tout mouvement hardi, noble & généreux.

Il n'est plus permis aux ames de prendre d'élan; la jeunesse même n'a plus le droit d'être passionnée. L'enthousiasme, cette émanation céleste, ce mobile de tant de grandes choses, ce mouvement qui honore la nature humaine & qui l'agrandit, on le tourne en dérision dans nos cercles; on dit que ce n'est qu'une effervescence passagere & dangereuse, une fausse chaleur, une folie; enfin, le mot *enthousiaste* est devenu une injure.

L'enthousiasme est cependant le créa-

teur des grands hommes ; & , comme dit Montaigne , *l'entrepreneur de miracles.* Mais qui entendra aujourd'hui la valeur de ces mots ? Tant d'ames froides , petites & concentrées , ont tellement mis le poli du marbre à la place des mouvemens francs & originaux , qu'on ſe trouve obligé aujourd'hui de faire l'apologie de la vertu comme celle de l'éloquence. On demande ce que ſignifient chaleur , patriotiſme , amour du bien public.

DANS un ſiecle d'inertie , où rien ne peut trancher , & chez une nation où l'on ne peut plus ſortir des routes battues ſans danger , le chevalier de Jaucourt a demandé , avec une apparence de raiſon , ce que le marguillier de Saint-Roch feroit de l'ame de Caton ; & un capitaine du guet , de celle de Marius & de Céſar.

ON pourroit peut-être lui répondre : le premier en adminiſtreroit plus fidélement les deniers de ſa paroiſſe ; il en impoſeroit à ſes confreres ; il dévoileroit & réprimeroit de petits abus ; il feroit des établiſſemens utiles pour les pauvres de ſon quartier. Le ſecond auroit une activité ſoutenue , tiendroit tou-

jours ſa troupe en haleine & ſous une ſévere diſcipline, préviendroit les crimes ou pourſuivroit ſi rapidement les coupables, qu'ils ne pourroient lui échapper. Dans un tumulte populaire, ſa préſence d'eſprit, ſa fermeté, la fierté de ſes regards calmeroient & contiendroient la multitude.

UNE ame grande, active & forte eſt bonne à tout. La grande erreur, comme le grand malheur de notre ſiecle, c'eſt de craindre en tout genre, & d'éloigner les ames fortes. Un grand caractere eſt encore plus rare parmi nous qu'un homme de génie; & parmi cette foule qui ſe précipite vers les places élevées, il n'y a plus d'hommes qui ſachent voir en grand & juger les objets de deſſus la hauteur. Tous ſe perdent dans des minuties, frappent ſur de petites choſes, & n'apperçoivent pas l'enſemble. L'énergie de l'ame, qui agrandit l'horiſon, manque à leur vue.

CHAPITRE LVIII.

Économiſtes.

LES économiſtes ont perſuadé quelque tems au gouvernement, à la nation, & même à la partie la plus éclairée de la nation, qu'il étoit utile à la France de donner du réel pour avoir de l'imaginaire ; tandis qu'il faudroit donner de l'imaginaire pour avoir du réel. N'a-t-on pas toujours aſſez d'or & d'argent, quand on a les véritables richeſſes, les biens nourriciers de la terre ? Et quand on auroit de l'or haut comme les tours de Notre-Dame, mange-t-on de l'or ?

Du bled, du vin, des huiles, des fruits, &c. ſe mangent ; & pourquoi les donner à l'étranger, avant de ſavoir ſi le compatriote eſt pourvu ? La richeſſe métallique eſt donc une fauſſe richeſſe, quand on la préfere à toute autre.

LE ſyſtême des économiſtes étoit purement ſpéculatif, & repoſoit ſur des idées abſtraites. Pluſieurs branches de leur ſyſtême étoient ſaines ; l'exportation illimitée des bleds for-

noit la branche la plus vicieuſe : ce fut celle qu'on adopta.

Ils prêterent au ridicule, en déifiant, pour ainſi dire, le docteur Queſnai, qu'ils appellerent le *maître ;* en créant une foule de mots bizarres & ſans goût, qui, réduits à leur juſte valeur, n'offroient que des idées communes. Ils ſe forgerent un ſtyle dur, prolixe, emphatique, qui n'avoit ni grace, ni clarté, ni facilité, ni couleur. Ce jargon qui reſſembloit à celui des adeptes, prêta beaucoup à la plaiſanterie. Le ſérieux groteſque de leurs aſſemblées chez le marquis de Mirabeau, leurs grands mots, leurs exclamations, l'abus de pluſieurs termes acheverent d'exciter la bonne humeur des plaiſans.

Une eſpece d'intolérance pour ce qui n'étoit pas eux, un dédain trop affecté pour des écrivains admirés, l'annonce faſtueuſe & extravagante d'avoir trouvé ſeuls les véritables principes politiques, & de vouloir tout fondre & tout réformer en un ſeul jour, acheverent de les décréditer. L'oraiſon funebre *du maître*, écrite d'un ſtyle emprunté des petites maiſons, qui fut imprimée, of-

froit un délire ſi pleinement conditionné, que la ſecte ne s'en releva point.

LINGUET, qu'un des ſectaires avoit outragé avec mal-adreſſe, les ſecoua d'une maniere vive & cauſtique. Il avoit beau jeu, en entrant dans leur ſyſtême qui avoit affamé le peuple, & en ridiculiſant leurs expreſſions. Ils eurent beau dire qu'on n'avoit pas ſuivi leurs documens : c'étoit en leur nom & d'après leurs livres qu'on avoit donné cette grande commotion au commerce des bleds.

MAIS ſouvent une ſecte eſt détruite, que ſes principes ſubſiſtent & regnent. Les économiſtes ne ſont plus, & la ſcience des économiſtes dirige encore quelques idées de l'adminiſtration. Ainſi l'on a vu dans les mandemens des évêques Moliniſtes, les idées, les expreſſions & les citations des Janſéniſtes.

MONTAIGNE a dit de l'éloquence, que le rhéteur avoit fait ſouvent de grands ſouliers pour de petits pieds. On en peut dire autant des économiſtes; ils ont déparé quelques vérités utiles & même importantes, par un jargon qui ne devoit pas être connu au dix-huitieme ſiecle. Tous ont joué l'enthouſiaſme, c'eſt comme qui diroit s'enyvrer d'eau froide.

froide. La morgue & le deſpotiſme de la ſecte ont achevé d'inſpirer de l'averſion.

Leur ſyſtême d'économie politique, qui eſt bien loin d'être complet, préſente néanmoins un corps de doctrine raiſonné & aſſez bien lié. Quoi qu'ils en diſent, leur principale erreur conſiſte dans la perpétuelle application des principes moraux aux principes politiques. Ceux-ci, variables par leur nature, ne peuvent être ſoumis à cette évidence, leur grand cheval de bataille; l'article des bleds, qui n'étoit qu'une branche de leur ſyſtême, a fait grand tort à l'arbre, parce que cette branche, entée par le monopole & la cupidité, a produit des fruits malheureux & empoiſonnés.

Nous avons cru, en liſant ces livres économiques, que l'*évidence* alloit enfin nous favoriſer de ſes rayons benins; mais le nuage revenoit ſur nos yeux, & le doute dans notre eſprit. Nous appellons de bien bonne foi les ſecours de l'inſtruction; nous invoquons la lumiere. *Fiat lux.*

Ainsi, loin que les auteurs économiques nous aient amenés à la perſuaſion, ils nous ont inſpiré, au contraire, ſur ces objets,

un doute plus fort que celui que nous avions conçu. L'importance de la matiere doit tenir notre jugement en équilibre plus que jamais; car lorſqu'il s'agit des ſubſiſtances nationales, la moindre erreur devient d'une conſéquence infiniment grave.

VOICI deux problèmes d'économie politique que j'ai propoſés au fils d'un économiſte. Comme la ſolution ne m'en a pas paru ſatisfaiſante, je les reproduis.

PREMIER problème. Les économiſtes ont-ils jamais ſongé que l'homme pût ſe donner un pain & un vin artificiels ? Il ne faudroit que deux ou trois expériences chymiques pour y parvenir ; & ſi l'on réuſſiſſoit, cette découverte ne renverſeroit-elle pas la plus grande partie de la ſcience économique ? Si la nourriture des hommes étoit à leur diſpoſition, à peu près comme l'eau qu'ils boivent, que deviendroient les ſpéculations ſur les bleds ? Que deviendroit la ſcience économique ?

SECOND problème. Le papier-monnoie, ſujet à de triſtes abus, il eſt vrai, ne convient-il cependant pas aux états corrompus & ſortis de leurs limites, ainſi que le mer-

cure convient aux vérolés ? La France ne feroit-elle pas mieux, puiſque tous les quinze ans elle fait la guerre, d'avoir au lieu de ces parchemins qui ne ſont que pour les riches, les petites bandes de papier qui font jouir le pauvre ? Qu'importe que ce ſoit une illuſion ? L'argent n'en eſt-il pas une auſſi ? Il n'y a que la derniere génération qui pourra ſe plaindre, & les métaux ſont plus écraſans que le papier qui vivifie, qui anime la circulation, & ne trompe qu'une fois.

On auroit bien d'autres problêmes à leur propoſer ; mais ils diſent toujours qu'on ne les comprend pas : ce qui eſt bien de leur faute. Et eux ont-ils jamais répondu nettement aux objections qui les terraſſent ?

Le lieutenant criminel de Paris, prononçant un diſcours dans une aſſemblée générale de police, ne balança pas d'attribuer à l'exportation illimitée des grains, les crimes devenus plus nombreux à cette funeſte époque. Comme il interroge tous les malfaiteurs, il eſt, par état, informé de tous les délits.

Si les économiſtes avoient ſu connoître leur ſiecle, apprécier l'eſprit de cupidité, juger & prévoir ſes effets ; s'ils avoient ſu

calculer en vrais politiques, au lieu de prêcher en orateurs, ils n'auroient pas jeté avec une telle précipitation leurs premieres idées. Mais sans s'embarrasser de la réaction du système, du lieu, du tems, de la forme du gouvernement, en vrais étourdis ils ont, avec leurs malheureuses brochures, frappé le peuple d'une calamité que l'équitable histoire ne manquera pas de leur reprocher; car c'est elle sur-tout qui doit punir leurs noms.

CHAPITRE LIX.

Martinistes.

SECTE toute nouvelle qui, tournant absolument le dos aux routes ouvertes par la saine physique, par la solide chymie, & faisant divorce avec tout ce que nous dit l'histoire naturelle, s'est précipitée dans un monde invisible qu'elle seule apperçoit.

LES Martinistes ont adopté les visions du Suédois Swedenborg, qui a vu les anges, qui leur a parlé; qui nous a décrit de sang-

froid leur logement, leur écriture, leurs habitudes; qui a vu enfin de ſes yeux *les merveilles du ciel & de l'enfer.*

CETTE ſecte tire ſon nom de ſon chef, auteur du livre intitulé : *Des erreurs & de la vérité.* Ce livre nous promet, comme tant d'autres, l'évidence & la conviction des vérités, dont la recherche occupe tout l'univers.

LA baſe du ſyſtême eſt, que l'homme eſt un être dégradé, puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures, mais que le rayon divin qu'il porte en ſoi peut encore ramener à un état de grandeur, de force & de lumieres.

UN monde inviſible, un monde d'eſprits nous environne; des intelligences douées de diverſes qualités vivent auprès de l'homme, ſont les compagnons aſſidus de ſes actions; les témoins de ſes penſées. L'homme pourroit communiquer avec eux, & étendre par ce commerce la ſphere de ſes connoiſſances, ſi ſa méchanceté & ſes vices ne lui avoient pas fait perdre cet important ſecret.

LES objets que nous voyons ſont autant d'images fantaſtiques & trompeuſes : ce que

nous ne voyons pas eſt la réalité. Les expériences phyſiques ſont des erreurs; tout eſt du reſſort du monde intellectuel ; il n'y a rien de vrai au-delà : nos ſens ſont des ſources éternelles d'impoſture & de folie.

L'HOMME a perdu le ſéjour de ſa gloire, & il n'y rentrera que quand il aura ſu connoître ce *centre fécond* où git la vérité, qui eſt une & immuable.

POUR toucher ces hautes vérités, il faut *s'adreſſer mieux qu'à des hommes ;* il faut *converſer avec les eſprits.* Toutes les ſciences qui occupent les académies ſont vaines ; & faute de s'être éloigné du *principe*, tous les obſervateurs ont erré dans les découvertes humaines. Le moindre habitant du monde idéal en ſait plus que Bacon, que Boërhaave, & que tous les prétendus génies dont la terre ſe glorifie.

CERTES, le grand Etre nous a donné cent raiſons différentes, qui n'ont aucun rapport entr'elles, puiſque les Martiniſtes raiſonnent paiſiblement leurs idées. Ils paroiſſent avoir la conviction de ce qu'ils affirment. Tranquilles, modérés, ces viſionnaires ſont les plus doux des hommes, & n'ont point

la chaleur ni l'enthouſiaſme tant reprochés aux autres ſectes.

Le livre de leur chef eſt un galimatias : mais on ſait que les mots ne rendent pas toujours toutes les idées que l'on peut avoir ; qu'on peut fort bien s'entendre, ſans ſe faire entendre des autres. Il réſulte de cette lecture, que les Martiniſtes adoptent une foule d'idées métaphyſiques ; qu'ils ſont diamétralement oppoſés aux matérialiſtes, qu'ils ſont religieux dans toute la force du terme, & qu'ils tendent à élever l'homme autant que d'autres ſe ſont plû à le rabaiſſer.

Eh ! qui ne voudroit avec eux pouvoir converſer avec les habitans de l'autre monde ? Comme nos jouiſſances ſeroient doublées ! Quelle ſociété ! & que ſeroient les ſpectacles de la terre en comparaiſon ! Nous paſſerions les jours à redire à nos bons amis de l'autre monde tout ce que nous ſentirions pour nos bien-aimés de la terre ; & à nos bien-aimés de la terre, tout ce que nous auroient dit ceux de l'autre monde.

Voila ce que cherchent les Martiniſtes. Il s'y diſpoſent par l'exercice des vertus ; ils parlent de l'Etre ſuprême avec une vénération & un amour qui ſaiſiſſent l'ame ; &

& tout ce qu'enſeigne le chriſtianiſme, ne trouve en eux aucune contradiction formelle. Enfin, ils n'entament aucune queſtion politique.

QUI l'eût dit, qu'après les Encyclopédiſtes viendroient les Martiniſtes ? Ceux-ci n'ont aucun trait de la phyſionomie propre à la hautaine ſecte philoſophique.

JE ne ſais comment le clergé, le gouvernement & la littérature s'arrangeront un jour avec eux. La ſecte qui vit dans un monde intellectuel ne paroit pas vouloir recourir à ce qui choque les hommes. Elle n'ambitionne ni pouvoir, ni richeſſe, ni renommée; elle rêve, elle cherche la perfection; elle eſt douce & vertueuſe, elle veut parler aux morts & aux eſprits. Cela n'eſt pas dangereux.

DES jeunes gens diſtingués par l'éducation & la figure, ſuivent ces idées extraordinaires. Ils laiſſent à d'autres les plateaux électriques, les creuſets, les vaſes en fermentations, les recherches ſur l'air fixe; ils tiennent mieux, à ce qu'ils prétendent; ils acquierent l'évidence phyſique ſur l'origine du bien & du mal, ſur l'homme, ſur la nature matérielle, la nature immaterielle & la nature ſacrée.

QU'EST-CE, après cela, que la baſe des gouvernemens politiques, la juſtice civile & criminelle, les ſciences, les langues & les arts ?

PARLER aux anges, rappeller ſon ame aux principes univerſels de la ſcience, voilà ce qui fait dédaigner la phyſique & la chymie, qui prenoient une grande faveur.

CHAPITRE LX.

Para-tonnerre.

IL eſt plaiſant que de parapluie on ſoit venu à dire *para-tonnerre*. Mais qu'importe les mots ? Qui l'eût dit que l'homme viendroit à bout de ſoutirer le tonnerre, & de lui donner une iſſue ? Il falloit le tems & l'expérience, pour révéler à l'homme un pareil ſecret.

CES grands appareils que la phyſique moderne a imaginés pour préſerver les édifices de la foudre, multipliés dans le ſein de pluſieurs villes de province, ſont rares dans la capitale. Le peuple avoit commencé à dire,

comme par-tout ailleurs, que ces conducteurs attiroient la foudre. Bientôt il n'a plus rien dit, faute d'avoir la moindre idée ſur cet objet phyſique. Ne lui ſachons donc pas gré de ſon ſilence.

M. l'abbé Bertholon, profeſſeur de phyſique expérimentale des États-généraux de la province de Languedoc, eſt celui qui a montré le plus de zele pour oppoſer les armes merveilleuſes de la phyſique aux ſurpriſes de la foudre. Il a dirigé la conſtruction des premiers *para-tonnerre* de Paris; & cet honneur lui étoit dû après avoir élevé les ſuperbes *para-tonnerre* de Lyon.

On en voit deux, l'un placé ſur l'hôtel de Charoſt, fauxbourg Saint-Honoré. Il a cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur; & la partie qui eſt dans la terre, aboutit à l'eau, a vingt-huit pieds de profondeur. Le ſecond eſt à l'autre extrémité de Paris, ſur le couvent des religieuſes auguſtines angloiſes, de la rue des Foſſés-Saint-Victor. Il a cent quatre-vingt huit pieds de long; & la portion enfoncée dans la terre, qui ſe perd enſuite ſous l'eau, eſt de quatre-vingt-dix pieds;

profondeur à laquelle nul autre *para-tonnerre* dans ce genre ne peut être comparé.

La jonction de toutes les pieces qui compoſent cet appareil eſt à vis profondes ; & toutes les barres ſemblent, par la préciſion du travail, ne former qu'une ſeule piece. Des communications métalliques, ſavamment ménagées, ſe trouvent dans les endroits où elles ſont néceſſaires ou utiles. Enfin la foudre doit obeir à M. l'abbé Bertholon, & ſuivre la direction qu'il lui a preſcrite.

Le petit peuple ne pourra guere comprendre ni deviner comment on diſſipe le feu de la foudre ; il n'y croit pas encore, quoique la preuve en ſoit ſous ſes yeux. Et le beau monde lui-méme eſt-il mieux inſtruit ? Sait-il qu'il y a des *para-tonnerre* aſcendans ? En connoît-il l'uſage.

Sait-il qu'il eſt actuellement bien démontré, par un grand nombre d'obſervations, que la foudre s'éleve ſouvent de terre ? Si l'électricité, vraie cauſe de la foudre, eſt ſurabondante dans les nuages, elle s'élance vers le globe de la terre. Si au contraire elle eſt accumulée dans le ſein de la terre, elle s'en échappe pour ſe répandre à l'équilibre dans

l'atmoſphere. Afin qu'un édifice ſoit prémuni contre ces deux dangers, il eſt donc néceſſaire d'établir un *para-tonnerre* contre la foudre qui monte, comme on en a établi un contre celle qui tombe.

Il y a ſouvent des foudres terreſtres; & ſi les poëtes ont conſtamment fait deſcendre la foudre du ciel dans leurs vers ambitieux, c'eſt qu'ils ont été d'infignes ignorans ſur les véritables cauſes; l'arrangement des mots étant leur unique affaire.

La plus belle poéſie ne nous préſerveroit pas du malheur d'être tués d'un coup de foudre; il faut donc revenir aux *para-tonnerre* aſcendans de M. l'abbé Bertholon. Il a garanti de cette maniere un clocher de Lyon, ſur lequel le tonnerre étoit tombé très-ſouvent.

CHAPITRE LXI.

Joûtes.

Autrement dites les *fêtes pléïennes*.

Les Romains avoient leurs naumachies, eſpece de batailles navales, où l'on donnoit

au peuple la vue réelle de vaiſſeaux qui s'entrechoquoient. Ce peuple victorieux avoit ſu créer une mer dans un vaſte baſſin. Quel peuple que ces Romains ! On ne peut leur reprocher que leurs combats de gladiateurs. Ce peuple étoit grand dans l'amphithéatre comme par-tout ailleurs ; & nous, que faiſons-nous ? Nous avons bâti, avec l'authentique permiſſion du *prévôt des marchands*, une enceinte de quelques toiſes ſur un bras de la riviere de Seine, en face de la Rapée. Là, les fameux nautonniers de nos majeſtueuſes galiottes s'avancent, une gaule en arrêt, ſur des batelets barbouillés de rouge & de bleu, & luttent intrépidement à qui ſe renverſera dans l'eau. La culbute du vaincu qui ne nage point, mais qui marche, intéreſſe la ſotte aſſemblée. On voit enſuite ces mêmes hiſtrions aquatiques, déguiſés en abbés, ſe précipiter dans la riviere, pour le *char de Neptune ;* & les abbés en rabbats figurent des *marſouins*, ou tels autres animaux amphibies qu'ils plaira à votre imagination de créer.

On donnoit le même ſpectacle au Coliſée : ce n'étoit pas là tout-à-fait les jeux du cirque,

ſous le regne des empereurs ; ce n'étoit pas même les tournois & les courſes de bague de nos ancêtres.

APRÈS avoir vu des bateliers tomber dans une eau ſale & bourbeuſe, on ſuivoit de l'œil quelques fuſées ; on entendoit quelques pétards, puis on ſe promenoit dans une vaſte ſolitude ſous des galeries mal peintes, au ſon d'une muſique baroque.

IL eſt fermé ce Coliſée, conſtruit à frais immenſes. Que d'argent perdu ! . . . Ce n'étoit point là le rendez-vous du peuple ; l'intérieur n'avoit rien d'aſſez amuſant ; l'ennui planoit ſous les voûtes. Pour qui l'avoit-on bâti ? Étoit-ce pour les grands ou pour la bourgeoiſie ? Pour les grands ? il n'étoit pas aſſez voluptueux. Pour la bourgeoiſie ? il n'y avoit point de plaiſirs populaires.

VOILA donc des établiſſemens Pariſiens ! On dit au public : je vais t'amuſer. Le public accourt, on ne l'amuſe point ; & comment ſe fait-il qu'au *Vauxhall*, au *Renneiag* de Londres, chacun s'amuſe à ſa guiſe, boit & mange librement, jouit paiſiblement chacun à ſa maniere, & que la décence regne en des lieux où, malgré la foule, il n'y a ni

embarras, ni disputes, ni scandales, ni gardes?

Les administrateurs de nos plaisirs ont bien de la peine à nous en donner: c'est qu'on veut composer nos amusemens, au lieu de nous les laisser créer; & tous les efforts d'imagination qu'on fait pour nous, n'aboutissent qu'à nous ôter la liberté, la gaieté.

Dans un païs, où l'on ne vante que l'imagination riante de ses habitans, où l'on calomnie tous les peuples voisins sur le fait de leurs plaisirs; les divertissemens publics ont quelque chose de triste & de mélancolique. Il n'y aura jamais des sensations vives, tant qu'on voudra ordonner & symmétriser nos jouissances. A force de vouloir se méler de tout, on gâte jusqu'aux plaisirs du dimanche.

CHAPITRE LXII.

Gluck.

Nous avons aujourd'hui besoin d'*écoles de musique*. Gluck en a senti la nécessité; & tout compositeur François & étranger a droit de se plaindre parmi nous, que l'exécution ne

répond jamais qu'imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les descendans des Romains ? Abandonnerons-nous l'art du chant figuré à ces prétendus maitres de musique, qui n'ont ni ame ni sentiment ?

DANS l'ancienne patrie des Brutus & des Camilles, on trouve des écoles de musique, comme on y voyoit, dans les derniers siecles, des écoles de peinture.

LES Pilocchi à Bologne, les Brivio à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, sont aussi fameux parmi les amateurs d'ariettes, que le sont pour les enthousiastes de tableaux, Carrache, Michel Ange, Paul Véronese, le Correge & Raphaël.

CES virtuoses des deux sexes, dont la voix a fait les délices des oreilles sensibles, l'ornement des théatres italiens, doivent nous causer de justes regrets, sur-tout lorsque nous comparons ces modeles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent ; une école de musique devient nécessaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu'au véritable sentiment de l'art.

POURQUOI le caractere des voix, leur expression

pression, leurs nuances ne peuvent-ils se reproduire sur le papier, comme le pinceau transmet sur la toile les images, les passions, les sentimens, le goût & la maniere du peintre? Quelles sources de jouissances pour nos cœurs, si dans le sein paisible de nos cabinets nous pouvions entendre, après leur mort, ces enchanteurs adorés, dont le souvenir fait encore palpiter de plaisir ceux qui les admirerent autrefois! Un Porpora, dont la voix étoit si suave, le goût si exquis, l'art si parfait, qu'il reprenoit son souffle sans que jamais on pût s'en appervoir; un Ferri, qui montoit & descendoit tout d'une haleine deux octaves par un trill continu, marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande justesse; une Tesi, dont l'action vive, l'humeur enjouée, la prononciation nette, l'accent voluptueux & l'aimable abandon savoient rendre toutes les nuances de la folie & de la gaieté; & cette Cuzzoni, surnommée *la voix angélique*, parce qu'elle avoit par excellence le secret si rare de conduire son chant, de le renforcer, de le soutenir, de l'éteindre en quelque sorte & le varier par des trills, des mordans, des ondulations, par ces petits

grouppes fugaces & ces mouvemens paſſionnés qui mettoient en vibration toutes les fibres de l'amour & du plaiſir !

Ce ſont les écoles d'Italie qui ont formé tous ces chefs-d'œuvres. Pourquoi donc n'avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui depuis ſi long-tems avons des écoles d'équitation, d'armes & de deſſin ?

Une école de chant rempliroit mieux ſon objet que l'académie royale de muſique, établiſſement qui n'eut jamais rien de royal que ſon titre, rien d'académique que la morgue & la jalouſie de ſes chefs, rien de muſical qu'une routine aveugle & barbare, que l'on inculquoit ci-devant à de miſérables doublures, & de plus miſérables filles de chœurs : eſpeces d'automates, dont tout le ſavoir conſiſtoit à pouſſer en commun d'harmonieux hurlemens, au ſignal, non de la meſure, mais du bâton.

Lorsqu'il s'agit de former des chanteurs, les principes ne ſuffiſent point ; il faut y joindre l'exemple. Qu'un peintre, qu'un architecte, un poète, négligent ceux dont l'inſtruction leur eſt confiée, cela peut être ſans conſéquence, parce que leurs diſciples ayant

ſous les yeux les chefs-d'œuvres de tous les grands maîtres en peinture, en poéſie, en architecture, ils peuvent par eux-mêmes atteindre à la perfection. Mais le jeune muſicien eſt dans une poſition toute différente: il n'a aucun monument pour lui ſervir de modele; car un chanteur célebre ne laiſſe à la poſtérité ni ſes graces, ni ſon enthouſiaſme, ni ſa qualité de voix, ni aucun des agrémens qui faiſoient la magie de ſon art. On pourroit comparer une ariette écrite, à ces ſquélettes humains qu'on trouve dans les cabinets des naturaliſtes. Ces maſſes hideuſes ſon bien une partie eſſentielle de l'homme, mais l'œil ne peut les contempler ſans dégoût, dépouillés de leur peau, de leur coloris, de ces moëlleux contours & de ces formes raviſſantes qui conſtituent la beauté.

Il en eſt de même à l'égard d'une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce ſont des ſquélettes qu'on préſente au ſens de l'ouie. On ne doit point s'étonner ſi le peuple refuſe de s'extaſier devant ces ſortes de cadavres; ils ne ſauroient intéreſſer que les connoiſſeurs, dont l'imagination ſupplée à tout ce que le chanteur eſt dans l'impuiſſance de repréſenter.

ON peut faire quelques reproches aux chanteurs Italiens ; on peut les reprendre assez vivement de ce que dessus le théatre ils sont distraits, inattentifs, indifférens lorsqu'un interlocuteur leur fait quelques récits; froids, lorsqu'ils devroient paroître tout de feu; hébétés, lorsque leur rôle exige un air spirituel & réfléchi. Mais parmi nous, n'est-ce pas insulter au public, de s'amuser à sourire aux jolies femmes dans les loges, à saluer ses amis dans le parterre, à répondre même aux colloques des coulisses? Ne croiroit-on pas, en effet, que ces êtres destinés à représenter les héros & les dieux, viennent alors dire aux spectateurs : messieurs, ne vous y trompez point, nous ne sommes ni Hercule, ni Jupiter, ni Junon, ni Andromaque; nous sommes vos trés-humbles serviteurs & servantes, l'innocent signor *Petricino*, le grimacier signor *Mugnetino*, la modeste signora *Languerini*, la tendre & savante dona *Durancini*.

LES modifications forment le grand secret de la musique; ce sont elles qui lui donnent l'expression, le mouvement & la vie. Mais on n'a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des sons filés; c'est-à-dire, l'art

de renforcer & d'adoucir la voix, de la conduire par toutes les nuances, non du grave à l'aigu, mais du ſon le plus rémiſſe au plus intenſe, ſur chacun des degrés dont la voix eſt ſuſceptible.

Il eſt vrai que nos chanteurs ne pourroient guere mettre leurs talens en uſage, quand ils auroient perfectionné l'art en ce point; car nos orcheſtres ſont incapables de les ſeconder. Nous n'en avons aucun qui ait l'intelligence & le ſentiment du *forte-piano*. Celui de l'opéra, toujours rebelle aux efforts de l'auteur d'*Iphigénie*, reſſemble encore à un vieux coche traîné par des chevaux étiques, & conduit par un fourd de naiſſance. Juſqu'ici il a été impoſſible de communiquer à cette lourde maſſe aucune ſorte de flexibilité. Elle reſtera éternellement dans la même inertie, tant que les jeunes artiſtes qui ont des talens & des paſſions inflammables, ſeront ſubordonnés à ces muſiciens en lunettes, que l'âge, la ſatiété, l'habitude ont rendus apathiques.

L'ORCHESTRE du concert ſpirituel eſt encore en partie infecté de ce vice national. Les chefs de ce ſpectacle ſont parvenus à donner quelque perfection à la ſymphonie; mais

plus ſymphoniſtes que muſiciens, ils croient toujours que les voix ſont faites pour accompagner leurs violons & leurs contre-baſſes. En vain le public leur crie qu'il n'entend point les paroles de leurs motets ; rien ne les guérit de la manie françoiſe, qui veut que toute muſique ſoit bruyante & confuſe. On croiroit qu'on ne peut remuer le cœur ſans briſer le tympan de l'oreille.

QUE ne pourroit-on pas encore dire ſur l'articuation uſitée, ſur la proſodie, ſur la manie des petites notes, ſur les vices attachés à toutes les eſpeces d'agrémens dont nos maîtres de chant font un uſage ſi ridicule, & ſur-tout ſur le *récitatif*, genre de muſique entiérement éloigné des regles ordinaires, & qui, mal connu, a fait déraiſonner pour & contre dans tous les journaux !

CHAPITRE LXIII.

Écrits de Voltaire.

NÉ à Paris, ſes ouvrages ſemblent tous avoir été faits pour la capitale. Il l'avoit principalement en vue lorſqu'il écrivoit ; en com-

poſant il regardoit l'académie françoiſe, où étoient ſes prôneurs, le parterre de la comédie, le café de Procope, & un cercle de jeunes Mouſquetaires; il n'a guere eu d'autres points de vue. Les nations étrangeres n'exiſtoient preſque pas pour lui.

Les écrits de Voltaire ſemblent imbibés de cette roſée qui donne aux fleurs leur émail, & aux fruits leur duvet. Brillant, ingénieux, vif, plaiſant, gracieux, il n'a auſſi aucune ſorte de profondeur; il ne touche jamais qu'aux ſuperficies. Deux ou trois idées le dominent puiſſamment, & il tourne dans ce cercle; ce qui répand une ſeule & même couleur ſur ſes productions. Quand on les lit de ſuite, on s'apperçoit qu'il n'a jamais changé ſon premier point de vue. Il eſt fort inſtruit; mais il ne ſait pas placer avec fruit cet amas de connoiſſances: la grace, l'eſprit & la malice lui tiennent inceſſamment lieu de génie.

Rarement éloquent, ſi ce n'eſt dans ſes belles tragédies: ailleurs il eſt ſtérile, lorſqu'il parle morale, & très-borné lorſqu'il traite de matieres politiques. C'eſt une philoſophie commune que celle dont il ſe pare; mais il l'a très-bien ornée.

TOUJOURS poète, (& c'eſt là ſon grand titre) preſque jamais penſeur, ce n'eſt point la fécondité des idées qui le diſtingue; c'eſt plutôt la variété infinie des tours, & la magie heureuſe de ſes expreſſions. Ainſi ces généraux habiles qui n'ont qu'une petite troupe, par des évolutions multipliées & adroites, font paſſer & repaſſer tant de fois leurs ſoldats, que l'œil trompé leur attribue de loin une groſſe & formidable armée.

LES puiſſances de la terre lui en impoſoient au fond de ſon cabinet; ſa plume molliſſoit; & les noms de roi, de ſouverain, de miniſtre ſur-tout, lui inſpiroient des idées extraordinairement fauſſes. Tout ce qu'il a écrit dans l'hiſtoire eſt infecté d'un vice radical, de l'ignorance abſolue où il étoit des grands & véritables principes politiques.

IL n'a guere qu'un ſeul but dans ſon *Hiſtoire univerſelle*, & il immole tout à cette idée; c'eſt une ſatyre perpétuelle du pouvoir eccléſiaſtique. Conſtamment attaché à ſa proie, les autres idées politiques lui échappent, & même il ne les cherche pas. Il ne voit que l'autel à détruire: ainſi il a donné une empreinte uniforme à preſque tous les ſiecles. Les mêmes

réflexions reviennent ſans ceſſe ; & les faits ſous ſa plume ne paroiſſent pas variés : car traitant avec légéreté les matieres les plus ſérieuſes, &, quoique Pyrrhonien, prenant un ton déciſif, tantôt avec hauteur, tantôt avec un mépris affecté ; il employoit des injures quand il étoit réduit au ſilence ; il manioit alors avec perfidie, mais avec une adreſſe inimitable, l'arme du ridicule.

Il a profité, dit un écrivain, *des derniers attentats du fanatiſme, pour lui arracher les reſtes de ſa puiſſance.* Sous ce rapport il a ſervi réellement l'humanité ; & cette tolérance univerſelle, ſon dogme favori, il en a montré la majeſté, la juſtice & les avantages.

Doué du genre d'eſprit qui convenoit à ſon ſiecle léger, il avoit bien étudié ſon goût ; mais cette légéreté paſſera, & avec elle une partie de la gloire de Voltaire. Qui le croiroit ! elle commence déja à pâlir. Les hommes inſtruits ne s'en étonnent pas, parce qu'il faut avouer qu'on a parlé trop long-tems du même écrivain, & qu'il n'étoit pas aſſez ſubſtantiel pour ſoutenir ce poids immenſe de renommée. Traduit, il perd & paroît nu.

Son goût en littérature étoit ſûr, mais peu

étendu. En même tems qu'il admettoit la grace, la fineſſe, l'exactitude, le brillant; il proſcrivoit les beautés mâles & originales, les compoſitions fortes & tranſcendantes. On eût dit qu'il avoit peur du génie. Enfin, il ſembloit vouloir plier à une même meſure tous les talens, & méconnoître la variété féconde & ſublime de la nature dans les différens moyens qu'elle a donnés à ſes favoris pour la peindre & la chanter.

Il n'avoit point d'organe pour la muſique, ni d'yeux pour la peinture : ces deux arts étoient entiérement perdus pour lui; il admiroit des *ponts neufs* & s'environnoit de *croûtes*. Ce qu'il a écrit ſur les arts ne porte point l'empreinte d'une ame paſſionnée. Sa compoſition étoit beaucoup plus large que ſa poétique ſeche, miſérable & meſquine.

Il goûtoit plus Racine & Maſſillon que Shakeſpear, Homere & Tacite. Il ne ſentoit pas la Fontaine; il avoit fort mal lu Monteſquieu; il ne voyoit pas tout ce qui eſt dans Montaigne & dans Rabelais. Son imagination étoit rebelle à ſaiſir ce qui contrarioit ſon goût factice.

Il a dû plaire infiniment aux femmes, aux

jeunes gens; & ceux qui ſe ſont amuſés & qui ont ri, ont cru de bonne foi rencontrer la ſcience & la vérité.

POUR le trouver ſans ceſſe le même dans une carriere ſi longue, il n'y a qu'à le lire de ſuite. Les idées étroites de l'âge de vingt ans le dominoient à ſoixante: il ne travailloit pas ſa penſée, mais ſon ſtyle.

UNE ſecte qui s'imagine devoir diſtribuer excluſivement les places, l'avoit choiſi pour chef. Elle vouloit couvrir de ſon nom l'intolérance littéraire, qui eſt devenue ſon attribut diſtinctif; mais après ſa mort il ne s'eſt point trouvé de nom aſſez impoſant pour donner quelque baſe à ce ſingulier & ridicule deſpotiſme. Il eſt tombé; la république des lettres a reparu, & doit flétrir ces miſérables tyrans.

IL a été un vrai poète, un écrivain élégant; il a terraſſé le fanatiſme & avili la ſuperſtition; il a répandu des maximes de tolérance & d'humanité; il a défendu l'innocence ou le malheur avec une chaleur active & généreuſe: voilà ſa gloire. Il n'a point travaillé en grand; il a eu des préjugés petits & bizarres. Il a trop obéi à la vanité; il a

flatté les grands & trop injurié ſes adverſaires. Il s'eſt avili juſqu'à écrire pour les libertins : voilà ſes taches.

On voit qu'il fut le plus implacable & le plus furieux des hommes, dès que ſa vanité d'auteur étoit offenſée. Il ſembloit porter écrit ſur ſon front : *adorez-moi, & je vous louerai.*

On l'a appellé, dans un éloge faſtidieuſement louangeur, *le premier des êtres penſans.* C'eſt une ſottiſe imprimée.

On lui fait dire au lit de la mort, lorſque le curé de Saint-Sulpice, faiſant ſa charge avec trop d'ardeur, l'exhortoit à reconnoître la divinité de Jeſus-Chriſt : *au nom de Dieu, ne m'en parlez pas !...* Il n'a jamais dit ce mot ; mais on a parfaitement ſaiſi ſa maniere.

Il a vécu dans ſes quatre-vingt-quatre années, ſept cent quatre-vingt trois-mille deux cents heures. Voilà bien peu de tems pour ce qu'il lui a fallu apprendre & écrire, & pour les audiences qu'il a données.

Ne paſſons pas ſous ſilence le bien qu'il a fait à Ferney. Créateur de cette colonie, il y étoit juſtement reſpecté comme le bienfaiteur du lieu par ſes libéralités & par l'em-

ploi de ſon crédit. Cette gloire vaut bien celle d'avoir fait *Alzire*.

Il vida ſon porte-feuille avant ſa mort, parce qu'il avoit encore à quatre-vingts ans l'impatience du jeune écolier.

On n'a aucun ouvrage un peu conſéquent à attendre dans la nouvelle édition de ſes œuvres. Il n'a rien laiſſé d'important à la poſtérité, lui qui lui devoit peut-être une eſpece de teſtament, où il ſe montrât libre & fier après avoir été obligé d'être ſouple & adroit.

Il a écrit une infinité de lettres très-jolies, très-ſpirituelles ; mais nous ne verrons pas les plus piquantes. Certaines correſpondances manqueront à la nouvelle édition, parce qu'elles reſteront dans les portes-feuilles, & qu'elles n'en ſortiront que dans un demi-ſiecle.

Il exiſte de lui une lettre écrite de Francfort au roi de Pruſſe, lors de ſa détention, pleine d'une mâle éloquence, d'une énergie précieuſe, qui lui étoit ſi rare ; mais cette lettre, qui eſt un chef-d'œuvre-d'expreſſion, ne ſera point imprimée dans la collection, ainſi que beaucoup d'autres que l'éditeur n'a pas, n'aura point, & qui ſont les plus intéreſſantes & les plus curieuſes de toutes.

CETTE collection, déjà annoncée depuis quatre ans, se fait avec un apprêt, un appareil, une lenteur qui ne répondent pas à l'impatience du public, & qui annoncent de pénibles ressources dans le génie des entrepreneurs.

POINT de mince auteur qui n'écrivît à M. de Voltaire. Il étoit assez bon pour répondre à ces lettres, parce qu'elles chatouilloient son excessif amour-propre. Il disoit à l'un: *vous écrivez comme Racine*; au second: *vous pensez plus fortement que Corneille*; au troisieme: *vous surpassez Pascal & Fontenelle.* La présomption des auteurs le prenoit au mot, & faisoit imprimer la lettre comme une patente infaillible. Il écrivoit séparément à M. Blin & à M. de la Harpe: *Vous serez mon successeur; c'est vous qui me remplacerez.* Et ces poètes crédules, chacun de son côté, estimerent que leur prodigieux mérite avoit forcé la voix prophétique du vieillard.

QUELQU'UN lui dit un jour: comment flattez-vous à ce point de petits talens? Ces auteurs déja si vains en perdront la tête. *Que voulez-vous que je fasse? Je n'ai que ce moyen de me débarrasser d'eux. Voulez-vous que je leur dise qu'ils ne sont que des étour-*

neaux, tandis qu'ils ſe croient des aigles? Ils ne me croiroient pas, & aiguiſeroient leur plume contre moi. Puiſqu'ils ont la rage de faire des tragédies & des poèmes aſſoupiſſans, qu'ils rimaillent. Pendant qu'ils cultivent cette immortalité dont je les gratifie, je reſpire, & je ſuis tranquille.

CHAPITRE LXIV.

Mauſolées.

QUAND un prince eſt décédé, on commande le lendemain ſon oraiſon funebre à un évêque; puis on fait venir un architecte-décorateur, qui bâtit un catafalque au milieu de l'égliſe de Notre-Dame. Le marteau réſonne pendant un mois dans le ſaint lieu; les cris des ouvriers abſorbent la ſonnete du *lever-Dieu* & les chants des chanoines; la voix des charpentiers couvre celle des chantres; on n'entend plus le *Magnificat* ni l'*Oremus fratres*. Les *ſerpens* (*) du chœur & l'orgue de

(*) On ſait que c'eſt un inſtrument à vent; mais il eſt ſingulier qu'on diſe, *il y a dans cette*

la nef font moins de bruit que les hautes clameurs des manœuvres. On diroit que la hache & la ſcie ont conſpiré pour faire taire l'office divin. Mais ce n'eſt plus un ſcandale; car il s'agit d'orner le cercueil d'un individu du ſang royal.

L'ARCHITECTE-décorateur entoure le ſarcophage de ſtatues creuſes, repréſentant les vertus qui préciſément manquerent au défunt.

ON fait venir enſuite tous les violons & baſſes de la ville. On brûle dix mille bougies. On étouffe dans cet enclos, qu'on environne prudemment de pompiers; car les parens du mort ne veulent pas être brûlés vifs au milieu de cette charpente légere & dreſſée à la hâte.

C'EST une maſcarade funebre qui dure quatre heures. Rarement une larme ſincere coule ſur ces tombes faſtueuſes; il ne manque à tous ces emblêmes de deuil qui tapiſſent la hauteur des voûtes, que la douleur publique.

Eh quoi, des os en poudre ont encor des flatteurs!

LA famille du mort, qui a ordonné l'oraiſon funebre, eſt venue l'écouter en pompeux

égliſe un excellent ſerpent, & qu'on voie *afficher* en groſſes lettres, *concours de ſerpens dans l'égliſe Saint-Benoit*, &c.

cortege

cortege. L'orgueil des rangs étale encore ſes prééminences autour de l'autel de la mort; l'orgueil demande des adulations ſur la tombe de celui qui eſt jugé par la voix du peuple; & c'eſt le ſacerdoce qui ſe prête à cette complaiſance.

L'ORATEUR a promis quelquefois de dire la vérité; mais ce nom terrible à prononcer, le lie à de ſérieux engagemens. La promeſſe eſt un parjure, la vérité demeure au bas de l'eſcalier de la chaire de vérité, & l'orateur y monte ſeul, à front découvert.

IL fait des tours de force pour plâtrer la difformité de ſon idole, ou bien il vous éblouit par des phraſes compaſſées. Il étale des figures de rhétorique auſſi vides que celles qui ſemblent pleurer ſur le monument. Les feintes larmes de ces menteuſes effigies reſſemblent à la fauſſe éloquence qui va frapper ces paſſageres décorations.

LE ſurlendemain l'édifice tombe; ont met en pieces les *vertus de plâtre*; & l'éloquence de l'orateur, tout auſſi fragile, diſparoît devant l'œil moqueur d'un peuple qui en avoit ri d'avance.

C'EST une inſtitution bien abſurde que

celle des oraiſons funebres ; mais ce n'eſt là cependant qu'un des moindres abus qu'on rencontre dans l'intérieur des ſoixante-quatre majeſtueuſes barrieres de ſapin qui circonvallent la bonne ville de Paris. La ſtructure coûteuſe de cette chapelle illuminée a du moins fait refluer vers une foule d'ouvriers, un peu de cet argent qui ne circule que grace à la folie & à l'oſtentation des princes & des grands.

POUR tout ce que ces catafalques ont coûté depuis cent cinquante ans, on auroit pu ériger des monumens durables & faire ſortir des chefs-d'œuvre immortels du ciſeau de la ſculpture. Mais on ne voit à Paris que le mauſolée du cardinal de Richelieu, & celui du cardinal de Fleury ; le beau mauſolée du maréchal de Saxe eſt allé orner la ville de Strasbourg.

POINT de Céramique parmi nous, où l'on rencontre la ſtatue de l'homme de génie ou de l'homme bienfaiſant à côté du ſouverain. Qu'y auroit-il de plus éloquent néanmoins, que de voir les tombeaux joindre les noms que la poſtérité doit unir ? Les modeles des vertus patriotiques frappant tous les regards, échaufferoient toutes les claſſes de citoyens ! Voyez dans l'abbaïe de Weſt-

minſter, le peuple qui ſe preſſe en foule, qui lit avec vénération les noms des célebres morts; qui revient avec un vif intérêt ſur leurs grandes actions! Reconnoiſſance publique d'un peuple ſenſible, qui a placé enſemble tous les perſonnages que la gloire a conſacrés, parce qu'après la mort il ne reſte plus qu'elle, & que cette foule de princes & de rois doivent s'enfoncer dans l'oubli, pour laiſſer nu & découvert, aux rayons purs & éclatans de l'immortalité, le buſte en argille de tel homme qui fut leur ſujet.

Le burin du graveur Cochin s'eſt plu à nous tranſmettre la repréſentation de pluſieurs catafalques, ainſi qu'il a repréſenté des bals parés. Les effets de l'ombre & de la lumiere offroient à ſon art des touches pittoreſques. C'eſt tout ce qu'il cherchoit; & c'eſt auſſi tout ce qui reſtera de ces bizarres cérémonies qui n'intéreſſent ni le cœur ni l'eſprit, qui ne touchent perſonne, & dont la dépenſe devroit s'appliquer à des travaux plus durables & plus utiles.

Le cirier trouvera ſans doute cette réflexion fort déplacée; mais brûler tant de bougies en plein jour, au riſque d'incendier des plan-

ches noircies & des toiles verniſſées, me paroît un des uſages déraiſonnables que notre ſiecle devroit abolir ; car pourquoi répéter les vieilles & abſurdes coutumes des ſiecles paſſés ?

CHAPITRE LXV.

Charades.

LES *calambours* régnoient chez les ſpirituels Pariſiens ; les charades ſont venues leur diſputer la prééminence. Après un grand conflit les charades ont remporté la victoire Les *bouts-rimés* vouloient reparoître comme troupes auxiliaires ; mais également vaincus, l'armée des charades les repouſſant, a déployé ſes enſeignes triomphantes dans le Journal de Paris & dans le Mercure de France. L'énigme & le logogriphe ſont abandonnés aux provinciaux déſœuvrés. La charade occupe les eſprit de la capitale ; on n'entend plus que *mon premier*, *mon ſecond* & *mon tout.* Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grace particuliere Étrangers, ouvrez le premier Mercure, & ſi vous l'ignorez, vous verrez ce qu'eſt une charade. Je ne vous l'expliquerai point.

OUI, le calambour eſt terraſſé ; mais c'eſt

depuis peu. En vain M. de Voltaire avoit dit à madame du Deffens : *liguons nous enſemble, ne ſouffrons pas qu'un tyran ſi bête uſurpe l'empire du grand monde.* Le grand-maître des calambourdiſtes gouvernoit cet empire avant & depuis la mort de ce grand homme ; mais il vient enfin d'être détrôné : il a trouvé ſon maître. Humilié, vaincu, tous ſes lauriers ſont flétris. Et qui a battu en ruines cette illuſtre réputation ? Qui fait donc que M. L. M. D. B. n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée ? c'eſt un M. *de Chambre.*

Il rencontre le monarque des calambourdiſtes, étalant cette paiſible dignité que donne une ſouveraineté tranquille. Il l'accueille, il le flatte, il lui demande un jour pour commencer une liaiſon honorable & précieuſe. Le monarque promet ; le malin courtiſan s'eſquive auſſi-tôt, rentre chez lui & écrit ce billet au ſouverain, qui étoit loin, hélas ! de redouter un pareil coup de foudre :

Empreſſé de vous recevoir, vous m'avez laiſſé, monſieur, le choix du jour. Je vous invite pour mercredi, & vous prie de vouloir bien accepter la fortune du pot.

De Chambre.

Ce nouveau Cromwel jouit en paix de ſon forfait médité ; il eſt aſſis au rang d'où il a précipité ſon adverſaire, invaincu juſqu'alors, & des acclamations univerſelles ſemblent devoir affermir le ſceptre entre ſes mains.

On ne cite plus : *le roi n'eſt pas un ſujet*, *j'ai la voie de la pelle*, *infidele à ma rente*, &c. On a réſervé toutes les louanges pour l'heureux mot, pour le mot triomphant de M. *de Chambre*.

Heureux Pariſiens, vous ſavez rire à peu de frais ! Bon peuple, que tes plaiſirs ſont innocens !

CHAPITRE LXVI.

Acheteurs de rentes viageres.

Que de métiers qui n'avoient aucun nom chez les anciens, & qui étoient même inconnus dans les ſiecles précédens ! Connoiſſoit-on, il y a deux cents ans ſeulement, les *agens de change*, dont les yeux perçans voient tous les coffres-forts, comme s'ils étoient à jour ; qui prennent des deux mains,

qui dîment tous les facs qu'ils remuent, & qui, plongés dans la tourmente éternelle de l'or & de l'argent, s'enrichiſſent en ſe tenant debout à *la bourſe*, & en ſe diſant réciproquement quelques petits mots à l'oreille ?

Ces infatigables négociateurs de papiers, qui augmentent le prix de la *marchandiſe-argent*, qu'ils rendent viſible ou inviſible, qui ſervent les avides monopoleurs cachés ſous le maſque, étoient-ils connus chez les Romains, & du tems même que notre Charlemagne donnoit des loix à l'Europe ? Charlemagne s'il reſſuſcitoit, pourroit-il comprendre ce qu'eſt de nos jours un agent de change, patenté par ſes ſucceſſeurs, & achetant bientôt une charge noble, après avoir long-tems uſé des ſouliers ſur le pavé de la bourſe, ou à courir par la ville après les vendeurs & les acquéreurs, également rançonnés par ſa ſcience abſtruſe ?

Oui, il ne faut que remuer de l'argent pour avoir de l'argent; il ne s'agit que de faire à midi le *pied de grue* ou le *difficile*, rôle preſque toujours équivoque & le plus ſouvent menteur. Mais il eſt autoriſé. Voyez-le rire, crayon en main, aux dépens des

ignorans, empreſſés à réaliſer leur papier.

TEL homme encore plus actif achete un procès, ſe fait *ſolliciteur*, dévoue ſa vie à la chicane, deſcend dans ſon labyrinthe tortueux, paſſe ſes jours à tourmenter, à aiguillonner d'impaſſibles procureurs.

TEL autre cautionne quiconque ſe préſente & livre ſa ſignature dans une multitude d'affaires; ce qui pourroit faire croire un jour qu'il a poſſédé des millions. Il n'a pas le ſol; mais il fait d'un crédit quelconque, ce qu'un maître d'eſcrime fait de ſon fleuret dans une ſalle d'armes.

LA dégradation dans les mœurs, occaſionée par cet agiotage qui a ſaiſi tous les eſprits, a fait diſparoître ces plans ſages & tranquilles, familiers à nos ayeux, & nous a donné les convulſions de la cupidité.

LA moitié de la ville eſt aux emprunts; point de maiſon qui ne ſoit chargée d'hypotheques; on ne voit que contrats ſpéculatifs; on n'attend plus la rentrée paiſible des intérêts; on veut anticiper ſur l'avenir; on force l'uſure, & l'uſure punit cette avidité extravagante.

ENTENDEZ de tous côtés les plaintes des

gens qui regrettent les *tontines*. On ne parle que des perſonnes qui, pour cent écus, ont joui de quatre-vingt mille livres de rente; c'eſt à qui accouplera deux écus de ſix livres, pour leur en faire produire promptement un troiſieme.

MAIS le plus curieux de ces ſpéculateurs eſt celui qui, ayant ſans ceſſe ſous les yeux le calcul des probabilités de la vie humaine & la table des mortalités, s'eſt établi *acquéreur de rentes viageres*.

ON ſait que les extraits mortuaires ſervent de quittance au roi, & que dès qu'un homme eſt enterré, il eſt payé, eût-il porté la veille tout ſon argent au tréſor royal. L'acquéreur de rentes viageres (nouveau métier) combine toutes ces chanſes haſardeuſes, & d'après des calculs fins & particuliers, achete le pain quotidien des rentiers.

UNE dame ſe préſente à ſon bureau avec un contrat en main de douze cents livres de rentes annuelles, qu'elle veut échanger contre un capital. D'abord, le ſcrupuleux acheteur l'examine dans un ſilence recueilli; il ne la trouve ni trop graſſe ni trop maigre, indice favorable; & après un nouveau coup-

d'œil obſervateur, le dialogue ſuivant s'établit entr'eux.

LA RENTIERE.

MONSIEUR, je viens pour vous vendre mon contrat viager & en toucher l'argent.

L'ACHETEUR.

L'ARGENT eſt bien rare, Madame.

LA RENTIERE.

JE le ſais, monſieur; mais il eſt quelque part. Il ne fait rien dans les coffres; il ne peut avoir ſon prix qu'en circulant.

L'ACHETEUR.

QUEL âge avez-vous, madame?

LA RENTIERE.

QUARANTE-ſept ans, monſieur.

L'ACHETEUR.

OU eſt votre baptiſtere?

LA RENTIERE.

LE voici, monſieur, en bonne forme.

L'ACHETEUR.

OUI, je vois que vous avez quarante-ſept ans; ſi vous n'en aviez que quarante-deux, madame, je ne pourrois en conſcience faire votre affaire.

LA RENTIERE.

JE vous entends, monſieur; j'ai paſſé le

tems critique, & je puis actuellement me flatter d'une longue vie.

L'ACHETEUR.

Il n'y a rien de si incertain, madame, que la vie de l'homme.

LA RENTIERE.

Mon genre de vie est exact, je ne soupe point en ville, je me couche de bonne heure, & je passe la moitié de l'année à la campagne.

L'ACHETEUR.

Je sais tout cela, madame, & voilà pourquoi j'ai consenti à recevoir votre visite. (*Se levant.*) Mais permettez, madame, que j'examine de plus près.....

LA RENTIERE.

Approchez, monsieur, je n'ai pas encore de rides sur le front.

L'ACHETEUR.

Je le vois bien, madame; mais ce n'est pas cela: permettez que j'examine vos dents.

LA RENTIERE.

Mes dents! vous avez raison, monsieur, les dents sont le symptôme de la santé; les miennes sont blanches, regardez. Eh bien, monsieur, combien me donnez-vous de mes

douze cents livres de rente, vu ma parfaite ſanté ? J'oubliois de vous dire que j'ai fait quatre enfans : ce n'eſt ni trop ni trop peu ; & les femmes qui ont fait des enfans, pourſuivent leur carriere plus loin que les autres.

L'ACHETEUR.

MADAME, tout le monde s'adreſſe à moi ; c'eſt à qui viendra. Quand on ſeroit ſûr de la fin du monde, on ne pourroit pas être plus âpre à vouloir fondre ſes contrats. Mais je n'ai pas les tréſors du Pérou ; il faut que j'aie mes ſûretés ; je n'acquiers pas indifféremment de toutes les perſonnes. D'abord, je n'achete point de contrats viagers ſur les hommes ; ils ſont aujourd'hui trop adonnés à leurs plaiſirs. Je me ſuis fait une loi de n'acquérir que des rentes placées ſur des têtes de femmes. Les Génevois, habiles calculateurs, m'en ont donné l'exemple ; ils ont fait là une opération ſûre, excellente, & qui leur rendra beaucoup ; mais c'eſt qu'ils ont choiſi des têtes comme j'en voudrois, des têtes qui reſpirent l'air pur des montagnes ; & vous, madame, vous vivez dans Paris.

LA RENTIERE.

JE n'y vis que ſix mois, monſieur, & pendant l'hyver.

L'ACHETEUR.

C'EST juſtement la ſaiſon dangereuſe. Je ne ſais, il y a toujours dans l'air quelque choſe de peſtilentiel; entendez-vous la groſſe ſonnerie ? .... On enterre bien fréquemment depuis trois mois.

LA RENTIERE.

C'EST une femme de quatre-vingt-dix ans qui eſt morte. J'eſpere bien aller juſques là; & comptez alors, monſieur, tous les arrérages que vous aurez touchés.

L'ACHETEUR.

ON m'offroit hier, madame, un contrat de quatre mille livres de rente; mais j'ai ſu que la dame qui le vendoit alloit ſouvent au bal; il ne faut qu'un bal pour tuer une femme. Et quelles ſont vos occupations, je vous prie ?

LA RENTIERE.

RÉGLER mon ménage; le reſte du tems je m'occupe à lire, & tous les jours je me promene une heure ou deux ſur le boulevard. Enfin, monſieur, d'après ma vie rangée, com-

bien me donnerez-vous de mes douze cents livres de rente ?

L'ACHETEUR.

JE vais vous le dire : quatre mille huit cents livres.

LA RENTIERE.

EH, monſieur, vous n'y penſez pas ! Je me porte à merveille ; que donneriez-vous donc à une femme cacochyme ?

L'ACHETEUR.

VOUS pouvez mourir, madame, en deſcendant mon eſcalier.

LA RENTIERE.

LE livre de M. de Buffon me donne au moins quinze années de vie, & j'ai toutes les probabilités pour moi.

L'ACHETEUR.

JE ne calcule point comme M. de Buffon ; j'ai là-deſſus des regles qui corrigent les promeſſes magnifiques des livres. Et puis les révolutions : vous m'entendez ....

LA RENTIERE.

LES révolutions ! Il n'y en a point à craindre ; je vous proteſte que l'on paiera toujours à l'hôtel-de-ville les rentes viageres, &

de préférence à toutes les autres. C'eſt ſacré ; jamais le roi....

L'ACHETEUR.

Ah! madame, je me tais; je n'ai rien à dire là-deſſus. Je vous donne quatre mille huit cents livres en eſpeces ſonnantes pour votre parchemin, & je puis recevoir malheureuſement dans huit jours votre billet d'enterrement. Vous me paroiſſez d'une conſtitution un peu délicate. Il y a tant de choſes qui abregent la vie des femmes; les veilles, la bonne chere, les liqueurs; il faut manger ſobrement, le jeu même altere la ſanté.

LA RENTIERE.

Je ne joue jamais, monſieur; tous les plaiſirs que vous citez là me ſont étrangers. Si je vend mon contrat, c'eſt que j'y ſuis obligée pour ſoutenir & pourſuivre un procès de famille.

L'ACHETEUR.

Vous avez un procès, madame? Mais cela donne du chagrin.

LA RENTIERE.

Je le gagnerai, monſieur. Mon procureur de chez qui je ſors, me l'a promis formellement; puis vous ſavez que le chagrin nous

fait vivre. Allons, ſoyez plus raiſonnable; ajoutez à vos quatre mille huit cents livres....

L'ACHETEUR.

Pas une obole, madame. Vous n'avez qu'à perdre votre procès, & puis vous livrer au déſeſpoir....

LA RENTIERE.

Ah! monſieur, j'ai des principes, du courage.

L'ACHETEUR.

A propos, quel eſt votre médecin, madame?

LA RENTIERE.

Je n'ai jamais été malade, monſieur, au point d'appeller un médecin. Je ſuis ſujette à des migraines; je ſouffre cruellement pendant ving-quatre heures, & puis me voilà délivrée de preſque tous les autres maux.

L'ACHETEUR.

Et la petite vérole, madame, vous l'avez eue? Oui, la marque en eſt preſqu'imperceptible.

LA RENTIERE.

Cela ſuffit, monſieur, pour ne plus l'avoir.

L'ACHETEUR.

Nous allons paſſer chez le notaire, ſi vous voulez, madame; tout ſera conclu dans une heure, & vous toucherez votre argent.

LA

LA RENTIERE.

MAIS, monsieur, quatre mille huit cents livres pour douze cents livres de rentes, que vous toucherez pendant vingt-cinq années au moins, je m'en flatte, songez donc....

L'ACHETEUR.

EN vérité, je suis un insensé de faire de pareilles acquisitions. Du parchemin! Et puis l'incertitude de nos jours! Mais, madame, croyez-moi, logez-vous dans le quartier du Luxembourg, près la porte d'Enfer; j'ai là deux ou trois têtes avancées & qui tiennent. Vous y êtes intéressée autant que moi.

LA RENTIERE.

UN peu plus, je pense. Enfin, puisque vous êtes inexorable, allons chez le notaire. Tout cet argent sera donc pour des gens de justice; mais qu'y faire? Il faut dans ce beau royaume en passer par là.

L'ACHETEUR.

ENVELOPPEZ-vous bien dans votre pelisse, madame. (*A voix basse.*) Et quel est ce monsieur qui dans ce coin nous a si bien écoutés sans mot dire?

LA RENTIERE.

C'EST mon *factotom*; il n'a pas le sens

d'une oie, il n'entend rien ; il portera les sacs....

L'ACHETEUR.

Ah, bon!.... Vous savez que je n'acquiers pas en mon propre nom?

LA RENTIERE.

Pierre ou Paul, cela m'est indifférent..... Allons, quoique vous soyez bien succinct, je veux vivre long-tems pour que vous puissiez me dire : j'ai fait une excellente affaire.

CHAPITRE LXVII.

Vaches.

Elles arrivent aux barrieres, l'échine maigre & le pis desséché. Voyez les vaches dans les gras pâturages de la Suisse : elles levent fiérement la tête, elles ne se dérangent point quand vous passez. On diroit qu'elles sentent que leurs pieds foulent une terre de liberté, que l'impôt onéreux ne greve pas. Leur robe est superbe, leur démarche sûre ; ce n'est plus un animal dégradé. La vache aux flancs arrondis semble partager l'aisance de son maître. Io ne fut pas plus belle que ces belles geniſſes.

LES vaches entrant à Paris tête baiſſée, rappellent les vaches maigres & dévorantes du ſonge de Pharaon ; elles ont l'air affamées, & elles viennent pour être mangées.

ON les vend pour du bœuf, dont les groſſes maiſons & les couvens ont emporté toutes les fortes pieces ; il ne reſte au petit bourgeois qui achete en détail, que de la vache. Par-tout ailleurs il y a une différence dans le prix des viandes ; ici la vache ſe vend publiquement au même taux que le bœuf, ſurcharge exceſſive pour le pauvre, tort réel à la nourriture publique. Un nouveau tarif ſeroit de toute équité ; car pourquoi faut-il que je paie la vache au même prix que le bœuf ? Et pourquoi me livre-t-on de la vache quand je demande du bœuf ? Ce n'eſt qu'à Paris qu'un pareil abus eſt, pour ainſi dire, conſacré, malgré les plaintes journalieres du peuple.

POINT de païs où l'on excelle mieux dans l'art de couper la viande, c'eſt-à-dire, de la dépecer de maniere que les os ne ſont jamais ſéparés de la chair. On vend pour de la tranche un côté de mâchoire ; & l'indigent qui n'a qu'un pot-au-feu, eſt étonné de trou-

ver une dent dans un morceau qu'on lui a donné pour de la culotte.

On avoit annoncé avec beaucoup d'emphaſe une laiterie de vaches Suiſſes, & tous les bons Pariſiens diſoient : nous boirons du bon lait de Suiſſe. Les poitrinaires ſe regardoient déja comme guéris ; les tempéramens uſés comptoient ſur le rétabliſſement de leurs forces : mais on ne ſongeoit pas que les entrepreneurs n'avoient pas les épaules aſſez fortes pour tranſporter aux Champs-Elizées les montagnes couvertes de ſapins, où croiſſent les végétaux ſubſtantiels.

Les vaches maigrirent dans de maigres pâturages, donnerent un lait commun, & finirent par être livrées aux bouchers. L'entrepriſe échoua, à la grande ſurpriſe des badauds qui demandoient toujours du bon lait des vaches Suiſſes.

Il ne faut qu'un pareil trait pour peindre l'ignorance crédule d'une ville, combien elle réfléchit peu, & avec quelle facilité elle eſt dupe de toutes les promeſſes illuſoires qui lui ſont offertes par des compagnies & des imprimés.

CHAPITRE LXVIII.

Petits Negres.

Le ſinge, dont les femmes raffoloient, admis à leurs toilettes, appellé ſur leurs genoux, a été relégué dans les anti-chambres. La perruche, la levrette, l'épagneul, l'angora, ont obtenu tour-à-tour un rang auprès de l'abbé, du magiſtrat & de l'officier. Mais ces êtres chéris ont tout-à-coup perdu de leur crédit, & les femmes ont pris de petits Negres.

Ces noirs Africains n'effarouchent plus les regards d'une belle; ils ſont nés dans le ſein de l'eſclavage. Mais qui n'eſt pas eſclave auprès de la beauté?

Le petit Negre n'abandonne plus ſa tendre maîtreſſe; brûlé par le ſoleil, il n'en paroît que plus beau. Il eſcalade les genoux d'une femme charmante, qui le regarde avec complaiſance; il preſſe ſon ſein de ſa tête lanugineuſe, appuie ſes lèvres ſur une bouche de roſe, & ſes mains d'ébene relevent la blancheur d'un col éblouiſſant.

Un petit Negre aux dents blanches, aux

levres épaiſſes, à la peau ſatinée, careſſe mieux qu'un épagneul & qu'un angora. Auſſi a-t-il obtenu la préférence; il eſt toujours voiſin de ces charmes que ſa main enfantine dévoile en folâtrant, comme s'il étoit fait pour en connoître tout le prix.

TANDIS que l'enfant noir vit ſur les genoux des femmes paſſionnées pour ſon viſage étranger, ſon nez applati; qu'une main douce & careſſante punit ſes mutineries d'un léger châtiment, bientôt effacé par les plus vives careſſes, ſon pere gémit ſous les coups de fouet d'un maître impitoyable; le pere travaille péniblement ce ſucre que le Négrillon boit dans la même taſſe avec ſa riante maîtreſſe.

CHAPITRE LXIX.

Figure équeſtre de Henri IV.

OH, que le bon roi eſt bien ſur le Pont-Neuf! Il a un front populaire; il ſourit aux paſſans; il n'eſt point environné d'hommes à argent. Les oiſeaux du ciel viennent ſe percher ſur ſa tête royale, & ſa place n'a rien coûté.

ACADÉMICIENS de province, qui avez demandé l'éloge du *bon roi*, brûlez vos programmes, fondez cette médaille que vous deſtiniez au phraſier, au rhéteur; venez, & arrêtez-vous aux pieds de cette ſtatue que l'amour a élevée au centre de la capitale! Liſez dans tous les regards combien ſa mémoire eſt adorée; le recueillement de cet homme qui contemple & qui ſe tait; cette mere empreſſée qui montre Henri IV à ſon jeune enfant; cet infortuné qui leve les mains au ciel & ſoupire en ſilence. Ce reſpect univerſel d'un peuple attendri devant ce bronze; que dis-je! cet hommage non moins vif des étrangers, devenus citoyens en ce moment: tout le monde d'accord pour le regretter & le bénir, comme s'il vivoit encore, comme ſi le fil de ſes jours avoit pu s'étendre juſqu'à nous. Ah, que ce cri unanime eſt touchant, qu'il ſurpaſſe par ſon énergie tout ce que l'éloquence s'efforcera vainement d'exprimer!

UN officier, conduiſant un détachement de ſoldats & paſſant devant cette ſtatue vénérée, s'arrêta tout-à-coup & cria: *haut les armes! Saluons celui-ci, mes amis, il en vaut bien un autre.*

On devroit faire de la petite eſplanade qui environne cette ſtatue, un jardin pour les enfans. S'il y a ſur la terre un lieu contraire à l'enfance, c'eſt cette grande ville. Les enfans ne peuvent jouer ſans riſque dans la rue ni dans les carrefours; & s'il y des gazons devant la place du Louvre & ailleurs, on les repouſſe avec le fuſil: on ne permet pas aux *bonnes* de s'y aſſeoir. A quoi ſert ce gazon, s'il n'eſt pas pour l'enfance? Ah! monſieur d'Anguevillers, je vous préſente ici ma requête: les enfans orneront vos gazons encore mieux que vos ſentinelles.

J'aimerai à voir la ſtatue du bon roi environnée de la génération qui vient de naître; & les enfans, en conſervant le ſouvenir de leurs premiers jeux, auroient appris de bonne heure à bénir ſa mémoire, & à redire ſes vertus à la génération ſuivante.

CHAPITRE LXX.

Dictionnaire.

PANKOUKE & Vincent les commandent à tout compilateur armé de ſcribes ; on bâtit des volumes par alphabet, ainſi que l'on conſtruit un édifice dans l'eſpace de tant de mois. L'œuvre eſt ſûre avec les manœuvres.

ON a tout mis en dictionnaires. Les ſavans s'en plaignent ; ils ont tort. Ne faut-il pas que la ſcience deſcende dans toutes les conditions ? Ne faut-il pas qu'elle ſoit hachée, pour être reçue par le grand nombre ? Priſe en maſſe, elle effraieroit. Si telle ſcience étoit entiere & parfaite, on auroit tort de la morceler ; mais aucune n'a cet avantage ; toutes en ſont loin encore. Nous n'avons que des matériaux proprement dits ; & les débris de la choſe valent la choſe même.

TANT mieux, ſi l'on a trouvé le ſecret d'inſtruire à peu de frais ; ſi l'on a évité les recherches pénibles, laborieuſes. Quant aux erreurs, elles ſe gliſſent par-tout ; les gros livres n'en ſont pas plus exempts que les abré-

gés. Ce qu'il a de plus important, c'eſt que certaines connoiſſances ſoient à la portée de tout le monde.

LES Dictionnaires ne contiennent pas tous les mots uſités parmi le peuple ; ils ſont inſuffiſans pour une foule d'expreſſions qui valent bien celles que les poètes & les orateurs ont conſacrées, & qui tiennent à des pratiques curieuſes & journalieres. Un François enſeignoit à des mains royales à faire des boutons ; quand le bouton étoit fait, l'artiſte diſoit : *à préſent, Sire, il faut lui donner le fion.* A quelques mois de là, le mot revint dans la tête du roi, il ſe mit à compulſer tous les Dictionnaires françois, Richelet, Trévoux, Furetiere, l'Académie françoiſe, & il n'y trouva pas le mot dont il cherchoit l'explication. Il appella un Neuchatelois qui étoit alors à ſa cour, & lui dit : dites-moi ce que c'eſt que le *fion* dans la langue françoiſe ? Sire, reprit le Neuchatelois, le *fion* c'eſt la bonne grace.

GRAVES auteurs, graves penſeurs, naturaliſtes, politiques, hiſtoriens, vous n'êtes pas diſpenſés de donner le *fion* à vos livres ; ſans le *fion* vous ne ſerez pas lus. Le *fion* peut s'imprimer dans une page de métaphyſique,

comme dans un madrigal à Glycere. Académiciens qui parlez de goût, étudiez le *fion*, & placez ce mot dans votre Dictionnaire qui ne s'acheve point.

CHAPITRE LXXI.

Muſées.

ETABLISSEMENS nouveaux, que quelques particuliers s'efforcent de naturaliſer parmi nous. Ils auront beaucoup de peine a réuſſir, parce qu'il y a trop peu de liberté dans notre gouvernement, pour que chacun donne un développement ſûr à ſes vues particulieres, & que la capitale a plutôt des goûts & des fantaiſies qu'un amour réel & conſtant pour les ſciences & pour les arts.

AVEC quel zele infatigable M. de la Blancherie n'a-t-il pas pourſuivi l'ouverture de ces aſſemblées! Chaque jour il avoit à combattre quelque nouvel obſtacle. Son muſée s'ouvroit, ſe fermoit, tomboit, ſe relevoit; il le promenoit dans tous les quartiers, & jamais il n'a pu recevoir une aſſiette ſolide & fixe, parce les hommes ne s'aſſembleront jamais

pour mêler leurs idées, leurs vues, leurs entrepriſes autre part que dans une république. Il nous manquera toujours un point de réunion pour l'éloquence, pour les belles-lettres, pour la philoſophie; il faut que ceux qui cultivent ces arts, travaillent iſolés, & ils n'en vaudront que mieux. On tente de le donner, ce point fixe, aux ſciences exactes, à la phyſique, à la chymie, aux mathématiques. M. Pilatre de Roſier ſera-t-il plus heureux que M. de la Blancherie? Verra-t-on accourir en foule les ſavans, les artiſtes, les amateurs nationaux ou étrangers?

Les proſpectus étalent de ſuperbes promeſſes; les commiſſaires ont prononcé, le gouvernement a accordé ſa protection à l'hôtel où tous les chefs-d'œuvre des arts doivent ſe réunir. Toutes les claſſes de citoyens ſont averties de venir à tel jour & à telle heure puiſer dans le vaſte baſſin des ſciences; mais l'exécution répondra-t-elle à tout ce grand appareil? j'en doute fort, même pour les ſciences qui n'alarment point l'adminiſtration.

Toute aſſemblée publique eſt trop contraire à l'eſprit du gouvernement François, pour qu'elle ait lieu; & toute ſociété qui ne fera pas ſes loix elle-même & qui les rece-

vra, ne pourra ni se maintenir, ni poursuivre, ni chérir ses travaux. Ces sortes d'établissemens me paroissent impraticables, parce qu'il n'y a à Paris que des liaisons superficielles, & que les prohibitions sont si aisées, si multipliées, qu'il ne faut que le sot rapport d'un subalterne ou la mauvaise humeur d'un homme en place, pour dissoudre l'assemblée d'hommes les plus éclairés & les plus animés du bien public.

CHAPITRE LXXII.

Bureaux d'esprit.

On appelle ainsi toute maison où la maîtresse affiche son goût pour la littérature, fait profession d'en parler, & se pique de s'y connoître. On ne voit plus guere aujourd'hui de ces sociétés que l'on citoit il y a quelque tems. Elles sont dissoutes, parce que le goût des lettres est répandu par-tout, & que le titre d'académicien ne donne pas plus d'esprit à l'individu qui le porte, qu'à la maison qu'il fréquente. On pense, on parle,

& l'on raiſonne ſans ces directeurs de littérature ; elle eſt infiniment connue & cultivée dans toutes les claſſes.

UNE femme eſt toujours dupe de vouloir régner autrement que par l'empire des graces ou par celui de la bonté. On peut tout feindre, excepté l'eſprit des lettres. Quand on ne les cultive que par air ou comme une reſſource, les difficultés naiſſent & offrent un écueil dangereux.

QU'A fait une femme qui veut entrer ſubitement & comme actrice dans le ſanctuaire des muſes & de la philoſophie ? elle a lorgné, perſiflé, minaudé, fait des nœuds & des riens ; elle a gâté ſon eſprit dans une mer de futilités ; elle n'a fait attention qu'au brillant, & s'eſt toujours arrêtée à la ſuperficiel. Elle s'aveugle elle-même ; cependant elle croit pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon. La pareſſe de ſon eſprit l'empêche d'examiner ; le peu d'énergie de ſon ame ne lui permet pas de ſaiſir les traits marqués ; ſa légéreté repoſe ſur quelques détails, & ne peut embraſſer le plan. Elle prononce comme elle ſent, d'une maniere vague, incertaine & peu ſûre.

QU'ELLE ouvre sa porte à cet essaim d'auteurs qui, sans noms & sans talens, sont dix fois plus orgueilleux que les autres connus. Ils arrivent pour mettre à contribution son ton admiratif. Le satyrique vient chercher près d'elle des traits propres à la comédie. Elle siege sur son petit tribunal, où en jugeant elle est jugée la premiere. Obligée de louer ceux qui sont présens, les derniers venus se montrent jaloux. Alors la division se met dans la troupe; elle veut concilier les mécontens, & des jugemens contradictoires sortent de sa bouche. L'aigreur devient acharnement; elle auroit plutôt pacifié les puissances belligérantes, que de réunir ces partis opposés.

ELLE a voulu se rendre médiatrice, elle est chansonnée des deux côtés; ce qui est fort cruel, après avoir reçu tant de vers à sa louange. Elle reste enfin seule, forcée de protéger encore un auteur de la foire ou de l'opéra-comique, qui l'ennuie & qu'elle écoute pour ne pas paroître désœuvrée.

LES femmes distinguées ont renoncé à ce ridicule, encore en vogue il y a trente années, & l'ont laissé à quelques petites femmes d'a-

cadémiciens, qui ont beſoin de plâtrer la réputation de leurs maris, & qui ſont curieuſes auſſi de juger par elles-mêmes du talent des jeunes auteurs. Les femmes ſenſées, qui ſont étrangeres à toutes les prétentions de la gent académique, ne ſe livrent pas à un engouement particulier; elles ne répetent point le jargon des jugeurs modernes, ne ſe perdent pas dans les pédanteſques diſcuſſions du goût, & n'ont point la fureur de s'éloigner du bon ſens pour courir après l'eſprit.

ON trouve donc aujourd'hui l'académie françoiſe dans beaucoup de maiſons. Il n'eſt plus beſoin d'aller au Louvre pour y entendre des vers & de la proſe; on en fait dans le monde tout auſſi bien que les jurés beaux-eſprits. Ils n'ont de plus que le ridicule de leurs prétentions excluſives.

CHAPITRE LXXIII.

Monſieur le Public.

LE public exiſte-t-il? Qu'eſt-ce que le public? Où eſt-il? Par quel organe manifeſte-t-il

feſte-t-il ſa volonté ? Ne s'imagine-t-il pas ſouvent prononcer, quand il dédaigne ou bien quand il s'engoue ? Dites à un homme en place, *le public déſapprouve ;* il répond : *j'ai auſſi mon public, lequel approuve, & je m'en tiens à celui-là.*

Un autre dit : *Le public, je le fais parler comme je veux ; il ne tient qu'à moi de lui donner telle ou telle impreſſion.* Et il dit vrai, du moins pour quelque tems.

Qu'est-ce donc que ce public, que l'auteur d'*Açajou* a traité avec un ton ſi cavalier ? Il manque d'un point de réunion ; & comme il ne peut jamais former à Paris une ſeule & même voix, c'eſt un compoſé indéfiniſſable.

Un peintre qui voudroit le repréſenter ſous ſes véritables traits, pourroit le peindre ſous la figure d'un perſonnage en cheveux longs & en habit galonné, une calotte ſur la tête & l'épée au côté, portant le manteau court & les talons rouges, tenant en main une canne à bec-à-corbin, ayant une épaulette, la croix à la boutonniere gauche & l'aumuſſe ſur le bras droit. Vous voyez que ce *monſieur* doit raiſonner à-peu-près comme il eſt vêtu.

Je citerai encore l'admirable production, trop peu lue, intitulée : *le Charlatan ou le docteur Sacroton*, où l'on voit un tableau du public. Il consiste en différens mannequins de toutes sortes de grandeurs & de figures. Le Charlatan s'en sert pour enhardir son éleve, qui tremble de débuter sur le Pont-Neuf. Il lui crie d'envisager ce public, formidable tel qu'il est ; & le disciple, convaincu que le public n'est qu'une assemblée de mannequins, parle & harangue hardiment.

Il est cependant un public ; mais ce n'est pas celui qui a la fureur de juger avant de comprendre. Du choc de toutes les opinions, il résulte un prononcé qui est la voix de la vérité & qui ne s'efface point. Mais ce public est peu nombreux, il n'a ni chaleur, ni esprit de parti, ni précipitation ; il n'est point dans les anti-chambres des hommes en place ; & c'est de lui que madame de Sévigné a dit : *le public n'est ni fou ni injuste ;* ou comme le disoit une autre femme pleine d'esprit : *c'est que la raison finit toujours par avoir raison.*

CHAPITRE LXXIV.

Anecdote.

UN médecin fameux, qui ne fait la médecine que pour les gens riches, fut appellé chez un homme aisé. Il se chargea volontiers de le traiter. Pendant la convalescence du malade, le laquais de ce dernier se trouve indisposé. Le convalescent en reconduisant son médecin, le prie de s'arrêter un moment dans l'entresol, pour donner un conseil à son laquais. Le médecin lui donne le conseil; mais le maître, un mois après, l'ayant fait avertir de passer chez lui, il n'y vint pas.

ÉTONNÉ de ce procédé, il en demanda la raison au médecin, dans une maison où il le rencontra. Voici la réponse du docteur: *en m'écrivant, monsieur, vous ne m'avez pas marqué si c'étoit pour vous ou pour votre laquais. Je n'ai point été chez vous; car je suis bien aise de vous prévenir, que je ne fais point la médecine pour les laquais.*

CHAPITRE LXXV.

Pieces de deux ſols.

Les pieces de deux ſols, dont l'empreinte eſt preſqu'effacée, ſont un objet perpétuel de diſputes, & donnent lieu, dans les marchés publics, à de fréquens pugilats. Deux crocheteurs ſe caſſent la mâchoire pour l'intérêt de deux liards; mais tout eſt relatif.

La cour des monnoies a voulu que la piece de deux ſols, marquée ou non marquée, eût ſon cours. Tout vendeur s'étoit obſtiné à vouloir les réduire à ſix liards de ſa pleine autorité. A cet effet, on les raya d'une croix, pour déſigner celles qui étoient uſées. Or l'arrêt portoit défenſe de rayer ainſi les pieces. Ce débat a occaſioné un nombre infini de gourmades & de clameurs, & l'on s'égoſilloit pendant vingt minutes, avant de pouvoir fixer irrévocablement le taux de la piece.

Il ſeroit facile de ſuivre la méthode uſitée en Eſpagne. Des hommes ſe promenent avec une corbeille pleine de nouvelles pieces, & le public leur apporte les vieilles en échange;

car c'eſt le gouvernement qui doit ſupporter en plein le déchet des monnoies. Le peuple à Paris n'en donneroit pas la raiſon politique ; mais il la ſent par inſtinct, & il crie très-haut quand on veut l'obliger à perdre ſur le ſigne repréſentatif. Il doit être immuable. La piece effacée doit avoir ſon cours comme la piece neuve, & ſans aucune diminution.

CHAPITRE LXXVI.

Marchandes de modes.

ASSISES dans un comptoir à la file l'une de l'autre, vous les voyez à travers les vitres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galans trophées que la mode enfante & varie. Vous les regardez librement, & elles vous regardent de même.

CES boutiques ſe trouvent dans toutes les rues. A côté d'un armurier qui n'offre que des cuiraſſes & des épées, vous ne voyez que touffes de gaze, des plumes, des rubans, des fleurs & des bonnets de femmes.

CES filles enchaînées au comptoir, l'ai-

guille à la main, jettent inceſſamment l'œil dans la rue. Aucun paſſant ne leur échappe. La place du comptoir, voiſine de la rue, eſt toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui paſſent, offrent toujours le coup-d'œil d'un hommage.

La fille ſe réjouit de tous les regards qu'on lui lance, & s'imagine autant d'amans. La multitude des paſſans varie & augmente ſon plaiſir & ſa curioſité. Ainſi ce métier ſédentaire devient ſupportable, quand il s'y joint l'agrément de voir & d'être vue; mais la plus jolie du comptoir devroit occuper conſtamment la place favorable.

On apperçoit dans ces boutiques des minois charmans à côté de laides figures. L'idée d'un ſerrail ſaiſit involontairement l'imagination; les unes ſeroient au rang des ſultanes favorites, & les autres en ſeroient les gardiennes.

Plusieurs vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales; il faut qu'elles faſſent taire la ſecrete jalouſie de leur ſexe, & que, par état, elles embel-

liſſent toutes celles qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois eſt ſi joli, que le front altier de la riche dame en eſt effacé. La petite marchande en robe ſimple ſe trouve à une toilette dont elle n'a pas beſoin; ſes appas triomphent & effacent tout l'art d'une coquette. Le courtiſan de la grande dame devient tout-à-coup infidele; il ne lorgne plus loin d'un miroir que la bouche fraiche & les joues vermeilles de la petite qui n'a ni Suiſſe ni ayeux.

PLUS d'une auſſi ne fait qu'un ſaut du magaſin au fond d'une berline angloiſe. Elle étoit fille de boutique; elle revient un mois après y faire ſes emplettes, la tête haute, l'air triomphant, & le tout pour faire ſécher d'envie ſon ancienne maîtreſſe & ſes cheres compagnes.

ELLE n'eſt plus aſſujétie au comptoir; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au ſixieme étage dans un lit ſans rideaux, réduite à attraper en paſſant le ſtérile hommage d'un maître clerc de procureur. Elle roule avec plaiſir dans un leſte équipage; & d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour-à-tour leur

miroir & leur triſte couchette, attendent du deſtin le moment de jeter l'aiguille & de ſortir d'eſclavage.

En paſſant devant ces boutiques, un abbé, un militaire, un jeune ſénateur y entrent pour conſidérer les belles. Les emplettes ne ſont qu'un prétexte ; on regarde la vendeuſe & non la marchandiſe. Un jeune ſénateur achete une bouffante ; un abbé ſémillant demande de la blonde ; il tient l'aune à l'apprentiſſe qui meſure : on lui ſourit, & la curioſité rend le paſſant de tout état acheteur de chiffons.

Quelques boutiques de marchandes de modes ſont montées ſur un ton ſévere, comme pour contraſter fortement avec les autres. Là toutes les filles ſont recluſes ; c'eſt la main de la chaſteté contrainte qui arrange ces ajuſtemens voluptueux dont ſe parent les courtiſannes. Là on les habille, mais on ne les imite pas ; on ne garde rien pour ſoi des ornemens ſéducteurs que l'on prodigue aux filles d'opéra. On travaille bien pour elles ; mais il n'eſt pas même permis de les voir. Imaginez des cuiſiniers qui ne goûteroient jamais à la ſauce : tel eſt l'état

de ces filles gardées & travaillant ſous l'œil de la ſévérité aux attributs de la licence.

MAIS la maîtreſſe du magaſin eſt ſi étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi & qu'elle maintient, qu'elle le raconte à tout venant, comme un prodige continuel. On diroit que c'eſt une gageure qu'elle a faite à la face de l'univers, & qu'elle veut faire dire à l'hiſtoire : dans Paris eſt une boutique de marchande de modes, où toutes les filles ſont chaſtes ; & ce phénomene eſt dû à l'exemple de ma vertu & à ma vigilance.

MAIS j'oubliois que le travail des modes eſt un art ; art chéri, triomphant, qui dans ce ſiecle a reçu des honneurs, des diſtinctions. Cet art entre dans le palais des rois, y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes paſſe au milieu des gardes, pénetre l'appartement où la haute nobleſſe n'entre pas encore. Là on décide ſur une robe, on prononce ſur une coiffure, on examine tout le jeu d'un pli heureux. Les graces ajoutant aux dons de la nature, embelliſſent la majeſté.

MAIS qui mérite d'obtenir la gloire, ou

de la main qui deſſine ces ajuſtemens ; ou de celle qui les exécute ? Problème difficile à réſoudre. Peut-on dire ici, *invente, tu vivras ?* Qui ſait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l'Europe, & ſoumettre encore des portions de l'Amérique & de l'Aſie à nos collets montés ?

La rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté derniérement, comme entre deux grands poètes. Mais l'on a reconnu que le génie ne dépendoit pas des longues études faites chez mademoiſelle Alexandre, ou chez M. Baulard. Une petite marchande de modes de l'humble quai de Geſvres, bravant toutes les poétiques antécédentes, rejetant les documens des vieilles boutiques, s'élance, prend un coup-d'œil ſupérieur, renverſe tout l'édifice de la ſcience de ſes rivales. Elle fait révolution, ſon génie brillant domine, & la voilà admiſe auprès du trône.

Aussi quand le cortege royal s'avance dans la capitale, que le pavé étincele ſous le fer des courſiers que monte une noble élite de guerriers, que tout le monde eſt aux fenêtres, que tous les regards plongent au fond du char étincelant ; la reine, en paſſant,

leve les yeux & honore d'un ſourire ſa marchande de modes.

Sa rivale en ſeche de jalouſie, murmure de ſes ſuccès, cherche à les rabaiſſer, ainſi que fait un journaliſte dans ſes feuilles contre un auteur applaudi. Mais la reine eſt l'arbitre des modes; ſon goût fait loi, & ſa loi eſt toujours gracieuſe.

Les marchandes de modes ont couvert de leurs induſtrieux chiffons la France entiere & les nations voiſines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une eſpece de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'eſt une contrefaçon univerſelle; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cent mille demoiſelles nubiles ne ſe marieront pas.

Tout mari a peur de la marchande de modes, & ne l'enviſage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coiffures, ces ajuſtemens, ces panaches dont les femmes ſont idolâtres, réfléchit, calcule & reſte garçon. Mais les demoiſelles vous diront qu'elles

aiment autant des poufs & des bonnets hiſtoriés que des maris. Soit.

CHAPITRE LXXVII.

Carmélites.

UNE fille de Louis XV, Madame Louiſe de France, a pris le voile de Carmélite & a prononcé ſes vœux dans le monaſtere de Saint-Denis. Ce renoncement à la cour pour les auſtérités du cloître a fait grand bruit dans le tems.

LA ducheſſe de la Valiere, tendre amante de Louis XIV, ſe fit auſſi Carmélite en 1675, & vécut trente-cinq ans dans les larmes de l'amour & de la pénitence.

LEUR genre de vie eſt fort auſtere; mais la tempérance & une vie réglée font qu'elles pouſſent loin leur carriere. Le jeune habituel alonge les jours de l'homme; & c'eſt dans les couvens qu'il faut chercher ces individus vivaces qui doivent au régime exact de longues années. Voilà un ſujet de réflexions pour les mondains uniquement attachés à

cette vie & qui aiment à vivre ; mais il ne faut pas qu'ils ſe livrent à la gourmandiſe ; c'eſt ce que nous dit l'exemple des Carmélites, qu'une grande frugalité dans le boire & dans le manger, qu'une nourriture ſévere & toujours égale, que la diette enfin accroît les forces vitales, & que la ſobriété rigoureuſe enterrera conſtamment l'intempérance.

Ainsi les ſœurs Carmélites ſont utiles en ce qu'elles donnent à tous les humains leurs freres une perpétuelle leçon ; en ce qu'elles prêchent le régime aux partiſans de la bonne chere, à cette foule de gourmands qui ne peuvent s'imaginer qu'un peu de pain, de légumes & d'eau ſuffiſent pour ſoutenir à la fois la vie, la ſanté & la force.

La ſœur Louiſe-Marie de France, religieuſe Carmélite à Saint-Denis, a eu la conſolation de voir pluſieurs Carmes déchauſſés, animés tout-à-coup par ſon exemple, condamner le relâchement qui s'étoit gliſſé parmi eux ſur quelques points de leur inſtitut primitif & religieux, plus fervens, embraſſer la regle dans toute ſa rigueur.

La ſœur Louiſe-Marie de France, pour protéger des vues auſſi recommandables, ſup-

plia ſon auguſte pere d'obtenir un bref du pape, qui les autoriſât à vivre ſous une diſcipline plus ſévere ; & le bref du pape eſt venu récompenſer l'héroïſme monaſtique de ces Carmes déchauſſés, qui font à Charenton l'édification des ſœurs Carmélites.

Si j'avois à trouver le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, j'irois le chercher dans un cloître, a dit l'abbé Trublet. Cette réflexion a de la profondeur.

CHAPITRE LXXVIII.

Mémoires imprimés.

Si les injures ne les défiguroient pas trop ſouvent, la ſociété en retireroit un grand avantage dans les affaires litigieuſes.

Comme il y a des hommes qui, par ton ou plutôt par un ſecret intérêt, contrediſent les choſes les plus claires, les plus utiles, & réduiſent tout en problême, on a vu des *parleurs* aſſez ennemis de la juſtice & de l'ordre pour condamner cette défenſe publique de l'opprimé, toujours formidable à l'op-

preſſeur, & qui, en éclairant le public, dirige les magiſtrats & peut leur ſauver beaucoup d'écarts. *Vox populi, vox Dei.*

Si la découverte de l'imprimerie eſt un préſent divin fait aux hommes, c'eſt ſurtout lorſqu'elle peut ſervir à intéreſſer une nation entiere, à la rendre attentive aux droits de l'infortuné ſans nom & ſans crédit. Rien ne doit plus irriter le méchant & l'homme injuſte que l'idée de voir le flambeau ſubitement enfoncé dans les ténebres, où ils cachoient leurs actions honteuſes.

L'honnête homme ne craint point les recherches que l'on peut faire ſur ſa vie privée. Semblable à ce Romain vertueux, il habiteroit volontiers une maiſon diaphane. C'eſt donc une inſtitution qui mérite d'être conſervée, que celle qui traduit d'abord, en préſence du public, les combats qui doivent ſe porter ſous l'œil des juges. Ils ſeront plus aſſurés dans leurs marche, parce que la queſtion aura été débattue & apperçue ſous toutes ſes faces.

La voix publique a une droiture & une force que le philoſophe ne ſe laſſe point d'admirer. Rarement elle s'égare; & même lorſqu'elle ſe trompe, elle fait toujours des ob-

ſervations aſſez juſtes, dont on peut profiter.

QUAND un peuple deviendra fin & ruſé, l'injuſtice ſe perfectionnera chez lui dans l'art de ſe couvrir des apparences de l'équité. Ses voiles d'iniquités ſeront plus épais, & il n'y aura que des mains hardies qui pourront les déchirer.

LE riche a l'avantage ſur le pauvre qu'il peut employer pour ſa défenſe les plus hauts talens, appuyer ſon uſurpation de tous les dehors impoſans de l'éloquence. Le pauvre eſt ſeul. S'il n'a pas la reſſource d'intéreſſer le public & de promettre à ſon défenſeur la gloire qui accompagne le courage déſintéreſſé, il ſuccombera.

LE plus terrible frein qu'on puiſſe oppoſer enfin à l'injuſtice qui foule aux pieds les loix qu'elle croit n'être pas apperçues, eſt la menace d'amener ſes violences ſourdes au grand jour. Alors elle frémira, elle accordera à la crainte de la honte ce qu'elle aura refuſé au tribunal de la conſcience.

NOUS le répétons, il n'y a que l'homme dont la vie cherche l'ombre, qui puiſſe réclamer contre cet uſage propre à demaſquer les fourbes, à intimider les hypocrites, à comprimer le crime dans le cœur du méchant

chant, qui craint plus ordinairement l'infamie que ſes propres remords.

NE diſſimulons pas qu'on peut abuſer de cet avantage, qu'on l'a fait; & de quoi n'abuſe-t-on point? Mais les abus ſont en trop petit nombre pour contrebalancer l'utilité qui réſulte de la publicité des faits litigieux. Le vrai perce toujours; il a un caractere qu'on ne peut méconnoître. Ce qui appartient à la calomnie, n'eſt point durable; elle ſe trahit toujours par quelque côté. D'ailleurs les mémoires injurieux ſont ſupprimés, & leurs auteurs flétris.

LA profeſſion des lettres devroit être indiſpenſablement liée à celle d'avocat; ou plutôt ce ne devroit être, comme chez les anciens, qu'un ſeul & même état. Mais les vieux avocats, voulant ſe réſerver excluſivement le droit lucratif de ſigner des *pieces d'écriture*, que le plus ſouvent ils n'ont pas faites, ont déclaré la guerre aux jeunes, afin d'éloigner des copartageans incommodes. Ils ont imaginé toutes les entraves pour ôter à une profeſſion noble ſa liberté, pour y briſer le reſſort des grandes ames. Ils ſe ſont oppoſés à ſon affranchiſſement; de ſorte qu'a-

vec le *tableau*, l'ordre des avocats n'eſt plus aujourd'hui qu'une communauté de procureurs.

CHAPITRE LXXIX.

Maris.

LES maris ont paru adopter définitivement ces deux vers de la Noue :

La plainte eſt pour le fat, le bruit eſt pour le ſot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

LA honte ne réjaillit que ſur celui qui ſemble la ſouffrir volontairement. Tant que les choſes ſont dans l'ombre, (& tout ſe paſſe aujourd'hui décemment) un mari n'en eſt point reſponſable ; mais ſi elles parviennent au grand jour, il peut alors uſer de quelque rigueur. Ordinairement le mari ne fait point retentir les tribunaux de ſes diſgraces domeſtiques ; il dit à ſa femme : je ne veux pas cauſer vos malheurs ; ſoyez libre, jouiſſez de tel contrat de rente ; le revenu vous en ſera payé en quelque lieu que vous vous tranſportiez : mais nous ne nous verrons plus. Je vous prie ſeulement

de quitter la capitale pour quelque tems, afin d'effacer le bruit qui court. Une nouvelle en détruit aiſément une autre dans ce païs frivole.

TELLE eſt l'honorable capitulation. La femme fait ſonner bien haut le ſacrifice de la capitale; elle s'écrie : comment peut-on vivre en province ? En vain ſon intime amie lui dit qu'on vit maintenant à la pariſienne dans preſque toutes les villes ; elle veut que ſon mari lui ſache gré de ſon départ, & qu'il augmente en conſéquence la penſion annuelle.

LES maris Pariſiens ne ſont pas les maîtres abſolus dans leur maiſon ; leurs épouſes ne ſont point aſſervies à l'obéiſſance. Un air d'égalité regne entr'eux : point de ton marital ; chacun vit de ſon côté & choiſit ſes amuſemens & ſes ſociétés. Perſécuter ſa femme, la contrarier, ſeroit une choſe odieuſe & généralement condamnée ; mais quelle que ſoit la vie particuliere, jamais on ne manque aux égards que lon ſe doit réciproquement. Voyez-les enſemble : c'eſt l'image de la concorde ; c'eſt le langage, ſinon de l'amitié, au moins de la complaiſance attentive. Jamais les diſputes

intérieures ne ſont remarquées de l'étranger : ce ſeroit un vrai ſcandale. La femme aigre, impérieuſe, rencontre ordinairement un mari plus raiſonnable, qui lui cede & ne fait que rire de ſes caprices.

LIÉS intimement par leurs intérêts domeſtiques, ils les ſoutiennent de concert & avec prudence. La coutume de Paris donne aux femmes des droits très-étendus qu'elles n'ont point ailleurs : auſſi ſont-elles conſultées ſur toutes les affaires, qui ne ſe font que par leur entremiſe. Sans les femmes, aucune affaire ne ſe conclut.

QUELQUEFOIS deux époux, après avoir mené chacun une vie diſſipée, viennent à ſe reconnoître, &, & ſe rapprochent ſur la fin de leur carriere. Ils ſe pardonnent leurs torts réciproques. Une douce amitié fait alors le charme de leur vieilleſſe. Ils goûtent, quoiqu'un peu tard, ce bonheur domeſtique auquel rien ne peut ſuppléer. Tels ſe ſeroient aimés conſtamment toute leur vie, s'ils n'en euſſent pas prononcé le ferment à l'autel.

IL faut avertir les étrangers que tous les anciens contes faits ſur la débonnaireté des maris ne ſont plus de miſe dans aucune ſo-

ciété ; qu'on ne parle des infidélités des femmes, que quand l'hiſtoire eſt narrée en jolis petits vers : alors on peut la lire publiquement aux dames aſſemblées. Mais jamais on ne parle en proſe des diſgraces maritales ; il faut qu'elles aient un air poétique pour avoir cours dans le monde. On a vu des étourdis raconter en pleine table à des femmes leur propre hiſtoire, ſans y entendre malice. Cet accident fâcheux pouvant ſe renouveller dans une ſociété, l'on eſt convenu généralement qu'on ne plaiſanteroit plus dorénavant d'aucune maniere ſur les maris trompés ou débonnaires ; & cette loi bien conçue eſt fort ſage.

CHAPITRE LXXX.

Mimes d'un genre nouveau.

J'AI vu trois hommes doués d'un talent ſingulier. Ils imitoient parfaitement ce que perſonne ne ſonge à imiter, comme le bruit léger d'une mouche qui vole & bourdonne, d'une porte qui ſe ferme & de la clef qui tombe, d'un pot qui ſe caſſe. Vous entendez

enſuite le chant de vingt religieuſes, où vous diſtinguez les voix jeunes & les voix caſſées; une proceſſion, un enterrement que coupe un embarras, la voix meſurée des prêtres & la voix rauque des voituriers. L'œil voit l'auteur qui crée tous ces tons différens, & l'oreille s'étonne de leur vérité & de leur préciſion.

Le même homme à table ſe métamorphoſe rapidement en pluſieurs perſonnages, pleure, rit, chante, ſanglotte, éternue, touſſe, fait le ſourd, le niais, l'aveugle, le goutteux. Chaque tableau paſſe comme un éclair; ce ſont des nuances fines, délicates, promptes, qui donnent à ſa phyſionomie des phyſionomies diverſes, & qui lui impriment une prodigieuſe & incroyable mobilité.

Il ſeroit impoſſible de donner aux étrangers une idée de ce talent rare & pittoreſque; il faut le voir. S'il eſt impoſſible à la plume de repréſenter le jeu pathétique de la Dumeſnil, les graces de feu Poiſſon, la naïveté de mademoiſelle Dangeville, il me ſeroit encore plus difficile de décrire le jeu fin de ces mimes. Heureux imitateurs des accidens variés de la nature, elle leur fournit une multitude de traits qu'on n'a jamais ſongé à faire

paſſer ſur nos théatres. Nos ſalles ſeroient trop vaſtes pour ces imitations fines & déliées, qui déguiſent l'art avec tant d'adreſſe. Il faut voir & entendre ces mimes; & lorſqu'on les a vus & entendus, on a peine à comprendre comment l'art a pu s'approcher de ce point de perfection. Sortez d'auprès d'eux, & allez voir Préville, comédien du roi : ſon jeu ne vous paroîtra plus qu'une grimace, une charge perpétuelle, une attitude maniérée.

CHAPITRE LXXXI.

Hôtel de la Force.

CET hôtel appartenoit à Jacques de Caumont, *duc de la Force*. Le haſard a voulu qu'il devînt une véritable maiſon de force, & l'on n'ôtera plus déſormais de la tête du petit peuple que cet *hôtel de la Force* prend ſa dénomination des guichets, des clefs & des larges verroux. Ainſi l'origine de pluſieurs antiquités eſt devenue équivoque par l'ignorance ou l'entêtement du peuple.

CETTE priſon eſt un exemple du bien qu'a-

menent les juſtes réclamations des écrivains plaidant la cauſe de l'humanité. Il faut donc écrire, ou plutôt tourmenter la partie qui gouverne. La punition d'une faute n'eſt plus un ſupplice, l'imprudence ne ſe trouve plus à côté du crime; on n'y a point creuſé ces cachots & ces ſouterreins, où je ne ſais quel oubli cruel ajoutoit à la rigueur de la loi.

Louis XVI (qu'il en ſoit béni!) jetant un regard paternel ſur ces lieux d'horreur & de miſere, a accordé aux priſonniers les commodités qui peuvent alléger leur état, & ôter aux infortunés, quels qu'ils ſoient, le ſentiment affreux du déſeſpoir. La queſtion a été anéantie ainſi que les cachots, & l'on reconnoit aujourd'hui que c'étoit une cruauté gratuite.

Louis XVI a donné pluſieurs édits bienfaiteurs de cette eſpece. Il ne faudroit pas d'autres trophées à l'entour de ſa ſtatue, que le titre de ces édits publiés ſous ſon regne. La nation en attend de nouveaux auſſi favorables à la partie ſouffrante. Ils viendront.... Oh, qu'il eſt beau de voir un homme enchâſſé dans un roi!

CHAPITRE LXXXII.

Matrones.

TERME reçu qu'on a ſubſtitué à un mot moins honnête.

IL y a des matrones de pluſieurs ſortes. Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrones qui les accompagent par-tout. C'eſt une dame de compagnie pour les actrices renommées, ainſi que pour les danſeuſes; c'eſt une nourrice & une entrepreneuſe pour les filles pauvres ou pour ces beautés vagabondes, qui vont de ſpectacles en ſpectacles chercher des avantures, c'eſt-à-dire, des ſoupers.

LES matrones n'ont plus beſoin de mettre en jeu l'art de la ſéduction; la licence des mœurs modernes, le goût du libertinage & la pauvreté, mauvaiſe conſeillere, conduiſent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

LES matrones, dites appareilleuſes, font des avances à toutes les jolies griſettes qu'elles apperçoivent. Elles tiennent une ſorte de penſion plus ou moins nombreuſe, & c'eſt dans leurs maiſons que ſe rendent ſourdement les

petites bourgeoiſes & filles de boutique de toute eſpece, qui, pour avoir des robes & ſoutenir leur parure, vont paſſer la ſoirée chez les matrones.

L'ÉTENDUE de Paris fait qu'elles dérobent l'irrégularité de leur conduite à leurs parens & tuteurs ; elles paroiſſent chaſtes & honnêtes & n'en ont que l'apparence. Des femmes qui conſervent dans le monde tous les dehors de la décence, ſe rendent auſſi dans ces maiſons, où le libertinage eſt fort à ſon aiſe.

D'AUTRES matrones diſtribuent des adreſſes, n'appellent les filles qu'au beſoin, & les colportent en fiacre le matin chez les vieux garçons, les hypocondres, les goutteux, les ennuyés & les jeunes gens blaſés.

L'EXPERIENCE leur ayant appris à deviner les caprices & les fantaiſies des hommes, elles font jouer toutes ſortes de rôles à leurs filles. La marchande de modes devient une petite villageoiſe nouvellement débarquée ; l'ouvriere en linge eſt une timide provinciale toute neuve, qui a fui la cruauté inſigne d'une belle-mere impérieuſe. Le langage répond à l'habillement. Comme nos plaiſirs dépendent beaucoup de

l'imagination, les hommes trompés n'en ſont pas moins ſatisfaits.

VIENNENT enſuite les matrones qui ont entrepris un ſerrail en grand. Vous y verrez enſemble ou tour-à-tour *la façonnée*, *l'artificielle*, *la niaiſe*, *l'alerte*, *l'éveillée*, *l'achalandée*, *l'émérillonnée*, *l'éventée*, *la ſuperbe*, *la follette*, *la fringante*, *l'attiffée*, *la pimpante*. Toutes les nuances ſont là : *la mignonne*, *la graſſe*, *la maigre*, *la pâle*, *l'ardente*, *la mutine*, & juſqu'à *la boiteuſe*. Ainſi que dans les haras les courſiers ont leur ſurnom, de même ici chaque fille a le ſobriquet qu'indiquent ſa taille & ſa figure.

DES matrones moins achalandées ne pouvant avoir ni vaſtes appartemens ni lits ſomptueux, établiſſent des ſerrails plus étroits, où les filles ſont logées, nourries, blanchies. L'argent qu'elles reçoivent va à la *mere*; celle-ci ne parle que de la reconnoiſſance qui lui eſt due; elle a décraſſé ce troupeau de province & des campagnes. Toutes lui doivent ce qu'elles ſont. Si elles ont un déshabillé blanc pour porter dans la maiſon, un mantelet pour l'été, une peliſſe pour l'hyver, une robe de ſoie pour aller chez *Nicolet*, à l'*Am-*

bigu-comique, aux *Variétés amuſantes*, à qui ſont elles redevables de ſi rares bienfaits ? Elles devroient porter le caſaquin & le tablier, avoir les mains noires & caleuſes, laver les écuelles, coucher avec des rouliers ; & les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte. C'eſt à elles d'intéreſſer le coucheur & d'obtenir des rubans : or rubans, en ſtyle du lieu, ſignifie la généroſité particuliere qui s'accorde quand on eſt content.

ENFIN arrivent les infames *marcheuſes*, vieilles matrones ruinées, échappées de l'hôpital & ridées ſous le poids des vices : ainſi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de ſon corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans ſon atmoſphere ; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiariſées avec l'incontinence & ſes ſcenes journalieres, elles raccrochent & par inſtinct & par beſoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni ; celles-ci n'ont qu'une chauſſure & un jupon blanc. Faut-il qu'elles expoſent dans les boues

leur unique habillement ? La *marcheuſe* affrontera pour elles les chemins fangeux.

Il y a un réglement tacite de police qui défend à toutes ces matrones de recevoir aucunes filles vierges ; il faut qu'elles ſoient défiorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté ; & ſi telle fille ne l'étoit pas, on avertiroit ſoudain M. l'inſpecteur.

On rira peut-être de cette derniere phraſe. On aura tort ; je l'écris dans un ſens ſérieux. On a voulu établir un certain ordre dans le ſein du déſordre même, parer à de trop grands abus, proteger l'innocence & la foibleſſe & empêcher que le libertinage trop hardi, rompant tout frein, ne détruiſe le lien civil, le nœud ſacré des familles. Auſſi aucun pere n'a de plaintes à faire, jamais l'inconduite de ſa fille n'a commencé dans le lieu ſuſpect : c'eſt un grand point que celui-là ; & tout obſervateur qui penſe, doit le remarquer à la louange de la police.

Ce ſeroit à un peintre à deſſiner le gradin ſymbolique, où ſeroient repréſentées toutes les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l'eſquiſſe.

Au ſommet l'on verroit ces femmes am-

bitieuſes & altieres, qui ne couchent en joue que les hommes en place & les financiers. Elles ſont froides, elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les foibleſſes des grands.

IMMÉDIATEMENT au-deſſous d'elles ſe verroient les filles d'opéra, les danſeuſes, les actrices, moitié tendres, moitié intéreſſées & qui commencent à placer le ſentiment où l'on ne l'avoit pas encore vu.

ENSUITE les bourgeoiſes demi-décentes, recevant l'ami de la maiſon, & le plus ſouvent du conſentement du mari : eſpece dangereuſe & perfide, qui voile & pare l'adultere de couleurs trompeuſes, & qui uſurpe l'eſtime dont elle eſt indigne.

AU milieu de cet amphithéatre figureroit la race innombrable des gouvernantes ou ſervantes-maitreſſes, cohorte mélangée.

LA baſe en s'élargiſſant offriroit les griſettes, les marchandes de modes, les monteuſes de bonnets, les ouvrieres en linge, les filles qui ont leur chambre & qu'une nuance ſépare des courtiſannes. Elles ont moins d'art, aiment le plaiſir, s'y livrent, ne raviſſent point les heures précieuſes deſ-

tinées aux devoirs de votre état. On les nourrit, on les divertit, & elles ſont contentes, paiſibles. Si elles ſe permettent un amant à la ſuite de l'entreteneur, voilà où ſe borne leur tromperie.

L'OEIL en deſcendant ſaiſiroit les phalanges déſordonnées des filles publiques, qui garniſſent impudemment les fenêtres, les portes, qui étalent leurs charmes laſcifs dans les promenades publiques. On les loue comme les carroſſes de remiſe, à tant par heure. Elles ſeroient pêle-mêle confondues avec les danſeuſes, chanteuſes, & actrices des boulevards.

LE dernier gradin plongeant dans la fange montreroit les hideuſes créatures du *Port-au-Bled*, de la rue *du Poirier*, de la rue *Planche-Mibray*; & le peintre, pour ne pas trop bleſſer les regles délicates du goût, n'en feroit ſaillir que la tête. Ici le vice a perdu ſon attrait, & le friſſon qui court dans les veines dit que la débauche ſait ſe punir elle-même.

IL eſt des métamorphoſes très-ſurprenantes parmi ces femmes, & qui les font tout-à-coup changer de place ſur le haut gradin pyramidal. Elles montent & deſcendent, ſe-

lon que le hasard leur amene des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice, l'engouement, des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille & qu'on ne regardoit pas, est préférée à toutes ses compagnes. Elle roule quinze jours après en voiture brillante sur ce même boulevard où ses regards sollicitoient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cents livres, qui lui donnoit à souper dans son taudis, la reconnoît & ne peut en croire ses yeux.

L'AUTRE retombe dans l'indigence, après avoir mené un train, & devient dans son abaissement le partage du laquais qui la servoit six mois auparavant.

QUI pourra deviner les causes de ces vicissitudes ? Qui pourra savoir au juste pourquoi feue mademoiselle Deschamps étoit montée à ce degré d'opulence, qui lui fit adopter le luxe insolent de border les bourrelets de sa chaise percée de dentelles d'Angleterre, & d'orner de *stras* les harnois de ses chevaux ?

UNE fille d'opéra qui vient de décéder, laisse un mobilier immense, une somme d'argent considérable. Avoit-elle plus de beauté & d'esprit qu'une autre ? Non ; sortie de la

plus

plus baſſe claſſe du peuple, elle eut pour elle les faveurs de ce deſtin inconcevable, qui dans ce monde éleve, abaiſſe, maintient, renverſe miniſtres & catins.

La populace regrette beaucoup le ſpectacle de la promenade de l'Ane : plaiſir que lui donnoit quelquefois un arrêt ſolemnel du parlement.

Il s'agiſſoit de la punition exemplaire de ces matrones, qui comme le dit naïvement un grave juriſconſulte, *font métier de ſéduire des filles de bonne maiſon.*

Mais l'exemple tomboit ordinairement ſur quelque malheureuſe qui avoit prêté ſon miniſtere à des filles indigentes. On ne s'attachoit point à celle qui, exerçant la profeſſion en grand, avoit ſervi les goûts fantaſques des princes, des prélats, des étrangers, & même de quelques philoſophes.

Voici une idée de cette promenade, telle que je l'ai vue. A la tête marchoit un tambour, enſuite venoit un ſergent armé d'une pique ; un valet conduiſoit un âne par la bride ; ſur l'animal à longues oreilles étoit montée à reculons la matrone, appareilleuſe ou ſéductrice, le viſage tourné contre la

queue de la bête; une couronne de paille artiſtement rangée ornoit ſa tête. Sur ſon dos & ſur ſa poitrine pendoit un écriteau en gros caracteres, avec ces mots: *maquerelle publique.*

IMAGINEZ toute la canaille dans le tumulte & l'ivreſſe de la joie, jetant en l'air ſes ſales bonnets; & fermant la marche avec des huées & des cris licentieux.

ON n'a point renouvellé depuis pluſieurs années ce ſpectacle indécent, qui ne ſert qu'à réveiller des idées de turpitude, & qu'à autoriſer la populace à proférer des mots ſales & groſſiers. L'écriteau lu, commenté & interprété, devenoit un ſcandale pour les oreilles chaſtes & pour les jeunes filles innocentes.

D'AILLEURS que fait la promenade à cette vile créature? Elle ne ſent pas plus la honte que l'âne qui la porte.

CETTE miſérable oſoit ſourire à la dériſion univerſelle; & meſurant de l'œil les croiſées qui s'ouvroient ſur ſon paſſage, elle avoit l'effronterie de dire: *là, à ces fenêtres, au ſecond étage, ſont des demoiſelles qui font les prudes, & qui n'oſent ſe montrer; car elles ne pourroient me regarder ſans me reconnoître.*

Si l'on n'a pas donné plusieurs représentations de cette mascarade, ce n'est pas que l'actrice principale soit devenue rare ; mais on a senti que nos Phrinés & nos Laïs ne dédaignant pas quelquefois de se livrer à une complaisance intéressée en faveur de quelques personnages titrés ; il étoit inutile de faire tomber le châtiment ignominieux sur une malheureuse errante le long des ruisseaux, & mangeant par famine le pain de la prostitution.

Combien plus coupable est celle qui descend du trône de la beauté, pour exercer ce vil & infâme métier, & qui immole ses propres charmes à l'avarice ou à l'ambition ! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes, c'est la femme même.

Ces matrones bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les argus & les agens de la police, parce qu'indépendamment des accointances, elles devinent que leur sexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudroit user à leur égard. Un instinct secret leur dit que, péchant contre elles-mêmes & contre les loix religieuses, elles n'ont pas porté une dangereuse atteinte aux loix de

l'état, à celles qu'il veut que l'on reſpecte par-deſſus tout.

On diroit auſſi qu'elles ont deviné que la police avoit à Paris un beſoin continuel de leur miniſtere; & que ſi elles ne pullulaient pas en arrivant des provinces voiſines & éloignées, on les appelleroit de tout côté pour approviſionner la ville qu'on ne laiſſera point chommer de cette denrée, & pour cauſe.

En effet, un paſteur s'étant plaint à un lieutenant de police que ſa paroiſſe étoit infeſtée de femmes publiques, le magiſtrat lui répondit tranquillement : *monſieur le curé, il m'en manque encore trois mille.*

Voila un article aſſez étrange; mais il entroit néceſſairement dans le tableau de la capitale. Je n'ai pu paſſer ſous ſilence ce qui eſt pour ainſi dire de notoriété publique. J'ai dit ce qui ſe voit, ce qui frappe tous les regards. Le reſte peut ſe deviner; ma main ne ſoulevera pas le rideau.

Le déſordre dont je viens de faire ici le récit, eſt commun à toutes les grandes villes. Il exiſte de tous les tems; mais il eſt aujourd'hui monté à un tel point, qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

LES hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent ſans aucun fruit. Les femmes ſe dénaturent, & prennent un tour d'eſprit mauvais & pernicieux, qui influe ſur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le ſpectacle révoltant & ſcandaleux de la proſtitution non voilée, devient une contagion doublement funeſte.

L'ORIGINAL *Rétif de la Bretonne* a propoſé dans ſon *Pornographe* un plan pour les courtiſannes de toutes les claſſes, au moyen duquel le libertinage, levant la tête dans les carrefours, n'inſulteroit pas du moins ſous l'œil de la mere & de la fille à la décence publique. Seroit-il donc impoſſible de l'adopter au moins en partie, & par des loix nouvelles adaptées à l'eſprit du ſiecle, de corriger ces vices publics qui entraînent néceſſairement la ruine d'une foule d'idées morales ?

IL faudroit avant tout recourir aux travaux modernes de la chymie, pour tuer, s'il ſe peut, le venin que lancent dans le ſang de la jeuneſſe ces femmes qui, ſous l'air de Vénus, récélent les feux empoiſonnés de Tiſiphone.

CETTE réforme ſera difficile ; car elle demande un eſprit juſte, & un coup-d'œil vraiment philoſophique : mais elle devient de toute néceſſité.

NON, il ne faut pas qu'une créature ſéduiſante & pourrie attaque dans la rue le jeune homme, en lui montrant des appas propres à échauffer un vieillard, ni qu'elle faſſe perdre en un inſtant à ſon malheureux pere le fruit de dix-huit années d'éducation & de ſoins. Non, il ne faut pas que l'époux, juſques là fidele, rencontre tous les ſoirs de ces femmes, marchant avec un air de volupté, qui ne fut jamais dans la reſpectable mere de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards ! Éloignez-les ! La parole qui ſort de la bouche de la proſtituée, & qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence, eſt encore plus dangereuſe que ſes appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche eſt caché, pourquoi le premier ne le ſeroit-il pas également ? Ce n'eſt pas le libertinage qui étouffe toute vertu, c'eſt ſa fatale publicité. Adminiſtrateurs, liſez ſérieuſement le *Pornographe* de Rétif de la Bretonne.

CHAPITRE LXXXIII.

Nouvelles à la main.

LES grands & les riches, après avoir parcouru les gazettes, liſent plus attentivement les *Nouvelles à la main.* Il y en a de pluſieurs ſortes : les anecdotes courantes y ſont conſignées ; elles circulent chez un très-petit nombre de perſonnes, leur entrée dans la capitale ne pouvant ſe faire que par un très-long circuit.

L'AUTEUR anonyme ſaiſit la premiere leçon qui court, & ſouvent il ne s'y trouve qu'un filet de vérité. Le ſtyle enſuite qui viſe à la méchanceté, dénature toujours un peu les faits. Les copies s'alterent ſous la main des ſcribes, & leur erreur enfante d'étranges & ſingulieres bévues.

IL s'y trouve auſſi des narrations hardies. Elles ne ménagent pas ſur-tout les particuliers ; la vengeance ſourde s'eſt gliſſée dans ces canaux preſqu'inviſibles, qui voiturent par-tout le fiel de la malignité. Le miniſtere livre cet appât à des perſonnes choiſies & qu'il connoît.

Ces *Nouvelles à la main*, moins dangereuſes à meſure qu'elles s'éloignent du centre, ſont plus communes en province qu'à Paris.

SI les gazettes diſtribuées dans la capitale ſont toutes d'accord ; ſi aucunes ne ſe contrediſent ; ſi elles marchent en tutelle ; ſi elles récitent également bien leur leçon, les *Nouvelles à la main* ont leur caractere propre & particulier. Elles narrent différemment les mêmes faits. Moins aſſervies au protocole des idées miniſtérielles accoutumées, le point de vue qu'elles indiquent offrent les objets ſous une face nouvelle.

MAIS ſi l'on veut ſe convaincre combien on eſt ſujet, lorſqu'on prophétiſe en politique, à être trompé par maints événemens imprévus, qu'on reliſe de ſuite les anciennes *Nouvelles à la main* ; leur fauſſeté ou leur erreur deviendra palpable.

NOUS vîmes en 1757 le roi de Pruſſe à deux doigts de ſa perte. L'impératrice du Ruſſie mourut : tout changea de face. Frédéric eut des ſuccès brillans, & fit une paix glorieuſe. Qui l'eût dit ?

ALLEZ moins avant, prenez toutes ces *Nouvelles à la main*, & voyez ſi une ſeule

a ſu prévoir dans le tems le partage de la Pologné, la révolution de l'Amérique, le parti que prit le roi d'Angleterre, les négociations ultérieures de Francklin, leur ſuccès, le réſultat enfin de la guerre qui vient de finir. Voyez ſeulement ſi l'on a entrevu l'iſſue des affaires de Geneve, dont perſonne ne devine encore aujourd'hui la *péripétie*. Ces nouvelliſtes preſſés & confians ont tous la tête dans un ſac.

Ils ſe trompent moins quand ils frappent de leur plume maligne quelque littérateur, qui ignore ſouvent le mal qu'on a dit de lui; mais ils ſe trompent encore, & c'eſt à ces *Nouvelles à la main* qu'on pourroit appliquer le diton: *il ne faut croire que la moitié de ce que l'on dit.*

Il paroît que c'eſt des débris de ces différentes gazettes que l'on a compoſé les *Mémoires ſecrets de la littérature*, devenus ſi fameux. Si leurs auteurs approchent quelquefois de la vérité, plus ſouvent ils s'en éloignent par la pente inſurmontable qu'ils ont à vouloir flatter le goût malin du public par le ton immodéré de la ſatyre; mais il ne ſuffit pas d'être mordant pour être véridique.

DANS les cours étrangeres, on a pour les nouvelles politiques & littéraires des correſpondans qui demeurent à Paris. Ils voient avec leur lunette dont le verre eſt trouble ou coloré. Paris donne à toutes les idées une précipitation ſinguliere ; l'opinion régnante eſt un vrai coup de vent.

LES nouvelles politiques ont une phyſionomie publique & caractériſée ; on ne ſe trompe que pour l'avenir. Mais les nouvelles littéraires ont des nuances fines, qui varient au gré des métamorphoſes des différens parties. Elles ſont donc encore plus fautives. Le point précis de la vérité échappe ; il eſt difficile à ſaiſir. Au reſte l'erreur en ces ſortes de matieres eſt d'une très-petite conſéquence.

UN Ruſſe ayant chargé un auteur de lui envoyer des détails littéraires, il ſe trouva au bout de cinq années que le poète n'avoit loué que ſes propres ouvrages, & par grace quelques productions de ſes protégés. Il avoit voulu faire adopter à ſon lointain correſpondant toutes les petites paſſions qui l'agitoient dans ſon petit cercle ; & l'habitant de la Newa ne ſe laſſoit pas d'admirer toute la fougue

de ces transports littéraires, qui tendoient à dénigrer quelques futiles brochures.

CHAPITRE LXXXIV.

Libelles.

UN libelle bien plat, bien atroce, bien calomnieux, paroit sous le manteau; c'est à qui l'aura. On le paie un prix fou; le colporteur qui ne sait pas lire & ne veut que gagner du pain pour sa pauvre famille, est arrêté. On le jette à Bicêtre, où il devient ce qu'il peut.

PLUS le libelle est défendu, plus on en est avide. Quand on le lit & qu'on voit que rien ne compense sa basse témérité, on est tout honteux d'avoir couru après. On n'ose presque dire, *je l'ai lu.* C'est l'écume de la basse littérature; quelle chose n'a pas son écume?

LE mépris seroit peut-être l'arme la plus sûre contre ces misérables écrits aussi éloignés du talent que de la vérité.

QUEL est le libelle qui au bout de quinze jours, n'a pas été flétri par l'opinion publique, & abandonné à sa propre infamie? La recherche qu'on en fait, voilà ce qui lui donne

une conſéquence ſérieuſe. La méchanceté eſt avertie, & ſe promet un plaiſir ſecret bien digne d'elle.

QUAND les hommes en place ſauront-ils dédaigner également & les louanges intéreſſées des adulateurs intrigans, & les ſatyres que la faim commande?

D'AILLEURS, ceux qui ſiegent ſur les gradins ſupérieurs doivent toujours s'attendre à quelques traits lancés par ceux qui ſont en-bas; cela devient preſqu'inévitable. Il faut bien qu'ils paient leur place plus commode: du moins on attribue à ceux qui nous dominent de rares jouiſſances; ils en ont quelques unes; ils l'avoueront eux-mêmes quand ce ne ſeroit que de ſe ſentir au-deſſus de la multitude. Le cœur humain eſt naturellement envieux. Que les hommes en place pardonnent donc ou diſſimulent à propos: les ſatyres tomberont; c'eſt en ſe montrant impaſſible qu'ils déſarmeront l'ardente malignité.

JE le répete, on n'eſt pas aux premieres loges au même prix qu'au parterre; & quand on fait obéir les autres ſi facilement, il faut conſentir de bonne grace à payer ce plaiſir qu'accompagnent néceſſairement pluſieurs au-

tres prérogatives. Elles ſont aſſez nombreuſes ; car de fait tous les miniſtres tiennent beaucoup à leur place, mais beaucoup.

L'HOMME qui ne ſait pas pardonner une injure, & qui montre un amour-propre chatouilleux, ſoit dans la carriere de la politique, ſoit dans celle de la littérature, qu'il ſorte des rangs ; il n'eſt pas né pour la gloire. Il faut ſavoir écouter celui qui improuve comme celui qui approuve. On ne devient invulnérable que quand on a pu ſe dire à ſoi-même : *ceci n'eſt qu'une légere bleſſure ; je n'ai pas ſenti le coup.*

CEPENDANT il eſt un genre de libelles odieux qui, ayant tous les caracteres de la calomnie, doit être réprimé. Celui-là n'eſt ordinairement que le fruit de la vengeance ſourde & envenimée ; car que fait à tout homme de lettres le manege ſecret des cours ? Il ſaura aſſez tôt ce qui doit convenir à la plume de l'hiſtoire.

MAIS ſi le libelle audacieux ſe trahit par ſa fureur, s'il révolte ou dégoûte, plus modéré il devient quelquefois le contrepoids de la trop grande puiſſance ; il paſſe les bornes ainſi qu'a fait une autorité abuſive. De

petits deſpotes inſolens & nuls l'ont ſouvent provoqué ; & le public, à travers deux extrêmes, apperçoit la vérité.

Un libelliſte doit être puni, comme tout ce qui eſt violent doit l'être. Mais que les intéreſſés s'abſtiennent de prononcer ; car alors où ſeroit la proportion entre la peine & le délit?

Je n'appelle point libelles ces accuſations atroces & gratuites contre la vie privée des princes & des particuliers. Ces traits injurieux & ſans but ſont un attentat à l'honneur ; leurs auteurs doivent être punis.

On a arrêté un inſpecteur qui, prépoſé à la découverte de ces libelles, en propoſoit la fabrique à de faméliques écrivains, & qui, après leur avoir tendu ce piege infernal à l'appât de quelqu'argent, alloit les dénoncer & les vendre au miniſtere.

Le même fourbe annonçoit avec toute l'apparence du zele, qu'il connoiſſoit l'aſyle clandeſtin où ſe forgeoit la foudre ſatyrique. Il ſe faiſoit payer ; il ſuppoſoit un voyage lointain, & le coquin recéloit chez lui l'édition ſcandaleuſe qu'il vouloit vendre au miniſtere, comme ſi elle lui avoit coûté beaucoup de recherches & de peines.

Ces malheureux, aveuglés par l'âpre soif d'un peu d'or, s'amusent des inquiétudes du ministere ; & plus ils le voient dans les transes de l'appréhension, plus ils se plaisent à grossir le danger & à redoubler ses alarmes.

La liberté a rendu le ministere d'Angleterre insensible aux libelles. Le dédain est sûr avant que l'ouvrage soit commencé. Si la satyre est ingénieuse, on en rit sans y croire : si elle est plate, on la méprise. Mais de toute façon, rien ne porte coup.

La licence chez ce peuple singulier s'étend jusqu'aux gravures. Les ministres y sont représentés sous des figures emblématiques ; le roi lui-même a sa caricature, suivant qu'il a plu à l'imagination du dessinateur. Toutes ces estampes satyriques restent exposées en grand nombre devant toutes les boutiques. On passe, on regarde, on sourit, on leve les épaules & l'on n'y songe plus. Rien ne fait tort à l'homme public, ni peinture, ni livre ; ces *charges* se detruisent l'une par l'autre.

Le gouvernement François ne sauroit-il adopter en partie cette insouciance ? Un mépris plus caractérisé pour ces plumes viles & inconnues, qui cherchent à piquer la sensibi-

lité de l'orgueil, dégoûteroit les lecteurs de ces fatyres plates & menſongeres, dont ils ne ſont ſi avides, que parce qu'ils s'imaginent que le gouvernement en eſt véritablement offenſé.

OBSERVONS que ces écrits qui flattent plus ou moins la malignité publique, diſſipent en étincelles fugitives un feu central, qui comprimé feroit peut-être le volcan.

L'INQUIÉTUDE des eſprits & la mauvaiſe humeur ſe ſatisfont complétement avec ces pamphlets; chacun ſe croit vengé quand le papier eſt noirci. Ne faut-il pas donner un jouet à un enfant, de peur que l'étourdi dans ſon oiſiveté ne ſe mette a caſſer les meubles? C'eſt un petit tambour qui étourdit, mais qui avertit en même tems qu'il ne fait point d'autre mal. Enfin, les hommes en place peuvent pardonner aux auteurs de ces écrits ce qu'ils diſent, en faveur de tout ce qu'ils ne diſent pas.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXXV.

Lieutenant de Police d'Athenes.

Le lieutenant de police d'Athenes voyoit-il tous les mois à ſes genoux deux ou trois cents créatures en linge ſale & en fontanges, dont la plupart font ſoulever le cœur, lui faire une révérence que le genou caractériſe fortement contre une ſeule & miſérable jupe, & filer enſuite l'une après l'autre pour ſe rendre au Cynotarge ?

Étoit-il obligé de courir après un miſérable pamphlet, dont ſe plaignoit un prêtre de Cérès ? Avoit-il à la fois le département des brochures clandeſtines & de tous les mouchoirs volés ? Se ſervoit-il de la même meute pour ſuivre à la piſte un voleur & un libraire ? Oppoſoit-il ſavamment filoux à filoux, délateurs à délateurs, pour mieux inſpecter & tirer parti de cette racaille ?

Vouloit-il ſavoir tout ce qui ſe diſoit dans les bains publics, tantôt pour l'intérêt de l'état tantôt par ſimple curioſité ?

COMMENT recevoit-il Sophocle & Euripide, quand ils alloient à ſon audience ?

LORSQU'ALCIBIADE eut contrefait chez lui les myſteres de Cérès & de Proſerpine, & qu'il y eut joué, cria-t-il au ſacrilege avec le peuple ? non, dit l'hiſtoire.

COMMENT fit-il relever les ſtatues de Mercure, qui ſe trouverent mutilées en une nuit ?

QUE diſoit-il à Timon le miſanthrope, à Diogene le cynique ? Avoit-il plus de condeſcendance pour Ariſtophane que pour Ménandre, qui n'avoit ni ſon effronterie, ni ſa malice, & qui ne s'énonçoit pas avec la même aſſurance ?

ON ſait qu'il n'avoit rien à dire à Démoſthenes tonnant dans la tribune aux harangues, & qu'un exempt très-poli ne venoit pas l'arrêter lorſqu'il rêvoit à une nouvelle Philippique.

QUELLES étoient ſes fonctions parmi ce peuple cauſeur ? L'Athénien, naturellement babillard, ne pouvoit retenir ſa langue ; il falloit qu'il parlât : l'empêchoit-on de parler ?

COMMENT conduiſoit-il les fêtes des bac-

chanales & les farces que les païſans d'Iſcaria repréſentoient à la lumiere.

QUAND Anacréon ou Damophile avoient fait un couplet plaiſant, le magiſtrat envoyoit-il chez tous les copiſtes pour arrêter ou changer la verſion ?

LORSQU'UNE affaire publique agitoit trop les eſprits Athéniens ; que l'on faiſoit entendre que la navigation & le pilotage des Tyriens & des Phéniciens l'emportoient ſur la navigation d'Athenes ; lorſque les vaiſſeaux Tyriens avoient paſſé *preſto* entre les jambes du général ennemi, faiſoit-il alors nouvelle recrue de bouffons, de danſeuſes & de baladins ?

ACCORDOIT-IL des frivolités & des maſcarades au peuple, pour mieux lui enlever la cauſerie ſur les affaires de l'état ?

REDOUTOIT-IL cette cauſerie au point de faire enfermer ou d'exiler ceux qui, au lieu de parler de la Vénus de Praxitele, de la Minerve de Phydias ou du drame d'Eſchyle, examinoient la conduite de Thémiſtocle, de Miltiade & de Périclès ? Pardonnoit-il au babil d'un peuple doué d'un eſprit vif, & qui vouloit deviner tout ce qu'on

lui cachoit ? Faiſoit-il publier quelques faits peu importans pour mieux déguiſer au peuple ceux qu'il vouloit couvrir d'un voile impénétrable ?

COMMENT ſe comportoit-il avec cette académie de plaiſans, dite des *Soixante*, dont l'inſtitut étoit de raffiner ſur les plaiſanteries ? Se fâchoit-il ſérieuſement, quand un ſarcaſme que la gaieté plutôt que la méchanceté avoit fait naître, venoit à tomber ſur les Archontes ſourcilleux ?

ET les mimes, & les ménades, & les fêtes d'Adonis, comment gouvernoit-il tout cela ? Et les ſecrets des grandes dames, en rioit-il tout ſeul au fond de l'ame ? Comment menoit-il de front cette foule de divers emplois, qui n'avoient entr'eux aucun point de contact ?

LUI falloit-il répondre tour-à-tour à un philoſophe, à une jolie femme, à un comédien, à un guerrier, à un eſpion, à un pontife, à une courtiſanne, à un colporteur, à un Spartiate, à un exempt, & changer de ton & de langage ſelon l'état de ces divers perſonnages ?

VENOIT-ON lui dire : on a tué un homme

& l'on a fait un vaudeville malin ; le feu a pris tel édifice, & le parterre s'eſt mutiné contre tel hiſtrion ?

Si Eſchyle, dans ſon *Prométhée*, haſardoit quelques vers, un cenſeur à ſes ordres étoit-il là pour tronquer ſes hémiſtiches ? Avoit-il l'oreille au guet pour ſaiſir toutes les alluſions que l'on créoit au théatre, tantôt craignant de ſupprimer le trait, de peur de lui donner de l'importance, tantôt appercevant avec trop de ſagacité ce que le peuple à coup ſûr n'auroit pas apperçu ?

De quelle maniere commandoit-il à la frénéſie athénienne, qui avoit ſes accès & ſes boutades, lorſque rien ne délectoit autant les citoyens que la ſatyre du jour, qu'ils la ſavoient par cœur & qu'ils la récitoient partout comme un chant de victoire ?

Dans le tems de la guerre du Péloponneſe, commandoit-il que jamais fâcheuſe nouvelle ne parvint à la porte du *Dipylon*, où étoit la belle promenade ? Et lorſqu'on avoit eu quelques revers, ordonnoit-il une nouvelle Pyrrhique ?

Avoit-il beſoin également, pour curer la ville, de la pelle du boueur, de l'œil de l'inſ-

pecteur & de la main de l'exempt ? Enfin, étoit-il obligé de porter inceſſamment la vue ſur ce qu'il y a de plus immonde & de plus bas dans l'eſpece humaine ?

On voudroit bien ſavoir tout ce qui ſe paſſoit dans la capitale de l'Attique, & dans le beau quartier, fameux par ſa loquacité & par des épigrammes plus fines, dit-on, que celles qui ſe débitoient près du Pyrée.

Or il faut qu'un lieutenant de police de nos jours ſoit un peu *Grec*. Non-ſeulement il a affaire aux grecs de profeſſion, qui dans les maiſons de jeu accumulent toutes les ruſes, & qui vivent aux dépens de la crédulité & de l'inexpérience ; mais il faut encore qu'il ait l'œil ouvert ſur ces vilains grecs qui intervertiſſent un culte déterminé par la nature, & qui, malgré tous les charmes avant-coureurs dont elle a paré les plaiſirs légitimes, méconnoiſſent l'autel & l'hoſtie.

Il a donc à ſurveiller des *Grecs* qui ne ſont pas Athéniens. Quand les faits ſont problématiques, de quelle pénétration n'a-t-il pas beſoin pour déméler la vérité, & ne point faire injure à l'homme innocent ? D'un autre côté, le ſcélérat ſait compoſer ſon front &

ſes diſcours. Le profond Deſrues ne parut pas coupable dans les premiers inſtans où il fut accuſé.

Il fut une occaſion où un lieutenant de police de nos jours ſe comporta en véritable Athénien. Écoutez.

Sur le point de faire un voyage, un particulier avoit chez lui un capital de vingt mille francs qui l'embarraſſoit; il n'avoit qu'un domeſtique dont il ſe défioit, & la ſomme pouvoit le tenter. Il alla prier un de ſes amis de vouloir bien la lui garder juſqu'à ſon retour.

Quinze jours après, l'ami nia le dépôt. Point de preuves : les loix civiles ne pouvoient prononcer dans cette affaire.

Il eut recours au lieutenant-général de police, qui rêva un moment & envoya chercher le dépoſitaire. Il fit paſſer l'accuſateur dans un cabinet.

L'ami arrive & ſoutient qu'il n'a pas reçu les vingt mille livres. Eh bien, dit le magiſtrat, je vous crois; & comme vous êtes innocent, vous ne riſquez rien d'écrire à votre femme le billet que je vais vous dicter. Écrivez.

MA chère amie, tout eſt découvert; je ſuis puni ſi je ne reſtitue ce que tu ſais. Apporte la ſomme; ce n'eſt qu'en venant vîte à mon ſecours que je ſortirai d'embarras, & que j'obtiendrai mon pardon.

CE billet, ajouta le magiſtrat, va pleinement vous juſtifier. Votre femme ne pourra rien apporter, puiſque vous n'avez rien reçu, & votre accuſateur ſera débouté.

LE billet fut envoyé; la femme effrayée accourut avec les vingt mille livres.

AINSI le lieutenant de police peut ſuppléer journellement à l'imperfection & à la lenteur de nos loix civiles; mais il doit uſer de ce rare & beau privilege avec un extrême circonſpection.

JE ne voudrois pas être lieutenant de police; mais ſi je pouvois ſavoir la moitié de ce qu'il ſait, ſuivre la moitié de ce qu'il voit, aſſiſter à pluſieurs de ſes opérations, comme je ſerois plus avancé dans la connoiſſance du cœur de l'homme, & combien mes opuſcules y gagneroient!

QUAND Bacon eut fait ſon traité ſur le cœur humain, & qu'il l'eut intitulé *de Spelunca* (de la caverne,) il ſe ſervit d'une image

effrayante. Je ſuis trop ſûr, hélas! qu'elle ne manque point de juſteſſe aux yeux d'un lieutenant-général de police. Quel abîme profond, obſcur & tortueux ne faut-il pas qu'il ſonde, & preſqu'à chaque inſtant !

CHAPITRE LXXXVI.

Athenes rétablie.

QU'ENTENDS-JE ! Quoi ! Athenes renaîtroit ſous la main vivifiante d'un digne empereur, ſous celle d'une impératrice à jamais célebre, & dont toutes les idées ſont marquées au coin de la vraie grandeur ? Quoi ! un projet neuf, vaſte & ſublime, rendroit aux orateurs, aux hiſtoriens, aux philoſophes, aux poëtes leur antique patrie ? L'univers reverroit Platon & Alcibiade, Anacréon & Périclès ? La liberté dirigeant ſon vol vers ces belles contrées, où tous les arts ont germé comme ſur leur ſol natal, nous permettroit de rire tout à notre aiſe des Philippe de Macédoine, & d'écouter encore Démoſthenes ?

VITE, mes amis, embarquons-nous ; allons ſous le ciel fortuné où l'eſprit eſt vif & fin,

ingénieux & profond. Nos Archontes venus du Nord, ont encore la glace aux talons ; ils ne savent pas répondre à nos bons mots ; ils font la guerre à nos brochures. Retournons, nous favoris des muses, retournons aux lieux d'où nous sommes sortis.

Je me sens un peu Athénien, mes amis. Tout païs où l'on ne cause pas en liberté, est un triste païs, & bientôt tout le reste s'en ressent.

Resaisissons la gloire des talens ; rouvrons le séminaire de l'éloquence, de la philosophie, du goût & de la politesse ; montrons à l'univers le peuple qu'il regrette encore. Nous serons mieux là que dans la ville barbare, où la hache de la sottise coupe les racines de l'arbre des beaux arts ; où l'on veut lier notre langue, fermer notre bouche ; où l'on métamorphose quelquefois en vil carton nos productions les plus ingénieuses.

Adieu, grossier païs, où le génie est obsédé de mouchards. Je vais respirer l'air pur du Prytanée.

Oh ! si les bouquetieres d'Athenes avoient avec les fleurs qu'elles vendoient, une ressemblance que les nôtres n'ont pas ; si les cour-

tiſannes avoient autant d'eſprit que nos filles entretenues ſont bornées ; ſi les vendeuſes d'herbes étoient douées d'un tact particulier, qui leur faiſoit ſentir toutes les nuances d'un dialecte : oh, quel plaiſir, mes amis, de pouvoir être libres dans nos propos, de ſouper avec une Aſpaſie & de rire de nos peſans perſécuteurs, qui prennent tout au ſérieux, qui ne ſavent pas plaiſanter avec les gens d'eſprit, qui vous envoient des exempts à la mine de Sycophante, au lieu de vous décocher finement un trait ſpirituel qui vous ridiculiſe, ce qui leur épargneroit des gages de geoliers !

ALLONS, mes amis, nous avons eu tort de prodiguer nos talens pour ces Viſigoths des bords de la Seine, de chauſſer le ſoc & le cothurne pour l'amuſement de ces ames froides & ingrates. Enfans des Grecs, reportons dans notre aimable patrie le dépôt égaré des ſciences & des arts. Fuyons, dérobons-nous à d'impertinentes entraves ; allons parler la langue d'Homere, de Platon & d'Euripide, & laiſſons les prohibiteurs avec les livers qu'ils approuvent.

CHANTERA déſormais qui voudra ſous le

privilege ſcellé de cire jaune ; je vais trouver la place où le gentil Anacréon faiſoit réſonner ſon luth, où Socrate ironiſoit ; & les Pariſiens ne ſeront plus pour moi que ce qu'étoient pour les Athéniens les peuples qui végétoient au-delà des colonnes d'Hercule.

GRANDS empereurs, qui voulez tirer les anciennes républiques de la Grece de leur anéantiſſement & reproduire le peuple qui honora jadis l'univers, ſauvez les arts & nous du régime moderne des barbares !

CHAPITRE LXXXVII.

Vinaigriers.

ON les voit dans les rues avec le bonnet rouge & le tablier, roulant la brouette ſur laquelle eſt le baril plein de l'acide ſalutaire, & criant, *bon vinaigre !* Ainſi fit mon héros *Savalette* il y a cent ans ; & ſans moi ce modele des bons peres ſeroit oublié. Rien n'eſt plus ſain que le bon vinaigre ; & j'aime les gens qui reſſemblent au *pere Dominique*. Quand je rencontre la *brouette du vinaigrier* dans les rues, je me dis : & moi auſſi je l'ai fait

rouler à ma maniere sur tous les théatres de l'Europe, au grand étonnement des critiques; & maintenant la *brouette* y est naturalisée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis*. Je l'avois prédit dans la préface de cette piece. Le bon Pere Dominique, dans son costume & avec son langage paternel, a fait autant de plaisir qu'un autre personnage. L'éloquente brouette est ennoblie de ma façon.

Le vinaigre a des propriétés admirables; le plus simple est toujours le meilleur. Livrez-vous aux acides, mes chers lecteurs, & vous vour porterez bien. Lisez ensuite ma *Brouette du vinaigrier*, que l'envie a attaquée, & aidez-moi à terrasser l'envie.

Ce n'est pas un mauvais métier; *Savalette* & *le Comte* y ont fait fortune. Tant mieux; car plus cette marchandise sera répandue, mieux nous nous porterons.

Mais le coryphée des vinaigriers est le sieur *Maille*. C'est le génie le plus inventif en fait de moutardes. Il a su composer quatre-vingt-douze sortes de vinaigres, tant de propreté que de santé. Avant lui il n'en existoit que de neuf especes. La réputation & l'argent ont récompensé ses travaux, & il jouit aujourd'hui

du titre *de vinaigrier diſtillateur ordinaire du Roi & de Sa Majeſté Impériale.*

LES moutardes & les vinaigres du ſieur *Maille* courent toute l'Europe ; & les envieux qui ont voulu rabaiſſer ma *Brouette*, n'ont pas la centieme partie de la renommée dont jouit ce moutardier. C'eſt que leurs critiques ne ſont pas auſſi fines que ſes moutardes, & ne mettent pas comme elles le lecteur en appétit.

LE ſieur *Maille* eſt encore cher aux dames. Il a compoſé des vinaigres particuliers à leur uſage. Les demoiſelles connoiſſent le nom & la boutique du ſieur *Maille* ; & ſi elles n'en parlent pas, elles n'en ont pas moins dans le cœur un petit ſentiment de reconnoiſſance.

O Paris, tu renfermes tout ce que l'art peut créer de plus ſéduiſant & de plus utile ! & la beauté qui veut réparer & conſerver ſes charmes, achete dans la même matinée un bonnet élégant & le vinaigre réparateur.

CHAPITRE LXXXVIII.

Le Fat à l'Angloise.

C'EST aujourd'hui un ton parmi la jeuneſſe de copier l'Anglois dans ſon habillement. Le fils d'un financier, un jeune homme dit de famille, le garçon marchand prennent l'habit long, étroit, le chapeau ſur la tête, les gros bas, la cravate bouffante, les gants, les cheveux courts & la badine. Cependant aucun d'eux n'a vu l'Angleterre, & n'entend un mot d'anglois.

TOUT cela eſt fort bien, parce que ce coſtume exige de l'uni & de la propreté. Mais quand vous venez à raiſonner avec ce ſoi-diſant Anglois, au premier mot vous reconnoiſſez un ignorant Pariſien. Il dit qu'il faut prendre la Jamaïque; & il ne ſait pas où la Jamaïque eſt ſituée; il confond les grandes Indes avec le continent de l'Amérique. Il s'habille comme un habitant de la cité de Londres, marche la tête haute, ſe donne les airs d'un républicain; mais gardez-vous d'entrer en converſation ſérieuſe avec lui, car

vous ne trouverez pas plus de lumieres dans ſa tête, que dans celle d'un huiſſier-audiencier au Châtelet de Paris.

REPRENDS, mon jeune étourdi, reprends ton habillement françois; mets des dentelles; que ta veſte ſoit brodée; galonne ton habit; fais toi coiffer *à l'oiſeau royal*; porte un petit chapeau ſous le bras, deux montres avec leurs breloques. Ce n'eſt pas aſſez de prendre l'habit des gens, pour en avoir l'eſprit & le caractere. Retiens ton coſtume national, il te ſied; c'eſt ſous cette livrée que tu dois parler ſans rien dire; déraiſonner agréablement ſur tout, & étaler les graces de ta profonde ignorance.

NE prendrons nous jamais des Anglois que l'habit? Ils ont des fats; mais leur fatuité tient à l'orgueil, & les nôtres n'obéiſſent qu'à une puérile vanité. Ils ont des hommes vicieux; mais ils le ſont là moins qu'ailleurs, parce qu'en tout autre païs ils ſe verroient obligés de faire les hypocrites. Enfin, ils ont des voleurs; mais ces voleurs ont une ombre de juſtice: ils ne vous dépouillent pas entiérement; ils partagent; ils ne font pas couler le ſang comme le voleur François. Qu'il me tarde

tarde d'être volé à l'angloiſe! Mais nos voleurs de grands chemins ne ſont guere plus avancés que nos fats modernes, prétendus imitateurs des mœurs britanniques.

Les marchands mettent ſur leurs enſeignes, *magaſins anglois*. Les limonnadiers, ſur les vitres de leurs cafés, annoncent le *punch* en langue angloiſe. Les redingottes de Londres, avec leurs triples collets & leur camail, enveloppent les petits-maîtres. Les petits garçons ont les cheveux ronds, plats & ſans poudre. On voit le pere ſortant de ſon hôtel vêtu de gros drap, trotter à l'angloiſe, le dos courbé. Il y a long-tems que les femmes ſont coiffées en chapeau élégant, dont la mode nous eſt venue des bords de la Tamiſe. Les courſes de chevaux établies à Vincennes, rappellent celles de Newmarket. Enfin, nous avons les ſcenes de Shakeſpeare, qui miſes en vers par M. Dueis, font le plus grand effet.

Ainsi nous n'avons plus tant de peur de nos ennemis. Nous voilà familiariſés avec les formes que nous rejetions avec hauteur & dédain il y a trente années. Mais avons-nous pris ce qu'il y avoit de meilleur? Ne nous reſteroit-il pas à adopter tout autre choſe

que le *punch*, les *jokeis*, & les ſcenes du grand Shakeſpeare !

CHAPITRE LXXXIX.

Inſcriptions.

TOUTES ſont en latin ; & d'où viennent les raiſons qui propagent cette coutume abſurde ? Approche, pédant en *us* ; dis-moi ce qui te porte à vouloir proſcrire, même pour les monumens publics, la langue nationale ? *La langue latine a plus de préciſion.* Soit. Eh bien, l'inſcription ſera un peu plus longue. Pourvu qu'elle ſoit bonne & intelligible, qu'importent quelques ſyllabes alongées ? *La langue latine durera plus que la langue françoiſe.* Qu'en ſais-tu, pédant ? Qui te l'a dit ? Comment oſes-tu affirmer ce qui ſe paſſera dans mille ans ? Et pour qu'un ſavant du quarantieme ſiecle puiſſe lire facilement ton inſcription, faut-il que les trois quarts d'une ville ne ſachent point ce qu'on a voulu leur dire ? Vois ce beau vers, qu'on pourroit graver ſur le piédeſtal de la ſtatue de Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

FAIS mieux ; va, le ſtyle lapidaire ſera toujours admirable quand il énoncera quelque idée ſaine & lumineuſe.

L'ACADÉMIE françoiſe a mis ce beau vers au bas du buſte de Moliere, placé dans la ſalle où ſa qualité de comédien l'empêcha d'être admis.

Rien ne manque à ſa gloire, il manquoit à la nôtre.

LIS à Saint-Euſtache l'épitaphe du brave Chevert ; elle eſt recommandable par ſa noble hardieſſe.

Sans ayeux, ſans fortune, ſans appui,
Orphelin dès l'enfance,
Il entra au ſervice à l'âge de onze ans ;
Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite,
Et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat.
Le ſeul titre de maréchal de France
A manqué, non pas à gloire
Mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modele.

ET bien, ces lignes de d'Alembert ne diſent-elles pas mieux que n'auroit pu dire un régent de college dans une langue morte ?

PARMI tant d'autres que je pourrois citer, lis encore celle-ci au pied de la ſtatue de Louis XV, à Rheims; il ne s'agit au reſte que de l'expreſſion.

De l'amour des François éternel monument,
Inſtruiſez à jamais la terre,
Que Louis dans nos murs jura d'être leur pere,
Et fut fidele à ſon ſerment.

MAIS tout pourroit s'arranger encore. Sur le côté de la plaque tournée vers l'œil des citoyens, ſeroit l'inſcription françoiſe; & derriere, l'inſcription latine, pour le ſavant antiquaire qui viendroit la lire dans douze cents années. Ainſi tout le monde ſeroit content. Permis même aux amateurs du grec de graver auſſi leurs mots; mais toujours derriere la plaque.

COMME ſix cent mille citoyens, faiſant des maiſons, des bas, des ſouliers, & pétriſſant le pain que mangent meſſieurs les ſavans, n'ont pas eu le loiſir d'aller au college, il faut que les latiniſtes aient de leur côté la complaiſance de leur laiſſer l'uſage de leur langue maternelle, & de ne pas mettre ſous les pieds d'un roi, un latin qu'il n'a ja-

mais compris ; car il ne pourroit pas expliquer lui-même ce qu'on dit à sa louange.

VOICI un invalide qui s'avance sur une jambe de bois ; il a perdu un bras à la bataille de Fontenoi ; il s'approche de la statue du monarque pour lequel il a versé son sang. Il sait lire ; mais il ne peut plus reconnoître le nom de la célebre bataille où il fut blessé & vainqueur. Le cruel latiniste lui a enlevé une grande satisfaction, & presqu'un dédommagement.

QUOI ! jamais rien pour le peuple ! Il sera constamment étranger à toutes les jouissances de l'esprit & de l'ame ? Un porteur d'eau, à la fontaine, tandis que son seau se remplit, regardera bouche béante deux vers latins. La patrie n'aura pas voulu communiquer avec lui, même à la fontaine. Il auroit pu retenir une inscription françoise, en faire un motif de consolation dans ses travaux journaliers. Les pédans veulent qu'il n'entende jamais un mot consolateur ; qu'il passe dans le monde avec le chagrin d'avoir vu jusqu'aux monumens publics repousser ses interrogations, & user avec lui d'un langage superbe & inintelligible.

DES inſcriptions choiſies & ſemées à propos dans la ville, pourroient former un cours de morale & graver dans l'eſprit du peuple des maximes courtes à l'uſage de la vie. Mais les pédans, avec les vieux levains des ſiecles paſſés, ont gâté la bonne pâte nouvelle. Ils ont ôté aux cantiques offerts à la Divinité l'expreſſion vulgaire qui les rendoit touchans, & j'oſe le dire, ſacrés. Ils ont chargé la peinture des faſtes de la mythologie. Voilà l'ouvrage des pédans, & voilà ce qu'engendre la proceſſion gothique du recteur, lorſque traînant dans les rues de Paris les vieux lambeaux des ſiecles barbares, & en faiſant orgueilleuſement parade, il croit, en préſidant les *quatre facultés*, marcher à la tête des ſciences humaines.

ON échappoit jadis à la potence en s'écriant au pied de l'échelle : *ſum clericus* ; mais aujourd'hui que l'on pendroit le plus fameux latiniſte de l'univerſité tout comme un garçon ſerrurier, ce beau privilege anéanti, je ne vois pas ce qui oblige les ſuppôts des colleges à vouloir graver ſur nos monumens un idiôme mort. Seroit-ce pour

mieux voiler ainſi le vide & la petiteſſe de leurs idées ?

CHAPITRE XC.

Sentences de police.

On a affiché derniérement une ſentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende, pour avoir fait manger aux Pariſiens de la chair d'âne pour du veau. La ſentence ajoutoit, *comme coutumier du fait.*

On a été obligé de prépoſer des hommes pour enſévelir les chevaux, parce que pluſieurs aubergiſtes venoient couper une tranche de cheval, & la vendoient pour du bœuf dans les gargottes qui peuplent les fauxbourgs.

On feroit un extrait curieux des diverſes ordonnances rendues par la police; on verroit qu'il y a une infinité de petits & incroyables délits, qui ont un caractere de nouveauté, d'audace & de bizarrerie.

C'est toujours après l'accident que vient

la loi réparatrice. Le jeu ſubit d'une décoration ayant accroché le jupon d'une comédienne & coupé ſon rôle, il s'enſuivit une ordonnance de police, qui enjoint à toute actrice ou danſeuſe de ne paroître ſur les planches d'aucun théatre ſans caleçons.

L'ACTRICE qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie, n'en eſt pas plus diſpenſée que celle qui bondit & fait des cabrioles au-deſſus des têtes preſſées du parterre. Cette loi s'étend depuis la ſalle de l'opéra juſqu'à la loge du *grimacier*.

LA tragédienne ſuperbe, ſous ſes majeſtueux habillemens, & déja reſpectable par elle-même, doit encore ſe munir de ce voile caché contre les accidens ignorés & imprévus, ainſi que la ſaltinbanque de chez *Nicolet*, pour qui ce vêtement n'eſt pas une précaution ſuperflue.

EXCEPTÉ les actrices, les Pariſiennes ne portent point de caleçons; ils ſont d'uſage dans des païs plus froids. S'ils étoient adoptés à Paris, nos femmes délicates, qui aiment à courir par-tout, ſe préſerveroient d'une infinité de maux que le froid & l'humidité leur occaſionent.

CHAPITRE XCI.

Baptêmes.

QUAND un enfant eſt né, il faut le baptiſer. La loi veut que ce ſoit dans les vingt-quatre heures. Le baptême d'un enfant exige la préſence d'un parrain & d'une marraine; ce qui ne laiſſe pas quelquefois d'être embarraſſant pour le pere. Il vous ſollicite avec un air un peu honteux; car c'eſt une petite corvée dont on ſe paſſeroit bien. On l'impoſe aux plus proches parens, quand on n'eſt pas brouillé avec eux. En général, le tems du compérage eſt paſſé.

LE parrain donne des dragées à la marraine, & les baptêmes tournent au profit des confiſeurs de la rue des Lombards, qui doivent avoir un reſpect particulier pour ce premier ſacrement de l'égliſe.

LA ſage-femme ne manque pas de dire à l'accouchée, en emportant l'enfant pour le baptême : *madame, d'un payen nous allons faire un chrétien.* Hélas ! ce pauvre enfant

n'eſt rien; on le ſauve de l'enfer ſans qu'il s'en doute.

PLUSIEURS riches, pour abréger, font aujourd'hui comme les plus pauvres; ils prennent le bedeau de la paroiſſe pour parrain, & la mendiante au tronc pour marraine. Un gueux à qui l'on donne un écu va répondre devant le prêtre de la croyance de M. le marquis.

LA ſage-femme couvre le nouveau-né d'une tavayole. Tous vont à l'égliſe ſous le même coſtume.

TOUT parrain doit réciter *le credo.* Sur cent, quatre-vingt-dix-huit ne le ſavent plus. Le prêtre, pour ne pas donner auprès des fonts baptiſmaux le ſpectacle journalier de catholiques ne ſachant plus leur ſymbole de foi, permet qu'on le diſe tout bas.

UN *baptiſeur* plus difficile, exigeant d'un parrain que le *credo* fût récité à haute & intelligible voix, le parrain répondit : *j'en ai bien retenu l'air; mais j'en ai oublié les paroles.*

LE prêtre verſe de l'eau froide ſur la tête de l'enfant : ce qui n'eſt pas toujours ſans inconvénient. On lui met enſuite un grain

de ſel dans la bouche : quelquefois ce grain de ſel ſe trouve trop gros ; ce qui fait crier l'enfant ; il devient violet. Le ſel étant ſuperflu pour l'effet du ſacrement, c'eſt aux naturaliſtes à juger ſi un gros grain de ſel, dans une petite bouche, ne pourroit pas être dommageable.

APRÈS le baptême vient toujours une collation. Chargé d'un enfant de plus, le petit bourgeois n'en boit pas moins, tandis que le nouveau-né, remis entre les mains d'une nourrice, part pour la campagne. Le pere & la mere ne le reverront que dans deux ans ; & l'enfant fuyant alors leurs embraſſemens, ſe rejetera ſur le ſein de la païſanne dont il aura ſucé le lait.

LE baptême eſt une cérémonie très-importante ; il donne lieu à un acte civil, qui déterminera l'exiſtence, le rang & la fortune d'un individu. Il ſera obligé de reproduire cet acte baptiſtaire dans toutes les circonſtances de ſa vie. La moindre tranſpoſition, la moindre erreur peuvent avoir des conſéquences infinies. Il faut beaucoup de formalités pour redreſſer une erreur dans un pareil

acte ; on ne ſauroit donc y apporter trop d'attention.

QUAND on s'eſt trompé ſur le ſexe de l'enfant, il faut malgré toute l'évidence de l'erreur, recourir encore à l'autorité pour redreſſer l'acte.

S'IL eſt touchant de voir ſur les regiſtres de la paroiſſe le nom du fils du roi régnant, placé à la date du jour de ſa naiſſance & couché entre deux noms obſcurs, ce qui rappelle l'image de l'égalité des enfans des hommes ; on ne voit pas avec le même intérêt la layette du Dauphin, apportée en pompeuſe cérémonie à Verſailles par le nonce du pape, & le tambour battre aux champs ; la maiſon du roi ſous les armes, pour recevoir au paſſage des langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le regiſtre où le monarque a inſcrit ſon fils, comme le frere de celui qui nâquit la veille.

O combien il dépendroit, avec des uſages ſimples & éloquens, d'inſtruire à la fois les princes & les ſujets, de concilier leurs idées, & de donner reſpectivement à leur ame des conceptions juſtes & grandes !

CHAPITRE XCII.

Faillites.

Ce délit contre la ſociété s'accroît parce qu'il eſt impuni. En ſe multipliant, il a banni la confiance du commerce.

Quelles ſont les cauſes qui font des faillites une eſpece de jeu qu'on renouvelle pluſieurs fois ? c'eſt qu'il exiſte des hommes qui poſſedent la ſcience funeſte de préparer, de conduire & de terminer une faillite de la maniere la plus avantageuſe pour le débiteur. Ces hommes ont l'adreſſe perfide de préſenter le négociant qui a manqué ſous les dehors intéreſſans d'un commerçant malheureux : ils exagerent ſes pertes & lui créent des recouvremens imaginaires, pour en impoſer à la crédulité & à la bonne foi de ſes créanciers.

Le débiteur, de ſon côté, commence par jouer le rôle d'un homme délicat, réduit au déſeſpoir d'être forcé de manquer à ſes engagemens. Il prodigue l'éloquence captieuſe ; il fait entrevoir qu'en venant à ſon ſecours, en lui donnant du tems, en lui faiſant quel-

ques remiſes, il conſervera aux créanciers leur propriété.

Le but de ſes démarches eſt de préparer une aſſemblée générale, dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus diſparates ſont tout étonnés de ſe trouver enſemble. Le marchand de chevaux & la marchande de modes tiennent en main leur mémoire, tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préférence.

Le débiteur ne ſe trouve point à cette ſéance; il laiſſe les créanciers évaporer leur feu, & lui prodiguer les épithetes honorables qu'il mérite.

L'orateur qu'il a choiſi ſe leve, calme les eſprits courroucés, pérore, harangue, fait l'eloge du débiteur, vante ſa probité. Dans l'aſſemblée tumultueuſe ſe trouve un créancier qui s'annonce ſous les apparences impoſantes d'un homme ruiné; il a la fureur dans les yeux, & l'injure à la bouche. Il commence par tonner contre les banqueroutes. Lorſqu'il a échauffé les eſprits par des tableaux qui annoncent qu'il faut prendre un parti violent, il s'interrompt bruſquement, & changeant de

ton, il dit d'une voix baſſe & diſſimulée : oui, meſſieurs, je vous le répete, il ne faudroit aucune pitié contre ces débiteurs qui ruinent le commerce & lui portent chaque jour des coups ſi terribles. Cependant, meſſieurs, je dois vous obſerver que la marche qu'il faut ſuivre pour arriver à ce but effrayant eſt longue, incertaine & diſpendieuſe. On expoſe les débris de la fortune du débiteur à être dévorés par les frais & l'on doit craindre d'être forcé de ſacrifier des capitaux utiles à des pourſuites douteuſes. Je ſuis donc d'avis, meſſieurs, qu'il faut préférer un arrangement à un procès.

QUELQUES créanciers indignés crient qu'il faut dénoncer le coupable à la juſtice ; mais comme ce n'eſt pas le nombre des ſuffrages qui l'emporte, & que trois hommes qui ſe montrent créanciers de ſommes qui excedent le total des trois quarts de la banqueroute, ſont préférés à trente particuliers à qui il n'eſt dû que le quart, ce ſont ordinairement trois ou quatre créanciers qui font la loi aux autres.

L'ORATEUR inſiſtant toujours ſur les frais conſidérables de juſtice, diſpoſe à un accommodement.

APRÈS beaucoup de rumeur, le plus grand nombre ſigne. Alors le débiteur timide leve une tête audacieuſe; on diroit qu'il a fait grace à ſes créanciers, en ne leur faiſant perdre que ſoixante pour cent. Quelquefois il demande encore des délais, & les obtient, parce qu'il a ſu d'avance faire la loi dans les aſſemblées, en s'aſſociant des complices qui par des actes ſimulés, ſe ſont rendus maîtres des conditions.

CE n'eſt point un roman que nous traçons; ce ſont d'affligeantes vérités. Comment l'aſtuce & la duplicité ſont-elles venues à bout d'éluder à ce point les précautions du légiſlateur, & de tourner contre la ſûreté du commerce une loi humaine dans ſon origine, mais qui eſt totalement annulée par la malice & la perfidie?

NOUS avons peint le banqueroutier juſqu'au moment du contrat qu'il fait avec ſes créanciers; mais le tableau ſeroit imparfait, ſi nous ne le montrions pas après cette époque.

SI l'on imagine qu'il ſera modeſte, qu'une honnête pudeur couvrira ſon front, qu'une ſage prudence déterminera ſes actions, on ſe trompe. On le verra pouſſer l'impudence & l'oubli

l'oubli de toutes les bienſéances juſqu'au point d'afficher une dépenſe plus conſidérable ; on le verra continuer ſon commerce, & en étendre même les branches avec une audace téméraire. Pluſieurs, après avoir fait une ceſſion générale de leurs biens, ſont montés le lendemain dans un carroſſe, ont pris un hôtel ſomptueux à la ville, & une maiſon délicieuſe à la campagne. Un ſpectacle auſſi révoltant s'offre tous les jours dans la capitale. Et quelle eſt la cauſe funeſte de ce ſcandale public ? il n'y en a point d'autre que celle que nous avons dévoilée ; l'extrême facilité de faire une banqueroute lucrative, en la combinant & en la faiſant conduire par des hommes exercés à ſoutenir le débiteur infidele.

Comme le miniſtere des procureurs, des avocats, intervient dans ces diſcuſſions juridiques, & qu'il ſe fait une grande conſommation de papier timbré, ces ſortes d'affaires s'alongent, & les officiers de la chicane prélevent leur dû ſur la maſſe des créanciers. C'eſt une bonne aubaine pour eux, & ils ſeroient très-fâchés que les faillites fuſſent plus rares.

Le commerce a beſoin d'une loi nouvelle, vu le raffinement de la cupidité & le génie de la mauvaiſe foi; il la faudroit ſimple, ſévere & irréfragable. C'eſt une honte, c'eſt une tache nationale, que de voir la confiance particuliere inceſſamment léfée; elle ne pourra renaître qu'après que le légiſlateur aura ſévi contre des manœuvres infames & journalieres, qu'on ne prend pas même ſouvent la peine de couvrir d'un voile, & que les magiſtrats, enchaînés par le code, ſont dans l'impuiſſance de punir.

Si les négocians malheureux, que des circonſtances cruelles ont mis dans la triſte néceſſité de faire faillite, ont droit à quelque pitié, il n'en eſt pas ainſi du débiteur ruſé, & il y auroit des regles ſûres pour le reconnoître & le livrer à toute la rigueur des loix. Mais elles ont tellement molli, que le plus grand frippon combat l'infamie avec un front arrogant, & ſouvent il triomphe.

CHAPITRE XCIII.

Courtiers.

Qui pourroit nombrer la foule de ces miniſtres de l'uſure, qui courent toute la ville pour découvrir & reconnoître ceux qui ſont tourmentés par des beſoins pécuniaires? Leur métier eſt de faire prêter de l'argent, & leur premier mot eſt toujours qu'ils n'ont point d'argent.

La moitié des Pariſiens brame après l'eſpece monnoyée: où eſt-elle? Il y a trente fois plus de papier que d'argent. Comment rafraîchir une terre perpétuellement altérée? Les courtiers ſont ceux qui portent l'arroſoir; ils ſavent où puiſer. Infatigables commis des agens de change & des capitaliſtes, ils rient de votre détreſſe, & ſongent à en tirer tout le parti poſſible.

L'homme qui vous propoſe de l'argent a l'air hâve, famélique; il porte un habit uſé. Il eſt toujours las; il s'aſſied en entrant: car il arpente dans un jour tous les quartiers de la ville, pour faire correſpondre les ven-

tes & les achats, & pour lier les fréquens échanges de différentes marchandiſes.

Vous livrez d'abord entre ſes mains vos billets ou lettres de change. Il ſort : toute la clique des courtiers les aura ſcrutés en moins d'une heure. Alors il reviendra vous offrir une pacotille de bas, de chapeaux, de galons, de toile, de ſoie crue, de livres ; il vous amenera juſqu'à des chevaux. C'eſt à vous de métamorphoſer ces objets en argent. Vous voilà tout-à-coup chapelier, bonnetier, libraire, ou maquignon.

Nombre d'exemplaires de l'Encyclopédie, *cordes ſur balle*, circulent dans les affaires ; & un jeune homme, pour mettre une fille d'opéra dans ſes meubles, commerce des ballots de ſcience, ſans connoître autre choſe du volumineux dictionnaire que ſon titre. Un autre reçoit des tonneaux de vin, & n'a point de cave.

Voila donc votre billet payé en marchandiſes. Vous obtenez quelquefois un quart en argent ; & le même courtier, auquel vous êtes obligés de recourir, eſt encore l'homme propre à vous débarraſſer des marchandiſes qui vous peſent.

Nouvel agiotage qui réduit bientôt votre billet au tiers de ſa valeur.

Le courtier, après vous avoir prouvé que ſon entremiſe vous a été fort heureuſe, vous demande, outre vos pertes, un louis d'or ſur mille livres; parle de ſa conſcience & s'en va.

Ces courtiers ſe rencontrent ſur le pavé qu'ils battent inceſſamment, s'accoſtent, parlent ſur le bord des allées, & ſe donnent mutuellement des clartés vigilantes ſur le degré de néoeſſité où ſont réduits les emprunteurs, ainſi que ſur leurs reſſources préſentes ou futures.

Ils entrent par-tout; chez le pauvre auteur qui veut négocier un billet de libraire, & qui voit le courtier rire & ſecouer la tête à cette ſignature; & chez la belle dame qui s'eſt oubliée la veille au ſallon de Marly, & qui les ſupplie preſqu'à mains jointes de venir à ſon ſecours.

Il faut entendre leurs réflexions plaiſantes; on eſt tenté d'en rire, malgré qu'on enrage. Voilà que l'auteur reçoit une caiſſe de quincaillerie, & que l'on donne à la belle dame huit cents aunes de drap; il faut que le poète pacifique vende des lames & des couteaux,

& que la belle dame demande à tout ſon voiſinage, *qui veut habiller des domeſtiques ? j'ai du drap.*

Le marquis de **** faiſant des affaires de cette nature, on lui alloua un magaſin complet de bierres pour enſévelir les morts ; de ſorte que pendant trois mois, il vendit au rabais à toutes les fabriques de Paris des cercueils de toute grandeur. Le débit étoit ſûr ; & plus d'un affamé d'argent ne demanderoit pas mieux que de rencontrer une pareille pacotille.

Quand l'emprunteur lâche ſa lettre de change, le courtier ne lui en donne point de reconnoiſſance. Le courtier ne vole jamais le billet en entier ; il ne fait perdre que les deux tiers ou les trois quarts. Mais le gain n'eſt pas pour lui, il eſt pour des uſuriers au front voilé. Il a ſoin de vous en avertir, ſans les nommer : ce qui l'enhardit à donner à ſes opérations particulieres le caractere de la plus haute impudence. Il ne rougit point, il ſourit, & vous traite aſſez familiérement, qui que vous ſoyiez, pendant que vous avez beſoin de ſon office.

Plus vous criez famine, plus leur joie augmente. Le confrere accuſe ſon camarade, quand

il n'a pas été assez adroit, & que ses fripponneries sautent aux yeux ; & le lendemain celui-ci vous enveloppe dans un artifice de création toute nouvelle. Il y a de grands coups de maître en ce genre.

CONNOISSANT bien la marche des affaires de commerce & leurs formes juridiques ; c'est avec ces mêmes formes qu'ils enlacent tous ceux qui veulent réalifer du papier en argent. Vous auriez vingt procès contr'eux que vous les perdriez tous. Quand l'escroc veut joûter avec eux, l'escroc est désarçonné. On en a vu cependant qui les ont fait tomber dans le piege ; mais c'est un exemple presqu'unique & cité éternellement parmi eux, qui doit préserver d'une pareille erreur trois générations consécutives de courtiers.

CHAPITRE XCIV.

Notre-Dame.

QUEL est l'architecte Goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien ? N'avoit-il pas un génie hardi, & ne sentez-vous pas

en entrant dans cette égliſe, que l'étendue & la majeſté du monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulieres & délicates de nos temples modernes ?

La figure coloſſale de ſaint Chriſtophe frappe d'étonnement au premier coup-d'œil.

La *Chapelle du damné* fait réciter l'hiſtoire de ce prédicateur célebre, de plus chanoine de *Notre-Dame*, qu'on croyoit mort en odeur de ſainteté, & qui tandis qu'on récitoit pour lui l'office des morts, ſortit la tête de la bierre, & cria : *je ſuis damné !*

Eh bien, cette hiſtoire ne vous pénetre-t-elle pas d'effroi ? N'eſt-elle pas compoſée d'une maniere pathétique ? Quand elle eſt récitée dans ce monument vaſte & majeſtueux, dans un demi-jour impoſant, en préſence de ſaint-Chriſtophe, ces objets me ſemblent parfaitement d'accord. Je ſuis ému profondément : j'ai du plaiſir à voir la haute ſtatue, à entendre, ſous ces voûtes élevées, l'hiſtoire du chanoine qui ſe releva trois fois de ſon cercueil, pour dire : *je ſuis jugé par le jugement de Dieu.* . . . L'auditoire pâlit.

Si le *bourbon*, un inſtant après, vient à ſonner, c'eſt encore un ſenſation forte que

je reçois. Là tout eſt grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'apperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaſte Paris a une phyſionomie particuliere ! Il exhale la fumée, & il ſemble me dire, *tout eſt fumée.*

L'EMPREINTE gothique de l'édifice, le portail noirci, les cloches énormes, les eſcaliers tortueux, les antiques vitraux, la ſculpture rongée, tout me fait retrogarder dans les ſiecles écoulés. Je redeſcends, je me promene, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguſte. Je repaſſe vingt fois devant ces objets vaſtes & mélancoliques ; & quand la muſique du chœur ſe mêle au ſon majeſtueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du bénitier, m'alonge une longue perche pour me donner de l'eau bénite, tout me paroît dans une proportion égale ; & mon ame plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'égliſe *Notre-Dame* que dans tout autre temple.

J'AI vu avec regret qu'on avoit reblanchi cette égliſe, qui me plaiſoit beaucoup mieux lorſque ces murailles portoient la teinte vé-

nérable de leur antiquité. Ce demi jour ténébreux invitoit l'ame à ſe recueillir; les murs m'annonçoient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf; les temples doivent être vieux. Je ne me conſole qu'en voyant les tours, ſaint Chriſtophe, & la *Chapelle du damné.*

Oh, les beaux vitraux! quel effet! Ils brillent depuis des ſiecles! O quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine!

Quand j'entre dans la grande ſacriſtie, que je vois cet amas d'or & d'argent, ce qui rappelle les tréſors du Mexique; le calice enrichi des grands offices, la croſſe, la mitre dont on coiffera la tête de monſeigneur l'archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts, tout cet appareil fait naître une foule d'idées graves & riantes par leur enchaînement.

Cependant monſeigneur l'archevêque ſort de la riche ſacriſtie, croſſé, mitré, & me bénit en paſſant tout comme un autre. Oh! je ne donnerois pas cette heure là, où je fléchis le genou avec le peuple, pour la plus belle repréſentation dramatique.

Les chanoines, les chantres, les bedeaux,

la muſique, la multitude, l'égliſe, le palais archiépiſcopal, tout m'arrête ; & dans mon admiration, je demeure le dernier témoin de la cérémonie.

Si je m'occupe à lire les épitaphes, lorſque le temple eſt déſert, je ſuis encore intéreſſé. Quarante-cinq chapelles m'offrent en foule des monumens hiſtoriques, & je m'arrête devant la tombe de la maréchale de Guébriant, la ſeule femme qui ait eu de ſon chef la qualité d'ambaſſadrice.

De jeunes enfans proprement vêtus & d'une aimable figure, choiſis parmi les enfans trouvés, me font admirer les ſoins de la charité. C'eſt une nuance touchante, qui adoucit l'empreinte de tant de graves objets.

Non, il m'eſt impoſſible de traverſer le parvis, ſans faire une fois le tour de l'égliſe *Notre-Dame*. J'aime moins Saint-Sulpice. L'édifice de Sainte-Génevieve eſt magnifique ; mais ce n'eſt pas un bâtiment gothique, érigé ſous Childebert I, & où tous les rois de France & Charlemagne ſont entrés.

Qu'on remette les tableaux, qu'on ne détruiſe rien du portail & des ventaux,

qu'on n'abatte point Saint-Chriſtophe ; c'eſt l'ouvrage, nom d'un ſtatuaire, mais d'un maçon. Il me repréſente mon Shakeſpeare ; voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs aſſez de belles ſtatues ; mais Saint-Chriſtophe, il eſt unique.

ON ne finiroit pas, ſi l'on vouloit parler en détail de cette baſilique. Mais que vous importeroit de ſavoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV ſont là ; qu'on y a découvert les tombes de pluſieurs évêques & archevêques, qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon, plus incorruptible que les oſſemens des prélats ?

JE vous parlerai plutôt de la châſſe de Saint-Marcel, contemporain & ami intime de Sainte-Génevieve.

QUAND on porte proceſſionnellement ces deux châſſes, & qu'elles viennent à ſe rencontrer, la ſympathie qui les lioit autrefois agit encore ſi fortement qu'elles tendent à ſe réunir ; il faut l'effort de douze robuſtes porteurs pour entrainer Saint-Marcel, & rompre l'attraction ſentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de dompter cette tendance réciproque, les deux châſſes viendroient tout-à-

coup à ſe joindre, & reſteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de ſuite. Quel étonnant privilege a l'amour des ſaints! Mais les porteurs, avertis par l'ancienne tradition, ont ſoin de promener le ſaint & la ſainte à une diſtance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'égliſe *Notre-Dame*, n'eſt pas auſſi pathétique que celui de la *Chapelle du damné;* mais dans ſon genre, il n'eſt pas moins précieux. Revenons à des traits hiſtoriques.

En 1728, lorſqu'on faiſoit quelques réparations dans la nef, & que les échafauds étoient dreſſés, des voleurs s'aviſerent d'un expédient pour piller tout à leur aiſe. Ils choiſirent le jour de pâques, comme devant raſſembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verſet du ſecond pſaume des vêpres, deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter ſur les échafauds les plus élevés, firent tomber quelques moëllons, quelques outils d'ouvriers, renverſerent quelques échelles, & crierent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent le verſet du ſecond pſaume, & penſerent à ſe ſauver Mais les portes étoient

trop étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte, les voleurs travaillerent dans les poches, pillerent montres & tabatieres. Les femmes qui avoient les plus belles boucles, furent les plus à plaindre; on leur arrachoit l'oreille & les diamans. Les auteurs de ce coupable ſtratagême ſe conduiſirent avec une ſi profonde adreſſe, qu'on ne put jamais les découvrir.

L'ÉGLISE de *Notre Dame* vit jadis un grand débat entre le parlement & la chambre des comptes, pour le pas & la préſéance du rang. C'étoit à la proceſſion ſolemnelle, le jour de l'aſſomption de la Vierge, inſtituée par le valétudinaire Louis XIII, lorſque ſa femme devint groſſe après vingt-trois ans de ſtérilité.

LA chambre des comptes fut repouſſée en corps & vigoureuſement par le parlement en corps. Après pluſieurs paroles & voies de fait, ces hommes de robe, à la ſuite de ce débat, furent trente années ſans aſſiſter à la proceſſion. Le roi, pour les accorder, fut obligé de ſéparer leur brigade.

LE premier préſident de la chambre des comptes, qui fut le battu, eſt obligé aujour-

d'hui de marcher à la gauche du premier préſident du parlement ; & il porte encore ſur ſon front l'air humilié de ſon ancienne défaite. Le peuple le remarque & dit tout haut : *il a la gauche, il n'oſeroit faire un pas vers la droite.* Quel inſigne revers dans les grandeurs humaines, être battu & céder encore le pas ! Il faut marcher ainſi le 15 août, ſous l'œil de tout le public attentif, & ſortir queue traînante du chœur par la ſeconde porte, tandis que le parlement en triomphe ſort par la premiere.

Un grenadier regardant un jour la cathédrale de Paris, s'écrioit : *oh, le beau chêne, le beau chêne ! --- Que dis-tu là ?* lui diſoit ſon camarade. *Rêves-tu ? un beau chêne ? Ne vois-tu pas deux groſſes tours, un clocher pointu ? --- Eh, non*, reprit l'autre ; *c'eſt un chêne ; regarde, regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre.* En ce même inſtant les chanoines fleuris, gros, gras, fourrés, ſortoient des vêpres, leurs aumuſſes ſous le bras.

Les actions de graces que la cour rend à Dieu pour la naiſſance d'un prince, pour le gain d'une bataille, pour la convaleſcence

d'un monarque, enfin pour la paix, ſe célébrent dans l'égliſe *Notre-Dame*, au ſon d'une muſique bruyante.

LES étendards & drapeaux enlevés aux ennemis, ſont ſuſpendus aux voûtes de ce temple. Le peuple appella jadis un général, conſtamment vainqueur, *le tapiſſier de Notre-Dame*. Quelle préciſion énergique dans ce mot !

CHAPITRE XCV.

Le Petit Dunkerque.

C'EST la boutique d'un marchand bijoutier, à la deſcente du Pont-Neuf. Elle étincelle de tous ces bijoux frivoles que l'opulence paie, que la fatuité convoite, que l'on donne aux femmes honnêtes qui n'acceptent point de l'argent, mais bien des colifichets en or, parce qu'ils ont un air de décence.

RIEN n'eſt plus brillant à l'œil que cette boutique : rien n'eſt plus triſte à la réflexion ; on ne ſait ſi l'on doit ſourire ou gémir de ce

ce luxe puérile. On admire les graces qu'on a su donner à des riens.

Ces superfluités sont les joujoux des grands enfans, & c'est dans ce lieu sur-tout qu'un philosophe pourroit dire : *que de choses dont je n'ai pas besoin !*

De nombreux tiroirs sont remplis de mille bagatelles, où le génie de la frivolité a épuisé ses formes & ses contours. Le prix de la façon vaut dix fois le prix de la matiere ? L'or a pris toutes les couleurs ; le cristal, l'émail, l'acier, sont des miroirs taillés en facettes, & les enfantillages de l'industrie délicate sont là sur leur trône. Un homme descend de voiture, entre dans la boutique du bijoutier, & achete des breloques à un tel prix que la moitié auroit suffi pour faire subsister pendant une semaine entiere plusieurs familles nécessiteuses.

Nos petits seigneurs prennent ces petits bijoux à crédit, les distribuent d'un air de nonchalance ; & ces dépenses de fantaisies excedent les dépenses nécessaires. Il est triste de voir des sommes considérables offertes à un luxe aussi petit. Dans les premiers jours de l'année, la boutique est remplie d'ache-

teurs; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire, en étalant une boîte : *c'eſt du Petit-Dunkerque ?* Chaque année on baptiſe ces petits bijoux d'un nom particulier & biſarre.

MAIS après avoir gémi en philoſophe, il faut rendre juſtice au goût du maître. Il anime, il dirige les artiſtes ; il imagine ce qui doit plaire. En donnant la vogue à pluſieurs colifichets, il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands frais de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès, depuis qu'il a mis ſous les yeux du public des modeles élégans & variés, qu'elle n'en avoit fait depuis long-tems.

D'AILLEURS chez lui le prix des bijoux eſt fixe & invariable ; & ſi la rivalité fait dire aux autres marchands, qu'on paie le double au *Petit-Dunkerque*, c'eſt la jalouſie qui parle. La grace & le fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

VOLTAIRE, lors de ſon dernier ſéjour à Paris, ſe plaiſoit beaucoup dans le riche magaſin de cette maiſon curieuſe. Il ſourioit à toutes ces créations du luxe ; il appercevoit, je crois, une

certaine analogie entre ces bijoux brillans & ſon ſtyle.

Comme le luxe change continuellement d'objets, & que les modes varient avec rapidité, les ouvriers du luxe éprouvent des viciſſitudes ruineuſes, & leur ſort eſt toujours incertain, tandis que celui de l'agriculteur ne l'eſt pas. Tel colifichet perd de ſa faveur, & voilà des hommes qui tombent inopinément dans le beſoin.

Un autre jour s'accrédite un nouveau genre: des ouvriers qui mouroient de faim ſe trouvent dans une abondance imprévue, & ſuffiſent à peine aux demandes des amateurs. Mais ces artiſans, ſoumis aux idées de fantaiſie, n'ont que des momens de vogue; ils ne ſavent à quel objet s'attacher, pour aſſurer leur ſubſiſtance. Quand le caprice vient à changer, pluſieurs ne ſont plus en état d'embraſſer une profeſſion nouvelle. La pénurie les deſſeche, & l'état perd des citoyens dont les bras & la tête ſont devenus abſolument oiſifs.

Si l'on dit que les ouvriers favoriſés jouiſſent à leur tour de la ſouffrance des autres, & dédommagent l'état de la perte des mal-

heureux, il faudroit pouvoir ajouter que cette abondance ſera durable. Mais non; ils tombent invinciblement dans l'abîme de la miſere, ces futilités changeantes exigeant une adreſſe particuliere. Priſée la veille, nulle le lendemain, cette induſtrie n'eſt point applicable à des objets utiles; elle eſt trop ou trop peu payée, ſelon le cours de ces joujoux biſarres. Auſſi l'artiſan qui connoît lui-même l'inſtabilité de ſa profeſſion, n'oſe jamais ſtatuer ſur rien, & la population ordinairement ne gagne pas avec lui.

CHAQUE ſiecle a ſon moule qui paſſe de mode. Tout s'y jette; on le change: les deux ſiecles n'ont preſque plus la même phyſionomie.

QUI découvrira les chaînons imperceptibles, mais exiſtans, par leſquels nos manieres tiennent les unes aux autres? Quand les femmes portoient de grands paniers, on forgeoit chez les orfevres des aſſiettes d'une grandeur extraordinaire. Les bijoux du Petit-Dunkerque ſemblent d'accord aujourd'hui avec nos petits appartemens, nos jolis meubles, notre habillement & notre coiffure. Il eſt donc en tout des rapports ſecrets, qui ont leur origine & leur liaiſon.

CHAPITRE XCVI.

Concert ſpirituel.

ON eſt ſi affamé de ſpectacles à Paris, que le beau monde ne ſauroit encore s'en paſſer dans les jours les plus ſolemnels, marqués par la religion & conſacrés par elle aux offices divins.

ON ferme l'opéra le jour du vendredi ſaint, de pâques, de noël, de la pentecôte, mais l'orcheſtre de l'opéra, les chanteurs & les chanteuſes vont ſur un autre théatre qu'on appelle *Concert ſpirituel*, & ſous de nouvelles affiches en lettres rouges, débitent toutes les modulations de leur goſier harmonieux. Ils n'ont pas leur habit de théatre; voilà toute la différence.

ON chante le *Miſerere* & le *De profundis* à grand *chœur;* mais cela ne touche perſonne, religieuſement parlant. Lorſque la même voix qui a chanté la veille le rôle d'Armide ou d'Iphigénie, chante un verſet d'un pſaume du roi David, le roi David a l'air un peu profane. Quinault & le pſalmiſte, dans la

bouche de la même actrice, font ſourire l'imagination. Tous ces motets deviennent des repréſentations vraiment théatrales. On bat des mains, & l'on parle d'un cantique ſacré comme d'une ariette dans le goût italien.

QUELQUE aguerri que ſoit l'obſervateur aux ſingulieres contradictions de nos coutumes, il ne ſe fait pas à l'idée de voir les membres excomuniés de l'opéra chanter ſous des parures mondaines, ces pſaumes que les prêtres chantent le même jour en habits ſacerdotaux dans les temples, où la multitude recueillie ſe proſterne & adore.

LA chanteuſe ne comprend pas toujours le ſens des paroles qu'elle profere; mais elle obéit à la note, & beaucoup de gens n'ont point entendu dans toute leur vie d'autres vêpres que celles qui ſe diſent au *Concert ſpirituel* par l'organe enchanteur des acteurs de l'opéra.

LES abbés qui s'interdiſent ſcrupuleuſement l'*Académie royale de muſique*, ſe permettent le *Concert ſpirituel*. Par ce moyen ils connoiſſent la figure, les graces, la voix & le talent des chanteuſes, ſans avoir ſcandaliſé leur protecteur; car leur évêque dans ſon

rigorisme ne sauroit désapprouver le *Concert spirituel*, puisque le roi David s'y trouve, & que ses vers, accompagnés de la harpe, semblent purifier les levres de l'actrice chantante.

CHAPITRE XCVII.

Hôtels nouveaux.

La belle rue que forment tous ces bâtimens nouveaux! Que le coup-d'œil en est régulier & magnifique! Quel est cet hôtel qui s'éleve? Qui doit l'habiter? c'est un homme qui a laissé mourir dans les hôpitaux une foule de soldats languissans. A côté est l'hôtel d'une courtisanne, dont l'adresse a rassemblé une immense fortune. Plus loin est celui d'un homme de cour, qui, pour tout mérite, a broyé le pavé de Versailles, il n'a pas fait sa cour en *présence des batteries*. En face est la demeure de l'homme qui a vendu sa patrie. Ces hôtels si brillans au dehors, recelent des êtres séparés de la multitude autant par leur froide insensibilité

que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne ſoit cimenté de larmes.

L'UN a fait diſparoître des voitures de farine ; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là eſt un intendant qui a traité une province comme un païs ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hôtels ? à des uſuriers, à des concuſſionnaires, à des agioteurs, à d'infatigables agens d'oppreſſion.

COMME la réflexion rend hideux ces hôtels ſuperbes ! Quoi, les beaux arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie ! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à l'amour, eſt deſtiné à la prêtreſſe du libertinage ! Cette jolie maiſon appartiendra à un avide calculateur, dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés !

TOUTES les fortunes de ces uſurpateurs ſont grandement établies ; ils en jouiſſent ſans remords.

Architectes, doreurs, peintres & ſtatuaires,
Accourez, hâtez-vous, Damon veut un palais !
Bronzes, marbres, tableaux, raſſemblés à grands frais,
L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable,
A force d'être beau, ceſſe d'être habitable.

On le montre, on le voit ; mais on n'y loge pas,
Et ſon maître diſcret s'exile au galetas.
La table de Damon gémit ſous dix ſervices,
Tout, l'air, la terre & l'eau, fournit à ſes délices.
C'eſt un gala de noce, un feſtin, un banquet,
Un ſuperbe hécatombe, & Damon vit de lait.
De ſa bibliotheque admirez l'étendue :
Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.
Les fameux Elzévirs imprimerent ceux-ci,
Deromme, en marroquin, couvrit ceux que voici.
Ceux-là de Baskerville ont illuſtré la preſſe ;
D'autres qui trompent l'œil par une heureuſe adreſſe,
Ne ſont que du bois peint ; ils lui ſervent autant.
Il les montre, il les cite, & chacun ſemble dire :
Le bel emploi d'argent... ſi Damon ſavoit lire !
Quoi ! déja vous ſortez ? Un moment : il faut voir
Ce temple faſtueux, qu'il nomme ſon boudoir.
Avancez... De Vénus, voici le ſanctuaire :
Un Amour à la porte, apoſté par ſa mere,
Défend aux indiſcrets d'approcher de ces lieux.
Damon eſt cependant comme Titon le vieux.
Au-dedans on reſpire une riche molleſſe ;
Glaces, tableaux, ſofas, tout parle de tendreſſe,
Tout peint la volupté, tout invite aux plaiſirs.
Quel malheur qu'on ne puiſſe acheter des deſirs !

(*Anonyme.*)

AUCUN philoſophe n'a d'hôtel. Rarement un nom reſpecté du public loge dans ces magnifiques demeures. Les arts ont travaillé

pour les commodités faſtueuſes & recherchées de ces hommes nouveaux & dangereux.

D'OU viennent ces fortunes rapides qui étonnent? Comment en dix ou douze années un homme paſſe-t-il de la miſere à la plus extrême l'opulence, & qu'a-t-il fait? On a vu un courtaut de boutique gagner douze millions, un commis vingt-cinq, un ex-laquais dix-huit, ſans compter les fortunes ſubalternes de ſix à ſept millions, qui ſont venues engraiſſer des hommes de la plus baſſe extraction, ſans que leurs travaux aient honoré ou ſervi la patrie. Un travail obſcur, une ſcience particuliere & infernale, voilà ce qui a tout-à-coup décoré & élevé au-deſſus de nos têtes ces hommes de néant. *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.*

ENCORE ſi l'on pouvoit compter quelques fondations utiles, quelque bien fait au public; ou ſi leur exceſſive opulence s'écartoit dans ſon emploi des puérilités d'un luxe petit & concentré, on leur pardonneroit leurs richeſſes. Mais non; ils jouiſſent ſeuls; ils jouiſſent dans le cercle étroit de quelques paraſites. Comme tout leur eſt venu par le jeu voilé d'un rampant & vil égoïſme, n'attendez

pas que ces insolens millionnaires laissent après eux un monument qui serve à sauver leur nom d'un juste opprobre. Les richesses d'un luxe personnel resteront seules après eux, & seront l'objet d'une oisive curiosité. Aussi leur mort semble soulager l'humanité; elle est ordinairement reçue avec un sourire qui condamne leur vie entiere. Quand le magnifique hôtel sera tendu de noir, que tout le clergé de la paroisse formera le convoi, que les sonneurs mettront en branle les grosses cloches, le peuple n'aura aucune réflexion touchante à faire sur le mort. *Il n'a pu emporter son argent dans l'autre monde :* voilà les paroles qu'on entendra autour de son cercueil.

CHAPITRE XCVIII.

Couvens, Religieuses.

Les couvens sont jugés. Les curiosités excessives, la bigoterie & le cagotisme, l'inepție monastique, la bégueulerie claustrale y regnent. Ces déplorables monumens d'une

antique ſuperſtition ſont au milieu d'une ville où la philoſophie a répandu ſes lumieres ; mais les murailles de ces priſons ſacrées ſéparent les victimes de toutes les idées régnantes.

QUELQUES directeurs ont droit de contrôle ſur l'adminiſtration de cet empire. Un mélange adroit de décence & de mondanité les en rend le génie tutélaire.

ON voit d'un côté la plus implicite obéiſſance, & de l'autre les petiteſſes du commandement. Ajoutez enſuite le déſeſpoir du plus grand nombre, la réſignation pacifique de quelques-unes, & l'abrutiſſement d'eſprit des plus ſpirituelles. Là le devoir n'eſt plus qu'une routine ; on fait le bien par contrainte & ſans goût ; on prie ſans ſavoir ce que l'on demande, & l'on ſe mortifie pour obéir à la regle.

L'HABITUDE adoucit un peu le joug ; mais les imaginations ne ſont pas aſſujéties. On apprend aux novices à craindre le démon, tellement qu'elles déſapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auroient fait par amour.

LES paſſions ne dorment pas dans le ſi-

lence de la retraite ; elles s'éveillent & jettent un cri plus long & plus perçant. Que de larmes ſecretes ! Les moins infortunées tombent dans une ſtupeur machinale ; les autres, après s'être abandonnées aux ſourdes imprécations du déſeſpoir, meurent à la fleur de l'âge.

Le nombre de ces victimes diminue ; mais qu'il eut été facile de détruire ces priſons triſtes ; en reculant l'époque des vœux à vingt cinq ans ! Une loi timide eſt ordinairement une mauvaiſe loi.

Autrefois de jeunes ſœurs étoient ſacrifiées à l'avancement d'un frere au ſervice ; & plus d'une mere coquette voyoit avec déplaiſir auprès d'elle une fille qui grandiſſoit.

On a tant écrit ſur cet abus, que les meres les plus ambitieuſes & les plus dénaturées n'oſent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les monaſteres ſont des filles pauvres & ſans dot.

Mais les demoiſelles y reſtent juſqu'à ce qu'on les marie ; & quand elles ſont femmes elles racontent à voix baſſe les hiſtoires ſecretes que tout le monde ſait, & les ſingulieres paſſions qui y regnent. Ce qu'il y a

d'étrange & d'inconcevable, c'eſt que cette même mere ne manquera pas d'y mettre un jour ſa fille, quoique bien inſtruite du danger que l'innocenee y court.

JE ne ſais ſi les pauvres religieuſes étrillent tous les jours leurs dos & leurs épaules à grands coups de diſcipline; ſi elles s'éveillent conſtamment à minuit; ſi elles regardent leur directeur comme doué d'une ſcience ſurnaturelle: mais je ſais qu'on ne ſe jette plus aux pieds de ces vertus ſublimes, & qu'on a ceſſé de les admirer.

AINSI les monumens de l'extravagance humaine ſubſiſtent, lors même que la raiſon en a montré les abus & les dangers. Le vœu de virginité, loin d'être une perfection de la nature humaine, entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté tous ces moines rubiconds, aux épaules larges, à la taille nerveuſe; & jugez de la loi qui éleve des grilles, des verroux, des portes pour condamner ces malheureux priſonniers des deux ſexes, à des plaintes & à des tourmens qui ſe renouvellent à la naiſſance de chaque aurore.

JE n'ai jamais vu une religieuſe placée

derriere une grille de fer, ſans la trouver ſouverainement aimable; il n'y a point d'ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile, ces habits lugubres, la mélancolie de leurs regards, qui dément leur parole ordinairement vive & précipitée; l'impoſſibilité de changer leur état, le ſentiment que tant de charmes ſont perdus, & que le ſoupir de l'amour malheureux ſera éternel dans leur cœur; tout m'attriſte devant la barriere impénétrable, que rien ne peut briſer. Quand je m'éloigne, je ſens avec amertume qu'il n'eſt point au pouvoir d'un mortel d'adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont ſans doute quelques jouiſſances qui leur aide à ſupporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu'il n'y a plus de félicité pour elles; & je répete tout bas ce vers de Lucrece, qu'on eſt forcé de redire ſi fréquemment dans les états catholiques :

Quantum religio potuit ſuadere malorum!

Si les vocations ne ſont plus forcées, la ſéduction a toujours lieu dans les cloîtres, pour conduire l'inexpérience aux vœux monaſtiques & éternels.

VOICI un fait ſingulier, arrivé à Paris en 1773.

UN pere voulant marier ſa fille qu'il avoit miſe dans un couvent pour y recevoir ſa premiere éducation, éprouva l'oppoſition la plus décidée. Il reconnut ſans peine l'inſpiration des filles indiſcretes & pieuſes qui l'avoient élevée. Il ne permit pas qu'elle retournât dans ce couvent, & ſe chargea du ſoin de guérir cette grande averſion pour le monde, & de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après il reçut la lettre ſuivante :

„ DIEU, à qui tout appartient, Souverain „ de l'univers & de toutes créatures, Juge „ des vivans & des morts.

„ Écoute, impie, les paroles de ton Dieu. „ Si tu les mépriſes, je commande à l'ange „ exterminateur de te frapper avant la fin „ de l'année. Oſes-tu préférer ta fortune au „ ſalut de ton ame, & ſatisfaire tes vues „ ambitieuſes en allant contre mes volontés? „ Ne ſais-tu pas que tous les biens ſont dans „ ma main puiſſante, & que je les diſtribue „ ſelon qu'il me plait? Ta fille eſt à moi, „ ſa volonté & ſon être m'appartiennent. N'es-

tu

„ tu pas trop heureux que je la range parmi
„ mes épouſes pacifiques, & que je conſente
„ à ce qu'elle déſarme, par ſes prieres, ma
„ juſtice irritée ? Tes crimes ont mérité les
„ plus grands châtimens, & mon bras eſt
„ encore ſuſpendu. C'eſt ſon innocence &
„ ſes larmes qui ont arrêté ma vengeance ;
„ c'eſt le lieu qu'elle habite qui a fléchi mon
„ courroux. Si tu oſes balancer la vocation
„ qui l'appelle vers moi, tremble : mon bras
„ va ſe baiſſer & te percer dans ma colere. „

Le pere vit bien que Dieu n'avoit pas écrit une pareille lettre ; il mépriſa aſſez le fanatique qui l'avoit forgée pour ne pas daigner en faire la recherche. Il maria ſa fille à un militaire aimable, qui lui fit perdre le goût de la retraite. Le pere vit encore & embraſſe dans la joie de ſon cœur les enfans de ſa fille qui, au lieu d'être l'épouſe ſtérile de Jéſus-Chriſt, fait une excellente mere de famille.

CHAPITRE XCIX.

Portrait d'une Abbeſſe.

TOUTES les paſſions ſe ſont calcinées dans ſon ſein, & il en eſt réſulté une maſſe froide & inſenſible. La ſucculence des alimens a énervé ſon ame & enveloppé toute ſa ſenſibilité. Elle ne ſent point les peines de celles qui ſouffrent ſous ſa regle. Le calme de la froideur s'eſt étendu ſur ſa ronde face unie; elle eſt devenue liſſe & dure comme le bois qui forme le tour du couvent. Elle commande, elle tourmente; voilà ſa grandeur & ſa volupté.

LE grade où elle eſt parvenue ne fera qu'ajouter à cette pétrification morale, qui lui donne l'air du repos, & peut-être enfin le repos même.

QUAND à celle chez qui l'embonpoint n'a point étouffé les paſſions actives, elle eſt maigre & jaune; le feu ſombre de ſes regards annonce que du fond de ſon cloître elle voudroit tout remuer & tout agiter dans le monde. Elle s'y promene ſans ceſſe; elle

fait tranſpirer au-dehors toutes les petites tracaſſeries, afin que le monde revienne à elle; & avec les mots d'ordre, de religion & de zele, les prélats ſont forcés d'abaiſſer leurs regards ſur les murailles qu'elle habite. L'affaire dont elle ſe mêle devient tout-à-coup embrouillée, & il ne faut qu'une heure de converſation avec elle, pour avoir des ſoupçons injurieux ſur les actions des hommes que l'on eſtime le plus.

VOILA ce que fait la profonde retraite. Toutes les paſſions s'y corrompent; l'orgueil y prend un caractere encore plus dur. Point de milieu dans ces murs ſolitaires; c'eſt là que l'ame s'anéantit, ou qu'elle monte au plus haut degré de perverſité.

CHAPITRE C.

Théatre National.

COMMENT a-t-on repréſenté ſur ce théatre tant de tragédies où les rois ſont toujours des tyrans qu'il faut détrôner pour le moins; où il ne s'agit que de poignarder &

d'empoiſonner des ſouverains qui déplaiſent aux fiers amans de la liberté, logés au faux-bourg Saint-Germain ?

COMMENT nos poètes ont-ils placé dans la bouche de leurs perſonnages, les mêmes maximes tant de fois reprochées aux Jéſuites, qui du moins ne les ont pas miſes en vers ?

COMMENT a-t-on ſi fort exalté les gouvernemens républicains au ſein d'une monarchie ? Comment Corneille n'a-t-il point paſſé pour poète ſéditieux, en nous faiſant déteſter la royauté, en nous la peignant des plus révoltantes couleurs, en nous montrant *Cinna*, *Émilie*, en ennobliſſant tout rôle de conſpirateur, en conſacrant la coupe & le poignard ?

COMMENT une foule de tirades modernes, qui reſpirent le meurtre des rois, ont-elles circulé chez un peuple ſoumis, qui adore ſes monarques ? Notre tragédie n'eſt-elle pas pleinement & conſtamment en contradiction avec les principes monarchiques ?

QUE d'injures dites aux rois dans ces pieces doublement approuvées ! Mais la cenſure voyant qu'il eſt queſtion d'un prince Aſiatique, & que le ſtilet & la coupe empoiſonnée

ſont apprêtés dans un palais ſitué à ſix cents lieues du faux-bourg Saint-Honoré, ne refuſe pas d'écrire : *permis d'imprimer & de repréſenter.*

Des écoliers font des vers abominables, dits tragiques. L'un fait dire à un conſpirateur qui tient le couteau levé :

Tu vois
La reſſource du peuple & la leçon des rois.

Un autre :

Et j'ai beſoin d'un bras
Qui du meurtre d'un roi ne s'épouvante pas.

Ces hémiſtiches monſtrueux paroiſſent forts à l'oreille de ces faiſeurs de tragédies, qui s'attablent dans le coin d'un café, pour y réciter le plan de leurs pieces inſenſées, où le parricide ſe commettra au nom de la liberté. Le commiſſaire qui arrêta le poète *Péchantré*, lequel avoit tracé ſur du papier, *ici le roi ſera tué ;* ne concevoit pas en homme de ſens, qu'une tête pariſienne pût appliquer, dans une auberge, ces mots au cinquieme acte d'une tragédie. Il faiſoit ſon devoir en homme étranger à ces folies théatrales, qui peuvent avoir des conſéquences,

& qui, quoiqu'extravagantes, ont un caractere atroce.

COMMENT a-t-on avili enſuite ſur ce même théatre l'ordre de la bourgeoiſie ? Pourquoi le marquis, le comte y ſont-ils toujours légers, ſémillans, & le bourgeois toujours plat & bête ? Dans telle piece l'officier donne des croquignoles au marchand ; & le parterre, compoſé de boutiquiers, n'en rit pas moins de toutes ſes forces.

COMMENT a-t-on récité & récite-t-on encore ſur la ſcene ces deux vers de Voltaire dans un païs où le clergé eſt ſi puiſſant ?

Les prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

COMMENT a-t-on repréſenté Cartouche ſur le théatre de la nation avec une affluence extraordinaire ?

COMMENT a-t-on joué & rejoué *le Roi de Cocagne*, ſi ſinguliérement couru & applaudi ?

COMMENT prévient-on d'un côté toutes les alluſions poſſibles, & comment de l'autre laiſſe-t-on les alluſions nouvellement enfantées ſur des vers anciens ?

Ce qu'il y a encore de remarquable ſur ce théatre national, c'eſt que les comédiens qui ont commencé par ſe modeler ſur quelques hommes de qualité, donnent enſuite le ton à ces mêmes hommes. J'ai vu tour-à-tour Grandval, Belcourt, Molé faire de nombreux imitateurs qui répétoient leur tic devant le miroir de nos cheminées. L'un ſe grattoit légérement le deſſous du nez ; l'autre faiſoit le gros dos dans un à-plomb à peu près immobile ; celui-ci ſautilloit comme s'il avoit du vif-argent dans les jambes ; affectant tour-à-tour la gravité & l'étourderie. Voilà les leçons que les jeunes gens prennent au théatre ; ils viennent enſuite dans les maiſons achever le rôle du comédien.

Que l'étranger ſe mette au fait des manieres de l'acteur en vogue, & il pourra juger celles qui ſont dominantes.

L'engouement pour tel acteur ceſſe quand il a été ſuffiſamment copié. Il vieillit ; lui ſeul ne s'en apperçoit pas ; il voudroit encore donner le ton : on vole à d'autres modeles, & l'on court les chercher juſques ſur les théatres du ſecond ordre. Jeannot n'a-t-il pas eu ſes imitateurs ?

Aussi les jeunes gens qui fréquentent les ſpectacles, ont tous une légere nuance du comédien à la mode. Il n'y a que l'homme de cour qui échappe à la contagion, & qui ſache compoſer ſon attitude d'une maniere originale, que le grand acteur lui-même n'imite jamais qu'imparfaitement.

Le dernier terme de la fatuité & de l'impertinence ſe rencontre chez tel comédien; il eſt impoſſible d'ajouter au ridicule des airs & des tons qu'il ſe donne. Qu'il parle, qu'il écrive, il eſt toujours impertinent.

Il y a telle lettre imprimée qui feroit croire que tel acteur eſt devenu fou, & que c'eſt ſa raiſon, au lieu de ſa perſonne, qui eſt enterrée. Vous riez de lui. Soyez ſûr qu'il eſt complétement dans l'illuſion. Parce qu'il a foulé les planches du théatre, il croit ſon exiſtence précieuſe à l'univers. Il parle de l'intérêt qu'il a inſpiré aux têtes couronnées avec une crédulité complaiſante. Il a perdu le point de vue de ſa place; il eſt en l'air; il ne ſait plus ce qu'il dit.

Voilà la maladie des gens de théatre. Tous n'en ſont pas atteints; mais ceux chez qui elle domine, ſont devenus des êtres

curieux, à raiſon de l'importance qu'ils ont donnée réellement à leur perſonne.

Or, dites-nous, moraliſtes, pourquoi le talent de la déclamation ou du chant, quelques applaudiſſemens publics, inſpirent-ils tant de vanité; lorſque l'auteur, le peintre, le ſtatuaire, le compoſiteur de muſique, le géometre ſont modeſtes par comparaiſon? Je voudrois bien deviner ce qui, chez un comédien, met dans un jeu ſi prodigieux, ſi conſtant, les fibres de ſon amour-propre. Pourquoi ce ſentiment fermente-t-il chez lui à un degré inconnu dans toutes les autres profeſſions? Qui au moral prendra le ſcalpel pour découvrir la cauſe de cette irritation, de ce prurit, que je ne me laſſe point d'examiner?

Le parterre de ce ſpectacle a perdu ſes droits antiques; il n'exerce plus avec vigueur une autorité dont on lui a conteſté l'uſage, qu'on lui a ravie enfin; de ſorte qu'il eſt devenu paſſif.

On l'a fait aſſeoir, & il eſt tombé dans la léthargie. La communication des idées & des ſentimens ne ſe fait plus ſentir. L'électricité eſt rompue, depuis que les banquettes

ne permettent plus aux têtes de ſe toucher & de ſe mêler.

AUTREFOIS un enthouſiaſme incroyable l'animoit, & l'effervescence générale donnoit aux productions théatrales un intérêt qu'elles n'ont plus. Aujourd'hui le calme, le ſilence, l'improbation froide ont ſuccédé au tumulte.

IL a auſſi perdu ce tact prompt qui l'éclairoit ſur les convenances. Si l'on avoit à ſe plaindre de ſa ſévérité, elle devenoit utile.

LE parterre ancien, beaucoup mieux compoſé, peuplé d'amateurs, non-ſeulement jugeoit la piece, mais encore il devinoit les forces & les reſſources de l'auteur. Quand on donna *Warvick* en 1763, le parterre dit d'une voix unanime : *c'eſt bien, c'eſt ſage; mais le poète eſt ſec. On ſent qu'il n'ira pas plus loin.* La prophétie s'eſt vérifiée. L'auteur depuis vingt ans ſe tourmente pour pouvoir donner à *Warvick* un pendant, & il ne fauroit en venir à bout.

DES bons mots de toute nature circuloient dans l'ancien parterre. Un homme un peu gros incommodoit légérement ſon voiſin : *quand on eſt auſſi épais*, dit celui-ci en élevant la voix, *on devroit bien reſter chez*

soi. --- *Monsieur*, reprit l'homme gros, *il n'appartient pas à tout le monde d'être plat.*

CHAPITRE CI.

Le Calvaire ou le Mont-Valerien.

PETITE montagne à deux lieues de Paris, habitée par des hermites qui sont en possession de ce lieu depuis quatre ou cinq siecles. C'est pendant la semaine sainte & aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple & de bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles & le grand crucifix où Jésus-Christ est mis en croix entre le bon & le mauvais larron. Tel badaud croit pieusement que ce Calvaire, est la montagne même où les Juifs crucifierent Jésus, & qu'il expira réellement sur ce Calvaire, où le peuple prie & s'agenouille. Il n'a point de connoissance de la montagne de *Golgotha*, située hors de Jérusalem du côté du septentrion; il ne sait pas même où Jérusalem étoit placée; il prend l'imitation pour l'objet réel.

SEPT chapelles environnent cette croix; & dans chacune est représenté quelqu'un des

myſteres de la paſſion. Des figures en plâtre de grandeur naturelle frappent le peuple de componction. Le ſtatuaire a donné aux Juifs & aux bourreaux des mines rébarbatives, qui font ſanglotter la multitude.

IL y a quelques années qu'il ſe faiſoit des pélérinages nocturnes la nuit du jeudi au vendredi ſaint. Quantité de femmes, de couturieres, de jeunes filles accompagnées de pélerins chargés de croix, traverſoient le bois de Boulogne & graviſſoient avec ferveur la montagne un peu haute & rude. On a reprimé avec ſageſſe ce que cette piété avoit de ſuſpect. Aujourd'hui les pélerines & les pélerins, cahotés dans une charrette pour leurs cinq ſols s'y rendent pendant le jour. On y entend la meſſe, & l'on redeſcend enſuite diner gaiement dans les cabarets de Surêne. Les pélérinages eurent en tous tems plus d'une utilité; & la population de la France doit infiniment au P. Dupleſſis, grand planteur de Calvaires.

LES vues des terraſſes du Mont-Valérien ſont uniques pour leur étendue & pour la beauté des objets qu'elles offrent. On y découvre les beaux païſages des environs de

Paris, le vaſte canal de la Seine, ſes détours, & les villages qui décorent ſes rives.

Un confeſſeur ayant ordonné à ſon pénitent, pour l'expiation de ſes fautes, de faire un pélérinage au Calvaire avec des pois dans ſes ſouliers, celui-ci trouvant la tâche trop pénible & voulant toutefois obéir, les fit cuire au premier bouchon, & continua ainſi ſon chemin. Ainſi le petit comme le grand ſait compoſer avec la loi & ſa conſcience. Qui n'a pas fait cuire ſes pois?

On fait des retraites dans la maiſon des prêtres & chez les hermites qui y ſont établis. On y jouit d'un bon air, d'une vue magnifique; & le corps s'en trouve tout auſſi bien que l'ame.

CHAPITRE CII.

Jours ouvrables.

Dans les païs catholiques, les fêtes occupent la quatrieme partie de l'année. On vient d'en ſupprimer treize à quatorze, après un demi-ſiecle de réclamations. Il y en avoit quelquefois cinq de ſuite, & aſſez ſouvent

trois. On auroit dû les rejeter toutes aux dimanches ; mais la ſuperſtition a bataillé, & le bien ne s'eſt fait qu'à moitié.

SAVEZ-VOUS quel eſt le corps qui ſeroit le plus fâché de la réforme entiere, & qui s'y oppoſe le plus par ſes diſcours ? c'eſt la ferme générale, parce que ces jours là l'égliſe donne le ſignal d'aller au cabaret, & que l'on ne voit que des ivrognes qui y conſument le gain d'une ſemaine.

LE peuple appelle *jours ouvrables* les jours que les boutiques ne ſont pas fermées : diſtinction que ne connoiſſent pas les gens du beau monde, tous les jours de la ſemaine étant égaux pour leurs plaiſirs.

C'EST un jour de fête qu'il faut voir l'afluence du peuple aux Champs-Elyſées, aux Boulevards, & conſidérer ces phalanges bigarrées de promeneurs qui offrent une variété biſarre, de phyſionomies & d'accoûtremens. Là, vous pourrez lire ſur le front du Pariſien ſi ce que j'ai écrit de ſon air ſoucieux, gêné ou compaſſé, n'eſt pas vrai ; & ſi l'étranger qui lui attribuoit, il y a ſoixante ans, un air riant, libre, ouvert, dégagé, n'eſt pas autoriſé à prononcer aujourd'hui

qu'il a dans ſes manieres quelque choſe de contraint & de triſte.

Je parle de la petite bourgeoiſie, la claſſe aſſurément la plus nombreuſe, & dont l'attitude & le regard me paroiſſent exprimer un caractere ſouffrant : indice d'une vie contentieuſe & pénible. Le peuple, quand il travaille, me paroît plus gai que lorſqu'il ſe promene.

Rien ne doit plus étonner que de le voir s'amonceler dans un jardin public, & là ne faire autre choſe, pendant une après-dînée entiere, que de parcourir les allées & s'aſſeoir ſur des bancs ou des chaiſes. On voit qu'il ne ſait ſe créer aucun amuſement, & qu'un jour de fête eſt encore pour la petite bourgeoiſie un jour où il ne faut rien dépenſer ; car l'avertiſſement preſſant de la capitation, envoyé par le terrible receveur & qui menace de pourſuivre, ſemble écrit ſur toutes les phyſionomies.

Ce receveur de capitation eſt un rabat-joie perpétuel, un publicain décidé ; c'eſt une eſpece de financier dont on vient d'ériger l'emploi fatal en charge, & qui va chercher des têtes contribuables juſques dans les flancs

des veuves. Il vous impoſe arbitrairement; & l'on a beau lui dire, *ma tête vaut peu de choſe*, il vous ſoutient que votre tête eſt excellente pour lui payer tant. Dès que ſon tarif eſt tracé rien ne l'efface, pas même le malheur imprévu. Le mort paie la capitation, dès que ſa vie a entamé de quinze jours l'année financiere.

CHAPITRE CIII.

De Raoul Spifame.

Je vais parler de lui, quelqu'obſcur qu'il ſoit, parce que je me ſens une certaine analogie avec ſon caractere & ſa tournure d'eſprit. Cet homme du ſeizieme ſiecle s'étoit établi roi dans ſon cabinet, réformateur de tous les abus qui le choquoient; & là il travailloit à loiſir à une manufacture d'arrêts concernant preſque tous les objets de la légiſlation. Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets ? Qui n'a pas dit quelquefois *ſi j'étois roi ?*

Ce qui eſt aſſez plaiſant, c'eſt que *Brillon*, auteur du Dictionnaire des arrêts, l'abbé

Abel

Abel de Sainte-Marthe & plusieurs autres écrivains ont pris pour un recueil de véritables ordonnances de Henri II, ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un particulier sans caractere & sans autorité : tant il avoit imité parfaitement le style & le ton de ces édits royaux.

Dans sa souveraineté imaginaire, il forgeoit des arrêts qui étoient aussi l'ouvrage de la haine ou du ressentiment ; (car il faut bien que l'homme se montre.) Il foudroyoit les juges du Châtelet & ceux du parlement, qui ne lui avoient pas été favorables. Il dépossédoit les avocats ses confreres de leur état, en cas de désobéissance à ses réglemens. Il abolissoit leur ordre, non-seulement comme superflux & inutile, mais encore comme dommageable & pernicieux.

Ce nouveau législateur exaltant son imagination, s'approche du trône ; il voit le roi qui le félicite, le comble de louanges & de faveurs, l'adopte même pour son fils par *arrogation civile*.

Reconnoissant de cette faveur, notre politique ordonne que les ordonnances émanées du roi soient exécutées sans aucune *remontrance* ni délai. C'est vouloir ce que nos

rois n'ont jamais voulu. Mais *Spifame*, en se créant monarque, se faisoit monarque absolu. Vous le voyez ensuite instituer vingt-quatre cardinaux, pour aider le roi à conduire l'église gallicane, dont il lui donne la *surintendance*.

Il est plaisant qu'en se faisant roi dans son cabinet, on y soit despote. Cette observation, je pense, ne doit pas échapper au moraliste.

Mais il s'en faut bien que tous les arrêts de *Spifame* soient aussi extravagans. En courant après des chimeres, il a quelquefois rencontré le germe de plusieurs loix & de plusieurs établissemens utiles à la société.

Si l'année commence dans toute la France au premier janvier; si l'on a senti les abus de nos justices seigneuriales; si l'on a entrepris des travaux qui ont contribué à l'embellissement & à la commodité de la ville de Paris; si son église cathédrale a été décorée du titre d'archevêché; si la bibliotheque du roi est devenue un dépôt public, où se trouvent réunies toutes les richesses littéraires, &c. c'est peut-être à *Spifame* qu'on

en a l'obligation : du moins tous ces établiſſemens ou réglemens ſont ils annoncés dans ſa *Dicéarchie* bien avant leur exécution.

PARMI une multitude d'arrêts émanés de ce trône idéal, on remarque celui qui ordonne la réſidence aux évêques ; celui qui a établi des penſions ſur les bénéfices pour la ſubvention des guerres & autres néceſſités de l'état ; celui où le roi invite ſes ſujets à l'avertir des malverſations ; (voilà le germe d'un édit précieux :) celui qui regle qu'à l'avenir le pape ſera tenu de prêter foi & hommage pour Avignon.

ON voit que les idées de *Spifame* ſe rapprochent de celles des ſouverains de l'Europe, qui ſe diſtinguent le plus aujourd'hui par la prévoyante ſageſſe de leurs loix. Il a obſervé le premier que l'état, par la ſuppreſſion des fêtes, obtenoit plus de travail, la religion moins de profanation ; il a auſſi parlé d'une autre réforme non moins utile, celle des couvens. Eh, quelle audace pour le tems où il écrivoit !

IL s'eſt montré jaloux de conſerver la pureté dans les mariages, & il condamne aux

travaux publics ceux qui seront convaincus du crime d'adultere.

Ce législateur sans couronne & sans mission a donné une loi bien faite pour être méditée, sur-tout dans un tems où l'on est occupé dans tous les païs à tirer le meilleur parti du fond de son territoire. Comme il ne voyoit de terres stériles que celles qu'on ne veut point cultiver, il ordonne par son édit que ces terres incultes seront abandonnées aux premiers occupans. Cela me paroit admirable.

Il établit ensuite des chambres agraires, rurales, arpentaires, pour gouverner & régenter la culture & la fécondité des terres négligées. Cet établissement, tel que le conçoit celui qui le propose, me semble d'une tout autre utilité que nos sociétés d'agriculture. Ainsi nos écrivains économiques n'ont point le mérite de l'invention sur bien des détails agronomiques, qu'ils nous présentent tous les jours comme une science absolument neuve.

Ce curieux faiseur d'édits ne s'étoit pas oublié. Par un de ses arrêts, il se fit créer

dictateur & garde-de-ſceau dictatoire & impérial. Il l'étoit en imagination, ainſi que d'autres ſe font miniſtres, généraux d'armées, contrôleurs des finances. Mais qui ne veut pas régner quand il ne dort pas ? Qui, la tête doucement appuyée ſur l'oreiller, ne croit pas fermement que ſa volonté eſt plus droite, plus lumineuſe que celle de l'adminiſtrateur en charge ?

RAOUL Spifame, dans ſon travail réformateur, nous préparoit cinq cents arrêts ; mais la mort l'arrêta au milieu de ſa régénération des choſes. Nous n'avons que trois cent neuf édits de ſa fabrique, (on ne ſauroit être roi à moins) & ils ſeront recherchés ſans doute par nos politiques autant qu'on les avoit négligés juſqu'à ce jour.

LE réſultat de ces divers arrêts, c'eſt que tout le poids des impôts devroit être porté par les riches ; ils le paient toujours en dernier reſſort : autant vaudroit commencer par eux. C'eſt là qu'il faut trancher dans le vif ; car la réduction de ce luxe ne ſera pas un mal pour les riches, pas même un mal de vanité, puiſque la réduction ſera

proportionnelle. Mettez donc des impôts ſur les cartes, les parfums, les liqueurs, ſur la poudre à cheveux, ſur les étoffes d'or & de ſoie, ſur les galons, ſur la porcelaine, ſur les laquais, ſur les valets & femme-de-chambre, ſur les maîtres-d'hôtels, ſur les parcs, ſur les roues de carroſſe, &c.

QUOI, le royaume a trente-cinq mille lieues quarrées, & vous demandez de l'argent pour l'entrée d'une livre de beurre; & vous ſaiſiſſez ballots, marchandiſes, pour effrayer & tuer le commerce qui entretient la circulation & la vie du corps politique; & vous taxez la tête d'un malheureux ſans pain; & vous créez chaque jour de petites & miſérables loix qui ont toutes la phyſionomie du vol, du dol, de la rapine; & vous avez des bras qui vous demandent du travail & que vous laiſſez ſans travail! Liſez *Spifame*; il a vu en grand dans un ſiecle où le génie & l'expérience n'avoient pas encore aſſemblé leurs idées.

MONTESQUIEU l'a preſque copié lorſqu'il a dit: *Chacun ayant un néceſſaire phyſique égal, on ne doit taxer que l'excédant. Taxer*

le néceſſaire, c'eſt détruire. Mais on n'a écouté ni Spifame, ni Monteſquieu. *Si tout homme de bien*, comme le dit Platon, *eſt législateur*, quel danger y a-t-il à lui abandonner la théorie de la légiſlation ?

Fin du cinquieme Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Le Diacre Pâris.* Page 1
CHAP. II. *Roué.* 5
CHAP. III. *Chanteurs publics.* 9
CHAP. IV. *Lait d'ânesse.* 11
CHAP. V. *Anon.* 12
CHAP. VI. *Accouchée.* 15
CHAP. VII. *Bacchantes.* 18
CHAP. VIII. *Cachets.* 20
CHAP. IX. *L'ours.* 23
CHAP. X. *Hôtel des Invalides.* 25
CHAP. XI. *Châtelet.* 30
CHAP. XII. *Armoiries de la Ville.* 34
CHAP. XIII. *Démolition du Petit-Châtelet.* 35
CHAP. XIV. *L'Arcade Saint-Jean.* 37
CHAP. XV. *Saints, défigurés.* 38

CHAPITRE XVI. *Samaritaine.* Page 39
CHAP. XVII. *A trois pour un liard les Anglois.* 41
CHAP. XVIII. *Monter à Cheval.* 42
CHAP. XIX. *Chaise-à-Porteur.* 43
CHAP. XX. *Fouette-Cocher.* 44
CHAP. XXI. *Peaux de Lapins.* 47
CHAP. XXII. *Porcs.* 49
CHAP. XXIII. *Placards.* 50
CHAP. XXIV. *Afficheurs.* 53
CHAP. XXV. *Estampes licencieuses.* 55
CHAP. XXVI. *Tapisseries.* 58
CHAP. XXVII. *Jardin du Palais Royal.* 61
CHAP. XXVIII. *Coutume.* 64
CHAP. XXIX. *Commissaires.* 67
CHAP. XXX. *Messe de minuit.* 73
CHAP. XXXI. *Boutique de Perruquier.* 77
CHAP. XXXII. *Femmes-de-Chambre.* 83
CHAP. XXXIII. *Comédie clandestine.* 88
CHAP. XXXIV. *La fête des Rois.* 91
CHAP. XXXV. *Almanach des Muses.* 93
CHAP. XXXVI. *Bagarre.* 97
CHAP. XXXVII. *Rêves politiques.* 101
CHAP. XXXVIII. *Toilette.* 106
CHAP. XXXIX. *Pots de fleurs.* 110
CHAP. XL. *Les accords.* 112

CHAP. XLI. *Saint-Denis en France.* Page 114
CHAP. XLII. *De l'Auteur du* Syſtême de la nature. 120
CHAP. XLIII. *Tours de Filoux.* 128
CHAP. XLIV. *Les Rogations.* 133
CHAP. XLV. *Le Landi.* 135
CHAP. XLVI. *Jurés-Crieurs.* 138
CHAP. XLVII. *Confeſſeurs.* 140
CHAP. XLVIII. *Docteur de Sorbonne.* 146
CHAP. XLIX. *Bureau qui manque à Paris.* 148
CHAP. L. *Chartreux.* 151
CHAP. LI. *Arſenal.* 152
CHAP. LII. *Livres de Paroiſſe.* 154
CHAP. LIII. *Porte de Spectacles.* 156
CHAP. LIV. *Édits.* 161
CHAP. LV. *College Royal.* 163
CHAP. LVI. *Falots.* 167
CHAP. LVII. *Enthouſiaſme.* 171
CHAP. LVIII. *Économiſtes.* 174
CHAP. LIX. *Martiniſtes.* 180
CHAP. LX. *Para-tonnerre.* 185
CHAP. LXI. *Joûtes.* 188
CHAP. LXII. *Gluck.* 191
CHAP. LXIII. *Écrits de Voltaire.* 198
CHAP. LXIV. *Mauſolées.* 207
CHAP. LXV. *Charades.* 212

CHAPITRE LXVI. *Acheteurs de rentes viageres.* Page 214
CHAP. LXVII. *Vaches.* 226
CHAP. LXVIII. *Petits Negres.* 229
CHAP. LXIX. *Figure équestre de Henri IV.* 230
CHAP. LXX. *Dictionnaire.* 233
CHAP. LXXI. *Musées.* 235
CHAP. LXXII. *Bureaux d'esprit.* 237
CHAP. LXXIII. *Monsieur le Public.* 240
CHAP. LXXIV. *Anecdote.* 243
CHAP. LXXV. *Pieces de deux sols.* 244
CHAP. LXXVI. *Marchandes de modes.* 245
CHAP. LXXVII. *Carmélites.* 252
CHAP. LXXVIII. *Mémoires imprimés.* 254
CHAP. LXXIX. *Maris.* 258
CHAP. LXXX. *Mimes d'un genre nouveau.* 261
CHAP. LXXXI. *Hôtel de la Force.* 263
CHAP. LXXXII. *Matrones.* 265
CHAP. LXXXIII. *Nouvelles à la main.* 279
CHAP. LXXXIV. *Libelles.* 283
CHAP. LXXXV. *Lieutenant de Police d'Athenes.* 289
CHAP. LXXXVI. *Athenes rétablie.* 297
CHAP. LXXXVII. *Vinaigriers.* 300
CHAP. LXXXVIII. *Le Fat à l'Angloise.* 303
CHAP. LXXXIX. *Inscriptions.* 306

CHAPITRE XC. *Sentences de police.* Page 311
CHAP. XCI. *Baptêmes.* 313
CHAP. XCII. *Faillites.* 317
CHAP. XCIII. *Courtiers.* 323
CHAP. XCIV. *Notre-Dame.* 327
CHAP. XCV. *Le petit Dunkerque.* 336
CHAP. XCVI. *Concert ſpirituel.* 341
CHAP. XCVII. *Hôtels nouveaux.* 343
CHAP. XCVIII. *Couvens, Religieuſes.* 347
CHAP. XCIX. *Portrait d'une Abbeſſe.* 354
CHAP. C. *Théatre National.* 355
CHAP. CI. *Le Calvaire ou le Mont-Valérien.* 363
CHAP. CII. *Jours ouvrables.* 365
CHAP. CIII. *De Raoul Spifame.* 368

Fin de la Table.

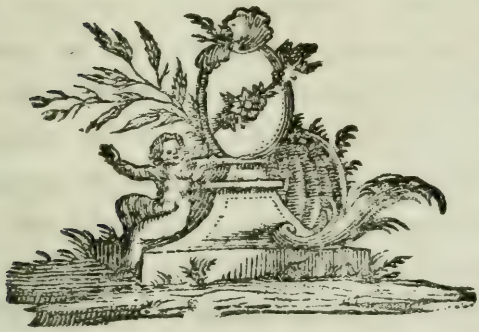
TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Variété, mon sujet t'appartient.

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Inventaire.

Le gouvernement n'empruntant plus qu'à rentes viageres, l'inventaire eſt bientôt fait au décès de la moitié des particuliers. On trouve des parchemins, & ſix mois d'arrérages à toucher. Plus de ces coffres-forts, où nos ayeux inquiets ſur l'avenir dépoſoient, ſelon leur expreſſion, *une poire pour la ſoif.*

Le parchemin qui fait du roi un légataire univerſel, rompt les nœuds de la parenté, de la reconnoiſſance, de l'amitié, de la généroſité; il renforce l'intérêt perſonnel, raffine l'égoïſme des particuliers. Qu'importe! le pere

ſe ſépare de ſon fils, l'oncle de ſon neveu. Tous les liens ſont diſſous ; on ſe ſaigne pour porter ſon argent à dix pour cent ; il ne faut qu'une maladie épidémique pour tout concentrer dans une ſeule main.

QUI pleure donc aujourd'hui un parent, un pere, un oncle ? le fils d'un porte-faix, d'une blanchiſſeuſe, d'un cordonnier. Dans le monde on ne pleure plus ſes parens ; on viſite la ſucceſſion, on l'a calculée d'avance, on en vient à la preuve, on ſe fâche ou l'on ſe réjouit, ſelon que le mort a trompé ou réaliſé les eſpérances.

C'EST à la mort que la pauvreté des trois quarts des hommes eſt évidente. Point d'argent pour le convoi ; il faut que les parens & amis ſe cotiſent. On ne ſait comment le mort auroit fait pour ſubſiſter encore ſix mois ; il paroît auſſi nu en ſortant de ce monde que lorſqu'il y eſt entré.

VOYEZ les héritiers qui accourent & qui attendent la levée du ſcellé. Quelle ſera la ſucceſſion ? Comment ſe fera le partage ? La veuve, les enfans, les collatéraux, c'eſt à qui offrira ſes droits à l'héritage.

On veut trouver plus de bien qu'il n'y en a.

Un financier qu'on ſavoit théſauriſer, mourut il y a quelques années, & les héritiers en grand deuil n'eurent rien de plus preſſé que de chercher ſes eſpeces. On n'en trouva point. Le coffre-fort étoit vide. Grande rumeur. Où eſt ſon or, ſe diſoit-on; où eſt ſon or? On empriſonne les domeſtiques, on ſonde les murailles, on creve les antiques fauteuils, on leve les parquets, on creuſe la terre des caves: point d'or. Les héritiers ſe lamentent; on fait l'inventaire des bijoux, meubles, tapiſſeries; mais le mobilier ne dédommageoit pas de l'abſence des eſpeces monnoyées.

On va en dernier lieu à la bibliotheque poudreuſe, l'endroit le moins fréquenté de l'hôtel. Au ſommet régnoit un long cordon de gros volumes non ouverts; c'étoit la collection des peres de l'égliſe, collection faſtidieuſe pour notre ſiecle. L'huiſſier veut en déranger un pour l'offrir au libraire priſeur, qui demandoit à voir quelle étoit l'édition. Le volume peſant lui échappe des mains, tombe à terre, & voici que trois mille louis-

d'or jailliſſent du ventre crevé d'un gros ſaint Chriſoſtôme. Ses voiſins Grégoire, Jérôme, Auguſtin, Baſile, rendent également l'or qu'ils recéloient. Les héritiers émerveillés ſourirent pour la premiere fois aux pages ſacrées des peres de l'égliſe. Ils ne reprochent point à ces ouvrages théologiques leur peſanteur.

Le financier avoit caché ſon or, objet de tant de recherches, entre les larges feuillets collés de ces livres, bien ſûr qu'on ne s'aviſeroit pas dans ſa maiſon d'aller ouvrir ces volumes reſpectés. Il avoit imaginé que ces gros in-folio, ſous un frontiſpice qui éloigne la main, pouvoient devenir de véritables coffres-forts, où ſon or repoſeroit d'une maniere plus ſûre que ſous la clef & les bandes de fer.

Quelquefois, après la mort d'un riche particulier, la main qui appoſe & qui leve les ſcellés, tremble de toucher à certaines armoires ſecretes, parce que l'officier de juſtice ſait par expérience que la ſerrurerie moderne, ſoudoyée par la défiance ou l'avarice, a inventé des reſſorts particuliers & dangereux, qui jouent après le décès d'un homme comme de ſon vivant, & qui couperoient la

main d'un commiſſaire comme celle d'un voleur. Plus le particulier eſt opulent, plus les inveſtigateurs uſent de circonſpection au milieu de leurs avides recherches.

NOTRE ſiecle préſente un exemple terrible des inventions, dont la ſerrurerie a aidé l'avarice de l'homme opulent.

T***, riche financier, ayant fait conſtruire une porte de fer à un caveau où il entaſſoit ſon or & ſon argent, deſcendoit chaque jour pour y contempler à ſon aiſe la déeſſe *Mammona*. Le ſerrurier, auteur de cette induſtrieuſe ſerrure, lui avoit dit : prenez garde à tel reſſort ; il eſt formidable : car s'il ſe refermoit ſur vous, vous ſeriez pris immanquablement dans le piege que vous tendez aux autres.

PLUSIEURS années s'écoulent, & l'inſatiable financier voyoit chaque jour groſſir ſon tréſor, qu'il viſitoit aſſiduement. Il ſe rouloit avec volupté ſur ces ſacs entaſſés, & prenoit plaiſir à les compter, à les ranger dans ce caveau obſcur, où il rendoit une eſpece de culte à ſon idole. Un jour, dans ſon tranſport, ſavourant les plaiſirs de l'ava-

rice, & plein de ſon dieu infernal, il négligea d'attacher le reſſort fatal.

Le voilà enfermé avec le déſeſpoir & ſon tréſor. Il appelle, il crie; mais ce lieu étoit une eſpece de tombeau ſouterrein inacceſſible aux vivans, & d'où la voix ne pouvoit ſe faire entendre. Il rugit ſur ſon or; il eſt là avec ſes richeſſes & la faim; il meurt dans la rage, au milieu de ſes ſacs amoncelés; il les auroit tous donnés pour un verre d'eau, pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long ſupplice, & le ſouvenir d'une ſeule action charitable ne vient point conſoler ou adoucir l'horreur de ſa ſituation. Quel dénouement d'une vie financiere! Et quel monologue nouveau & terrible il reſte à tracer au poète dramatique! Qui le fera pour épouvanter le théſauriſeur.

Cependant on le cherche de tous côtés; car chacun ignoroit l'aſyle clandeſtin qu'avoit creuſé ſa taciturne avarice. Le ſerrurier apprend cette diſparition; il ſoupçonne l'événement, va trouver ſon épouſe, indique l'endroit myſtérieux: on briſe avec des maſſes de fer la porte du caveau. Quel ſpectacle effrayant! On trouve le malheureux T***

mort de faim, & qui s'étoit mangé les poings, couché sur des sacs d'argent.

Pauvres qu'il dédaigna, dont il n'écouta ni les soupirs ni les gémissemens, je vous connois ; vos cœurs émus s'attendriront encore sur cette image, & vous déplorerez sa destinée !

L'indigence, la pauvreté, la richesse, l'opulence se trouvent quelquefois dans la même maison. L'opulent habite le rez-de-chaussée, le riche est au-dessus ; la pauvreté est au quatrieme étage, & l'indigent sous les tuiles du grenier entr'ouvert. Quand on fait l'inventaire au quatrieme étage, le boulanger voisin se présente, réclamant le prix de sept à huit pains de quatre livres. Le crédit qu'il accorde ne passe jamais le quatrieme étage, tandis que le lapidaire marchande au premier les diamans du défunt, & en offre quarante mille écus. Or, dites-moi, spéculateurs de tous les gouvernemens possibles, est-ce ici le chef-d'œuvre de la société policée ?

CHAPITRE II.

Homme de Goût.

POINT d'auteur & ſur-tout d'académicien qui ne prenne ce titre & ne s'en pare excluſivement.

LE mot *goût* eſt peut-être le mot de la langue le plus inintelligible, parce que, fait pour concilier étroitement la nature & l'art, il n'y a pas deux perſonnes qui voient également & l'art & la nature. Il faudroit avoir une idée profonde, juſte, & de l'image réelle, & de l'imitation parfaite, pour déterminer avec préciſion le ſens de ce mot abſtrait.

LE meilleur écrivain eſt toujours celui qui ſe fait une objection ſecrete à lui-même ſur ce qu'il écrit, qui l'écoute, qui la peſe & qui ne continue à écrire qu'après y avoir répondu d'une maniere ſatisfaiſante. Les écrivains ordinaires ne trouvent aucune objection à ce qu'ils écrivent, ils partent & bondiſſent en criant, *j'ai du goût*, avec une aiſance qui décele leur confiance préſomptueuſe.

LES peuples policés appellent *goût* ce qu'ils imaginent être la perfection de leur art, & les individus ce qui forme la limite réelle de leurs talens. L'orgueil de toutes les nations a donc créé à ſon avantage ce mot, qu'elles appliquent enſuite à tous les objets, afin de proſcrire plus ſûrement ce qui n'entre pas dans leurs uſages, ou ce qui choque leurs habitudes. Les artiſtes dans leur petit domaine ont imité les nations, parce que chacun veut établir tranquillement ſa ſupériorité ſur ſes rivaux, & fermer la barriere, afin que perſonne ne vienne le chagriner en lui conteſtant le triomphe.

CE n'eſt pas toutefois qu'il n'y ait un goût relatif. La Transfiguration de Raphaël, le Milon de Puguet, le *Stabat* de Pergoleſe, le ſecond livre de l'Énéide doivent également plaire aux peuples qui ſe rapprochent par le même degré de perfectibilité.

MAIS eſt-il conſtant qu'on ne puiſſe peindre un tableau fort oppoſé pour la maniere, le ton & la couleur, à la Transfiguration de Raphaël, & qui ſeroit néanmoins auſſi beau & peut-être plus parfait encore ? Ne peut-on faire une ſtatue plus expreſſive que celle du

Puguet, compoſer un chant plus pénétrant que le *Stabat*, écrire un morceau de poéſie plus fier, plus animé que l'embraſement de Troie? Que deviendroient alors ces prétendus prototypes de perfection? La natuae s'eſt-elle empriſonnée toute entiere dans les premieres formes qui ont été tracées? A-t-elle ſoumis toutes ſes couleurs au pinceau de Raphaël, toute ſon énergie au ciſeau de Puguet, toute la profonde ſenſibilité du cœur humain aux notes de Pergoleſe, toutes les images qui décorent ſa face riante & majeſtueuſe aux dactyles & aux ſpondées de Virgile? Ils ont réuſſi : d'accord. Eſt-ce une raiſon pour dire : voilà le ſeul & unique point de vue. Quiconque ne prendra pas cette maniere, ne pourra jamais ſaiſir la magie des beaux arts. Eh quoi! ces artiſtes n'ont peint qu'une attitude, qu'un moment, n'ont touché qu'une fibre du cœur humain, ſont morts en appercevant bien au-delà de ce qu'ils ont fait; & l'on oſera dire en leur nom : voici les formes conſtantes & éternelles qui conſtituent la beauté par excellence! La nature peut maintenant périr; ce qui reſte d'elle eſt groſſier & biſarre, & ne mérite

pas les frais du tableau. Le tableau eſt tout aujourd'hui, & le modele eſt peu de choſe.

Ainsi l'habitude eſt chez les hommes la regle la plus durable qui décide de leurs opinions ſur le caractere du beau & du vrai; & les prédicateurs du goût nous ramenent inceſſamment à ſuivre ce qu'il faudroit faire. Le cercle de nos plaiſirs eſt rétréci par les arrêts excluſifs qui flattent la pareſſe & l'inſuffiſance de ceux qui les rendent, & au bout d'un certain tems il n'eſt plus permis de s'élever contre des préjugés invétérés, que la vénération de pluſieurs ſiecles a rendu reſpectables. Heureux le peuple neuf, qui modifie à ſon gré ſes idées, ſes ſentimens & ſes plaiſirs! Aimable & libre éleve de la nature, loin des modes & des caprices des ſociétés, il ne connoît point ces pratiques fauſſes, arbitraires & minutieuſes, qui obſcurciſſent la ſource des voluptés de l'ame. Il eſt tout entier à l'objet qu'il contemple & dont il produit naïvement l'image. Il ſe livre à l'effet & ne raiſonne point ſa cauſe. Son cœur n'attend pas l'examen pour treſſaillir de joie, la regle pour pleurer d'attendriſſement, le goût pour admirer. Il ſe paſ-

ſionne vivement dans ſon heureuſe ignorance, & il jouit de même : tel un corps ſonore frémit au ſon qui lui eſt propre.

A Paris, il eſt vrai, les diſputes ſur le goût ne vont pas ſi loin ; elles n'embraſſent pas les coutumes, les habitudes, la légiſlation des peuples, leur fierté plus ou moins grande, le degré d'énergie de leurs paſſions, leur ſol, leur climat. Ces diſputes ſe réduiſent à dire que Racine a du goût, puiſqu'il fait de beaux vers, & que Shakeſpeare eſt un barbare, qui n'a point fait de piece à la françoiſe ; que celui qui écrit le mieux, eſt l'écrivain par excellence ; & l'on ne s'entend pas plus ſur le ſtyle que ſur tout le reſte. On regarde en pitié tout ce qui n'a pas le ſuffrage de la bonne compagnie ; & l'on décide que l'on n'a des yeux, des oreilles, un cœur, que dans la capitale ; que tout ce qui ſe fait ailleurs eſt de très-mauvais goût. Après avoir ainſi anathématiſé les jouiſſances des autres nations, on les plaint, & l'on demande ſi elles ont dans leur langue *Andromaque* & *Vert-vert*.

CHAPITRE III.

Ventes par arrêts de la cour.

LA plupart de ces ventes ſont ſimulées. Un marchand voudra vider ſon magaſin d'un ſeul coup ; ſon frere établira contre lui une procédure qui aboutira à la ſaiſie ; & les effets ſeront vendus avec toutes les formalités requiſes.

CE n'eſt qu'un jeu. Le marchand, maître de retirer ſous main, ne laiſſera adjuger les effets que lorſque les acheteurs ſeront tombés dans le panneau. Il y aura une ligue dans l'aſſemblée ; on s'écriera de tous côtés, *c'eſt pour rien !* Et le public croyant avoir grand marché, parce que c'eſt une vente autoriſée, ſera dupé dans tous ſes achats. Il aura acquis tout ce qu'il y a de défectueux dans le magaſin du marchand.

CES ventes portent un grand préjudice au commerce, répandent une grande quantité de mauvais effets, & privent les bons de leur valeur réelle.

CES ventes trop multipliées jettent dans

le peuple un esprit brocanteur, qui le détermine à la ruse & à une artificieuse cupidité.

Il y a ensuite dans ces ventes une confédération secrete dont on doit perpétuellement se défier : elle s'appelle *la grafinade*. C'est une compagnie de marchands qui n'enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui sont présens à l'achat y ont part ; mais quand ils voient un particulier qui a envie d'un objet, ils en haussent le prix, & supportent la perte qui, considérable pour une seule personne, devient légere dès qu'elle se repartit sur tous les membres de la ligue.

Ces marchands égrefins se rendent donc maîtres des prix, parce qu'ils font en sorte qu'aucun acheteur n'aille au-dessus de celui qu'un membre de la *grafinade* aura offert.

Quand un objet a été poussé assez haut, pour écarter du bénéfice tous ceux qui ne sont pas de la clique, alors dans une assemblée particuliere ils adjugent l'effet entr'eux.

Il y a de ces ligues pour le bijou, le diamant, l'horlogerie : elles empêchent le public de profiter du bon marché : elles agissent sous l'œil des magistrats instruits de ces

ſubterfuges & qui ne peuvent rompre les complots de cette phalange armée & invincible ; car tout ſe paſſe au nom de la loi, & ce n'eſt que derriere le rideau que cette bande, en partageant le bénéfice, ſe vantera d'avoir mis en défaut la défiance du public & la vigilance de la magiſtrature.

VOILA pourquoi tel homme inexpérimenté s'étonne de trouver tel objet ſi cher dans les ventes. La *grafinade* veut qu'il n'y remette plus le pied, afin que les marchandiſes tombent au bas prix auquel elle prétend les acquérir.

CETTE conſpiration contre la bourſe des gens, chaſſe de la ſalle des ventes un nombre indéfini d'acheteurs, qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *grafinade*, que par la *grafinade* entiere, qui, ſelon l'expreſſion populaire, a les reins forts, & joûte de maniere à écarter les plus intrépides.

LES crieuſes de vieux chapeaux, les revendeuſes imitent parfaitement ſur ce point les lapidaires, les orfevres & les marchands de tableaux.

CHAPITRE IV.

Bois à brûler.

O combien ces innombrables cheminées exigent & conſomment de bois! On le brûle à Paris comme on diſſipe la vie, ſans y faire trop d'attention.

La cuiſine, l'anti-chambre, le ſallon, vingt chambres particulieres dans la même maiſon dévorent le bois. On oublie tout ce qu'il en coûte pour le faire venir. Qu'importe à un homme qui a cent mille livres de rentes de brûler deux cents voies de bois inutilement? Sait-il qu'être prodigue de ce côté là, c'eſt tout comme s'il achetoit & anéantiſſoit l'air qu'on reſpire? Il faut alors qu'un grand nombre de petits ménages ſe contentent de deux voies de bois; le riche a brûlé leur portion néceſſaire.

Le bois a manqué tout-à-coup à Paris le premier mars 1783. On n'en avoit plus pour de l'argent. Il fallut mettre un miſſionnaire dans les chantiers, pour empêcher les marchands de faire la loi. Les charretiers eux-

mêmes

mêmes exigeoient ſix livres pour la voiture, qu'on ne leur payoit que vingt ſols la veille.

POURQUOI les chantiers ſe ſont-ils trouvé dégarnis ? L'un dit : c'eſt parce que le prévôt des marchands a voulu faire payer d'avance aux marchands de bois le *droit d'entrée*, qu'ils ne payoient qu'au bout de l'année ; ils ſe ſont entendus pour ne faire venir que très-peu de bois, ſûrs que la diſette rendroit plus traitables ceux qui reçoivent l'impôt. D'autres diſent : les groſſes eaux ont empêché la proviſion d'arriver. Pendant ce tems là, la marmite qui doit bouillir pour l'accouchée & pour le vieillard malade n'a plus été échauffée ; & les Pariſiens qui eſtiment que le pain, le vin & le bois deſcendent dans la capitale à peu près comme les rayons du ſoleil, ont été fort étonnés de ne plus voir ces hautes piles de bûches, géométriquement rangées, tandis que l'aſtre du jour n'avoit pas manqué de les éclairer. On a ſongé en ce moment à le moins prodiguer ; & les cuiſiniers qui brûloient les groſſes bûches comme des allumettes, ont reçu ordre pour la premiere fois de le ménager.

QUAND on voit arriver ces longues maſſes

de bois appellées *trains*, qui ont juſqu'à deux cent cinquante pieds de longueur, que conduiſent ſeulement quatre hommes, & qu'on admire avec effroi leur adreſſe & leur intrépidité à l'approche des ponts, dont ils enfilent les arches, on ne ſonge point aſſez à l'inventeur ingénieux & hardi du bois flotté, à ce *Jean Rouvet*, qui imagina en 1549 le projet d'abandonner des bois coupés au courant des eaux. On le traita d'inſenſé avant le ſuccès, puis on le tracaſſa lorſqu'il eut réuſſi.

Ainsi le bois qui fait la ſoupe pariſienne vient de quarante lieues ſans voitures ni bateaux. Jeté dans des ruiſſeaux, il deſcend ainſi juſqu'aux rivieres, & la main induſtrieuſe compoſe alors ces maſſes longues & flottantes, dont toutes les pieces ſont parfaitement liées enſemble.

Il faut un nouveau travail pour déchirer ces *trains*. Des hommes, tritons bourbeux, vivant dans l'eau juſqu'à mi-corps, & tout dégoutans d'une eau ſale, portent piece à piece ſur leur dos tout ce bois humide qui doit être brûlé l'hyver ſuivant.

Ce que le chauffage de la capitale coûte

de peines, de ſoins & d'induſtrie, ne ſauroit être compris que par ceux qui ont ſuivi ces travaux; & perſonne ne réfléchit ſur les détails immenſes qui préparent cette conſommation prodigieuſe.

CETTE diſette imprévue fera ſonger ſans doute aux moyens de trouver un chauffage moins expoſé au revers. Le charbon de terre, malgré la perfection qu'on lui a donnée depuis peu, n'eſt encore adopté que par les ouvriers de forge.

AU reſte, il n'eſt rien de tel qu'un accident dans une partie de l'adminiſtration, pour lui rendre aujourd'hui ſa vigilance & ſon reſſort.

SULLY, dans ſes *Économies royales*, a prédit que toutes les denrées néceſſaires à la vie hauſſeroient conſtamment de prix, & que la rareté progreſſive du bois à brûler en ſeroit la cauſe.

CHAPITRE V.

Rue Plâtriere.

JEAN-JAQUES ROUSSEAU a parlé aſſez ſouvent dans ſes écrits des beaux païſages du lac de Geneve, des forêts, des lacs, des boſquets, des rochers, des montagnes dont l'aſpect parloit puiſſamment à ſon ame. Son imagination ne repoſoit que ſur les prés, les eaux, les bois & leur ſolitude animée. Cependant il eſt venu preſque ſexagénaire ſe loger à Paris, rue *Plâtriere*; c'eſt-à-dire, dans la rue la plus bruyante, la plus incommode, la plus paſſagere & la plus infeſtée de mauvais lieux.

QUI l'eût dit que J. J. Rouſſeau auroit paſſé les dix dernieres années de ſa vie dans les fanges & le tumulte de la capitale, tandis que l'auteur de la *Pucelle* a vécu trente années ſans y mettre le pied ?

QUOI, celui qui avoit entendu le cri des aigles planans ſur les forêts de ſapin, le rugiſſement des torrens bleuâtres, lime ſourde & éternelle qui fend les rocs, creuſe les val-

lons, nourrit les lacs & les fleuves, eſt venu habiter un plancher étroit, reſſerré, où parvenoient ſans ceſſe à ſon oreille, les juremens des forts de la halle, & les glapiſſemens des crieuſes de vieux chapeaux ! Et Voltaire qui travailloit inceſſamment pour les petits-ſoupers de Paris, demeuroit au pied du mont Jura ! Son œil embraſſoit l'horiſon du lac & des montagnes, & c'étoit là qu'il s'occupoit à peindre des ridicules fugitifs & lointains, à careſſer des louangeurs, à piquer quelques inſectes littéraires qu'il appercevoit encore. Les petiteſſes de l'amour-propre le tourmentoient ſans qu'il fût les dompter ; tandis que J. J. Rouſſeau, au milieu d'une ville tumultueuſe & féconde en ſcenes variées qui appelloient ſes pinceaux, avoit poſé cette plume immortelle, univerſellement admirée.

Je l'ai viſité, rue *Plâtriere ;* & de quelle douleur profonde ne fus-je pas pénétré, lorſque, me trouvant en face de l'auteur d'*Émile*, je vis que ce fameux écrivain étoit malade du cerveau ! Je ſoupirai lorſque je l'entendis me parler de ſes chimériques ennemis, de la conſpiration univerſelle formée contre

ſa perſonne ; & je me diſois tout bas, les larmes de compaſſion me roulant dans les yeux : *quoi, cet homme que j'ai tant admiré eſt un maniaque !* Je ne ſavois pas alors qu'il confirmeroit ce premier & triſte apperçu par des œuvres poſthumes, indiſcrétement publiées, & qui nuiront infailliblement à ſes autres écrits.

Oui, J. J. Rouſſeau, mu par une imagination trop ardente & plein d'un orgueil inconnu à lui-même, s'imaginoit voir autour de lui une ligue d'ingénieux ennemis qui avoient déterminé les décrotteurs à lui refuſer leurs ſervices, les mendians à rejeter ſon aumône, & les ſoldats invalides à ne pas le ſaluer. Il croyoit fermement qu'on ſuivoit tous ſes pas, qu'on épioit tous ſes diſcours, & qu'une foule d'émiſſaires, ſentinelles aſſidues, étoient répandus dans toute l'Europe, pour le dénigrer, tantôt dans l'eſprit du roi de Pruſſe, tantôt dans l'eſprit de la fruitiere ſa voiſine, qui ne ſe relâchoit du prix ordinaire de la ſalade & des poires que pour l'humilier. Tel je l'ai vu, & je dois cet hommage à la vérité ; car ſon caractere eſt devenu un problême ; il ne l'eſt pas pour moi. J. J. Rouſſeau, dans ſa vie privée,

étoit attaqué d'une manie folle & d'autant plus incurable, que ſon extérieur demeuroit toujours calme & tranquille.

O bon ſens ! bon ſens ! n'es-tu pas mille fois préférable à ce génie qui tourmente ſon poſſeſſeur, & lui dérobe la vue des choſes ordinaires pour le jeter dans un monde particulier & bizarre ?

LORSQU'APRÈS la mot de l'auteur d'*Émile* les comédiens François, comme pour ſe venger de ſon ombre, reproduiſirent la mauvaiſe & méchante comédie des *Philoſophes*, & que l'on vit une alluſion injurieuſe au caractere moral de cet écrivain dans un vil perſonnage que le poète faiſoit marcher à *quatre pattes*, un cri d'indignation générale s'éleva & proſcrivit cette ſcene plate & ſcandaleuſe. Rien n'a mieux prouvé combien la mémoire du philoſophe étoit en honneur, que cette juſtice éclatante du parterre qui redreſſa le poète.

CHAPITRE VI.

Bancs.

LES bancs en pierre qui bordent les boulevards ſont inſalubres ; la pierre eſt froide, & les femmes & les jeunes filles ne peuvent guere s'y aſſeoir impunément. Il en réſulte des accidens qui influent ſur leur ſanté. Pourquoi tous ces bancs ne ſont-ils pas de bois ? Ce ne ſeroit pas une grande dépenſe que de les entretenir & de les renouveller.

AUX promenades publiques on voit l'empreinte de la léſinerie dans la rareté des bancs ; ceux qui reſtent ſont mal taillés ou vermoulus : on les épargne pour favoriſer le bail d'une loueuſe de chaiſes.

QU'ARRIVE-T-IL ? un ouvrier convaleſcent, une femme nouvellement accouchée s'aſſeyeront ſur l'herbe humide : ils voudront épargner la piece de deux ſols, & cette économie leur ſera dangereuſe.

UN intérêt vil & ſordide devroit-il contrebalancer la commodité publique ? Les loueuſes de chaiſes aident en conſéquence du bail à la

deſtruction des bancs ; & bientôt on n'en trouvera plus un ſeul dans les promenades qui ſoit bon & ſolide.

AINSI ces petits privileges qui enrichiſſent quelques obſcurs particuliers, donnent à la choſe publique je ne ſais quelle phyſionomie avare & meſquine. Juſques dans les égliſes il n'y a plus de bancs pour le peuple ; celui qui veut s'aſſeoir pour écouter le ſermon doit encore payer. Ces petites remarques paroîtront ſuperflues ; elles diſent beaucoup pour prouver que la cupidité particuliere contredit à chaque pas l'intérêt général.

CHAPITRE VII.

Dix-huit ans.

A dix huit ans un Pariſien a fait ſes études. Il croit tout ſavoir ; il ne ſait rien : mais il n'eſt plus cenſé devoir rien apprendre, étant hors de la férule des régens. Nous liſons que Cicéron, Céſar, à l'âge de vingt-cinq ans portoient encore le nom de diſciples. Ils ſe préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. Céſar & Cicé-

ron avoient de l'esprit; mais ils ne pensoient pas qu'il dût remplacer des connoissances, ou qu'on pût se reposer sur des subalternes pour les fonctions du ministere public; se réserver le brillant du projet, & en dédaigner les détails utiles.

Ces anciens vouloient connoître par eux-mêmes les hommes, examiner les poids, les ressorts, les mouvemens de la machine politique. L'esprit ne devine pas tout cela; il faut voir, calculer, peser, & c'est ce qu'ils faisoient sans rougir.

De nos jours à vingt ans le fils d'un président commence à caqueter sur des matieres importantes; les enfans des hommes en place passent d'une timidité excessive à une arrogance remarquable. On songe à faire de ces jeunes gens des orateurs, des colonels, des juges, de futurs évêques; l'inspirateur, le secrétaire est déja choisi: c'en est assez pour le succès. Si l'on osoit, on les déclareroit adjoints au ministere; on n'use néanmoins de cette licence, qui date de notre siecle, que pour quelques bureaux déja tout montés.

L'homme qui ose parler à vingt ans sera au-dessous du médiocre à trente; c'est ce que j'ai

été à portée de vérifier sur nombre de sujets. Mais les faveurs des femmes, quelques mots saisis à la volée, un peu d'imagination, donnent à la jeunesse actuelle une confiance & une témérité qui n'appartenoient pas à la génération précédente. Les jeunes gens ont réellement trop de cet esprit fondé sur les phrases qui circulent; il faut que leur ame d'emprunt se dissipe bientôt en frivoles bluettes; ce babil est l'infaillible marque d'un esprit sans consistance; ils parlent beaucoup, ils tranchent; & chose singuliere, ils sont tous d'un sérieux qu'on pourroit appeller triste.

CHAPITRE VIII.

Le Temple.

Les religieux Templiers, le plus ancien de tous les ordres militaires, ont été détruits par le pape Clément V & le barbare Philippe le Bel. Leur ancienne demeure est devenue un lieu privilégié, qui sert d'asyle aux débiteurs qui ne paient point.

C'est à qui n'acquittera pas ses dettes. L'un

demande du tems, l'autre obtient un arrêt de ſurſéance ; celui-ci un ſauf-conduit. Il eſt des hommes habiles qui, connoiſſant le dédale des formes, font naître des incidens, déclinent des juriſdictions, croiſent des oppoſitions. Ceux qui ne connoiſſent pas cette reſſource, ſe réfugient dans l'enclos du Temple.

LA, l'exploit de l'huiſſier devient nul, l'arrêt qui ordonne la priſe de corps expire ſur le ſeuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ſes créanciers ſur ce même ſeuil, les ſaluer, leur prendre la main. S'il faiſoit un pas de plus il ſeroit pris : on fait tout pour l'attirer au-dehors ; mais il n'a garde de tomber dans le piege.

IL paie chere une petite chambre étroite, toujours préférable à la priſon. Du fond de cette retraite il arrange ſes affaires ; il traite, il négocie. Si les créanciers ſont intraitables, il reſte dans l'aſyle que lui ont menagé les religieux Templiers, qui ne s'en doutoient guere.

IL n'y a point d'inconvénient à laiſſer ſubſiſter ce lieu privilégié, parce que les créanciers s'arrangent beaucoup toujours mieux avec le préſent qu'avec le débiteur abſent.

La visite des jurés des communautés n'a plus lieu dans le Temple ; toutes les professions y sont libres : en voici un exemple récent.

Un épicier ruiné ayant trouvé la recette d'une tisanne purgative & confortative, la débite aujourd'hui dans le Temple avec un prodigieux succès. Elle fait beaucoup de bien ; & le peuple, las du charlatanisme des médecins, des drogues empoisonnées des apothicaires, a trouvé dans cette tisanne un remede vraiment salutaire : du moins l'expérience confirme chaque jour sa bonté & son utilité générale.

Le débit de cette tisanne monte jusqu'à douze cents pintes par jour ; & comme l'efficace d'un remede n'est constatée que par l'expérience, tous les raisonnemens contre l'empirisme deviennent fautifs, quand l'empirisme guérit encore mieux que la médecine qui raisonne. Il se pourroit faire qu'il n'y eût au fond qu'une seule & même maladie, & qu'un seul remede conséquemment pût détruire le germe des maladies chroniques. La colere des *guérisseurs* de profession contre l'épicier chez qui tout Paris accourt, est une des choses qui m'ont le plus réjoui.

Il est bon qu'il y ait dans une grande ville

un asyle ouvert aux victimes de cette foule de circonstances qui agitent si diversement la vie humaine; il est bon que les petites tyrannies des corps qui immolent tout à leurs intérêts particuliers disparoissent, pour laisser à l'homme ou à l'art la liberté trop souvent ailleurs gênée & fatiguée.

AINSI le terrein du Temple devient précieux. On parloit d'y établir un second théatre; il serviroit à donner à l'art dramatique une plus grande étendue, & à détruire ce privilége incroyable qui a tué Melpomene & Thalie aux pieds de messieurs les gentilshommes ordinaires de la chambre.

MONSEIGNEUR le duc d'Angoulême, fils de monseigneur le comte d'Artois, frere du roi, est grand prieur du Temple.

ON enterre dans l'église du Temple tous les commandeurs & les chevaliers de l'ordre de Malthe qui meurent à Paris.

AINSI les chevaliers de S. Jean de Jérusalem habitent la maison qu'occupoient les Templiers, dont la destruction forme dans notre histoire une époque qui exerce & qui trompe notre vive curiosité.

CHAPITRE IX.

Habillemens.

QUAND je vois les bedeaux, je me dis : ainſi tout le monde étoit habillé ſous le regne de Charles VI. Les Capucins me rappellent la ſoutane qui deſcendoit juſqu'aux pieds avec une eſpece de capuchon & une queue pendante par derriere. Nos coureurs me repréſentent l'habillement ſous François I, un pourpoint étroit, & ſi étroit qu'il effarouchoit la pudeur. On ne montroit alors qu'une oreille ornée d'une perle ou d'un diamant, & l'on tenoit l'autre ſoigneuſement cachée ſous la toque.

QUAND je ſonge qu'un chevalier François étoit jadis un peu plus ridiculement habillé qu'un Capucin, & que ce cavalier plaiſoit beaucoup à l'empereur Frédéric II, je ne puis m'empêcher de rire par anticipation de nos élégans marquis ; car il faudra bien qu'ils deviennent biſarres un jour, & toutes les graces qu'ils croient placer dans leur habillement & leur coiffure ſeront bafouées avec un peu de tems.

POURQUOI ne rions-nous pas de l'habillement oriental qui ne change point, & pourquoi nos tailleurs ſont-ils toujours à couper & recouper différemment les étoffes ? c'eſt que l'habillement oriental eſt fait pour la taille humaine.

C'EST un grand plaiſir pour un bourgeois que de pouvoir s'habiller comme un ſeigneur. Quand le commis s'eſt vêtu comme l'homme à équipage, ſon cœur eſt dans la joie. Quand le marchand a l'épée au côté, il ſe croit de niveau avec l'officier. *Tout eſt confondu*, dira quelqu'un à l'œil peu exercé : *on ne connoît plus perſonne.* Eh non ; laiſſez-les faire ; on diſtingue tous les états, quelqu'extérieur qu'ils prennent : *l'air qu'on veut ſe donner gâte celui qu'on a.* Ceux qui ont recours aux tailleurs devroient bien méditer cette maxime : ce qui n'eſt plus nous ſaiſit d'abord l'œil ou l'oreille. Un faquin ſous le plus riche habit ſe trahit toujours, & quelque choſe en lui vous dira, *c'eſt un faquin.*

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Luxe, bourreau des riches.

Sors de la tombe, sors, réveille-toi, Boileau;
Rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau.
Mais laisse en paix Cotin, misérable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaises mœurs que sont les mauvais vers?
Laisse là nos écrits, & combats nos travers.
Viens, je veux à tes traits les livrer tous ensemble:
Le luxe dans lui seul ce monstre les rassemble.
Quoi! sur nos mœurs encor des sermons importuns,
Des déclamations, de tristes lieux communs!
Des lieux communs! Non, non. Si je disois: Dorante
Fait briller à son doigt deux mille écus de rente,
Ce commis échappé de l'ombre des bureaux,
Fait courir deux valets devant ses six chevaux;
De l'épais Dorilas, que Paris vit si mince,
Le sallon coûte autant que le palais d'un prince;
Ce traitant dans un jour consume plus dix fois,
Qu'il ne faut pour nourrir son village six mois.
Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.
Mais si je dis: cet homme attendu sur la roue,
Pour son faste orgueilleux courbe tout devant lui;
Ce qui perdit Fouquet, l'absoudroit aujourd'hui;
Ce vieux prélat se plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,
Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre;

Cette beauté vénale, émule de Deschamps,
Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps;
De sa vile moitié ce trafiquant infame,
Etale impudemment l'or que paya sa femme:
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux?
Non; grace à vos excès, mes vers seront nouveaux.
Mais n'outrons rien: je hais ceux dont le zele extrême,
Donne tort au bon droit & rend faux le vrai même.
Equitables censeurs, fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
Sur un petit état jugeant un grand royaume,
Je ne viens point loger nos princes sous le chaume;
Ravaler nos Crassus aux Romains du vieux tems,
Des pois de Curius régaler nos traitans;
A nos jeunes marquis, si foux de leur parure,
Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure;
A nos galans seigneurs citer le dur Caton.
Non, je serois gothique; & le morne Barton,
Fier du superbe hôtel qu'il veut que l'on admire,
A de pareils discours se pâmeroit de rire.
Il est un luxe utile & décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux grands biens;
Qui jusqu'au dernier rang refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe, au vice consacré,
De l'active industrie enfant dénaturé.
L'orgueil seul éleva ce colosse fragile;
Son simulacre est d'or, & ses pieds sont d'argile.
La vanité le sert, l'orgueil à ses genoux

Immole ſans pitié, fils femme, pere, époux.
Squélette décharné, ſon étique figure
Affecte un embonpoint qui n'eſt que bouffiſſure.
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
Et ſon trône s'éleve au milieu des tombeaux.
Mais j'entends murmurer de graves politiques,
Gens d'état, financiers, auteurs économiques.
De leurs diſcours ſubtils j'aime la profondeur;
Mais enfin avant tout il s'agit du bonheur.
Voyons : d'un luxe adroit les ſavans artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui ſe fie à ſes preſtiges vains !
De nos biens, de nos maux, les reſſorts ſouverains,
Quels ſont-ils ? la nature, & ſur-tout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude :
Sous l'humble toit du ſage, heureux ſans tant de ſoins,
Le vrai plaiſir ſe rit de tes pompeux beſoins.
Dis-moi : quand l'air plus pur & la roſe nouvelle,
Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle;
Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
Mille vaſes brillans ne contiennent les fleurs,
Si l'oiſeau n'eſt captif dans de vaſtes treillages,
Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,
En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiſeaux?
L'art ſe tourmente en vain; la fraiſe que le verre
Par de fauſſes chaleurs couvre au fond d'une ſerre,
A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verds,
Pour flatter ton palais, inſultent aux hyvers ?
Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche,

D'un jus plus savoureux parfume-t-il la bouche?
Heureuse pauvreté! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature & de gâter ses biens.
L'art te donne à grands frais d'imparfaites prémices;
Des fruits dans leurs saisons je goûte les délices.
Ces dons prématurés sont moins piquans pour toi,
Que ceux que la nature assaisonne pour moi.
Va, rassemble ces fruits que méconnoit Pomone;
Joins l'hyver à l'été, le printems à l'automne;
Transporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité;
Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change;
De tous ces attentats la nature se venge,
Et ne laisse en fuyant que des sens émoussés,
Un cerveau vaporeux & des nerfs agacés.

Puis vante-nous le luxe & ses recherches vaines!
Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines?
Charme-t-il nos douleurs? Ce monde de valets
A-t-il du fier Chyrisès chassé les maux secrets?
D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
Où pend d'un gros brillant la flottante merveille?
Demande au vieux Narcis si sa bague une fois
Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts.
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir?
Prétend-il vivre? non, il ne veut qu'éblouir.
Dans ses discours publics il met sa jouissance.
De l'éclat ruineux de sa folle dépense,
Veut-on le corriger? Le moyen n'est pas loin;

Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.
Faites qu'*incognito* sa maîtresse soit belle,
Et je veux dès demain le voir époux fidele.
Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
Et je me fais garant de sa frugalité.
L'OR, pauvre genre humain, vous fut donné, je pense,
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement;
L'autre, au lieu d'en user, le jette follement.
Dis-moi, de ces deux fous lequel l'est davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,
Ou le sot fastueux qui, fier d'un vrais fracas,
Le dépense en objets dont il ne jouit pas?
Le chef de ses concerts lui choisit la musique,
Des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
Un cuisinier ses mets. Jouissant par autrui,
Il ne voit, ni entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encore, heureux, si les airs qu'il se donne
Font rire à ses dépens sans ruiner personne!
Car nous sommes bien loin de ce siecle grossier,
Où l'on croyoit encor qu'acheter est payer.
O quel pleurs verseroit un nouvel Héraclite!
Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
S'ils voyoient chaque état d'un vain faste s'enfler,
Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler,
Le seigneur aux commis disputer l'élégance,
Le duc des traitans même affecter la dépense,
Et ceux-ci dans un wist hasarder sans effroi
Plus qu'en six mois entiers ils ne valent au roi.
TOUTEFOIS dans le luxe il est un trait que j'aime,

C'eſt qu'au moins il nous venge, & ſe détruit lui-même:
Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſes ſuccès;
Car dans un tems fécond en monſtrueux excès,
En vain vous m'étalez des ſottiſes vulgaires;
Vîte engloutiſſez-moi tout le bien de vos peres:
Ou dans votre quartier obſcurément fameux,
Dans vos ſallons bourgeois végétez donc comme eux.
Mondor de cet avis ſentit bien l'importance.
Déployant dans ſon faſte une noble inſolence.
Mondor ſe ruinoit avec un goût exquis.
Boucher lui vendoit cher ſes élégans croquis
Géliote chantoit dans ces fêtes ſuperbes,
Préville & Coqueley lui jouoient des proverbes.
Sa Laïs à prix d'or lui vendant ſon amour,
Traitoit aux frais du ſot & la ville & la cour.
Enfin, ſon bilan vint: plus d'amis; ſa maîtreſſe
D'avance avoit ailleurs ſu placer ſa tendreſſe.
Lui, ſans pain, ſans aſyle, & d'un fatal orgueil
En habit jadis noir portant le triſte deuil,
Dans quelque vieux grenier va cacher ſa miſere,
Et pour comble de maux... il eſt époux & pere.
Damis vous ſoutiendra, qui l'eût pu ſoupçonner!
Que pour faire fortune il faut ſe ruiner.
Je le veux: toutefois peut-être eſt-il peu ſage
De riſquer ce qu'on a pour avoir davantage.
Il a beau répéter, prodigue intéreſſé:
„ Le roi ſait qu'aux états j'ai ſeul tout éclipſé.
„ Au dernier camp, la cour en doit être informée,
„ J'ai tenu table ouverte, & j'ai traité l'armée. „
Le roi, la cour, malgré des ſervices ſi beaux,
Laiſſent en pleine rue arrêter ſes chevaux.

TROP heureux le mortel, dont la ſage balance
Donne un juſte équilibre à ſa noble dépenſe,
Qui ſait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaiſir la ſanté?
Sans prodigalité comme ſans avarice,
Qui l'eût cru que le luxe unît ce double vice!
Tout eſt plein cependant d'avares faſtueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois préſomptueux.
Il pouvoit rendre heureux ſa famille & lui-même;
Sa fille eût épouſé le jeune amant qu'elle aime;
Un bon maître eût inſtruit ſes enfans; ſes amis
A ſa table à leur tour ſe ſeroient vus admis;
Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde,
Eût fait courir les ris & la joie à la ronde.
Mais, placé par le ſort près d'un riche voiſin,
Sur ſa magnificence il veut monter ſon train;
Et pour l'air d'être heureux, perdant le droit de l'être,
Il s'eſt fait indigent, de peur de le paroître.
Pour ſon leſte équipage il fondit ſes contrats;
Le foin de ſes chevaux eſt pris ſur ſes repas.
En faveur des rubis, dont ſa femme étincele,
Hier chez l'uſurier on porta la vaiſſelle.
Son cocher coûte cher. En revanche à ſon fils
Il achete au haſard un pédant à bas prix.
Et le cruel enfin condamne dans ſa rage
Sa fille au célibat, & ſa femme au veuvage.
Eh, mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié:
Le bonheur fuit ſouvent un bon bourgeois à pié;
Et ton char faſtueux promene la miſere.
„ En effet, me répond ce gros millionnaire:
„ Ce diſcours que j'approuve eſt bon pour un faquin,

„ Dont l'aiſance éphémere expirera demain.
„ Avoir du goût chez lui ſeroit une inſolence ;
„ Mais moi, chargé du poids d'une fortune immenſe,
„ Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
„ Que demande mon nom, qu'impoſe mon état. „
Quoi, ton or t'importune ? O richeſſe imprudente !
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfans dans leur fleur deſſéchés par la faim,
Et ces filles ſans dot & ces vieillards ſans pain !
Ton or te peſe, ingrat ! Connois la bienfaiſance ;
Sois pour les malheureux une autre providence.
Aux mains de ton paſteur cours dépoſer le prix
Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.
Dote les hôpitaux : qu'une aumône ſecrete
Surprenne l'indigent au fond de ſa retraite.
Du moins ſi tes bienfaits n'oſent reſter obſcurs,
Encourage nos arts & décore nos murs.
La peinture à tes ſoins remet ce jeune éleve ;
Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'acheve.
Ce monument gothique offenſe tes regards...
Mais que parlé-je ici de chef-d'œuvres & d'arts ?
Vois-tu près de tes parcs, ſous ton château ſuperbe,
Ces ſpectres affamés qui ſe diſputent l'herbe ?
Vois-tu tous ces vaſſaux ; filles, femmes, enfans,
De ton domaine ingrat abandonner les champs ?
Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile ;
Laiſſe-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile ;
Et que ſes humbles toits réparés à tes frais,
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

(*Anonyme.*)

CHAPITRE XI.

Plume de Commis.

COMPTEZ, ſi vous le pouvez, toutes ces plumes machinales qui arment la main de ces commis, dreſſant de toutes parts comptes, quittances, borderaux. Sur combien de regiſtres un pauvre écu ne doit-il pas être couché avant de parvenir à ſa deſtination! Que de bureaux peuplés de ſcribes qui rongent ce pauvre écu pendant qu'il circule! Quelle race innombrable de tailleurs de plumes, chiffrant, calculant, faiſant de la ronde & de la bâtarde!

QUAND il s'agiroit de reſſuſciter toutes les ſciences humaines, lors de la deſtruction de toutes nos bibliotheques, on ne feroit pas couler plus d'encre, on n'emploieroit pas plus de papier. Comptez enſuite les commis des fermiers-généraux, des ſous-fermiers, des régiſſeurs, des adminiſtrateurs, des receveurs généraux & des receveux des tailles!

QUE de plumes occupées à griffonner ſur les droits des domaines, gabelles, tabacs, aides, entrées, ſorties, péages, papier marqué, con-

trôles, centiemes deniers, insinuations, ensaisinemens, échanges, lods & ventes, marc d'or & d'argent, marque des cuirs! Joignez-y enfin les *dix sols pour livre*, que les traitans appellent si ingénieusement *la rocambole*.

AJOUTEZ les commis des administrateurs ou régisseurs des postes, des loteries, des messageries, des rentes; vous verrez un tiers de la ville qui verse l'encre sur le papier sous le drapeau de la maltôte.

QUAND je vois ces registres qui égalent en grosseur les volumes de l'Encyclopédie, & qui ne renferment que des noms & des chiffres, il me prend un frémissement comme si j'étois condamné à parachever la triste besogne. Que de gens, me dis-je, à qui il est fort indifférent de faire un *bordereau*, & qui sont inhabiles à sentir l'ennui attaché aux arides calculs! Quelles têtes fortes & privilégiées que celles qui, tel que le balancier d'une horloge, font tous les jours exactement ce qu'elles ont fait la veille! L'emploi des procureurs, des notaires, des greffiers, me paroît amusant, en comparaison de la fonction sédentaire qui barbouille gravement & tranquillement les pages d'un énorme registre.

Le moindre de ces commis à ſix cents livres. Il a le canif en poche, l'épée au côté il ſait un peu d'arithmétique : voilà ſa ſcience, voilà ſon gagne-pain. O frere du fils de Vaucanſon, dis-moi ce que devient tout ce papier barbouillé ! On le garde, on l'entaſſe, on en fait des piles. Bien !

S'il arrivoit un jour un bouleverſement dans la partie du globe que nous habitons, & que dans les débris de nos villes enſévelies un peuple nouveau, cherchant des monumens de ce que nous avons été, trouvât un gros regiſtre des *rentes ſur l'hôtel-de-ville*, au lieu d'un volume du Dictionnaire des arts, comme le ſavant ſcrutateur ſeroit déçu ! Comme il gémiroit d'avoir ſu lire la quittance d'un tontinier, au lieu de l'art du fondeur ! Brûlons, de grace, ce fatras pour l'intérêt de la pauvre poſtérité qui pourroit ſe méprendre. Ainſi, après bien des peines pour déchiffrer les manuſcrits trouvés dans *Herculanum*, il n'en eſt reſſuſcité que quelques fragmens d'un miſérable ſcholiaſte ſur la rhétorique.

Qui l'eût dit à l'empereur Charlemagne ? Qui l'eût dit à celui de nos rois qui trempoit ſon gantelet dans un pot d'encre & appliquoit

ainſi ſa ſignature de toute ſa main royale, qu'on auroit un jour un régiment de griffonneurs qui immortaliſeroient un paiement de douze ſols, qui conſtateroient l'entrée d'un lapin, & qui, à l'apparition d'une bouteille de vin, ſigneroient le reçu du droit royal avec la date du lieu, du jour, & le paraphe?

Il n'y a point de coup-d'œil comme celui que jette un financier ſur un commis de ſes bureaux. Le préſident ne regarde pas ainſi le procureur, ni le prélat le porte-verge. Et pourquoi le financier regarde-t-il ainſi un commis? par l'idée que la diſtance qu'il y a de ce ſerviteur à lui, n'eſt pas déja ſi grande que le haſard ne puiſſe la lui faire franchir.

Que je voudrois être peintre pour rendre le coup-d'œil que jete un ſupérieur en traverſant ſes bureaux! Non, le dernier commis n'a pas eu l'honneur d'être éclairé du rayon de ſa vue. Sa marche hautaine, ſa tête en arriere ſemblent dire à tous ces ſubalternes : *je vous nourris ; mais je ne vous apperçois pas.*

CHAPITRE XII.

Séminaire.

Ce mot formé du ſubſtantif latin qui ſignifie *ſemence*, annonce aſſez l'alluſion au mot *ſéminaire.*

La eſt donc la ſemence de tous les théologiens qui ſe répandront ſur le globe pour ergoter.

En attendant, ils jeûnent & s'ennuient. Dans l'âge des paſſions ils s'occupent de theſes ſorbonniques; ils ont renoncé à leur ſexe pour l'appât d'une place qui les nourrira ſans le travail des mains; mais trop peu nourris, ils cherchent dans des petits-ſoupers clandeſtins, une reſtauration que ne leur offre pas la rigoureuſe frugalité de la table du réfectoire. D'un côté un violent appétit, de l'autre une abſtinence forcée les obligent d'appeller des mets auxiliaires. Ils ſe livrent en tremblant à ces agapes furtives qui conſiſtent à boire quelques bouteilles de mauvais vin & à manger quelque gâteau qu'un ſommelier complice a introduits malgré la regle: ce qui cauſe un bou-

leverſement total lorſque le ſupérieur en eſt inſtruit.

Il ne manque pas d'appeller ces goûtés des ſymptômes d'irréligion & d'incrédulité ; & il met ſur le compte des *livres philoſophiques* l'amour des pâtiſſeries & des liqueurs. Sans ces maudits livres on chériroit les plats de la maiſon, & ils ſuffiroient à des eſtomacs dociles, qui n'auroient pas ſongé, dans leur rebellion, à la nourriture des gens du monde.

Ces ſéminariſtes reclus au moment où la puberté jete dans le cœur de l'homme ſes plus vives étincelles, n'ont pour recours que des queſtions théologiques. Quand quelques livres défendus y pénetrent, la baſe de ces fameuſes theſes chancele, & les ſéminariſtes n'ont plus la conviction des vérités dont ils étoient imbus.

Le troupeau en général eſt ſtupide, parce qu'il eſt compoſé d'une eſpece de paiſans qui n'ont reçu qu'une éducation collégiale, & qui accourent des campagnes s'enfermer dans ces demeures, pour aller enſuite ſe faire ſous-diacres, & paſſer de là à quelqu'emploi de porte-faix eccléſiaſtique.

Ces épreuves ſacerdotales n'embelliſſent pas

leur phyſionomie. Quand on rencontre le noir troupeau, l'on voit dix viſages groſſiers & laids pour une figure agréable. Cela doit frapper dans les hommes qui n'ont pas vingt-cinq ans. La laideur eſt plus caractériſée chez les ſéminariſtes que dans tout autre aſſemblage d'hommes.

La moindre ſuſpicion défavorable à la piété vous fait taxer d'*encyclopédiſte* ; le nom de *ſocinien* fait trembler les voutes du ſéminaire. Il ne faudroit qu'un tome des œuvres de J. J. Rouſſeau pour ſouiller la maiſon & faire accuſer ſon poſſeſſeur d'avoir porté la gangrene du libertinage dans tous les cœurs.

Tous ces prêtres futurs logent dans leur tête les mots qui obſcurciront leur entendement & les feront déraiſonner le reſte de leur vie.

Mais tel jeune prêtre qu'on a diſpoſé à des idées intolérantes, quand il a obtenu une cure à la campagne, au milieu de l'innocence & de la tranquillité des champs, environné de travaux ruſtiques, conçoit tout-à-coup le vide des queſtions oiſeuſes, s'occupe d'objets champêtres, ſourit à la nature, fait le bien, abandonne au milieu des plaines riantes & cultivées ce fatras indigeſte qui ſurchargeoit ſon

entendement dans ces ſolitudes où l'imagination échauffée ſe repaît d'idées creuſes. Il eſt à remarquer que le corps le plus utile, les curés de la campagne, ont paſſé par les ſéminaires : mais ils n'ont fait qu'y paſſer ; & je parle ici de ceux qui s'imbibent d'idées théologiques.

JE ne leverai point le voile qui couvre quelques déréglemens preſqu'inévitables dans ces maiſons où l'on entaſſe à côté l'un de l'autre des jeunes gens dans un âge où l'imagination oiſive a le plus d'activité, où les paſſions encore ſans objets ne peuvent que s'égarer.

LES princes jadis ſe ſont diſputés à qui établiroit des ſéminaires ; & l'on a imprimé du ſéminaire de Saint-Sulpice, *qu'il étoit plutôt l'ouvrage de Dieu que celui des hommes.*

CHAPITRE XIII.

Saiſies.

RIEN de plus fréquent & rien qui déshonore plus notre législation. On voit ſouvent un commiſſaire avec des huiſſiers, courant après un vendeur

vendeur de hardes, ou après un petit quinquailler qui promene une boutique portative.

Les communautés ſe font des niches perpétuelles : ce qui engendre des procès interminables, que les avocats & procureurs choiſiſſent de préférence.

Les communautés n'ont plus, il eſt vrai, de ces repas prolongés, où ſyndics, jurés & maîtres s'enivroient de concert ; mais on n'a point renoncé au plaiſir des ſaiſies.

On dépouille publiquement une femme qui porte ſur ſon dos & ſur ſa tête une quarantaine de paires de culottes. On ſaiſit ſes nippes au nom de la majeſtueuſe communauté des frippiers ; on enleve le miſérable étalage d'un vendeur de boucles, parce qu'il a offenſé les droits impreſcriptibles des quinquailliers privilégiés ; on arrête un homme en veſte qui porte quelque choſe enveloppé ſous ſon manteau. Que ſaiſit-on ? des ſouliers neufs, que le malheureux avoit cachés dans un torchon. Les ſouliers ſont enlevés par ordonnance, cette vente frauduleuſe devenant attentatoire à la cordonnerie pariſienne.

Que ne ſaiſit-on pas aux barrieres, aux douanes ! Que de droits ſur toutes les balles

& ballots du commerce ! On ne fait où commence, où finit le chapitre des prohibitions? Il faudroit avoir paſſé ſa vie à étudier le code ténébreux que les intéreſſés amplifient & interpretent à leur guiſe.

Mais le triomphe de la rapine s'exerce aujourd'hui ſur la librairie. Une cupidité ſubalterne a calculé qu'il lui ſeroit avantageux de s'emparer, ſans mot dire, de tous les livres étrangers. Alors tous les ballots qui renferment la penſée humaine, ont été confiſqués. C'eſt à qui ſe diſputera la propriété des typographes qui travaillent hors du royaume.

Je ne parle pas de ces livres ſcandaleux ou ſatyriques que tout gouvernement a droit de ſupprimer. Je parle d'ouvrages honnêtes, utiles, avoués, réclamés par leurs auteurs. Tandis que les élémens qui compoſent le matériel du livre viennent de la France, ont mis en jeu ſes manufactures, ont ſervi ſon commerce & vont contribuer encore à la circulation intérieure ; un brigandage ſecret ſaiſira ces marchandiſes ſans aucune formalité légale. On crevera les ballots ; un mouchard adroit y gliſſera ſubtilement l'exemplaire d'une brochure prohibée. Ce lâche artifice deviendra le prétexte

de la saisie, ou plutôt de ce vol honteux. Le mouchard ira s'applaudir du triomphe, avec les commettans qui s'empresseront à partager les dépouilles du typographe étranger.

Les hommes en place ignorent sans doute que ces infamies s'operent sous leurs noms; que leurs créatures ont fondé un revenu annuel sur ces exactions. Mais ces mêmes livres que la ligue secrete des brigands a fait mettre de côté, sont bientôt retirés par eux, vendus, distribués. C'étoit d'abord à les entendre, un poison infernal qui alloit s'exhaler de ces ballots & pestiférer la ville entiere. Quand le prétendu poison a passé par leurs mains, il a perdu toute sa malignité; on peut en amuser le peuple, c'est-à-dire, faire entrer dans leurs poches tout le bénéfice des saisies.

Le goût de la lecture est donc assujéti à un impôt tacite, qui, n'étant ni déclaré, ni fixe, redouble l'appétit de ceux à qui le produit en est confié. Ils commencent par tout prendre, les écrits raisonnables & ceux qui sont marqués au coin d'une licence effrénée, sottise & génie, éloquence & galimatias: rien n'est exempt de leurs mains avides.

Ces glorieuses conquêtes faites sur la li-

brairie étrangere compoſent des maſſes énormes. Et que fera-t-on de tout ce papier noirci ? Le typographe abſent eſt ruiné ; mais le livre n'eſt pas détruit.

Il eſt des ſaiſies qui deviennent légitimes, quand elles tombent ſur des libelles ou ſur des écrits contre la morale. Mais faudroit-il envelopper dans la même proſcription la ſageſſe & le cyniſme, l'écrit inſtructif & la ſatyre impudente ?

Les livres qui ont cet odieux caractere, on fait bien de les mettre au *pilon*, c'eſt-à-dire, de les broyer ſous une machine faite exprès, & qui métamorphoſe ces pages ſcandaleuſes en cartons utiles. Ils forment les tabatieres que chacun porte en poche. L'ouvrage impie & obſcene, mis en pâte & verniſſé, eſt dans la main du prélat ; il joue & badine avec l'objet de ſes anciens anathêmes ; il prend du tabac dans ce qui compoſoit jadis le *Portier des Chartreux*. Ainſi tout change & s'épure ; & pourquoi l'ame de l'auteur, dans une autre planete, ne ſecoueroit-elle pas la fange où elle s'étoit plongée ?

CHAPITRE XIV.

Hôtel des Enfans-trouvés

ON n'entre point dans l'hôpital de Enfans-trouvés ſans reſſentir une profonde émotion. Dans une grande ſalle ſont plus de deux cents enfans nouveaux nés, couchés dans de petits berceaux rangés ſur deux files. Ces petites créatures innocentes, que la honte, la miſere ou l'inſenſibilité ont conduites dans ce lieu de miſéricorde, ſont abandonnées de leurs parens. La charité va leur donner la premiere goutte de lait, & ils périroient ſans la main qui les a recueillis. Eſt-il au monde un ſpectacle plus touchant!

A qui appartiennent ces enfans? le prince & le ſavetier, l'homme de génie & l'imbécille ont pu également les procréer. Là, à côté d'un enfant de J. J. Rouſſeau, dort peut-être celui de Cartouche! Dans cette crêche où tous ces berceaux ſont placés, le ſang le plus noble eſt confondu avec le plus abject. Que d'idées cette vue fait naître!

SÉPARÉS à jamais du ſein maternel, privés

des tendres careſſes, des ſoins vigilans d'une mere, ils ne recevront point d'elle ces premieres inſtructions qui ſe gravent dans l'ame en traits ineffaçables. Ils ne prononceront pas même ce nom ſacré. Quand le deſtin leur ſouriroit un jour, quand la fortune les combleroit de ſes dons, jamais ils n'embraſſeront les genoux d'un pere. La maiſon paternelle, aſyle du bonheur domeſtique; le devoir filial, ſi conſolant à remplir; tous ces liens ſi doux, qui nous attachent à la ſociété dès notre naiſſance & nous diſpoſent aux vertus, n'exiſtent point pour eux. La ſociété injuſte les flétrit du nom de bâtards; & pourtant qu'ont de commun ces enfans innocens avec le déréglement de ceux qui leur ont donné la vie?

HUIT mille enfans ſont dépoſés chaque année dans cette maiſon. On les reçoit à toute heure, ſans s'informer d'où ils viennent; & le lendemain ils ſont emmenés à la campagne par des nourrices mercenaires, qui en prennent deux à la fois. Il en meurt à peu près la moitié dans les deux premieres années. Toutes ces foibles créatures, marquées en naiſſant du ſceau de l'indigence, enveloppées de langes que la pitié a découpées d'un ciſeau économe,

ſont deſtinées à une vie laborieuſe & pénible. La charité active qui pourvoit à leur ſubſiſtance eſt encore impuiſſante; le grand nombre épuiſe ſes reſſources. Quoiqu'abondantes, elles deviennent inſuffiſantes.

PAUVRE enfant! ce qui rend ton ſort plus à plaindre, n'eſt point les travaux, la maladie, ni la mort; la mort dans ton premier âge te ſeroit favorable. Mais pourras-tu échapper au danger d'une éducation négligée? Tu n'auras pas dans ton enfance les leçons d'un pere dont la voix auroit fait germer les vertus dans ton ame. Eh, qui ne retient pas les leçons d'un pere! Et ton ame dégradée par le malheur ſuivra peut-être l'abandon où tu es tombé.

QUELQUEFOIS de jeunes amans, près de devenir époux, vont enſemble tenir un de ces enfans ſur les fonts de baptême, *brûlant au fond de leurs cœurs*, comme dit Rouſſeau, *d'en donner autant à faire à d'autres.* Cette cérémonie eſt pour eux d'un heureux augure, & la relation qu'ils contractent leur devient chere.

L'HÔTEL-DIEU ſe trouve en face de l'hôpital des enfans-trouvés: comme ſi l'on eût voulu montrer que ces malheureux enfans n'a-

voient qu'un pas à faire pour y entrer. L'imagination alors les voit croître & grandir ; mais pour ſupporter pendant toute leur vie les rudes travaux qu'impoſe une ſociété nombreuſe. Elle les voit enſuite traverſer la rue, & après avoir reçu là un berceau des mains de la charité, aller chercher à deux pas le grabat qu'elle leur accorde encore pour y expirer.

NON, je ne puis exprimer le ſentiment pénible qui me ſaiſit lorſque j'enviſage ces bâtimens vis-à-vis l'un de l'autre. Preſſé entre ces deux édifices, j'apperçois alors avec effroi tous les malheurs réſervés à l'eſpece humaine.

EN traverſant ces ſalles où dorment dans la *crêche* tous ces enfans qui ne ſentent pas encore leur infortune, en contemplant leur phyſionomie douce, gracieuſe & touchante, une idée me frappe. Qu'il me ſoit permis de la propoſer aux princes, aux grands, aux riches, à tous ceux enfin qui poſſedent un ſuperflu conſidérable.

ON a des manies puériles, vétilleuſes, vicieuſes ; & l'on n'en a point de vertueuſes. Que d'argent pour des tableaux, des médailles, des bronzes, des fleurs, des coquilles, des oiſeaux ! Comment ne ſe trouve-t-il point un amateur de

l'enfance, de cet âge riant, aimable, qui faſſe élever ſous ſes yeux des enfans abandonnés qu'il adopteroit ? Tel homme a trente chevaux dans ſon écurie, qui pourroit, s'il en retranchoit ſix, voir croître autour de lui ſix enfans dont il ſeroit le bienfaiteur. Quelle fête pour un cœur ſenſible !

QUOI ! parmi tant d'hommes opulens, aucun n'a dit : j'éleverai de ces enfans qui n'ont point de parens ; je les adopterai. Vingt jolis garçons m'appelleront un jour leur pere : j'en ferai des citoyens ; un ſeul qui parviendra à la perfection d'un art quelconque, me récompenſera de tous mes travaux.

LES paſſions ardentes, contrariées par les inſtitutions ſociales, ont peuplé ce ſéjour. „ Ces enfans, (dit Shakeſpeare avec ſon éner-„ gie accoutumée) dans l'acte vigoureux & „ clandeſtin de la nature, ont reçu une ſubſ-„ tance plus abondante, & des élémens plus „ forts que n'en peut fournir un couple épuiſé, „ qui va dans une couche inſipide travailler „ ſans plaiſirs à la création d'une race d'avor-„ tons engendrés entre le ſommeil & le ré-„ veil. (*) Parmi tant d'individus, que de

(*) *Le Roi Léar*, acte I, ſcene VI.

talens divers à cultiver ! Que d'ames fortes à diriger au bien ! Il ne faudroit qu'un cœur pour payer vingt annés de ſoins ; il ne faudroit qu'un homme de génie pour dédommager des frais d'éducation.

Il eſt bien étonnant que l'adoption connue chez les Romains, révérée par les ſauvages, ne ſoit pas en uſage parmi nous. La foule des néceſſiteux augmentant chaque jour en proportion du nombre des riches, une loi qui établiroit l'adoption ſeroit ſans doute une des plus utiles qu'on pût faire aujourd'hui en France. Le pere adoptif auroit tous les privileges de la paternité ſans en avoir les chagrins ; il ouvriroit ſon ame à l'ame qu'il trouveroit ſenſible & reconnoiſſante ; & celui qui montreroit des inclinations vicieuſes ne ſeroit plus ſon fils. L'enfant adopté perdroit totalement le nom de ſon pere & toute relation avec la ſource dont il ſort.

Qui ſait ſi l'hiſtoire naturelle ne s'éclairciroit pas encore par cette loi bienfaiſante ? Si l'homme n'eſt pas mieux connu, c'eſt que l'on n'a pas encore tenté les expériences ſuivies, qui tourneroient au profit des générations à venir. Qui ſait ſi, en élévant de

la même maniere vingt garçons nés le même jour & dans le même endroit, on ne parviendroit pas à quelque découverte neuve & importante ? & comme l'on diſtingue les vins généreux & les fruits ſavoureux de telle année, ſi l'on n'appercevroit pas de même des générations d'hommes plus actifs, plus éclairés, plus vigoureux les uns que les autres ?

J'AI eu occaſion de remarquer que preſque tous les hommes nés en 1742 avoient une teinte marquée de génie & de folie, mais où la folie dominoit, tandis que les années antérieures & ſubſéquentes offroient des hommes d'un ſens plus raſſis.

JE laiſſe à l'imagination le ſoin de développer ce que ce projet a de fécond; je ne fais que l'indiquer; mais ſi je ne me trompe, j'apperçois dans cette loi une foule d'avantages pour la politique, la morale & l'hiſtoire naturelle, qui doit ſervir plus que jamais à nous éclairer ſur toutes les étranges modifications de la curieuſe eſpece humaine.

CHAPITRE XV.

Cabale.

QUAND les auteurs tombent, ils ſe plaignent de la cabale ; mais quand ils réuſſiſſent, c'eſt à leur propre mérite qu'ils attribuent le ſuccès dans toute ſon étendue.

AUTREFOIS il y avoit des cabales contre la piece : aujourd'hui il y en a pour. Si l'on eſt ſifflé à la premiere repréſentation, on ſe releve à la ſeconde. L'arrêt du parterre inflexible eſt caſſé deux jours après par un parterre bénévole, qui met une eſpece de gloire à reſſuſciter l'auteur.

LA farce du *Barbier de Séville* tombe à plat à la premiere repréſentation. On juge la piece déteſtable ; l'auteur en appelle, le public revient, & la piece eſt jouée trente fois de ſuite.

LE cabaleur en chef, qui jadis ameutoit tout un parterre, n'exiſte plus. Ce rôle ſingulier, & que j'ai vu dans ma jeuneſſe, s'eſt effacé & ne figure plus dans nos ſpectacles. Il ſe forme bien quelques petits pelotons d'auteurs infortunés & envieux ; mais tous les accès

de la jalouſie ne font plus rien contre une piece qui recele de vraies beautés.

Il y a trois ſortes de parterres; celui des gens de lettres, qui ordinairement eſt trop ſévere; celui des gens du monde, qui n'a pas aſſez de ſenſibilité : c'eſt la troiſieme portion du public qui ſait apprécier l'auteur & le récompenſer de ſes efforts. Les auteurs de profeſſion ſont de mauvais juges, parce que leur maniere propre eſt trop inhérente à leur poétique. Ils veulent la perfection dans autrui, & ne la recherchent pas pour eux-mêmes.

L'HISTOIRE du parterre pourroit fournir une foule d'anecdotes curieuſes, qui décéleroient le tour d'eſprit de la nation.

PEU de pieces bonnes ou mauvaiſes, qui n'aient produit un bon mot, quelquefois plus fin & plus profond que l'ouvrage qui y avoit donné lieu.

DE tout tems le parterre a été le ſiege des brigues & des partis les plus échauffés. On s'eſt diſputé auſſi vivement pour & contre la ſtructure de quelques hémiſtiches, que pour l'exportation des grains & la guerre d'Amérique. Ces véhémentes diſcuſſions paroiſſent

toujours incroyables à quelques hommes de ſens, qui d'ailleurs aiment les vers & le théatre.

L'ORGUEIL des auditeurs a toujours été aux priſes avec la vanité de l'auteur. De ce conſtit il en eſt réſulté des ſcenes très-plaiſantes, où le cœur humain ne s'eſt pas moins développé & montré nu, que dans les révolutions les plus ſérieuſes.

LE public veut que l'auteur ſoit modeſte. Le plus habile eſt donc celui qui ſait déguiſer ſon amour-propre, & qui ſemble prêt à l'immoler devant ſon arrêt : alors ſa déférence lui ménage le ſuccès. Le public aime à commencer la réputation d'un auteur; & puis quand elle eſt généralement établie, il ſe plaît à en retrancher. Il ne veut pas que l'arbre s'éleve trop haut, ni qu'il pouſſe ſes branches en toute liberté; il ſe réſerve le droit du ciſeau.

QUAND un auteur voit jouer ſa piece, tout au milieu de ſes craintes, de ſes alarmes, de ſes friſſons, il établit en lui-même un petit dialogue avec l'aſſemblée redoutable qui le juge. Ce moment inſpirateur lui fait naître de ſingulieres idées; mais il ne les produit point au-dehors : c'eſt là ſon ſecret.

Je crois que la partie qui gouverne dans un état fait auſſi ſes petites réflexions mentales, & ſourit en ſecret plus d'une fois; car on ne ſauroit dominer le troupeau de l'eſpece humaine, en quelque genre que ce ſoit, ſans être tenté d'en rire : c'eſt un mouvement involontaire.

Auteurs & rois, vos idées particulieres ſont plus rapprochées que vous ne penſez; & votre coup-d'œil ſur la maſſe des ſpectateurs, au moment où ils prononcent ſur vous, a, ſi je ne me trompe, plus d'un rapport. Pourquoi ne converſez-vous pas plus fréquemment enſemble ? Vous pourriez vous communiquer des apperçus délicats, qui aideroient à ſavoir manier légérement la bride inſenſible qui mene le courſier ombrageux, mais docile; car, pour en impoſer à un parterre tumultueux & à une nation en effervescence, les moyens, du moins je l'imagine ainſi, ſont à peu près les mêmes.

Que de rois ſifflés ſur le grand théatre, qui, avec des riens, auroient pu ſe faire applaudir à toute outrance!

CHAPITRE XVI.

Lorgnettes.

Il y a des grimaces de mode. De là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, & qu'on braque à tout propos. D'excellens yeux diſſimulent leur perfection pour uſer d'un inſtrument inutile, & qui n'annonce le plus ſouvent que l'affectation. N'en eſt-ce pas une que celle qui met dans la main de la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'ame, du foyer de l'amour, & qui lui enleve ce trait ſi délicat, ſi tendre, que l'art & le caprice gâtent & défigurent ?

Que devient l'expreſſion de cet organe éloquent, lorſqu'on ne peut l'appercevoir qu'à travers un cryſtal qui le fatigue ?

Que l'homme du jour craigne de montrer ſon ame toute entiere ; que, ſachant qu'elle ſe réfugie dans les regards, il en voile le mouvement expreſſif ; que cette formule, favoriſant ſon orgueil, le diſpenſe de ſaluer, l'enleve aux rites officieux d'une politeſſe fatigante :

fatigante : je vois qu'il veut paſſer au milieu de la foule ſans y reconnoître perſonne. Mais pourquoi cette affectation perpétuelle dans nos promenades & nos ſpectacles ? Eſt-ce parce que nos fats modernes ont entendu dire que les vues myopes appartiennent aux gens doués d'un entendement fin ?

TANDIS que la lorgnette eſt dans la main de la hauteur & du dédain, la coquetterie donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvemens preſque convulſifs, qui déparent les plus beaux viſages.

ICI, c'eſt une prunelle vive & active qui fait ouvertement la guerre; mais l'envie de bleſſer les cœurs eſt trop fortement caractériſée, & elle n'en atteint aucun. Là, c'eſt un regard languiſſant & étudié, qui ſe porte avec nonchalance à gauche & à droite; elle croit ſe donner ainſi l'air du ſentiment, & l'on ne montre que le menſonge dans cet organe de la penſée.

ON apperçoit dans la même loge les deux extrêmes, l'air diſtrait & l'air agaçant, qui ont le même but. Je ne parle point de l'effronterie immobile de certains regards qui appartiennent à des femmes aguerries; je parle

de cette affectation de promener inceſſamment ſes yeux, comme ſi la curioſité étoit toujours dans le même degré d'activité, & de détruire, par une pétulance bizarre ou une langueur menſongere, cette expreſſion naturelle que l'ame donne. La manie de lorgner fait grand tort à de très-beaux yeux; & les femmes, quelle que ſoit la foibleſſe de leur vue, devroient plutôt renoncer à voir l'objet lointain, que de défigurer ainſi le trait du regard pour ceux qui les environnent.

CHAPITRE XVII.

Philoſophie.

Il eût été peut-être à deſirer que l'idée de la *double doctrine*, que les anciens philoſophes enſeignoient ſuivant qu'ils croyoient devoir s'ouvrir ou ne pas s'ouvrir ſur leurs propres idées, fût tombée dans la tête des premiers écrivains de la nation. Ils n'auroient pas expoſé la philoſophie aux furieuſes & outrageantes déclamations des ſots, des igno-

rans, des méchans ; ils n'auroient pas encouru la haine & la vengeance des prêtres & des ſouverains. L'uſage d'une double doctrine auroit ſatisfait les génies élevés & les eſprits vulgaires. Le bien public, ou ce qui le repreſente, le repos public, exige quelquefois que l'on cache certaines vérités. Quand elles tombent ſans préparation au milieu d'un peuple, elles cauſent une exploſion qui ne tourne pas au profit de la vérité, & ne fait qu'irriter les nombreux ennemis de toute lumiere. D'ailleurs chacun ſe croit appellé à juger & à prononcer ſur ces graves & importantes matieres ; il en réſulte une confuſion & une diſcordance qui ne produiſent que du bruit ; les ſciences livrées indiſcrétement à tous les eſprits perdent de leur majeſté ; elles ſe dégradent ſous des mains téméraires, folles ou baſſes, qui les défigurent ou les vendent au pouvoir.

Le but de la *double doctrine* n'étoit pas un artifice pour conſerver la réputation des ſciences & de ceux qui les cultivoient ; mais une précaution ſage pour empêcher les eſprits eſclaves de toucher aux vérités politiques & morales, dont la diſcuſſion ne con-

vient qu'aux ames généreuses, parce que les ames timides les abaissent à leur niveau, tandis que les esprits violens déplacent au lieu d'arranger.

Un naturel pervers & corrompu décompose la signification précise des mots, & loge les idées les plus fausses dans les termes les plus sacrés. La multitude ne sait plus à qui elle doit demander l'instruction; & des nuages pâles, formés par les passions les plus contraires à la recherche de la vérité, obscurcissent les notions morales qui méritent le plus de respect.

Ces réflexions sont superflues, on le sait; la découverte de l'imprimerie a fait déborder le fleuve des sciences: mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à la *double doctrine* des anciens, lorsqu'on lit ces brochures licencieuses ou frénétiques, où l'on touche étourdiment à tous les objets, où les expressions sont dénaturées de leur véritable sens, où les mots qui réveillent l'attendrissement du sage sont profanés, où l'on ne sait plus si c'est la folie ou la perversité qui a pris la plume.

Ce paragraphe demanderoit un certain développement: ce sera pour un autre ou-

vrage ; il n'eſt applicable ici qu'à quelques livres qui ont affligé les hommes de bien, & dont il faudroit combattre les principes ſans en indiquer les auteurs ; car on voudroit ménager ceux-ci, en ſéviſſant contre leurs dangereuſes idées.

CHAPITRE XVIII.

Point central.

APRÈS avoir conſidéré les différentes parties qui forment la police de la capitale, on apperçoit encore tous les rayons qui s'échappent du centre à la circonférence. Combien de ramifications ſortent du même tronc ! Comme les branches s'étendent au loin ! Quelle impulſion cette ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes voiſines ?

LA police de Paris a une correſpondance étroite avec la police de Verſailles, de Saint-Germain-en-Laye ; & s'étendant plus loin, avec celles de Lyon & des autres villes provinciales : car on ſent bien qu'elle ſeroit imparfaite, ſi elle ne pouvoit ſuivre le per-

turbateur de l'ordre public, & ſi la diſtance de quelques lieues le mettoit à l'abri des recherches.

La correſpondance de la police pariſienne ne ſe borne donc pas à ſon enceinte; elle regne plus loin, elle va juſqu'à Bruxelles; & c'eſt dans les villes où la langue imprudente ou téméraire croiroit pouvoir ſe donner le plus de licence, que l'adminiſtration vigilante épie les diſcours & ſurveille ceux qui établiroient leur audace ſur le degré d'éloignement.

Ainsi la police de Paris, après avoir embraſſé la France, pénetre encore en Suiſſe, en Hollande, en Allemagne; & quand il en eſt beſoin, l'œil eſt ouvert de toutes parts ſur ce qui peut intéreſſer le gouvernement. Quand il veut être inſtruit, il l'eſt à coup ſûr; quand il veut frapper ſérieuſement, il eſt rare qu'il manque ſon coup.

On comprend que la machine ne ſeroit pas entiere, & que ſon jeu manqueroit l'effet deſiré, ſi elle n'embraſſoit pas une certaine étendue. Il n'en coûte guere plus pour donner au levier la longueur neceſſaire. Que l'eſpion ſoit ſoudoyé à Paris, ou à cent lieues,

la dépenſe eſt la même, & l'utilité devient plus grande.

Il eſt en politique des nuances ſi fines, que la police de Verſailles, par exemple, n'eſt plus celle de Paris. Elle a une autre forme, une autre marche, un autre caractere; il faut qu'elle compoſe inceſſamment avec des hommes attachés à la cour, & l'on conçoit au premier coup-d'œil qu'elle doit ſuivre un autre régime.

Ce qui eſt indifférent à Paris ne le ſeroit pas toujours à Verſailles; & la ſévérité dont on uſe dans la capitale contre quelques déſordres, échoueroit auprès de la maiſon du roi & des nobles gardiens du trône.

Ces obſervations fondées ſur l'expérience admettent donc des différences eſſentielles dans les branches de la police; il faut changer de poids & de meſure, ſelon les tems, les lieux, les perſonnes & les circonſtances. Il n'y a point de regles fixes; on doit les créer ſur le champ, & les actions les plus verſatiles ont leur ſageſſe & leur raiſon.

Voila ce que les légiſlateurs en gros n'apperçoivent point : c'eſt à la pratique qu'il eſt réſervé de ſaiſir ces nuances; il faut une

politique uſuelle, & pour ainſi dire journaliere, pour bien décider ſans précipitation, ſans foibleſſe & ſans rigueur, ce qui ſeroit une faute grave à Verſailles, une ſimple imprudence à Paris, une choſe indifférente à Lyon, & le tout ainſi réciproquement.

Or cette ſcience a non-ſeulement ſes détails & ſes fineſſes, elle a encore ſes variations & quelquefois même ſes oppoſitions. Il faut dans les adminiſtrateurs un coup-d'œil calme, une grande expérience du local, pour ſavoir frapper juſte, & frapper à propos ſans épouſer des terreurs imaginaires; ce qui, en fait de police eſt la plus grande faute qu'on puiſſe commettre.

Or vous, Lycurgue, Solon, Locke & Penn, vous avez fait de très-belles loix, des loix majeſtueuſes; mais auriez-vous deviné celles-ci? Quoique ſecretes, elles exiſtent; elles ont leur ſageſſe, & même leur profondeur. Quatre lieues de diſtance donnent aux objets de police deux couleurs qui n'ont entr'elles aucune reſſemblance; & il n'y a point de ville principale qui ne ſoit obligée, en modelant ſa police ſur celle de Paris, d'y apporter les plus grandes modifications. La

deviſe de tout lieutenant de police doit être celle-ci : *la lettre tue & l'eſprit vivifie.*

CHAPITRE XIX.

Prédicateurs.

QUAND un moine s'ennuie dans ſon couvent, il compoſe quelques ſermons, afin de jouir d'une plus grande liberté. Quand un prêtre veut ſortir de la claſſe commune, & ſe mettre un peu en recommandation hors de l'enceinte du presbytère, il ſonge auſſi à prêcher.

C'EST à qui attrapera un bon *avent* ou un bon *carême ;* car les honoraires augmentent ſelon les fonds de la *fabrique*. Tantôt il y a cent écus pour le prédicateur, tantôt il en a cinq cents.

LA loueuſe de chaiſes influe ſur le choix des ſermoneurs ; elle ſtipule verbalement dans ſon bail avec la *fabrique*, qu'on choiſira des orateurs accrédités, & elle hauſſe le prix en conſéquence. Le jour du début elle prend des gardes à la porte de l'égliſe,

& renchérit les chaiſes. Il faut la voir trotter dans le ſaint lieu ; on ne peut s'y aſſeoir que ſous ſon bon plaiſir : elle vous fait la loi.

ENTREZ dans une égliſe. Si la loueuſe de chaiſes a la mine humble, le prédicateur eſt médiocre ; mais ſi elle eſt inſolente, aſſeyez-vous.

TOUS ces ſermoneurs rêvent d'aller prêcher à la cour ; ils ſe bercent tous de cette eſpérance, à peu près comme le jeune rimeur, en fabriquant ſes vingts premiers vers, ſonge à l'académie françoiſe. C'eſt qu'un *carême* à la cour rapporte bien mille écus, conduiſoit autrefois à de bons bénéfices, & même à une abbaïe. Autre avantage. Le jeudi ſaint on dit en face au roi de France tout ce qu'on veut lui dire ; il écoute d'un bout à l'autre la *veſpérie* du prédicateur, avec toute ſa garde, & il ne fait pas le moindre geſte d'improbation. Pluſieurs même ont paſſé les bornes ſans qu'il en ſoit rien réſulté : ce n'étoit qu'un ſermon.

ON diſtribue la liſte imprimée des prédicateurs, & c'eſt à vous de vous décider d'après leur réputation. L'un eſt admiré de la

petite bourgeoiſie, l'autre attire les gens à équipage.

Il y a de quoi s'amuſer pour un obſervateur, en allant, dans le tems du carême, d'égliſe en égliſe. La différence des états & des caracteres frappe encore dans un genre d'éloquence, d'ailleurs ſi uniforme. Ici, c'eſt un gros moine tout bouffi & tout ſuant, qui s'agite dans ſa robe craſſeuſe; là, vous verrez un prêtre de paroiſſe, qui, vêtu d'un ſurplis blanc, dans un élégant coſtume & friſé *à la déiſte*, débite avec prétention, & d'un ton mielleux, des fleurs de rhétorique; il fait briller ſa paraſite éloquence devant le curé, les gros marguilliers, & les dames placées à l'*œuvre*, qui le rejoindront à la collation.

Plus loin, c'eſt un fanatique bourru, qui ſe déchaîne, écume & ſe tranſporte contre ce qu'il appelle la *philoſophie* & les *philoſophes*. Il veut pénétrer ſon auditoire de ſa pieuſe rage; il tonne devant des janſéniſtes qui ſont accourus en foule, & devant quelques hommes de lettres qui ſont venus auſſi; mais pour rire tout bas des contorſions & du ſtyle de l'énergumene.

Tout ſermoneur, en deſcendant de

chaire, obtient une collation; il eſt en nage, il faut qu'il change de chemiſe. Le bedeau lui apporte du vin & du ſucre; & cette bouche qui vient de foudroyer l'auditoire, d'annoncer le terrible jugement dernier, l'anathême épouvantable de la damnation éternelle, radoucit ſa voix tonnante, & dit aux dames: *prenez ce macaron, mangez ce maſſepain, partageons, de grace, ce biſcuit.*

Les dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apoſtoliques aux travaux de la guerre; l'éloquence de la chaire a ſes martyrs.

On complimente l'orateur; c'eſt le moment de ſon triomphe. Il avale les louanges & les ſucreries. Tous les abbés de la paroiſſe le félicitent d'avoir terraſſé *la philoſophie moderne*; & il eſt encore humble d'un pareil ſuccès.

Le plus beau droit du prédicateur eſt de n'être jamais interrompu, quoi qu'il diſe; il acheve toujours ſon monologue en paix. Il a encore le privilege excluſif de débiter les phraſes d'autrui pour les ſiennes. Jamais les journaliſtes ne s'aviſeront de relever les orateurs qui auront débité des pages entieres de la célebre traduction des *Nuits d'Young*. M. le Tourneur prê-

che à Paris & dans les provinces par la bouche de maints abbés & de maints religieux ; cela me fait grand plaiſir. Je m'arrête alors & j'écoute. Toutes les richeſſes de la langue françoiſe ſortent de deſſous un capuchon.

POINT de métier plus aiſé que celui de prêcher des ſermons ; il ne faut que de la mémoire & une prononciation paſſable. On eſt même diſpenſé des fatigues de toute compoſition, quand on connoît le magaſin dont je vais parler.

SUR le mont Saint-Hilaire eſt un parcheminier (que ne trouve-t-on pas dans ce ſingulier Paris !) qui tient depuis long-tems la plus étrange boutique qui ſoit dans toute l'Europe. Dans une vaſte armoire, il a entaſſé les manuſcrits de deux à trois mille ſermons ramaſſés de toutes parts, & qu'il a fait copier par des ſcribes de toute eſpece.

QUAND le jeune eccléſiaſtique, qui s'eſt vainement frotté la cervelle pour enfanter quelques phraſes oratoires, ne ſe ſent pas inſpiré, d'un pied furtif il va à neuf heures du ſoir dans la boutique cloſe du vendeur de ſermons.

L'ARMOIRE s'ouvre, on le prévient. Que voulez-vous, Monſieur l'abbé ? une *Conception*, une *Nativité*, une *Aſſomption ?* Voilà

quinze *Jugement dernier*, douze *Pardon des injures*, trente-deux *Paſſion :* choiſiſſez. - - Non, dit le diacre, c'eſt une *Conception immaculée* qu'il me faut. - -

UNE *Conception immaculée ?* Mais cela n'eſt pas ſi commun que le reſte. - - Il me la faut Je voudrois de plus un ſermon *ſur la vaine gloire*, & puis y joindre un panégyrique de la Madelaine, conſidérée comme non péchereſſe. - - Je vous entends, monſieur, je n'en ai que trois copies ; après les *Conceptions*, les *Madelaines non péchereſſes* ſont ce qu'il y a de plus rare. Je ne puis vous les céder qu'à huit livres piece. Si vous vouliez des *Sermons de charité*, ou des *Grandeurs de Dieu*, je vous les paſſerois à cinquante ſols.

L'ABBÉ monte ſur une chaiſe, armé d'un flambeau ; choiſit parmi ce tas d'écritures, ne marchande guere, emporte ſous ſa ſoutane à pas precipités un bon rouleau de ces pieux manuſcrits, s'enferme, pille des phraſes à droite & à gauche, fait un *centon* de tous les morceaux dérobés & que perſonne ne réclamera. Son ſermon & ſon panégyrique ainſi parachevés, il les débite en chaire avec la plus ferme aſſurance, & les vingt écus qu'il

à laiſſés chez l'homme à la grande armoire, fructifieront au centuple.

QUAND un ſermoneur eſt venu à bout de ſe compoſer de cette maniere un *Avent* & un *Carême*, ce qui peut ſe monter à une vingtaine de diſcours, & qu'il les a bien appris, il eſt auſſi ſûr de ſon exiſtence, qu'un comédien qui ſait un pareil nombre de rôles. L'eccléſiaſtique peut parcourir toutes les provinces du royaume: par-tout il trouvera des chaires à battre, comme l'autre des planches à fouler.

EH bien, tous ces ſermons ſont bons, excellens, quoique mauvais; ils contiennent toujours quelques principes de morale; car elle a cela d'admirable qu'elle intéreſſe tous les cœurs, quel que ſoit le ſtyle. Le peuple ennuyé des cantiques latins qu'il ne comprend pas, ſe réveille lorſqu'il entend un prêtre qui lui parle françois. Qu'importe qu'il ait volé ſes phraſes à tous les orateurs décédés! Les idées ſorties de la favorable armoire, n'en ſont pas moins bonnes. Il les diſtribue au peuple qui a beſoin d'inſtructions. Pour peu qu'il déclame avec juſteſſe, l'éloquence paroît jaillir de ſa tête. Il touche, il pé-

netre, il attendrit; & les traits empruntés de l'heureuſe boutique font impreſſion aux deux bouts de la France.

Les ſpectacles où la morale touchante eſt montée ſur la ſcene ne s'ouvrent qu'à prix d'argent. La morale chrétienne retentit ſous les voûtes des temples, & il n'en coûte rien pour la recevoir. Il y a toujours dans ces ſermons quelques paſſages qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme, & celui qui les entend ſe parle quelquefois mieux à lui-même, que celui qui a prêché. Plus l'auditoire eſt nombreux, moins la parole eſt perdue; car chacun s'applique en ſecret ce qui lui convient.

Les habiles prédicateurs ont éloigné depuis quelques années les théologiques diſcuſſions de myſteres & de dogmes; ils ſe ſont rapprochés des proteſtans, ſi ſupérieurs en ce genre aux catholiques.

La prédication chez les proteſtans eſt ſimple, populaire, inſinuante, remplie de détails fins, propres à être ſaiſis par tous les caracteres: elle n'eſt ni orgueilleuſe ni dure; la controverſe, ſource de tant de querelles, en eſt bannie. Ces diſcours prononcés au peuple

chaque

chaque dimanche font une partie conſidérable du culte. Le catholique, le luthérien, l'anglican peuvent les entendre avec édification; & plus d'un bon paſteur eſpere qu'un jour tous les chrétiens réunis prieront Dieu de la même maniere.

LES prédicateurs catholiques, qui affectent de dédaigner les prédicateurs proteſtans, ne les connoiſſent pas; ou bien ils obéiſſent aux préjugés que leur inſpire quelquefois leur double état de prêtre & d'écrivain académique. Jacques Saurin, ſans parler des autres, vaut pour le moins Bourdaloue. On trouve dans tous ſes diſcours des traits de la plus forte éloquence. On citera toujours ſa ſublime apoſtrophe à Louis XIV : *Et toi, prince, que j'honorai jadis comme mon roi, & que je reſpecte maintenant comme le fléau de Dieu, tu auras auſſi part à mes prieres!*

LE prédicateur que j'ai entendu & ſuivi avec plus de plaiſir, c'eſt le P. Élyſée, Carme-déchaux. Il a du ſtyle, de la raiſon & de la dignité.

ON a fait beaucoup de livres ſur l'*éloquence de la chaire*, comme on a fait beaucoup de poétiques pour l'art du théatre. Il ſe trouve

que ceux qui ont fait les meilleurs ſermons comme les meilleurs drames, n'ont ſuivi aucun des préceptes donnés.

CHAPITRE XX.

Parcs.

TERRES incultes & qui ne ſont pas rares aux environs de Paris. Ce vaſte enclos fermé & ſolitaire s'ouvre une fois l'année pour recevoir ſon ennuyé poſſeſſeur. De triſtes marronniers jettent leurs fruits épineux dans les allées. Ce terrein eſt perdu pour l'agriculture, & l'impôt qui devroit le frapper, le reſpecte. Si la charrue s'étoit promenée ſur ces terres en friche, le collecteur ſeroit venu & n'auroit fait aucune grace au cultivateur laborieux. Mais dès que la terre eſt oiſive à l'exemple du maître, elle écarte la taxe qui va fondre ſur le champ où fleurit la vigne, où croiſſent les épis.

CES parcs recelent du gibier qui n'appartient pas aux propriétaires; il eſt au roi; lui ſeul a droit de le tuer. Les murs qui ceignent

ées enclos, s'ouvrent quand il veut y entrer. On fait sortir le gibier quand Sa Majesté est dans la plaine, afin que toute piece passe à la portée de son fusil.

CHAPITRE XXI.

Francs-Maçons.

LES francs-maçons ne sont point persécutés à Paris ; on leur laisse tenir loge tant qu'ils veulent ; *loge d'adoption*, ou loge à femme. Ils n'ont pas rencontré un marquis Tascani, Florentin, qui, sous l'autorité de Sa Majesté Catholique, a poursuivi avec la plus grande rigueur une société qui s'est fait une loi de ne parler jamais ni de religion ni d'affaires d'état.

LES loges de francs-maçons s'ouvrent, & l'on n'a point emprisonné *les freres* ; on ne les a point mis au secret de justice comme à Naples. Les francs-maçons mangent, boivent ensemble, font de la musique, lisent des vers ou de la prose, sans qu'aucun ministre soit tenté d'imiter la bizarre administration du Florentin, qui probablement voulant perdre quel-

ques jeunes seigneurs *maçons*, qui approchoient du roi, enveloppa dans la proscription toute la société. On a dû bien rire de la fougue du Florentin, lorsqu'il fut renvoyé, & que cette grave affaire se fut tournée en plaisanterie; car c'est ainsi qu'elle devoit finir.

Les francs-maçons rigoureux trouvent un si grand relâchement dans les assemblées maçoniques qui se tiennent à Paris, qu'ils regardent tous les francs-maçons de la capitale comme des profanes qui s'occupent d'enfantillages. Ils ont tort.

Les *fendeurs*, les *dévorans*, les *gavots* sont presque inconnus, parce que ces sociétés fondées par la nécessité & le besoin, & qui se rendent, dans les forets ou dans les lieux déserts, des services importans, ont dû se fondre dans un tourbillon où l'on ne cherche que la distraction, l'amusement, le goût du plaisir. Voilà le seul nœud de ces petites associations qui, n'ayant point l'esprit de parti, sont fort éloignées de tout fanatisme; & il n'y a que le fanatisme, comme l'on sait, qui fasse les bandes, les sectes, & les bonnes confréries.

Aussi la police laisse-t-elle en repos toutes ces assemblées nouvelles, qui, loin de l'in-

quiéter, ne lui déplaiſent pas ; & les hommes qui ont le beſoin & le plaiſir de ſe raſſembler, s'embarraſſent peu du ſigne qui les réunit, pourvu qu'ils s'aſſemblent.

La loge des *neuf ſœurs* s'eſt diſtinguée par des fêtes brillantes qu'on pouvoit regarder encore comme des ſéances académiques. Le charme de la littérature en faiſoit le principal agrément. On a vu tous les hommes célebres & contemporains fraterniſer dans cette loge, malgré la différence de leur art. Ce rapprochement unique avoit un intérêt qui prêtoit à la réflexion. Pluſieurs loges joignent à leurs travaux la pratique aſſidue de la bienfaiſance ; & on a honoré publiquement une pauvre fruitiere qui, ayant onze enfans, en avoit adopté un douzieme avec le ſentiment de la tendreſſe & le courage de la charité. Cette récompenſe de la vertu ſans faſte a été imaginée par des francs-maçons ; ils s'amuſent, & ils ſont charitables.

CHAPITRE XXII.

Latrines publiques.

ELLES manquent à la ville. On eſt fort embarraſſé dans ces rues populeuſes, quand le beſoin vous preſſe ; il faut aller chercher un privé au haſard dans une maiſon inconnue. Vous tâtez aux portes & avez l'air d'un filou, quoique vous ne cherchiez point à prendre.

AUTREFOIS le jardin des Tuileries, le palais de nos rois, étoit un rendez-vous général. Tous les chieurs ſe rangeoient ſous une haie d'ifs, & là ils ſoulageoient leurs beſoins. Il y a des gens qui mettent de la volupté à faire cette ſécrétion en plein air ; les terraſſes des Tuileries étoient inabordables par l'infection qui s'en exhaloit. M. le comte d'Angivillers, en faiſant arracher ces ifs, a dépaïſé les chieurs qui venoient de loin tout exprès. On a établi des latrines publiques, où chaque particulier ſatisfait ſon beſoin pour la piece de deux ſols ; mais ſi vous vous trouvez au faux-bourg S. Germain, & que vos viſceres ſoient relâchés, aurez-vous le tems d'aller trouver l'entrepre-

neur ? L'un ſe précipité dans une allée ſombre, & ſe ſauve enſuite ; l'autre eſt obligé, au coin d'une borne, d'offenſer la pudeur publique ; tel autre ſe ſert d'un *fiacre* ou d'une *vinaigrette* ; il transforme le ſiege de la voiture en ſiege d'aiſance : ceux qui ſe ſentent encore des jambes, courent à demi-courbés au bord de la riviere.

AUJOURD'HUI les quais qui forment une promenade & qui ſont un embelliſſement de la ville, révoltent également l'œil & l'odorat ; il n'appartient peut-être qu'à un médecin de ſe promener de ces côtés là : ce ſeroit pour lui un véritable thermometre des maladies régnantes ; il ſauroit dans quelle ſaiſon de l'année les eſtomacs manquent de ton ; & la mal-propreté publique tourneroit du moins au profit du génie obſervateur.

MAIS les médecins ſont devenus orgueilleux ; ils ne regardent plus à la chaiſe percée ; ils ſe moquent même des inſpecteurs d'urine. Ils dédaignent avec hauteur une ſcience nouvelle, longuement écrite & grandement caractériſée ſur les quais de la capitale. C'eſt là où ſe réfléchit ſans voile l'état de tous les ventres actifs & paſſifs ; & les médecins vont feuilleter les

livres poudreux des bibliotheques, tandis qu'ils ont sous les yeux la vraie démonstration des épidémies, occasionées par la nature des alimens, ou par l'inclémence de l'air.

Et d'où vient ce dédain ? Autrefois ils étoient obligés de voir. On leur demandoit plus encore. Voici les propres mots d'un réglement fait par Henri II : „ Sur les plaintes (dit le roi) „ des héritiers des personnes décédées par la „ faute des médecins, il en sera informé & „ rendu justice comme de tout autre homicide, „ & feront les médecins-mercenaires tenus de „ goûter les excrémens de leurs patiens, & „ de leur impartir toute autre sollicitude ; „ autrement seront réputés avoir été cause de „ leur mort & décès. „

Nous ne renvoyons pas les médecins au réglement de Henri II ; nous disons seulement qu'ils pourroient faire dans la capitale les observations les plus détaillées, les plus amples, les plus suivies, juger des formes & des similitudes, étudier enfin ces physionomies mortes, mais qui parlent encore. Si l'on établit quelque jour des *latrines publiques*, ils regretteront peut-être alors la science expérimentale décédée, qui s'offroit pour les instruire ; & si

l'on marque dans le *Journal de Paris* la hauteur de la riviere, l'état du ciel, le vent, le degré du barometre, pourquoi à ces obſervations météorologiques ne joindroit-on pas *l'état des quais ?*

Les endroits où l'on a mis pour inſcription, *défenſe, ſous peine de punition corporelle, de faire ici ſes ordures*, ſont juſtement ceux où ſe rendent les affairés. L'inſcription, au lieu de les écarter, ſemble les inviter. Il ne faut qu'un exemple iſolé pour amener trente compagnons.

Tel eſt le réſultat d'une immenſe population. Toute ſéance à table en exige une à la garde-robe; & puiſqu'il y a des auberges publiques, pourquoi n'y a-t-il pas auſſi des latrines ?

Les perſonnes les plus propres & les plus délicates, dont l'imagination eſt toujours fleurie, ne vivant point avec ces hommes impolis, qui ſatisfont groſſiérement les beſoins de la nature, les repouſſant même loin d'elles & de leur ſociété, ſont obligées néanmoins de communiquer par la vue avec ce qu'ils dépoſent en plein air. Les excrémens du peuple avec leurs diverſes configurations, ſont

inceſſamment ſous les yeux des ducheſſes, des marquiſes & des princeſſes. O quelle moralité n'y auroit-il pas à faire là-deſſus! Mais, quel dommage! on ne lit plus Rabelais.

Les femmes ſur ce point ſont plus patientes que les hommes; elles ſavent ſi bien prendre leurs meſures, que la plus dévergondée ne donne jamais le ſpectacle qu'offre en pleine rue l'homme réputé chaſte. Les obſervations deſirées des médecins, ſi un jour elles avoient lieu, ne pourroient déterminer, d'après la notoriété publique dont nous parlons, que les tempéramens maſculins; il faudroit recourir ailleurs pour conſtater celui des femmes.

CHAPITRE XXIII.

Égouts publics.

La magnificence romaine s'imprima ſurtout dans ces utiles établiſſemens, néceſſaires à la ſanté, à la vie des citoyens. Des édiles étoient principalement chargés de leur entretien, & puniſſoient tous ceux qui avoient commis quelques fautes à cet égard.

Il fut conſtruit à Paris un grand égout, appellé l'*égout Turgot*, parce qu'il fut ordonné dans le tems qu'il étoit prévôt des marchands.

Ce grand égout commence au bas de Ménil-Montant, parcourt de là du côté du nord preſque la moitié du circuit de la ville de Paris. Un grand nombre des égouts particuliers des rues verſent dans ce grand égout, dont l'embouchure eſt dans la riviere de Seine, à l'une des grilles de Chaillot.

Cet égout aſſez vaſte & profond n'étoit point couvert; les ouvriers pouvoient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer. On le lavoit à l'aide d'un réſervoir & d'une pompe. Quelques muids d'eau ſuffiſoient pour entraîner les immondices.

Il a plu au corps de ville de vendre le terrein de cet égout; on l'a couvert, on a permis de bâtir deſſus, avec la précaution de défendre d'en faire la décharge des cuiſines & des latrines; précaution inutile ſans doute, par la facilité de s'en affranchir. C'étoit viſiblement enfermer des foyers peſtilentiels.

Dès 1778, on s'apperçut dans le faux-bourg S. Honoré qu'une odeur putride ſe répandoit

& incommodoit beaucoup les voiſins, de quelques-unes des ouvertures pratiquées près le Coliſée, pour recevoir dans cet égout les eaux de pluie. Quelques citoyens de ce faux-bourg, peu inſtruits, attribuerent cette odeur à la piece d'eau du Coliſée. La véritable cauſe de l'odeur infecte répandue dans le faux-bourg, vient de ce que les égouts des cuiſines & les ſieges des latrines verſent inceſſamment dans ce grand égout; abus inconcevable. Ce grand égout, dans l'état où il eſt, ne ſera jamais nettoyé. S'il vient à s'engorger, aucun ouvrier ne pourra eſſayer d'y entrer; il y perdroit la vie. Quel ſera le remede aſſez prompt, aſſez efficace, pour détruire ou pour clorre ces abimes de putridité? Il n'y en a plus; la moindre ouverture forme un éolipyle dangereux; l'air & les rayons du ſoleil abſorboient du moins auparavant ces terribles exhalaiſons. Ainſi l'intérêt de quelques particuliers a empriſonné la peſte dans un quartier ſalubre. Puiſſe-t-elle ne pas s'échapper! ou recourons du moins aux chymiſtes modernes, qui ſe jouent de tous les myaſmes meutriers, & qui offrent de deſcendre dans les latrines

avec la même confiance qu'un danſeur de la foire voltige ſur la corde lâche ou tendue.

CHAPITRE XXIV.

Cabarets borgnes.

AUTREMENT dits *tavernes*. Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs; j'y ſuis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, & cela vous épargnera quelques ſenſations déſagréables.

C'EST là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une franchiſe qui mérite d'être obſervée; car les paſſions qui ſont à nu, ont une originalité piquante.

CURIEUX de voir ce monde, (placé dans le monde élégant) je me couvris un jour d'une redingote brune, & je m'enfonçai dans un faux-bourg. J'entrai au lieu déſigné, & je demandai à ſouper. Il me fut ſervi ſur un bout de table; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une ſalle, où étoit une longue table qui pouvoit contenir ſoixante couverts.

SUR les dix heures du ſoir, je vis tout-à-coup entrer tumultueuſement dix-neuf pen-

dards, seize créatures & dix enfans, qui s'emparerent de la table, la chargerent de débris de viande, poissons, légumes, morceaux de pain; puis l'on fit venir du vin, qui ne fut pas servi dans des pintes de plomb, mais dans des vases de grès.

Je fis semblant de sortir, & me jetai dans un petit cabinet, d'où je pouvois tout voir & tout entendre.

Cette horde qui devenoit plus nombreuse, jeta tout-à-coup sur la table; tant en monnoie qu'en liards, une somme de quatre-vingt-quatorze livres dix-sept sols neuf derniers, dont ces mendians ne paroissoient pas satisfaits, disant que la surveille leur recette avoit passé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommoient le *trésorier*. Un autre qui avoit le titre de *maître de garde-robe*, s'empara, après un inventaire fait, d'un nombre considérable de vieux bas, souliers, culottes, habits, jupons, & promit que le tout seroit remis à leur frippier de l'abbaïe Saint-Germain. On estima qu'il retireroit de ces guenilles au moins deux louis. Tel étoit le ré-

ſultat d'une infinité de trocs particuliers faits en parcourant les rues & les carrefours.

Ces gueux demanderent encore du vin, dont ils bûrent vingt-deux pots, plus quatre bouteilles d'eau-de-vie ; ils conſommerent auſſi deux livres de ſucre, un quarteron de tabac à fumer, ſeize cotterets & fagots.

De ces femmes, pluſieurs avoient des enfans qu'elles allaitoient & torchoient. Les chiens étoient de la partie, & c'étoit à qui leur feroit une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer ſinguliérement leurs chiens ; car ils les embraſſoient & leur parloient avec une affection ſentimentale que n'a pas la plus jolie femme baiſant ſon épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paroiſſoit le chef calculateur ; il régla les comptes, diſtribua l'argent, & parla long-tems des affaires de la ſociété. Il s'agiſſoit de trafiquer des lambeaux d'étoffe, de vieilles hardes, & de les dépoſer chez tel gargotier qui les acheteroit en maſſe.

Cette eſpece d'hommes ne connoît ni la diſſimulation ni l'hypocriſie. A la moindre contradiction, le viſage de telle femme ſe tuméfioit ; l'autre juroit avec emportement :

mais les hommes cédoient conſtamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée, & une femme ayant pris au collet un homme & le ſecouant vigoureuſement, ſon voiſin calma tout-à-coup ſa colere, en lui diſant : *aſſieds-toi, c'eſt une femme qui parle.*

Les femmes criailloient & les hommes écoutoient. La langue n'étoit jamais rebelle à leurs expreſſions. Elles avoient un caractere de liberté abſolue, & leur idiôme groſſier rendoit facilement toutes leurs idées.

Cette troupe formoit un ramas de mendians, de chiffonniers, de ces revendeurs & revendeuſes qui arpentent les rues. Les propos n'avoient point de ſuite; ils ſembloient ſe deviner plutôt que de converſer entr'eux. Quoiqu'on fit dans ce tems là la chaſſe aux mendians, & qu'on les enlevât par centaines, ils ne parlerent point de cette perſécution : ce qui m'étonna. C'étoient probablement des gueux privilégiés, leur profeſſion étant mixte.

Il m'eſt impoſſible de redire une multitude de mots bizarres qui formoient leur argot; mais leur langage étoit précis, énergique,

gique, & aucun d'eux ne tardoit à répondre : ils s'entendoient parfaitement & avec rapidité.

La religion & l'état n'auroient rien eu à reprendre à leurs discours. Ils juroient, il est vrai, ils employoient fréquemment le saint nom de Dieu ; mais ce n'étoit chez eux qu'une mauvaise habitude, ainsi que chez plusieurs parisiens qui ne sont pas de la classe des gueux.

Leur souper étoit des restes froids. On leur apporta du cabaret des viandes qui me parurent les débris d'une noce ; ils mangerent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s'amusent. Tout se consomme à Paris ; la chymie a beau décomposer les alimens & nous parler de ses gaz, l'estomac robuste ne connoît pas tous ces nouveaux systêmes, vrais ou faux, utiles ou erronés.

Par la même raison que Winslow, ayant trop étudié l'anatomie déliée de nos fibres, n'osoit se baisser pour ramasser une épingle, dans la crainte de se rompre une fibrille à lui connue ; de même le chymiste n'ose quelquefois manger, de peur de s'empoisonner.

Le gueux qui ignore ce que révelent le ſcalpel & le creuſet, mange ce qu'il trouve, ainſi qu'il ſe charge du fardeau qui lui eſt offert.

LA délicateſſe ne régnoit pas parmi eux, mais il y avoit profuſion. Ils ſe faiſoient ſervir d'une voix aſſez impérative, eux qui me paroiſſoient ne devoir commander à perſonne. Le garçon du cabaret, en veſte blanche, étoit tancé vertement quand il n'avoit pas répondu à la demande d'un gueux, dont les habits tomboient en lambeaux.

BIENTÔT étourdi du bruit & ſuffoqué d'une odeur déſagréable, je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avois pas touché: & prenant le garçon à part, je lui demandai où tout cela coucheroit. Il me répondit: pluſieurs demeurent dans les environs; mais le plus grand nombre n'uſe pas de draps blancs: car ils couchent tous enſemble ſur de la paille, faiſant chambrée commune.

DANS d'autres bouchons, j'ai eu occaſion de voir ce qu'on appelle *boire pinte*, ou *chopine*. La pinte eſt ſur une table de bois informe à deux pieds de diſtance d'un menétrier qui fait danſer une populace de dé-

guenillés ; c'eſt un ſoldat & une ſervante qui boivent enſemble ; c'eſt le rire & la miſere qui s'accollent près de ce vaſe de plomb enduit d'une craſſe rouge.

S'IL ſurvient une rixe à la ſuite des fumées du vin frelaté, le jurement & la main partent enſemble ; la garde accourt, & ſans elle cette canaille qui danſe alloit ſe tuer au ſon du violon. La populace, accoutumée à cette garde, en a beſoin pour être contenue, & ſe repoſe ſur elle du ſoin de terminer les fréquens débats qui naiſſent dans les cabarets.

CE qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette ſoldateſque, ce guet qui met le *holà*, eſt compoſé de ſavetiers habillés de bleu, qui le lendemain quand ils auront dépoſé leur fuſil, ſeront arrêtés à leur tour s'ils font tapage, après avoir vidé la pinte de plomb. Ainſi c'eſt le petit peuple qui agit ſur le petit peuple ; les recrues du guet ne manqueront point : on appelle ces ſoldats, *les ſoldats de la Vierge Marie*, parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les ſoldats du pape. Quand on leur voit faire l'exercice, on rit involontairement. Toute la troupe eſt

assurée d'une longue vie ; ils ne risquent que quelques taloches quand le délinquant est ivre & récalcitrant ; & alors serrant les menottes à celui qui a résisté, ils s'en vengent cruellement. Les coups de crosse de fusil, qu'ils n'épargnent pas à la populace, font plus de mal que le bâton des Chinois. Autrefois la troupe qui représente le guet, n'avoit que des houssines, ce qui ne blessoit pas comme le canon du fusil, ou comme les cordes tranchantes qui coupent les mains. Ils appellent cela, par dérision, *ganter* un homme. Quelquefois ils passent les bornes de la sévérité, & cela devient révoltant.

Les vins, la bierre & les liqueurs sont toujours frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets & tabagies où s'abreuve la multitude, & je ne sais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoisonneurs. Un conseiller au parlement, dans ce siecle, opina à la mort contre un cabaretier falsificateur, soutenant que cet artifice meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens dans Paris que tous les autres fléaux réunis ensemble.

Ces perfides distributeurs qui alterent un

breuvage fait pour reſtaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux mêmes ſans doute les funeſtes accidens qui doivent réſulter de leurs mélanges. Plus inſtruits, ils ne s'expoſeroient pas à commettre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit ſimple & raiſonné, qui inſtruiroit tout-à-la-fois le cabaretier & le peuple; qui feroit ſentir d'un côté l'énormité du crime, & de l'autre le danger, ſeroit très-utile, ſur-tout s'il indiquoit encore le remede contre les accidens de la boiſſon frelatée.

QUI fera donc un catéchiſme à l'uſage du peuple pour lui donner à la fois quelques idées ſaines de morale & de phyſique?

CHAPITRE XXV.

Lettres de Cachet.

JE ne rechercherai point quand & comment elles ont commencé. Elles exiſtent, qu'importe leur origine? Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L'auteur d'une brochure ſe voit priſonnier par la même force qui arrêteroit un prince du ſang dans ſon palais.

L'auteur auroit-il bonne grace de ſe plaindre quand ſon Alteſſe Royale obéit tout auſſi promptement que lui ?

CLOVIS, Charlemagne, Hugues-Capet n'ont point donné de lettres de cachet : cela eſt démontré. Louis XIV & Louis XV en ont diſtribué une belle quantité, & n'en ſoupoient pas moins de bon appétit. Cela n'eſt que trop vrai.

BLACKSTONE les condamne ouvertement. Linguet, ſorti *de la Foſſe aux lions*, *de la moderne Babylone*, ne fera plus l'éloge des gouvernemens qui les diſtribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* ſont contraires au droit naturel ; que tout homme eſt né ici-bas avec l'entiere propriété de ſa perſonne ; que le ſieur *Henri* ne peut pas couper ſa promenade légalement ; mais tous les livres poſſibles ne détacheront pas une ſeule pierre des crénaux de la Baſtille, n'abaiſſeront pas les ponts-levis d'un demi-pouce, & n'ôteront pas une ligne à la longueur ni à l'épaiſſeur des verrous. Le geolier ne lira pas l'ouvrage éloquent ou déclamateur ; il continuera ſes fonctions ſilencieuſes ; & le philoſophe qui aura dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus illégitime au monde que

les lettres de cachet, en recevra une le lendemain. Trois cent mille hommes, cinq cent millions de revenu, voilà de quoi enfermer, je crois, toutes les éditions & tous les auteurs dans cent Baſtilles différentes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'arrêté de la part de Sa Majeſté, votre nom n'a pas toujours l'honneur de repoſer dans ſa mémoire. La petite *eſtampille* (*) vous a fait paſſer rapidement les *guichets*, & la ſignature de la main auguſte, qu'on liroit avec reſpect, ſeroit du moins une conſolation pour le pauvre priſonnier qui ſe diroit à lui-même: *le roi de France ſait que je ſuis ici; ſa volonté ſoit faite!*

Mais cette petite *eſtampille* déſœuvrée, qui dans un moment de mauvaiſe humeur peut ſe promener un dimanche à Verſailles dans un certain cabinet ſur des feuilles de papier, & qui vous arrête le lundi au lever de l'aurore, tandis que vous méditez une promenade reſtaurante; ô voilà ce qu'on

(*) L'étranger ne manquera pas de demander qu'eſt-ce que l'*eſtampille*? Je lui ôterois tout ſon plaiſir, ſi j'allois lui expliquer tout de ſuite ce que c'eſt. Qu'il s'enquierre.

ne fauroit digérer! Or il faut avouer qu'on ne peut enviſager qu'avec un peu d'effroi (quelque ferme que l'on ſoit) un *eſtampilleur*, d'ailleurs fort gracieux, point méchant; mais qui, d'un coup de *griffe* alongé par diſtraction, peut vous faire plus de mal que tous les ongles crochus & pointus de certains animaux qui marchent ſur la terre ou qui planent dans l'eſpace des airs.

COMBIEN délivre-t-on de lettres de cachet année courante? je n'en ai point la liſte; ce que je puis affirmer, c'eſt qu'on n'en accorde pas autant qu'on en demande: on en refuſe. Peſez bien ce mot, cher lecteur, & diſpenſez-moi du dangereux commentaire.

LES priſons d'état ſont deſertes, en comparaiſon de ce qu'elles contenoient de priſonniers autrefois. Les atrocités, les privations barbares ou ridicules n'y ont plus lieu: enfin l'on revient d'une *lettre de cachet* européenne, & l'on ne revient pas du *cordeau* aſiatique.

LE cardinal de Fleury a ſigné trente mille *lettres de cachet* dans l'affaire de la *Bulle*. On a reconnu que c'étoit un peu trop dans toute affaire quelconque. Les Janſéniſtes ne ſont plus, empriſonnés, & le trône de Pha-

ramond ne paroît pas pour cela en grand danger.

Tant d'alarmes imaginaires ou gratuites ont beaucoup refroidi le zele des *eſtampilleurs*, qui apperçoivent aujourd'hui les objets avec plus de lumieres & de modération. Il faut leur en ſavoir gré.

Ces empriſonnemens arbitraires & indéfinis ne peuvent tomber, à tout prendre, que ſur un très-petit nombre d'hommes ; c'eſt-à-dire, ſur les agens publics & ſecrets des *affaires d'état* quand ils prévariquent, ou ſur ceux dont la plume ou la langue eſt trop indiſcrete. Sur dix mille hommes, neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix ne ſont pas dignes d'une *lettre de cachet*. Les trois quarts & demi des Pariſiens ont plus peur d'un commiſſaire que d'un *eſtampilleur*.

Le tems n'eſt plus, il eſt vrai, où la vengeance & l'or commandoient ou achetoient des *lettres de cachet ;* où il y avoit un bureau ouvert à toutes les paſſions violentes, ſourdes ou cupides, où l'on avoit le tarif des empriſonnemens. Ce tems que j'ai vu eſt abſolument paſſé, Dieu ſoit loué.

La *lettre de cachet* enferme ou exile. L'exil

eſt devenu depuis peu plus commun que l'empriſonnement ; c'eſt d'abord une économie pour l'état. Enſuite ne vaut-il pas mieux reſpirer l'air au fond d'une province, même dans le lieu le plus ſauvage, que d'entendre le cri lugubre des ſerrures, ſous la rude main *des porte-clefs*, plus terribles que les *muets*, en ce qu'ils ne proferent que des monoſyllabes atterrans.

Le priſonnier d'état, ſeul avec l'imagination, ſon plus grand bourreau, envie le ſort des porte-faix, des fiacres & des décrotteurs du Pont-Neuf ; & ſi la voix glapiſſante d'un porteur-d'eau parvient juſqu'à ſon oreille, il voudroit avoir la ſangle entre les deux épaules, monter deux ſceaux en équilibre à un ſeptieme étage par un eſcalier obſcur & tortueux.

Ce doit être un grand ſupplice que cette inaction forcée, & la ſolitude doit donner à toutes les idées que l'on enfante une couleur noire, plus déſeſpérante encore que la perte de la liberté.

Mais tel qui déclame contre les *lettres de cachet*, qui les appelle abuſives, tortionnaires ; lorſque ſon neveu a commis un délit,

qui va le livrer à la juſtice & l'expoſer à la rigueur des loix, abandonne tout-à-coup ſes propres principes. Que fait l'oncle ? il va ſe jeter tout éperdu aux pieds du miniſtre ; il implore un *ordre*, pour dérober ſon neveu à la mort, à l'infamie. Heureux d'obtenir cette *lettre* qui ſauvera ſa famille du déshonneur !

Un autre a en main la preuve d'un forfait caché : c'eſt ſa femme qui en eſt l'auteur ; il ne peut publier le crime, ſans flétrir ſix enfans innocens dont le nom eſt encore cher à la patrie. Le crime reſtera impuni, & la vie même du mari eſt en danger, ſi l'autorité ne vient promptement au ſecours. Les loix ordinaires ne peuvent rien ; la trahiſon eſt à ſon comble ſans la main du pouvoir ſuprême. N'eſt-il pas du devoir du gouvernement de prévenir le danger & d'arrêter le coupable ?

Un pere ſe rend accuſateur de ſon fils auprès du miniſtre ; c'eſt un vieillard déshonoré, ſi la juſtice qu'il implore eſt lente & contentieuſe. N'a-t-on pas vu un écrivain, un philoſophe, ſolliciter juſqu'à vingt lettres de cachet contre ſa famille ? Sans un plus grand

examen, il doit être par là même le plus infortuné des hommes.

MAIS quel tribunal humain ne prêtera l'oreille à la voix accuſatrice d'un pere ! N'eſt-il pas un juge ſacré ? Nos formes juridiques ſont trop groſſieres pour deſcendre dans le ſecret des familles; & ſi elles ſont diſſoutes tout-à-coup par des paſſions non réfrénées, que deviendra l'état qu'il faut conſidérer comme un aſſemblage de pluſieurs familles ? Les miniſtres (il ne faut point chicaner ici ſur les mots) ne ſont-ils pas auſſi des juges ?

DANS les *affaires d'état*, dont les ramifications pénetrent & s'étendent de pluſieurs côtés, qui deſcendent dans pluſieurs conditions, ſe trouve un traître qui va vendre un ſecret important qui va donner une clarté fatale. La nation eſt léſée, ſi la foudre ne l'atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux, d'ailleurs ſi étrangers à ces faits, donneroient au coupable le tems de compléter ſon audace avec pleine impunité

TOUTES les *lettres de cachet* ne ſont donc pas injuſtes; il en eſt de néceſſaires, même d'inévitables. Si le bien qu'elles ont produit étoit mis au grand jour, on jugeroit de leur

importante utilité dans certaines circonſtances. Plus d'une fois l'autorité a purgé l'état & la ſociété de monſtres ténébreux, qui ſe flattoient que les loix ciyiles ſeroient impuiſſantes à leur égard.

Le mal, c'eſt qu'on les a trop employées pour des fautes indifférentes ou pardonnables, ou ſur de faux apperçus. La *lettre de cachet* devroit être conſidérée comme la foudre du redoutable Jupiter, faite pour terraſſer les géans ambitieux ou téméraires, pour les enſévelir en un clin-d'œil ſous leurs rochers audacieux. Mais il eſt indigne, je crois, de la majeſté de ces fleches foudroyantes, de tomber ſur ces roſeaux babillards, où le barbier a enfoui ſon ſouffle, pour ſoulager la démangeaiſon de ſa langue intempérante.

Il eſt des délits d'une nature ſi particuliere, dans une conſtitution monarchique, qu'elle a beſoin quelquefois de cette force coercitive, prompte & terrible. Heureux ſans doute les gouvernemens dont toutes les parties ſont tellement jointes, que la vigilance active de tous les citoyens ſupplée aux priſons d'état ! Mais ces gouvernemens ainſi organiſés ſont rares ſur la face du globe.

QUAND il n'y aura ni vengeance, ni surprise, ni petitesse dans la distribution des *lettres de cachet*; que ce tonnerre, s'élançant à propos du sein du paisible Olympe, n'aura point l'air d'une misérable fusée qui vous blesse au hasard, cette foudre des rois absolus, ce témoignage de leur grand courroux retentira avec majesté à l'oreille des citoyens. Loin de redouter ces traits de force & de puissance, il les regarderont comme la sauve-garde de l'état & du trône.

ON ne sauroit détruire, hélas! ce qui est fondu aujourd'hui & incorporé avec tout le reste. L'autorité qui s'éclaire & qui n'est plus inhumaine, rendons lui pleinement justice, admet chaque jour des modifications; elle a senti qu'il étoit de sa dignité & méme de son intérêt d'effacer les anciens abus. Ils tomberont insensiblement, du moins tout le promet, tout l'annonce.

LE comique (car où n'est-il pas?) se méle au sérieux d'une *lettre de cachet*. La foudre qui va vous terrasser est dans la poche de l'exempt, personnage qui n'exerce pas sans plaisir ses fonctions redoutables. Il est orgueilleux en secret de la foudre qu'il porte; il se croit

l'oiſeau de Jupiter : mais il marche à la maniere des ſerpens ; il ſe gliſſe, vous guette, ſe courbe devant vous, s'approche de votre oreille, & l'œil baiſſé, d'une voix flûtée, vous dit en ployant les épaules : *je ſuis au déſeſpoir, monſieur ; mais j'ai un ordre, monſieur, qui vous arrête, monſieur, de par le roi, monſieur.-- Moi, monſieur ?- Vous même, monſieur.* Vous balancez un inſtant entre la colere & l'indignation, prêt à vomir toutes les imprécations.... Vous ne voyez qu'un homme poli, révérentieux, honnête, qui s'incline, qui a la parole douce, les manieres civiles. Vous ſeriez le plus furieux des hommes, que vous voilà tout-à-coup déſarmé. Vous auriez des piſtolets, que vous les tireriez en l'air & jamais contre l'exempt affable. Bientôt vous lui rendez ſes révérences ; il s'établit même entre vous un combat de politeſſe & d'honnêteté. C'eſt une réciprocité de mots civils, de complimens, juſqu'à l'inſtant où les verroux retentiſſans vous ſéparent de l'homme poli qui va rendre compte de ſa miſſion, & dont le métier, aſſez lucratif, eſt d'enfermer les gens avec toute la grace, la douceur & l'urbanité poſſibles.

CHAPITRE XXVI.

Corbillard.

VASTE char ſervant aux magnifiques obſeques des princes, où l'on porte à ſon dernier gîte un grand perſonnage mis en plomb. Il va au lieu de ſa ſépulture ſe repoſer, le plus ſouvent de quels travaux ? des fatigues journalieres de la chaſſe.

LA marche lourde & lente de ce corbillard traîné par huit chevaux caparaçonnés & portant le deuil de Son Alteſſe, quel ſpectacle bizarre ! Les crêpes du cocher pendent juſqu'à terre. Les chevaux, ſous la caſaque noire & blanche qui les couvre, ſont indociles à l'ordre des funérailles. Le volume de ce char eſt élevé & fort ample, comme ſi le corps qu'il recele étoit celui d'un géant, ou d'un homme extraordinaire. Les armes du défunt ſont peintes au dehors d'une maniere également large & tranchante.

MAIS tandis que le deuil environne ce char funebre, ſous ſa vaſte toile qui eſt très-épaiſſe, doublement & triplement tendue, ſont des ouvriers

ouvriers en veſte, qui jouent aux cartes & aux dez ſur le cercueil royal pour ſe déſennuyer de la longueur de la marche. Ce que j'avance ici eſt un fait.

On diroit que ce corbillard eſt l'image des courtiſans qui ſemblent s'affliger; & que l'étiquette conduit à cette lugubre cérémonie. Les dehors peignent la triſteſſe; au-dedans des cœurs eſt la diſtraction.

Non, rien ne peint mieux les revers de la grandeur & le néant des repréſentations humaines, que ces bourreliers, ces garçons ſelliers, ces charrons qui, commandés pour racommoder le corbillard en cas d'accident, ſont cachés ſous la toile tendue, & roulent les dez ſur le corps de l'éminent perſonnage, lorſque tout l'appareil d'un deuil faſtueux, les flambeaux, les crêpes, le cortege ſacerdotal, les aumoniers à cheval, les timbales voilées font mettre toute la ville aux fenêtres.

CHAPITRE XXVII.

Guerre des Auteurs.

QUELQU'UN a voulu les réconcilier : ce ne n'étoit pas là un petit projet. On parle beaucoup de leurs diviſions. On rit, &, ſelon la coutume, on charge les couleurs. Il eſt vrai que les autres états malheureuſement ne préſentent pas plus de concorde & de fraternité. Les querelles les plus vives éclatent dans les profeſſions les plus graves. Rien ne lie les auteurs, & tout ſemble les déſunir. Ils manquent d'un point de ralliement ; ils peuvent vivre trente années dans la même ville ſans ſe rencontrer une ſeule fois. On eſt toujours fort empreſſé à leur faire des rapports infideles ou chagrinans. Le public s'amuſe de leurs rixes & ſemble les exciter à ſoutenir le combat. Il ſeroit très-fâché de les voir tous en bonne intelligence ; il y perdroit des ſcenes plaiſantes, ſans compter ce que cette union auroit de force & d'aſcendant pour en impoſer à ſes vagues déciſions.

AINSI le public, qui tout-à-la-fois veut rire

& conſerver ſa dignité, aime & condamne les querelles littéraires. Dès qu'un homme du monde fait une ſottiſe, on la cache avec ſoin. Si c'eſt un auteur, mille bouches ſont ouvertes pour la porter ſur les toits. On ne ſe met pas aſſez à la place d'un homme à qui l'on diſpute un ſtérile laurier qui lui a coûté tant d'efforts, & qu'on veut inhumainement rabaiſſer au milieu de ſes premiers ſuccès. Harcelé quelquefois par d'indignes rivaux, il a peut-être le droit de ſe montrer ſenſible. On a été ſouvent injuſte, violent à ſon égard; on l'a attaqué indécemment, & l'on exigera néanmoins qu'il chériſſe ſon adverſaire: comme ſi dans tous les états tout concurrent ou tout critique ne faiſoit aucun ombrage.

Malgré les diſcours exagérés de la malignité, les auteurs (nous oſerons le dire) ont moins de haine que d'orgueil, moins d'envie que d'ambition. Ils ſe voient & ſe rencontrent avec plaiſir; ils ſentent qu'ils ſont néceſſaires les uns aux autres; ils ſe plaiſent dans leurs diſputes vives & intéreſſantes; & quoique prolongées, elles finiſſent paiſiblement. Un rien les brouille, un rien les raccommode. Nous oſerons croire que, s'il ſe fréquentoient da-

vantage, ils apprendroient à s'entr'aimer. Faute de se connoître, ils tombent dans des préventions extrêmes, autant sur leur caractere respectif que sur leurs talens. Il pourroit résulter de leur fréquentation mutuelle un grand avantage, l'échange insensible de leurs idées. Il ne faut pas s'étonner s'ils tiennent opiniâtrément à leurs principes; lesquels sont le ressort actif & nécessaire de leurs travaux. Mais en même tems il est assez commun de les voir adopter des vérités qu'ils avoient d'abord méconnues ou combattues.

Quand au reproche qu'on leur fait d'avoir le sang un peu trop chaud, doit-on être surpris que des hommes qui ont la fibre aussi irritable, aient un amour-propre exalté lorsque des sots, nés pour l'apathie, se permettent d'être chatouilleux à l'excès?

Il faudroit aussi distinguer l'agresseur de celui qui ne fait que repousser l'injure, peser les circonstances qui transforment telle critique en un véritable outrage. Il faudroit suivre les démêlés des personnages, examiner les procédés antérieurs. Mais le public ne peut ni ne veut descendre dans ces détails; il prend les apparences pour la réalité. Cependant, mal-

gré tout ce qu'on publie, il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes de lettres ſincérement liés entr'eux, qui s'aiment, qui font plus encore, qui s'eſtiment. Sans quelques tyrans qui ont conçu le deſpotiſme au fond de leur cœur, & qui ſe connoîtront ou que l'on reconnoîtra ici ſans que nous les nommions, les gens de lettres vivroient peut-être tous en paix. Tout les y ſollicite, & nous appercevons le tems peu éloigné, où avertis par le ridicule, ils ſe pardonneront la différence de leurs opinions. L'inimitié ſe concentrera alors toute entiere contre les ſatyriques de profeſſion. Ceux-ci ſont les vrais ennemis de l'eſpece.

NOTRE averſion contre toutes les claſſes de tyrans ne nous permet point d'être modérés, quand nous les rencontrons ſur notre chemin; & nous n'avons jamais pu lire qu'avec un ſouverain mépris les rimes de leur chef, du trop renommé verſificateur *Boileau*, qui, au lieu d'armer la poéſie contre le vice & les méchans, en a fait l'art puéril d'injurier en vers ſes rivaux. Exemple fatal, que l'inſolence dépourvue de tout talent n'a que trop imité.

CET écrivain froidement exact n'avoit ni génie, ni enthouſiaſme, ni ſenſibilité. Aſſervi à

l'esprit dominant, il loua avec excès toutes les actions imprudentes de Louis XIV. Il le remercioit d'avoir terrassé l'hérésie, & l'encourageoit, en rimes bien sonores, à poursuivre son système d'intolérance. Puis il jetoit de l'opprobre sur ceux qui réussissoient moins bien que lui dans l'art difficile qu'il cultivoit; il se moquoit, lui bien pensionné, du poète pauvre; il railloit cruellement Colletet de son indigence, qu'il eût pu soulager.

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
Va demandant son pain de cuisine en cuisine.
. . . . . .
Horace a bu son soul quand il voit les Menades;
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner, le succès d'un sonnet.

L'HOMME qui a laissé ces vers subsister dans la réimpression de ses œuvres pendant quarante années, sans que le moindre retour à l'honnêteté l'ait engagé à les effacer, n'avoit que l'ame d'un rimeur.

TOUS les critiques de nos jours, qui se croient des Boileau, veulent marcher sur ses traces, & appellent les injures littéraires *la défense du bon goût*. Mais leurs satyres aussi inutiles que dures tombent dans le mépris; on

ne les lit plus, & ils sentent la vérité de cet aveu fait par leur maître :

C'est un mauvais métier que celui de médire.

CETTE fureur de dénigrer les productions de son confrere au nom du *goût*, de l'invectiver en renonçant aux premieres regles de l'honnêteté & de la justice, de transporter dans le paisible champ de la littérature la fougue des passions tumultueuses, est une vraie maladie qui ne cesse d'agiter quelques écrivains ; mais ils en sont punis : aucun de ces détracteurs n'a su faire encore un bon ouvrage. Ils ne sortent pas de la médiocrité. En répétant sans cesse que tout décline, il ne reste d'eux que le souvenir infamant des injures qu'ils ont adressées aux hommes de lettres les plus estimés & les plus connus.

CHAPITRE XXVIII.

Mèches à lampe.

C'EST pour vous, mes chers confreres, hommes de lettres, veilleurs déterminés, que je fais ce chapitre. J'ai à cœur que vous ménagiez votre vue ; je vous annonce des *meches*

qui n'exhalent ni fumée ni odeur. Votre lampe studieuse pourra brûler sans incommoder vos yeux ni votre poitrine. Ces meches sont composées de coton & tressées sur le métier; elles sont enduites d'une substance grasse, d'une odeur légérement aromatique. En brûlant elles ne donnent aucun noir de fumée, quelle que soit l'huile qu'on emploie; elles jetent une flamme claire & toujours égale.

Ces *meches* ont mérité l'approbation de l'*académie des sciences*; elles sont de l'invention de M. *Léger*, demeurant rue *Serpente*. En ayant vu par moi-même le bon effet, je m'empresse de les annoncer à mes amis, mes compagnons d'étude, qui veillent pour le plaisir & l'instruction du monde. J'ai fait jadis ces deux vers:

Sur un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'apperçus le génie; il méditoit encore.

CHAPITRE XXIX.

Tête tranchée.

C'EST un phénomene, tandis que les pendus ſont communs. Un tête tranchée laiſſe un long ſouvenir, & l'on en parle comme d'un évenement extraordinaire. La derniere qui tomba ſous le fer du bourreau, fut celle du comte de Lalli. Il fut décapité le 9 mai 1765, après avoir été conduit à l'échafaud dans un tombereau, lié & bâillonné. Le bourreau le manqua.

LE préjugé veut que le parent de celui que le bourreau a étranglé avec la corde ſoit flétri; mais quand il tue en ſéparant la tête du corps avec le glaive, aucune honte n'eſt imprimée ſur le front de ceux qui tiennent au *décollé* par les liens du ſang. Ainſi rien de plus faux parmi nous que la maxime que renferme ce vers :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud. (*)

(*) Ce vers fameux a fait naître ceux-ci, auxquels je ſouhaite une bonne fortune :

L'échafaud n'eſt honteux que pour le criminel,
Quand l'innocent y monte, il devient un autel.

C'EST préciſément le contraire. L'opinion régnante eſt viſiblement déraiſonnable & injuſte ; elle pouvoit avoir ſon équité lorſque les familles étoient patriarchales ; & qu'on puniſſoit pour ainſi dire, les chefs qui n'en avoient pas ſurveillé les membres. Mais aujourd'hui que toute famille eſt hachée, que le fils à peine adulte quitte ſon pere, que le frere eſt étranger à ſon frere, comment l'abſurdité & la cruauté de ce préjuge n'ont-elles pas encore ſervi à le ruiner de fond en comble ?

UN deſcendant des Montmorenci, des Biron, des Marillac, comptera avec gloire les têtes tranchées dans ſa maiſon. Les parens du comte de Horn, coupable du plus lâche aſſaſſinat, ne ſeront pas déshonorés, quoique celui-ci ait été rompu vif en place de Greve ſous la régence ; & un marchand de drap, parce que ſon beau-frere qu'il n'a jamais vu ſe ſera fait pendre, ne pourra parvenir aux petites charges diſtinctives de ſa petite communauté !

QUOI, les grands ont ſu s'affranchir de ce préjugé, & ils l'impoſeront encore aux petits, & les petits ne ſauront pas raiſonner comme les Montmorenci & les Biron ! Quoi, pour le

crime d'un ſeul, diffamer toute une famille! Quoi, cette déraiſon ne tomberoit pas devant l'exemple de nos voiſins qui, ſe dérobant à toutes les eſpeces de tyrannies, ont détruit ce préjugé révoltant!

Qu'arrive-t-il parmi nous? c'eſt que le juge qui va prononcer l'arrêt contre nn criminel, s'arrête quelquefois en voyant une famille bientôt déshonorée. Les punitions ne tombent plus, pour ainſi dire, que ſur des gens de la lie du peuple; les autres claſſes forcent l'impunité, le châtiment a perdu ſa terreur, & les loix leur majeſté.

On a vu ſans frémir le plus monſtrueux des ſpectacles. Des parens avertis que leur couſin ſeroit exécuté; pour éviter la honte d'une telle mort, pénétrer dans la priſon & mêler du poiſon aux alimens du condamné! Cet attentat qui offenſe toutes les loix divines & humaines, a été préconiſé, tant le point d'honneur aveugle l'homme, & le prive des lumieres naturelles! Une famille entiere, qui empoiſonne par orgueil un de ſes membres plutôt que de laiſſer aux loix leur dignité & à la punition ſon exemple! eſt-il un plus grand crime contre la ſociété?

TEL malheureux qui monte à la potence n'aura volé qu'une petite ſomme ; mais tel qui ſera condamné à perdre la tête aura cauſé les plus grands maux à la patrie & à l'humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur ; le fils du ſecond aura encore droit aux diſtinctions honorifiques. Il eſt ignoble d'être pendu pour un vol très-réparable ; il eſt preſque honorable d'avoir la tête tranchée pour avoir trahi ſon païs, délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des idées auſſi abſurdes, méritent d'être dominés en tout point par le joug le plus dur & le plus aſſujétiſſant, car il ne tient qu'à l'opinion publique de ſe réformer elle-même. Les nobles ont dit : nous monterons ſur l'échafaud ſans honte ; que les roturiers aient le courage & le bon ſens d'en dire autant, & le préjugé tombera.

ON ne ſait plus trancher les têtes, diſoit un ancien officier un peu chagrin, ſe promenant aux Tuileries. Du tems du cardinal de Richelieu, les bourreaux étoient bien plus habiles ; le cimeterre brilloit, frappoit & paſſoit comme l'éclair. Et comment tranchoit-on alors les têtes ? demanda un badaud. L'officier paſſant du grave au plaiſant avec cette

légéreté qui n'appartient qu'aux François : un gentilhomme, continua-t-il, condamné à mort sous Louis XIII, recommanda au bourreau de ne frapper que lorsqu'il feroit un certain signal. Il le répéta, croyant que le bourreau n'y avoit pas pris garde. L'exécuteur lui dit : *c'est fait, monsieur, secouez-vous*; & la tête tomba.

Le badaud eut une grande idée de l'habileté des bourreaux sous le regne de Louis XIII, & déplora le siecle où l'on a perdu l'habitude de bien couper les têtes.

CHAPITRE XXX.

Laitieres.

Une ordonnance de police a sagement défendu d'apporter du lait dans des vases de cuivre : mais le païsan opiniâtre les a gardés chez lui ; & pour contrarier la loi, il tire le lait de la vache dans le cuivre, & le transvase au matin dans les nouveaux pots de fer-blanc.

On falsifie le lait comme le vin : on y met de l'eau ; & la villageoise trompe la bonne-foi publique, comme si elle étoit de la ville.

Mais une faute plus grave, une cause réelle d'insalubrité, c'est que le lait provient quelquefois d'une vache pleine trop avancée.

Les laitieres arrivent le matin, jettent leur cri accoutumé & perçant: *la laitiere, allons, vîte!* Aussi-tôt les petites filles, à moitié habillées, en pantoufles, les cheveux épars, s'empressent de descendre de leur quatrieme étage; & chacune de prendre pour deux ou trois liards de lait. Si les laitieres manquoient d'arriver à l'heure, ce seroit une famine dans les déjeûnés féminins. A neuf heures, tout le lait aqueux est distribué.

Cette consommation est devenue considérable, depuis que le peuple, ne sachant plus que boire vu les impôts & la falsification, a pris un goût effréné pour la café; c'est une habitude journaliere dans les trois quarts des maisons de la ville. (*)

(*) Dans les montagnes de la Suisse, sur les rochers escarpés, où le luxe le plus ordinaire n'a pas encore pénétré, l'on trouve l'usage du café au lait, poussé jusqu'à l'excès. De quel étonnement ne fus-je pas frappé en voyant chez des pâtres la *cafetiere*, le *moulin à café*, le *sucrier*, parmi les ustensiles de premiere nécessité! D'où vient que le goût de cette boisson a pris si généralement & presqu'à

Ces laitieres en cotte rouge, basanées, & le plus souvent ridées, ne ressemblent pas à celles que Greuze a dessinées. Les tableaux de ce peintre sont tout aussi menteurs que les idylles des poètes, qui copient Théocrite & Gessner, près des choux & des carottes du faux-bourg Saint-Marceau. Nous tâchons dans nos esquisses rapides de nous rapprocher de la vérité, en les privant, de ces embellissemens factices qui défigurent le trait réel. Greuze a fait des portraits de fantaisie; mais ces figures voluptueuses & séduisantes qu'il s'est plu à représenter, ne sont pas celles qui viennent nous vendre du lait, du beurre & des fruits.

---

la même époque dans des climats différens? C'est une fureur. Mais que la Suisse pauvre paie un tribut aussi considérable à l'opulente Amérique, n'y a-t-il pas lieu d'admirer la fortune de cette feve qui donne à la canne à sucre un debouché nouveau & prodigieux? Les harangeres de la halle, les vendeuses de marée, ces femmes robustes prennent le matin leur café au lait, comme la marquise & la ducheſſe. C'est aux gens de l'art à déterminer en derniere analyse l'effet de cette boisson sur les tempéramens. Je ne vois plus personne à Paris déjeûner avec un verre de vin.

CHAPITRE XXXI.

Contraſte des Pariſiens avec l'habitant de Londres.

Les mœurs & le caractere de deux peuples voiſins, rivaux conſtans dans la carriere du génie & de la gloire, offrent des contraſtes remarquables, qui peuvent également ſervir à leur curioſité & à la perfection de leurs uſages. Ils peuvent s'enrichir de leurs découvertes reſpectives; & ſaiſis d'une vivifiante émulation ſe diſputer avantageuſement le ſceptre des arts, & l'honneur plus grand encore, de ſervir & reſpecter l'humanité. Cette prévention, qui les éloignoit l'un de l'autre, commence à tomber, graces aux progrès de la philoſophie, qui tempere les fureurs erronées de la politique; & le tems n'eſt pas éloigné peut-être, où chacun d'eux ſe réconciliera avec les idées qui lui ſemblent aujourd'hui les plus étranges.

Il eſt vrai que la nature n'a jamais imprimé une différence plus marquée entre deux nations qui ſe touchent. Elle s'eſt plu à établir une ſéparation morale, qui a droit d'étonner

tonner quiconque ſait réfléchir. De Calais à Douvres tout change, au point que, dans pluſieurs choſes, ce ſont les contraires qui font contraſte.

L'ESPRIT philoſophique, qui enviſage toujours la gloire de l'eſpece humaine avant celle d'une nation particuliere, prenant un juſte milieu entre l'orgueil national de ces deux peuples, a balancé plus d'une fois les avantages & les inconvéniens, mais ſans vouloir déterminer à qui appartient la prééminence. Il les a invités ſagement à profiter de l'échange de leurs idées: commerce digne d'eux, & fait pour les élever à la vraie grandeur, qui ne germe point ſur le ſol ſanglant des batailles.

CET eſprit de ſageſſe & de prévoyance pourroit aller plus loin dans ſon eſſor. Il pourroit annoncer d'une maniere non équivoque, la poſſibilité d'une alliance neuve, prochaine, conſtante, & ſinguliérement avantageuſe pour ces deux peuples: alliance qui ne ſera regardée comme une chimere que par le vulgaire des politiques, ſervilement attachés au vieux protocole des plus funeſtes idées.

CES politiques à vue courte n'apperçoivent pas que tout s'éclaire, que tout change au-

tour d'eux, & que le progrès des lumieres néceſſite aujourd'hui l'union la plus utile & la plus convenable.

QUAND le philoſophe lit l'hiſtoire, il eſt aiſément convaincu que les nations ont fait juſqu'ici à peu près le contraire de ce qu'elles auroient dû faire.

SI l'Angloiſ & le François, par un plus fréquent commerce & par l'épreuve mutuelle de leur caractere, pouvoient affoiblir cette ancienne jalouſie qui les a aveuglés juſqu'ici ſur leurs vrais intérêts; s'ils vouloient reſpirer dans une concorde parfaite & dans l'oubli de toute diſparité d'opinion, ils ſentiroient bientôt que leur antipathie n'eſt ni fondée ni réelle; qu'elle peut s'évanouir aiſément, & qu'ils ſont plutôt nés pour mêler & accroître leurs lumieres, & s'il faut ſe permettre l'expreſſion, pour jouir de leur ſupériorité naturelle ſur les autres nations de l'Europe.

CETTE alliance ſi plauſible aux yeux du philoſophe, & ſecrétement deſirée par quelques politiques à vue profonde & élevée, verſeroit des deux côtés l'inſtruction, l'abondance & l'exemple ſalutaire des plus heureuſes innovations.

Si la nation Angloiſe, en général, paroît avoir l'avantage quant à la douceur de la vie, la ſimplicité des mœurs, & les vertus tranquilles & domeſtiques, il ne tient qu'aux François de rencontrer le même bonheur, en préférant le luxe de commodité & d'aiſance à ce luxe faſtidieux & ridicule, qui ſemble éloigner les vraies jouiſſances à meſure qu'on appelle la prodigalité.

Nous pouvons donc adopter pluſieurs des ſages coutumes de ce peuple voiſin & reſpectable: & ce n'eſt qu'en l'étudiant ſans préjugés & avec le deſir du bien public, que nous parviendrons à cette prodigieuſe variété d'inventions & d'améliorations, qui cauſent une ſi agréable ſurpriſe aux étrangers qui abordent en Angleterre.

Malgré toute notre induſtrie, il faut avouer que le travail manuel, la philoſophie expérimentale, la dextérité dans les arts & les manufactures ne ſont point encore montés parmi nous au même niveau de perfection, auquel on les a portés chez nos voiſins. Heureuſe patrie, qui offre de plus le gouvernement le plus propre à concilier dans un juſte équilibre l'aſſujétiſſement aux loix & la dignité de l'homme!

Puiſſe ce peuple qui vient d'éteindre ſes diſcordes civiles, après avoir donné, dans cette criſe violente, l'exemple des plus étonnantes reſſources, offrir à ſes voiſins la communication de ſes richeſſes, de ſes lumieres, de ſes arts, & les doubler en les échangeant contre les nôtres! Ce ſera l'époque fortunée où chacune de ces deux nations jouira enfin de ſes véritables avantages, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui lui ſont accordés par ſa ſituation, ſes loix & ſon génie.

DÉJA les dames portent ſur leur tête la coiffure dite *l'union de la France & de l'Angleterre.* Il y a plus de ſens & de raiſon dans ce chapeau de nouvelle création, que dans maints ouvrages diplomatiques.

CHAPITRE XXXII.

Athéiſme.

NOUS ne le diſſimulerons pas; il n'eſt que trop repandu dans la capitale: non parmi les infortunés, les pauvres, les êtres ſouffrans, parmi ceux enfin qui auroient peut-être le plus de droit de ſe plaindre du fardeau pénible de

l'exiſtence ; mais parmi les riches, les hommes aiſés, qui jouiſſent des commodités de la vie.

Il faut conſidérer en même tems que cette déplorable erreur n'eſt pas raiſonnée chez le plus grand nombre, & que c'eſt plutôt oubli, inſouciance, diſtraction, amour effréné du plaiſir. Chez d'autres, l'athéiſme eſt la goutte ſereine de l'ame ; leur ame manque de toute eſpece de ſenſibilité. Ceux qui l'affichent ne ſont plus dans les ſociétés honnêtes que de miſérables perroquets, répétant des phraſes vieillies & décréditées. Rien ne tolere aujourd'hui cette montre déteſtable, & ce ſcandale eſt proſcrit preſqu'univerſellement.

L'athéisme eſt la ſomme totale de toutes les monſtruoſités de l'eſprit humain. Il y entre de l'orgueil, du fanatiſme, de l'ignorance, de l'audace ; c'eſt une manie deſtructive, qui fait un déſert du brillant ſpectacle du monde, & qui avoiſine beaucoup la démence.

Oui, l'orgueil de réformer les opinions vulgaires, de paroître n'avoir rien de commun avec les penſées les plus reçues, a donné naiſſance à l'athéiſme, d'autant plus que ce cruel ſyſtême a une fauſſe apparence d'élévation,

de grandeur. C'eſt un coup téméraire de l'imagination hautaine de quelques hommes qui ont mis dans leurs bouches, dans leurs écrits, ce qui n'étoit peut-être pas bien imprimé dans leur conſcience. Ne croyez pas qu'ils aient digéré leurs idées licencieuſes; ils ſe ſont étourdis pour étourdir les autres; ils veulent paroître plus orgueilleux, plus inſenſés qu'ils ne le ſont en effet. Au reſte, le plus hardi ne ſauroit franchir le doute; & quand il dit je nie, cela veut dire, *je doute.*

AVOUONS en même tems que l'eſprit de parti s'eſt ſervi trop fréquemment du terme d'athée pour frapper tout adverſaire & lui faire une bleſſure profonde. Le janſéniſte appelle le moliniſte athée; celui-ci le lui rend bien, & tous les deux crient à l'athéiſme contre le philoſophe.

QU'UN homme dans ſa maiſon mette ſon pot au feu le vendredi; la dévote, en mangeant ſon brochet, décide qu'il eſt athée. C'eſt un reproche mutuel que la haine, & non l'amour de Dieu enfante. Un habitué de paroiſſe appelle athée quiconque écrit une brochure. Tous les prétendus vengeurs de la religion ont voulu faire paſſer pour athées des hommes

dont les écrits reſpirent la morale la plus ſaine & la plus intéreſſante. Cette accuſation portoit autrefois des coups terribles ; mais trop prodiguée, elle ſe détruit d'elle-même.

L'ATHÉE par ſyſtême eſt un être dangereux ; & l'homme le plus éclairé doit penſer comme le peuple, qui juge par inſtinct que le plus ferme appui de la morale ſera toujours dans la connoiſſance du grand Etre qui ſcrute le fond des cœurs ; tandis que celui qui n'environne pas cette majeſtueuſe idée, eſt néceſſairement plus près qu'un autre de tromper ſon ſemblable, de ne contraindre aucune de ſes paſſions, & d'immoler tout à lui-même.

APRÈS y avoir long-tems réfléchi, j'affirmerai que j'aime encore mieux le fanatique que l'athée endurci dans ſon malheureux ſyſtême, par la même raiſon que je préférerois de me voir enfermé avec un furieux plutôt qu'avec un cadavre.

CHAPITRE XXXIII.

Babil.

POINT de peuple qui égale le François pour la volubilité de la langue. Le Parisien se distingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-long-tems sans rien dire, ou plutôt en disant des riens. Ecoutez une conversation de deux personnes qui se connoissent à peine; c'est une foule de complimens, puis de questions coup sur coup; tous deux parlent à la fois, & aucun ne se pique de répondre.

AU moindre marché dans une boutique, on entre en conversation sur un tas de choses étrangeres à l'objet; c'est un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, & la diminution de quelques sols use la poitrine des deux discoureurs.

ON a déja beaucoup parlé dans une chambre; mais ce n'est pas encore assez: il est d'usage de recommencer la conversation à la porte, sur le pallier & tout le long de l'escalier. On se répond encore quelques mots jus-

ques dans l'éloignement, & toute cette abondance de paroles ſe réduit à des répétitions.

DANS les cafés, oyez les diſputes criardes, bavardes & ſottiſieres. Ici ſont des rimeurs échauffés, qui ſe tranſportent pour ou contre des hémiſtiches; plus loin d'épais bourgeois, qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue eſt ſi familiere aux Pariſiens, que chaque table de café a ſon parleur. S'il eſt ſeul, il entretient le garçon affairé, la cafetiere qui change la monnoie, & à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

LES cochers & charretiers, après les juremens uſités, commencent entr'eux une rixe de paroles groſſieres; les gourmades n'arrivent qu'à la ſuite du bavardage, & le bavardage reprend après les coups de poing.

DANS les coches d'eau on ne s'entend point; c'eſt une rumeur confuſe, perpétuelle. Les mariniers ont peine à ſe communiquer les mots de la manœuvre. Quand deux coches viennent à ſe rencontrer, il s'élance de chaque tillac quelque voix *forte en gueule*, qui devient excitative pour tous les paſſagers. Alors c'eſt une bordée d'injures précipitées; c'eſt à qui réduira ſon voiſin *aux abois*. Les voix tonnantes &

aigues ſe répondent ; & les coches ſont à deux cents toiſes, qu'une clameur prolongée vient encore porter à l'oreille une ſottiſe modulée ſur un ton particulier.

Il eſt donc impoſſible au gouvernement de lier la langue du Pariſien. Affilée, aiguiſée, babillarde, pétulante, elle s'exerce ſur tout & par-tout. On babille dans le ſallon doré, comme dans la tabagie enfumée ; on s'arrête dans les rues pour cauſer. Les voitures ſéparent les dialogueurs qui, malgré le danger & la remontrance du cocher, ſe rejoignent auſſi-tôt pour achever leur phraſe futile.

Est-ce dans l'organiſation du Pariſien qu'il faut chercher la ſource de ce déluge verbeux, intariſſable ? Les vers de Voltaire & les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entieres, & les journaliſtes ont reverſé enſuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

Les journaliſtes ne ſont-ils pas des eſpeces de babillards, qui entaſſent par jour, par mois, par ſemaine, des mots vides de ſens, & qui, pour démontrer le vice d'une période & la mauvaiſe ſtructure d'un hémiſtiche, emploient à cette grande réformation pluſieurs feuilles de

papier ? Si l'intimé des *Plaideurs* remonte au-delà du déluge, tout journaliſte ne commence-t-il pas ſon rapport par vous parler du ſiecle d'Auguſte & du ſiecle de Louis XIV, & le tout pour infirmer la naiſſante célébrité d'un auteur ? N'a-t-on pas imprimé dix mille brochures ſur la prééminence de Corneille ou de Racine ? N'a-t-on pas répété faſtidieuſement dans toutes les ſociétés leur ennuyeux parallele, & les jeunes rimeurs ſavent-ils dire encore autre choſe ?

PHOCION appelloit les babillards, *larrons de tems*. Il les comparoit enſuite à des tonneaux vides, qui rendent plus de ſon que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés, orateurs des ſalons, orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n'êtes que des futailles !

VAINEMENT voudroit-on étouffer dans le Pariſien un babil indiſcret ou préſomptueux qui lui eſt naturel ; ce penchant eſt irréſiſtible. Depuis la tête du miniſtre juſqu'à la jambe du danſeur, il faut qu'il diſe ſon mot ſur tout ; il faut qu'il répete l'épigramme du jour ; c'eſt pour lui un triomphe. Mais ſon caquet eſt auſſi inconſtant que ſes idées. Attendez huit jours, & ce parler bruyant qui ſembloit devoir

tout renverſer, quittera un édit ou un miniſtre, pour tomber ſur une ariette ou ſur un demi-poète.

CHAPITRE XXXIV.

Fat, Fatuité.

LE magiſtrat, quand il eſt fat, l'eſt beaucoup plus que l'homme d'épée.

QUI croiroit que le fat de nos jours eſt une eſpece de miſanthrope qui fronde tout, affiche un grand fonds de mépris pour tous les hommes, & ſeroit infiniment cauſtique s'il avoit le talent de l'être ? Sa mémoire n'eſt plus meublée d'un amas de mots nouveaux, de noms d'étoffes, de ragoûts, de vins, de chevaux, de chiens, de bijoux, d'équipages; il eſt ſilencieux & froid. Il veut qu'on le croie profondément occupé de quelque grand objet.

LA fatuité prend ſa ſource à la cour, & n'y exiſte pas, parce que le courtiſan ne prononce pas même l'orgueil qu'il a dans le cœur ; mais le fat veut imiter le courtiſan,

& les manieres fauſſes, affectées, naiſſent en foule. De là vient qu'un fat de cette eſpece dit à la ville : *J'arrive de la campagne.* --- *Voilà donc pourquoi vous êtes d'une rareté ſi ſinguliere ; quelle manie avez-vous de vous inviſibiliſer ?* --- *C'eſt que nous avons chaſſé la groſſe bête.*

Les ſottiſes pariſiennes ſont ordinairement ſi fugitives, qu'on ne peut plus les conſidérer que comme des ombres légeres, qui doivent fuir dans le vague du tableau. Le perſiflage a diſparu avec les agréables du jour ; le ton des halles, illuſtré pendant un moment par Vadé, n'eſt plus en vogue nulle part. Les pages des auteurs ne ſont plus *divines.*

Il faut avertir les Allemands qu'on ne voit plus les petits-maîtres papillonner de loge en loge, faire les ſinges par le trou de la toile, traverſer le théatre, tracaſſer les actrices dans les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres. On ne les voit plus ſe ranger en haie aux portes des ſpectacles, penchés micorps, pour critiquer plus à l'aiſe les jambes des femmes qui deſcendent des équipages. Aujourd'hui c'eſt le paſſe-tems des clercs de procureurs. Il faut leur dire auſſi que les pe-

tites-maiſons n'ont plus l'air de myſtere, & que les petits-ſoupers ſe font tout bonnement chez ſoi.

Je regrette le tems où les gens du bel air ne ſavoient pas lire. Aujourd'hui ils parlent de tout; tel marquis converſe, comme un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur pourroit écrire.

Louis XIV diſoit à Philippe V ſon fils, partant pour l'Eſpagne : *Ne paroiſſez pas vous choquer des figures extraordinaires que vous trouverez à Madrid; ne vous en moquez point.* Voilà bien l'eſprit de la nation fidélement empreint dans les paroles du maître. N'étoit-ce pas dire, en d'autres termes; on ne ſait s'habiller, marcher, converſer qu'à Verſailles; mais ſupportez un peu ces Eſpagnols, ſur leſquels vous allez régner.

Du clinquant, des graces, une nuance d'eſprit ſur un grand fonds d'arrogance, telle eſt l'eſſence du fat de nos jours. Il paroît dans telle ſociété infiniment aimable, & dans telle autre infiniment ſot. Il parle de l'*extrêmement* bonne compagnie avec un ſérieux, un ſiegme remarquable; il ſe peint tout en laid, excepté ſon propre individu.

Le fat ne conçoit pas pourquoi l'on s'entretient journellement des artiſtes célebres, de tous ceux qui ſe diſtinguent dans les ſciences & dans les arts, & pourquoi l'on n'a preſque rien à dire de lui.

Mais les fats les plus curieux ſont parmi les abbés de cour ; ils ont toujours des migraines, des rabats de gaze, des manteaux de ſoie, de petites graces maniérées. Ils parlent d'un ton modeſte de leur crédit ; ils ne veulent paroître ni philoſophes ni dévots ; ils ont un amour-propre qui viſe à toutes les ſortes de diſtinctions : ce ſont néanmoins les êtres les plus inutiles qui végetent à Verſailles.

Il eſt auſſi des fats parmi quelques écrivains qui s'encenſent d'abord réciproquement, & ſe font paſſer les uns les autres pour de ces génies dont la nature eſt avare, & qu'elle produit avec effort. Cela va bien dans la même maiſon pendant ſept à huit mois : mais au bout de ce tems, une brouillerie ſurvient ; ces grands génies ſe tranchent l'un l'autre leur tête de coloſſe, & ne s'appellent plus que pygmée.

Quelle eſt l'ambition d'un fat de cette

eſpece ? C'eſt le plus ſouvent de captiver la ſtupide adminiſtration de quelque plat perſonnage.

LE philoſophe, jeté dans cette foule d'hommes à prétentions, ſe croit quelquefois obligé de ſacrifier aux bizarreries & aux uſages de la ſociété. C'eſt une erreur de ſa part, & qui eſt même déſavantageuſe à cette ſociété; car qui rompra le premier le torrent de ces folles habitudes, ſi ce n'eſt lui ? Qui oſera s'écarter de la route commune, ſi ce n'eſt l'homme diſtingué par ſes lumieres & par ſes mœurs ?

POURQUOI donc le courage manque-t-il à celui qui a le front de braver la tyrannie ? c'eſt qu'il redoute le ridicule, arme légere & perçante du beau monde ; mais lorſqu'enfin les hommes haraſſés de leurs propres préjugés auront conſenti à ſecouer les plus tyranniques, ils ſeront tout étonnés que perſonne n'ait oſé le premier porter la main à un édifice auſſi fantaſtique.

JUSQU'A quel point peut-on braver la mode? C'eſt une grande queſtion.

NOTRE politeſſe a pris la teinte d'une ironie malicieuſe : on ſubſtitue le compliment

ment à la penſée. Il eſt convenu qu'on pourra nuire, pourvu qu'on ne diſe rien en face que d'agréable & de flatteur. Cette méthode eſt le ton de la bonne compagnie; & il eſt preſque permis d'être pervers, lorſque l'on eſt très-poli.

On diſſimule les propos déſagréables qui ſont venus à notre connoiſſance, parce que ce n'eſt plus le tems où un mot équivoque, un geſte d'inadvertance exigeoit du ſang. On n'a plus la même attention dans ſes paroles, & l'on ſe venge ouvertement avec les mêmes armes qui nous ont bleſſés.

Quand la logique ſcholaſtique jouiſſoit encore de quelqu'honneur, on raiſonnoit de ſuite en diſcutant le pour & le contre. Aujourd'hui que le ſtyle épigrammatique a pris faveur, on paſſe de branche en branche, & une converſation raiſonnée & ſuivie paroîtroit inſoutenable.

On diſoit autrefois, *menteur comme un laquais.* Cela vouloit dire que les hommes d'une certaine condition ne mentoient pas. Aujourd'hui, avec quelle effronterie ne prodiguent-ils pas de vaines promeſſes!

Si la vraie politeſſe conſiſte dans l'inten-

tion, qu'eſt au fond la nôtre ? Mais dans ſon menſonge elle met du liant dans le commerce du monde, & perſonne pour ſon intérêt ne s'aviſe de pénétrer au-delà de la ſurface.

Il nous eſt venu depuis peu une clarté fatale ; on s'eſt apperçu que le deſir d'une grande réputation étoit un préjugé. Et qui nous a donné cette idée deſtructive ? c'eſt le ridicule que le fat moderne a ſu jeter ſur une vertu, & le plus ſouvent ce ridicule a été l'ouvrage d'un bon mot.

CHAPITRE XXXV.

Table.

On ne dine plus qu'à trois heures, & les repas ſont devenus très-courts. Qui oſeroit arriver dans une maiſon pour ſouper avant neuf heures & demie ! On aime mieux tuer le tems, ou reſter à bâiller chez ſoi au coin de ſon feu, que de ſe préſenter avant l'heure décidée par l'uſage.

Pour ne pas avoir l'air d'un déſœuvré,

l'on arrive deux minutes avant que le maître-d'hôtel apparoiſſe ; car le maître-d'hôtel ne dit plus à haute voix, comme ci-devant, *madame eſt ſervie :* il ſe montre.

POURQUOI prie-t-on à ſouper ? pour faire voir qu'on a un excellent cuiſinier ; pour étaler ſa vaiſſelle & ſa porcelaine. Pourquoi préſente-t-on différentes liqueurs & différens vins ? A peine y goûte-t-on ; on n'a pas le tems de boire ; on ſe leve de table précipitamment ; on n'a voulu montrer que ſa magnificence.

LE poëte qui dévore comme un loup, trouve que le tems des repas eſt furieuſement abrégé. Il a beau ſe rabattre chez le fermier général, celui-ci raccourcit ſes repas comme le grand ſeigneur, & le financier lui-même n'a plus de ventre.

O comment le poëte n'a-t-il pas déja fait une ſatyre contre ces repas ſuccincts ! Il eſt paſſé, le bon tems de la gourmandiſe ! Le ſervice change en un clin-d'œil, comme une décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas, ne ſervant & n'écoutant perſonne, de très-mauvaiſe humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'eſt un académicien vorace ; il fait

qu'il n'a pas de tems à perdre ; il regrette le ſiecle de Charlemagne, où l'on reſtoit quatre heures à table. O quelle force prodigieuſe a l'eſtomac d'un académicien ; venez le voir manger. Cela eſt plus curieux que tout ce qu'il pourroit vous dire.

C'EST à table, c'eſt à la clarté des bougies que les femmes aiment à ſe montrer. Toutes ont aujourd'hui les cheveux de la méme couleur. On fut indécis long-tems ſur le choix des brunes & des blondes : on mit d'accord ces rivales, en préférant les rouſſes. Les femmes affectent cette ardente couleur, en uſant d'une poudre qui leur en donne le teint & les cheveux.

CHAPITRE XXXVI.

Poſtérité des vrais Philoſophes.

VOUS ne la trouverez, cette rare poſtérité, que dans les murs de la capitale. Là ſont cachés une foule d'hommes aimables & inſtruits, qui partagent leur tems entre les douceurs de la ſociété & l'étude, qui jouiſſent

de tous les arts, qui vivent tranquilles dans un loiſir ingénieux. Allez les voir, allez les entendre ; ils poſſedent la raiſon dans toute ſa pureté, la raiſon accompagnée des bienſéances.

VOILA ce qui fait chérir Paris, voilà ce qui compenſe la foule de ſes incommodités. Vous y trouvez des philoſophes dont la converſation eſt un charme toujours renaiſſant. Tout ce que les arts & les ſciences ont de plus délicat & de plus ſublime, vous eſt révélé par ces hommes qui, ſans être ſéparés des affaires, ne s'y abandonnent point, & pour qui l'Europe entiere eſt un ſpectacle mouvant & curieux dont ils jugent les acteurs divers, riant aux *farces* & pleurant aux *tragédies*.

QUAND le François eſt ſage, il eſt le chef des philoſophes. Ceux dont je parle jugent tout ce qui ſe fait ſans enthouſiaſme & ſans froideur, ſavent apprécier tous les talens, prononcent pour eux-mêmes & non pour autrui. Le point de vue réel des objets ne leur échappe pas ; mais c'eſt à l'oreille de la confiance & de l'amitié que toutes ces curieuſes vérités ſe débitent. Le papier n'eſt pas fait pour les recevoir.

CES philoſophes, qui n'en affichent pas même l'extérieur, vivent avec décence, avec ſageſſe; ils font grand cas du repos & de la tranquillité; ils gardent leurs idées pour leur propre conduite. Leur caractere, tout-à-la-fois grave & gai, pourroit être comparé à un fond ſérieux, égayé par des fleurs.

CHERCHEZ à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Londres même, vous n'y trouverez point autant d'individus de cette claſſe diſtinguée, qui raiſonnent & qui plaiſantent, qui allient la fineſſe à la profondeur, qui gardent toujours une porte ouverte aux vérités nouvelles, & qui, auſſi éloignés des bavardes académies que des bureaux miniſtériels, ne laiſſent rien paſſer de ce qui ſe fait ſans le juger à leur maniere.

ILS ont fait revivre l'ancienne liberté de la philoſophie; & l'on peut affirmer que c'eſt la portion d'hommes la plus éclairée & la plus impartiale qui repoſe ſur aucun point du globe.

IL ne faut pas les confondre avec ces ridicules connoiſſeurs déſœuvrés & ſtériles, qui veulent que l'on honore leur oiſiveté, & qui

ſont tout étonnés quand on ne leur demande pas leur ſuffrage.

Les philoſophes dont je parle ne vivent pas dans l'oiſiveté abſolue ; ils ſavent travailler dans le cabinet & parler dans le monde. Ils ont étudié & connoiſſent bien la liaiſon des ſciences avec le bonheur & la richeſſe de l'état ; ils ſeroient tentés de parler plus haut : mais malgré l'amour de la patrie qui les domine, la complication des abus leur paroît un nœud ſi embrouillé, que les circonſtances les forcent à s'envelopper dans une vertu à peu près ſtérile. Quelques unes de leurs idées, ſi elles tranſpiroient, feroient du bien probablement. Ce ſeroit aux hommes en place à épier, à conſulter ces moraliſtes éclairés, qui cultivent la vraie philoſophie morale & politique ; mais l'ambition a des mains & n'a point d'oreilles.

Quelques étrangers ont été à portée de reconnoître ces philoſophes, qui n'en ont pas arboré l'enſeigne. Ils ont ſu les eſtimer ; ils ont emporté d'eux l'idée la plus favorable : ce n'eſt que dans une grande ville, ouverte à la communication de tous les arts, que pouvoit ſe propager cette foule d'hommes

inſtruits, qui ont ſu échapper pendant leur vie aux traits d'une double perſécution, garder leur ame pour eux, & ne point compromettre, dans un ſiecle tel que le nôtre, leur tranquillité ni leur bonheur.

VOILA le modele d'une race d'hommes que les autres nations envieront vainement. Il n'y a que Paris & ſes mœurs aiſées & ſociales pour renfermer de pareils individus, & pour donner le développement néceſſaire à leurs obſervations multipliées.

CE que le gouvernement apporte de gêne & de contrainte ne fait qu'aiguiſer leur conception & raffiner leur ſtyle. Il eſt unique, il n'appartient qu'à la capitale; c'eſt, pour ainſi dire, la fonte heureuſe de pluſieurs ſortes d'eſprits; il en réſulte une raiſon aſſaiſonnée, & la tournure la plus piquante dans l'expreſſion.

CE ſtyle là ne peut pas s'imprimer, parce qu'il dépend d'une foule de nuances particulieres, que l'on s'entend, que l'on ſe devine au premier mot, & que l'on rit du ſimple rapprochement qui devient un trait de lumiere.

CES philoſophes vivent au milieu de la ſottiſe & de la folie, & paſſent entre deux

ſans toucher. Habiles dans la ſcience du cœur humain, ils ſe rapprochent de la ſociété des femmes, parce que la haute philoſophie nous y ramene toujours. N'étoit-ce pas un plaiſir philoſophique que de voir une belle Grecque examiner avec délicateſſe & ſcrupule ce que c'étoit que la véritable gloire, & s'occuper auſſi ſérieuſement de la république que de ſes cheveux? Il eſt auſſi parmi nous de ces femmes dont la ſenſibilité s'étend à tout, & qui ſont habiles à prononcer ſur un édit comme ſur une piece de théatre.

VOILA, je le répete, le charme de la capitale; voilà ſon grand, réel & conſtant avantage; voilà ce qui fait que l'homme de lettres y tend inceſſamment; il cherche l'élément de la penſée. Il ne ſe ſent bien que dans cette atmoſphere philoſophique, où toutes les idées graves, plaiſantes, majeſtueuſes, ſe marient ſans ſe choquer. Il a beſoin de renouveller ſon ame dans ce lycée des eſprits qui n'ont rien d'extrême.

AILLEURS ce n'eſt plus le même ton, la même ſimplicité, la même fécondité. L'homme de lettres n'eſt point entendu, & il n'entend point; il eſt réduit à écouter, ſans pouvoir

comprendre. Ce n'eſt plus cette langue de Paris qui effleure & approfondit, qui voltige & qui plane, qui étend les rapports, les varie, montre à-la-fois le côté plaiſant & le côté ſérieux; alors l'homme de lettres hors de ſa patrie, ne retrouvant plus la juſteſſe ni la netteté des idées, encore moins leur force & leur profondeur, ſe tait plutôt que de profaner ce langage délicat & mixte qui diſtingue ceux qui des mots ſont remontés aux idées. Il ſe recueille en lui-même, étudie les geſtes & laiſſe trotter les langues; car que de gens prennent la parole pour la converſation !

Les plus grands détracteurs de la capitale, frappés de cette prompte communication des idées, de cette électricité rapide des eſprits, de ces graces naturelles de ſtyle, ont conſervé un profond ſouvenir de la converſation qui regne à Paris parmi les lettrés, des clartés ſoudaines qu'elle fait naître, de l'urbanité heureuſe qui colore la contradiction la plus évidente; & l'Anglois, l'Italien, l'Allemand qui ont été témoins de cette lutte intéreſſante des eſprits, rendront hommage à l'expreſſion du philoſophe Pariſien. Il eſt fait pour

donner des leçons en ce genre à tous les autres peuples de la terre.

CHAPITRE XXXVII.

Secrétaires du Roi.

Le nouvel ennobli qui vient d'acheter cette charge, tout étonné de sa régénération, est presque honteux d'avoir été roturier. Il s'éloigne de toutes ses forces de la classe dont il sort. Il a si peur qu'on ne se souvienne de sa roture décédée, qu'il emploie ses richesses à capter la bienveillance des hommes nobles. Il aime à se frotter contr'eux ; on diroit du fer qui cherche à s'imprégner de l'aimant.

Il ne sort pas du nouveau tourbillon où il est entré ; il se persuade bientôt qu'il y a toujours vécu. Ayant passé la ligne de démarcation, il ne regarde plus en arriere qu'avec effroi, & sa conduite est constamment en garde contre un roturier.

Oh, comme il voudroit faire boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'environnent ! Comment se rappeller que l'on tenoit l'aune, le marteau il y a six mois ; que l'on

couroit tout crotté négocier aux quatre coins de la ville, reſcriptions, billets des fermes, actions des Indes?

Le fils d'un ſecrétaire du roi ſera plus noble que ſon pere; auſſi l'acheteur de la charge n'enviſage-t-il qu'avec un certain reſpect ce fils qui, épurant la race, devient la tige d'une famille de gentilshommes. Son imagination ravie ſe proſterne devant ſes petits-fils, qui ſeront décorés de titres & n'auront rien de commun avec la ſouche originelle.

En attendant ces majeſtueuſes deſtinées, le ſecrétaire du roi ne ſauroit abandonner tout à coup les manieres bourgeoiſes. Il a beau s'étudier, c'eſt toujours M. Jourdain dans ſa maiſon. Le noble ne paroît que lorſqu'il traverſe la ville en ſilence dans ſon équipage; & pour repréſenter comme il faut, il devroit ſe taire toujours.

On croyoit que les négocians, ſatisfaits d'un nom eſtimable, ne feroient plus leurs enfans gentilshommes, & ſeroient revenus de l'idée d'acheter une nobleſſe qui ne ſert qu'à marquer leur diſtance d'avec la haute & véritable nobleſſe.

Quand le roi la donne pour ſervices ren-

dus à l'état, elle a une valeur bien différente de celle qui ſe paie.

CHAPITRE XXXVIII.

Bal d'Enfans.

On ne danſe plus au bal de l'opéra; on ne fait plus qu'y courir; on n'y cherche que la confuſion; on ſe marche ſur les pieds, on s'étouffe: voilà le grand plaiſir; mais plus de contredanſes.

La danſe eſt ſi perfectionnée aujourd'hui, qu'il faut danſer avec une ſupériorité marquée pour s'en mêler. Quand *Marcel*, la tête appuyée ſur une de ſes mains s'écrioit, *que de choſes dans un menuet!* prévoyoit-il lui-même que bientôt il ne ſeroit plus permis de danſer pour ſon plaiſir, que l'homme du monde deviendroit acteur dans un bal paré, & qu'il danſeroit pour être applaudi?

Des perſonnes qui n'atteignent point à ce degré de perfection qui nous rend ſi difficiles, ſe diſpenſent de danſer. Les bals d'enfans ont achevé de proſcrire la danſe. Ces petites créa-

tures déploient tant de graces & de légéreté ; qu'il n'eſt plus permis de ſe préſenter après elles. On s'excuſe, parce qu'on ſent qu'on n'atteindroit pas à ces attitudes légeres & naïves, & la mere à vingt-huit ans n'oſe pas joûter avec ſa fille.

Les prélats aſſiſtent à ces bals d'enfans ; ils étalent leurs croix paſtorales, & voient avec complaiſance les menuets & les quadrilles. Ils cauſent avec les vieilles tantes en coiffe, qui ont en horreur le ſcandale du bal public. Mais quand la danſe eſt concentrée dans l'appartement d'une préſidente, que des têtes mitrées ſont témoins des pas & de la cadence de petites filles de douze à treize ans, la danſe proſcrite par l'égliſe ſemble s'être réconciliée avec ceux qui l'anathématiſent.

Il n'y a rien de plus ſérieux que les bals qui ſe donnent à la cour. Tous les détails ſont d'une importance extrême. L'étiquette préſide au moindre rigodon, l'étiquette plane ſur les danſeurs : tout eſt calculé, meſuré, arrangé. L'archet du violon marche en cérémonie.

Benoit XIV, tout grand homme qu'il étoit, ne put contenir le rire fou de jeunes Fran-

çois qui ſe trouvoient à ſon audience. Mais ſi le François, monté au Vatican, rit en préſence du ſaint pere, en revanche, il eſt exceſſivement ſérieux dans un *bal à la cour*, & il eſt peut-être permis de rire à ſon tour de celui qui eſt ſi grave en danſant à Verſailles, & qui rit à Rome en face de la papauté.

TANDIS que les vaiſſeaux couroient les mers pour rapprocher leur tonnerre deſtructeur avec une préciſion géométrique; que deux nations forçoient les élémens pour rencontrer dans l'immenſité de l'océan le point où elles rougiroient les flots de leur ſang, le jeune Veſtris danſoit à Londres & ſubjuguoit l'Angleterre. Ses entrechats, plus puiſſans que nos bombes, enlevoient l'aveu de notre ſupériorité, & nous étions ſecrétement flattés du triomphe de notre compatriote.. Or, il faut ſavoir à qui il appartient dans ce monde de rire profondément, véritablement. Salut Rabelais; ſalut Montaigne, ſalut Shakeſpeare; ſalut Moliere; ſalut La Fontaine; ſalut Sterne; & toi leur devancier, ſalut Lucien. C'eſt avec vous, mes chers auteurs, qu'il faut s'épanouir la rate, & ſur la danſe figurée, & ſur la danſe

folemnelle & fur les graves violons.... O bals d'enfans..... grands....

CHAPITRE XXXIX.

Enregiſtrement.

Il y a des choſes inconcevables dans les gouvernemens modernes, & qu'on aura peine à comprendre un jour. Les contemporains eux mêmes, quand ils viennent à réfléchir ſur le mot *enregiſtrement*, ne conçoivent pas ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux.

Un parlement aſſemblé & que regarde la nation, attentive à ſes mouvemens, réſiſte à l'autorité royale. Le peuple en ſilence attend l'iſſue du combat. Le ſouverain qui a ſoif d'argent, envoie pluſieurs fois l'ordre d'*enregiſtrer* ſon édit. Le parlement s'y refuſe conſtamment, il allegue que le roi n'a pas un pouvoir illimité, qu'on ne ſauroit forcer *la cour des pairs à enregiſtrer* des choſes contraires à la juſtice, au bien de l'état, à ſa propre conſcience. Le ſouverain tonne, éclate, menace, envoie *lettres de juſſion*. Rien n'y fait; chaque membre tient bon & refuſe d'obéir. Toute une province dit:

Voyons

Voyons ce que deviendra ceci, & ſi nous gagnerons, à ce grand conflict, un dixieme de notre bien.

Le parlement bataille avec vigueur : il cite pluſieurs traits hiſtoriques qu'il tâche de faire cadrer avec la queſtion préſente.

Tout à coup arrive un papier roulé d'une autre maniere, & qu'on appelle *lettre de cachet.* La volonté du roi n'y eſt pas plus expreſſe que dans les *lettres de juſſion.* A l'inſtant, c'eſt à qui paiera plus vîte des chevaux de poſte pour voler au lieu de ſon exil. L'auteur des hardies remontrances interrompt ſa phraſe commencée ; & briſant ſa plume, ſe rend précipitamment au ſéjour indiqué, quelque ſauvage ou quelqu'éloigné qu'il puiſſe être.

Réſister d'un côté, obéir de l'autre, ne diroit-on pas que ces deux ordres, ſi différemment reçus, ne ſont pas émanés du même pouvoir ? Mais la coutume fait dire & penſer à chaque individu : hier je combattois en corps pour l'intérêt du peuple, aujourd'hui j'obéis à l'ordre adreſſé à moi ſeul. Les interpretes du peuple peuvent remontrer au ſouverain ; mais l'individu particulier doit céder à ſa volonté ſuprême. Et voilà l'opinion qui donne

à la magiſtrature ces alternatives de réſiſtance & de ſoumiſſion, dont les hiſtoriens auroient peine un jour à rendre compte.

QUELQUEFOIS on réſiſte au miniſtre plutôt qu'au monarque. On ne peut demander ouvertement le renvoi d'un homme qu'il a choiſi; mais on attaque indirectement l'homme en place juſqu'à ce qu'il ſoit ſacrifié.

LES parlemens auſſi attaquent la cour avec des mots embarraſſans & captieux, qui d'ailleurs ne ſont pas ſuſceptibles d'un examen raiſonné, encore moins d'un jugement définitif. Que fait la cour, non moins fine & plus adroite ? au lieu de vouloir entendre, elle envoie au parlement des phraſes tout auſſi obſcures, tout auſſi difficiles à expliquer. Les mots s'éloignent de toute interprétation nette & claire; & après l'envoi mutuel de ſes ſérieux *logogryphes* où perſonne n'a voulu rien dire de poſitif, le poids de l'autorité ſubſtitue aux vaines paroles ce qui ſubjuguera en tout tems & en tous lieux l'éloquence & les raiſonnemens.

LE chef-d'œuvre de la politique, ſeroit ſans doute l'établiſſement réel d'un pouvoir intermédiaire entre les rois & les peuples, également conſervateur de l'autorité royale &

des droits des hommes. Mais comment rencontrer cet équilibre ? Quelle conſtitution eſt parfaite ? Tout état a ſes balancemens ; pluſieurs principes en politique ſont couverts d'un voile qu'il ne faut pas lever. Un prononcé rigoureux détruiroit la magie de preſque tous les gouvernemens modernes.

C'EST pour cette raiſon qu'on s'abſtiendra, je crois, de part & d'autre, de décider d'une maniere préciſe & authentique la vraie ſignification du mot *enregiſtrement*. Une heureuſe obſcurité laiſſe à chacun l'idée d'un futur ſuccès. L'équivoque entretient la tranquillité générale. Ainſi les agens moteurs de la nature ſont indéfiniſſables, & il eſt bon qu'en politique la force des agens réels ne puiſſe être calculée ni déterminée. Il faut que l'idée de toute puiſſance qui gouverne nage dans un vague myſtérieux ; la cohéſion des parties d'un vaſte état tient déja un peu du miracle. Enfin, toute queſtion politique, forcée dans ſes derniers retranchemens, devient dangereuſe ; c'eſt ce que l'expérience a prouvé derniérement. La paix eſt revenue avec le jour douteux dans lequel ces queſtions doivent reſter enveloppées.

CHAPITRE XL.

Bicêtre.

ULCERE terrible ſur le corps politique; ulcere large, profond, ſanieux, qu'on ne ſauroit enviſager qu'en détournant les regards. Juſqu'à l'air du lieu, que l'on ſent à quatre cents toiſes, tout vous dit que vous approchez d'un lieu de force, d'un aſyle de miſere, de dégradation, d'infortune.

BICETRE ſert de retraite à ceux que la fortune ou l'imprévoyance ont trompés, & qui étoient forcés d'aller mendier le ſoutien de leur dure & pénible exiſtence. C'eſt encore une maiſon de force, ou plutôt de tourmens, où l'on entaſſe ceux qui ont troublé la ſociété.

TROP grande lepre pour le point de la capitale! Ce nom de Bicêtre eſt un mot que perſonne ne peut prononcer ſans je ne ſais quel ſentiment de répugnance, d'horreur & de mépris. Comme il eſt devenu le réceptacle de tout ce que la ſociété a de plus immonde, de plus vil, & qu'il n'eſt preſque

composé que de libertins de toute espece, d'escrocs, de mouchards, de filoux, de voleurs, de faux monnoyeurs, de pédéraſtes, &c. l'imagination eſt bleſſée dès qu'on profere ce mot qui rappelle toutes les turpitudes.

On eſt fâché de voir ſur le même point & tout à côté de ces vagabonds, les épileptiques, les imbécilles, les foux, les vieillards, les gens mutilés : on les appelle *bons pauvres ;* mais il ſemble qu'ils devroient être ſéparés de cette foule de coquins qui inſpirent encore plus l'indignation que la pitié.

Parlant à un de ces *bons pauvres*, je lui dis : que deſireriez-vous, mon ami ? -- Oh, monſieur, ſi j'avois ſeulement un ſol à dépenſer par jour ! -- Eh bien ? -- Nous ne coucherions plus que trois. -- Et ſi vous aviez deux ſols ? -- Oh ! je boirois du vin deux fois la ſemaine. -- Et ſi vous aviez trois ſols ? -- Oh ! je mangerois un peu de viande tous les trois jours ! -- Un Anglois qui m'accompagnoit lui donna de quoi boire du vin, manger de la viande, & même de quoi coucher tout ſeul au moins pendant dix-huit mois. Je me fais effort pour ne pas nommer cet Anglois, tant ſon premier mouvement fut prompt.

La situation de Bicêtre est sur une colline, entre le village de Ville-Juif & Gentilly, à la distance de Paris d'une lieue. Sa position le rend très-propre pour le rétablissement des malades, & c'est déja un séjour moins infect que la plupart des hôpitaux de la ville. Il est certain que si la Seine pouvoit être conduite à Bicêtre, ce seroit le lieu le plus commode pour former un hôpital des mieux placés & des plus considérables.

Pour remplacer cet avantage si desirable, on a des puits & quelques canaux qui apportent de l'eau d'Arcueil, dont tout le monde boit, excepté les officiers de la maison, pour lesquels une voiture en charie tous les jours de la Seine.

L'un de ces deux puits, est sur-tout remarquable & attire beaucoup de curieux par sa grandeur, par sa profondeur, & principalement par la simplicité de la méchanique de la machine qui sert à puiser l'eau, au moyen de deux sceaux, dont l'un defcend vide tandis que l'autre monte plein.

Il n'y a pas long-tems que douze chevaux étoient journellement occupés à cet exercice; mais par une sage économie, dont

il réſulte encore un plus grand avantage, des priſonniers forts & vigoureux ont été depuis employés à ce travail. Il les enleve à une dangereuſe oiſiveté, maintient leur vigueur, leur procure de quoi ajouter à leur nourriture. C'eſt à M. le Noir à qui l'on eſt redevable de ce changement utile, qui pourroit s'étendre plus loin, car il arrive quelquefois qu'on eſt obligé, par défaut d'eau, de diminuer le nombre des bains des malades : ce qui eſt, comme on doit le ſentir, un inconvénient ſouvent funeſte.

QUANT à l'eau qui a paſſé par les conduits de plomb, on ſait qu'elle peut devenir malfaiſante, & que conſéquemment il ſeroit prudent de pourvoir à cet inconvénient.

LE nombre des habitans de Bicêtre n'eſt point fixe; en hyver il eſt plus conſidérable, parce que pluſieurs pauvres qui trouvent à travailler en été, ſont obligés d'aller ſe réfugier en hyver dans cet hôpital, où l'on compte alors environ quatre mille cinq cents perſonnes.

HÉLAS ! que d'hommes reſſemblent aux mouches ! actives en été, pietres en hyver. La nature nous traite-t-elle comme les mou-

ches ? Les pauvres reſſemblent un peu à l'inſecte que le ſoleil fait vivre ou conſole, & que le froid ou l'hyver tue ou décourage. O Lazzarroni de Naples, nus & vagans, libres, mais toujours ſous un ſoleil nourricier! . . . Mais je ſuis à Bicêtre.

Des ſœurs officieres, préſidées par une ſœur ſupérieure, gouvernent cette maiſon. Si quelque choſe doit cauſer de l'horreur pour la pauvreté, & inſpirer l'amour du travail aux fainéans, c'eſt l'image de Bicêtre. Là on trouve trop rarement cette compaſſion, cet abord conſolateur qui adouciſſent le poids de l'infortune. Le pauvre eſt bien un être nul; on lui fait ſentir que c'eſt la charité qu'on lui donne. Le pauvre l'eſt quelquefois par ſa faute; mais il eſt pauvre. Hommes, chrétiens, répondez: *il eſt pauvre!*

Un hôpital eſt néceſſairement le centre de pluſieurs abus, parce que l'œil de l'adminiſtration, quoique cherchant à voir, ne voit pas tout dans ces retraites; & le malheur eſt un abîme ſans fond. *Abyſſus abyſſum invocat.* Oh, que cela eſt vrai! J'ai ſondé la hauteur de l'opulence, je n'ai pas encore pu ſonder les profondeurs effrayantes de l'indigence. Vous qui

jouiſſez & qu'un pli de roſe affecte : l'indigence ! avez-vous calculé l'abîme de ce mot ? Oh, comme l'on prononce les mots, aſſis à une bonne table, commandant des chevaux pour ſon équipage ! l'indigence !

MADAME Necker, lorſque ſon époux étoit en place, ayant viſité elle-même l'intérieur des ſalles, fut frappée d'un ſpectacle qui parloit puiſſamment à ſon ame. La ſalle dite *Saint-François* renfermoit un air qui par ſa puanteur faiſoit tomber évanoui & ſuffoquoit le plus charitable & le plus intrépide viſiteur. Elle vit ſix malheureux couchés dans un lit ſtagnans dans leurs excrémens, qui ſe communiquoient bientôt leurs principes de mort. Elle mit en uſage le crédit dont elle jouiſſoit pour faire conſtruire des lits où il ne couche plus que deux perſonnes, & qui par une ſéparation de bois, les met à couvert des myaſmes peſtilentiels.

IL étoit une ſalle affreuſe, où cinq à ſix cents hommes mêlés enſemble s'infectoient mutuellement de leurs haleines & de leurs vices, où le déſeſpoir ſourd aigriſſoit ſans ceſſe des caracteres furieux. On n'y pouvoit entrer pour leur porter des alimens que la bayonnette au bout du fuſil ; c'étoit bien le lieu le

plus abominable, le plus pervers & le plus corrompu qui existât & qui ait existé peut-être sur la surface entiere du globe. Que je m'estime heureux de n'avoir pas à prendre sur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux, & d'annoncer enfin, après ce que j'en ai dit dans l'*An deux mille quatre cent quarante*, que cette salle infernale, divisée dans un local plus étendu, plus aéré, n'existe plus, & que les malades qui expiroient pêle-mêle dans cet abîme de corruption, ont des dortoirs où ils échappent à la peste contagieuse qui ci-devant les moissonnoit & rappelloit en grand le supplice de Mézence, où le vivant étoit collé à la bouche du mort!

Il est vrai que là étoit la sentine de l'espece parisienne. Mais faut-il outrager l'humanité dans ceux même qui en sont devenus le mépris & l'horreur? Puissent les soins nouveaux, opérés par une charité active & neuve, ne point se ralentir!

Dès la porte de cet hôpital on respire un air que l'odorat seul peut juger vicié; mais cela est commun à tous les hôpitaux, & presque inévitable.

Passons aux *cabanons*. La premiere chose

qu'on ſe demande à ſoi-même ; c'eſt : *qu'ont fait tous ces hommes pour être enfermés ?* On voudroit voir au frontiſpice de leurs loges quels furent le délit & le jugement. Mais les juges en France ne motivent aucun arrêt ; une ſentence, un ordre de police le ſont encore moins.

VAUVENARGUES a dit : *On n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons.* Que penſer de ces cachots étroits, bâtis les uns ſur les autres ! Mais on aſſure que ceux qui ſont là ſont punis au-deſſous de leur crime, & qu'on leur a fait *grace* en les traitant ainſi. Perſonne ne peut accuſer les magiſtrats actuellement en charge, de précipitation ou de barbarie ; ils ſont humains. Je crois à l'homme qui m'a donné ces lumieres, & je ſupprime les détails.

LA, on ne leur laiſſe qu'un petit morceau de fer, avec lequel ils font des ouvrages en paille. Ceux qui ſont en bas ſont les plus favoriſés ; ils font des envieux : car ils s'établiſſent marchands & font travailler les autres, qui ne ceſſent d'admirer le bonheur & de vanter l'avantage de la place d'en-bas.

UN malheureux en arrivant ne ſait comment ſe font ces petits ouvrages : un compagnon de

misère qu'il ne voit pas, lui montre son métier, & c'est en se servant de plusieurs miroirs qu'ils croisent réciproquement avec un art infini. Par ce moyen ils se voient, se parlent, & correspondent par signes; le plus élevé communique avec celui qui est logé le plus bas.

Il y a une espece de sentinelle qui, son miroir à la main, avertit les autres de tout ce qui se passe par l'étroit guichet. *Voilà une femme*, s'écrie-t-il avec transport, *qui est vêtue en telle couleur, de telle taille;* & tous les prisonniers alors se mettent à leurs barreaux, pour examiner la femme qu'ils ne voient que par réfraction; mais chacun croisant son miroir, tous la considerent, & elle ne se doute pas que chaque prisonnier sourit & fait des mines à sa physionomie.

La lecture de la gazette de France est une récréation permise aux prisonniers. Deux fois la semaine il se fait un grand silence; la plus forte voix passe sa tête aux barreaux & lit. A chaque nom, l'un s'écrie, *je l'ai connu;* l'autre, *je l'ai vu;* & les réflexions ne sont pas tacites; ces drôles ont des saillies.

On a songé à deux choses dans ces cachots; à procurer à chaque prisonnier un trou pour les

beſoins naturels, & une iſſue pour aller entendre la meſſe. La chapelle eſt au milieu; ils y vont le dimanche.

Les mouchards de la police, quand ils ont manqué à leurs inſtructions, ſont enfermés à Bicêtre; mais ils ſont ſéparés des autres priſonniers parce qu'ils ſeroient mis en pieces par ceux qu'ils ont fait empriſonner, & qui les reconnoîtroient. Ils inſpirent moins de pitié à raiſon du vil métier qu'ils exerçoient. On voit avec ſurpriſe & avec encore plus de douleur, que ces petits drôles ſont très-jeunes. Eſpions, délateurs, à ſeize ans! Oh, qu'elle vie perverſe cela annonce! Non, rien ne m'a plus affligé que de voir des enfans jouer un pareil rôle..... Et ceux qui les enrégimentent, qui les dreſſent, qui corrompent ce jeune âge!

Il y a des cachots ſouterreins, d'où l'on ne reçoit la lumiere & le ſon que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante-trois années, le complice & le délateur de *Cartouche*. Il avoit ainſi obtenu ſa grace en le trahiſſant. Quelle grace! Il contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort, pour aller reſpirer au haut de l'eſcalier un peu d'air; & lorſqu'il mourut tout de bon, on avoit peine

à y croire. Le chirurgien fut long-tems sans oser lui détacher son collier de fer. Il sembloit qu'il dût vivre éternellement dans ces cachots, après le miracle d'une si longue & si rare existence.

Il y a de tems en tems des révoltes à Bicêtre. Le premier février 1756, les prisonniers renfermés dans l'endroit de cette maison appellé *la Petite-Fosse*, attendirent, pour exécuter leur coup, l'heure des vêpres, comme la plus propre à favoriser leur délivrance. Ils forcerent la sentinelle, entrerent dans le corps-de-Garde, & se saisirent des armes; mais la sentinelle ayant eu le tems de donner un coup de sifflet, la garde se rassembla. Il y eut dans le combat deux archers tués, & quatorze des mutins. Plusieurs se sauverent; mais ils furent bientôt rattrapés, parce que l'habit, d'un drap grossier, qu'ils endossent en entrant dans cette maison, servit à les faire reconnoitre.

Les prisonniers interrogés sur le motif qui les avoit porté à la révolte, répondirent qu'on avoit retranché de leur nourriture ordinaire, quoiqu'elle ne consistât qu'en un peu de pain, & un peu de viande un seul jour de la semaine, qu'ils n'en avoient voulu qu'au supé-

rieur & à l'économe qui les faiſoient jeûner ſi cruellement, afin de rendre leurs tables plus abondantes, & que, las de la vie, ils n'avoient écouté que leur déſeſpoir.

On les prit au mot; pluſieurs furent pendus, les autres fouettés par la main du bourreau, & reſſerrés plus étroitement.

Voici une fable imitée de l'allemand, qui pourroit être gravée à la porte de Bicêtre. Je voudrois que la populace apprît à la lire; on lui en feroit l'explication & le commentaire.

Les Crimes & le Châtiment.

„ Un jour les crimes enfermés dans les cachots du Ténare, briſerent la porte de leur priſon, & d'un vol affreux & précipité fondirent ſur la terre & ſe répandirent en foule ſur ſa large ſurface. On vit l'herbe jaunir ſous leurs pas, les forêts s'embraſer, les villes ſe remplir de diſcordes ſanglantes; ils marchoient ſe tenant tous par la main ſelon leur coutume; ils marchoient tous enſemble dans une joie horrible & triomphante, quand l'un d'eux tournant la tête apperçut de loin le *Châtiment* qui, d'un pied boiteux & la béquille en main, s'étoit mis à leurs trouſſes. Ah! ah! s'écria avec

un grand éclat de rire la troupe infernale : pauvre dieu écloppé, ſi tu vas toujours de ce train, tu feras cent fois le tour du globe avant de nous attrapper..... -- Courez, courez tant que vous pourrez, repartit le Châtiment, je ſerai peut-être fort long-tems ſans vous atteindre ; mais quelqu'agile que ſoit votre fuite, mauvais ſujets, je ſuis ſûr de ne vous point manquer. „

Mais s'il y a des coupables dans cet horrible lieu, il y a encore plus de pauvres qui m'arrachent les réflexions ſuivantes.

Un Lapon, en naiſſant, a du moins pour apanage un renne ; on lui aſſigne un ſecond renne quand les dents lui perçent. Mais je vois des enfans qui viennent au monde ſans pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.

Les bêtes ſauvages ont leurs tanieres ; & tel malheureux, preſſé tyranniquement par les loix même, qui ont fait des propriétés excluſives du moindre pouce de terre ou d'un miſérable plancher, n'a pas de quoi repoſer ſa tête. Il ne pourra habiter un grenier entr'ouvert que ſous le bon plaiſir d'un maître ſuperbe ; des propriétaires le pouſſeront depuis l'extrémité

de

de la ville jusqu'au milieu des champs; tout est pris, tout est envahi.

L'HOMME, dans nos gouvernemens modernes, en recevant son corps de la nature, n'obtient point des loix civiles une place en propre pour y respirer. On lui accorde l'espace d'un tombeau; mais celle d'un berceau lui est interdite.

BEAUCOUP d'hommes, n'ont à la lettre, que leurs bras pour le service du maître à qui ils sont vendus. Qui ne possede rien, est nécessairement l'ennemi de ceux qui possedent.

LE pauvre n'a presque point de ressources; il faut qu'il soit malade pour qu'on ait soin de lui. On l'enterre pour rien lorsqu'il est mort, parce que son cadavre infecteroit. On le recueille lorsqu'il agonise. Ne vaudroit-il pas mieux prévenir sa maladie, au lieu de ne lui donner des secours que lorsqu'il est près de son terme.

LA foule des nécessiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vastes & dangereuses machines qu'on appelle opérations du ministere, leur rouage dans leur épouvantable frottement écrase toujours & sans pitié la partie la plus foible....

Ou eſt le remede à ces maux politiques & anciens ? Les bons eſprits s'occupent à le chercher ; il ne peut être que le fruit du tems, des réflexions patriotiques, du génie & ſur-tout du cœur des adminiſtrateurs. Y a-t-il du mal à les produire, ces idées de réformation ? Dans cent idées outrées ou fauſſes, il s'en trouvera une juſte & praticable ; alors ne ſera-t-on pas dédommagé du prix du volume où elle ſera dépoſée ?

CHAPITRE XLI.

De la guériſon des maladies vénériennes à Bicêtre.

On reçoit auſſi à Bicêtre les perſonnes des deux ſexes qui ſont infectées du virus vénérien, pourvu qu'elles apportent un billet du lieutenant de police, qui ne leur eſt accordé qu'après que leur maladie a été conſtatée par le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Le nombre de ces malades n'eſt point fixe ; on n'en reçoit qu'autant que les ſalles deſtinées à cet uſage en peuvent contenir.

La cupidité qui rançonne tout, n'a point reſpecté les regles du fondateur. Un infirmier, qui s'eſt arrogé le nom de gouverneur, exige, dit-on, des malheureux qui viennent ſe faire traiter, quarante-huit ſols, ſans leſquels, malgré leurs billets de la police, il leur refuſe la porte. On comprend quelles doivent être les ſuites de cette inhumanité. On n'admet à la fois que cinquante femmes & autant d'hommes, à moins qu'on ne ſoit obligé, par la gravité des ſymptômes appellans des ſecours urgens, d'augmenter ce nombre. Il eſt bien petit pour le troupeau gangrené qui ſe preſſe en foule à la porte. Ces malheureux ſont réduits à périr, ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel & inviſible vautour qui ne ceſſe de les ronger; leurs ſymptômes s'aggravent, deviennent effrayans; l'œil recule épouvanté, & leur guériſon devient plus difficile.

Que ceux qui ont dit que ce fléau avoit perdu de ſa rage, qu'il n'offroit plus les horribles plaies qu'il étaloit lorſqu'il vint épouvanter l'Europe, que l'art avoit ſu enchaîner ce poiſon affreux & dévorant, viennent con-

templer les victimes de l'erreur, du tempérament ou du libertinage !

C'EST ainſi que l'implacable Arimane a raffiné ſon génie malfaiſant. Il lui étoit impoſſible d'attaquer l'eſpece humaine d'une maniere plus hideuſe & plus cruelle : & c'eſt l'attrait immortel du plaiſir qui a formé cette lepre, ces plaies, ces exoſtoſes, cette gangrene, cette pourriture ; & ce qu'il y a de plus horrible, l'ame & la raiſon exiſtent encore au milieu de cette diſſolution affreuſe ; l'entendement eſt ſain, quand tout le corps eſt rongé ; la douleur n'a plus qu'une voix languiſſante pour exprimer ſes maux ! L'œil aguerri des chirurgiens ſe ferme d'horreur ; leur main tremble & leur corps friſſonne. Dieu ! c'eſt par le portique de la volupté que l'homme eſt arrivé à cet amas inconcevable de maux que la plume ne ſauroit décrire, & qui fait treſſaillir tous les ſens d'une impreſſion douloureuſe, même quand la mémoire, au bout de nombre d'années, vous en rappelle quelques images.

IL faut, pour ſe faire guérir dans ce lieu redoutable, être inſcrit depuis huit à dix mois ;

& ſouvent le tour de l'infortuné qui attend n'arrive pas encore.

AINSI le virus fait tout à loiſir des progrès. Cette ſuſpenſion entre le mal & la guériſon eſt ſi connue, & les aſpirans ſont ſi nombreux, que quelques libertins & pluſieurs femmes proſtituées, ont ſouvent fait prendre une inſpection avant que d'être attaqués d'aucun mal. Eh bien, moraliſtes, que direz-vous de ce trait ? Peſez-le, & puis montez en chaire.

QUELQUES peres de famille, aux froides remontrances des directeurs, aux ſermons des prédicateurs, aux menaces de l'enfer ont ſubſtitué tout à coup le ſpectacle répugnant du lieu où l'on traite les malheureux de l'un & de l'autre ſexe, dans le pitoyable & déshonorant état de leurs honteuſes maladies; ils y ont conduit leurs enfans, dont les paſſions étoient trop vives; ils ont attaché leurs regards ſur ces écueils du jeune âge, pour modérer, s'il étoit poſſible, les fougues de leur tempérament. Ce moyen extrême a quelquefois réuſſi.

EH ! qui traverſeroit ſans frémir la file de ces lits douloureux, où ſiegent des figures pâles & plombées ? La douleur leur commande

une attitude preſqu'immobile : tout mouvement eſt une douleur. Celle-ci, privée de l'organe de la parole, ne peut plus exprimer ſes douleurs que par ſignes, ou par des ſons inarticulés que le déſeſpoir concentré accompagne. Celle-là, à la fleur de ſon âge, à moitié dévorée, offre tout à la fois l'aſpect de la beauté & l'horreur de la maladie : contraſte plus frappant qu'une plaie univerſelle ; elle n'exiſte plus que pour ſouffrir, & ſon état eſt d'autant plus cruel que ſon jeune cœur eſt encore ſuſceptible de remords. Plus loin la vengeance du ciel ſemble être deſcendue ſur cette vieille proſtituée, dont les crimes honteux ſont accumulés dans les rides ; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence. On voit ſur ſon front repouſſant une vie entiere conſacrée aux trafics du libertinage. Ses longues ſouffrances ne peuvent attendrir ceux qui en ſont les témoins. Le fléau rongeur, attaché à ſa caduque vieilleſſe, ſemble enfin, avoir trouvé ſon véritable trône.

Il me faudroit le pinceau du terrible Michel-Ange, qui faiſoit ſaillir les muſcles enflés par la douleur, ou irrités par l'accès du déſeſpoir, pour bien tracer l'image de tous ces fronts

où les vices enracinés & les tourmens vengeurs ſont empreints: mais là auſſi ſont les victimes que le jeune âge & l'indigence ont ſoumiſes aux accidens ; leur ame n'eſt pas encore corrompue, & leurs ſens ſouffrent, comme ſi tous les déſordres avoient accompagné les momens de leur exiſtence. La pitié leur paie un tribut dans ce lieu d'horreur.

PAR-TOUT ce poiſon inconnu détruit, ravage, imprime les marques de ſon cours affreux ; il mange les chairs, corrode les os, détruit, comme une lime ſourde & active, tous les organes de la ſenſibilité, & le corps vivant dans cet horrible état eſt cent fois plus hideux que le cadavre enveloppé de tous les vers, enfans de la putréfaction. Car ſi cette maſſe des tombeaux eſt putride, on ſent du moins qu'elle eſt calme, & l'on n'en entend point ſortir le cri lent & prolongé de la douleur aigue, comme de ces fantômes livides, couverts de plaies vives..... C'eſt aſſez ; fuyons de ce tartare.

LA méthode des frictions eſt la ſeule qui ſoit uſitée à Bicêtre. Mais combien entraîne-t-elle d'inconvéniens ? Eſt-il poſſible que l'art, après tant de tentatives, ne ſoit pas plus avancé?

CHAPITRE XLII.

La Saint-Louis.

On voit ce jour là dans les appartemens du roi, le peuple mal vêtu qui remplace les courtisans. Il a peur de fouler le parquet. En entrant, il prend le *sallon d'Hercule* pour la chambre du roi, & regarde extasié cette longue file d'appartemens dorés. Les Suisses rient de voir l'artisan ébahi considérer, le col tendu, les plafonds & se mirer aux glaces. Ces Suisses prennent le peuple Parisien pour un peuple étranger, accoutumés qu'ils sont à ne voir toute l'année que de beaux habits & des dentelles.

Les femmes de qualité, mêlées ce jour là avec tous les beaux-esprits accourus en foule, assiegent l'académie & se passent de dîner. Elles veulent entendre ce qui s'y lira; car les femmes, tout en menant la vie la plus dissipée, prétendent à juger la littérature, même en dernier ressort.

M. d'Alembert est heureux le jour de la Saint-Louis; il va, il vient, il ouvre les tribunes, il commande aux Suisses; il a sous

ſes ordres deux abbés panégyriſtes; il place les dames à panaches ; il préſide les quarante immortels. Aſſis enfin au haut de la longue table que couvre un tapis verd, il ouvre la ſéance & diſtribue des proſpectus ; puis il donne la médaille immortaliſante à ſon protégé, qui deviendra un petit ingrat.

Il lit enſuite un éloge par fois malin, où il a ſemé de petites vérités modeſtes, avec une prudence, un ſel, un enjouement qui divertiſſent l'aſſemblée. Il ne dit preſque rien; mais on voit ce qu'il voudroit dire ; on l'entend dans ſes petites alluſions, & l'on bat des mains. Tout cela ne ſignifiera abſolument rien dans vingt ans. Mais, où parle-t-il ? au louvre. M. d'Alembert eſt courtiſan de la vérité; il l'aime, il lui fait des mines, quelquefois des grimaces ; mais le mauvais goût académique eſt cauſe qu'il lui tient un langage toujours trop apprêté.

Il eſt des académiciens qui ne liſent jamais ; & on doit leur en ſavoir gré.

Ce qui prouve qu'il n'y a plus de poéſie parmi nous, & qu'il ne faut point en attendre, ce ſont les vers qu'on y lit depuis dix ans. Dieu nous garde de la poéſie de l'aca-

démie françoiſe ; elle va toujours en déclinant, & voilà où aboutit le ton préceptoral que quelques-uns de ſes membres ont eu la confiance de prendre.

QUAND l'académie françoiſe a prononcé ſes arrêts, le public, comme de raiſon, s'avance pour juger l'académie elle-même ; & c'eſt alors un beau train dans les cafés d'alentour.

ON examine de nouveau les pieces du concours ; & les diſputes vives qu'enfantent les débats élevés à ce ſujet ſont curieuſes pour l'obſervateur, en ce qu'elles lui donnent une idée de la chaleur ſinguliere avec laquelle chaque homme défend par perſuaſion ou par entêtement, l'opinion la plus indifférente.

L'ACADÉMIE françoiſe a décidé d'avance que tous les ouvrages de ſon crû ſeroient réputés des morceaux de goût ; elle l'a tant dit & répété, qu'on pourroit croire qu'elle eſt vraiment perſuadée de ce qu'elle avance. Faut-il la troubler, lui ôter une illuſion ſi douce ? non, laiſſons-lui cette jouiſſance innocente.

CHAPITRE XLIII.

Triomphe de Voltaire. Jeannot.

L'AUTEUR de la *Pucelle*, au fond de sa retraite, brûloit du desir de revoir la capitale, parce que dans cette ville il y avoit un théatre, & qu'il avoit une tragédie à faire applaudir du parterre.

TOUT le monde vouloit voir le poète seigneur de Ferney. L'étranger qui avoit voyagé ne pouvoit revenir dans sa patrie sans dire, *je l'ai vu.* L'auteur se déroboit le plus qu'il pouvoit aux importuns; il se cachoit, il crioit qu'il étoit mort; mais il se montroit bien vite pour tout homme titré, ou qui venoit lui apporter des hommages.

TANDIS qu'une curiosité épidémique s'empressoit à contempler sa figure, comme si l'ame d'un écrivain n'étoit pas encore plus dans ses ouvrages que sur sa physionomie, l'empereur seul trompa son attente, en passant au pied du château de Ferney sans daigner s'arrêter, & ne voulant pas voir celui que chacun vou-

loit avoir vu. Ce dédain bleſſa la vanité de l'écrivain.

ARRIVÉ à Paris, la ſecte encyclopédique arrangea ſon triomphe. Elle ſaiſit l'occaſion de prouver que le nom d'un auteur pouvoit rivaliſer avec les plus grands noms. C'étoit le moment d'oppoſer à l'orgueil fondé ſur des armoiries, l'orgueil peut-être plus légitime qui tient aux travaux & aux ſuccès de l'eſprit.

ON prépara à loiſir l'impromptu ſolemnel auquel tout le public averti devoit aſſiſter. La ſecte encyclopédique mettoit ainſi la cour dans l'alternative d'être témoin de ce triomphe, ou de l'interdire ; ce qui eût été un triomphe encore plus complet. On laiſſa faire la ſecte, quoique pluſieurs grands & tous les prêtres murmuraſſent beaucoup de voir un roturier & un incrédule l'objet des attentions & des acclamations publiques. Les nains de la littérature venoient, lettre en poche, lui dire, *vous m'avez loué* ; & le vieillard avoit oublié leurs noms & tous les brevets d'immortalité dont il n'étoit pas avare.

LES ennemis & les rivaux furent percés d'un glaive de douleur ; mais la ſecte qui n'exiſ-

toit que par ſon chef, & qui ſe couvroit de ce grand nom, ordonna le couronnement.

On ne vit pas ſans intérêt un vieillard qui s'étoit attiré tant de ſortes d'adverſaires, jouir avec ſécurité de ſa renommée orageuſe, & offrir un front qui n'avoit pas ſuccombé à tant de traverſes & à de ſi longs travaux. Il ſembloit triompher en ce moment & de la haine ſacerdotale, & de l'envie littéraire. C'étoit en effet un prodige que ce chêne échappé aux coups de la foudre, qui depuis un demi-ſiecle menaçoit d'embraſer ſa cime.

Ce vieillard, trop fidele à l'art qu'il avoit cultivé ne ſongeoit nuit & jour qu'à ſa chere tragédie d'*Irene*; & ce qui le flattoit, c'étoit de la voir repréſenter. Il rapportoit là tous ſes deſirs & toutes ſes idées. Le quarré du parterre, voilà ce qui l'intéreſſoit le plus dans l'immenſe capitale, abſolument changée depuis ſon départ. Il n'y vit rien, ne ſongea à y rien voir; il n'y vécut que pour des comédiens, qu'il fatiguoit en voulant leur donner des leçons de déclamation.

Les viſites & les louanges, auxquelles ſon amour-propre voulut riposter, uſerent bientôt

ſes forces ; ſa carriere fut abrégée par ſes bons amis, & l'apothéoſe tua le poète.

Ce fameux couronnement ne fut qu'une farce aux yeux des gens ſenſés. Qui poſa ces couronnes de laurier ſur le buſte, en face de l'original ? des mains d'actrices & de comédiens. Une comédienne ſoubrette s'émancipa même juſqu'à carreſſer & flatter de la main en plein théatre le buſte triomphant de l'auteur; mais le public, qui s'étoit imaginé qu'on vouloit perſécuter ſon poète, redoubloit d'enthouſiaſme, comme pour le prendre ſous ſa protection ; & cet enthouſiaſme ne lui permit pas de voir ce que cette facétie avoit d'incohérent & d'étrange.

Les encyclopédiſtes, cachés dans un coin, croyoient voir réjaillir ſur eux une partie des applaudiſſemens. Le poétereau, diſciple du grand poète, ayant fait auſſi une tragédie, s'imaginoit que les lauriers du couronnement devenoient fraternels, & s'étendoient juſques ſur ſa tête. Enfin, les philoſophes académiciens, en portant ce *Pharamond* ſur le pavois, vouloient inſinuer qu'ils avoient conſenti à rompre l'égalité, mais en faveur des circonſtances & pour l'exemple. Ces honneurs indiſcrets qui

lui furent rendus de ſon vivant, le priverent des honneurs funebres, ou plutôt, après avoir accordé à la ſecte encyclopédique ſon petit divertiſſement, on ne voulut pas refuſer au clergé le ſien ; on tint la balance égale. Il valoit mieux, après tout, faire tomber la perſécution ſur le cadavre que ſur l'homme, & tout étoit concilié par ce moyen.

On vit pour la premiere fois un mort prendre la poſte pour ſe faire enterrer. Après le couronnement, on redoutoit la ſolemnité du convoi ; la foule des aſſiſtans n'eût pas manqué d'obſerver le cercueil de Voltaire, environné de prêtres catholiques, portant un cierge béni, & diſant la meſſe ſur ſon corps pour le repos de ſon ame. On ne voulut pas de cette ſeconde repréſentation.

Il falloit tout uniment laiſſer faire Jeannot, dont la réputation commençoit à poindre. Jeannot fut le vrai ſucceſſeur de Voltaire ; Jeannot tout ſeul eût appaiſé la fermentation, & rétabli l'équilibre dans tous les eſprits.

Pourquoi n'a-t-on pas enterré Voltaire ? Cette queſtion a été bien vîte étouffée, par

ces mots plus fameux encore : *c'en eſt, ce n'en eſt pas.*

Il eſt donc prouvé qu'il n'eſt pas beſoin de perſécuter un vivant, ni même un mort. Quand il s'élevera quelque Voltaire, il y aura toujours quelque Jeannot à lui oppoſer. Si la foule trop nombreuſe environne tel homme monté ſur un tréteau & commence à s'échauffer un peu plus qu'il ne faut, voulez-vous diſperſer cette foule ſans violence ? établiſſez à trente pas un autre tréteau ; le premier orateur verra ſon auditoire ſe diſſoudre, & jetera ſa parole au vent.

Depuis le triomphe de Voltaire, la ſecte encyclopédique ne bat plus que d'une aile. En ramaſſant toutes les forces de ſon génie, elle ne peut pas faire une fugitive de Voltaire, pas même une de ſes tragédies. O que deviendra-t-elle ! Bien fou, bien repentant, je crois, qui s'eſt enrôlé ſous ſes drapeaux : voilà le régiment qui n'aguere marchoit d'un air ſuperbe, le voilà licencié par Apollon, & devenu étranger aux neuf Muſes.

CHAPITRE

CHAPITRE XLIV.

Jockeis.

LORSQU'ON hasarde de grosses sommes au sort d'une course, l'on purge la surveille les jockeis, afin de les rendre moins lourds & plus dispos. Il ne faut pas les confondre avec les coureurs *qui*, dit un poète, *sont des animaux*,

Précédant un carrosse & qui font faire place,
Automates courans & Biscayens de race,
Qu'on équipe à grands frais, portant visage humain;
Légers comme le vent; espece d'homme enfin,
Qui conçoit, qui répond, qu'on dresse, qu'on éleve,
Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il creve.

UN jockei est plus considéré aujourd'hui qu'un coureur. Les femmes assistent aux courses, & ne paroissent avoir aucune pitié de ces adolescens aux cheveux tondus, qui se rendent poussifs ou asthmatiques, pour faire gagner M. le duc, lequel remporte le prix de la course dans son lit.

LORSQUE les femmes ont vu le matin la *course*, & le soir *d'Auberval*, elles parlent de

leur ſenſibilité. On ne voit plus entr'elles que des ajuſtemens de cheveux. Elles portent des *autels à l'amitié*, elles récitent des *hymnes à l'amitié*. Le portrait de la délicieuſe amie eſt caché dans le bracelet ; elles ne parlent plus qu'en s'extaſiant des charmes de l'amitié. Cet étalage de *ſenſiblerie* date de la même époque que les jockeis ; mais l'on ne ſait ſi les chiffres brodés par l'amitié dureront autant que les courſes de chevaux.

Par une ſuite du même eſprit, les femmes conduiſent les caleches ; & après avoir paſſé des nuits au bal, il faut qu'elles prennent parti pour telle ou telle jument. Le jockei perd ſon nom, & ne porte plus que celui de la bête qu'il monte ; il eſt toujours jugé fort inférieur à l'animal qui réunit tout l'intérêt & tout l'eſpoir.

Ce n'eſt pas là tout-à-fait l'ancien eſprit de la chevalerie ; mais il eſt entiérement éteint. Et qu'importe un ridicule de plus, ajouté à nos incroyables petits ridicules ! Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos engouemens, afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale,

qui nous honore & nous distingue aux yeux de l'Europe.

On a reconnu, il est vrai, qu'un courtier impétueux & docile supposoit à-la-fois la perfection d'une branche d'économie domestique, & l'art imposant de croiser les races. Mais l'extravagance s'est mêlée aux premieres spéculations; & ce qui pouvoit tourner au profit de l'espece, n'est plus devenu qu'un luxe, fantaisie de prince. L'essentiel étoit que la race des chevaux allât toujours en se perfectionnant: elle n'a point gagné avec ce goût qui, purement de parade, n'a voulu que faire spectacle, tantôt à la plaine des Sablons, tantôt à Vincennes.

Au mois de novembre 1754, milord Poscool fit la gageure de venir de Fontainebleau à Paris en deux heures. Il y a quatorze lieues de distance; le roi ordonna à la maréchaussée de lever sur la route tous les obstacles qui pourroient causer au coureur le moindre empêchement. Milord Poscool ne se servit point de jockei; il partit de Fontainebleau à sept heures du matin, & arriva à Paris à huit heures quarante-huit minutes, il avoit encore douze minutes. Ainsi il gagna cette gageure, & l'on

en parla pendant ſix mois, tant les eſprits commençoient à s'échauffer ſur les courſes.

CHAPITRE XLV.

Diamans.

CLORIS n'eſt que parée & Cloris ſe croit belle;
En vêtemens légers, l'or s'eſt changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamans;
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent ſur ſon ſein, pendent à ſes oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin, couleroient d'heureux jours,
Riches des ſeuls tréſors perdus pour ſes atours.
Fille de Scipion, illuſtre Cornélie,
Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie?
Pour montrer à ton tour des bijoux précieux,
Tu fis voir tes enfans, dignes de leurs ayeux;
Tu fis voir des héros. Et nos meres coquettes;
Etalent des colliers, arborent des aigrettes.

(*Gilbert.*)

S'IL eſt permis aux rois & aux princes d'employer des ſommes conſidérables à l'achat des diamans, n'eſt-ce point une folie inſigne chez les particuliers de mettre tant de prix à des brillans qui ne donnent point la beauté?

Que le *pytre* & le *grand-ſancy* appartiennent à la couronne ; qu'ils rivaliſent avec le diamant du grand-Mogol, avec celui du grand-duc de Toſcane, ce ſont là jeux de princes ; mais que des hommes ſenſés conſacrent en bagues, en pendeloques, en bracelets, ce qui ſuffiroit à l'entretien des enfans, à la nourriture des pauvres, n'eſt-ce point une honte, un crime au tribunal de l'humanité ?

Ce délire de l'opulence n'eſt plus toutefois auſſi vif qu'il l'étoit jadis. Le lapidaire ne vend plus ces petites pierres au prix exceſſif où la concurrence les avoit fait monter. Ce luxe avili, pour ainſi dire, par nos courtiſannes, commence à tomber.

Crésus, revêtu de ſes habits royaux & tout couvert de pierreries, demanda à Solon s'il avoit jamais vu une pompe ſi belle. Oui, dit le philoſophe, je trouve un paon vêtu plus magnifiquement que vous ; ſa beauté eſt naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Le philoſophe devroit s'étudier à flétrir les diamantaires, les lapidaires, à les repréſenter comme des peſtes publiques, moteurs d'un luxe odieux, & engendrant cette foule d'é-

tres corrompus, qui ſe proſtituent pour des pierreries.

Le diamant eſt à mes yeux l'enſeigne de l'inſenſibilité morale; le diamant ſemble endurcir tous les êtres qui ſe pavanent de ſa pompe frivole. Quand je vois une femme porter à ſon bras la valeur de quatre riches métairies, ſon bras ne m'inſpire plus l'envie de le baiſer. Mais un homme orné de diamans, uſurpant cette parure des femmes, me fait frémir, & je m'éloigne de lui avec une répugnance invincible. Tous ces petits cailloux brillans dont il eſt vain, ſont l'emblême de ſon ame froide & dure; & plus il eſt élevé en grandeur, plus il me paroît petit & livré à un égoïſme ridicule.

On a vu, dit-on, Rodolphe, empereur & roi de Bohème, écorcher ſes ſujets pour amaſſer une quantité prodigieuſe de pierreries. Il en avoit compoſé une table ſi artiſtement garnie, qu'elle repréſentoit un païſage au naturel. Il perdit ſes bijoux avec ſon royaume, & mourut de chagrin.

O que j'aime la ſeconde femme de Phocion! Une de ſes amies lui montrant des colliers & des bracelets magnifiques, elle lui dit:

pour moi je n'ai point d'autre ornement que Phocion, qui depuis vingt années eſt toujours élu général des Athéniens.

PUISSENT tous les ſots & durs amateurs de ces miſérables ſuperfluités, qui aſpirent la ſubſtance du pauvre, partir pour le païs de Golconde, dans les états du grand Mogol, à cent milles de Mazulipatan!

IL n'y a de bon & de curieux dans le diamant, que l'expérience nouvelle ſur ſa volatiliſation. Quant à l'éclat, des verroteries font le même effet.

LA poudre de diamant eſt-elle un poiſon ſans remede, ainſi que pluſieurs le prétendent? Le diamant en lui-même eſt un ſi grand poiſon au moral, qu'il peut l'être au phyſique; & cette dangereuſe qualité, je la lui ſouhaite, afin que tout homme l'ait en horreur & ne voie qu'avec mépris l'homme qui arbore ce luxe puéril & barbare.

LE *Mont-de-piété* regorge de pierreries, & leur valeur eſt tellement diminuée, que les diamans n'ont plus qu'un prix médiocre: les plus priſés autrefois ſont réduits au quart de leur ancienne valeur. Mais quel philoſophe ne voudroit voir tous les jouailliers obligés

de renoncer à ce commerce futile & dévorant ! Il faut eſpérer qu'il tombera tout-à-fait, & que le moraliſte n'aura plus à reprocher aux hommes des goûts auſſi extravagans, qui révelent tout-à-la-fois l'inſenſibilité & la nullité de l'ame.

CHAPITRE XLVI.

Petites filles.

DÈS la plus tendre enfance on impregne, pour ainſi dire, l'ame des femmes de vanité & de légéreté. Tout le monde y concourt; le papa, la maman, la bonne & les amis de la maiſon; le maître de danſe, dans l'éducation d'une jeune demoiſelle, a le pas ſur le maître à lire, & ſur celui même qui doit lui inſpirer la crainte de Dieu & l'amour de ſes devoirs futurs. La marchande de modes & la couturiere ſont des êtres dont elle évalue l'importance, avant d'entendre parler de l'exiſtence du laboureur qui la nourrit, & du tiſſerand qui l'habille. Avant d'apprendre qu'il y aura des objets qu'elle devra reſpecter, elle

ſait qu'il ne s'agit que d'être jolie, & que tout le monde l'encenſera. On lui parle de beauté avant de l'entretenir de ſageſſe. L'art de plaire & la premiere leçon de coquetterie ſont inſpirés avant l'idée de pudeur & de décence, dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice ſur cette premiere couche d'illuſion.

Qu'on daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l'on voit dans nos promenades, préluder aux ſottiſes & aux erreurs du reſte de leur vie. *Le petit monſieur*, en habit de tiſſu, & *la petite demoiſelle*, coiffée ſur le modele des grandes dames, copient, ſous les auſpices d'une *bonne* imbécille, les originaux de ce qu'ils ſeront un jour. Toutes les grimaces & l'affectation du petit-maître ſont raſſemblées chez *le petit monſieur*. Il eſt applaudi, careſſé, admiré en proportion des contorſions qu'il faiſit. La *petite demoiſelle* reçoit un compliment à chaque minauderie dont ſon petit individu s'aviſe ; & ſi ſon adreſſe prématurée lui donne quelqu'aſcendant ſur le petit *mari*, on en augure, avec un étonnement ſtupide, le rôle intéreſſant qu'elle jouera dans la ſociété.

C'EST dans la capitale ſur-tout que ces abus exiſtent. Si l'on vouloit me permettre de prendre le ton de la philoſophie, je demanderois ſi le lien de l'hyménée n'eſt pas trop ſacré pour en faire ainſi l'objet de la premiere farce de la vie.

QUAND la petite demoiſelle a amuſé pendant ſes ſept ou huit premieres années le papa & la maman par ſon caquet & ſes ſingeries, lorſqu'elle a bien appris à contrefaire les poupées du ſieur Audinot, la plus mauvaiſe des écoles pour le théatre comme pour les mœurs; on ſonge à la mettre au couvent, pour y prendre quelque teinture & remplir les premiers actes extérieurs de la religion.

ICI la ſcene change. Aux premieres impreſſions des leçons de coquetterie & de vanité, ſuccedent celles que peuvent faire la bégueulerie, le pédantiſme femelle, & la morale rendue ridicule à force d'être mince & ſuperſtitieuſe. C'eſt à travers ces ſentiers qu'une femme deſtinée à être épouſe & mere marche juſqu'à l'âge de nubilité. Pendant tout ce tems, pas un mot des devoirs dont elle devra s'occuper au ſein de ſa famille. Cette négligence,

à la vérité, eſt un peu juſtifiée par la corruption de nos mœurs ; car ſi l'on oublie d'inſtruire les femmes de leurs devoirs, on les diſpenſe de les remplir. Mais n'eſt-ce pas les rendre mépriſables, & nous rendre malheureux?

EXAMINONS donc encore combien les deux partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer : *on n'aime plus*, *on n'eſtime plus*. L'amour & l'eſtime ſont cependant les deux plus grands tréſors de l'humanité.

CHAPITRE XLVII.

Journaux.

LES critiques en un ſens troublent toutes nos jouiſſances. Un art dans ſon enfance excite des tranſports très-vifs. Marche-t il vers la perfection ? la critique vigilante le ſuit du même pas. Il reſte à ſavoir ſi le plaiſir n'eſt pas interrompu par ces obſervations qui marquent toutes les taches & les font appercevoir, & s'il n'étoit pas plus entier, plus égal, plus profond, lorſque l'auditeur, moins fin ou plus groſſier, ſe livroit naïvement à la maniere dont il étoit affecté.

QU'AVONS-nous gagné en raffinant ? plus de gloire ſans doute, moins de volupté peut-être. Le cordonnier qui fit changer le tableau du peintre qui avoit manqué la chauſſure, avoit raiſon ; mais il n'y avoit qu'un cordonnier qui pût voir la difformité du ſoulier. Appellez le tailleur, le chapelier, l'anatomiſte, chacun dans ſa partie trouvera des fautes ; mais le gros du public ne les voit pas de même : ſans quoi l'art deviendroit auſſi effrayant que la nature.

SI l'art aujourd'hui n'avance point vers ſa perfection, ce n'eſt pas aſſurément faute de regles & de préceptes. Indépendamment de toute cette multitude de journaux qui, d'une voix monotone & lamentable, crient tous également à la décadence, on voit éclorre tous les ans de gros volumes ſur les théatres & ſur les genres. Ils ne ſont point remplis de réflexions neuves ; on y concentre toujours l'art dans la ſeule maniere de Corneille & de Racine, & l'on ſe diſpenſe d'aller au-delà. La petite théorie des auteurs convient merveilleuſement à leur pratique.

QUI voudroit acheter tout ce qui s'eſt dit depuis cent ans ſur l'art dramatique, compo-

ſeroit une bibliotheque immenſe & inutile. Je crois que la poſtérité rira bien de cette idolatrie, qui a ſaiſi toute une nation, pour des tragédies biſarres, & qui la fait tourner ſervilement dans le même cercle, toute excurſion lui paroiſſant chimérique & inſenſée.

On a vu paſſer ſous les yeux de tant d'ariſtarques cinq à ſix cents tragédies, qui ont abſolument la même phyſionomie, toutes pâles & ſans expreſſion, parce que le ſouffle du génie ne les a point vivifiées. La forme, la coupe des ſcenes, le rang des perſonnages, la diction rimée, tout eſt uniforme & faſtidieux. A quoi ſervent les ariſtarques?

La même piece a été retournée tous les vingt-cinq ans; & c'eſt en cela que la pauvreté de la tragédie françoiſe ſe manifeſte. Elle n'eſt point avertie de ſa foibleſſe, parce qu'elle croit remplacer par une vaine élégance toutes les richeſſes de l'art & de la nature.

Il n'y a qu'une bonne politique; c'eſt celle qui enſeigne à jeter au feu toutes ces feuilles, où des juges tranſcendans & des légiſlateurs ſuprêmes, s'érigeant en hommes de goût par excellence, vous diſent à Paris ce qu'il faut penſer de tout ouvrage littéraire compoſé

chez les nations voiſines, dont ils n'entendent ſeulement pas la langue.

Le critique de nos jours n'eſt plus qu'un ſatyrique. Mais voyez-vous cet inſecte ailé, qui tourbillonne autour d'un flambeau? C'eſt l'image d'un folliculaire, qui fait cent tours & qui finit par être écraſé d'un coup de mouchette.

CHAPITRE XLVIII.

Tréteaux des Boulevards.

La foule y abonde, & c'eſt une raiſon de plus pour examiner l'attrait qui porte la multitude vers ces théatres, que chacun dit dédaigner, & que chacun fréquente. Le grand nombre de tréteaux, leur diverſité, leur prix modique, des ſcenes changeantes & perpétuellement renouvellées, tout entraine le citadin. Eh! c'eſt là qu'on peut voir combien la curioſité oiſive eſt ſur-tout affamée de ſpectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon.

On voudroit ſavoir pourquoi dans cette

foule de théatres de toute eſpece, libres & ouverts, on proſcrit toute piece décente & réguliere; pourquoi un privilege excluſif, dont on n'apperçoit pas l'utilité, ôte au peuple une nourriture agréable & ſaine, & défend de mêler un grain de raiſon au breuvage groſſier qu'on lui verſe de toutes parts?

Les plus plates bouffonneries ſont autoriſées, & l'on fait *haro* ſur toutes piece qui a l'apparence d'être inſtructive & morale. Deux comédiens (qui le croiroit!) ſont les cenſeurs nés, les rédacteurs en charge, & les mutilateurs ſans rappel de toutes les pieces qui ſe jouent ſur les boulevards.

Cette incroyable prohibition, au ſeul avantage de deux troupes privilégiées, vient de céder cependant à l'intérêt des mœurs & à celui du public.

On a ſenti qu'il étoit ridicule de repouſſer tout-à-fait la raiſon de deſſus les trétaux des boulevards, & que le peuple qui couroit à ces ſpectacles étoit juſtement celui qui avoit le plus beſoin de recevoir quelque inſtruction ſalutaire. On s'eſt donc relâché de cette loi biſarre qui n'admettoit que la ſottiſe & le mauvais goût: on a permis à quelques pieces

raiſonnables de paroître ſur les trétaux, mais il faut qu'elles ſoient *en un acte.*

UN auteur qui auroit dans ſon porte-feuille des pieces touchantes & régulieres en trois actes, ne pourroit les donner à la troupe qu'il voudroit choiſir. On borne, on rétrécit les plaiſirs du public, en ne permettant pas à l'art de ſe faire entendre ſur le théatre de ſon choix.

CES petits ſpectacles ſont toujours pleins, parce qu'ils n'ont point la gêne des grands. On voit le parti que l'on pourroit tirer de ce goût univerſel pour les repréſentations dramatiques, ſi l'on ſavoit mettre par-tout le public à ſon aiſe.

IL ſeroit beau de préſider tout à la fois à l'amuſement & à l'inſtruction publique, en briſant toutes ces vieilles & miſérables ordonnances qui, pour l'intérêt de quelques comédiens, empêchent l'eſſor du talent & ſubſtituent des farces ou des pieces étranglées à des compoſitions nobles & intéreſſantes. Et qu'importe à l'état que l'auteur parle ſur les planches du théatre des boulevards, ou ſur les planches du théatre françois? Pourquoi rencontre-t-on, au-deſſus de l'art dramatique, la

la main impérieuſe qui coupe, qui hache, qui deſſeche & qui tue ? Eh quoi ! ne verra-t-on jamais ſortir de la bouche du miniſtere que le mot, *je défends*, & jamais le mot, *je permets ?* Sans la maſſue pétrifique qui frappe tous les arts, le génie des François auroit déja ſurpaſſé en tout genre les autres nations.

CHAPITRE XLIX.

Égoïſtes.

RICHES ! je commence à me réconcilier avec vous ; vous devenez moins égoïſtes ; vous donnez. Oui, vous êtes plus humains que vos devanciers.

Paris eſt pour un riche un païs de Cocagne.

TANT mieux, je veux que le riche jouiſſe, mais qu'il ne jouiſſe pas ſeul.

JE te félicite, homme riche, tu te trouves dès ta naiſſance plus près de la probité qu'un autre homme ; tu as moins d'occaſions d'être injuſte ; tu ſeras exempt de ces deſirs violens qui, non ſatisfaits, jettent l'indigent dans le crime ou dans le déſeſpoir. Les tréſors des

champs, les fruits de la terre ſont à toi. On s'empreſſe, on te ſert, on t'aime avant de t'avoir vu. La haine, l'envie, la jalouſie ne doivent point germer dans ton cœur. Tes richeſſes donneront de l'éclat à tes moindres vertus; on te tiendra compte de chaque acte de bienfaiſance; la renommée enfin les publiera.

En voyant des heureux, tu verras tes ſemblables, & tu ne ſeras point tenté de les haïr. Tu auras le loiſir des études, & la facilité de pénétrer l'enceinte des arts.

Tu peux donner, car tu poſſedes; & quand tu mourras, en voyant tes rejetons t'environner, tu ſeras débarraſſé d'une vive inquiétude; tu ſauras que tu leur laiſſes de quoi ſatisfaire les beſoins de la vie, & la vue du contraire eſt le ver rongeur qui fait que le pauvre gémit de mourir, & n'oſe regarder ſes enfans avant d'expirer.

Homme riche, que tu es heureux! tu peux eſſuyer des larmes. Un peu de cet or ſuperflu, en paſſant de tes mains dans celles de ce malheureux, va changer de prix & de nom; il s'appellera bienfait. Antoine, après ſa dé-

faite, s'écria : *je n'ai plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné.*

Ce château ſuperbe ne flattera qu'une fois ton œil ; cette collection ne ſera jamais parfaite ; ces magnifiques jardins t'inſpireront du dégoût ; mais le ſoupir d'un malheureux qui t'exprimera ſa reconnoiſſance, ne ſera jamais perdu tant que tu conſerveras un cœur.

Le riche eſt plus près de la vertu que tout autre homme. S'il s'en éloigne, il devient plus coupable ; car le pauvre eſt plutôt exempt de vices que vertueux ; il n'a pas les moyens de l'être. Qui le croiroit ? la gloire elle-même, à mérite égal, favoriſe bien plus le riche que celui qui eſt né ſans fortune. Elle ſemble vouloir, a dit quelqu'un, *le récompenſer de s'être occupé d'elle.*

Bullion, miniſtre dans le dernier ſiecle, imagina de donner un dîner d'une eſpece nouvelle. Il fit ſervir des plats remplis de pieces d'or & d'argent, & dit aux convives d'en prendre ſur leurs aſſiettes à diſcrétion. Chacun ſe jeta avidement ſur ce fruit nouveau, en remplit ſes poches, & s'enfuit avec ſa proie.

Ce n'eſt point là de la généroſité, il s'en

faut. Riche, ſache mieux donner. Cette grande ville offre un vaſte champ à une ame ſenſible & humaine; les quartiers éloignés ſur-tout recelent nombre d'infortunés qui vont en gémiſſant y réfugier une miſere dont ils rougiſſent. Va les déterrer, & ſonge que le bienfait n'eſt ſublime & méritoire que quand il s'élance au-devant de l'infortuné, & qu'il le ſurprend.

CHAPITRE L.

École Vétérinaire.

ETABLISSEMENT utile & remarquable, qui a beaucoup contribué à la conſervation du ſuperbe animal qui ſert à l'homme dans tous les tems & qui a fait ſa force dans tous les ſiecles; car le cheval doit être conſidéré comme une ſource de puiſſance.

CETTE école eſt ſituée à Charenton. Ce ne fut d'abord qu'un ſimple eſſai. Comme tout eſt tardif, on ne s'étoit pas encore occupé de la guériſon des épizooties; le plus noble compagnon de l'homme n'entroit point dans l'ordre de la médecine.

Les écoles vétérinaires ont manifeſté en peu de tems leur réelle utilité. Les animaux ont rencontré des médecins plus heureux dans leurs travaux que l'homme qui eſt leur maître.

Ensuite l'anatomie comparée a donné lieu à pluſieurs idées qui peuvent devenir fécondes.

Les maladies des chevaux ſont ſuivies avec plus d'attention que ne l'ont été les maladies de l'eſpece humaine.

Au fond de la ſalle eſt un écorché avec un regard terrible & menaçant. Il eſt exécuté en cire ; mais l'artiſte a eu le ſecret de cacher tellement ſon art, que l'œil, après l'examen, eſt tenté de le confondre avec la nature. Ce morceau, unique en ſon genre, m'a toujours ſinguliérement frappé.

Les avantages non interrompus, qui ont réſulté des écoles vétérinaires, prouvent qu'il faut multiplier ces établiſſemens utiles.

Si l'école de chirurgie eſt de toutes les ſociétés de France celle qui a rendu le plus de ſervice au genre humain, il paroît que les écoles vétérinaires rendront un ſervice égal,

puiſque l'homme vit ſur ces créatures qu'il s'eſt aſſujéties.

Le quinquina, employé par les membres de cette école, a produit des effets miraculeux ſur les animaux : leurs ſoins s'étendent juſques ſur les oiſeaux de baſſe-cour : on leur tâte le pouls ſous l'aile.

CHAPITRE LI.

Uſuriers.

Ce terme eſt ſuſceptible de plus d'une interprétation. L'argent eſt une marchandiſe comme tout le reſte ; il a ſa rareté ; on ne fait rien ſans argent ; il eſt le principe & le nerf de toute affaire. Que fait un négociant en gros, qui n'eſt point manufacturier ? Ne place-t-il pas ſon argent à un gros intérêt ? N'a-t-il pas calculé juſqu'aux revers ? De même, il ne faut point ranger dans la claſſe des uſuriers, les eſcompteurs à ſix, à ſept, & même à huit pour cent par an, ſelon les circonſtances ; ils font un métier honnête & réciproquement utile. L'intérêt de l'argent

hauſſe & baiſſe ; il eſt ſubordonné au cours des événemens politiques. Le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards. L'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques; le contrat enſuite eſt volontaire; & quand des loix bizarres ont voulu régler, d'une maniere fixe & invariable, l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques qui vouloient emprunter à bas prix.

RIEN ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie que ces petites loix eccléſiaſtiques; loix aveugles, qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne, fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

L'USURIER dangereux, l'uſurier qu'il faudroit flétrir, eſt l'uſurier voilé, qui, chaque année, fait gagner le tiers de ſon capital ſans induſtrie & ſans riſques. Il dérobe à l'œil d'autrui les voies criminelles qu'il emploie. Agioteur, d'autant plus tyrannique, d'autant

plus effronté, que toutes ces opérations ſont des œuvres de ténebres.

CHAPITRE LII.

Egoïſme des Corps.

LES corps qui ſont permanens, tandis que les particuliers paſſent, ſont ſans yeux, ſans oreilles. Privés de ſenſibilité, ils ne connoiſſent point d'autre honneur que leur *point d'honneur*. Etres abſtraits, tandis que le moindre individu préſente une phyſionomie où la honte s'imprime, les corps ne ſavent point rougir; ils ont en gros peu de probité. Ennemis de tout ce qui n'eſt pas eux, ayant obtenu ou ſurpris, à l'aide des tems, quelques privileges particuliers, ils ſont tous excluſifs & petitement orgueilleux.

LE général des Capucins, arrivant à Paris du côté du Pont-Royal, & voyant l'illumination des quais du Louvre & des Théatins, crut fermement qu'on avoit éclairé la ville pour célébrer ſon entrée. Point de chef d'un

corps qui ne reſſemble plus ou moins dans ſes prétentions au général des Capucins.

ENTENDEZ le recteur de l'univerſité ; il vous dira emphatiquement qu'on ouvre *les deux battans* quand il entre chez le roi. Il prend un vieil uſage pour la marque infaillible de la ſupériorité de ſon corps.

LORS de l'inſtitution de l'académie françoiſe, le parlement ſe montra jaloux, il étoit ſur le point de faire des *remontrances*, lorſqu'on lui prouva qu'il ne s'agiſſoit que de *diſeurs de mots*. Tous les petits corps ſe modelent ſur les grands & adoptent leurs principes. Ainſi dans les claſſes des colleges l'on voit *l'empereur*, *le dictateur*, *les conſuls*, &c ; & le ſyndic de ſa communauté, qui ſourit quand ſon fils vient lui dire, *je ſuis conſul*, va jouer le même rôle au milieu de ſes confreres, & il s'enflera des dignités les plus riſibles.

PAR la même raiſon que dans la communauté des cordonniers le maître ne regarde pas l'étranger qui n'a pas prêté ſerment pardevant *monſieur le procureur du roi*, fît-il un ſoulier plus parfait que les maîtres jurés ; de même dans les académies on a beaucoup

de peine à ſuppoſer qu'au-dehors un écrivain ſoit un écrivain. Auteurs Anglois, Allemands, Italiens, Eſpagnols, on les plaint de n'avoir pas le goût d'un académicien du Louvre. J'ai entendu dire très-ſérieuſement à des gens de lettres *qu'on ne ſavoit faire un livre qu'à Paris.*

OR, qui ne reconnoîtroit un académicien, de quelqu'académie qu'il ſoit, à ſon air avantageux ? Imaginez-vous un homme qui ſe dit en lui-même : on m'a jugé avoir un mérite éminent, diſtingué ; je ſuis du nombre des élus. Qu'eſt-ce qu'un homme, s'il n'eſt académicien ?

LE peintre recommandera deſpotiquement ſa maniere ; le poète fera ſecte pour ſes vers ; l'orateur prônera excluſivement ſon goût ; chaque membre de l'académie, quoique diviſée entr'elle, ſe réunira contre l'étranger & le regardera comme un profane.

QUE fait là, dans ce café ou dans ce ſallon, cet académicien, pilier de l'endroit ? Quel eſt ſon emploi ? il fait l'oracle ; il prend le dédain pour de la hauteur ; il enſeigne à la jeuneſſe à beaucoup reſpecter les écrivains qui n'écrivent pas ; preuve inconteſtable, ſelon

lui, de supériorité & de goût. Il gémit ensuite de la décadence de la littérature. Le siecle est indigne de le lire; il faudroit que les esprits fussent d'abord préparés, pour pouvoir bien goûter son style & ses idées; aussi, s'enveloppant dans un dédaigneux silence, il paracheve académiquement son rôle de nullité, qu'il ne surmontera point, malgré les deux muscles rengorgeurs de sa tête capable.

CHAPITRE LIII.

Sybarites.

MON imagination perce cet appartement reculé. Qu'y vois-je ? Une bibliotheque scandaleuse, des miniatures d'une lasciveté qui fait honte à la nature; voilà ce qui orne le cabinet secret d'un sybarite moderne. Il lui faut des auteurs dépravés, des peintres criminels, qui ont mis leur gloire à contribuer au délire des hommes, & à faire naître leurs égaremens.

LE sybarite, dans l'analyse de ces ouvrages

corrupteurs, cherche un raffinement coupable. Mais dans ce réduit clandeſtin, où l'on appelle les plaiſirs, la volupté n'y pénetre pas. La réalité n'a plus de charmes ſur des cœurs blaſés. Le ſybarite n'a plus de deſirs; il tombe dans l'aſſoupiſſement.

QUAND on a dreſſé un autel au vice, il vous punit du culte offert. Les travers de l'eſprit humain n'ont jamais enfanté une ſenſation agréable; la honte la plus humiliante navre le cœur du ſybarite au milieu de ces portraits voluptueux, de ces ſtatues indécentes, de ces livres diſſolus; & il ſent trop tard qu'il n'eſt plus de douce jouiſſance, dès que l'on a paſſé les bornes du reſpect que l'on doit à la nature.

EN ſortant de ces boudoirs, il eſt des hommes qui, ayant payé architectes, peintres, décorateurs, ſculpteurs, veulent paroitre avoir tous les avantages, tous les talens; qui s'eſtiment capables de tout connoitre, de tout apprécier. C'eſt le ridicule de certains grands qui ont une idée exagérée d'eux-mêmes: témoin ce ſatrape de Perſe, qui alla viſiter Appelles dans ſon attelier. Le peintre connoiſſoit le faſtueux perſonnage, & ne voulut

pas perdre un coup de pinceau. Le ſatrape errant avec toute ſa ſuite, la robe de pourpre déployée, faiſoit tout haut ſes obſervations, & ſe permettoit de diſſerter ſur les tableaux & ſur la peinture. Appelles, qui l'entendoit de loin, lui dit : " Mégabyſe, tu te dé-
„ couvres mal-adroitement : il falloit reſter
„ muet ſous ta robe de pourpre ; tes brace-
„ lets, tes pierreries, ton turban t'auroient
„ fait paſſer pour un connoiſſeur ; mais vois-
„ tu les petits garçons qui broient mes cou-
„ leurs, & qui rient ſous cape de tes diſcours ?
„ J'en ſuis fâché, ils n'auront plus le même
„ reſpect pour toi. „

CHAPITRE LIV.

Champs-Elyſées.

LES Champs-Elyſées ſont trop alignés, pas aſſez diverſifiés, & trop corrects pour une promenade. D'ailleurs, la proximité de la grande route de Verſailles y répand une pouſſiere inſoutenable. Comme on n'y voit aucun baſſin, & que l'eau y manque totalement,

tout y a l'empreinte de la plus grande ſéchereſſe. C'eſt dommage; car l'endroit d'ailleurs eſt vaſte, & l'affluence de toutes les conditions y produit un ſpectacle varié. Mais il n'y a point de promenade agréable, dès que l'œil n'apperçoit pas l'élément fluide qui ſemble rafraichir la penſée. Pourquoi tel endroit ſauvage devient-il attachant? C'eſt qu'on y voit un ruiſſeau qui tombe, murmure, ſerpente & fuit.

CHAPITRE LV.

Journal de Paris.

Il a fallu faire une eſpece de violence au miniſtere pour pouvoir l'établir. Après toutes les contradictions uſitées, le gouvernement a reconnu de quelle utilité cette feuille pouvoit être. En un inſtant tout Paris eſt inſtruit ou déſabuſé ſur ce qu'il lui importe de ſavoir au juſte.

Louis XVI, voulant couper une branche d'arbre, ſe bleſſe de ſon couteau-de-chaſſe à la cuiſſe. La capitale eſt en alarme; on ap-

prend en peu d'heures que la bleſſure eſt légere, & les eſprits ſont calmés. Il y a mille circonſtances qui intéreſſent le public; il pourroit ſe tromper dangereuſement; il eſt redreſſé tout-à-coup par la vérité des faits, & la fermentation tombe en un clin d'œil.

MAIS ce qui rend cette feuille infiniment précieuſe, c'eſt qu'elle eſt devenue le véhicule de la charité univerſelle. L'exemple du bienfait invite à la bienfaiſance; la vertu qui ſommeille au fond du cœur de l'homme eſt avertie, & il s'établit une ſucceſſion de bonnes œuvres.

LA correſpondance des lumieres gagne à la publication de cette feuille. Chaque art eſt pour ainſi dire ſtimulé, parce qu'aucun fait intéreſſant dans les arts n'eſt paſſé ſous ſilence.

ON pourroit en retrancher la partie littéraire, qui donne d'inutiles extraits d'une foule d'ouvrages éphémeres; car l'art du *ſouligneur* n'eſt pas celui du critique. Cette feuille devroit être uniquement conſacrée à ce qui peut intéreſſer la curioſité publique.

UN fait de la veille dit plus que ces réflexions vagues ſur les arts. Les réflexions

communes ſont bientôt épuiſées, les faits ſont toujours nouveaux.

Il ſeroit bon qu'on y trouvât le récit fidele de tous les accidens qui arrivent ſur le pavé de la capitale. Les gens à équipages rougiroient peut-être, en liſant que tel & tel homme a péri ſous les roues de leur char; que, pour gagner trois minutes au ſpectacle, ils ont écraſé un fantaſſin ſurchargé d'un fardeau qu'il voituroit pour l'intérêt de la ſociété.

On a vu avec étonnement tel malheureux demander au barbare inconnu qui l'avoit mutilé, le prix de ſes bras & de ſes jambes. Un habitant de Londres, qui liſoit cet article, n'en pouvoit croire ſes yeux. Là, un boiteux traverſant une rue, arrête à plaiſir une enfilade de voitures. Mais puiſque le gouvernement a permis la publication d'une annonce auſſi extraordinaire, c'eſt qu'il veut mettre un frein à l'inſenſibilité cruelle des gens qui n'ont pas fait la leçon la plus ſévere à leur cocher. Il faudroit les nommer publiquement. Celui qui a paſſé ſur le corps d'un de ſes concitoyens, reverroit l'image ſanglante; elle ſe marieroit à ſon nom, & ce ſeroit là ſon premier châtiment.

TOUTES les violences commiſes & impunies pourroient être ſoumiſes de même à l'animadverſion publique ; & cette feuille, en exerçant une juſte cenſure des délits difficiles à réprimer, mais qui nuiſent au repos public en expoſant les extravagances puériles ou barbares des riches qui ſe permettent tout, appuyés qu'ils ſont de leur crédit ou de leur opulence, les retiendroit peut-être par la crainte du mépris ou du ridicule, & feroit plus de bien que les ſemonces particulieres des magiſtrats.

LA feuille de Londres paroît tous les ſoirs ; mais comme il faut que Paris contraſte avec cette ville dans les plus petites choſes, la feuille françoiſe paroît tous les matins.

LA répétition des articles, enterremens & ſpectacles, tels qu'ils ſont dans le Journal de Paris, fait qu'on lit deux fois la même choſe dans le même inſtant. Les rédacteurs ne pourroient-ils pas s'accorder pour faire diſparoître ce double emploi ?

LES petites affiches, quoiqu'elles paroiſſent journellement, ne contiennent pas ce qu'elles devroient contenir. Le rédacteur, au lieu de faire ſon métier, qui eſt d'annoncer les gar-

des-robes & les meubles à vendre, a la rage de vouloir juger des pieces de théatre, auxquelles il n'entend rien. Il eſt deſpote à ſa maniere, avec ſon privilege excluſif. On lui apporte, par exemple, un article qui annonce une chaiſe de poſte à livrer *gratis* à celui qui la ramenera de Paris à Bruxelles, ou à Bordeaux. Le rédacteur refuſera d'annoncer au public cet avantage, cette commodité qui ſatisfait deux particuliers, ſous prétexte que cela feroit tort aux *loueurs de carroſſes*, aux *meſſageries*; & voilà comme le privilege met de la partialité & des entraves au bien général, juſques dans une miſérable feuille. Ainſi du reſte. On diroit que le rédacteur de cette feuille a peur de rendre ſervice aux particuliers, & de faire quelque choſe d'avantageux au bien public.

CHAPITRE LVI.

D'un ſecond théatre François.

Le public, les auteurs demandent à grands cris deux théatres; les gentilshommes de la chambre s'y refuſent. Les comédiens en pro-

vince appartiennent au public, au lieu qu'à Paris le public appartient aux comédiens. Pour remédier à cet étrange abus, l'on a généralement penſé que le parti le plus prompt & le plus ſûr, ſeroit de rétablir la concurrence, ainſi qu'elle exiſtoit aux jours brillans de Corneille, de Racine & de Moliere; mais les gentilshommes de la chambre ſe ſont conſtamment oppoſés à la création d'une ſeconde troupe. Ils peuvent ſe vanter de contredire à cet égard l'opinion publique, l'attente univerſelle, & le vœu de tous les auteurs.

On dit qu'il ſeroit impoſſible de former deux troupes ſupportables, quand nous ſommes ſi loin, ſi loin d'en avoir une! Eh, c'eſt parce que nous n'en avons qu'une qu'elle ſera toujours foible, indolente, inactive, inſuffiſante; parce que chaque membre écarte de toutes ſes forces tout nouveau comédien qui lui fait ombrage; parce que l'emploi de chacun d'eux, par une loi qu'ils ſe ſont faite, n'eſt jamais rempli par un autre, & que le premier en date anéantit conſéquemment tous les rôles qui ne lui plaiſent pas; parce qu'ils ſe permettent tour-à-tour des abſences com-

binées, que le public paie & ſouffre en murmurant tout bas ; parce qu'ils bâtiſſent à leur gré mille petits codes ridicules, inconnus, qui ne tendent qu'à légitimer leur pareſſe & à rabaiſſer les ouvrages à leur niveau. L'anarchie intérieure de leur gouvernement nuit & nuira toujours aux progrès d'un art qui expire au milieu de leurs interminables débats.

On voit dans les foyers les buſtes radieux de Corneille, de Racine, de Voltaire ; ils y regnent en maîtres : mais l'homme de génie, qui s'apprête à courir cette lice glorieuſe, tombe & pleure aux pieds d'une barriere invincible qui arrête ſa noble impatience. Déſeſpéré, il laiſſe échapper ſes crayons & ſa palette chargée de couleurs ; il reſte dans une inaction funeſte à l'art & à lui-même. Obligé de renoncer, en ſoupirant, à la gloire qu'il idolâtre, il frémit en vain à la porte de la carriere qui ne s'ouvre point. C'eſt ainſi qu'au lieu de favoriſer l'eſſor impétueux du génie, on ſe plaît à l'anéantir.

Le public y perd de grands tableaux qui intéreſſeroient ſa ſenſibilité & qui ajouteroient à ſes plaiſirs délicats ; mais il faut tout immoler aujourd'hui à la troupe des comédiens,

les privileges des auteurs & la gloire nationale. Qu'eſt-ce après tout qu'un chef-d'œuvre nouveau, touchant, inſtructif, ſi on le compare au minois d'une actrice ?

Au milieu de ces entraves, on ne craint point de toucher à une queſtion délicate. Les gens du monde vous diſent : Pourquoi ne fait-on pas aujourd'hui des comédies ſemblables aux comédies de Moliere ? On répond ſans héſiter : Eh ! c'eſt la philoſophie moderne qui en eſt cauſe ; car de quoi ne l'accuſe-t-on pas ?

Si Moliere revenoit parmi nous, il pourroit, il eſt vrai, changer l'habit de ſes perſonnages ; mais il auroit la même force, la même franchiſe de pinceau, la même naïveté. Tout entier à l'action & à la vérité, il n'auroit ni bel-eſprit, ni phraſes gentilles, ni papillotages, ni tout ce qui tue la nature en montrant l'art. Il devineroit le trait ſimple, fait pour nous faire rire malgré nous, parce qu'il auroit la connoiſſance du cœur humain. Ce trait exiſtant & caché, il eſt ſans ceſſe ſous nos yeux, & nous ne le voyons pas ; mais lui, avec ſon coup-d'œil, le ſaiſiroit habilement, & nous ririons alors, autant du

plaiſir de le voir, que de ſurpriſe de l'avoir manqué.

C'EST le génie qui maîtriſe une nation indépendamment de ſes formes particulieres & changeantes. Il ne reçoit point la loi; il la donne. Le luxe, la mode, les idées du jour, les nuances nouvelles, la confuſion des rangs, les variations, l'eſprit des différentes claſſes de ſpectateurs, frivoles excuſes! vains fantômes! que n'apperçoit ſeulement pas celui qui va droit au cœur, ſouleve & pince la fibre cachée, à laquelle répond cette joie vive & prompte que donne une ſenſation agréable & profonde; c'eſt une corde ſecrete, qui n'eſt mue que par une main particuliere. L'inſtrument, l'homme eſt toujours le même; mais il attend le maître qui ſache arracher l'expreſſion naïve, & faire treſſaillir notre enjouement à l'aſpect du tableau.

NOUS citerons ici un paſſage de la plume du traducteur de Shakeſpeare; il vient ouvertement à l'appui de la cauſe adoptée par tous les gens de lettres.

„ LES lettres & les arts n'ont pas droit d'occuper les ſoins journaliers de l'état. Que la terre ſoit bien préparée; que le pere de fa-

mille écarte seulement de ses jeunes chênes, les ronces & l'ombrage qui les refroidissent & les étouffent ; que l'air libre circule autour d'eux, & ils s'éleveront alors d'eux-mêmes à la hauteur marquée par la nature & par la vigueur de leurs germes. C'est moins de faveur que de justice, que le talent a besoin.

Ce qui le décourage & le tue, c'est lorsqu'après avoir épuisé ses forces à produire, à vaincre les difficultés de son art, il lui faut encore lutter obscurément & à forces inégales contre les vices & les passions des hommes, flatter le despotisme, les préjugés & les petits intérêts des corps ; c'est lorsqu'à l'entrée des tranquilles élysées des arts, il trouve des souterreins tortueux, où il faut ramper, des Cerbere qu'il faut assoupir, des Caron qui ne passent aux rives fortunées de la gloire que des artistes déja morts, & tous ces fantômes légers & fugitifs de la médiocrité, tandis qu'ils rebutent avec dédain des hommes pleins de vie & nés pour l'immortalité. „

CHAPITRE LVII.

Trente Écrivains en France, pas davantage.

CHEZ les anciens peuples la conſidération publique étoit vivante ; notre gloire eſt ternie en comparaiſon de ces honneurs qui payoient les ſervices rendus au genre humain.

POUR ſe délivrer parmi nous du fardeau de la reconnoiſſance, on s'écrie de toutes parts : *le nombre des auteurs eſt immenſe !* Oui, de ceux qui uſurpent ce nom, ou qui ont fait une ſeule brochure dans leur vie. Mais de fait, il n'y a point en France plus de trente écrivains, (*) conſtamment livrés à leur art.

(*) A bien compter, il n'y en a pas davantage. Je ne parle ici des médecins, des juriſconſultes, des chirurgiens qui écrivent ſur leur art ; je ne parle pas des compilateurs, des journaliſtes, des traducteurs à tant la feuille ; je ne mets dans la liſte des écrivains que j'ai en vue, que ceux qui donnent au public des ouvrages d'imagination ou de philoſophie, & qui rempliſſent ſon attente par des productions ſucceſſives, qui arrivent tous les ans ou à certaines époques encore plus éloignées, mais à peu près égales, relativement à l'importance ou à l'é-

Le dégoût, la séchereſſe, l'indigence, la crainte des perſécutions, & ſur-tout la pareſſe font ſortir les trois quarts & demi de la carriere, dès qu'ils y ont fait les premiers pas. Ils ſe jettent dans le chemin de la fortune. Pluſieurs écrivains, même célebres, (*) n'entretiennent leur renommée que par quelques ouvrages, ſemés à de prudens intervalles. Or, qu'eſt-ce que trente hommes faiſant profeſſion ouverte de ces honorables travaux, au milieu d'une nation compoſée de plus de vingt millions d'hommes?

Les écrivains ſeroient dix foix plus nombreux, qu'ils mériteroient encore d'être conſi-

---

tendue de l'objet. Or, ſur ces trente hommes de lettres, cultivant les lettres avec aſſiduité & conſtance, la moitié habite la capitale. Quoi, s'écriera-t-on, il n'y a que quinze écrivains dans la ville de Paris! Oui, dignes de ce nom; comptez: mais n'y faites pas entrer les pareſſeux ou ceux qui vivent uniquement ſur leur réputation.

(*) On ſait que dès qu'un auteur eſt académicien, il penſe toucher au terme de la gloire littéraire; il ne fait plus rien que de courir les ſociétés. Il eſt plus ſouvent à table qu'à ſon bureau; & quand il a paſſé des années entieres ſans payer aucun tribut au public, il appelle cela le *reſpecter*. A qui convient donc le fauteuil académique? A tout homme qui ne veut plus écrire.

dérés ; car ſous quelque rapport qu'on les enviſage, ils ſont utiles. Outre le luſtre qu'ils impriment à la nation chez l'étranger, l'amuſement qu'ils procurent par leurs productions, eſt de tous le plus touchant, le plus varié & le moins coûteux. Leurs livres, leurs pieces de théatre, leur genre de vie, leurs rivalités même donnent lieu à des converſations intariſſables, qui ſont probablement les plus agréables de toutes, puiſque tout le monde y revient ſi fréquemment. La vie d'une jolie femme eſt moins ſcrutée que celle de tel homme célebre.

On ne peut du moins leur refuſer la gloire de répandre dans la ſociété un langage épuré, le goût du ſavoir, la lumiere de la raiſon, & cette fleur de plaiſanterie qui fait diſparoître toute exagération. Ils contribuent à rendre plus vif ce plaiſir délicat des peuples policés, ce charme de la converſation qui enfante tant de choſes lumineuſes & qui inſtruit ſouvent mieux que les livres.

Quelqu'un a appellé les gens de lettres eſtimables, *les ſubſtituts de la magiſtrature*. Ce mot eſt très-bien trouvé. Ils font auſſi la police, en frondant les abus les plus dominans. On les

a vus s'élever contre les vices politiques, contre les ridicules dangereux & les opinions fauſſes. Ils ont fait valoir les droits de la raiſon, depuis la ſatyre *Ménipée* juſqu'à la derniere brochure politique; & depuis peu, dans des criſes très-importantes, ils ont décidé l'opinion publique. Elle a eu, d'après eux, la plus grande influence ſur les événemens. Ils ſemblent former enfin l'eſprit national.

Les gens du monde, qui, par envie ou par ignorance, s'efforcent de rabaiſſer tout ce qui eſt au-deſſus d'eux, ſecrétement irrités de voir qu'on ne parloit plus de leurs occupations futiles, voudroient, s'il leur étoit poſſible, humilier les gens de lettres, comme des rivaux qui occupent à leur détriment les bouches de la renommée. Ils ont imaginé en conſéquence de rendre les gens de lettres reſponſables en corps de toutes les ſottiſes que font quelques-uns d'entr'eux. Il faut obſerver que les gens de lettres ne forment point un corps, & conſéquemment n'ont point de juriſdiction les uns ſur les autres. Ils ne peuvent impoſer ſilence au folliculaire effronté, au détracteur inſolent, au calomniateur, à l'écrivain ſatyrique ou ordurier; ils ſont iſolés dans leur genre de vie,

ainſi que dans leurs travaux; ils ſe cherchent d'abord par curioſité, & ſouvent ne ſe cultivent point par le peu de reſſemblance de leur caractere; car l'amitié ne ſe commande pas; & pourvu qu'ils ſe reſpectent, on n'a rien à leur reprocher. Tel homme célebre n'a jamais rencontré dans le cours de ſa vie tel autre homme célebre, ſon rival ou ſon antagoniſte, quoiqu'habitant tous deux la même ville; il n'a ni le droit de réprimande, ni celui de remontrance.

Il me prend fantaiſie de donner ici la liſte complete des inévitables ennemis des gens de lettres; on verra qu'ils ſont en nombre & en force. Commençons par les demi-littérateurs. Comme les déſerteurs ſont les ſoldats les plus acharnés contre le régiment qu'ils ont quitté, & les apoſtats les ennemis les plus perfides de leur religion; de même l'homme qui n'a pu réuſſir dans les lettres, devient à coup ſûr l'ennemi le plus implacable de ceux qui les cultivent. Les adverſaires les plus ſourds & les plus redoutables ſont toujours ceux qui n'ont fait qu'un pas dans la carriere de la littérature, & qui ſe ſont retirés, ſoit par impuiſſance, ſoit renvoyés par les ſifflets. Les lettres ont com-

mencé le plus ſouvent leur fortune, & ils ſont ingrats envers les lettres; leur avancement eſt un ſecret reproche qui leur dit ce qu'ils voudroient ſe déguiſer à eux-mêmes, qu'ils n'avoient que le talent de faire fortune.

EH! pourquoi, étant riches, envient-ils la célébrité orageuſe de l'homme de lettres? Voici, ſi je ne me trompe, le ſecret du cœur humain pleinement dévoilé à cet égard. Les richeſſes, tout agréables qu'elles ſont, ne frappent qu'une ſeule fois par leur éclat, & l'on ne leur paie pas un tribut conſtant d'eſtime. Elles n'apportent rien de perſonnel, rien de ce qui flatte tant l'amour-propre; les dons du génie ſont brillans, exiſtent par eux-mêmes, & intéreſſent la curioſité. Quelques perſonnes dînent chez un riche; mais des milliers d'hommes liſent un excellent ouvrage, & ne ſont pas maîtres de ne point être reconnoiſſans du plaiſir qu'ils ont eu. Voilà pourquoi les riches, au milieu de leur opulence, ſont preſque tous plus ou moins jaloux des hommes qui cueillent les palmes de la littérature.

POUR peu qu'un riche ne ſoit pas un ſot, on lui donnera du goût: par conſéquent il paſſera pour avoir de l'eſprit, & de là au

génie il n'y a qu'un pas. S'il ne ſe fait point un beau livre, c'eſt qu'il ne le veut pas, & qu'il emploie mieux ſon tems à d'*illuſtres affaires*. Il dit mille impertinences, & on l'écoute parce qu'on eſt à ſa table, & que ſon gros cuiſinier, au tact délicat, a de la fineſſe pour lui. Il fronde hautement toute idée patriotique, pour peu qu'elle tende à diminuer l'embonpoint exceſſif qui fait maigrir tant d'autres. Il trouve fort mauvais l'examen public de pareilles matieres. Il s'étonne de ce qu'on n'arrête pas tous les ouvrages qui ne ſont point remplis d'un reſpect profond envers le travail de la finance moderne, & de ce qu'on ne célebre pas, par exemple, les fortunes rapides, comme les exploits guerriers & les talens littéraires.

QU'IL jouiſſe de ſes richeſſes : d'accord ; qu'il accumule autour de ſa perſonne toutes les voluptés ; qu'il s'en raſſaſie, à la bonne heure : les plaiſirs qu'il achete lui appartiennent ; qu'il les goûte en paix : mais pourquoi veut-il qu'on le conſidere, qu'on ait pour lui de la vénération ou de l'eſtime ? A quel titre ? que nous fait ſon opulence ? Elle n'eſt utile qu'à lui ſeul. Que toutes les jouiſſances

l'environnent dans ſa maiſon ; mais que hors de là, il laiſſe à l'homme de lettres l'eſtime publique qui lui eſt due, ſeule récompenſe de ſes nobles travaux.

TOUT lecteur doit de la reconnoiſſance à tout auteur. Celui qui ne lit pas doit ſavoir encore que la langue, la ſociété & les mœurs doivent infiniment à la claſſe des écrivains.

CHAPITRE LVIII.

Carrabas, pots-de-chambre.

QUI connoît le majeſtueux carrabas, attelé de huit chevaux, leſquels font quatre petites lieues en ſix heures & demie de tems ? Il mene les gens à Verſailles ; il renferme dans une eſpece de longue cage d'oſier vingt perſonnes qui ſont une heure à ſe chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude, tant elles ſont preſſées ; & quand la machine part, voilà que toutes les têtes s'entrechoquent. On tombe dans la barbe d'un Capucin, ou dans les tettons d'une nourrice. Un eſcalier de fer, à larges degrés, oblige vieille

& jeune à montrer au moins ſa jambe à tous curieux paſſans.

Ce carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Verſailles. (*) Tous les enfans qui vont ſucer le lait des nourrices Normandes, ſont leur entrée le lendemain de leur naiſſance dans le carrabas de Poiſſi ; c'eſt un choc dur & perpétuel à caſſer la tête raffermie des adultes.

Quand le carrabas chemine ſur la route royale, le leſte équipage, paſſant comme l'éclair, le regarde en pitié. Ce carrabas n'a pas l'air de conduire les gens à une cour brillante. S'il fait ſoleil, vous y arrivez grillé ; s'il pleut, vous êtes trempé comme une ſoupe. C'eſt dans cet état qu'on débarque les Pariſiens empreſſés de voir la majeſté du trône, devant le château magnifique & la grille dorée du riche ſouverain.

Quand cette lourde & vilaine cage croiſe un équipage royal, il n'y a plus d'expreſſion

(*) On connoit le mot de Duclos. *Quand je dîne à Verſailles, je crois manger à l'office ; je n'entends que des valets qui parlent inceſſamment de leurs maîtres.*

pour

pour rendre le contraſte qu'offre le coup-d'œil, il faut en rire malgré ſoi. On diroit qu'on a voulu conſerver la premiere voiture qui fut imaginée pour rehauſſer l'éclat & la légéreté des voitures nouvelles. Le bon Henri IV n'avoit cependant qu'un coche de cette eſpece, & il écrivoit à Sully : *je ne pourrai vous aller trouver d'aujourd'hui, ma femme m'ayant pris mon coche.* Comme deux cents années font abſolument changer de face aux mêmes objets !

Il faut entrer dans ce carrabas, ou dans des carroſſes dits *pots-de-chambre*, moins incommodes, mais conſtamment ouverts à tous les vents.

Quand vous prenez un de ces pots-de-chambre, vous avez des pages. Le cocher qui n'a point de gages, place à douze ſols par tête quatre perſonnes, deux ſur le devant & deux ſur le derriere. Ceux qui ſont ſur le devant s'appellent *finges*, & ceux qui ſont ſur le derriere *lapins*.

Le *finge* & le *lapin* deſcendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs ſouliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, & les voilà qui contemplent à leur

aiſe la famille royale, & qui jugent de la phyſionomie & de la bonne grace des princeſſes. Ils font enſuite les courtiſans tant qu'ils veulent. Ils ſe placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empreſſé, qui retient ſon geſte quand il l'a outre-paſſé, & rien n'empêche le *lapin* & le *ſinge* de figurer dans les appartemens & au grand couvert, comme ſuivant de la cour.

TANDIS que ces hideuſes voitures vous eſtropient ou vous ennuient, il eſt défendu à la charrete oiſive, au cabriolet léger, au fiacre vide, au fourgon commode, de voiturer perſonne ſur cette route royale. Vous devinez bien, lecteur, ſans que je le diſe, qu'il s'agit là encore d'un beau privilege excluſif.

MAIS que le *carrabas* & le *pot-de-chambre* ſont éloquens! Ils ſemblent vous annoncer la foule des déſagrémens qui vous attendent dans ce lieu de ſplendeur, il vous diſent de rétrograder; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-chambre*. On avance, on prie, on ſollicite, on perd des années, on uſe ſa vie dans l'attente.

QUE le petit ambitieux, que l'intrigant, que

le froid adulateur, que l'extravagant à projets ſoient cahotés dans ces voitures, ils le méritent bien ; mais à ceux qui n'ont que la curioſité pour objet, qui veulent voir le même jour, la ménagerie, les ſtatues & les princes, qu'importent de beaux chemins, s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaiſie, s'ils ſont gênés, contrariés dans leur marche ; & pourquoi faut-il encore des bureaux, quand j'ai le deſir d'aller voir, par moi-même, comment ſe porte en ſon château le roi de France ?

Tel qui n'a été à Verſailles qu'en *carrabas*, de retour dans ſon bourg de province, fait un roman effronté & ridicule ſur ce ſéjour du ſouverain. Il a vu le roi, les princeſſes, le grand couvert, rien de plus vrai ; mais il y ajoute des circonſtances menſongeres, qui ſont reçues avec admiration par la crédulité ignorante : l'exagération a ſon paſſe-port & le conte le plus biſarre eſt écouté. Le raconteur perſuade à ſes compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la reine, qui a daigné lui demander des nouvelles de ſon païs, & ce récit inconcevable qu'il imagine, le fait prendre en haute conſidération.

Il s'échauffe en répétant la même hiſtoire, & parvient lui-même à la croire véritable.

On ne ſauroit imaginer ce qui ſe dit de Verſailles au fond de la Gaſcogne, & dans les tavernes Suiſſes. Les deſcriptions fabuleuſes deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'eſt une ſuite de menſonges facécieux, enchaînés les uns aux autres; & j'oſe aſſurer que tel Suiſſe, tandis qu'il boit, l'emporte à cet égard ſur le plus déterminé Gaſcon.

Les *contes jaunes*, les *contes bleus*, les *contes à la cigogne*, n'approchent pas de ces narrations romaneſques, écoutées en ſilence, & qui deviennent encore plus plaiſantes par les remarques ſérieuſes que fait l'auditoire du cabaret.

On a mis en ſcene devant Leurs Majeſtés le dialogue incroyable du menteur intrépide, & des provinciaux crédules : rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu'on a de s'entretenir par-tout de la cour de Verſailles, a créé dans de certains endroits des traditions d'une extravagance ſi rare, qu'on ne ſait ce qui a pu enfanter

ces détails imaginaires, dont on auroit peine à déſabuſer les perſonnes qui les ont adoptés, quelques raiſonnables qu'elles ſoient d'ailleurs.

CHAPITRE LIX.

College de Chirurgie.

On a long-tems confondu les chirurgiens avec les barbiers ; c'étoit une confuſion injurieuſe, elle devoit ceſſer.

La fondation d'une école pratique ou de diſſection, eſt un de ces bienfaits publics qu'on ne ſauroit trop exalter.

Ce college doit beaucoup à la protection éclatante de Louis XV & de Louis XVI. Plus de huit cents éleves aſſiſtent aux leçons. L'auditoire eſt compoſé de fraters, de garçons perruquiers en habit de poudre. L'un retient un quart de leçon, celui-ci un ſixieme. Ils l'appliquent enſuite comme ils peuvent. Quelques pauvres malheureux, pendant l'inſtruction, paient l'apprentiſſage ? mais on n'eſt pas habile du premier coup.

Un cadavre, venu de Bicêtre, eſt étendu

ſur le marbre noir : huit cents hommes voient l'intérieur du corps d'un pauvre homme que perſonne ne regardoit la veille. Les miracles du Créateur ſont empreints dans ce corps, comme dans celui du ſouverain.

Les membres de cette académie ont compoſé, dans l'eſpace de quarante ans, cinq volumes de diſſertations, ſur des faits relatifs à la chirurgie. Cinq volumes paroîtront peu de choſe ; mais tous les mémoires qu'ils renferment ſont très-bons & ont été traduits dans pluſieurs langues.

Tous les jeudis de chaque ſemaine, les chirurgiens s'occupent pendant deux heures à diſcuter le pour & le contre ſur un point de leur profeſſion.

L'académie de chirurgie a cela de bon & de particulier, qu'elle n'admet point *d'académicien honoraire*. Tous les membres ſont libres & parfaitement égaux. Ceux qui ne ſont pas en état de concourir aux progrès de l'art, viennent néanmoins exactement aux aſſemblées pour leur inſtruction, & pour mettre à profit celle des autres, dans le traitement journalier des malades confiés à leurs ſoins. C'eſt un cours toujours ouvert & qui guide

inceſſamment l'œil & la main de l'opérateur.

TANDIS qu'on diſſerte théoriquement tous les jeudis ſur des maladies chirurgicales, on a en outre l'avantage d'avoir dans la même maiſon un hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainſi l'on a la théorie & la pratique tout-à-la-fois. Car il y a en chirurgie, comme dans toutes les ſciences pratiques, la ſcience & le métier; & pour réuſſir pleinement, il faut réunir l'un & l'autre.

CET hôpital particulier eſt un lieu de grande inſtruction, parce que rien ne s'y fait que les profeſſeurs n'aient d'abord donné leur avis & examiné ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Auſſi y a-t-on vu & fait des obſervations très-précieuſes.

QUAND un homme de la lie du peuple eſt frappé d'une maladie chirurgicale, grave ou extraordinaire, il devient l'objet des ſoins les plus attentifs. Plus la nature s'eſt montrée impitoyable à ſon égard, plus la chirurgie s'empreſſe à lui offrir des ſecours, & il en trouve de plus conſtans, de plus délicats, que n'en pourroit obtenir un millionnaire avec tout ſon or.

C'EST un ſpectacle remarquable que de voir tous les hommes de l'art raſſemblés autour d'un miſérable qui a une fracture particuliere. Il eſt heureux dans ſon malheur; il guérit, parce que l'accident a manifeſté un cas privilégié. S'il n'avoit eu qu'une fluxion de poitrine, on l'eût jeté à l'Hôtel-Dieu; mais ſa maladie intéreſſe l'art, l'art enfante des miracles.

L'INFORTUNE a donc encore ſon lot; mais il faut qu'elle ſe trouve dans une ville comme Paris. Le porte-fait reportera quelques jours après ſon accident, le lourd fardeau ſur ſes épaules, tandis qu'ailleurs l'homme environné de toutes les commodités périra, pour peu que l'accident ſorte du cas des accidens ordinaires. Les prodiges de l'art ſe ſont exercés ſur un mendiant qui revient à la vie pour mendier encore. Les progrès de la chirurgie vont toujours en croiſſant. Toutes les découvertes particulieres aboutiſſent au dépôt commun: l'opération de la main n'eſt jamais voilée; c'eſt au grand jour que tout eſt jugé.

L'ACADÉMIE de chirurgie n'a aucune liaiſon directe ni indirecte avec la faculté de médicine. Ce ſont deux compagnies très-diſtinctes, qui ont chacune leurs travaux à part.

Leurs travaux ne se mêlent point, quoiqu'ils semblent avoir les mêmes rapports, & qu'ils tendent visiblement au même but.

L'ANATOMIE, quoique cultivée avec le plus grand soin, n'a peut-être pas encore fourni à la médecine une observation vraiment importante. On a beau interroger le cadavre, le méchanisme qui entretient la vie échappe; le cadavre est couché, l'organisation qui le tenoit debout, se dérobe constamment à l'œil. Tous les anatomistes ont ignoré comment on digere, comment le chyle se change en sang; comment ce sang anime le cerveau, le rend l'organe ne nos idées; comment, dans un autre réservoir, il sert à la génération.

L'ANATOMIE pourra guérir un coup d'épée, & sera impuissante quand la fleche invisible d'un miasme particulier aura pénétré un de nos pores. Entre la chirurgie & la médecine, il y a un espace infini que rien ne peut combler.

LE tableau des découvertes faites en anatomie, l'inventaire des connoissances naturelles, laborieusement acquises depuis deux mille ans, nous a été donné par M. Lassus, & l'on ne voit pas sans étonnement que le dix-huitieme siecle a été le moins fécond en découvertes,

quoique le ſcalpel, d'un bout de l'Europe à l'autre, ait conſtamment déchiré des milliers de cadavres.

La chirurgie, malgré la pronfonde attention qu'elle a donné à l'anatomie, n'a pas caractériſé ce ſiecle, comme devant figurer parmi les ſiecles marqués par les grandes découvertes. La méthode curative eſt plus avancée.

Que de réflexions s'offrent en foule! Nous nous perdons dans le labyrinthe de notre corps matériel; nous en avons calculé les parties groſſieres, & les petits rouages qui ſont ſous nos yeux nous ſont inconnus.

Comment lire dans le vrai livre de la nature, lorſque l'intérieur du corps, curieuſement viſité dans tous ſes points, ne nous offre encore qu'une nomenclature? Les différences qu'il y a entre la ſenſibilité qui appartient excluſivement aux nerfs, & l'irritabilité qui appatient excluſivement aux muſcles, démontrent que l'hiſtoire de l'anatomie ne préſente que les découvertes éparſes, iſolées, ſans but, ſans liaiſon, & qui ne peuvent qu'éclairer foiblement la phyſiologie.

La connoiſſance de la nature de l'homme, par rapport à la guériſon de toutes ſes mala-

dies, appartient visiblement à une autre science.

Est-ce la physique ? est-ce la chymie qui aura la gloire, par ses hypotheses, d'effacer cette stérile nomenclature de l'anatomie, de lui ôter cette physionomie morte & impassible, qu'elle semble avoir contracté avec les cadavres qu'elle mutile, & de bannir ces termes muets, propres seulement à enfler le catalogue des mots d'une langue ?

CHAPITRE LX.

Grisettes.

On appelle *grisette* la jeune fille qui, n'ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, & n'a d'autre soutien que l'ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturieres, les ouvrieres en linge, &c. qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail assidu dont elles doivent tirer leur subsistance, se séparent à dix-huit ans de leurs parens pauvres, prennent leur chambre

particuliere, & y vivent à leur fantaiſie; privilege que n'a pas la fille du bourgeois un peu aiſé; il faut qu'elle reſte décemment à la maiſon avec la mere impérieuſe, la tante dévote, la grand'mere qui raconte les uſages de ſon tems, & le vieil oncle qui rabache.

CLOITRÉE ainſi dans la maiſon paternelle, la bourgeoiſe attend long-tems un épouſeur qui n'arrive pas. S'il y a pluſieurs ſœurs, la dot médiocre n'en tente aucun, & toute ſa félicité ſe borne à ſe requinquer le dimanche, à mettre la belle robe & à ſe promener en famille au jardin des Tuileries.

LA griſette eſt plus heureuſe dans ſa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle ſe licencie dans l'âge où ſes charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté, & ſon bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artiſan de ſon état, qu'aſſujettiſſement, peine & miſere; elle prend de bonne heure un eſprit d'indépendance. Aux premiers beſoins de la vie ſe joint celui de la parure. La vanité, non moins mauvaiſe conſeillere que la miſere, lui répete tout bas d'ajouter la reſſource de ſa jeuneſſe & de ſa fi-

gure à celle de ſon aiguille. Quelle vertu réſiſteroit à cette double tentation ? Ainſi la griſette devient libre ; à l'abri d'un métier elle ſuit ſes caprices, & ne tarde pas à rencontrer dans le monde un ami qui s'attache à elle & l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant, quoique paſſager. Les plus ſages économiſent & ſe marient quand elles ſont ſur le retour.

On remarque avec étonnement cette foule immenſe de filles nubiles, qui, par leur poſition, ſont devenues étrangeres au mariage & au célibat. C'eſt là le grand vice de la légiſlation moderne, & ce vice embraſſe aujourd'hui non ſeulement Paris, mais toute la France & même une partie de l'Europe. Qui ne ſent pas la néceſſité d'une loi nouvelle, propre à remédier à ce qui ne s'étoit point encore vu dans les ſiecles antérieurs ?

Il ſeroit du moins néceſſaire d'aſſurer une exiſtence plus douce à un grand nombre de filles, en leur apprenant des métiers convenables à leur ſexe. Il faudroit enſuite qu'elles fuſſent autoriſées à exercer celui qu'elles choiſiroient ſans maîtriſe, ſans gêne ni contrainte, ſans taxe quelconque. L'homme pauvre a une

multitude de reſſources ; la fille indigente n'en a guere, & encore ſont-elles embarraſſées d'obſtacles. Pourquoi lui ôter preſque le pain, en grévant ſon métier d'un impôt ? Quoi, une lingere ſera taxée ; il faudra payer avant que de faire une robe !

Qu'aucune eſpece de tyrannie n'empêche ces filles d'embraſſer tous les petits travaux ſédentaires qui aident à les nourrir. Laiſſons leur toutes les reſſources qu'elles peuvent ſe créer ; que l'impoſition pécuniaire leur ſoit inconnue ; que la protection due à leur foibleſſe leur ſoit accordée : les mœurs y gagneront, & une induſtrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin, que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouiſſent les hommes, avec qui elles ſont inceſſamment mêlées, ou que, ſuivant l'uſage aſiatique, elles ſoient ſéqueſtrées & n'aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu ; car c'eſt le pire.

Une autre idée ſe préſente ; c'eſt celle de priver les femmes de toute dot. Cette loi porteroit un coup mortel au luxe, & ne mettroit d'autre différence entr'elles que celle qui nait de la beauté & de la vertu. Cette idée nou

encore approfondie, ainſi qu'elle le mériteroit, pourroit être la matiere d'un ouvrage réfléchi. Quelqu'éloignée qu'elle ſoit de nos mœurs & de nos loix, comme tout doit être ſurbordonné peu à peu à la vérité & à la raiſon, il viendra un ſiecle où l'on ſentira la néceſſité de cette loi pour le bon ordre domeſtique, l'avantage des mœurs & le repos public. Cette ſituation de tant de femmes qui couvrent la France & à qui il eſt défendu tout-à-la-fois d'être concubines & d'être mariées, exige un changement prompt dans des loix que le tems, les mœurs & le luxe ont ſi prodigieuſement altérées.

CHAPITRE LXI.

Vénalité.

ELLE eſt par-tout: c'eſt le venin de toutes les places. On pourroit les crier à l'encan ainſi que les meubles. L'argent empoiſonne tout; ſon beſoin éternel dénature le ſang, l'amitié, la juſtice, la reconnoiſſance. Les places ſe donnent à l'intrigant qui les achete, au traître dont on récompenſe la délation obſcure, au

méchant qui ſe fait craindre. La politique ménage certains hommes, leur accorde des faveurs, des emplois. On tâche d'aſſoupir leurs qualités mal-faiſantes; mais comme on ne craint rien de l'honnête homme, on le laiſſe là. *A quoi eſt-il bon?* dit-on ouvertement. Oui, il eſt paſſé en proverbe de dire aujourd'hui, *un honnête homme n'eſt bon à rien.*

Tous les emplois ſe vendent, ainſi que les charges. Le protecteur de nos jours eſt une eſpece de *croupier* qu'il faut payer & qui ne vous fait participer aux profits d'un travail quelconque, que quand il a aſſuré ſon bénéfice ſur ce même travail.

La vénalité des charges de finances amena la vénalité des charges de juſtice. Comment concevoir que Monteſquieu ait jamais voulu excuſer cette vénalité, & la raiſon de Monteſquieu, ſans doute, c'eſt qu'il avoit acheté ſa charge.

Ce fut le chancelier Duprat, dont la mémoire ſera à jamais odieuſe, qui introduiſit avec beaucoup d'autres fléaux cette vénalité; ce qui a ſi bien fait dire à l'auteur de la *Henriade*, en parlant de ces avides calculateurs:

Qui

Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'ineſtimable prix des vertus de nos peres.

DEUX ſiecles & demi ont à peine commencé à diſſiper les nuages épais, que les fauſſes maximes de Duprat avoient répandus ſur le droit naturel, ſur le droit public, ſur les principes de la légiſlation & du gouvernement. C'eſt lui qui le premier oſa dire à un jeune militaire, fier, ardent, impétueux, débauché, prodigue : vous pouvez tout, & votre vouloir eſt la loi ſuprême; ce qui ſignifioit en d'autres termes : dépenſez, ruinez-vous, ruinez les autres; n'importe, c'eſt votre droit. Comme ſi le droit d'être déraiſonnable appartenoit à d'autres qu'aux inſenſés; le droit de nuire & dévaſter, qu'aux furieux. La vénalité des charges eſt une plaie qui ſaigne encore, & qui ne pourra jamais être guérie.

LOUIS XII étoit beaucoup plus excuſable d'avoir aliéné ſes domaines. Que n'a-t-il plutôt ſuivi ce plan que la vénalité des charges! Le ſouverain d'un état auſſi grand que la France, eſt ſans contredit le plus mauvais propriétaire particulier que puiſſe avoir un fonds cultivable, de quelqu'eſpece que ce puiſſe être.

LA dégradation des eſprits eſt peut-être née de ce malheureux ſyſtême réglementaire & fiſcal. Quand mettra-t-on à leur véritable place & les hommes & les choſes? Quand les empires ſeront-ils aſſis ſur leur véritable baſe! Quand la confuſion des idées ceſſera-t-elle au milieu de ces termes nouveaux & indéchiffrables, *charges créées, places inamovibles.*

CHAPITRE LXII.

Femmes de quarante ans.

IL eſt une ſituation cruelle, embarraſſante pour une femme qui a excité long-tems les deſirs des hommes & la jalouſie de ſon ſexe; c'eſt le moment où ſon miroir lui dit: vous n'êtes plus charmante comme autrefois; vous avez beau être indulgente à vous-même, votre beauté s'efface; & quoique l'éclipſe de vos attraits ſoit imperceptible, elle n'en eſt pas moins réelle.

ELLE voudroit démentir ce cryſtal véridique; elle fait tacitement l'examen de ſes charmes, & pouſſe un profond ſoupir. L'amour-propre a beau parler, la vérité terrible

eſt plus forte que lui. Une angoiſſe amere abat ſon cœur; en perdant ſes agrémens, elle ſent qu'elle perd ſon exiſtence.

QUOI, ceux qu'elle avoit enchaînés à ſon char, bientôt ne laiſſeront plus tomber ſur elle qu'un regard de complaiſance ! Ceux qu'elle a rebutés triompheront en voyant ſes attraits flétris! Ce monde qu'elle a trompé & dont elle étoit l'idole, à peine ſe ſouviendra d'elle ! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politeſſe, ce qu'elle devoit à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ſes voiſins ; dès qu'on l'aura fixée, on détournera les yeux. Quel état pénible, ſur-tout lorſque le cœur eſt encore avide du deſir de plaire, lorſque l'on veut toujours paroître, & que perſonne ne s'empreſſe à vous remarquer !

C'EST alors qu'une femme, exilée de la ſociété, reſſent un chagrin cent fois plus vif que le miniſtre ambitieux qui ſe trouve tout-à-coup dépoſſédé du pouvoir dont il étoit ſi fier & ſi jaloux. Tous deux verſent des larmes ſecretes, en jetant de loin un coup d'œil vers le monde, vers ce maître changeant & tyrannique, qui dans ſon ingratitude oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux ſont

encore dévorés d'une ambition ſourde ; celle d'une femme ſe trouve la plus impuiſſante. N'être plus de miſe dans le tourbillon du monde, lui ſemble un ridicule plus cruel que le déshonneur.

POUR la ſauver de cet état affreux, de cette honte de n'être plus rien, de cet ennui indéfiniſſable, il ſe préſente à elle deux reſſources, la dévotion & le bel-eſprit. Mais ces deux états ſont ſurannés ; la dévotion n'eſt plus de mode, & l'affiche du bel-eſprit eſt devenue trop difficile à ſoutenir.

QUE fait-elle donc ? Elle s'entoure de jeunes demoiſelles, brillantes de fraîcheur & de beauté, elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs ſecrets, & parvient ainſi à faire encore rechercher ſa ſociété, & à prolonger cette eſpece d'empire dont elle eſt ſi jalouſe.

L'EXPÉRIENCE du monde lui a appris que toutes les affaires ſe travailloient comme la tapiſſerie. On voit naître les couleurs, & la main eſt cachée ; elle ſe livre donc à l'intrigue, elle a un bureau, un ſecretaire ; elle écrit trente lettres par jour, vingt-neuf ſont rejetées. Une réuſſit, & la voilà ſatis-

faite. Elle protege ; on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'eſpérance qui vous abuſe, fait qu'on ajoute foi à ſes promeſſes ; elle ſe mêle d'un emploi de quatre-cents livres, comme de la nomination d'un premier commis. Rien ne la rebute ; & pourvu que ſon nom ſoit cité chez les miniſtres ; pourvu qu'on diſe qu'elle négocie des places & des mariages, qu'on a apperçu dans ſon ſallon un évêque & un maréchal de France, on lui attribue une grande exiſtence, & quelquefois elle eſt contente de la ſimple apparence du crédit & du pouvoir.

Il faut bien que pluſieurs femmes qui, à la lettre ont leurs bureaux, chériſſent à un certain âge ce genre d'occupation ; car dès qu'une petite place vient à vaquer, cent lettres de recommandation la ſollicitent. Chaque poſtulante fait autant d'efforts que s'il s'agiſſoit d'un objet de la plus grande importance.

La femme qui ne ſe ſent pas les qualités requiſes pour ce grand rôle, ou qui n'a pas le crédit convenable, prend le parti de la retraite, joue la petite ſanté, s'environne de médecins, ſans trop goûter de leurs ordonnances. Elle paroît accablée d'une migraine

éternelle ; c'eſt un artifice ingénieux, pour donner à ſes attraits expirans un air de langueur au défaut d'un jour plus piquant. Elle ouvre ſa porte à cette foule de gens qui portent par-tout leur déſœuvrement, qui viennent ſans façon bâiller dans leur viſite, & accuſer l'exceſſive lenteur du tems. Enfin, après avoir eu nombre d'amans, elle doit s'eſtimer heureuſe, ſi elle a ſu en convertir un en fidele ami.

Au reſte, une femme à Paris n'a jamais quarante ans ; elle en a toujours trente ou ſoixante ; & comme perſonne ne dit le contraire, la femme quadragénaire n'exiſte pas.

CHAPITRE LXIII.

Feuilles périodiques.

LES journaux ſont les trompettes de la renommée, les plus menteuſes & les plus impudentes. Tel périodiſte annonce un auteur comme un aigle ; l'autre le traite d'oiſon : le panégyrique & la ſatyre de l'écrivain paroiſſent le même jour. A qui s'en rapporter ?

A ſoi-même ; lire l'ouvrage, & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en penſe.

Le critique impartial & ſans préjugés littéraires n'a point encore exiſté. Mais l'homme en état de produire ne ſe rabaiſſe point à analyſer des ouvrages ; il en enfante.

Se fait journaliſte qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ſes confreres.

Le miniſtere protege les petites feuilles ſatyriques, où les auteurs ſont déchirés à belles-dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalouſie entre les membres de la république littéraire. Il s'oppoſe par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oiſif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le miniſtere ſent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire ſur les eſprits, ſi l'eſtime univerſelle répondoit à ſes travaux. Il tâche de lui ravir cette eſtime précieuſe ; & une foule d'aboyeurs, doués d'un eſprit médiocre & d'une rage incurable, ſervent le miniſtere au-delà de ſes eſpérances.

On ne doit jamais répondre aux journaliſtes, parce que l'ouvrage ſe défend de lui-même. Il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques les plus envenimées. Le ſilence du mépris eſt l'arme la plus ſûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertiſſant pour l'amour-propre des ſots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces eſprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célebres ſe donner en ſpectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'eſt pas d'accord ſur le champ, plus on diſpute & moins on ſe rapproche.

Mais le journaliſte veut-il louer ? il ne connoît plus que l'emphaſe. Un acteur vient-il à mourir ? le ridicule écrivain s'avance dans le Mercure de France, & dit : *ce n'eſt qu'un individu qui manque, & c'eſt une nation entiere à conſoler !* Qui diroit-on qu'il regrette ? Un prince bienfaiſant, un légiſlateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliſte du premier ordre. Non, il s'agit de *Lekain.*

CHAPITRE LXIV.

Diſtribution des aumônes.

Il eſt plus aiſé de donner l'aumône que de la répandre avec une juſte répartition. Les beſoins de convenance ne devroient point paſſer avant les beſoins de premiere néceſſité. C'eſt ce qui arrive néanmoins. Les aumônes montent annuellement à des ſommes conſidérables. Mais on tue pour ainſi dire la charité publique par des préférences inconſidérées & criminelles ; on enleve aux véritables pauvres les aumônes qui leur ſont ſpécialement conſacrées. Tantôt c'eſt une fille de qualité qu'il faut ſoutenir, & l'on éloigne la pauvre couturiere. Tantôt c'eſt une maiſon jadis opulente tombée par ſon luxe, & qu'il faut relever. Les pauvres de la paroiſſe, ignorés dans leurs greniers & n'en ſortant pas, reçoivent peu, tandis qu'une famille qui ſe dit importante, va chez le curé, demande & exige de l'argent avec une fierté impoſante. S'il veut uſer d'une fermeté judicieuſe, on prend un ton preſqu'arrogant ; on oſera

lui dire, que les pauvres roturiers ſont une canaille inutile à la ſociété, dont l'exiſtence ou le non-être doivent être fort indifférens à l'état; que les nobles pauvres ont droit d'épuiſer avant tout les reſſources des largeſſes particulieres & publiques.

Les ames pieuſes tombent fréquemment dans les pieges que lui tend l'orgueil importun de ces mendians titrés, & l'on donne pour le ſoutien du luxe, de la moleſſe, de l'oiſiveté, ce qui étoit réſervé pour ſoulager les beſoins de l'artiſan laborieux, dont la famille, faute de ſecours, périroit de langueur & de déſeſpoir.

Ainsi des noms & des prééminences chimériques égarent la main des diſpenſateurs des aumônes, & on les violente au détriment de l'indigence qui a faim.

Or, un noble pauvre ne demande pas de quoi avoir du pain, mais de quoi avoir des valets. Selon lui, le beſoin n'a pas un droit égal aux dons des cœurs ſenſibles.

La nobleſſe, après avoir mendié au pied du trône tout ce qu'il lui eſt poſſible d'obtenir, ſe rabat après ces diſſipations au pied de l'autel, & abſorbe les produits que la religion & l'hu-

manité avoient mis en réſerve pour le ſoulagement des infortunés.

Voila pourquoi, après tant de largeſſes, les hôpitaux ſont encore le temple éternel du déſeſpoir. Des canaux particuliers détournent le fleuve de la bienfaiſance. Il s'égare, il va trouver ceux qui ont été riches, qui ont renverſé leur fortune, & que le préjugé joint à l'habitude empêche de recourir à un travail utile.

Graces à leurs demandes audacieuſes & à la foibleſſe des diſtributeurs, ils trouvent plus de ſecours que ceux qui luttent pour ſortir de l'indigence. *Ils ſont accoutumés à l'aiſance*, s'écrie t-on: & ce raiſonnement vicieux fait retrancher au pain que réclame le malheureux de la claſſe obſcure.

La bourſe, dans la main de la femme de qualité, ſe remplit; elle leve un impôt ſur quiconque l'aborde; il faut que cette bourſe égale en groſſeur celle que ſa voiſine a ſu créer. Il y entre une ſorte de rivalité, pour ne pas dire d'oſtentation. Mais cet orgueil ſeroit moins blâmable, ſi la main qui amaſſe ne ſavoit pas pour qui elle amaſſe, à qui elle offrira ce pompeux tribut. Ce n'eſt plus obéir à la compaſ-

ſion ; c'eſt faire entrer dans le ſentiment de la charité une eſpérance confuſe de vaine gloire, & tirer vanité d'un bienfait dont le premier mérite eſt d'être caché à l'œil du monde.

MAIS que l'homme charitable ſe nomme publiquement, j'y conſens ; & il le peut, pourvu qu'il ait appris à n'admettre d'autre diſtinction que celle de la plus grande infortune. S'il craint de ſe tromper, qu'il écoute la voix publique ; elle lui apprendra ſur quel terrein deſſéché doit tomber la roſée que le Créateur, jugeant en ſilence les actions des hommes, a confié entre ſes mains.

A Dieu ne plaiſe que j'accuſe ici les diſtributeurs des aumônes de détourner une obole des ſommes ſacrées qui leur ſont remiſes ! C'eſt un forfait dont la ſuppoſition ne doit pas entrer dans notre eſprit. Mais on violente de tous côtés les paſteurs & les aumôniers de la capitale. Ils cédent malgré eux aux ſollicitations preſſantes. Tel nom leur en impoſe, & tous les noms doivent être égaux devant l'œil de la charité. N'eſt-ce pas ici qu'il faudroit appliquer ce beau vers de Voltaire ?

Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.

On dit qu'il y a en fondations charitables de quoi nourrir le tiers de la France. Comment ſe peut-il après cela qu'il y ait tant de miſérables ? Le vice vient donc de la diſtribution. Ce qu'il y a de plus difficile, n'eſt pas de faire le bien, mais de le bien faire.

Le peuple aveugle & qui ſouffre accuſe les adminiſtrateurs des maiſons de charité. Quand il les voit au bout de quelques années étaler un équipage brillant, ouvrir une maiſon magnifique, dreſſer une table ſomptueuſe, il penſe que cette opulence eſt priſe ſur la part du pauvre. Mais ce crime me paroît ſi monſtrueux que, malgré les apparences, je perſiſte à le croire impoſſible ou du moins chimérique.

Des ames charitables, au lieu de déclamer inutilement, ont pris à tâche d'eſſayer la pratique & de vaincre les préjugés & les obſtacles qui s'oppoſoient aux projets d'une bienfaiſance active. Leurs yeux ont vu, leurs mains ont palpé ; les détails n'ont point rebuté leur vigilance journaliere ; le ſuccès a confirmé leur théorie éclairée ; & l'on eſt parvenu, ainſi qu'il réſulte des regiſtres du *nouvel hoſpice de charité*, à concilier le double but d'humanité & d'économie. C'eſt un grand exemple récemment

offert à ceux qui ſont chargés de l'adminiſtration ou de la direction des hôpitaux. Cet *hoſpice de charité* pourra dorénavant ſervir de modele à tous les établiſſemens de ce genre, & l'on conçoit qu'il appartient encore au tems de le perfectionner, c'eſt-a-dire, de l'étendre. Voilà le vrai point de difficulté qu'il s'agit de vaincre.

CHAPITRE LXV.

École de Boulangerie.

Il y a plus de deux mille ans que l'on fait du pain, & il y a deux mille ans qu'on ne ſait pas lui donner ſa perfection : cela eſt démontré. C'eſt parce que tout le monde a cru le bien faire, & que tout le monde l'a fait aſſez mal.

La panification du froment eſt une opération chymique, qui doit être éclairée par les chymiſtes. La routine aveugle la dénature. L'expérience ſeule peut la conduire au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. Les arts de premiere néceſſité ſont reſtés dans l'en-

fance, préciſément parce qu'ils étoient abandonnés à la multitude.

Il n'y a point de ſervante qui ne croie fermement qu'il eſt impoſſible de lui apprendre quelque choſe ſur la maniere de faire le pain. Les ſervantes pourroient ſe ſuccéder pendant vingt ſiecles, & n'avoir aucune idée d'amélioration. C'eſt ce qui eſt déja arrivé.

Le pain ſe fait mieux à Paris que par-tout ailleurs, parce que d'abord quelques boulangers ont ſu raiſonner leur art. Enſuite les chymiſtes ont ſu nous inſtruire à analyſer le bled, & ſuivre cet art depuis la préparation des levains juſqu'à la cuiſſon; & graces à ces profeſſeurs, le pain qu'on mange dans les hôpitaux eſt meilleur que celui qui eſt ſervi ſur la table la plus opulente de la Suiſſe, où l'on ne ſait pas faire le pain, parce que toutes les ſervantes croient le ſavoir faire.

On laiſſera les ſervantes gâter le bled & en diminuer le poids; mais la Suiſſe qui a peu de bled, & où le pain en général eſt très-mal fait, devroit ſavoir que l'amélioration, loin d'ajouter à la dépenſe, donne des bénéfices conſidérables, parce qu'en boulangerie, l'économie marche de front avec la perfection.

L'ÉCOLE de boulangerie eſt gratuite & doit changer inſenſiblement la routine pour y ſubſtituer des procédés plus ſimples & plus heureux. Elle enſeigne tout ce qui concerne cet art, juſqu'ici méconnu dans ces premiers principes. Elle expoſe les manipulations différentes qui doivent être employées pour toutes les eſpeces de pain.

VOILA une ſcience toute nouvelle qu'on ne ſoupçonne point ailleurs, & dont on ſe moque peut-être avec la bêtiſe de l'ignorance. Pendant ce tems, le profeſſeur chymiſte tire une farine belle & ſavoureuſe de ce qu'on livroit précédemment à l'amidonnier, & de ce qu'on abandonnoit à la nourriture des animaux.

MAIS comment recevoir des profeſſeurs dans l'art de faire le pain? Ne voyez-vous pas tous les mitrons, toutes les ſervantes, & même leurs maitreſſes, qui ſe liguent pour dire qu'il n'y a rien à ajouter à la perfection du pain tel qu'on le fait, & que c'eſt ainſi que le mangeoient les grands-peres.

PLUSIEURS villes étrangeres feront peut-être encore un ſiecle avant de lire l'*Avis aux bonnes*

nes ménageres des villes & des campagnes. Mais on y lira de ſottes gazettes.

Les femmes feront venir de Paris des chapeaux à l'angloiſe, des rubans & des ariettes; mais on ne fera pas venir un boulanger inſtruit à l'école des chymiſtes. Les étrangers diront: qu'eſt-ce que la chymie? Nous prend-on pour des barbares qui ne ſavent pas faire le pain? Et ces étrangers, admirateurs de leurs ſervantes, & n'en ſachant pas plus qu'elles, quoiqu'ils aient peu de bled, perdront par leur entêtement & ſur la qualité & ſur la quantité.

Vous qui mangez de mauvais pain, & qui accueillez avec tranſport un cor-de-chaſſe de la capitale, faites venir un diſciple de l'école de boulangerie, & votre petite ville y gagnera quelque choſe de plus ſubſtantiel que le ſon du flûteur.

On entre à l'école de boulangerie dans tous les détails des ſoins les plus néceſſaires à la ſubſiſtance & à la conſervation de l'homme. On y joint l'expérience manuelle. Ceux qui enſeignent ſe ſervent du langage populaire, & les leçons qu'ils donnent ſont à la portée des

mitrons. Voilà comme on s'éleve en paroiſſant s'abaiſſer.

Le pain qu'on mange à Paris eſt devenu excellent. On a réprimé tout-à-la-fois les fraudes & les inattentions des boulangers. Il eſt à déſirer que dans le reſte du royaume on ne néglige rien de ce qui peut ajouter à l'art de la boulangerie, & cet art doit être ſurveillé ; car le pain eſt en France le principal aliment du pauvre dans les grandes villes, & il compoſe à la campagne preſque ſa ſeule nourriture. Or, qui dit le pauvre, dit la moitié de la nation.

Quand je ſonge aux huit ou neuf cents mille ames qui peuplent la capitale, & que je tiens des pommes de terre, je ne puis plus les quitter. Les économiſtes ne les aiment pas ; elles dérangent un peu leur ſyſtême. Les pommes de terre, réuniſſant toutes les propriétés alimentaires, ſont ſuſceptibles d'une infinité de préparations & peuvent remplacer les gruaux, la ſemoule, le ſalep, le ſagou. Quelles reſſources ouvertes pour la miſere !

Ces végétaux, à ce qu'il paroît, ſont tous doués des propriétés nutritives qu'on n'attribuoit ci-devant qu'au froment. Il n'exiſte

point de végétal ni même de partie végétale qui ne recele une ſubſtance propre à la nourriture de l'homme, quand l'art aura ſu l'extraire; & cet art eſt bien moins compliqué que celui de faire du pain.

QUELLE reconnoiſſance ne devons nous pas aux chymiſtes, tels que MM. Parmentier, Cadet de Vaux, qui, par ces découvertes ſimples & utiles, auront tué le monſtre de la famine, cet enfant de notre ignorance qui domine les empires! Ils auront juſtifié la Providence, en montrant aux rois & aux peuples que la ſtérilité n'eſt qu'apparente, & que tout ce qui végete offre à la faim une ſubſtance nourriſſante; que la diſette eſt un mot qui s'effacera des langues modernes, quand on aura appris à extraire des plantes qui nous environnent les propriétés panaires, & pluſieurs en ſont pourvues plus ou moins.

C'EST donc l'ignorance de l'homme qui lui a fait adopter de préférence le froment, & avec une ſorte d'opiniâtreté. Le regne alimentaire eſt par-tout, ainſi que l'eau qui nous ſert de boiſſon.

PROBABLEMENT le vin eſt par-tout auſſi.

Ces ſubſtances précieuſes qu'on n'attribuoit qu'au bled & à la vigne, répandues avec profuſion ſur le ſein de la nature, n'attendent que la main de l'art pour ſe développer, nourrir & protéger l'humanité entiere contre la fureur des élémens & le monopole non moins redoutable.

PLUS de ces années déſaſtreuſes où l'on a vu l'homme, couché ſur le ventre, brouter l'herbe à l'exemple des animaux. Plus éclairé, & connoiſſant mieux toutes les plantes dont on peut tirer de la farine, il ne craindra plus les révolutions phyſiques ni politiques. Partout où le Créateur a fait lever un végétal, là ſe trouve de quoi l'adorer & le remercier de ſes bienfaits.

HONNEUR au nouveau Triptolême, qui le premier a développé ces importantes connoiſſances ! Si les Indiens mangent la caſſave, le tapioca, après une certaine préparation ; ſi d'autres uſent du manioc & de l'yuca, plus de plantes pernicieuſes. Le ſyſtême qui admet une Providence éternelle & bienfaiſante n'avoit pas beſoin de ce nouvel appui pour la reconnoître & la bénir. Mais obſervons que c'eſt après la compoſition de l'*Iliade*

& de l'*Eſprit des loix*, que l'homme a enfin ſoupçonné que la bonne nature avoit pu placer dans tous les végétaux une propriété nutritive.

VENEZ économiſtes qui, comme des étourdis, avez prêché en 1767 l'exportation illimitée du bled, & avez donné à la cupidité la plus effrénée le ſignal d'afamer le royaume; vous qui n'avez vu que du froment, accourez, & ſongez qu'une ſeule découverte en chymie vous condamne au ſilence. Il ne faut qu'une pomme de terre pour ruiner de fond en comble votre ſyſtême. Que deviennent vos grands mots devant une ſeule expérience chymique? N'affirmez donc jamais rien, ayez une idée qui vous manque, celle de votre profonde ignorance au-delà de quelques phraſes oratoires. Eh! vous n'avez jamais ſoupçonné l'influence que pourroient avoir ſur le gouvernement des empires certaines découvertes. Réfléchiſſez-y; il ſe peut très-bien qu'elles entraînaſſent la diſſolution de nos ſociétés, ſi horriblement inégales, & qu'elles portaſſent au plus haut degré la perfectibilité humaine.

AVANT peu, un chymiſte nous donnera peut-être un vin généreux, qui n'aura pas été fourni

par le bois noir & tortueux, dont la façon coûte tant de peines. L'acide, le ſucre ſont ſous nos mains. La nature eſt une; mais nous ne la voyons pas.

LES économiſtes & leurs ſemblables s'étourdiſſent de mots qu'ils n'entendent point. Ils ſe plaignent enſuite du peu de conception d'autrui; mais il faut bien avoir l'air d'édifier un grand ſyſtême. Comme tout cela rit à l'œil ſur le papier !

CHAPITRE LXVI.

D'Argenſon.

IL monta en 1697 la machine de la police, non telle qu'elle exiſte aujourd'hui; mais il en a imaginé le premier les reſſorts & les rouages principaux. On dit que cette machine roule aujourd'hui d'elle-même. Pas tout-à-fait. Son jeu admet des modifications variées; mais elles ne ſont pas toutes également difficiles, parce que la machine eſt toute dreſſée & ſubordonnée dans toutes ſes parties bien jointes à la main du chef; ce qui étoit néceſſaire; les

agens de la police devant être soumis à une discipline exacte, qui doit se rapprocher beaucoup de la discipline militaire.

D'Argenson fut sévere, peut-être parce qu'il sentit, en donnant la premiere impulsion, une résistance que ses successeurs ont moins éprouvée. On a cru long-tems qu'un lieutenant de police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Plusieurs ont trop appesanti la main, parce qu'ils ne connoissoient pas le peuple de Paris; peuple chaud, mais sans férocité, dont tous les mouvemens se devinent, & par conséquent facile à mener. Qui seroit sans pitié dans cette place, seroit un monstre.

Le peuple qui a toujours des idées confuses de licence, & qui craint le lieutenant de police, comme les écoliers craignent le correcteur du college, n'a pas toujours eu pour cette place le respect qu'elle mérite. Des étourdis de qualité ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une espece de commissaire dont on pouvoit bafouer la robe ; & cette magistrature a paru plaisante à la folie inconsidérée de quelques jeunes colonels. Mais on a senti de nos jours que l'administration d'un

lieutenant de police devoit avoir ſa force, ſon poids, ſa dignité.

Le peuple qui aime à voir le *correcteur* ſubordonné à ſon tour, répete les mots que lui adreſſe, à ce qu'il prétend, le premier préſident du parlement: *clarté*, *propreté*, *ſûreté*. Il prend ces mots pour des mots impératifs. Il ne ſait pas que ce n'eſt qu'une vaine formule, & que le parlement ne commande que pour la forme le lieutenant de police, comptable de tout à une autre autorité.

Il eſt aſſez plaiſant d'imaginer que l'on eſpionne, en tems & lieu, celui qui fait eſpionner à ſon gré les autres citoyens. Ainſi les chainons qui lient les hommes dans l'ordre politique, ſont réellement incompréhenſibles. Celui qui n'admire pas comment la ſociété exiſte & ſe ſoutient, par la réaction ſimultanée de ſes membres, & qui ne voit pas la *queue* du ſerpent rentrant dans ſa *gueule*, embléme antique de tout gouvernement, n'eſt pas né pour réfléchir.

On ne ſera peut-être pas fâché de retrouver ici le morceau de Fontenelle, ſur la police de Paris & ſur M. d'Argenſon, premier du nom. On pourra faire une comparaiſon

ſecrete de ce qui reſſemble encore aujourd'hui avec ce qui ne reſſemble plus. Je me diſpenſerai du commentaire.

" LES citoyens d'une ville bien policée „ jouiſſent de l'ordre qui y eſt établi, ſans „ ſonger combien il en coûte de peines à „ ceux qui l'établiſſent, ou le conſervent, à „ peu près comme tous les hommes jouiſſent „ de la régularité des mouvemens céleſtes, „ ſans en avoir aucune connoiſſance; & même „ plus l'ordre d'une police reſſemble par ſon „ uniformité à celui des corps céleſtes, plus „ il eſt inſenſible; & par conſéquent, il eſt „ toujours d'autant plus ignoré, qu'il eſt plus „ parfait. Mais qui voudroit le reconnoître „ & l'approfondir, en ſeroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville, telle „ que Paris, une conſommation immenſe, „ dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques ſources; réprimer la „ tyrannie des marchands à l'égard du public, „ & en même tems animer leur commerce; „ empêcher les uſurpations mutuelles des uns „ ſur les autres, ſouvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous „ ceux qui peuvent aiſément y cacher une

induſtrie pernicieuſe, en purger la ſociété, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils peuvent lui être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne ſe chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas ſi bien; tenir les abus néceſſaires dans les bornes préciſes de la néceſſité qu'ils ſont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obſcurité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & utilement; pénétrer par des conduits ſouterrains dans l'intérieur des familles, & leur garder les ſecrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en faire uſage; être préſent par-tout ſans être vu; enfin, mouvoir ou arrêter à ſon gré une multitude immenſe, & être l'ame toujours agiſſante, & preſqu'inconnue de ce grand corps: voilà quelles ſont en général les fonctions du magiſtrat de la police. Il ne ſemble pas qu'un homme ſeul y puiſſe ſuffire, ni par la quantité des choſes dont il faut être inſtruit, ni par celle des vues qu'il faut ſuivre, ni par l'application qu'il faut ap-

„ porter, ni par la variété des conduites qu'il
„ faut tenir, & des caracteres qu'il faut pren-
„ dre ; mais la voix publique répondra ſi
„ M. d'Argenſon a ſuffi à tout.

„ Sous lui la propreté, la tranquillité, l'a-
„ bondance, la ſûreté de la ville furent por-
„ tées au plus haut degré. Auſſi le feu roi
„ ſe repoſoit-il entiérement de Paris ſur ſes
„ ſoins. Il eût rendu compte d'un inconnu
„ qui s'y ſeroit gliſſé dans les ténebres ; cet
„ inconnu, quelqu'ingénieux qu'il fût à ſe
„ cacher, étoit toujours ſous ſes yeux ; & ſi
„ enfin quelqu'un lui échappoit, du moins
„ ce qui fait preſque un effet égal, perſonne
„ n'eût oſé ſe croire bien caché. Il avoit mé-
„ rité que dans certaines occaſions importan-
„ tes, l'autorité ſouveraine & indépendante
„ des formalités appuyât ſes démarches ; car
„ la juſtice ſeroit quelquefois hors d'état d'a-
„ gir, ſi elle n'oſoit jamais ſe débarraſſer de
„ tant de ſages liens dont elle s'eſt chargée
„ elle-même.

„ Environné & accablé dans ſes audien-
„ ces d'une foule de gens du menu peuple
„ pour la plus grande partie, peu inſtruits
„ eux-mêmes de ce qui les amenoit, vive-

„ ment agités d'intérêts très-légers & sou-
„ vent très-mal entendus, accoutumés à
„ mettre à la place du discours un bruit in-
„ sensé, il n'avoit ni l'inattention ni le dé-
„ dain qu'auroient pu s'attirer les personnes
„ ou les matieres. Il se donnoit tout entier
„ aux détails les plus vils, ennoblis à ses
„ yeux par leur liaison nécessaire avec le bien
„ public; il se conformoit aux façons de pen-
„ ser les plus grossieres; il parloit à chacun
„ sa langue, quelqu'étrangere qu'elle lui fût;
„ il accommodoit la raison à l'usage de ceux
„ qui la connoissoient le moins; il concilioit
„ avec bonté des esprits farouches, & n'em-
„ ployoit la décision d'autorité qu'au défaut
„ de la conciliation. Quelquefois des contes-
„ tations peu susceptibles ou peu dignes d'un
„ jugement sérieux, il les terminoit par un
„ trait de vivacité plus convenable & aussi
„ efficace. Il égayoit même, autant que la
„ magistrature le permettoit, des fonctions
„ souverainement ennuyeuses & désagréables,
„ & il leur prêtoit de son propre fonds de
„ quoi le soutenir dans un si rude travail.

„ La cherté étant excessive dans les an-
„ nées 1709 & 1710, le peuple injuste,

„ parce qu'il ſouffroit, s'en prenoit en partie
„ à M. d'Argenſon, qui cependant tâchoit par
„ toutes ſortes de voies de remédier à cette
„ calamité. Il y eut quelques émotions qu'il
„ n'eût été ni prudent, ni humain de punir trop
„ ſévérement. Le magiſtrat les calma; & par
„ la ſage hardieſſe qu'il eut de les braver,
„ & par la confiance que la populace, quoi-
„ que furieuſe, avoit toujours en lui. Un
„ jour, aſſiégé dans une maiſon où une troupe
„ nombreuſe vouloit mettre le feu, il en fit
„ ouvrir la porte, ſe préſenta, parla, & ap-
„ paiſa tout. Il ſavoit quel eſt le pouvoir d'un
„ magiſtrat ſans armes; mais on a beau le
„ ſavoir, il faut un grand courage pour s'y
„ fier. Cette action fut récompenſée ou ſui-
„ vie de la dignité de conſeiller d'état.

„ Il n'a pas ſeulement exercé ſon courage
„ dans des occaſions où il s'agiſſoit de ſa
„ vie autant que du bien public, mais en-
„ core dans celles où il n'y avoit pour lui
„ aucun péril que volontaire. Il n'a jamais
„ manqué de ſe trouver aux incendies, &
„ d'y arriver des premiers. Dans ces momens
„ ſi preſſans & dans cette affreuſe confuſion,
„ il donnoit les ordres pour le ſecours, &

„ en même tems il donnoit l'exemple, quand „ le péril étoit aſſez grand pour le deman- „ der. A l'embrâſement des chantiers de la „ porte Saint-Bernard, il falloit, pour pré- „ venir un embrâſement général, traverſer „ un eſpace de chemin occupé par les flam- „ mes. Les gens du port, & les détache- „ mens du régiment des Gardes héſitoient à „ tenter ce paſſage. M. d'Argenſon le fran- „ chit le premier, ſe fit ſuivre des plus bra- „ ves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une „ partie de ſes habits brûlés, & fut plus de „ vingt heures ſur pied, dans une action „ continuelle. (*)

„ QUELQU'ÉTENDUE que fût l'adminiſ- „ tration de la police, le feu roi ne permit „ pas que M. d'Argenſon s'y renfermât en- „ tiérement; il l'appelloit ſouvent à d'autres „ fonctions plus élevées & plus glorieuſes, „ ne fût-ce que par la relation immédiate „ qu'elles donnoient avec le maître, relation „ toujours ſi précieuſe & ſi recherchée. Tan-

(*) Fontenelle ajoute : *Il étoit fait pour être Romain, & pour paſſer du ſénat à la tête d'une armée.* C'eſt une phraſe collégiale, & qui déparoît, je crois, ce beau morceau. Je l'ai retranchée.

„ tôt il s'agiſſoit d'accommodement entre per-
„ ſonnes importantes, dont il n'eût pas été
„ à propos que les conteſtations éclataſſent
„ dans les tribunaux ordinaires, & dont les
„ noms exigeoient un certain reſpect auquel
„ le public eût manqué. Tantôt c'étoient des
„ affaires d'état qui demandoient des expé-
„ diens prompts, un myſtere adroit, & une
„ conduite déliée. Enfin, M. d'Argenſon vint
„ à exercer réglément auprès du roi un mi-
„ niſtere ſecret & ſans titre, mais qui n'en
„ étoit que plus flatteur, & n'en avoit même
„ que plus d'autorité. „

FONTENELLE n'a point parlé de la ſévérité de M. d'Argenſon, de ſon penchant à punir; ce qui eſt plutôt un indice de foibleſſe que de force. Hélas, les loix humaines, imparfaites & groſſieres, ne peuvent deſcendre dans l'abîme du cœur humain, & y ſurprendre la cauſe des délits qu'elles ont à punir! Elles ne jugent que des ſurfaces; elles abſoudroient peut-être celui qu'elles condamnent; elles frapperoient celui qu'elles laiſſent échapper. Mais elles ne peuvent faire autrement, je l'avoue. Cependant elles ne devroient pas négliger tout ce qui ſert à révéler l'intérieur de l'homme.

Elles doivent eſtimer la force des paſſions naturelles & indeſtructibles, non dans leurs effets, mais dans leurs principes; avoir égard à l'âge, au ſexe, au tems, au jour; ce ſont des regles fines, qui n'ont pu ſe trouver dans la tête du légiſlateur, mais qui doivent ſe rencontrer dans celle d'un lieutenant de police.

Il y a auſſi des erreurs épidémiques où la multitude de ceux qui s'égarent ſemble diminuer la faute; où il faut une ſorte de circonſpection, pour que le châtiment ne ſe trouve pas en oppoſition avec l'intérêt public, parce qu'alors le châtiment paroîtroit ridicule ou barbare, & que l'indignation pourroit réjaillir ſur la loi & ſur le magiſtrat.

Je voudrois bien avoir quelques notions ſur le caractere de pluſieurs lieutenans de police, ſavoir ce qu'étoient M. *Gabriel Tachereau de Baudry*, M. *Nicolas Jean-Baptiſte Ravol d'Ombreval*, M. *René Hérault*, & quel degré précis d'autorité avoit le premier de cette dynaſtie, qui s'appelloit M. *Gabriel-Nicolas de la Reynie*. Les autres plus liés aux événemens publics me ſont connus.

M. Le Noir eſt aujourd'hui le quatorzieme lieutenant-général de police de Paris. Il a changé

changé plusieurs fois en un ministere de compassion & d'indulgence un ministere de justice & de rigueur, & l'ordre public n'en a pas souffert.

CHAPITRE LXVII.

Maître-ès-Arts.

C'EST un homme qui a mis dans sa tête quelques fragmens de la pitoyable logomachie, base de cette philosophie scholastique, l'opprobre de la raison humaine. On appelle ces cahiers obscurs, *Cours complet de philosophie.* Ces cahiers ne font qu'induire la jeunesse en erreur, lui rendre l'esprit faux, l'accoutumer à se payer de mots, alimenter ces questions frivoles qui ont retardé les progrès de l'esprit humain. Il faut que le *centoniateur* qu'on interroge, ait grand soin de n'avoir rien dans la tête qui ressemble aux idées de Locke, de Newton & de Descartes, après quoi il lui est permis d'enseigner les mêmes sottises à sa classe.

ON avoit proposé l'impression des cahiers; mais le professeur fait prudemment de s'y opposer.

Que ſeroit ce galimatias dicté dans la pouſſiere des claſſes, devant les lumieres de notre ſiecle ?

C'EST avec raiſon qu'on a dit : comment ſe fait-il qu'il y ait eu des milliers de grammairiens, & pas une bonne grammaire ; des milliers de profeſſeurs en éloquence, & pas un ſeul profeſſeur éloquent ; des milliers de rhéteurs, & pas une bonne rhétorique ; des milliers de profeſſeurs de philoſophie, & pas un ſeul bon ouvrage philoſophique émané d'eux ; des milliers de régens, & pas un bon plan d'études ? c'eſt qu'il n'appartient qu'à la voie de la preſſe de réformer les erreurs, de propager les vérités. Telle eſt la vraie langue de l'inſtruction univerſelle.

IL ne faut donc, pour être maître-ès-arts, que de la mémoire & pas le ſens commun ; ainſi qu'il ne faut que douze ſols à un homme & la trouvaille d'un vieux bouquin, pour en faire un académicien de l'académie des inſcriptions & belles-lettres. Il rencontre ſur le quai un volume vermoulu de ces peſans érudits du quatorzieme ſiecle. Ce bouquin traitera des noms & ſurnoms de tous les dieux de la fable & de l'antiquité. C'eſt un fatras

immenſe, mais étonamment docte. De tout ce déluge d'érudition & de mots grecs que perſonne n'aura eu le courage de lire, mon aſpirant tirera ſans peine quatre ou cinq diſſertations qui obtiendront trois médailles; & le voilà dans l'anti-chambre de l'académie françoiſe.

CHAPITRE LXVIII.

Du ſiecle littéraire de Louis XIV.

On le vante perpétuellement dans les journaux, afin de mieux rabaiſſer les écrivains actuels. Il eſt tems de les venger. Le ſiecle de Louis XIV n'a produit que des poëtes ſous le nom même d'orateurs; rien ſur la morale politique.

La morale, dont le nom effarouche le plus grand nombre d'eſprits, eſt peut-être la ſcience la plus ſuſceptible des ornemens de l'éloquence. La morale ſe prête à toutes les formes agréables; & comme elle embraſſe les plus petites regles du devoir, elle imprime une certaine importance à tous les détails

qui, dans les autres ſciences, ſont froids & inanimés.

L'ATTRACTION newtonienne eſt admirable ſans doute; mais celle qui nous rapproche les uns des autres, qui nous rend plus ſociables, qui perfectionne en nous le ſentiment de la bienfaiſance, eſt bien préférable à peindre & à démontrer. Elle exiſte, cette attraction intime; elle eſt le lien des hommes & le chef-d'œuvre de la légiſlation.

NOTRE éloquence, fondée ſur ces principes, eſt donc bien ſupérieure à celle du ſiecle dernier. Des poëtes rampans, des orateurs mercenaires, ont fait fumer un encens dédaigné des idoles mêmes auxquelles il étoit offert. Jamais la proſtitution du bel-eſprit n'a été pouſſée ſi loin qu'aux pieds de Louis XIV.

LES hommes ſont de grands enfans. Quelques ſtatues, quelques tableaux, quelques morceaux de poéſie font donner à un ſiecle, qui d'ailleurs a été malheureux, le nom pompeux de ſiecle des beaux-arts, de ſiecle de gloire.

LA révocation de l'édit de Nantes, en 1685, a paſſé ſans réclamation quelconque de la part des gens de lettres. Nous diſons donc hardi-

ment que ce ſiecle, malgré ſa renommée, n'étoit pas véritablement éclairé. Il n'en ſeroit pas de même aujourd'hui. La littérature ſurveille le gouvernement, & lui ſauveroit un pareil écart.

QU'IMPORTE que l'on ait eu alors des épîtres poétiques de Boileau, groſſier flatteur; & des tragédies de Racine, ſimple & fin courtiſan, qui s'occupoit de la grace verſatile? Ce ſont là des niaiſeries en comparaiſon des matieres politiques ſur leſquelles on peut répandre d'ailleurs tout l'intérêt & l'agrément que peuvent avoir ces deux écrivains.

UN grand bien que la philoſophie moderne a fait aux hommes, c'eſt de les convaincre, après tant de ſiecles d'erreurs & de perſécutions, que la religion ſe perſuade & ne ſe commande pas; que le premier doute ſur la vérité d'une religion naît de la violence qu'on emploie pour la faire embraſſer. L'expérience prouve que cette ſage tolérance eſt avantageuſe à tous les païs qui l'ont adoptée, que la paix y regne, & que les eſprits y ſont plus diſpoſés aux vertus qui caractériſent le vrai chrétien.

TOUTE la littérature du ſiecle dernier a

été infeſtée non-ſeulement de l'adulation la plus contagieuſe, mais encore des idées les plus fauſſes & les plus ridicules ; & nous n'appercevons, dans ces prétendus modeles d'éloquence, qu'un aſſemblage de mots oiſeux, qu'un jargon inſoutenable, pour peu qu'on ſoit accoutumé aux ouvrages modernes & ſubſtantiels, où la raiſon élevée parle, touche & convainc.

C'EST encore là une de ces vérités combattues ; mais tout en la combattant, elle rendra certains bons eſprits attentifs. Ils examineront les reproches juſtement faits à cette éloquence du dernier ſiecle ; & avec le tems cette même vérité que l'on couvroit d'outrages, ſortira de deſſous le nuage & ſera généralement admiſe.

IL ne faut donc point s'étonner des contradictions ; elles ſont néceſſaires ; elles ſervent plus qu'elles ne nuiſent ; elles portent la lumiere dans les yeux qui refuſoient de voir ; & ce n'eſt toujours qu'après la plus belle défenſe que la prévention & la ſottiſe abandonnent les préjugés littéraires.

CELUI qui le premier a eu le courage de les combattre, eſſuie le torrent d'injures que

le pédantiſme tient en réſerve. Mais il faut ſourire des attaques du pédantiſme.

L'HUMANITÉ, ce mot que le *journaliſme* voudroit encore proſcrire ; ce mot, commenté dans les écrits de pluſieurs ſages modernes, eſt celui qui réveille le plus d'idées grandes & attendriſſantes : il a mérité conſéquemment de devenir le plus beau qui ſoit dans la langue. Ce mot a démontré l'égalité des hommes & leurs devoirs reſpectifs. Ce mot a fait appercevoir le laboureur dans ſon ſillon, a rendu ſes travaux reſpectables, a enfanté des lumieres nouvelles ſur la culture, la population, l'induſtrie, le commerce, toutes relatives à la félicité publique. Plus ce mot ſera développé, plus grande ſera la gloire de l'homme ; & c'eſt aux écrivains, qui hâtent les progrès de la raiſon univerſelle, auxquels on ſera redevable du bien qui ſe fera au nom de ce mot, qu'ils doivent s'appliquer conſtamment à faire révérer du fond de leur cabinet.

NOTRE ſiecle, malgré ſes avantages, doit cependant être conſidéré, moins comme le ſiecle des vérités, que comme le ſiecle de tranſition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d'abattre, qu'on n'a pas

eu le tems de fixer, d'une maniere invariable, des principes solidement établis. Aussi, (faut-il l'avouer ?) regne-t-il encore dans nos opinions quelque chose d'arbitraire & de flottant, qui s'oppose à la perfection de la morale & de la politique.

PRÉSENTEMENT que les principales erreurs sont expulsées, il seroit utile de rectifier ce qu'un zele trop prompt a pu avancer de hasardeux. Il faut soumettre à l'examen jusqu'aux instrumens employés à renverser l'édifice du mensonge. Entourés de ruines, devenons architectes.

SÉNEQUE a dit quelque part : il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt ; on le seroit de même, ajoute-t-il, si l'on souhaitoit d'y venir mille ans plus tard. J'avoue que je suis fou de cette maniere. Je voudrois que l'instant de ma naissance eût été marqué dans cinq à six cents ans, parce qu'il y a à présumer que les arts consolateurs iront en se perfectionnant, que l'imprimerie, qui ne fait que de naître & qui a déja produit un très-grand bien, achevera d'éclairer l'univers, & d'enseigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'EST en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philoſophie. Le fanal eſt allumé & domine l'Europe. Le vent du deſpotiſme en courbant la flamme, ne peut que l'attiſer & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre, que celui d'être juſte & modérés. S'ils ne le ſont pas, ils verront de leur vivant leurs iniquités gravées ſur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? il écraſe, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laiſſe la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre la vérité s'écriera : *tel homme eſt un oppreſſeur & l'ennemi des hommes !* Alors les ſyllabes qui compoſent ſon nom, ſeront une injure. Dès qu'il ſera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un ſon odieux.

L'HOMME a connu ſes droits. Le regne du menſonge eſt paſſé. L'homme ſait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliſte, le chantre de la vertu ; tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la ſo-

ciété. Il déteſte l'oiſif adulateur, habitant des cours; il mépriſe la trop grande foule de ces hommes inutiles qui diſent ſervir les autels; il marque du doigt les *narciſſes*, les tyrans de la penſée, & ceux qui prennent le maſque de la religion pour la déshonorer; & ce qui augmente la force légitime de cette philoſophie, qui étincele d'un bout de l'Europe à l'autre, c'eſt que les connoiſſances des écrivains ſont détaillées aujourd'hui à l'uſage de tous les individus de la ſociété.

Mais les Pariſiens, gâtés par tant d'écrivains efféminés livrés à leurs miſérables journaux & aux prononcés académiques, ſont encore preſque tous eſclaves des mots. On ne demande aujourd'hui que des termes doux, coulans, de la grace & de la molleſſe dans la langue, comme s'il s'agiſſoit de mettre en chant toutes les phraſes de la langue. Telle eſt l'ame d'un écrivain, tel eſt ſon idiôme.

On devroit rappeller plutôt les mots hors d'uſage; on devroit même en inventer. Les idées dans chaque genre étant prodigieuſement accumulées, il faudroit étendre la langue & la renforcer. N'eſt-il pas déplorable que notre penſée ſoit toujours au-deſſus de notre

expreſſion, & que l'inſtrument qui devroit obéir ſe trouve rebelle ? Qu'il ſoit moins poli, qu'il ait plus de mouvement, & il aura plus de juſteſſe. Tant que notre eſprit eſt bon, notre diſcours eſt excellent.

QUAND vous verrez un auteur obéiſſant à ce goût conventionnel dont le langage ſera affecté & fardé, penſez la même choſe de ſon ame : la parole eſt le viſage du caractere intérieur ; n'attendez rien de mâle, ni rien de ferme de cet écrivain maniéré.

J'APPERÇOIS la franchiſe & la probité de Corneille dans ſon ſtyle plein & négligé. Je crois appercevoir dans celui de Racine un homme ſouple & adroit. Fénelon trempe ſa plume dans ſon cœur, lorſqu'il écrit. Je vois le front ingénu de la Fontaine empreint à chaque vers de ſes fables. La préciſion de la Bruyere m'annonce un caractere ferme & ſévere. Le ſtyle de Rouſſeau me révele un homme ardent & paſſionné. Enfin, je goûte la réponſe de Zénon, à qui un orateur demandoit un moyen ſûr de dompter tous ſes rivaux : *Mon fils, vivez bien*, lui dit-il, *à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le ſont pas.*

CHAPITRE LXIX.

Originalité.

RIEN ne diſpenſe des uſages, des modes & des cérémonies, comme l'originalité. Tel ſe fait original pour dire ſans façon tout ce qui lui vient dans l'idée, & pour ſe diſpenſer des devoirs & des bienſéances de ſociété. On l'excuſe de tout, & en tout, parce qu'il eſt original; mais quand on manque ce rôle difficile, on tombe au-deſſous de l'homme médiocre. Ainſi l'originalité touche à la ſottiſe, quand on ne ſait pas s'y maintenir avec une ſupériorité décidée. On ne ſauroit étudier ce rôle; il faut qu'il vienne d'inſtinct.

DE même qu'il eſt toujours permis aux femmes de ne ſavoir point l'orthographe, à condition qu'elles mettent beaucoup d'eſprit dans leur ſtyle, on accorde à un homme le privilege d'être original, s'il a vraiment une maniere à lui, & bien caractériſée. On paſſe auſſi la bizarrerie à celui qui excelle dans une ſcience ou dans un art.

MAIS ce n'eſt point dans la foule im-

menſe de la capitale, parmi cette multitude dont le langage & les manieres ſont uniformes, que l'on trouvera l'homme vraiment original, c'eſt dans la province, dans la campagne, au fond d'un cloître, hors de l'empire tyrannique de l'uſage, que les caracteres ont leur trait particulier, que l'on découvre au premier coup-d'œil. Les Anglois different eſſentiellement des François ſur ce point; les uns, comme dit Sterne, ſont des médailles dont l'empreinte eſt entiere; les autres, des pieces de monnoie où elle ne paroît plus, à raiſon du trop grand frottement qu'occaſione l'abus de la ſociété.

CHAPITRE LXX.

Bâtimens.

La maçonnerie a recompoſé un tiers de la capitale depuis vingt-cinq années. On a ſpéculé ſur des terreins; on a appellé des régimens de Limouſins, & l'on a vu des monceaux de pierres de taille s'élever en l'air, & atteſter la fureur de bâtir.

Si ce goût ſervoit à la commodité publi-

que, on pourroit lui donner des éloges; mais c'eſt la maçonnerie, & non l'architecture, qui triomphe : le parvenu veut avoir des appartemens ſpacieux, & le marchand prétend ſe loger comme le prince.

TANDIS que les ſalles de ſpectacle s'élevent de toutes parts, qu'on a rebâti l'opéra, le théatre françois, le théatre dit italien; l'Hôtel-Dieu demeure reſſerré dans ſon enceinte mal-ſaine; on a conſtruit des boudoirs, des ſalles de bains; chacun a bâti pour ſoi, s'eſt livré aux recherches voluptueuſes, & les lits des hôpitaux ſont demeurés les mêmes.

LES ſpéculateurs ont appellé les entrepreneurs qui, le plan dans une main, le devis dans l'autre, ont échauffé l'eſprit des capitaliſtes. Les jardins ſe ſont pétrifiés, & de hautes maiſons ont frappé les regards au même lieu où l'œil voyoit croître des légumes.

LE milieu de la ville a ſubi les métamorphoſes de l'infatigable marteau du tailleur de pierres : les Quinze-vingts ont diſparu, & leur terrein porte une enfilade d'édifices neufs & réguliers; les invalides, qui ſembloient devoir repoſer au milieu de la campagne, ſont environnés de maiſons nouvelles, la Vieille-

monnoie a fait place à deux rues; la chauſſée d'Antin eſt un quartier nouveau & conſidérable.

PLUS de porte Saint-Antoine. La Baſtille ſeule a l'air de tenir bon, de vouloir épouvanter ſans ceſſe nos regards de ſon hideuſe figure. Sur ces foſſés, témoins des jeux ſanglans de la fronde, s'élevent des bâtimens qui feront douter s'il y eût jamais là des remparts que le boulet a frappés.

LES grues qui font monter en l'air des pierres énormes, environnent Sainte-Geneviève & la paroiſſe de la Madeleine. Dans les plaines voiſines de Mont-Rouge, on voit tourner ces roues qui ont vingt-cinq à trente pieds de diametre, & qui épuiſent les carrieres.

MALGRÉ cette multitude de bâtimens nouveaux, les loyers n'ont pas baiſſé de prix; la population n'a point augmenté; il eſt venu une foule d'étrangers, de curieux, de provinciaux oiſifs, de laquais. On demeure à Paris, mais on n'y ſéjourne que l'hyver. Paris eſt déſert l'été: il n'en faut pas moins des appartemens vaſtes, qui demeurent vides pendant la moitié de l'année.

LES chambres trouvent toujours des loca-

taires ; & tandis que plusieurs hôtels n'ont que le portier pour gardien & pour habitant, les petits se disputent des tannieres & des mansardes.

L'ARCHITECTURE a cherché des formes nouvelles ; & ce caractere d'élégance & de bizarrerie qu'on a imprimé aux bijoux, on l'a appliqué aux bâtimens modernes. On voit des colifichets au contour fantasque, & les palais sont devenus des bagatelles. La maison de feue madame Thelusson offre un domicile étrange : mais on dit qu'il étoit tems d'ôter à l'architecture sa pesante gravité, & de la soustraire à ces regles monotones qui imprimoient par-tout l'ennuyeux compas.

L'ARCHITECTURE, jadis majestueuse & qui ne dérogeoit pas, s'est ployée à la licence de nos mœurs & de nos idées. Elle a prévu & satisfait toutes les intentions de la débauche & du libertinage ; les issues secretes & les escaliers dérobés sont au ton des romans du jour. L'architecture enfin, complice de nos desordres, est non moins licencieuse que notre poésie érotique.

IL paroit qu'on ne songe pas à déserter Paris ; car c'est à qui se logera d'une maniere plus

plus magnifique. L'architecte, étranger à tous les goûts raffinés du siecle, est jugé sans imagination, eût-il quelque chose du style de Michel-Ange.

On rebâtit le palais de la justice. Oh, si l'on pouvoit rebâtir de même l'art de la rendre, & que l'on vît tomber avec ces gothiques murailles, ce code ténébreux & ces formes barbares où se plait & se nourrit la chicane, comme dans un labyrinthe approvisionné & digne d'elle !

Verra-t-on la population s'augmenter, lorsqu'il y a de quoi loger le double d'habitans ?

Les maçons ont dû faire fortune : aussi font-ils fort à leur aise, après quelques années de travaux. Aucun métier n'a été plus lucratif que le leur ; mais le pauvre Limousin, qui plonge ses bras dans la chaux, semblable au soldat, reste au bout de dix années toujours pauvre ; tandis que le maçon qui voit la truelle, mais qui ne la touche pas, visite en équipage des phalanges éparses de son régiment plâtreux, & ressemble à un colonel qui fait une revue.

Tandis que l'on ne parle que de quitter

Paris & d'aller vivre à la campagne, l'on bâtit ſans ceſſe à la ville.

JE ne ſais ſi les maiſons appellent tôt ou tard les habitans ; s'il faut qu'elles ſe rempliſſent inévitablement ; ſi la caſe ſuppoſe néceſſairement l'animal qui doit en remplir le vide ; ſi les murailles attirent & fixent l'eſpece humaine ; mais ce n'eſt pas tout que d'être logé.

EN attendant que toutes les autres aiſances ſe joignent à celle-ci, on déſerte les provinces beaucoup plus que l'on ne faiſoit autrefois. On retombe l'hyver & de toutes parts ſur la capitale ; c'eſt un penchant univerſel & preſqu'invincible. On dit qu'on aime le lieu où triomphent les beaux arts, & l'on n'avoue pas que c'eſt le goût du plaiſir & ſouvent du libertinage qui vient chercher ces aſyles, où l'on file à ſon gré une vie voluptueuſe & clandeſtine.

CHAPITRE LXXI.

Ouvriers en bâtimens.

MAIS celui qui veut bâtir, en achetera le plaiſir bien cher. Les ouvriers dévorent le citoyen qui veut être logé chez lui. Le voilà environné d'architectes, de maçons, de charpentiers, de ferruriers, de menuiſiers, de couvreurs, de carreleurs; & puis ſurviendront les jurés-experts, qui ont leur marche oblique.

VAINEMENT aura-t-il fait un devis avec un ſeul homme, pour que celui-ci lui livre la maiſon, *les clefs à la main.* Des loix bizarres proſcrivent ce marché pour la bonne ville de Paris; elles y défendent les marchés en gros; il faut en faire un pour chaque ſorte d'ouvrage.

UN ſeul homme ſe contenteroit d'un profit honnête; mais il faut être mangé par pluſieurs artiſans, chacun dans ſon métier.

IL faut donc appeller *deux entrepreneurs*, l'un pour la maçonnerie, l'autre pour la charpente. Il faut traiter ſéparément avec eux; mais le maçon & le charpentier s'entendent

d'abord entr'eux, enſuite avec les autres ouvriers, pour cacher reſpectivement leurs fautes & leurs malverſations. Cette multitude de petits protégés que l'architecte encourage ſous main à multiplier les frais, ſe liguent pour accabler le propriétaire. Si celui-ci découvre quelque fraude, par un uſage antique & verbal, ils ſont unis pour ſe répondre des événemens, & pour partager la perte, ſi contre toute attente leur manœuvre étoit dévoilée.

Le prononcé des jurés-experts eſt préparé d'avance, ils ſont d'intelligence avec les ouvriers en bâtimens; ils partagent entr'eux tout ce qu'ils appellent le bénéfice. Le propriétaire une fois livré à ces hommes de plâtre, ne ſortira point du dédale où il ſe trouve enfermé. Chaque ouvrier, ſa toiſe en main, viendra lui demander le double; le procès-verbal du juré-expert diminuera quelque choſe pour la forme; & la beſogne fût-elle mauvaiſe, ſera payée, parce que les jurés-experts ſont les juges de tous ceux qui refuſeroient d'être ruinés à l'amiable.

Les ouvriers en bâtimens ſont plus rusés & encore plus heureux que les procureurs

dans ce qu'ils piratent ; car ils ont eu l'art juſqu'ici de conſerver leur réputation.

UN procureur, lorſqu'il manque à la probité, eſt obligé pour s'enrichir, de travailler ſur deux cents affaires courantes. Il ne le fait pas impunément ; car ſes adverſaires & ſes cliens deviennent ſes antagoniſtes & ne lui épargnent pas les épithetes. Pluſieurs voix le dénoncent, & exhibent tout le papier marqué qu'il a employé de trop. Mais l'architecte, l'ouvrier en bâtimens ne ruinent ordinairement chaque année qu'un citoyen, qu'un pere de famille. Ne voilà donc qu'une voix qui s'éleve ; & la bâtiſſe d'une maiſon vaut plus que dix procès.

L'ARCHITECTE ne manque jamais de prétexte à changer de plan & à demander des augmentations. Le moindre embelliſſement doublera la ſomme.

TEL *devis* ne monte ſur le papier qu'à trois ou quatre cent mille livres ; l'architecte a donné ſa parole d'honneur que la dépenſe n'ira point au-delà. On commence la conſtruction ; l'édifice à moitié achevé coûte déja ſept cent mille livres, parce que le propriétaire a eu une petite fantaiſie ; c'eſt la tache

du péché originel. Le propriétaire eſt dégoûté ; il ne peut ni vendre, ni continuer ; il faut qu'il ſe ruine ; il l'eſt méthodiquement, l'architecte le lui prouvera avec ſon plan. Le propriétaire n'a ni terrein, ni hôtel ; il a des pierres & des terraſſes qui attendent leur toiture.

C'EST l'architecte qui a inſpiré lui-même au bâtiſſeur l'idée de quelques changemens. Dès que celui-ci a donné dans le piege, le marché devient nul, & les jurés-experts accourus en foule, dévoués aux ouvriers preſque toujours leurs confreres, ſoutiennent leurs prétentions déréglées.

CHAPITRE LXXII.

Maçons.

QUI eſt-ce qui pourroit s'imaginer qu'un ouvrier de cette eſpece fit de la *muſique*, en conſtruiſant un mur ? Voici comment il veut participer à l'art des Pergoleſe, des Gluck & des Grétri.

TOUS les murs des maiſons de ville doi-

vent être conſtruits en totalité, ou en pierres de taille, ou en moëlons, ou partie en pierres de taille, & partie en moëlons. Ces trois conſtructions appartiennent aux maçons. Le plus grand vice dans un mur de maçonnerie, conſtruit de l'une des trois manieres citées, eſt de ne point ſe trouver d'à-plomb. Il eſt rare que le maçon commette cette faute; elle eſt trop viſible, il en ſeroit trop tôt convaincu.

A l'égard des murs en moëlons, il y emploie du *débris* de cheminées abattues, parce que ces débris ne lui coûtent que très-peu de choſe, ou rien du tout. L'emploi qu'il en fait lui épargne même les frais de voiture, pour les tranſporter dans les lieux indiqués par la police.

Mais où la ruſe & la friponnerie du maçon triomphent & ſe cachent, c'eſt dans les murs en pierres de taille, en tout ou en partie. Chaque pierre doit avoir l'épaiſſeur du mur, pour que le mur ſoit très-ſolide; & le propriétaire paie cher pour cette dépenſe fondamentale.

Que fait le maçon impoſteur? il emploie du carreau de pierre de trois pouces d'épaiſſeur; il le met debout de chaque côté du

mur, de maniere que les deux carreaux reſſemblent parfaitement à une pierre de taille. L'œil eſt trompé. Si le mur doit avoir vingt pouces d'épaiſſeur en un ſeul morceau de pierre, il n'en a que ſix en deux morceaux; & ſi le morceau en pierre vaut ſix livres, les deux morceaux ne valent que vingt ou trente ſols.

Il reſte un vide de quatorze pouces entre les deux carreaux. Quelquefois le dangereux maçon laiſſe le vide par économie; mais quand il a un reſte de pudeur, il le remplit avec des débris de cheminées, ou par de petits morceaux de moëlons liés avec du mortier ou du plâtre.

Ce délit puniſſable, en terme de coterie ou de maçonnerie, eſt appellé *faire de la muſique*, par reſſemblance des lignes & des eſpaces dans les papiers de muſique. Ainſi, non-ſeulement le maçon vole, mais il en plaiſante encore.

Il enleve au propriétaire la ſolidité de ſon mur, & à ſa bourſe quatre livres dix ſols ſur ſix livres, chaque fois qu'il répete ce vol.

Beaucoup de maçons s'en rendent coupables, d'autant plus intrépidement, que les gens

du métier ſont les ſeuls qui puiſſent s'en appercevoir ; encore faut-il que le maçon ſoit groſſier dans ſon travail. Quand il ne l'eſt pas, quand il a eu recours à une certaine ruſe, les gens du métier eux-mêmes n'y connoiſſent plus rien qu'en perçant la pierre au milieu, ou le mur à côté de la pierre *ſoupçonnée carreau.*

On s'en apperçoit ſi la pierre n'eſt point piquée à la pointe du marteau, ou ſi elle n'eſt pas ſciée dans le ſens du plat de la pierre ; mais les maçons habiles la font piquer ou ſcier dans le ſens du plat repréſentant la pierre.

Qu'on s'étonne encore de la prompte fortune de ces entrepreneurs ! C'eſt en faiſant de la *muſique* de cette ſorte qu'ils parviennent à avoir une voiture pour aller à l'opéra ; & Gluck n'a point tant gagné en traçant les lignes de ſa muſique ſublime.

Ce délit, rarement dévoilé, n'eſt jamais puni, même quand l'entrepreneur en a été convaincu. Le maçon décrédité dans l'eſprit d'un particulier ou d'une communauté, manque ſeulement de profiter du vol qu'il auroit fait dans la ſuite ; il va abuſer un autre citoyen

que la ruineuſe manie de bâtir a ſaiſi, & qui ne ſait pas que le maçon eſt expert *en muſique*.

Les conſtructeurs du Colyſée ont été de grands *muſiciens*. Auſſi contemplez ſa figure.

On voit encore des veſtiges du Colyſée bâti par les Romains; mais le nôtre n'a pas vécu intact pendant quinze mois. Chaque année on a vu une portion ſe briſer, ſe fendre ou s'écrouler. A la ſeptieme année, il a été interdit pour toujours, à cauſe de ſa mauvaiſe conſtruction & des riſques que le public courroit en le fréquentant. Il ſeroit déja écroulé entiérement, ſi en attendant le jugement des procès, il n'y avoit pas été mis bien des étais; mais avant peu, il n'en exiſtera plus rien par ſa chûte univerſelle.

Les procès réſultans de ſa vicieuſe conſtruction ont mis dans un jour évident les fautes graves des ouvriers en bâtimens, & combien les malheureux propriétaires ont été trompés par ces hommes à lourd marteau.

La tête la plus fortement organiſée ne ſauroit débrouiller ce chaos juridique; & cette leçon doit avertir les propriétaires à ne point

bailler déſormais des fonds pour tout édifice où ils ne ſeront pas maîtres abſolus.

MONSEIGNEUR le comte d'Artois vient de purifier ce terrein par une acquiſition ſolemnelle.

LES ouvriers plaident encore contre les propriétaires du Colyſée. Quel que ſoit l'arrêt qui interviendra, il eſt de fait que les architectes, maçons, charpentiers, menuiſiers, ferruriers écraſent encore plus les citoyens avec le marteau, que les gens de juſtice ne les égratignent avec leurs plumes. Un entrepreneur de bâtimens n'a aucun reproche à faire à un procureur de la cour. *Quod erat demonſtrandum.*

CHAPITRE LXXIII.

Charpentiers.

ILS commencent par demander au propriétaire qu'il leur fourniſſe les *bois de charpente.* La hache les a bientôt défigurés ; alors demande nouvelle. Les mémoires de ces ouvriers ſuppoſent quelquefois plus de chevrons que la longueur & la largeur du plancher ne pour-

roit en contenir, quand même tous les chevrons seroient mis à côté l'un de l'autre & sans aucun espace.

Un mémoire qu'un charpentier fait monter à cinquante mille écus, il le réduit de lui-même à quarante-cinq mille livres.

On vient d'imaginer tout récemment une nouvelle construction qui économisera la charpente en grosses poutres, partie très-coûteuse. On donnoit aux charpentes une pesanteur inutile, & qui écrasoit les bâtimens. On va dresser les charpentes d'une maniere non moins solide & infiniment plus légere. C'est une coupe géométrique, très-ingénieuse & très-simple; mais il faut la décrire avec le crayon & non avec la plume.

On dit que tout le bois employé depuis trente années dans les édifices de la capitale, n'ayant point été coupé dans les tems convenables, est sujet à pourrir avant un demi-siecle; & que dans cent ans, toutes les charpentes des maisons seront vermoulues & tomberont en poudre. Ceux qui seront alors vérifieront si cette assertion est fondée.

Si elle l'étoit, les charpentiers auroient légué à leurs enfans des travaux fructueux,

& leur négligence intéreſſée auroit peut-être eu une prévoyance toute particuliere comme très-favorable à l'eſprit de corps, que l'on reconnoît dans toutes ſes œuvres.

JE n'ai pas beſoin de dire que les charpentiers ont pris ſaint Joſeph pour leur patron; pluſieurs s'eſtiment ennoblis d'exercer le même métier qu'exerçoit l'époux de la Vierge Marie. Ils mêlent à des plaiſanteries bouffonnes des actes de piété; car, tout ſe concilie dans la tête des charpentiers, comme dans celle des autres hommes. Les charpentiers ne paſſent pas néanmoins pour irréligieux, malgré les gaudrioles licencieuſes qu'ils ſe permettent, en préſence de leurs femmes & de leurs enfans, ſur la bonhomie du patron. Il eſt raillé & invoqué.

CHAPITRE LXXIV.

Jurés-experts.

IL eſt défendu aux jurés-experts de recevoir aucun préſent des parties. Croyez-vous que cette loi ſoit religieuſement obſervée? Ces jurés-experts ſont quelquefois les vérita-

bles entrepreneurs ſecrets ; & quand ils ne le ſont pas, ils ſe font nommer par les ouvriers, & pour y parvenir, ils les favoriſent de préférence.

LA dangereuſe vénalité des charges, a fait créer ces offices qui ne manquerent pas d'être achetés par des maçons ; & tous les bourgeois qui faiſoient bâtir, alloient être infailliblement ruinés par le dévouement des jurés-experts pour les ouvriers leurs confreres, ſi l'on n'eût imaginé deux colonnes de ces jurés-experts, l'une ſous le titre d'*architectes jurés-experts bourgeois*, avec défenſe d'entreprendre aucun ouvrage ; & l'autre de *jurés-entrepreneurs*, c'eſt-à-dire, de maçon ou de charpentier-entrepreneur.

QUAND les deux experts nommés ne ſont pas du même avis dans une conteſtation relative à un bourgeois, ſurvient un troiſieme expert ; mais il ne peut être pris que dans la premiere colonne. Le troiſieme expert fait donc pencher la balance ; mais il prend ordinairement un parti mitoyen, un peu plus haut que l'un & un peu plus bas que l'autre : cela s'appelle, *ſavoir ſon métier*. Auſſi l'ouvrier devine-t-il d'avance & ſans ſe tromper

à quoi ſon mémoire ſera reduit ; il triomphe encore avec cette réduction qu'il a parfaitement prévue. Le bâtiſſeur paie donc trois jurés-experts ; & , gagnât-il, il eſt toujours foulé par les frais en juſtice réglée.

Le juré-expert pince toujours un ſol pour livre de ſa taxe. N'eſt-ce pas inviter l'ouvrier à enfler ſon mémoire ? Il eſt de fait que le plus honnête homme le groſſit d'un ſixieme de trop. Que penſer des autres, & comment parer à la ſéduction à prix d'argent ? Comment ôter aux jurés-experts la facilité de ſe laiſſer corrompre ?

CHAPITRE LXXV.

Du ton militaire.

Les jeunes officiers ſont ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement. Quelques militaires, orgueilleux de leurs noms & échappés de la cour, dans un âge éloigné de l'expérience, ſe ſont mis en tête qu'ils commandoient ſouverainement le corps qui leur étoit confié. Ils ont imprimé des codes de leur pleine autorité ſous les noms d'*Inſ-*

tructions, d'*Extraits de l'ordonnance*. L'officier fatigué d'une ſoumiſſion toute nouvelle, à laquelle l'ordre du ſouverain pouvoit ſeul l'aſſujétir, rebuté de la multiplicité des exercices & de leur contradiction avec les manœuvres de l'*ordonnance* qu'il falloit ſavoir pourtant (au moins pour la revue de l'inſpecteur) a pris ſon état en dégoût, & a fait retomber ſur le ſoldat la mauvaiſe humeur que lui inſpiroit le caprice de ſes chefs.

Le grand art de tout général eſt de bien connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'uſage. Le François bouillant, impétueux, eſt capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre ſans témérité.

Quelques chefs ſe ſont trop écartés d'un plan calculé ſur le vrai génie de la nation. Comment n'ont-il pas tous ſenti la néceſſité de conduire une nation d'après ſon caractere? La manie de la plupart de nos colonels de traiter officiers & ſoldats à l'allemande, n'ayant point eu une certaine gradation, offenſoit le caractere national & pouvoit faire paſſer le ſoldat par tous les degrés du déſeſpoir. Et la nation Françoiſe eſt

peut-être

peut-être la seule qu'avec ces deux mots, l'*honneur* & la *confiance*, on élevera, dans tous les tems, à tous les genres de prodiges.

On a donné quelquefois aux dames, dans le *Champ de Mars*, attenant l'école militaire, le spectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ont été invitées nommément; & les soldats, cheveux poudrés, le *roi de carreau* pommadé, formant une boucle de face, ont manœuvré pour elles. Or, il faut avouer que la *parade* des princes Allemands est tout autre chose.

CHAPITRE LXXVI.

Tribunal des Maréchaux de France.

On voit dans l'histoire qu'ils avoient une juridiction souveraine & sans appel sur les gens de guerre & la noblesse. De nos jours, ils prennent encore connoissance de tout billet & engagement d'honneur.

Les maréchaux de France ont deux juridictions; l'une volontaire, quoiqu'en partie contentieuse, concernant le point d'honneur

entre la nobleſſe & les gens de guerre ; l'autre, purement contentieuſe & qui ſe régit par les formalités ordinaires aux loix générales, inſtituées pour l'adminiſtration de la juſtice. Les maréchaux de France exercent la premiere eux-mêmes dans leur tribunal ; ils y terminent les différends qui viennent à leur connoiſſance.

Le ſiege de la connétablie du palais eſt une juriſdiction ſous l'autorité immédiate des maréchaux de France ; on y juge toutes les affaires contentieuſes de particuliers avec gentilshommes ou militaires, les rebellions envers la maréchauſſée. Les jugemens de ce ſiege ſe rendent toujours au nom des maréchaux de France.

A l'égard de la compétence des perſonnes qui peuvent être traduites devant les lieutenans des maréchaux de France, il n'a pas encore été déterminé bien préciſément l'extenſion que l'on pourroit y donner ; c'eſt l'objet d'un réglement auquel on travaille depuis long-tems.

Tout homme d'honneur devroit de ſon propre mouvement ſe rendre juſticiable de cet auguſte tribunal, lui ſoumettre d'avance

ſes engagemens, ſes paroles & ſes actions. S'il connoît de toutes les conteſtations concernant le point d'honneur entre les gentilshommes & les officiers, n'y a-t-il pas une nombreuſe claſſe d'hommes qui, ſans être militaires, vivent noblement, & qui ont auſſi leur point d'honneur ? Si l'engagement de tout homme libre étoit porté devant ce tribunal ; s'il embraſſoit toutes les perſonnes qui ont reçu cette éducation diſtinguée, laquelle établit une différence réelle entre les hommes, une foule de procédés honteux qui déshonorent la ſociété diſparoîtroient. On ne connoîtroit plus ces débats qui donnent un ſpectacle ſcandaleux & tendent à avilir des profeſſions honorables : les engagemens les plus ſacrés ne ſeroient pas annullés par la lenteur des loix ; le reſpect de ſoi-même, ce ſentiment énergique, connu de nos ancêtres, renaîtroit dans toute ſa dignité ; la parole deviendroit un contrat ; toute injure ſeroit effacée ; toute accuſation gratuite ſeroit punie ; le fourbe, l'intrigant, le menteur n'ayant plus pour égide les formes tortueuſes & ténébreuſes de la chicane, ſeroient à découvert devant la franchiſe & la loyauté des juges.

Le regne de l'honneur reparoîtroit ; on ſeroit ſoumis à d'auguſtes loix, & le lâche ſeroit celui qui eſquiveroit ou voudroit infirmer les ſentences émanées d'un pareil tribunal.

Le doyen des maréchaux de France porte, par diſtinction des autres, au côté droit de ſes armes une épée nue, & au côté gauche un bâton d'azur ſemé de fleurs de lis d'or, ſoutenu & porté par deux mains droites.

Louis-François Armand du Pleſſis, duc de Richelieu & de Fronſac, pair de France, eſt aujourd'hui doyen des maréchaux de France. Il a pris au bas de ſes armes le titre de *connétable*. C'eſt chez lui que ſe tient le tribunal, & que la compagnie de la connétablie y fait un ſervice des plus aſſidus. Il eſt né le 13 mars 1696 ; & ſon nom, ſes ſervices, ſon caractere, ſa fortune, ſa renommée, l'influence de ſon eſprit & ſon âge lui donnent rang parmi ces hommes peu communs qui piquent la curioſité de leur ſiecle, & dont le portrait reſſemblant ne manquera pas d'être tranſmis à la poſtérité, à qui ſeule il appartient de les juger en dernier reſſort.

CHAPITRE LXXVII.

Vins.

PARCE qu'il n'y a que de mauvais vignobles aux environs de Paris, & des marchands de vins à pendre, n'imaginez pas que l'on y boive que de mauvais vins. Il n'y a pas plus de comparaiſon entre la cave d'un cabaretier & celle d'un gourmet, qu'entre le ſavetier & le prince.

O pouvoir de l'argent, aimant univerſel! Le vin, ce liquide précieux a beau croître dans des régions éloignées, a beau tendre à s'échapper, on l'enchaîne, on le fait voyager; il n'eſt pas pour la bouche de celui qui a foulé la cuve. Le riche, avec une piece de monnoie, lui défend de le boire. Ce liquide tranſporté avec art, arrive des quatre coins de l'Europe, & deſcend dans les caves voûtées & ſablées du faux-bourg Saint-Germain & du faux-bourg Saint-Honoré.

LA ſont les robinets des fontaines abondantes & pourprées, d'où coulent les vins les plus exquis, comme s'ils croiſſoient aux portes

de la capitale. Le tonneau de l'excellent Bourgogne, du délicieux Champagne (*) ne paie pas plus d'entrée que le tonneau de Brie ; & le vin qui déchire le gosier du tailleur, est taxé au même taux que le nectar qui parfume la bouche du conseiller d'état.

Vous, beaux esprits, philosophes, peintres & musiciens, qui possédez un grenier, mais qui n'avez point de cave, descendez & venez à la table des riches ; ce qu'on y sert le mérite bien. Après avoir bu la veille du vin de cabaret, sentez l'extrême différence qu'offrent les celliers de la même ville. Goûtez les vins de la *Romanée*, de *Saint-Vivant*, de *Cîteaux*, de *Chambertin*, de *Saint-George*, de *Grave*, tant rouge que blanc ; humez le vin de *Rota*, de *Chypre*, de *Pacaret*, de *Samos*, la *malvoisie de Madere*, le *Malaga*, le *Malaga-muscat*, le *Syracuse* ; donnez quelques saillies aux convives pour la bouteille d'*Ai*, de *Rozé*, & appuyez sur le *Tokai*, si vous le rencontrez, car c'est, à mon avis, le premier vin

(*) Le vin rouge Champagne me paroît préférable au Bourgogne ; les avis sont partagés depuis long-tems. Ma voix au Champagne rouge.

de la terre, & il n'appartient qu'aux maîtres de la terre d'en boire.

O renverſement de la joie françoiſe ! On ne boit plus, ou plutôt l'on craint de boire; on avale de l'eau devant ces flacons qui rafraîchiſſent dans des ſeaux d'argent, & dans la glace pilée. La gaieté legere & brillante, ſi néceſſaire aux écrits & à la ſanté, n'eſt cependant qu'au fond du verre; mais l'avide eſprit de calcul ſuit les gens à table. On y rêve encore à ſa fortune; on y parle de ſes projets ambitieux; on y immole ſes victimes ſous les traits de la ſatyre. Quoi, être encore dur à table ! O forfait ! On n'y jouit plus; & l'on a peur que Bacchus, qui chaſſe quelquefois de force toute diſſimulation, ne vienne à dérouler le premier pli du cœur.

RICHES ! que faites-vous de vos vins exquis ? Vous les avalez; mais vous ne les ſavourez pas. Faites-les boire aux enfans des arts; leur verve en ſera échauffée; il en naîtra quelques traits heureux; & vous qui ne faites rien, vous ſerez à moitié abſous.

CHAPITRE LXXVIII.

Aller à pied.

Ce ſera bientôt une choſe ignoble. Tous les hommes de génie dans tous les genres vont néanmoins à pied. Il y a de l'eſprit dans les voitures ; mais le génie eſt à pied.

Quand l'homme à talent, maltraité de la fortune, ſort d'un ſallon peuplé de gens à équipages, & qu'il traverſe la cour quarrée, où la bouche des chevaux oiſifs ronge le frein & diſtile l'écume, tandis que leur pied bat le pavé blanchi, il file honteuſement à travers les roues encore immobiles, cherche de l'œil ſon fiacre grommelant, qui eſt dans la rue ; il ſe précipite dans la vieille caiſſe avec une ſorte de confuſion, & ſans oſer regarder derriere lui. Si les flambeaux des chars dorés qui ſortent, éclairent ſon malencontreux équipage, il n'oſe ſaluer les dames qui paſſent, & avec leſquelles il converſoit il y a ſix minutes. Le cocher à mouſtaches humilie le carroſſe à trente ſols par heure, & tout ce qu'il renferme, portât-il Homere ou Platon.

OR, une voiture eſt le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin ſcabreux de la fortune. Au premier pas heureux, il établit un cabriolet qu'il conduit lui-même; au ſecond, vient le carroſſe coupé; au troiſieme, carroſſe pour monſieur; puis enfin, carroſſe pour madame.

QUAND la fortune s'eſt arrondie, le fils a ſon *cabriolet*; l'homme d'affaires de la maiſon a ſon *cabriolet*; le maître-d'hôtel va à la halle en *cabriolet*; bientôt le cuiſinier aura le ſien; & tous ces cabriolets, voitures infernales, livrées le matin à la valetaille impudente, roulent diaboliquement dans des rues ſans trotoirs.

LA premiere choſe que fait un médecin, c'eſt de ſe donner un carroſſe. Son extérieur eſt modeſte; la remiſe eſt ſous la porte cochere; & la bouche entiérement. Les chevaux ſont preſque dans l'anti-chambre du docteur; le cocher a ſoixante & dix ans: n'importe, c'eſt un équipage pour tout le quartier où il demeure. Il ſort de ſa porte bâtarde avec ſa perruque poudrée, ſon habit noir, & ſon cocher ſeptuagénaire. On ne pourra monter l'eſcalier que lorſqu'il ſera ſorti:

qu'importe encore ? c'eſt un médecin à équipage, on le conſulte. Imaginez Bœrhaave allant à pied ; on n'iroit point le chercher ; & s'il faiſoit des viſites, on ne le paieroit pas.

TEL garçon, au lieu de ſe donner une maiſon de campagne, une bibliotheque, une jolie maîtreſſe, ſe donne une voiture. Il y emploie la moitié de ſon revenu. Tout-à-coup cette voiture lui tient lieu de cuiſinier & de maiſon de campagne ; il ſoupe tous les ſoirs en ville ; il reconduit les dames, il les mene à leurs loges, le lendemain aux courſes ; il leur envoie ſa voiture deux fois par ſemaine, tandis que les incivils maris, toujours bêtement affairés, font troter ailleurs les chevaux. (*) C'eſt donc un homme précieux qu'un garçon qui a voiture ; il eſt le lien de toutes les parties de la campagne ; on prend tour-à-tour, mais ſéparément & pour cauſe, ſes chevaux & ſa perſonne. Auſſi les femmes, depuis l'inattention des maris, ont-elles adopté le ſyſtême de ne plus re-

(*) Un grand ſujet de débat à Paris entre mari & femme du plus haut parage, c'eſt l'emploi journalier des chevaux. Je m'étonne qu'on n'en ait pas encore fait une comédie.

garder tout garçon qui n'a pas une voiture; & tout conſidéré, elles ont raiſon.

Et comment une femme pourroit-elle exiſter ſans chevaux ? Ne faut-il pas dans l'eſpace de douze heures, avoir vu l'opéra, la revue, la foire, avoir aſſiſté au bal, au pharaon ? Puis il lui eſt auſſi impoſſible de manquer l'audience du miniſtre, que la danſe du petit diable. Les femmes, menant la vie la plus diſſipée, ſe montrant par-tout, ont mis dans leur genre de vie la mobilité de leurs traits.

Ainsi la premiere choſe que doit faire un provincial, n'eût-il que dix mille livres de rentes, c'eſt de prendre une voiture ; il en ſera quitte d'abord pour cent écus par mois, & l'on ſaura alors à quoi l'employer. Il paiera la voiture & ne s'en ſervira guere : tant mieux pour lui. S'il a ce trait de politique, il avancera. Tout calculé, une voiture qu'il prêtera obligeamment, deviendra pour lui un objet d'économie ; s'il s'obſtine à ne point faire cette dépenſe, il eſt ruiné.

Certains garçons ne louent une voiture que pendant l'hyver : ils vont à pied l'été, diſant qu'il fait beau ; mais c'eſt qu'ils n'ont

réellement que dix-huit cents livres à placer ainſi. Forcés d'opter entre les deux ſaiſons, ils montent tout-à-coup en équipage le premier décembre, & en deſcendent le trente-un mai, lorſque le beau monde s'écoule vers la campagne. Mais c'eſt un grand problême à réſoudre de ſavoir, lorſque l'on n'a que dix-huit cents livres à dépenſer ainſi, laquelle des deux ſaiſons l'on doit préférer. Il y a le pour & le contre là-deſſus, & la choſe reſte encore indéciſe. Ainſi tel garçon joue à lui ſeul le perſonnage de *Caſtor* & de *Pollux*. Tantôt il eſt dans l'Olympe, & tantôt dans la boue. Tantôt il éclabouſſe, & tantôt il eſt éclabouſſé.

Or, le mérite, le talent, le génie, la vertu, & toutes les vertus que vous pourrez imaginer, ne ſont rien, logées chez l'homme qui va à pied. Suppoſez le contraire en tout point, mais roulant dans une voiture élégante, & voici que toutes les portes s'ouvrent, que tous les regards deviennent careſſans, & que le rang s'établit. Pauvres humains, ainſi vous êtes faits!

CHAPITRE LXXIX.

Mémoires de la Société Royale de Médecine.

CHAQUE jour l'utilité de ſon inſtitution ſe fait plus ſentir. Le goût du ſiecle, heureuſement dirigé vers les ſciences qui intéreſſent l'homme, s'eſt occupé de l'art de guérir.

LES médecins répandus dans les provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs viſites, ne ſe communiquoient point leurs lumieres & vivoient iſolés. L'établiſſement de la ſociété royale de médecine les a réunis en un ſeul corps. Leurs correſpondances avec elle ſont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes & les obſervations nouvelles ſont tranſmiſes avec la plus grande promptitude d'une extrémité du royaume à l'autre.

AUSSI-TÔT qu'il regne une épidémie, la ſociété royale en eſt informée, & le traitement convenable eſt indiqué. On a mis en queſtion ſi la médecine exiſtoit; & ce doute des incrédules étoit en quelque ſorte juſtifié par l'inertie de ceux qui la cultivoient. Ce

problême va bientôt être réſolu, & l'on ſaura ſi elle eſt réellement ſuſceptible de perfection; ce que je crois très-fort, par les progrès même faits depuis vingt années.

La ſociété royale de médecine eſt comptée parmi les académies établies au Louvre, où elle tient auſſi ſes aſſemblées deux fois par ſemaine, ſans aucune vacance quelconque. Celles qui ſont publiques & qui ont lieu deux fois par an, ſont très-brillantes; & l'on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réuſſit tout auſſi bien qu'aux autres corps académiques. Au reſte, tout dans ce bas monde a beſoin d'affiche & d'enluminure.

Les ennemis de la ſociété royale ſont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refuſé de conſulter avec les membres de la ſociété royale; mais ils ont conçu bientôt qu'il n'y auroit rien de plus injuſte, de plus criminel & de plus barbare, que de dire à un malade: *je poſſede des remedes qui diminueroient tes ſouffrances & te rendroient la ſanté; mais j'aime mieux te laiſſer ſouffrir & mourir, que de me trouver chez toi avec un confrere que j'eſtime, mais que je n'aime point, parce qu'il eſt membre d'une académie*

Également établie par le roi, & tenant ſes ſéances au Louvre, comme l'académie royale des ſciences.

Les adminiſtrateurs des provinces ont demandé en 1779, 1780 & 1781, des avis ſur le traitement des diverſes épidémies; & les conſeils donnés par cette compagnie ont été ſuivis avec plein ſuccès.

La ſociété royale de médecine s'occupera ſans doute des moyens de ſimplifier les pharmacopées. Elle fera diſparoître la cuiſine dégoûtante des apothicaires; elle proſcrira ces épouvantables mélanges que l'ignorance hardie faiſoit avaler aux malades; car, à la honte de l'art, la médecine, par ſon alliance étroite ou intéreſſée avec l'apothicaire, avoit ôté toute confiance; & le tems eſt venu, que la chymie & la ſaine phyſique proſcriront ce *galimatias* en boutique, ainſi que la ſaine philoſophie a proſcrit enfin le jargon ſcholaſtique qui triomphoit dans les claſſes.

CHAPITRE LXXX.

Queſtions.

EH ! qu'eſt devenu le maire du palais, qui avoit la triple ſurintendance de la guerre, de la juſtice & des finances ? Il s'eſt repréſenté néanmoins ſous la troiſieme race, dans la perſonne de Richelieu.

QU'EST devenu le connétable, dont l'épée rivaliſoit avec le ſceptre ?

OU eſt le grand-maître de la maiſon du roi ? On en a conſervé le titre ; mais où eſt ſon gouvernement ?

LE grand-tréſorier a diſparu auſſi : les anciens feudataires de la couronne ne ſont plus que des ſimulacres qui aſſiſtent, comme acteurs pantomimes, au couronnement de nos rois.

IL ne reſte de ces anciennes charges, dont l'autorité étoit inveſtie, que le chancelier, qui jouit encore de ſingulieres prérogatives. Mais un mot du ſouverain exile ſa perſonne.

LE ſurintendant des finances a fini dans la

la perſonne de l'infortuné Fouquet, que ſes paraſites abandonnerent & que les hommes de lettres défendirent conſtamment.

LE contrôleur-général des finances n'eſt ni *ordonnateur* ni *comptable ;* il eſt perpétuellement dans une ſinguliere ſituation ; car il ne peut ni braver les financiers, ni agir de concert avec eux.

C'EST le miniſtre aujourd'hui ſur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, & non ſans raiſon. Autant les opérations des autres miniſtres ſont voilées, & pour longtems, autant les ſiennes ſont éclatantes. Il eſt jugé chaque jour ; & comme il eſt l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'eſpérance & la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inſpire ! Il ſoutient ſeul la confiance publique ; il l'invite à venir au-devant de ſes projets ; il fait une douce violence à la bourſe des ſujets, quand il a ſu confirmer ſon déſintéreſſement & ſon habileté.

LES autres miniſtres ne peuvent guere être jugés lorſqu'ils ſont encore en place : toutes leurs opérations ſont, pour ainſi dire, ſecretes ; on ne ſauroit les diſcuter, & il faut

attendre que le tems ait donné une certaine maturité à leurs travaux. Il y a même des points de vue qui embraſſent un demi-ſiecle pour certaines opérations miniſtérielles, leſquelles s'étendent ſur les deux mondes.

MAIS en fait de finances, celui qui ne fait que paſſer ſur la terre, & qui attend ſon revenu annuel, crie, parce qu'il eſt ſenſible, & qu'il faut qu'il faſſe deux repas par jour.

QUAND Terray nous mangeoit. . . . Cet hémiſtiche de feu Voltaire eſt excellent, & reſtera. Jamais on ne vit un deſtructeur plus leſte; il travailla ſur la nation comme s'il eût fait une opération chirurgicale. Supprimer, recréer, anéantir, prendre un quart, une moitié, mettre de nouveaux impôts, en étendre d'anciens, fut pour lui un jeu. Avec des *arrêts du conſeil*, il alloit briſant les engagemens les plus ſolemnels. Enfin, il força une caiſſe étrangere, prit l'argent des reſcriptions & des billets des fermes, & mit une audace inouie dans ces violations de la foi publique.

IL eût été capable en finance d'un grand coup politique, d'où il auroit pu réſulte

quelque chose de grand ; mais il n'a pas su frapper ce coup important, quoiqu'il fût fort au-dessus de la crainte & du remord.

Son successeur, M. Turgot, trop entêté de ses idées, avec des lumieres & des vertus, n'avoit aucune connoissance des hommes. Une secte irréfragable, d'une dureté presque théologique, vouloit qu'il fût entiérement soumis à ses vues. Demi-économiste, pétri de bonnes intentions, voulant le bien & le cherchant, l'entêtement le mit de niveau avec l'ignorance, parce qu'il lui ôta la connoissance détaillée, & la vraie conduite de l'homme d'état proprement dit.

Avec des projets hardis qu'il ne déguisoit pas, il débuta par deux réformes absolument inutiles, au lieu de profiter de l'instant de faveur & d'enthousiasme qu'il avoit inspiré, & dont il jouissoit, pour frapper avec force & fermeté un coup régénérateur, qui l'auroit invinciblement lié à sa place, en soumettant jusqu'à l'opinion de ses antagonistes.

Il annonçoit une métamorphose universelle, & il ne sut ni étonner ni réduire ses adversaires au silence. Connoissant peu la marche des affaires, encore moins la cour ;

battu des vents contraires, il tendoit au port ſur une ligne droite, mais roide & impraticable. Il crut que l'évidence de ſes propres principes étoit dans tous les eſprits comme dans ſa tête; & le cœur le plus vertueux ne laiſſa que des ſpéculations ſtériles. Mais on lui doit l'idée heureuſe & patriotique de mettre toutes les provinces de France en païs d'états.

On nomma à Verſailles une petite tabatiere plate, *turgotine* ou *platitude*; ce qui devint ſynonyme. Pluſieurs courtiſans la porterent en poche, affectant de peſer ſur ſa dénomination. Ces miſeres-là peignent les cours & les hommes.

La mort, en enlevant M. de Clugny, dont le miniſtere ne dura que cinq mois, arrêta le cri public ſoulevé contre lui. Il paroiſſoit avoir en vue d'abimer toute ce qu'avoit fait ſon prédéceſſeur.

J'ai vu paſſer quatorze à quinze contrôleurs-généraux, & je m'amuſe quelquefois à retracer dans ma mémoire le portrait de leur eſprit miniſtériel, ceſt la lanterne-magique.

Je ris tout ſeul, quand je ſonge qu'un verſificateur avoit hiſſé, dans une éminente place, un homme ſur qui la France entiere a tourné

ſes regards; que ce poète, renonçant tout-à-coup aux *héroïdes* avec eſtampes, ainſi qu'aux madrigaux, s'étoit mis en tête de toucher au gouvernail du vaiſſeau, & qu'il s'en étoit approché de très-près. Trame ſingulière! Rêverie politique!

Le ſpectacle le plus curieux pour un homme déſintéreſſé, c'eſt d'attendre qui, de la banque d'Angleterre ou des finances du royaume de France, criera la premiere *miſéricorde*. La France eſt bien robuſte, puiſqu'elle a réſiſté à tant de remedes violens, à tant d'opérations ruineuſes. La banque d'Angleterre eſt le plus inconcevable phénomene politique qui ait jamais exiſté. Elle donne à la nation une force, une énergie, un nerf qui promettent une baſe durable à ſes ſingulieres deſtinées. Le parchemin de nos contrats ſera-t-il plus fort que le papier fin des billets de banque? C'eſt ce qu'on verra d'ici à cinquante ans.

La place de contrôleur-général des finances eſt devenue conſéquemment le fardeau le plus peſant pour un adminiſtrateur. C'eſt en France le limonier de l'état; toute la charette porte ſur lui; il a beſoin de toutes les lumieres. Et ſous le miniſtere de M. de l'A-

verdy, on vit paroître une *déclaration du roi*, défendant de rien écrire ni publier sur la réforme ou l'administration des finances. Il y a aussi une *ordonnance du roi*, qui défend de rien écrire contre la religion, *sous peine de mort*. Il y en a aussi une d'un siecle antérieur, qui condamne, *quiconque mangera de la viande le vendredi, à avoir toutes les dents arrachées sur la place publique*. Le tems, qui est aussi un législateur, heureusement fait tomber en désuétude ces loix, quoique nouvelles, parce qu'elles ont un caractere d'erreur & de barbarie, qui ne permet plus aux hommes assemblés de les mettre en exécution quelques jours après leur publication solemnelle.

QUEL avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penser & d'écrire sur l'administration des finances! Donne-t-il une bonne idée? fait-il naître un réglement utile? Il est examiné, discuté, adopté, perfectionné. Déraisonne-t-il? On rit, & la brochure disparoît. La clarté part du centre de la nation, elle obéit à sa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténebres mystérieuses, réfuge des esprits bornés ou in-

certains. Si les clameurs partials, les exagérations, les écrits mercenaires & satyriques obscurcissent quelquefois la vérité, elle n'est aussi que le résultat du choc des opinions : alors elle sort de la profondeur des nuages, & la raison, dans tout son éclat, fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs, l'esprit national prend une consistance, a une physionomie sur laquelle on lit, & dont on devine les mouvemens. Ce qui en politique devient le gage du succès.

La finance, c'est-à-dire, la machine-pressoir qui nous foule, a tant d'agens particuliers, que son apologie commence aujourd'hui à se rencontrer dans plusieurs bouches. On plaint sérieusement un traitant de ce qu'il gagne moins que ses dévanciers.

Le travail de la finance est toujours un objet curieux à examiner. Il met dans le pressoir le cultivateur, le manufacturier, le marchand, l'acheteur, le vendeur, celui qui fixe ou qui promene la marchandise ; il divise, il subdivise les impositions ; il invente tous les noms possibles pour déguiser ce qui n'est que la même chose. Ensuite il imagine les affaires extraordinaires qui, comme une grêle

meurtriere, ruinent & désolent un canton sans profit pour le canton voisin.

La finance enfin arrache constamment à l'autorité, la plus sacrée, la plus terrible des fonctions, celle de faire des loix. Elle dresse, elle prépare des embûches, afin que la bonne foi ne manque pas d'y tomber. Quand elle tient sa proie, elle l'emporte, la soustrait aux tribunaux du prince ; & dans son antre obscur, elle est à-la-fois témoin, juge, partie & bourreau ; mais on commence à Paris à oublier tout cela, & peu s'en faut qu'on ne soit reconcilié avec les gens de finances ! Et déja l'on absout pleinement ce métier, en attendant qu'on l'honore ! Quel changement dans nos idées !

. . . . . *quid non mortalia pectora cogis Auri sacra fames !* . . . . . .

CHAPITRE LXXXI.

Gouvernement.

L'Anglois aura dit : le roi de France jouit d'une autorité presqu'indéfinie ; il a le fer dans une main, l'or dans l'autre ; il fait

ployer les corps intermédiaires avec une feuille de papier; il eſt ſûr que la nobleſſe ſera à ſes ordres quand il le voudra; la magiſtrature lui apporte des remontrances, & ſe retire; le peuple n'a aucune voix, aucune force; il a livré ſes biens & ſa perſonne à ſon maître, qui de plus poſſede depuis cent ans ſa fortune pécuniaire, & qui d'un mot peut libérer ſes immenſes dettes. Il a un plus grand pouvoir encore, il défend à la penſée de paroître; il flétrit ou ridiculiſe les idées qui ne lui plaiſent pas; & s'il n'y parvient pas pour toujours, il y parvient pour un certain tems. Il n'y a pas juſqu'à la place d'académicien qui ne ſoit de ſon choix; & Louis XIV pouvoit dire à Corneille: *Vous ne ſerez pas de l'académie.*

VOILA bien des prérogatives! Eh bien, l'Anglois ſe trompe, d'après les apparences. Les François avec tout cela, ne ſont pas aſſervis; les mœurs s'oppoſent au pouvoir abſolu, & le rendent modéré, civil, policé, lui ordonnent des égards & des ménagemens. La puiſſance du ſouverain, fondue, pour ainſi dire, dans le caractere des miniſtres fréquemment déplacés, devient prudente, circonſpecte,

& ne trouble point la ſécurité continuelle où vit la nation. Elle a une certaine confiance en elle-même, qui éloigne les coups trop arbitaires. Les privileges de pluſieurs corps ne peuvent être ſubitement anéantis : des barrieres antiques contre l'autorité qui deviendroit oppreſſive, quoique foibles & pourries, font obſtacle, & le génie national, en défendant aux ſujets de déſobéir, ne permet pas au ſouverain d'abuſer durement de ſon pouvoir.

RELATIVEMENT aux lumieres dont il jouit, jamais peuple ne fut plus ſoumis que le peuple François ; mais c'eſt qu'il a calculé, pour ainſi dire, avec une raiſon qu'on pourroit appeller inſpirée, qu'il devoit céder la moitié de ſa liberté, pour jouir ſûrement & agréablement de l'autre.

LE prince eſt légiſlateur ſuprême, & poſſede toute l'autorité ; mais il n'oſe anéantir les droits & privileges de pluſieurs ordres de citoyens : il les reſpecte, ou ne les attaque que d'une maniere lente, adroite, détournée, qui laiſſe aux adverſaires le tems & le pouvoir de ſauver les propriétés perſonnelles.

EN ſuppoſant le prince naturellement dur

& méchant, ou abuſant de ſa grande puiſſance, bien propre néanmoins à calmer ſes paſſions, la politique l'avertiroit de ſes devoirs, & lui repréſenteroit les ſuites de ſes entrepriſes téméraires. La ſatyre audacieuſe & indeſtructible mineroit inſenſiblement ſon pouvoir dans l'eſprit des peuples; il ſe trouveroit bientôt ſeul, environné de quelques courtiſans pervers, qui ne rencontreroient plus leur ſûreté que dans le palais, & qui trembleroient autant devant le monarque que devant le peuple.

Ce mauvais prince (& nous en ſommes bien éloignés) étoufferoit, dans l'ame de ſes ſujets, ce courage gardien du trône; & en détruiſant cette qualité, il feroit auſſi diſparoître le principe de ſa force. Le prince en France ſe trouve, comme il l'a dit lui-même, dans l'heureuſe impuiſſance de frapper ces coups d'autorité, qui épouvantent la liberté des citoyens. Il eſt des bornes qu'il ne ſauroit franchir; & comme tout le bien général qu'on en pourroit attendre, (à raiſon de tant d'anciens abus incorporés avec l'état) lui eſt interdit, un grand mal eſt hors de ſon pouvoir.

Les ſujets obéiſſent ſans oppoſition à ce prince tout puiſſant, parce qu'ils ſe contentent des probabilités qui ſont un garant, qu'il ne paſſera point de ſon côté les limites que la raiſon & la politique lui preſcrivent.

C'est une eſpece de démonſtration morale qui leur ferme les yeux ſur des *abus* qui, ne détruiſant pas le *gouvernement*, leur ſemblent pardonnables, comme s'ils admettoient d'inévitables déſordres dans la monarchie, & qu'ils ne vouluſſent pas courir à la liberté orageuſe & inquiette des républiques.

Ils croient enfin, que le monarque puiſſant ne peut manquer d'appercevoir que l'intérêt des ſujets n'eſt point ſéparé de l'intérêt de ſa couronne, & qu'il ſeroit extravagant de ſe déclarer l'ennemi d'un peuple capable de tout endurer, hors le joug inſultant & deſpotique.

Plusieurs individus reſſentent donc par erreur le poids ou le caprice de l'autorité. Les *lettres de cachet*, qui, quelquefois volent au haſard, immolent un petit nombre de victimes; mais le corps de la nation eſt à l'abri de ces actes hardis & violens; & en ruinant

ouvertement les loix, le monarque se briseroit lui-même contre l'écueil.

La confiance le soutient ; la défiance le priveroit de sa force réelle.

Ainsi parmi nous la liberté publique, vivante malgré de terribles atteintes, s'appuie avec plus de succès encore sur les coutumes & sur les mœurs que sur les loix écrites. L'empire des mœurs plus absolu que les loix parce qu'il est perpétuel, commande la modération à ceux qui seroient tentés de ne pas la connoître ; car les loix ne sont respectées & suivies qu'autant que le législateur a eu l'art de les enter sur les mœurs & les idées nationales. Enfin, la plume des écrivains, vigilante & protectrice des privileges que la raison a créés, les maintient, & défend aux souverains d'oser les attaquer.

Et ne voilà-t-il pas un gouvernement qui présente un vrai phénomene, puisqu'il offre une espece d'équilibre, tandis que toute la force écrasante est d'un côté, & que de l'autre il n'y a pour contre-poids que les lumieres, les mœurs & le principe inné de l'honneur ? Lorsqu'on songe à ce qui arrête le poids immense de la souveraineté, on demeure immobile de surprise, & l'on contemple

avec une ſorte de reſpect cet autre autorité tranquille & déſarmée, qui contrebalanceroit les paſſions trop fougueuſes du pouvoir.

Les mœurs du françois & ſes lumieres ont dicté ces loix non écrites, parce que la baſe réelle des empires repoſe ſur les coutumes & les idées. Il ſeroit donc impoſſible à nos monarques de les détruire & même de les altérer; il faudroit qu'ils nous fiſſent perdre tout ſentiment d'honneur, toute idée de liberté par un eſclavage prompt & entier. Ils n'y ſongent pas, & ils auront plutôt fait d'intéreſſer leurs ſujets à leur haute fortune en les rendant heureux.

On dira qu'une telle monarchie eſt plutôt l'ouvrage du ſort que de la politique. Je l'avouerai. Auſſi dès que la maſſe de la nation renoncera aux lumieres que les écrivains lui ont données; elle marchera à l'eſclavage, & ſes ſouverains au deſpotiſme; car il y a un certain rapport entre l'audace du pouvoir & l'ignorance ignominieuſe des peuples; mais ceci n'eſt plus à craindre. Le gage d'un gouvernement modéré ſera toujours la foule d'hommes inſtruits, & inſtruiſant les autres.

La grande force du gouvernement extérieur

eſt dans le génie de la nation, qui me paroît indeſtructible. Louis XIV le connoiſſoit bien, inſtruit par l'expérience de cinquante années de regne, lorſqu'il diſoit au maréchal de Villars, en lui ordonnant de donner une bataille dont la perte pouvoit ébranler ſon trône : *S'il vous arrive quelque malheur, vous me l'écrirez à moi ſeul. Je monterai à cheval, je paſſerai par Paris, votre lettre à la main; je connois les François, je vous menerai deux cent mille hommes, & je m'enſevelirai avec eux ſous les ruines de la monarchie.*

Ce moyen ſera toujours infaillible; le monarque a dans ſa main le cœur de ſes ſujets; il peut les enflammer à ſon gré d'un enthouſiaſme preſqu'inconnu chez les autres nations. Un peuple auſſi chaud, auſſi abandonné dans ſon affection, & qui a donné tant de preuves d'un zele ardent & d'un amour qui monte juſqu'à l'héroïſme, doit être ménagé; & ce reſſort incroyable ſera toujours le même, tant qu'un monarque ſaura traiter noblement avec une nation auſſi généreuſe.

Il y a dans les états des prépondérances qui viennent de la place qu'ils occupent. La France, placée au centre de l'Europe, doit

exciter la jalouſie des empires voiſins. Cette jalouſie a dû la rendre guerriere, vive, vigilante, quelquefois remuante ; une fois victorieuſe, elle a dû donner le ton par ſes habits, ſes modes, ſon goût.

UN des plus grands avantages de la France, ſont les chemins. Si elle peut y joindre les canaux, principe de vie & d'action, elle touchera au plus haut degré de ſplendeur. Les chemins, les canaux ſont les vrais miracles du corps politique. Par-tout où coule une riviere, où s'étend un chemin, le mouvement & le travail y établiſſent l'induſtrie. L'obſtruction, au politique comme au phyſique, donne la mort. Percez des routes nouvelles, ouvrez des iſſues, la vie pénétrera avec ces ouvertures ; tout s'animera, parce que dès qu'il y a lieu au mouvement, le reſſort ſe débande & le talent éclate.

IL n'y a point de païs où l'induſtrie ait été plus gênée à la ſuite des privileges morcelés de l'ancien gouvernement féodal, & que n'a pas fait cependant l'induſtrie captive ! Les penſées étendues que roule tel homme dans ſa tête, y meurent trop ſouvent, à cauſe

cauſe des difficultés qu'il prévoit ou qu'il rencontre.

Le gouvernement de la France eſt monarchique, mais il ne l'eſt pas eſſentiellement tous les jours de l'année. Ce gouvernement a ſes oſcillations; mais bientôt il reprend ſon point fixe, & qui paroît devoir être durable. Sa maſſe aſſure ſon repos intérieur. Il n'y a point de ferment moderne capable de faire lever la pâte; les vieux levains ſont tous ſans activité.

Mais que de queſtions ſur ce gouvernement; L'un dit : eſt-il réellement monarchique, & dans tous les tems, lorſqu'à chaque entrepriſe le ſuccès dépend, pour ainſi dire, de cent capitaliſtes environ, qui, ayant en main toutes les richeſſes monnoyées, peuvent les prêter, peuvent les refuſer ! Les grands moyens appartiennent à ces capitaliſtes. Point d'opérations majeures, ſans leur concours; la puiſſance du roi ſe trouve ſubordonnée à leur volonté.

Ceci, malgré ſes difficultés, ne changent rien à la conſtitution. Le monarque, jouiſſant du trône de l'Europe le mieux affermi, le plus honoré, le plus tranquille; environné

de tous les respects, de tout l'amour de ses sujets, enfin de toutes les jouissances, pourroit-il être méchant ? Non ; l'idée de peser sur un sujet par caprice ou par haine, ne peut pas plus entrer dans son esprit, que dans celui d'un sujet le projet insensé d'attenter à son autorité.

Or, quand un gouvernement modéré est toujours au-dessus d'un particulier, ou d'un corps, quel qu'il soit, ce gouvernement, sans être parfait, est bon, & l'ordre & la tranquillité naissent de ce premier & indispensable moteur. Le reste, à ce qu'il me semble, ne sauroit être précisément calculé.

Tout considéré, vingt-deux millions d'hommes paisibles, & non asservis, jouissant de leurs privileges garantis par la main qui les gouverne offrent, à tout prendre, une administration qui n'est pas malheureuse. Ses avantages contrebalancent une partie de ses défauts ; & la preuve en est que la nation en gros subsiste sans avoir visiblement perdu de sa force & de sa félicité, que le citoyen en général ne songe pas à quitter le sol de la patrie, & que l'étranger, contemplant les mœurs douces qui commandent des loix mo-

dérées, y eſt perpétuellement attiré par un charme que rien n'affoiblit.

CETTE foule de petites loix, ſi diverſement interprêtées, ſont encore un rempart pour les propriétés. Le caractere de la barbarie eſt ſans doute une complication de loix contradictoires; mais il ne faut pas confondre avec cette complication, cette multitude de loix de judicature, qui ſont une ſuite néceſſaire d'un nombre infini de poſſeſſions.

DANS un état où l'induſtrie eſt pouſſée loin, où chacun a, & doit avoir ſa maniere d'exiſter, ces réglemens, ſubdiviſés d'après des principes généraux; appuyés par les divers tribunaux où chacun eſt cité, deviennent utiles; & Monteſquieu a très-bien obſervé qu'ils défendoient & protégeoient les poſſeſſions particulieres. Il faut que la légiſlation en grand ſoit réduite à des principes ſimples & clairs. L'état des perſonnes, les mariages, les héritages ne ſauroient être ſoumis à des loix trop poſitives: mais quant à ces débats journaliers que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne ſauroit prévoir, qui ſont le fruit de toutes ces propriétés nourricieres qui ſe touchent & qui ſe croiſent,

ces débats multipliés prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun saura défendre ses droits contre les princes, & le prince lui-même; ce qui établira une espece d'égalité.

QUE ces petites loix soient donc mouvantes & mobiles, comme les actives passions qui les mettent en jeu. Plus le mouvement sera vif, plus l'état sera sain & deviendra robuste.

CHAPITRE LXXXII.

Paillasse.

TOUT théatre veut un *paillasse*. Point d'habile entrepreneur de spectacle, qui avant l'ouverture ne se munisse d'un *paillasse*. Le grand acteur figurant ne peut pas toujours être en scene; son attitude haute est toujours un peu roide. Il pourroit à la longue faire rire, si *paillasse* ne venoit détourner l'attention, divertir l'assemblée, & renforcer le sérieux de son camarade. D'ailleurs, dans toute piece il y a des entr'actes où personne ne paroit: *paillasse* vient à propos, & remplit le vide. Il représente pour les absens.

LORSQU'A la comédie françoise le moucheur de chandelles faisoit jadis le *paillasse*, & qu'on crioit, *il rira*, *il ne rira pas*, & qu'ensuite on levoit la toile, le roi des rois

de la Grece, le ſuperbe Agamemnon paroiſſoit alors plus majeſtueux. Ces vers devenoient plus ronflans & plus ſonores :

Oui, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton roi qui t'éveille;
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

AGAMEMNON conſervoit ſa dignité juſqu'au bout de ſon rôle. Peut-être nos tragédies modernes ne ſont-elles ſifflées que parce qu'il n'y a plus de moucheurs de chandelles. Les choſes les plus graves deviendroient comiques, ſi l'on n'avoit pas là *paillaſſe* pour plaſtron de la riſée publique.

ON en fait davantage à la foire. Le *beau Léandre* doit intéreſſer conſtamment : il a un bel habit, il doit jouer un rôle de ſentiment; mais enfin la gaieté publique l'environne tout comme un autre ; elle pourroit tomber ſur ſa perſonne. La piece alors iroit mal. Que font les entrepreneurs du grand ſpectacle ? Ils ont ſenti, par inſtinct ou par réflexion, qu'il falloit que quelque comédien de la troupe ſe chargeât journellement du rôle de *paillaſſe*, pour relever la ſageſſe, le ſang froid & le maintien du *beau Léandre*.

QUAND *paillaſſe* aura tourné ſon chapeau comme ceci, aura coupé ſes cheveux comme cela, aura fait un grand faut qu'on n'avoit point encore fait avant lui, aura mis ſa tête ſous les jupes d'*Argentine ;* or, voyez ſi *Léandre*, le grand & ſérieux acteur, le chapeau ſous le bras, dans tout ce qu'il dira & dans tout ce qu'il fera, n'offrira pas dès lors la

raiſon, la bonne grace & la dignité.

Vous ſavez que le *paillaſſe* fait le niais; mais il a plus d'eſprit à lui ſeul que tous les autres acteurs enſemble. Au milieu de ſes apparentes balourdiſes, il peſiffle camarades & ſpectateurs. L'entrepreneur du ſpectacle le choie, lui donne de bons gages; s'il vouloit quitter ſa troupe ou ſon rôle, il en ſeroit alarmé; il a beſoin de ſes mines pour captiver le parterre, accoutumé à lui ſourire. Il ripoſte avec le parterre, tandis que le *beau Léandre* ne s'abaiſſe jamais juſques-là.

Eh! comment jouer telle piece ſans *paillaſſe?* s'écrieroit l'entrepreneur attriſté. Qui fera donc rire l'aſſemblée? qui communiquera avec mon public? Il faut bien que quelqu'un communique avec lui; car enfin. . . . ſans *paillaſſe*, on va s'appercevoir de la roideur & de la gaucherie de mes autres acteurs. On ſe moquera peut-être à la fin, du *beau Léandre* & de mademoiſelle *Izabelle*. Mon théatre tombe, ſi *paillaſſe* ne paroit plus.

Si les étrangers ne comprenoient pas ce petit chapitre, ils ſe feroient expliquer ce ce qu'eſt un *paillaſſe* des boulevards, & progreſſivement. Ils trouveront dans le dictionnaire, *paillaſſe de corps-de-garde*, femme qui boit de l'eau-de-vie, qui s'abandonne aux ſoldats, & qui n'a pas beſoin de boire de l'eau-de-vie pour s'abandonner au premier venu; mais ils n'y trouveront pas mon *paillaſſe*. Cela fait voir combien les dictionnaires

ſont imparfaits. Nous tâchons de nous élever de toutes nos forces au-deſſus du Grand-Vocabulaire.

CHAPITRE LXXXIII.

Nobleſſe.

APRÈS l'entiere deſtruction du gouvernement féodal, le peuple n'auroit dû ſentir que l'autorité d'un ſeul, puiſqu'il avoit détruit tous les pouvoirs rivaux, & qu'il avoit aidé au roi à les détruire. Mais la nobleſſe s'eſt bientôt raſſemblée autour du trône qu'elle ne pouvoit plus combattre; elle a formé un corps ſéparé; il n'a point abandonné ces maximes orgueilleuſes qui lui faiſoient mépriſer tout ce qui ne tenoit pas à lui.

LA nobleſſe, dans ſon origine, marchoit entre le roi & le peuple. Il ſeroit difficile aujourd'hui d'affirmer au juſte ce qu'elle eſt dans l'état.

LES grands ont été humiliés ſous le monarque; mais ils ont conſervé leur crédit, leur opulence, une foule de privileges qui peſent en détail ſur la multitude. Les rois, en leur arrachant la puiſſance dangereuſe qui leur étoit contraire, n'ont pu leur enlever qu'en partie celle qu'ils exerçoient ſur les claſſes inférieures.

LES châteaux hériſſent nos provinces, en-

globent une partie des grandes poſſeſſions, ont des droits abuſifs de chaſſe, de pêche, de coupe de bois; & ces châteaux recelent encore de ces fiers gentilshommes qui ſe ſéparent réellement de l'eſpece humaine, qui joignent des impôts particuliers à ceux du monarque, & qui oppriment trop facilement le païſan pauvre & abattu, s'ils ont perdu le privilege de le tuer en mettant dix écus ſur ſa foſſe.

L'AUTRE portion de la nobleſſe environne le trône, les mains ſans ceſſe ouvertes pour mendier éternellement des penſions & des places. Elle veut tout pour elle, dignités, emplois, préférences excluſives; elle ne permet aux roturiers ni élévation, ni récompenſe, quels que ſoient leur génie & les ſervices rendus à la patrie; elle leur défend de ſervir ſur terre, de ſervir ſur mer; puis, elle veut des évêchés, des abbayes, des bénéfices, &c. pour tout ce qui ne veut pas ſervir.

IL eſt vrai que ce corps répand ſon ſang pour la défenſe du trône & de la patrie. Mais ſous prétexte qu'il porte l'épée, ſon avidité eſt inſatiable. Jaloux de tout envahir, il ne permet point à d'autres d'approcher du monarque. Après avoir obſtrué toutes les avenues du trône, il aſpire tout ce qui pourroit être diſtribué avec plus d'égalité.

POURQUOI cet orgueil inſultant de la nobleſſe dans un état monarchique? Qu'il y ait diſtinction; ſoit; mais pourquoi veut-elle éta-

blir une ſi grande diſtance entr'elle & les autres citoyens ? C'eſt la forme du gouvernement féodal, qui vient ſe mêler à un autre gouvernement, où il étoit dit que nous n'aurions plus qu'un maître.

LA nobleſſe ſert-elle mieux dans les armées que cette foule de ſoldats intrépides, qui, ſortis des claſſes du peuple, ont tout auſſi bien qu'elle l'honneur pour mobile ? Qu'a-t-elle fait de plus que tant de citoyens zélés, qu'elle appelle obſcurs ? Le grenadier qui, pour monter à l'aſſaut, plante ſa baïonnette dans la muraille, ne ſert-il pas noblement ?

SORTONS de la profeſſion militaire, & voyons les trophées de la nobleſſe dans l'égliſe, dans la robe, dans les arts, dans le commerce ; je ne lui vois pas un caractere diſtinctif de ſupériorité & de grandeur.

DEPUIS que l'éducation a donné aux hommes à-peu-près les mêmes lumieres, ils ſont également propres au ſervice de la patrie. Les lumieres ont rendu les hommes à-peu-près égaux, en ce que pouvant tous faire les mêmes choſes, il n'y a plus lieu à une ſéparation outrageante, puiſqu'il y a aujourd'hui beaucoup plus d'hommes que d'emplois ; ce qui étoit le contraire il y a trois cents ans.

LA foibleſſe & l'ignorance ont fait les nobles dans les ſiecles précédens, parce qu'ils avoient à eux ſeuls toute l'éducation du tems, l'équitation, l'adreſſe dans les tournois, le ſtyle de la galanterie uſitée, & des connoiſſances

conſéquemment bien ſupérieures au vulgaire.

AUJOURD'HUI que la nobleſſe n'a ni plus de vrai courage, ni plus de vrai génie que la portion éclairée & patriotique de la nation, l'égalité revient inſenſiblement & de plein droit. Les ſervices rendus au trône, à la nation, aux arts, ne doivent plus ſe diſtinguer d'après des ſyllabes plus ou moins longues. L'homme plus que jamais eſt le noble fils de ſes œuvres. Les races qui n'ont pour elles qu'un orgueil ſtérile, doivent retomber dans la foule, juſqu'à ce qu'elles aient montré des vertus vivantes & non décédées.

LE peuple qui paie au ſouverain l'impôt & l'hommage, qui lui voue l'obéiſſance & le reſpect, devroit-il encore connoître le poids de cette nobleſſe qui lui eſt devenue étrangere, & qui voudroit admettre une ſéparation perpétuelle, injurieuſe & conſtante, entre les ſujets du même prince; qui les frappe de ſon orgueil quand elle ne peut les opprimer autrement; qui parle de ſes prérogatives antiques qu'elle a perdues; qui dit au cultivateur, *tu es paiſan, tu n'es rien;* & qui étale la forme abuſive d'un vieux gouvernement au milieu d'un gouvernement nouveau, dont l'intérêt général a voulu qu'il n'y eût plus déſormais qu'un monarque & des citoyens?

SI l'homme noble n'a été que l'ouvrage de la politique, & ſes titres une juſte récompenſe du mérite réel, cette même politique ne doit plus éloigner les uns pour admettre

les autres, n'élever ceux-ci que pour abattre ceux-là, adopter des préférences éternelles; ce qui seroit injurieux au corps de la nation, & imprudent pour le service de la patrie.

UN auteur a dit dernièrement, dans un gros livre sur la noblesse, que la noblesse d'Adam étoit inconteſtable, & que Jésus-Christ étoit né *gentilhomme*. Si cet auteur est conséquent, il ne proscrira aucun enfant de la noble famille du premier pere, sur-tout si le descendant vénere ou adore le *gentilhomme*.

LE même auteur a imprimé ces deux phrases inconcevables : *L'homme noble n'eſt point l'ouvrage de la politique; il eſt par excellence le chef-d'œuvre de la nature. C'eſt dans l'homme noble que la nature a placé ſes vues les plus hautes, & que toutes ſes forces ont été réunies.*

C'EST bien ici le cas de dire qu'on trouve de tout dans les livres. Mais l'auteur devroit, pour juger lui-même son ouvrage, suivre deux cours d'accouchemens.

ET pourquoi, me dira-t-on, *un cours d'accouchement ?* C'est que le même écrivain a encore imprimé la phrase suivante. *C'eſt à l'époque même de ſa naiſſance* (l'homme noble) *qu'il parut s'annoncer comme un être ſupérieur à l'eſpece humaine. Les témoins de ſes premiers inſtans le virent s'élancer avec force des entrailles d'une mere courageuſe, pour tomber & bondir ſur la terre qui devoit le porter. Son regard prompt*, &c.

CHAPITRE LXXXIV.

Baiſers, Embraſſades.

L'ON embraſſe très-facilement à Paris, rien de ſi commun que cette marque extérieure d'affectation. Il y a de ces *embraſſeurs* auxquels on ne s'attend pas, qui vous provoquent; & c'eſt quelquefois un homme indifférent, oublié, preſqu'inconnu, qui vous ſerre entre ſes bras au détour d'une rue.

TANTÔT il y a incertitude, tantôt il y a ſuſpenſion, & tantôt l'accollade ſe fait pleinement & de bonne grace. Cependant on ne ſait trop quand & qui l'on doit embraſſer: tout cela ſe regle par le caprice ou l'appel. L'un ſollicite une accollade que l'autre eſquive ou retarde, parce qu'il n'y ſongeoit pas, ou parce qu'il a quelque choſe dans l'ame, qui s'y oppoſe.

ON s'embraſſe dans les rues, dans les maiſons. Parmi la bourgeoiſie, on court embraſſer les femmes qui s'y attendent. Une mere ſe préſente, on la baiſe ſur la joue, & la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois on ſerre bien fort la mere, pour avoir le droit de poſer ſa joue contre celle de ſa fille.

IL eſt des *embraſſeurs* impitoyables, qui épouvantent les demoiſelles avec leurs baiſers appuyés, tandis que l'homme délicat craint

d'effleurer cette jeune peau ; il redoute l'approche, c'eſt-à-dire, l'étincelle ; il eſt trop ſenſible pour imiter ces muſeaux épais, qui vont tomber ſur ces viſages de roſes : c'eſt une pierre qui tombe ſur un pot de fleurs. L'homme ſenſible ne craint rien tant que d'embraſſer une femme ſur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher ſa main, que dis-je ! le bout de ſa robe, que d'avoir un témoin.

Les femmes ſe baiſent toujours vivement en préſence des hommes ; mais c'eſt une agacerie : elles veulent montrer leur tendreſſe & combien elles ſauroient rendre douce cette faveur. Ces baiſers redoublés ſont artificiels ; l'œil n'eſt pas d'accord avec la bouche ; le baiſer a beau crépiter, il n'eſt ni abandonné ni dérobé.

Il devroit être défendu d'embraſſer de jeunes enfans. Des phyſionomies bourgeonnées, des nez barbouillés de tabac, des barbes dures s'emparent de ces viſages délicats, ſans craindre de ternir le velouté d'une peau douce & fraîche. On ne porte point la main ſur les meubles d'un homme, & l'on applique la bouche ſur la joue de ſa fille âgée de cinq ans ! Les gens qui ſe précipitent ſur les enfans, m'ont toujours paru manquer d'une ſenſibilité délicate. On croit preſque voir le vice qui embraſſe l'innocence.

En Angleterre, les hommes ne s'embraſſent point ; ils ſe prennent la main, ſe la ſerrent, ſant ôter le chapeau ni faire des courbettes,

comme nous voyons dans les rues, où les deux perſonnages ſemblent jouer un rôle. Mais lorſqu'on eſt préſenté à une femme, on la baiſe, non ſur le viſage, mais ſur la bouche ; c'eſt un vrai baiſer qu'on lui donne. Une Angloiſe, accoutumée à être ainſi *ſaluée*, trouveroit inſignifiant & même inſultant le *ſalut* de l'étranger, qui ſe contenteroit de poſer ſa joue contre la ſienne.

Le premier jour de l'an eſt marqué chez nous pour tous ces baiſers d'uſage & d'étiquette. Que de careſſes on ſe fait en public ce jour-là ! Mais voyez ces *embraſſeurs:* plus ils étendent les bras, moins ils ſentent.

Toutes ces froides embraſſades, images imparfaites d'une faveur précieuſe quand le cœur la donne & la reçoit, devroient être à jamais ſupprimées. On diroit que le Pariſien eſt très-chaud en amitié ; & preſque toujours l'homme qu'il embraſſe avec tant de zele, n'eſt, ni ne peut être ſon ami.

CHAPITRE LXXXV.

Vieux Garçons.

Il y auroit bien des choſes à dire ſur le célibat, ſi commun dans notre ſiecle, & triomphant dans la capitale. En examiner les cauſes & en indiquer les remedes, ne ſeroit pas une

petite affaire. Toutes les déclamations morales, ou de mauvaises comédies, ne feront pas faire un mariage de plus.

Il faudroit réformer le vice qui établit un mur de séparation entre deux êtres que la nature appelle, & qui se fuient dans la crainte d'augmenter la pesanteur de leur chaîne.

La nature elle-même a donné à l'homme la prévoyance, & l'homme frémit en appercevant l'association forcée du luxe & de la misere. Il voit naître des enfans, dont tous les cris peut-être seront des cris de besoin, & qui sont mieux dans le néant que sur le plancher d'une ville, où ils n'auront à leur avénement au monde pas un pouce de terre.

Le lait nourricier leur manquera, s'il n'est arrhé, & s'ils parviennent à un certain âge, ce ne sera le plus souvent que pour être les serviteurs précaires de la portion opulente.

C'est ainsi que le célibataire raisonne son système; mais pour éviter un danger, il embrasse un vice. Il est seul, son cœur se durcit ou se desseche; il fuit les embrassemens de la tendresse, pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refusé une compagne; il rencontre une maîtresse impérieuse, qui n'a point d'intérêt d'être économe, qui lui donne des liens plus pesans que ceux qu'il a voulu éviter, dont l'affection, rétrécie par la cupidité, écarte l'économie, qui dérobe tout ce qu'elle peut dérober. L'habitude l'attache à une femme qui grossit clandestinement sa for-

tune des débris de celui qu'elle pille. Il vieillit insensiblement, & il s'est préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans sa vieillesse, ayant repoussé ceux que la nature lui présentoit. Il n'a pas joui d'un cœur qui se soit pleinement fondu dans le sien; & fût-il susceptible d'amour, le délicieux sentiment de l'estime ne s'y joindra pas; car il ne pourra nommer publiquement la compagne de sa couche; & les baisers qu'il donnera à des enfans que la loi flétrit, seront des baisers furtifs, qui feront toujours quelques reproches à son ame paternelle.

Vieux garçon, vieux coquin, dit le proverbe. En général, il n'est pas menteur; les exceptions sont rares. Une vieille fille peut dire: *on n'a pas voulu de moi, j'étois laide, j'étois pauvre; je n'ai point refusé.* Mais le vieux garçon qui, dans la carriere de sa vie, n'a point eu le courage d'adopter une femme, & (celle qui cherchoit n'existât-elle pas) qui n'a point su créer une ame propre à sympathiser avec la sienne, quelle excuse peut-il donner? De quelle foiblesse ne s'accuse-t-il pas!

Que font ces célibataires? Errans dans la société, ils vont tendant des pieges à l'innocence & semant le trouble dans les familles. Idolâtres d'eux-mêmes, ils comptent pour rien la honte de la beauté, les larmes & les soupirs de la foiblesse abusée.

D'autres plus coupables encore, attaquent le lien conjugal; & réfléchissant ce crime, joignent

joignent à leur perfidie l'eſpoir affreux de croire mieux cacher leurs déſordres, & de ſe tranquilliſer ſur les ſuites.

Ce fut un célibataire qui le premier inventa ce dangereux langage qui enivre l'amour-propre féminin, en outrant la louange due à la beauté.

Le plus grand argument des célibataires eſt, qu'ils ſont libres. Eux, libres ! eux eſclaves le plus ſouvent des plus viles courtiſannes ; eux qui portent à leurs pieds leur fortune ; eux qui ſont le jouet de leurs caprices, de leurs fantaiſies ; eux qui en comptant trouver la volupté, ne rencontrent que des faveurs meurtrieres ; eux trompés dans leur jeune âge, volés dans leur vieilleſſe, & qui ſeront abandonné à leur lit de mort, ſi l'inſenſibilité qui les environne, juſte punition de leur vie paſſée, ne précipite point leur trépas.

CHAPITRE LXXXVI.

Déſeſpoir.

Qui entre chez moi le viſage pâle, abattu, ſe frappant le front avec le poing ? C'eſt le même homme que j'ai vu la veille, tranquille, ſerein, ne redoutant ni le préſent ni l'avenir, concentré dans ſes jouiſſances per-

ſonnelles. Il s'écrie : je ſuis ruiné ! Hier j'avois du pain, je n'en ai plus aujourd'hui. J'ai écouté une voix qui m'a dit : que vous importent vos freres, vos neveux, vos parens, vos amis ? venez chez moi ; déshéritez vos proches, & vous aurez onze pour cent ſur votre tête. J'ai écouté cette voix inſidieuſe ; j'ai répété : que m'importent mes freres, mes neveux, mes parens, mes amis ? j'aurai onze pour cent ſur ma tête. J'ai couru chez un notaire, & j'ai déshérité mes proches. Mais je ſuis puni ; la banqueroute de l'emprunteur eſt déclarée, & aucun huiſſier ne peut l'arrêter. Que vais-je faire à préſent ? Je ne fais que ſouper en ville, aller au ſpectacle & ſigner une quittance quatre fois l'année. Quel conſeil me donnez-vous ? Pourquoi ne m'avez-vous pas averti que l'emprunteur pourroit manquer ? Quelles loix irai-je implorer ? Quels tribunaux me rendront mon argent ? Encore, ſi l'on empriſonnoit toute la maiſon & qu'on la vendit à l'encan, bêtes & gens, & juſqu'au ſinge.

Il marche à grand pas. Heureux, s'écrie-t-il, ceux qui n'ont pas un ſol de rentes viageres ! Lorſqu'il a bien exhalé ſa fureur, il dit qu'il va s'enſévelir dans le fond d'une province, & quitter cette indigne capitale, où les gens vous perſuadent de déshériter vos parens, pour s'appliquer à eux-mêmes tout l'héritage ; où après avoir placé toute ſa fortune pour doubler l'intérêt de ſon argent,

on ſe voit condamné un beau jour, malgré le contrat en parchemin, à travailler lorſqu'on s'étoit ſi bien arrangé pour vivre uniquement pour ſoi, & paſſer le reſte de ſes jours dans une commode oiſiveté.

AINSI, l'égoïſme qui ſe croit éclairé, s'aveugle & ſe punit lui-même, & la banqueroute devient un excellent avis.

Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.

CHAPITRE LXXXVII.

Poëmes lyriques.

C'EST bien à tort qu'on a voulu rétrécir le genre de l'opéra, lequel, étant par ſa nature le ſpectacle de l'imagination, n'eſt point fait pour recevoir des limites. La magie, la mythologie, l'hiſtoire, tout lui appartient. Le païs de l'illuſion ne ſauroit être trop vaſte, parce que cette reine fantaſtique ne vit & ne ſe plaît qu'au milieu d'une magnificence prodigue & merveilleuſe. Vouloir borner l'eſpace immenſe où elle plane, c'eſt l'anéantir. Elle ne ſouffrira jamais qu'on trace un cercle autour d'elle.

AUSSI, dès que le poëte a fait pacte avec la brillante chimere, il eſt, pour ainſi dire, livré à cet agent ſurnaturel, qui a droit de lui commander deſpotiquement. Il faut qu'il

monte aux cieux, qu'il descende aux enfers; qu'il visite les dieux & les diables, les temples & les cavernes; qu'il danse, qu'il chante, qu'il sommeille, qu'il vole sur les nuages, & qu'il ne se plaigne jamais des chaînes ou des ailes que le monstre lui donne. Il est entiérement subordonné à cette baguette magique, qui commande aux élémens, aux airs, aux ritournelles, aux ballets & aux décorations. Il s'est enfin donné à une espece d'enchanteur qui lui a ravi sa logique.

Rien au monde n'est plus opposé que le drame simple & le drame lyrique. L'intérêt vif & continu est le partage du premier; le second ne se fie pas de même à une seule & même sensation prolongée; il les appelle toutes; il lui faut des moyens immenses & diversifiés; le cortege, le concours, la clameur de tous les arts & même leur lutte confuse, s'il faut le dire, au lieu de leur accord.

Reste à savoir si de tant de choses disparates, il peut jamais résulter cette unité touchante qui pénetre le cœur; & si à force de vouloir prodiguer les enchantemens, on ne parvient pas à fatiguer l'œil, & à étourdir l'oreille. Quoi qu'il en soit, l'imagination du spectateur rencontre son plaisir dans la variété de ceux qui lui sont offerts; il saisit à la volée ce qui parle le mieux à ses sens. Toutes les impressions viennent l'interroger; celles qui plaisent sont admises.

On a voulu tracer la théorie de cet art.

Ce ſeroit vouloir faire raiſonner la folie ; & pourquoi lui ôter ſa licence bizarre ? L'opéra ne frappe que par ſon extravagance, par la multiplicité & la confuſion des objets. Il faut laiſſer à ce monſtre brillant ſes dimenſions irrégulieres ; il ne pique la curioſité, il n'intéreſſe le cœur, il ne produit la ſurpriſe, que par la ſingularité de ſes formes fantaſques & changeantes.

On veut donner aujourd'hui aux poëmes lyriques une marche ſage, une contexture raiſonnée, un intérêt unique ; ſoit. Le poëme ſera plus conforme aux regles ; mais j'aurai moins de plaiſir. Un opéra doit être un conte de fée. Je trouverai aſſez ailleurs des pieces raiſonnées & touchantes, qui parleront à la raiſon & à l'ame. Ici, je veux voir un monde étrange & de fantaiſie.

CHAPITRE LXXXVIII.

Ballets.

L'amateur de la vérité & de la nature avoit ſouvent demandé ce que ſignifioit tel ballet, où l'on balançoit les bras, où l'on levoit alternativement les pieds ſans deſſein marqué, où l'on danſoit enfin pour danſer. Les arts ſont tellement ſoumis à une routine puérile & invétérée, que l'on a vu long-tems

ſur le théatre de l'opéra des ſauts bizarres, des attitudes forcées, des mouvemens vagues, indéterminés, des maſques *rouges*, *bleus*, *verds*, &c. & perſonne ne ſoupçonnoit alors que l'art pût former une action intéreſſante, noblement imitée par la danſe. Il étoit décidé qu'un *ballet* ne ſeroit qu'un cercle de danſeurs perpétuellement agitées ſans cauſe, & dont les pas ne ſignifieroient rien. On étoit loin d'appercevoir, même en ſpéculation, que la danſe pût former en peinture mobile, gracieuſe, animée, créer des tableaux, les varier à ſon gré, & s'élever juſqu'à rendre les paſſions humaines.

Elles ſont cependant d'autant plus expreſſives, que leur langage eſt plus contraint & plus reſſerré. Le ſilence de la pantomime, loin de rien derober à leur fineſſe & à leur énergie, ſemble y ajouter par les geſtes & les mouvemens ingénieux & prompts qu'elles inventent. Dans cette action muette, la gêne paroit allumer l'éloquence. Chez les hommes alors tout devient langue & langage énergique; le pied parle comme l'œil; le ſentiment ſe peint dans les moindres nuances; l'ame s'échappe par toutes les attitudes du corps; tout eſt réfléchi, déciſif, pittoreſque; tout frappe l'image & la caractériſe; elle n'eſt ni fauſſe, ni équivoque.

Eh! quel plaiſir de voir tel mouvement, rapide & fugitif comme l'éclair, qui rend avec netteté un ſentiment délicat & fin! L'amour,

la crainte, le déſeſpoir changent de phyſionomies, & diſent tout ce qu'ils veulent dire, ſans qu'on ſoit trompé par le menſonge ; il ſemble même ne plus exiſter dès que la bouche de l'homme eſt fermée.

Les anciens avoient porté cet art à un degré de perfection qui nous eſt inconnu. Batyle, Pilade & Hilas partagerent Rome en factions théatrales. Les hiſtoriens, en nous rendant compte des vifs tranſports que ces pantomimes exciterent, diſent qu'ils faillirent allumer une guerre civile.

Noverre, parmi nous, eſt le premier qui ait raiſonné la danſe ; il eſſuya les contradictions que le préjugé tient toujours en réſerve contre toute invention. Il ſut les braver, & recula les limites de ſon art. Ce fut de ce moment que cet art mérita d'être conſidéré comme une partie importante de l'art dramatique.

Le génie de Noverre chaſſa les *perruques noires*, les *paniers*, les *tonnelets*, & fit ſuccéder des tableaux hiſtoriques ou gracieux, pleins de grandeur, d'expreſſion, de fineſſe & de majeſté, à ces inſipides caricatures qui avoient uſurpé notre admiration.

Les ballets modernes ne ſont plus compoſés de cabrioles, d'entrechats. Une déclamation animée & muette forme de ſcenes neuves, vivantes & du plus grand intérêt. Le ſuccès en eſt ſi prodigieux que la pantomime eſt deſcendue ſur les petits théatres, & que

l'on craint qu'elle ne vienne à étouffer toutes les autres parties de l'art dramatique. Cette branche muette & éloquente a un attrait qui subjugue profondément tous les esprits.

CHAPITRE LXXXIX.

Rime.

LA rimaillerie ne passe point de mode ; les cafés sont les endroits contagieux, où des poétereaux s'entichent réciproquement de cette puerilité. Il n'y a rien ensuite de plus ridicule que la maniere dont le Mercure annonce un concours académique. Le plat phrasier, au sujet de quelque rimaillerie, parle de la *Grece*, des *jeux olympiques*, de la *couronne flottante ;* & des mirmidons s'imaginent bonnement qu'une médaille est de la gloire, & voilà leur cerveau gâté pour une majeure portion de leur vie. On ne voit que rimailleurs qui s'entre-dévorent pour des hémistiches. Rien de plus dangereux que ces prix *de poésie.* Le gouvernement devroit les interdire. La moitié des jeunes gens fainéantisent, en disant qu'ils travaillent pour l'académie.

Tous nos poètes regardent la rime comme partie intégrante de la poésie ; elle en est le ridicule & le fléau. Il est devenu impossible d'enfanter un long ouvrage, sans se briser sur l'écueil.

CETTE rime tyrannique, cette ritournelle de conſonnances, ce tintement puérile, font perdre à la langue ſa netteté, ſa préciſion, ſa flexibilité même. Cette coupe génante étrangle les penſées, & par-là le ſtyle devient uniforme & haché. Nulle rondeur, nulle plénitude, nulle majeſté. La proſe la plus commune a un caractere plus libre, & plait davantage à tout homme ſenſé. Il faut être maniaque ou un Voltaire pour faire des vers françois après vingt-huit ans, lorſqu'ils ſont ſi peu lus.

JE plains fort cette foule de jeunes gens qui s'adonnent à la rime ; ils négligent tout le reſte pour poſſéder leur *Richelet* ; ils veulent mettre en vers tous les poètes anciens : ce qui annonce d'abord un défaut de jugement. Ils ſe tourmentent en pure perte. Plein de compaſſion pour les tortures qu'ils éprouvent, j'admire en pitié leurs peines infructueuſes.

NOS voiſins ſe ſont dérobés à ce joug barbare, que nous nous ſommes ſtupidement impoſé ; & la poéſie a commencé à naître parmi eux.

IL me ſembleroit bien digne du ſiecle préſent, de ſecouer le joug de la rime. Nos chefs-d'œuvres dramatiques me paroiſſent gâtés par ce faux agrément que l'habitude ſoutient encore, tandis que nous gagnerions beaucoup à être affranchis de cette inſupportable monotonie.

LES ouvrages en vers ont beau trébucher les uns ſur les autres, preuve frappante du dé-

goût universel, la satiété ne corrige point les malheureux rimeurs ; ils s'obstinent à mettre en vers alexandrins, lourds & pesans, Thompson, Zacharie, Telémaque, Gesner, Buffon ; & puis ils appellent poëme un salmigondis poétique, qui donne à tout un public une indigestion de vers pour dix années.

On n'imagine pas combien la rime coûte à la pensée, même dans nos plus grands poètes. On conçoit dans une piece de théatre un sentiment profond ; on ne trouve pas de rime, il s'en présente une qui n'exprime qu'une idée ordinaire. On s'y refuse d'abord ; on s'échauffe la tête pour allonger, raccourcir, tourner, retourner sa phrase ; on torture son cerveau : l'inflexible langue ne présente aucun tour que la rebelle rime ne répudie. Celle qui s'ajuste au trait léger, est employée ; & le personnage qui alloit avoir une physionomie burinée, n'offrira qu'une figure sans caractere,

La rime rend souvent Corneille diffus, embarrassé, inintelligible ; elle gâte plusieurs morceaux pleins de verve & d'élévation. Racine me paroit constamment caché derriere ses personnages, & habile à leur insinuer son langage harmonieux. J'entends sa flûte douce qui cadence des périodes arrondies, même dans le tumulte effréné des passions. Je ne perds jamais de vue le poète ; & quand Monime, formant le projet de s'étrangler, apostrophe le tissu fatal, j'oublie presque cette situation touchante, douloureuse, pour admirer des vers qui sont

le dernier terme de la recherche & de l'art. Ce morceau eſt ſupérieurement écrit; mais il eſt trop beau, puiſqu'il me montre plus Racine que la plaintive & déſolée Monime.

M. de Voltaire devient épique dans ſon *Œdipe*, dans ſon *Alzire*, dans ſa *Sémiramis*, dans la premiere ſcene d'*Oroſmane*; entraîné qu'il eſt par cette pompe d'élocution qui enleve les battemens de main du parterre. Ses confidens ſont quelquefois chargés de ſes plus beaux vers, parce qu'il aime à ſe faire voir; mais dès que le vers fait admirer le poëte, le vers tue à coup ſûr le perſonnage. Et que devient l'illuſion?

On chérira encore cette beauté conventionnelle qui détruit des beautés plus vives, plus précieuſes & plus naturelles. Le Pariſien ſera ſoumis à ce bizarre préjugé encore quelque tems; mais enfin, lorſqu'en ſe rapprochant de la ſimplicité & de la nature, il aura ſenti le charme de la vérité naïve, il verra que le vers ſur la ſcene n'eſt qu'un faux ornement qui tend à corrompre l'eſprit, lorſqu'il faut être tout entier au ſentiment & à l'image. Et la rime ſera abandonnée aux chanſons & aux vaudevilles, pour qui ſeuls elle ſemble faite.

Notez que tous ces rimeurs ſont abſolument dépourvus de toute invention; ils ſont incapables de faire un roman médiocre.

Or, je n'ai pas bonne opinion de tout auteur qui, dans ſa jeuneſſe, n'a pas fait un roman; il annonce par là même une ſéchereſſe

d'imagination & une ſorte de ſtérilité ; car pour former un roman, il faut de l'eſprit, de l'uſage du monde, la connoiſſance des paſſions ; & les verſificateurs, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

UN écrivain qui n'a pas ſu faire un roman, me paroit n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulſion du génie. Ces ouvrages rimés reproduiſent les mêmes tours, les mêmes idées ; & rien de plus rare qu'un auteur original. Tel qui n'a fait que de mauvaiſes tragédies, incapable de compoſer cent pages de la couleur des écrits de Rétif de la Bretonne, aura l'inſolence de ſe croire ſupérieur à lui, tandis qu'il n'eſt pas ſon égal ; il répétera *la médiocrité orgueilleuſe*, ſans ſonger qu'il prononce ſa condamnation.

AUSSI, que ſont ces rimailleurs ? Ambitionnant d'abord de travailler au Mercure, ils s'enrôlent ſous les drapeaux d'une petite ſecte ; & dès ce moment, ils blâment tout ce qu'elle blâme ; & ne louent que ce qu'elle loue. Ils forment un petit bataillon littéraire, par cet inſtinct que les eſprits médiocres & ſubalternes ont à faire ligue offenſive & défenſive. En applaudiſſant au petit chef qu'ils ont choiſi, ils penſent applaudir à eux-mêmes. Ils ſe rendent tracaſſiers & méchans pour lui plaire, en attendant qu'ils le détrônent.

CHAPITRE XC.

Gens bleſſés.

A la ſuite des accidens auxquels on eſt expoſé dans la capitale, ſe joignent des circonſtances non moins douloureuſes. Le peuple qui s'aſſemble & qui donne mille avis contraires, embarraſſe le malheureux bleſſé. Le brancard qu'il faut aller chercher n'eſt pas ſous la main ; le commiſſaire qu'il faut trouver eſt loin, le procès-verbal à rédiger ne s'acheve point ; la lenteur de ces cruelles formalités, pendant leſquelles le patient eſt abandonné à ſes tourmens, fait que l'infortuné périt avant que d'être arrivé à l'hôpital.

Qui n'eſt pas expoſé à être bleſſé dans ces rues tumultueuſes ? Une tuile, un carroſſe, une poutre branlante, un marteau de maçon, un cheval, un chien danois, un porte-faix ſourd & muet, vous font plaie, boſſe, contuſion, fracture.

Au défaut de ces graves accidens, un citoyen honnête & inconnu peut être ſurpris d'un coup de ſang ; & faute de renſeignemens, on le portera à l'Hôtel-Dieu. En revenant de ſa léthargie, il ſe trouvera lui quatrieme ou cinquieme dans un lit fort différent du ſien. C'eſt ce qui eſt arrivé à un avocat de ma connoiſſance, il y a quelques années. En ſe

réveillant, il retomba dans son évanouissement, lorsqu'il se vit couché entre deux moribonds qu'il ne connoissoit pas.

On avoit imaginé, pour obvier à ces cas imprévus, de placer dans chaque quartier de la capitale, soit chez un commissaire, soit chez un chirurgien, un hospice, c'est-à-dire, une chambre basse & commode où seroit un lit disposé pour les blessés, un petit coffre de chirurgie & de pharmacie, de maniere qu'on pût transporter sur-le-champ & secourir tout citoyen qui auroit éprouvé quelques accidens.

On avoit d'abord accueilli ce projet hospitalier; mais il n'a pas reçu son exécution, de sorte qu'un homme dangereusement blessé se trouve à la merci du peuple; & s'il n'est pas reconnu, ou s'il n'intéresse pas quelque bonne ame, il voyage douloureusement au corps-de-garde, du corps-de-garde chez le commissaire, de chez le commissaire à l'Hôtel-Dieu. Il seroit plus heureux dans son infortune, s'il eût été écrasé au centre de la ville.

Ainsi le bien ne s'opere pas aisément. Ce plan charitable, & qui devoit intéresser toutes les classes de citoyens, n'a point été exécuté faute du concours de plusieurs volontés. La puissance ordonnatrice ne suffit pas; il faut la réunion de ceux qui peuvent agir; & cette réunion, M. le Noir ne l'a pas trouvée, malgré l'importance & l'utilité de l'objet.

CHAPITRE XCI.

Miracles.

ON a danſé ſur la tombe du diacre Pâris; on a mangé de la terre de ſon tombeau. Quoi de plus miraculeux que cette frénéſie ? Voir l'homme éteindre le flambeau de ſa raiſon, une ville entiere ſe repaître de preſtiges : quoi de plus étonnant ?

ENSUITE eſt venue la guériſon miraculeuſe d'une dame *de la fôlie*, qui pour preuve a ſuivi la proceſſion du Saint-Sacrement pendant trente années. Il n'y avoit rien à répondre à cela : auſſi point de contradiction.

LE dernier miracle qui s'eſt fait à Paris, ou plutôt que le peuple a imaginé, regardoit une vierge de plâtre du faux-bourg Saint-Antoine. Cette vierge étoit dans ſa niche à l'encoignure d'une rue, ſans qu'aucune perſonne eût jamais pris garde de quel côté elle avoit la tête tournée. La proceſſion du Saint-Sacrement venant à paſſer, quelqu'un s'écria qu'elle venoit de tourner la tête du côté du prêtre, comme pour ſaluer ſon divin fils. Ce miracle paſſa de bouche en bouche ; la populace accourut ; une vieille alluma un cierge au pied de la vierge ; le lendemain cinquante mille ames ſur pied environnoient la ſtatue de plâtre. C'étoit en 1752.

NOTEZ que la vierge de plâtre adoſſoit la boutique d'un marchand épicier, qui vendoit des cierges; il eut bientôt vidé ſon magaſin; c'étoit à qui en allumeroit. Le concours devint ſi conſidérable, que la police ne ſut trop comment amortir cet enthouſiaſme & diſſiper la foule incroyable qui rempliſſoit ce faux-bourg. On enleva la vierge; elle fut tranſportée ailleurs & enfermée.

ON dit que le marchand épicier, qui étoit mal dans ſes affaires, avoit décollé l'image de plâtre, & au moyen d'un fil-d'archal lui avoit fait tourner la tête, perſuadé qu'il étoit, qu'il vendroit aſſez de cire aux dévots pour remonter ſa fortune délabrée.

LE prophéte de la rue des Moineaux ne demeura pas auſſi paiſible; il guériſſoit, avec le ſimple attouchement, tout le peuple par une commotion électrique vraiment inexplicable. *Il guérit comme faiſoit Jéſus-Chriſt; il en a reçu ſes pouvoirs.* Le prophete fut renvoyé doucement; & cette fermentation qui avoit gagné la ville entiere, tomba tout auſſi précipitamment qu'elle s'étoit formée.

IL y a vraiment des épidémies morales qui naiſſent tout-à-coup, & dont on ne ſauroit aſſigner la cauſe, ni prévoir les effets. Une police qui rompt avec adreſſe ce vent impétueux, & qui éteint l'extravagance publique, ainſi qu'on fait d'un embraſement dans ſon origine, eſt un bienfait réel du gouvernement. Que de déſaſtres dans les ſiecles antérieurs

térieurs faute de n'avoir pas su arrêter l'étincelle qui à certaines époques allume les cerveaux !

CHAPITRE XCII.

Livres.

PARIS est la ville de l'univers qui en contient le plus. L'érudit & le compilateur y sont fort à leur aise : aussi foisonnent-ils. On refond des livres comme on refond des suifs. Voyez Pankouke ; n'est-il pas un maître chandelier ?

L'IGNORANCE même par air érige un trophée en l'honneur du savoir. Que de sots possesseurs d'une immense bibliotheque ressemblent aux libraires qui se promenent tous les jours, au milieu d'une foule de bons livres qu'ils n'ont jamais ouverts !

DANS un sens on fait trop de livres, & dans un autre on n'en fait point assez. On en fait trop, si l'on considere que l'on écrit de nos jours bien des choses savantes & inutiles. On n'en fait pas assez, si les ouvrages tendent à établir un rapport moral entre les faits.

IL y a plus d'hommes que de pensées, & l'on a vu des siecles s'écouler sans rendre au dépôt commun une seule idée juste ou utile. Qu'est-ce donc qu'un Tacite, qu'un Bacon, (*)

(*) Quand Bacon dit de l'argent, *c'est un bon*

qu'un Locke, qui se sont distingués au milieu du genre humain par la grandeur & le nombre des idées ?

MAIS de pareils auteurs ne paroissent qu'à de longs intervalles. Ces auteurs pensent trop pour la multitude ; il en faut d'autres qui, comme dit Rousseau, *semblables à la bonne, coupent le pain aux enfans ;* & ces écrivains, quand ils ont su tracer des ouvrages populaires, où la morale est à la portée de tout le monde, méritent des éloges.

IL y a une certaine mesure de connoissances utiles ; passé cela, le reste qui n'est que curiosité semble abandonné au vide des hypothèses pour former des disputes interminables. C'est le luxe de l'esprit humain ; il prouve sa fagacité, sa profondeur : mais il n'ajoute ni à son repos ni à son bonheur.

L'ON ne parvient à ces connoissances utiles qu'après avoir beaucoup comparé. La multitude de livres est donc un inconvénient, mais n'est point un mal : on prend, on choisit ; & tel livre qui ne dit rien à l'un, parle beaucoup à l'autre. Je serois donc de l'avis de madame de Sévigné qui dit, avec sa grace ordinaire : *pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que de ne point aimer à lire.*

UN ministre nommant son parent à la place

---

serviteur & un méchant maître, n'a-t-il pas fait un volume dans ce peu de mots ?

de bibliothécaire de la bibliotheque royale ; lui dit en pleine audience : *mon couſin, voici une belle occaſion pour apprendre à lire.*

Ce mot très-plaiſant, & qui peint de quelle maniere ſe donnent en France les premiers emplois, le devient davantage par l'application dont il eſt ſuſceptible. Que de fois a-t-on pu dire depuis : *Ah, monſieur, la belle occaſion pour apprendre ce que vous devriez ſavoir !*

CHAPITRE XCIII.

Empiriques.

Ils ſont les médecins du peuple. Le peuple n'a pas de quoi payer ceux qui roulent en voiture. Il va chez ceux qui donnent en même tems la conſultation & le remede : par-là il eſt diſpenſé de payer l'apothicaire.

Les empiriques ne ſont pas deſpotiques. On va chez eux, on marchande, on tâte de leur remede ; s'il réuſſit, on continue ; s'il ne fait pas du bien, on le met de côté. Mais le médecin ne ſe relâche pas de la rigueur de ſes ordonnances.

Le médecin qui raiſonne, tantôt tue & tantôt guerit. L'empirique en fait autant ; mais du moins il ne raiſonne pas. Il ſe conduit par l'experience ; & comme nous ſommes tous plus ou moins pyrrhoniens, lorſqu'il s'agit de cette ſcience très-obſcure, nous ne voyons pas de

mauvais œil les empiriques qui peuvent citer auſſi leurs merveilleuſes guériſons.

L'EMPIRIQUE ſera conſtamment le médecin du pauvre, de l'indigent. Celui qui n'a point de tems à perdre, monte chez l'Eſculape groſſier : *Me guérirez-vous ?* lui dit-il d'une voix impérative ; *je n'ai pas le loiſir d'être malade.* L'Eſculape répond affirmativement, *oui*, *je vous guérirai.* Quand il n'y auroit que ce ton ferme, aſſuré, qui frappe le malade, ce ſeroit déja un grand bien ; car il commence par fortifier l'ame ; & le médecin de la faculté, avec ſa parole incertaine & ſes tâtonemens, ne verſe pas dans l'ame le courage ni le baume reſtaurant de l'eſpérance. Il eſt froid, tandis que l'autre, chaud & véhément, vous dit d'une voix forte & convaincante : *prenez & guériſſez.*

CE ton éloquent ranime & conforte le malade, chaſſe la peur, & commence peut-être la guériſon. Il ne faut pas compter pour peu cette force d'imagination ordinaire aux empiriques, & qui leur fait dire à des ſquéletes ambulans : *j'en ai guéri bien d'autres : vous ne digérez pas ; eh bien, dans quinze jours vous mangerez un aloyau avec moi.*

UN médecin blême avec une voix flûtée, l'œil indécis, vous tâte le pouls mollement, profere de ces phraſes élégantes, mais dont on ſent le vide. Il ſemble vouloir temporiſer avec la maladie, en faire un objet de curioſité. Son ton, doux & mielleux, a la conſti-

tution vaporeuſe des femmes & des élégans de nos jours. L'empirique, au contraire, à la parole hardie, l'œil ſûr; il fait tourner ſon malade, lui bat l'épaule, s'empare de ſon imagination; & en le félicitant d'être venu le trouver, il a déja changé la ſituation de ſon eſprit.

Le peuple trouve donc que les médecins n'ont pas le talent de la parole; & conformément à ſa maniere de juger, il a recours aux empiriques qui ont le ton populaire, qui font rire les agoniſans, en leur prouvant qu'ils ſe porteront bien avant peu, & qui diſtribuent l'apophthegme médical & la bouteille pour vingt-quatre ſols.

Dites à un de ces hommes, *un tel a dit que vous étiez un empirique;* il répond ſans ſe déconcerter & avec hardieſſe: *il m'appelle un empirique, & moi je l'appelle un médecin. Il ne ſait pas bien nom. Graces à Dieu, je ne ſuis point médecin, je ſuis guériſſeur.* Et le peuple ſoumis à cette voix forte, à ce viſage décidé, à ce geſte ferme, répete, *il eſt guériſſeur!* Et comme il compte être guéri, il l'eſt déja à moitié.

Tous ceux qui diſtribuent des remedes ſont enrégiſtrés à la police; ils ſont tolérés lorſqu'ils ont dépoſé le ſecret de leur compoſition entre les mains du premier médecin du roi. Pluſieurs remedes dont on fait uſage dans la médecine, ſont dus originairement à des empiriques. Et ne peut-il pas ſe trouver un remede bon au corps humain, dans preſque tou-

tes les circonſtances ? Ne voyons-nous pas aujourd'hui que toute l'apothicairerie, entre les mains des véritables gens de l'art, ſe réduit au tartre ſtibié, au jalap, au quinquina, au mouſſe de Corſe, à l'éther ; voilà ce qui ſauve la vie. Un bon remede applicable dans une foule de maladies, peut donc ſe trouver entre les mains d'un empirique ; & un remede non univerſel, mais bienfeſant dans preſque tous les cas, n'eſt pas auſſi chimérique qu'on voudroit le dire.

QUOI qu'il en ſoit, le peuple qui n'a pas plus envie de mourir que les grands, court chez les empiriques, croit aux empiriques, ne renoncera pas aux empiriques ; il a droit de les interpeller, de les tancer. Le malade diſpute, ſe plaint, gronde ; ce qu'il ne peut avec le médecin irrefragable.

IL réſulte que les empiriques guériſſent & ne tuent pas plus le monde que les médecins endoſſant robe fourrée.

CERTAINS médecins diſent qu'il y a deux mille maladies, comme les caſuiſtes diſent qu'il y a cinq cents mille péchés. Les médecins ſont au phyſique ce que les caſuiſtes ſont au moral. Ils connoiſſent mieux la nature des maladies, les ſymptômes & les criſes que les anciens ; mais le remede ! Voilà le pont. Le pont ! direz-vous ; qu'eſt-ce à dire ? Je vais vous l'expliquer.

IL y avoit un torrent qui coupoit un chemin ; des ingénieurs vinrent & déterminerent

la rapidité du courant, la profondeur du torrent, la masse des eaux, la hauteur des bords. Bref, tout étoit mesuré géométriquement avec une précision rigoureuse; mais le chemin étoit toujours coupé; le pont ne joignoit pas les rives opposées. Un maçon vint, qui n'étoit ni architecte ni géometre, & dit: je m'embarrasse fort peu de la grosseur, de la rapidité du torrent, du lit qu'il occupe, qu'il creuse ou qu'il ronge; mais je vous ferai un pont, & vous passerez dessus: ce que ne peuvent faire ces messieurs, qui vous disent le mieux du monde comment le torrent vous empêche de passer.

Et sans calculer ni mesurer la force & l'étendue du torrent, il fit une arche solide. Le pont fut bâti & l'on passa. Les géometres surent très-bien ce qu'étoit le torrent; & le maçon sut que quand il y avoit un torrent, le tout étoit d'y faire un pont.

Les médecins sont les jaugeurs du torrent, le guérisseur est le maçon.

CHAPITRE XCIV.

Ventilateur des spectacles.

Les chymistes nous ont appris qu'il régnoit dans une salle de spectacle trois sortes d'air. Dans le bas un air lourd méphytique, très-dangereux; dans le haut un air plus léger, & non moins nuisible.

Tout air *respiré* cesse d'être *respirable*. Les

petites loges ſont toutes dans le haut & dans le bas de la ſalle ; & c'eſt là que viennent s'empoiſonner & s'ennuyer nos femmes aux nerfs delicats.

En conſtruiſant la ſalle proviſoire de l'opéra, on nous avoit promis un ventilateur. Ce ventilateur auroit coûte cent écus, & il n'y en a pas à la comédie françoiſe, il n'y en a pas à la comédie dite italienne : cet honneur eſt réſervé à *Audinot*, à *Nicolet* & aux *Variétés amuſantes*.

Cependant rien de plus ſimple que ce ventilateur, tel que l'avoit propoſé l'inſpecteur des objets de ſalubrité, M. Cadet de Vaux, qui s'occupe conſtamment & efficacement de tout ce qui peut intéreſſer la ſanté & la conſervation de ſes concitoyens.

Ce ventilateur conſiſte en un tuyau de cheminée, faiſant l'office de fourneau à réverbere, partagé par une grille où l'on auroit allumé du charbon de terre purifié au moment du ſpectacle. Dans le cendrier auroit été établi des tuyaux partant des divers points de la ſalle, enſorte que le feu auroit aſpiré par ces bouches & renouvellé l'air méphytique.

L'air *reſpiré* de nos ſalles de ſpectacles eſt une ſource perpétuelle de maladies. L'exceſſive chaleur qu'on y éprouve fait qu'on altere la ſanté en voulant former ſon goût. La police qui a ſoin de bannir des pieces les mauvaiſes paroles, devroit s'occuper à chaſſer des ſalles de ſpectacles l'air *reſpiré*, qui n'eſt plus *reſpirable*.

CHAPITRE XCV.

Singulier mariage.

UN fermier-général, las des coquettes de Paris, de toutes ces petites filles maniérées que l'on préſente ſucceſſivement à l'enchere, conçut le deſſein de chercher au haſard une femme en province.

IL va à la poſte, fait mettre des chevaux à ſa chaiſe; *où aller, dit le poſtillon?* Du côté que tu voudras, n'importe, marche. -- Mais, monſieur.... -- Va devant toi. Le poſtillon le mene à Saint-Denis. A Saint-Denis même ordre au poſtillon : où tu voudras, va devant toi. De poſte en poſte, il parvint ſur la frontiere, du côté de ***. Il s'arrête, entre dans une égliſe, regarde à droite & à gauche; on alloit chanter un *ſalut* avec expoſition du *S. Sacrement*. Il voit entrer une femme, précédée d'une belle fille, âgée de dix-huit ans.

IL ſort de l'égliſe, ſe préſente chez la dame & lui dit : je viens vous demander votre fille en mariage. -- Eh ! qui vous a conduit ici, monſieur? -- Les poſtillons, madame. Je ſuis fermier-général; faites venir le directeur, il reconnoîtra bien ma ſignature. Le directeur vient, & ſe met preſqu'à genoux devant un des princes de la finance. On dîne;

après le repas, le fermier-général dit à la mere : j'ai cent mille livres de rentes, j'en offre la moitié à votre fille en donation. La dame, qui vivoit d'un médiocre revenu avec sa fille, ne la refusa point à un homme opulent ; & quelques jours après, les mêmes chevaux de poste ramenerent triomphamment à Paris la mere, la fille & l'époux.

QUE les demoiselles de province qui rêvent incessamment à la capitale, ne désespérent pas d'y arriver un jour. Plus d'un homme opulent saisira peut-être l'exemple que nous venons de citer. Qu'elles s'accoutument donc à l'idée agréable de voir des maris arriver en poste, pour mettre à leurs pieds une fortune digne de leurs charmes ; & que Paris s'embellissant encore à leurs yeux par cette attente, elles cultivent d'autant plus les talens qu'elles négligent. Cette idée servira tout à la fois à ne pas rendre inutiles les dépenses de leurs parens, & à réprimer la trop familiere ivresse des petits provinciaux qui les obsedent, & qui étalent une suffisance fondée sur ce qu'ils s'imaginent être les seuls au monde qui puissent s'offrir comme amans & comme époux.

CHAPITRE XCVI.

Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.

CES fêtes ont été instituées aux environs

de la capitale. Salency en a donné l'exemple au reſte du royaume.

C'EST une inſtitution touchante que de couronner annuellement les vertus obſcures des habitans de la campagne. Il eſt vrai qu'ils ne ſe doutent pas qu'ils méritent le titre d'hommes vertueux, & qu'ils font le bien par ſentiment, ſans attendre l'œil de l'admiration, & la main de la récompenſe.

LE genre humain a été calomnié par des écrivains qui n'ont voulu appercevoir que le ſommet de la pyramide, & jamais la baſe; c'eſt cependant le chaume qui couvre les mortels les plus généreux & les plus héroïques. Il n'y a même que l'homme dépravé qui puiſſe s'émerveiller beaucoup de ces traits de généroſité & de grandeur, familiers & communs parmi les claſſes que l'orgueil mépriſe.

CE n'eſt que parmi les riches que l'on voit des cœurs inſenſibles, des fils ingrats ou inſolens, qui méconnoiſſent leur pere, qui abandonnent leur mere, &c. Chez les pauvres, les liens de la nature ſont plus ſentis & reſpectés. Il eſt ſans doute toujours bon de récompenſer ces vertus paiſibles & ruſtiques; mais la récompenſe à la longue pourroit les avertir qu'il y a un grand mérite dans ce qu'ils font, & que c'eſt un prodige que d'être vertueux; ce qu'ils ſont loin de ſoupçonner.

MAIS après le bien qui ſe fait en ſecret & en ſilence, qui ſe répand ſans oſtentation ſur la foule des infortunés, que

l'amour profond de l'humanité inſpire, & qui ne ſe découvre qu'à l'œil de Dieu, il n'y a rien de mieux au monde que le bien qui ſe fait publiquement ; c'eſt toujours le bien, quoique le motif ſoit quelquefois d'être regardé. Compoſons avec les vertus humaines, & quand nous voyons le bien, ne raiſonnons jamais ſur la cauſe.

CHAPITRE XCVII.

Miſantrope.

Il eſt rare, mais le perſonnage en devient commun. Rien de plus facile à jouer que ce rôle. Auſſi l'eſprit médiocre s'en empare ; le bourru, l'attrabilaire, & même l'ennuyé, ſe donnent pour miſantropes.

Paroître mécontent de tout ce qui ſe fait, déclamer contre tous les hommes en général, parce qu'en effet la vertu & la probité n'appartiennent pas à tous, ne point ſe donner la peine d'examiner ce qui ſert à la juſtification des différens états de la vie, & ſe permettre une ſatyre violente & perpétuelle, ſans vouloir reconnoître le bien mêlé avec le mal ; ne voir par-tout que des déſordres, & ſembler en vouloir plus aux vicieux qu'au vice même ; voilà le ton qu'affectent certains hommes qui ne ſavent jamais accorder aux autres une indulgence dont ils ont ſouvent beſoin eux-mêmes.

QUE plus ſage eſt celui qui ſait vivre avec tous les hommes, paſſer habilement entre leurs vices & leurs défauts, comme on paſſe dans un ſentier à travers des haies d'épines; qui n'injurie point l'humanité, mais qui la ſert & la plaint; qui cueille les fleurs de la vie ſociale, au lieu de rembrunir les couleurs qui s'offrent ſous un aſpect ſombre & triſte! Sa vie n'eſt pas une perpétuelle déclamation, un long accès de fureur, un inutile emportement.

CHAPITRE XCVIII.

Accès banal.

ON ſe prête trop indifféremment à ces liaiſons indéterminées qui n'offrent que la ſurface de l'homme.

C'EST une grande foibleſſe dans les habitans de la capitale, de ſe livrer ſur-le-champ & ſans réflexion au premier venu; de parler de tout à un viſage nouveau; de ſerrer la main d'un homme qu'on ne connoît pas; de faire des offres de ſervice à quelqu'un que l'on voit pour la premiere fois.

N'EST-CE pas un défaut abſolu de ſentiment & de délicateſſe que cet abandon de l'ame à quiconque ſe préſente, que ces mots d'attachement & d'amitié prodigués en l'air? N'eſt-ce point déclarer qu'on eſt indigne d'a-

voir un ami, que d'appeller amis quarante perſonnes ?

CE ſallon qui s'ouvre tant de fois, eſt-il un lieu public ? Eſt-ce une comédie que l'on va jouer ? Qu'eſt-ce que ces prévenances, ces révérences, ces complimens affectueux qui ne trompent perſonne ? Le ſot, l'homme d'eſprit, l'honnête homme, le frippon, reçoivent le même accueil ; eſt-ce pour chaſſer l'ennui ? Mais cet ennui ne doit-il pas naître au milieu de tant d'hommes qu'on n'aime point, & qui ne ſe raſſemblent que pour ſe prêter mutuellement leur figure ?

ROULER dans ce tourbillon ; c'eſt gâter ſon ame. Quel tems ne fait pas perdre cette manie de liaiſons paſſageres qui tuent la véritable amitié, & qui la font diſparoître totalement ? Comment faire choix ou conſerver un ſolide, un tendre ami, quand on ſe fuit chaque jour, & qu'on ne ſe cherche pas ſoi-même ?

RIEN ne caractériſe plus le vide de l'ame que cet accès banal, que cette vie purement repréſentative ; & néanmoins, c'eſt d'après une expérience auſſi légere qu'on veut juger les perſonnes. On haſarde effrontément le portrait d'un homme qu'on n'a vu qu'une fois. Le deſſinateur n'auroit pas eu le tems de ſaiſir le profil de ſon viſage, & l'on veut décider ſur ſes qualités morales.

CET accès banal eſt le grand vice de la ſociété. Une femme devient le centre de trente perſonnages différens ; on eſt fort mal jugé,

on juge plus mal encore. Il faut parler lorſqu'on ne ſent rien ; celui qui parle, cherche du relief dans le nombre de ceux qui l'écoutent. C'eſt toujours là le premier acte de fatuité. Si vous avez une opinion, elle ſe trouve noyée dans les opinions d'autrui ; ce n'eſt plus un entretien, c'eſt une converſation vague, froide & ſans caractere.

AUTANT une ſociété choiſie & peu honorable devient la ſource de plaiſirs vifs, délicats & variés, autant ces ſallons ouverts à la foule qui ſe renouvelle, reſſemblent à des cafés, & n'offrent qu'un mouvement uniforme & fatigant, L'indifférence la plus abſolue eſt ſous le maſque de la repréſentation ; on le devine, & tout ce qu'on dit de part & d'autre s'en reſſent.

CET accès banal a engendré les lettres de recommandation demandées, obtenues avec une ſi dangereuſe facilité, où l'oſtentation ſert le plus ſouvent la baſſeſſe, & où l'on a la témérité de parler du caractere d'un homme qu'on n'a point étudié, & qu'on offre ſur le rapport d'autrui. On ne ſe permettroit point cette légéreté, s'il s'agiſſoit d'un cheval ; & l'on envoie à tout haſard un homme de confiance, comme ſi l'on ne cherchoit qu'à ſe débarraſſer d'un importun.

L'HOMME en place eſt obligé de donner un accès libre à beaucoup de perſonnes ! il ſe plaint de cette gêne. Pourquoi des gens à qui leur état n'en fait pas un devoir, ſe

l'impoſent-ils volontairement ? C'eſt par air. Une femme n'eſt contente que lorſqu'elle a reçu toute la ville ; quand elle voit beaucoup de viſiteurs, elle dit tout bas à ſa voiſine : *mon ſallon eſt bien meublé.*

CHAPITRE XCIX.

Établiſſement à Vaugirard.

QUE l'adulte porte la peine de ſon libertinage ou de ſon imprudence, on le plaint : cependant il connoiſſoit le péril ; la raiſon & la morale ne l'ont point arrêté ſur le bord du précipice. Mais voir des enfans nouveaux-nés attaqués du virus vénérien, & ce fléau rongeur attaché à leur débile enfance ; qui ne verſeroit des larmes de compaſſion, & quel ſpectacle au monde commande plus puiſſamment la miſéricorde & la pitié !

CES enfans ſortis d'une ſource empoiſonnée, ſeroient condamnés à ſentir juſqu'à l'âge de puberté les tourmens qui puniſſent le vice, pour expirer enſuite à la fleur de leur âge, ſi la charité éclairée ne venoit à leur ſecours.

C'EST peu. Leur bouche innocente verſeroit dans le ſein de la nourrice qui les allaiteroit, ce venin ſubtil ; & pour prix de ſes bienfaits, ces nouveaux-nés lui apporteroient le long ſupplice d'une mort douloureuſe, qui pourroit embraſſer encore ſon époux, & ſe tranſmettre

à

à ſa poſtérité. . . . . De tels déſaſtres ne ſeroient pas croyables, ſi l'expérience, hélas! ne les avoit que trop confirmés.

Il étoit donc important d'arrêter la contagion qui, cachée dans des êtres innocens, n'en devenoit que plus formidable. Ces levres enfantines n'en recelent pas moins le poiſon & la mort; & la fonction la plus ſacree alloit être interrompue par une crainte légitime & par la plus juſte horreur.

On a établi à Vaugirard un hôpital où tous les enfans attaqués du mal vénérien ſont traités avec leurs meres, ſi le fatal préſent qu'elles ont fait à leur fruit n'affoiblit pas ici le reſpect qu'inſpire ce nom ſacré.

Les nourrices trompées, & qui, pour prix d'une fonction maternelle, ont reçu dans leurs veines un trépas commencé, ont droit aux ſoins de cette charité pieuſe; & il ſembloit en effet que l'état leur dût un dédommagement.

On ſauve le tiers des enfans qui, à l'entrée de la vie, portent le ſceau honteux du libertinage de leurs peres: & ce tiers que l'on ſauve eſt un vrai miracle; car aux Enfans-trouvés, de ceux qui naiſſent ſans accident, on n'en ſauve pas autant. Mais ici les ſoins ſont délicats & multipliés.

Cet établiſſement qui ſuffiroit à immortaliſer le nom de ſon fondateur, eſt dû à l'adminiſtration prévoyante de M. Le Noir.

O trop nombreuſe population, entaſſée dans une grande ville, ſi vous offrez le ſpectacle

des arts & les ouvrages majeſtueux du génie, quelle corruption réſulte de cet aſſemblage d'individus, & quel ſpectacle que ces triſtes berceaux où une génération naiſſante porte ces taches honteuſes ! L'image ſeule que cet hôpital préſente ſera un vrai phénomene & bien effrayant pour des païs même voiſins, qui n'ont ni chef-d'œuvres à montrer, ni plaies hideuſes de cette eſpece à voiler.

CHAPITRE C.

Bonnes Œuvres.

On en fait, & ſans elles Paris ne ſubſiſteroit pas. Les écrits qui ont recommandé la bienfeſance, qui en ont fait la baſe des autres vertus, n'ont pas été infructueux. On doit beaucoup au mot *humanité*, que les écrivains ne ſe ſont point laſſés de reproduire ſous toutes ſes formes. Par le mot de *charité*, on n'entendoit que l'aumône ſeule. Par *humanité*, les devoirs vont plus loin, & les idées de bienfeſance univerſelle ſe ſont étendues.

On fait beaucoup de bonnes œuvres, & ce n'eſt plus l'eſprit de parti qui répand les ſecours. Le janſéniſte ne s'informe plus ſi le pauvre qu'il aſſiſte penſe comme lui ; le proteſtant eſt aidé par le catholique. On eſt libéral ſans être fanatique.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. On

peut affirmer qu'elles arrêtent ſouvent la main du déſeſpoir ; & c'eſt ce qui épargne à la capitale des crimes plus nombreux. Le gouvernement doit quelque reconnoiſſance à ceux qui, dans les livres & ſur les théatres, ont recommandé l'*humanité* au point d'en déſoler les journaliſtes : mais ces généreux auteurs ſavoient bien ce qu'ils faiſoient ; ils aimoient mieux manquer au goût qu'à la morale.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. Tout examiné, il faut les publier. Le bien aujourd'hui ſe fait par communication. J'ai toujours remarqué qu'une bonne œuvre publiée en faiſoit naître une ſeconde. Nous portons tous en nous-mêmes un germe bon, qui ne demande qu'à être développé. Le récit d'une action généreuſe nous touche : nous voilà émus, & nous voulons reſſembler à l'être à qui il ne nous a pas été poſſible de refuſer notre eſtime & notre admiration.

Que le *Journal de Paris*, que tous les journaux publient donc les actes de bienfeſance & de généroſité ; qu'ils ſoulevent les vertus cachées dans la maſſe des vices ; qu'ils les montrent au public ; & chacun devant ces nobles & touchantes images rendues plus animées par le contraſte, s'écriera au fond de ſon cœur : *& moi auſſi je ſuis homme & ferai de bonnes actions.*

L'exemple vaut le plus beau ſermon ; l'exemple ne l'étouffons jamais ; les nations elles-mêmes ſont le bien par l'exemple. Tout

établiſſement utile a été plus ou moins imité ; & l'homme vertueux peut ſe dire à lui-même : *le bien que je ferai ici ſe propagera plus loin.* Donnons la plus grande publicité à tous les actes de vertu, & que la nature humaine ceſſe d'être calomniée.

Il faut auſſi rendre juſtice à l'adminiſtration. Elle veille plus que jamais à ce qu'on ne diſe plus : *à Paris tout eſt fait pour les grands & rien pour les petits.* On cherche réellement à bâtir des commodités à l'uſage du public. Nos enfans jouiront de ce qu'il ne nous a pas été permis de poſſéder. N'eſt-ce pas là du moins une perſpective conſolante ?

L'ADMINISTRATION cherche à faire le bien ; mais malheureuſement, faute d'avertiſſeurs libres & publics, elle ſe trompe ſur les moyens. Les plus intrigans & les plus alertes la déterminent ou la violentent, & le bon & ſage projet vient à éclore après l'exécution du pire.

Mais tous les adminiſtrateurs s'occupent plus ou moins d'objets relatifs au bien public, & auxquels on ne ſongeoit pas il y a quarante années. On a créé *un inſpecteur des objets de ſalubrité.* C'eſt un titre glorieux pour un citoyen ; mais l'avoir déféré, ce titre annonce qu'on ne détournera pas un inſtant ſes regards de l'utilité publique. C'eſt un engagement ſolemnel, contracté avec la capitale, & l'homme qui le premier exercé ce noble emploi, le remplit avec un zele éclairé.

Tout eſt lié par des chaînons imperceptï-

bles, & tout prend aujourd'hui des formes nouvelles. Voici un pont de fer d'une seule arche de quatre cents pieds d'ouverture, que l'on va jeter en face de la place de Louis XV. Cette arche immense ne vous dit-elle pas qu'on ne fera plus rien d'étroit en aucun genre; que toutes les idées se mouleront à l'unisson; que les pensées étranglées & qui nous étranglent n'auront plus lieu; qu'on aura des idées d'administration aussi grandes que les arches? Car, élargir un pont & rétrécir un plan patriotique, feroit chose contradictoire.

Les ministres feront comme les ingénieurs-architectes, & l'arche de quatre cents pieds d'ouverture prélude visiblement à ma très-chere année 2440. Il ne sera plus possible d'avoir une aussi belle arche, & tout à côté des manutentions misérables & mesquines.

Salut à l'arche de quatre cents pieds d'ouverture. Elle m'annonce qu'en France on va tout traiter en grand désormais. Plus de ces petitesses de commis; plus de sots piliers. Une grande arche bien liée qui rendra le pont à jamais majestueux & solide.

CHAPITRE CI.

Coulisses.

Vous voyez la tragédie de *Zaïre*, le tendre, le jaloux Orosmane, la belle néophyte,

le noble Néreſtan, & ce vénérable Luſignan, courbé ſous le poids des années. Vous voyez Iphigénie qu'on va ſacrifier; le dieu du jour & de la poéſie environné des neuf Muſes deſcend de l'olympe dans un char étincelant. Acteurs, décorations, jeu théatral, comme tout cela eſt beau, noble, brillant dans ſon point de vue! C'eſt un enſemble qui plait à l'œil & même à la réflexion.

Mais la perſpective du théatre eſt tout. Ne vous placez pas dans les couliſſes, ſi vous voulez jouir: car ſi vous tournez les loges, tout le charme eſt diſparu. Oroſmane a les joues enluminées, & fait peur; Zaïre eſt couverte de clinquant, & parle à ſon perruquier; Iphigénie ne peut pas tendre la gorge au coûteau mortel; car elle n'en a point. Apollon eſt ſec & plat, ſa lyre eſt un morceau de bois. Luſignan, le viſage plâtré, porte une perruque de crins blancs enlevés à la queue d'un cheval; les lampions, les garçons de théatre, les trapes, le derriere des décorations, le rouge plaqué des actrices, tout cela eſt triſte, déſagréable, hideux. Il n'y a plus ni formes, ni proportions. L'acteur rentrant dans la couliſſe au bruit des battemens de mains, a un viſage ſi défiguré, qu'on ne peut ſe perſuader qu'il vient d'être applaudi.

Il n'y a rien qui dégoûte de l'art comme ce qui ſe dévoile dans les couliſſes: l'imagination eſt déſenchantée. Voir ces rouges, ces poulies, ces oripeaux, ce plâtrage, ces lampions

fumeux, ces dégoûtans valets de théatre, autant voudroit briſer une belle figure de marbre pour conſidérer l'intérieur de la pierre. Que l'art dramatique eſt beau, quand on eſt placé au parterre! Qu'il eſt hideux lorſqu'on le juge à côté des machines qu'il fait mouvoir! L'auteur & l'acteur voyant là les reſſorts de trop près, n'ont plus les jouiſſances qu'ils communiquent. Il faut perdre de vue les couliſſes; il faut même les oublier pour entreprendre un nouvel ouvrage.

Que celui qui chérit l'art & qui ne veut pas en perdre le ſentiment exquis, s'abſtienne de voir le jeu anatomique de nos ſpectacles; il y a de quoi guérir les plus intrépides amateurs de Melpomene & de Thalie. Ces déeſſes ont perdu leurs attraits à la fumée des lampions; & tous ces héros de théatre n'ont plus que des phyſionomies qui vous repouſſent autant qu'elles vous charmoient dans l'heureux point de vue.

Il ne faut donc point le quitter, ſi l'on veut que l'illuſion ſubſiſte; & le meilleur moyen, je crois, pour convertir le jeune homme trop atteint de la manie du théatre, ſeroit de le faire circuler dans les couliſſes pendant quelques mois. C'eſt là que le fantôme de la renommée littéraire tout-à-coup ſe décompoſe, & qu'il faut une tête forte pour ſurmonter ce coup-d'œil. Il décourage, il attriſte, il émouſſe nos pinceaux.

Il vaut mieux être loin & ſe confier à ſon

imagination, que d'aller ſuivre l'art pas à pas dans ces ruelles enfumées, où les couleurs groſſieres ſont ſur les toiles & ſur les viſages.

PAR *couliſſes*, j'entends auſſi les épreuves par leſquelles un auteur doit paſſer. Préſentation de piece, lecture, répétition, conciliation d'acteurs, arrangement de ſcene; qu'elle patience héroïque, quelle conſtance ne faut-il pas à un auteur pour ſurmonter ces importuns & miſérables détails!

ON parle d'un jeune homme éperduement amoureux d'une belle femme qui lui refuſoit ſes faveurs. Il la pourſuit, il s'attache à ſes pas, il tombe à ſes pieds, embraſſe ſes genoux; d'une main impatiente & que le deſir anime, il découvre ſes charmes: la belle femme avoit un cancer au ſein; l'amoureux guéri recule & fuit. Ainſi plus d'un adorateur de Melpomene & de Thalie, après avoir convoité leurs charmes, après leur avoir fait une eſpece de violence, découvre un jour l'ulcere ſecret qui lui fait prendre la fuite.

VOUS qui voulez jouir de l'art & conſerver ſes douces illuſions, demeurez au parterre & n'en ſortez point. Ne montez pas même au foyer, & laiſſez les auteurs, martyrs de vos voluptés, errer dans les couliſſes.

CHAPITRE CII.

Amitié des Femmes.

C'EST à Paris qu'un homme ſenſé doit chercher une amie dans une femme; c'eſt là qu'on en trouve un grand nombre qui, accoutumées de bonne heure à réfléchir, plus libres, plus éclairées qu'ailleurs, ſe mettent au-deſſus des préjugés, & ont l'ame forte d'un homme, avec la ſenſibilité de leur ſexe.

LIÉES à toutes les affaires, les femmes ici ont abjuré mille petiteſſes; elles s'élevent, parce qu'elles en ont la faculté; elles obſervent attentivement les hommes. Les plus petites nuances ne leur échappent point; elles les connoiſſent; & comme elles ont un tact fin & immanquable, elles peuvent donner les meilleurs conſeils.

QUAND l'illuſion des premieres paſſions eſt paſſée, leur raiſon ſe perfectionne. Une femme à trente ans devient une excellente amie, s'attache à tel homme qu'elle eſtime, lui rend mille ſervices, lui donne & en obtient toute ſa confiance; elle chérit la gloire de ſon ami, la défend, ménage ſes foibleſſes, remarque tout & lui fait part de ce qu'elle apprend; le ſert efficacement dans les grandes occaſions, n'épargne ni ſes ſoins ni ſes pas, & le malheureux diſgracié de la fortune & des grands,

retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une femme.

L'AMITIÉ des femmes a un charme plus doux que celle des hommes ; elle eſt active, vigilante ; elle eſt tendre ; elle eſt vertueuſe & ſur-tout elle eſt durable. Les femmes aiment plus tendrement, plus ſûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amans. Elles trompent quelquefois l'amant, jamais l'ami ; c'eſt pour elles un être ſacré.

CONCLUONS avec J. J. Rouſſeau, qui a parlé des femmes avec ſévérité, parce qu'il les aimoit. „ Je n'aurois jamais, dit-il, pris à Paris „ ma femme ; encore moins ma maîtreſſe ; „ mais je m'y ſerois fait volontiers une amie, „ & ce tréſor m'eût conſolé peut-être de n'y „ pas trouver les deux autres.

CHAPITRE CIII.

Animaux renfermés.

PLUS les gens ſont pauvres à Paris, plus ils ont de chiens, de chats, d'oiſeaux, &c. pêle-mêle dans une petite chambre. On les ſent avant que d'entrer. La plupart, malgré les defenſes de police, élevent dans leurs taudis quantité de lapins qu'ils nourriſſent avec des feuilles de choux ramaſſées dans les rues. Ils mangent enſuite ces lapins, & cette nourriture les rend pâles & jaunes. Ils vivent avec

les races puantes qu'ils font pulluler tout exprès pour le ſervice de leurs tables ; leur garenne eſt à côté de leur lit. De la boîte où ces lapins ſont enfermés, à la broche qui les fera rôtir, il n'y a pas une diſtance de quatre pieds. Les enfans reſpirent dans cette infection, & c'eſt la miſere qui a fait imaginer à l'indigent cette fétide reſſource, Quand le commis de la capitation arrive ſe bouchant le nez, on lui offre un lapin en paiement. Qui diroit que les lapins à Paris viennent ſous les tuiles ? le lapin animal terrier !

Les tailleurs, les cordonniers, les ciſeleurs, les brodeurs, les couturieres, tous les métiers ſédentaires tiennent toujours quelqu'animal enfermé dans une cage, comme pour lui faire partager l'ennui de leur propre eſclavage. C'eſt une pie reſſerrée dans une petite cage ; & la pauvre bête paſſe toute ſa vie du matin au ſoir à ſauter, à ſe remuer pour chercher ſa délivrance. Le tailleur regarde la pie captive, & veut qu'elle lui tienne éternellement compagnie.

Toutes les femmes du peuple, ſur-tout les vieilles demoiſelles, ont des chiens qui font les ordures ſur les eſcaliers ; & l'on ſe paſſe mutuellement cette dégoûtante mal-propreté, parce qu'à Paris on aime mieux avoir des chiens que d'avoir des eſcaliers propres.

Et ne voyez-vous pas de petites maîtreſſes fardées & bien miſes, porter leurs petits chiens à la promenade & laiſſer leurs enfans à la ſervante ?

QUAND le pauvre ne se fait pas suivre par son chien de peur de le perdre, ou parce qu'il va trop loin, il l'enferme; l'animal hurle douloureusement jusqu'à ce que son maître soit revenu: le repos des maisons voisines est troublé; & le chien d'un gueux, si son maître est ignoré, se fera connoître sur tous les tons de tout un cartier.

UN autre tient à sa fenêtre un perroquet; il faut que le voisin qui étudie l'histoire, la médecine, ait dans l'oreille le bavardage ennuyeux & répeté de cet animal.

TOUS ces animaux, en trop grand nombre, ne contribuent ni à la salubrité ni au repos de la ville. La plupart des chambres en sont infectées; mais ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'ils partagent le pain destiné aux enfans du pauvre, qui semble les avoir adoptés & multipliés à mesure que sa charge est plus grande.

CHAPITRE CIV.

Epitaphe.

J'AI lu beaucoup d'épitaphes sur les tombeaux de nos grands. Je suis fâché de n'en avoir pas rencontré une seule dans nos églises, semblable à celle qu'on voit à Londres. La voici:

CI gît le docteur Fothergill, qui dépensa

deux cents mille guinées pour le ſoulagement des malheureux.

CET homme bienfeſant avoit formé le projet de rendre en Europe le ſucre qu'il jugeoit ſalutaire d'un uſage univerſel, en faiſant deſcendre le prix de cette denrée à la portée du plus pauvre. L'affranchiſſement des negres entroit dans ce plan, qui mériteroit d'être repris ou ſuivi par une de ces grandes ames que la Providence accorde quelquefois à la terre, pour la conſoler & relever la dignité de la nature humaine.

CHAPITRE CV.

Eau de la Seine clarifiée.

DE quoi ne fait-on pas marchandiſe dans cette ville extraordinaire ! Une compagnie ſe forme pour nous vendre l'eau de la Seine. La compagnie en fait une eſpece de liqueur dont elle vante la dépuration, à l'aide de trente mille imprimés qu'elle diſtribue. Elle s'étaie des décrets de la faculté de médecine & de certificats de l'academie des ſciences ; il ne manque plus que des lettres patentes. Elle établit des inſpecteurs, des charretiers diſtributeurs de l'eau unique, un bureau, des commis. De quoi ne s'aviſe-t-on pas pour faire de l'argent dans ce ſejour magique, puiſqu'on nous y vend l'eau de la Seine, avec toute la

pompe & l'éclat d'une merveilleuſe entrepriſe!

QUE prouve cet établiſſement ? Que l'eau de la Seine eſt bourbeuſe les trois quarts de l'année, & que, malgré tout l'étalage de la régie, ſes bureaux & ſes inſpecteurs, il faut épurer chez ſoi l'eau de la Seine, ſi l'on veut la boire légere & ſalubre.

ON buvoit l'eau, il y a vingt ans, ſans y faire beaucoup d'attention; mais depuis que la *famille des gaz*, *la race des acides & des ſels* ont paru ſur l'horiſon immédiatement après les *pantins* & les *ſilhouettes*, on réfléchit ſur les annonces des chymiſtes; on s'eſt apperçu que tous les ruiſſeaux & les égouts ſouterreins alloient droit à la riviere : alors on s'eſt armé de toutes parts contre la *méphytiſme*. Ce mot nouveau a retenti comme un tocſin formidable; on a vu par tout des gaz malfaiſans, & les nerfs olfactoires ſont devenus d'une ſenſibilité ſurprenante.

CELA prête à la plaiſanterie; d'accord. Mais il n'y a rien de plus réel que notre ignorance ſur les qualités nuiſibles ou ſalutaires des corps que nous avalons ou reſpirons. On reſte confondu de ſurpriſe & d'étonnement, quand on voit les nouvelles expériences de la chymie ſur les décompoſitions de l'air.

ON a donc commencé par analyſer l'eau; & l'on réfléchit aujourd'hui, quand on en boit un verre, ce que ne faiſoient pas nos ancêtres inſoucians. On a analyſé enſuite l'air, que ci-devant on reſpiroit en tout lieu, ſans s'enquérir du reſte.

NOUS verrons ce que deviendra en dernier reſſort *le magnétiſme animal*, & ſi Meſmer & Deslon ont voulu nous miſtifier.

NOUS ſaurons auſſi, je l'eſpere, dans quelques années ce que nous ne ſavons pas aujourd'hui, & ce dont nous nous moquons en attendant avec notre prudence accoutumée. Nous apprendrons peut-être que la ſanté dépend de certaines attentions qu'on croyoit ſuperflues; mais juſqu'à ces jours de réforme & de ſalubrité univerſelle, la légéreté pariſienne s'amuſera beaucoup de voir les chymiſtes tranſvaſer l'air comme des joueurs de gobelets, & porter enſuite leurs *nerfs olfactoires* ſur les lunettes méphytiſées.

ON ſait qu'il faut que le Pariſien commence une leçon inſtructive par en rire, afin d'en mieux profiter enſuite. Les bons mots n'en ont pas moins conduit à bon port, & la guerre d'Amérique, & la découverte des gaz. Puiſſe de même le *magnétiſme animal* ſe manifeſter à l'univers entier, comme à M. Deslon, afin que ce docteur, qui s'eſt dévoué, rentre dans le giron de la faculté de médecine, pénétrée alors, malgré elle, du *magnétiſme animal!* Il y a cent ans que la faculté de médecine avoit proſcrit le *pain mollet*. Point de docteur aujourd'hui qui ne déjeûne avec un petit pain mollet. Qu'eſt-ce qu'un ſiecle pour la vérité?

IL ne s'agit à cette époque, que de bouleverſemens. On démolit de toutes parts le vieux

temple de l'opinion, qu'on appelle celui de l'erreur. On bouleverſe la phyſique, la chymie, l'hiſtoire naturelle, le ſyſtême newtonien; la politique &, ce qui eſt cent fois plus abſurde & plus téméraire, la forme ſacrée de la tragédie françoiſe. O Corneille! ô Newton! ô Stahl! ô Becker! &c. allez-vous, être tous mis enſemble dans le même matras, pour que toutes vos idées ſoient refondues à neuf? J'en ai vraiment peur.

CHAPITRE CVI.

Montreuil.

A Montreuil, village voiſin de la capitale, avec trois arpens de terre, un particulier ſe fait vingt mille livres de rentes. Il cultive des pêches, les plus belles qui ſoient ſur le globe; les pêches, en certains tems, valent ſix livres piece. Quand un prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cents louis d'or.

L'ARPENT de terre y eſt loué ſix cents francs, & l'on en paie au roi ſoixante pour la taille. Montreuil eſt le plus beau jardin dont puiſſe ſe glorifier Pomone. Nulle part l'induſtrie n'a pouſſé plus loin la culture des arbres à fruit, & ſur-tout celle du pêcher. On ſe diſpute dans l'Iſle-de-France un jardinier Montreuillois. C'eſt un territoire fort borné

borné ; on y trouve en abondance tous ces fruits plus ou moins délicieux, qui réjouiſſent la vue, & qui, lorſqu'ils ſont mêlés ſur nos tables avec nos viandes, l'emportent ſur les mets les plus recherchés, par cet inſtinct de la nature qui nous dit de préférer les fruits & les végétaux au gibier & à la volaille.

Ces habiles cultivateurs ſe ſont rendus maîtres de la nature, en perfectionnant la taille & la conduite des arbres. Que ne rend pas la terre, quand on a ſu l'interroger !

C'est un coup-d'œil bien intéreſſant que ces murailles tapiſſées des plus beaux fruits, tandis qu'entre les eſpaliers ſont ſemés des fraiſes, des poids, des légumes de toute eſpece. La capitale doit quelque reconnoiſſance à l'admirable induſtrie de ces jardiniers qui peuplent les marchés de ces excellentes productions, qui plaiſent au goût & entretiennent la ſanté. Ailleurs, le défaut d'émulation, d'intelligence, & l'abſurde routine, laiſſent le jardinage dans un état de dégradation & de barbarie honteuſe. Tel païs fera venir des bonnets pariſiens, & ne ſaura ni tranſplanter ni cultiver un bon fruit. Les progrès du jardinage ſont nuls dans de petites villes, où l'on a adopté les coiffures du jour & l'opéra comique. En coûteroit-il plus de planter un noyau en terre, que de placer un pouf ſur ſa tête, ou de défigurer une ariette ?

CHAPITRE CVII.

Hiſtoriographe de France.

Il y a vraiment un *hiſtoriographe de France*; c'eſt-à-dire, un homme chargé d'écrire l'hiſtoire du regne, & penſionné en conſéquence. Qui croiroit qu'une telle place exiſte? Elle eſt de la création de Louis XIV, lequel menoit deux poètes à la guerre, pour détailler le récit de ſes victoires. C'eſt M. Marmontel, auteur de jolis contes, qui eſt *hiſtoriographe de France*. Il a ſuccédé à Duclos, qui n'a laiſſé qu'une préface. M. Marmontel qui a fait des contes & qui répétaſſe aujourd'hui des opéra, écrira-t-il l'hiſtoire?

Il y a encore une autre hiſtoriographe de France; mais il a imprimé, & où? A l'imprimerie royale: c'eſt M. Moreau. On connoît ſes principes en politique, & l'on a ſu les apprécier.

Boileau & Racine, chargés de tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire de Louis XIV, s'écrioient qu'ils ne pourroient jamais élever leur ſtyle à la majeſté, à la grandeur, à la dignité du ſujet. En y réfléchiſſant toute leur vie, ils ont empochés les honoraires; & heureuſement pour leur gloire & pour nous, ils n'ont rien écrit.

Quel terrible emploi que d'écrire l'hiſ-

toire ! Les ſiecles s'avancent, & dans peu toutes les actions contemporaines revivront ſous la plume de l'hiſtorien, ou ſous le pinceau du poète dramatique. On peindra la génération préſente ; on verra qui aura menti, flatté, adulé. Quel eſt le lâche qui aura vendu ſon ame & ſon talent pour un peu d'or ? Heureux qui pourra dire : je ſuis un homme ſans penſion, ſans place, qui me ſuis enfermé dans un aſyle avec l'indigence & la liberté ! Ne pourra-t-il pas ſe flatter de s'être trompé moins fréquemment qu'un autre ?

Les adminiſtrateurs des états que la flatterie vénale environne, & qui ſe laiſſeroient enivrer des vapeurs ſéduiſantes de l'autorité, pour dompter cette dangereuſe ſituation, n'auroient qu'à lire ce qu'on dit de leurs devanciers. Ils verroient ſoudain la ſubordination éternelle des choſes politiques. Ils apprendroient de la philoſophie à commander & à ſe faire aimer ; mais elle ne dit ce grand ſecret qu'à l'oreille de ſes intimes favoris.

CHAPITRE CVIII.

Vue des Alpes.

J'ai quitté Paris pour mieux le peindre. Loin de l'objet de mes crayons, mon imagination l'embraſſe & ſe le repréſente tout entier. Je le conſidere avec plus de recueil-

lement. C'eſt au ſéjour de la paix & de la tranquillité, que je décris le bruit tumultueux, l'agitation & les vices de la capitale.

Le magnifique amphithéatre des Alpes eſt ſous mes regards, & ma penſée plonge dans la fange de ſes ruiſſeaux infects & de ſes mœurs. Tandis que j'écris ce livre, tout-à-la-fois trop long & trop court, je vois autour de moi des hommes qui n'ont pas la moindre idée du tableau dont j'apprête les couleurs.

Heureux l'habitant des Alpes, élevé ſur un rocher entre le ciel & la terre ! Il reſpire un air pur, il voit le ſoleil dans toute ſa pompe, il poſſede la modération, il eſt ſatisfait ; & n'appercevant pas les travers & les folies de l'opulence, il ſe croit riche.

La ſuperſtition ne l'approche point ; la ſuperſtition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux, qui ſouffrent des attentats d'un fiſc dévaſtateur. Ici, ſon nom même eſt inconnu ; les roides formalités des douanes accablantes pour un tribut meſquin, n'épouvantent point une induſtrie libre. Ces petites peuplades qui jouiſſent ſans partage des biens de la terre, ayant une certaine abondance, ſont exemptes de ces craintes de l'avenir, qui tourmentent le Pariſien. L'inquiétude eſt ſon élément ; il regarde ſa ſubſiſtance comme pouvant lui échapper le lendemain.

Ici l'habitant des montagnes, avec un peu de travail, s'approprie les richeſſes ſimples qui l'environne ; il ne connoît point ces con-

vulſions de l'ame, qu'enfantent les deſirs trop vifs & les eſpérances trompées. Et comme tout eſt lié, comme le moral dépend du phyſique, la tranquillité du païs ſe réflechit ſur ſon viſage calme. Les vices honteux n'approchent point de ſa cabane champêtre; le lait de ſes troupeaux ſemble garantir l'innocence de ſes filles; les forces de ſon eſprit ſemblent viſiblement combinées avec celles de ſon corps. Il n'a point le feu du génie; mais il n'eſt pas ſoumis à de viles erreurs. Il méconnoit les arts brillans; mais les préjugés nuiſibles ne l'obſedent pas. Il ignore les jouiſſances vives; mais il foule aux pieds les opinions extravagantes.

Oh, comme ce ſpectacle change les idées qu'on a reçues dans la capitale! Qu'il eſt bon, qu'il eſt utile, d'avoir plongé ſon ame dans cette atmoſphere de liberté & de ſimplicité; d'avoir vu des peuples imperceptibles à l'œil audacieux de la remuante politique, mais qui n'accuſent point leurs adminiſtrateurs, qui les reſpectent, & qui les regardent comme amis de la patrie! (*)

(*) Dans le canton de Soleure, le 2 juin 1783, il s'eſt donné un repas ſolemnel; eſpece de célébration annuelle de la liberté helvétique, conſacrée par la préſence des ſavans & des hommes éclairés de l'Allemagne & de la Suiſſe. Tous les convives burent dans un vaſe ſculpté qui repréſentoit *Guillaume Tell & ſon fils avec la pomme*; ils y burent du vin qui avoit crû ſur le fameux cimetiere, aujourd'hui planté

OH ! c'eſt de deſſus ce rocher ſolitaire qu'il faut contempler les agitations des grandes villes, voir les paſſions cupides ſe heurter, les grands vouloir encore arracher aux petits ce qu'ils poſſedent, & les petits ſe venger par des haines ſourdes & des imprécations concentrées. C'eſt d'ici que l'on pourroit dire la vérité, la dire d'un ton qui maîtriſeroit l'attention, la répéter avec force, avec véhémence, avec dignité. Quand on écrit en face de ces montagnes, le *cenſeur royal* n'y empêche point d'être le cenſeur des adminiſtrations vicieuſes, & de marquer au front les ennemis de l'humanité ou de la liberté publique.

N'EST-CE pas ici que le prophete ſemble vous dire à l'oreille : crie à plein goſier, ne t'épargne point ; éleve ta voix comme le ſon du cor ; tourmente qui ne veut point entendre ; n'abaiſſe point l'énergie de ton caractere ; charge-toi du miniſtere le plus impoſant. Cenſure, non les abus d'une ville, mais les abus dont la réforme intéreſſoit l'humanité entiere. Sur ce rocher qui domine l'Europe, écris pour l'univers.

MAIS ce moment d'enthouſiaſme qui échauffe un inſtant le cœur de l'homme, eſt trop impétueux & trop grand pour être contenu long-tems dans le ſein d'un être foible & borné.

---

en vignes, où s'eſt donnée la fameuſe bataille de S. Jaques en 1444, entre Louis XI & une poignée de Suiſſes.

L'homme plus près des cieux a ſenti l'étincelle divine dont ſon ame fut allumée ; c'eſt devant la majeſté du ciel qu'il a reconnu avec plus de force les folies & les malheurs de la terre : mais à force de ſentir, bientôt ce qu'il ſent le mieux, c'eſt ſa foibleſſe, ſa petiteſſe, ſon impuiſſance. Il voit les maux politiques invinciblement liés à la force phyſique, à la force écraſante.

Elle eſt au-deſſus de ſa tête. Cette avalanche roulant avec le bruit du tonnerre, va engloutir l'obſervateur, le réformateur & ſes plans généreux. Foible & petit, ébranlera-t-il plutôt le mal moral que le mal phyſique ? Dans ce cœur ſi chaudement ému, quelle force, quel moyen trouvera-t-il ? Qu'eſt-il ? Que veut-il ? Que peut-il ?

Reconnoissant bientôt qu'un chaînon eſt lié à l'immenſe chaîne, & ne peut rien ſur elle, il ſort de ſon délire, il n'en conſerve que la ſenſation adoucie, comme un mouvement curieux & bon de l'ame humaine ; & ſon cœur ne ſe ſent plus preſſé que du ſoupir de la pitié.

Il vouloit réformer les hommes ; il ne ſait plus qu'admirer la nature. La nature autour de lui ſemble lui crier : je ſuis grande, & tu es petit ; cet horizon eſt immenſe & ta conception eſt bornée. Ce rocher a vu les premiers jours de l'univers ; s'il pouvoit parler, il te confondroit. Sois en ſilence devant ces maſſes énormes.

OUI, c'eſt ici que cette foule d'abus qui inveſtiſſent l'humanité, ſemble attachée à l'homme qui rampe dans le bas des plaines. Comme la taupe qui a creuſé ſon habitation dans la terre, il s'eſt éloigné de la région céleſte; il n'a point ſu gravir le ſommet des montagnes, pour y reſpirer cet air fortifiant qui monte l'ame au ton de la vertu. L'homme ſecoueroit ſans doute les viles paſſions en graviſſant vers un ſéjour élevé; & toutes ſes penſées ne ſont peut-être baſſes & terreſtres que parce qu'il s'eſt enſeveli dans des maiſons que la boue & la fange environnent. Que l'homme monte ſur les hauteurs; ſa penſée s'élévera avec lui, & il perdra toutes ces petites idées rampantes & uniformes comme le terrein ſur lequel il marchoit. C'eſt ici que l'homme eſt plus fort, qu'il eſt meilleur. La nature ſemble porter plus viſiblement, ſous un aſpect informe, brut & ſévere, l'empreinte d'une main auguſte & créatrice. Ici, les noires forêts de ſapins jettent leur ombrage ſolemnel. Là roule en mugiſſant le torrent qui a coupé la montagne, depuis ſa cime juſqu'à ſa baſe, & qui ſemble tomber dans un abyme ſans fond. On admire, on recule d'effroi; l'œil revient ſonder le gouffre; le pied eſt tremblant, & l'ame eſt en extaſe.

UN vaſte amphithéatre de glaces éternelles, un païſage majeſtueux, des lacs qui répetent les ſommets irréguliers qui les environnent; des pyramides dont la baſe ſemble les fondemens du globe; des ruines immenſes & ma-

gnifiques, images & reſtes du chaos ; comme ſi une planete étoit tombée ſur notre globe, & eût ſemé inégalement dans ſa chûte les oſſemens ou les membres épars d'un monde diſſous ; (*) des bouts de rochers pendans en précipices, où l'homme a planté ſa cabane, où il vit libre & heureux au milieu de ces majeſtueuſes horreurs : voilà les grands objets qui attachent l'ame toute entiere, & la rempliſſent ſans l'épouvanter.

Le naturaliſte & le poète y reçoivent des leçons fécondes & des images neuves. Le globe laiſſe voir à nu ſes entrailles, ainſi que le travail ſouterrein des fleuves ébauchés, qui doivent ſortir de ſes flancs pour arroſer les royaumes & alimenter leur opulence.

C'est là que l'homme eſt parfaitement libre, & qu'il ne pourra jamais être aſſervi. Le tonnerre darde ſous les pieds de ces heureux républicains, ſes fleches enflammées. Et quand l'Europe eſt en feu, c'eſt de loin qu'ils apperçoivent la fumée des combats ; la diſcorde ſanglante des états vient expirer aux pieds de ces montagnes, qui ſemblent le véritable ſéjour du ſage & du contemplateur.

(*) C'eſt une idée qui m'a frappé, en voyant le Mont-Pilat ; & il a été impoſſible à mon imagination de ne pas faire auſſi un ſyſtême.

NB. Pag. 383 lig. 7, d'une dame *de la folie*, liſ. d'une dame *de la foſſe*.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Inventaire.* Page 1
CHAP. II. *Homme de Goût.* 8
CHAP. III. *Ventes par arrêts de la cour.* 13
CHAP. IV. *Bois à brûler.* 16
CHAP. V. *Rue Plâtriere.* 20
CHAP. VI. *Banes.* 24
CHAP. VII. *Dix-huit ans.* 25
CHAP. VIII. *Le Temple.* 27
CHAP. IX. *Habillemens.* 31
CHAP. X. *Luxe, bourreau des riches.* 33
CHAP. XI. *Plume de Commis.* 41
CHAP. XII. *Séminaire.* 45
CHAP. XIII. *Saisies.* 48
CHAP. XIV. *Hôtel des Enfans-trouvés.* 53
CHAP. XV. *Cabale.* 60
CHAP. XVI. *Lorgnettes.* 64
CHAP. XVII. *Philosophie.* 66
CHAP. XVIII. *Point central.* 69
CHAP. XIX. *Prédicateurs.* 73
CHAP. XX. *Pairs.* 82

CHAPITRE XXI. *Francs-Maçons.* Page 83
CHAP. XXII. *Latrines publiques.* 86
CHAP. XXIII. *Égouts publics.* 90
CHAP. XXIV. *Cabarets borgnes.* 93
CHAP. XXV. *Lettres de Cachet.* 101
CHAP. XXVI. *Corbillard.* 112
CHAP. XXVII. *Guerre des Auteurs.* 114
CHAP. XXVIII. *Mêches à lampe.* 119
CHAP. XXIX. *Tête tranchée.* 121
CHAP. XXX. *Laitieres.* 125
CHAP. XXXI. *Contraſte des Pariſiens avec l'habitant de Londres.* 128
CHAP. XXXII. *Athéiſme.* 132
CHAP. XXXIII. *Babil.* 136
CHAP. XXXIV. *Fat, Fatuité.* 140
CHAP. XXXV. *Table.* 146
CHAP. XXXVI. *Poſtérité des vrais Philoſophes.* 148
CHAP. XXXVII. *Secrétaires du Roi.* 155
CHAP. XXXVIII. *Bal d'Enfans.* 157
CHAP. XXXIX. *Enrégiſtrement.* 160
CHAP. XL. *Bicêtre.* 164
CHAP. XLI. *De la guériſon des maladies vénériennes à Bicêtres.* 178
CHAP. XLII. *La Saint Louis.* 184
CHAP. XLIII. *Triomphe de Voltaire. Jeannot.* 187
CHAP. XLIV. *Jockeis.* 193
CHAP. XLV. *Diamans.* 196,
CHAP. XLVI. *Petites filles.* 200
CHAP. XLVII. *Journaux.* 203
CHAP. XLVIII. *Trétaux des Boulevards.* 206

CHAPITRE XLIX. *Égoïstes.* Page 209
CHAP. L. *École Vétérinaire.* 212
CHAP. LI. *Usuriers.* 214
CHAP. LII. *Égoïsme des Corps.* 216
CHAP. LIII. *Sybarites.* 219
CHAP. LIV. *Champs-Elysées.* 221
CHAP. LV. *Journal de Paris.* 222
CHAP. LVI. *D'un second théatre François.* 226
CHAP. LVII. *Trente Écrivains en France, pas davantage.* 232
CHAP. LVIII. *Carrabas, pots-de-chambre.* 239
CHAP. LIX. *College de Chirurgie.* 245
CHAP. LX. *Grisettes.* 251
CHAP. LXI. *Vénalité.* 255
CHAP. LXII. *Femmes de quarante ans.* 258
CHAP. LXIII. *Feuilles périodiques.* 262
CHAP. LXIV. *Distribution des aumônes.* 265
CHAP. LXV. *École de Boulangerie.* 270
CHAP. LXVI. *D'Argenson.* 278
CHAP. LXVII. *Maître-ès-Arts.* 289
CHAP. LXVIII. *Du siecle littéraire de Louis XIV.* 291
CHAP. LXIX. *Originalité.* 300
CHAP. LXX. *Bâtimens.* 301
CHAP. LXXI. *Ouvriers en bâtimens.* 307
CHAP. LXXII. *Maçons.* 310
CHAP. LXXIII. *Charpentiers.* 315
CHAP. LXXIV. *Jurés-experts.* 317
CHAP. LXXV. *Du ton militaire.* 319
CHAP. LXXVI. *Tribunal des Maréchaux de France.* 321
CHAP. LXXVII. *Vins.* 325
CHAP. LXXVIII. *Aller à pied.* 328

CHAPITRE LXXIX. *Mémoire de la Société Royale de Médecine.* Page 333
CHAP. LXXX. *Queſtions.* 336
CHAP. LXXXI. *Gouvernement.* 344
CHAP. LXXXII. *Paillaſſe.* 356
CHAP. LXXXIII. *Nobleſſe.* 359
CHAP. LXXXIV. *Baiſers, Embraſſades.* 364
CHAP. LXXXV. *Vieux Garçons.* 366
CHAP. LXXXVI. *Déſeſpoir.* 369
CHAP. LXXXVII. *Poëmes lyriques.* 371
CHAP. LXXXVIII. *Ballets.* 373
CHAP. LXXXIX. *Rime.* 376
CHAP. XC. *Gens bleſſés.* 381
CHAP. XCI. *Miracles.* 383
CHAP. XCII. *Livres.* 385
CHAP. XCIII. *Empiriques.* 387
CHAP. XCIV. *Ventilateur de ſpectacles.* 391
CHAP. XCV. *Singulier mariage.* 393
CHAP. XCVI. *Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.* 394
CHAP. XCVII. *Miſantrope.* 396
CHAP. XCVIII. *Accès banal.* 397
CHAP. XCIX. *Établiſſement à Vaugirard.* 400
CHAP. C. *Bonnes Oeuvres.* 402
CHAP. CI. *Couliſſes.* 405
CHAP. CII. *Amitié des Femmes.* 409
CHAP. CIII. *Animaux renfermés.* 410
CHAP. CIV. *Epitaphe.* 412
CHAP. CV. *Eau de la Seine clarifiée.* 413
CHAP. CVI. *Montreuil.* 416
CHAP. CVII. *Hiſtoriographe de France.* 418
CHAP. CVIII. *Vue des Alpes.* 419

Fin du ſixieme & dernier Volume.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

39

DC
729
M47
1782
v.5-6

Mercier, Louis Sebastien
Tableau de Paris

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 30 11 10 005 1